



TRADUCTION

L'Eglise comme Corps du Christ, Homme et Dieu, n'a pas seulement une existence spirituelle mais aussi historique. Elle est divine avec, en même temps, une réalité humaine.

En conséquence la recherche historique de l'Eglise dans toutes ses manifestations, nous donne le constat d'une continuité authentique dans le monde. Cela est absolument nécessaire et même impératif.

La connaissance, par la recherche et l'étude, aide profondément la marche spirituelle du croyant vers son accomplissement en Dieu.

La Théologie de notre Eglise trouve sa vraie signification dans la science pratique de la Divinité consubstantielle. Ainsi la Théologie recherche les traces de la présence de l'Eglise dans le monde à propos de chaque fait historique. Il est bien connu qu'il y a une relation étroite entre la Théologie et le reste de la Vie de l’Eglise, parce que la vie de l'Eglise, comme Corps du Christ, est l'objet de la Théologie.

Ainsi l'Histoire de l'Eglise, écrite et imprimée, qui donne des textes et des faits indéniables, doit être étudiée par chaque fidèle et tout membre lucide de l'Eglise qui a une vie spirituelle, car ces documents ne sont pas seulement le fruit de recherches mais ils sont porteurs de vie spirituelle.

Le but du croyant qui a cette conception passe de l'étude intellectuelle pour rejoindre l'approfondissement et la participation à cette vie. C'est donc nécessaire que celui qui lit l'Histoire de l'Eglise ait cette vision ecclésiale, parce qu'il s'agit d'un domaine particulier et non pas d'une simple Histoire nationale, nous ne devons pas oublier le caractère Divin et Humain de l'Eglise.

Cette constatation nous est offerte par la réédition de l'Histoire de l'Eglise écrite au siècle dernier par l'Archiprêtre Wladimir GUETTEE. L'infatigable archimandrite ANTOINE, théologien éprouvé et chercheur expérimenté des sources de notre Histoire de l'Eglise, malgré les peines et la fatigue, offre aux fidèles de notre Eglise martyre des Vrais Chrétiens Orthodoxes, dans sa Mission Occidentale, une collection qui servira à tous de Lampe et de Lumière de la Sainte Orthodoxie.

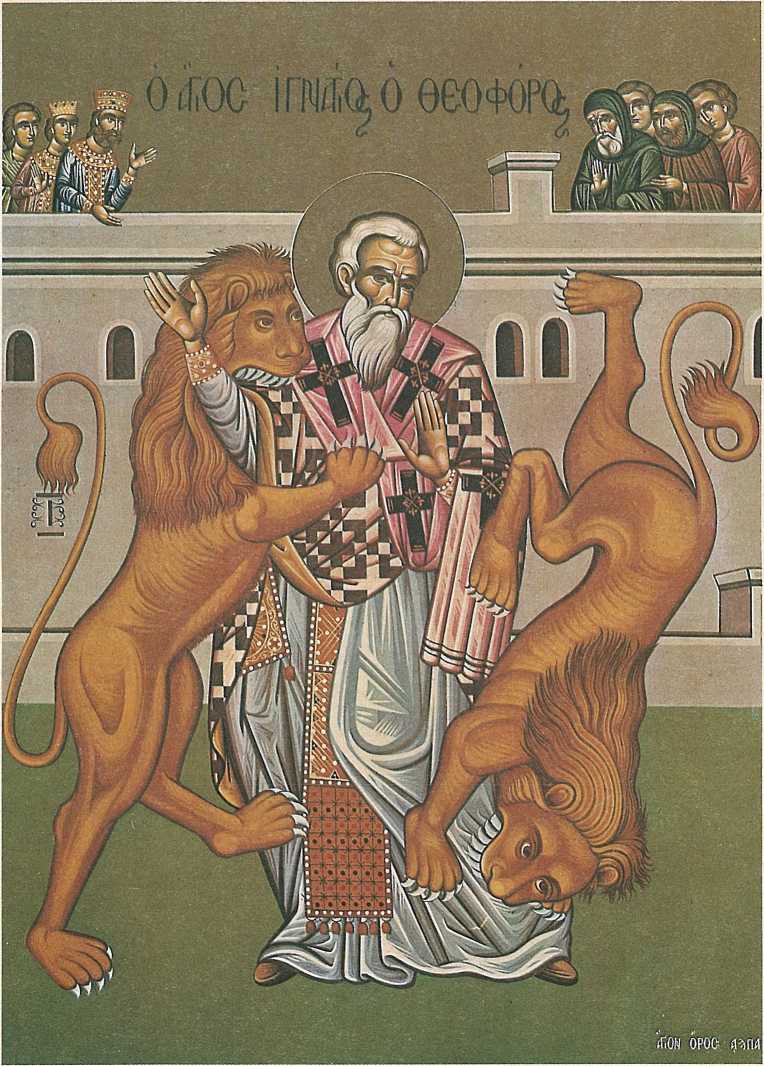
+ Métropolite EUTHYME de THESSALONIQUE

**15.08.92**



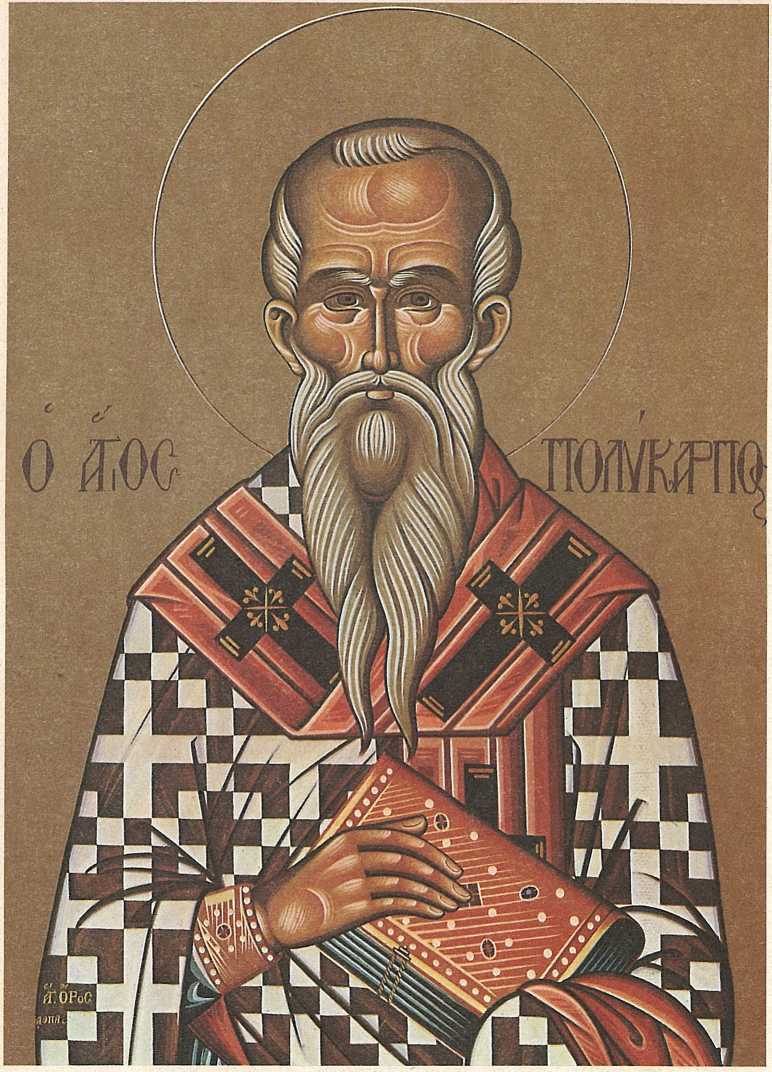
*15 Décembre :*

*Saint Hiéromartyr ELEUTHERE et sa mère ANTHIE, martyre (IIème siècle)*



*20 Décembre :*

*Saint Hiéromartyr IGNACE le THEOPHORE (107)*



23 Février :

Saint Hiéromartyr POLYCARPE, évêque de SMYRNE (155)



1er Juin :

Saint Martyr JUSTIN le PHILOSOPHE (166)

PRÉLIMINAIRES

L’Église. — Son histoire. — Sources historiques. — Livres sacrés. —Leur authenticité. — Leur valeur historique. — Trois systèmes opposés à leur valeur historique. — Réfutation du premier système. — Ordre chronologique des faits évangéliques. — Réfutation du deuxième et du troisième système. — Le miracle. — Sa possibilité. — Sa constatation. — Le miracle dans les documents ecclésiastiques. — Règles de critique à l'égard de ces documents. — Méthode historique. — Philosophie de l’histoire.

I

L’Église est la société des vrais disciples de Jésus-Christ.

Cette société a pour bases : une doctrine positive et une organisation qu’elle a reçues de son divin fondateur.

Elle a succédé à l’Ancienne Alliance que Dieu avait contractée avec Israël. Elle est la Nouvelle Alliance ou le Nouveau Testament, c’est-à-dire le nouveau *témoignage* rendu par Dieu lui-même à la vérité pour le bien et le progrès religieux de l’humanité.

L’Ancienne Alliance n’avait été contractée qu’avec le peuple d’Israël, parce que son but était de conserver la promesse du Messie qui devait sortir de ce peuple. Elle n’eut donc qu’un caractère local et transitoire.

Le Nouveau Testament a été donné pour tous les peuples; c’est pourquoi son caractère essentiel est l'*universalité* ou *catholicité*, non pas en ce sens : que, à telle époque déterminée, l’Eglise doive occuper plus d’espace, ou que ses adhérents doivent être plus nombreux; mais en ce sens : que *toutes les nations*, sans exception, y sont appelées, et qu’elle sera *permanente* jusqu’à la fin du monde.

Aussi donnait-on le titre d’*universelle* ou *catholique* à la société chrétienne, lorsqu’elle n’avait encore qu’un très-petit nombre de fidèles.

L’Eglise peut être considérée dans son *universalité* et comme formant un tout homogène, à toutes les époques, depuis son établissement ; et dans les agglomérations locales qui sont comme les membres divers d’un même corps.

On donne le nom d*’Eglises* à ces agglomérations dont l’ensemble constitue la société chrétienne.

Parmi ces Eglises particulières, il en est qui méritent ce titre d’une manière absolue, parce qu’elles ont conservé dans leur intégrité, la doctrine et l’organisation divines. D’autres ne le méritent que d’une manière relative, parce quelles ont abandonné une partie plus ou moins considérable de cette doctrine, ou renoncé à des institutions qui tiennent à l’organisation essentielle de la société, chrétienne, ou mêlé à l’élément divin dont vit cette société, des éléments humains.

L’histoire de l’Église a pour objet : l’Église *dans son universalité*, c’est-à-dire telle qu’elle apparaît à l’époque de sa fondation et qu’elle s’est perpétuée à

travers les siècles. Elle suit l’Église à toutes les époques, et chez les nations diverses en constatant son existence *identique*, *immuable.* Elle note, en passant, les changements que le dogme a subis chez tel peuple, à tel moment de son existence ; elle indique, par les faits, où se trouvent la doctrine et l’organisation primitives ; quelles sont les églises particulières qui forment les membres du corps de l’Église vraie ; quelles sont celles qui ont modifié le plan divin, et qui n’ont droit que d’une manière relative au titre d’Eglises chrétiennes.

L’histoire de l’Église n’est donc pas seulement le récit des faits qui appartiennent à l’existence extérieure de la société chrétienne, mais encore des faits doctrinaux qui manifestent son existence intime.

De là, deux sources différentes où cette histoire doit puiser : les sources purement *historiques* et les sources *doctrinales.*

Sous ce double rapport, les documents sont nombreux.

En première ligne sont les écrits divinement inspirés qui forment le livre auquel on donne le titre de Nouveau Testament : les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres, les Lettres de plusieurs Apôtres, les Révélations ou Apocalypse de l’apôtre Jean.

Ces documents nous apparaîtront à l’origine de l’Eglise, comme un élément de sa vie; comme émanant des écrivains inspirés dont ils portent le nom.

Aucun monument historique ne réunit autant de preuves d’authenticité, car aucun n’a pour lui le témoignage permanent d’une société universelle, depuis son

origine jusqu’à nos jours; d’une société qui a vécu depuis sa naissance, de la vie qu’elle y a puisée. Toutes les preuves qui militent en faveur de l'authenticité des autres monuments historiques, le Nouveau Testament les possède ; l’on peut en citer pour lui qu’aucun autre ne peut revendiquer. Il est le seul livre1 qui ait été la raison d’être d’une société composée de peuples divers, et qui a pour lui le témoignage non interrompu de cette société formant, dans sa diversité, comme un être moral vivant depuis dix-huit siècles et attestant aujourd’hui ce qu’il attestait il y a plus de mille huit cents ans.

Les livres sacrés des fausses religions n’ont qu’une origine obscure ; ils sont toujours restés dans le mystère pour tous autres que les castes sacerdotales. Leur authenticité et leur intégrité ne peuvent être clairement constatées.

Les livres sacrés des chrétiens ont une origine connue de tous. Répandus dès le commencement, chez une foule de peuples de mœurs différentes, ils ont été constamment lus, commentés, expliqués au grand jour, le travail intellectuel dont ils furent partout l’objet, n’en altéra nulle part l’intégrité. Traduits dans toutes les langues, on les trouve partout et toujours les mêmes ; c’est à peine si l’on peut y indiquer quelques variantes peu importantes, malgré l’ignorance ou la distraction des copistes.

Les tentatives de l’érudition et de la philosophie antichrétiennes contre l’authenticité du Nouveau Testament,

—

1 L'Ancien Testament a été comme la propriété du peuple hébreu ; il n’a ou pour lui que le témoignage permanent de ce seul peuple. Quoique son authenticité soit hors de toute atteinte, celle du Nouveau Testament est encore plus solidement établie.

ne méritent pas d’être prises au sérieux. Il n’est aucune de leurs objections que l’on ne puisse retourner avec avantage contre les documents les plus certains de l’histoire.

Quant aux systèmes dirigés contre sa valeur historique, on peut les ranger en trois catégories :

1° Ceux qui ont pour base le désordre chronologique que l’on y rencontrerait ;

2° Ceux qui sont fondés sur certaines contradictions de détail ;

3° Ceux qui trouvent dans le caractère surnaturel des faits un motif de les considérer comme des mythes ou des symboles1.

Les premiers disparaissent devant la véritable chronologie que nous avons établie par un moyen tellement simple que nous sommes étonné de ne l’avoir rencontré encore dans aucun des nombreux ouvrages que nous avons lus sur ce sujet, du moins d’une manière complète. Ce moyen qui nous a été inspiré par la lecture fréquente et assidue des saints Evangiles, est appuyé sur des données si positives et évidentes que nous le croyons à l’abri de critiques tant soit peu sérieuses.

Voici ces données :

1° Les deux premiers Evangélistes, Mathieu et Marc, n’ont point eu l’intention de classer les faits chronologiquement.

—

1 On nous permettra de ne pas citer les noms des critiques modernes qui ont donné à ces systèmes quelque retentissement. Nous avons pour cela plusieurs motifs. D’abord ces systèmes ne sont pas leur propriété, et nous les avons rencontrés à peu près tous dans d’anciens écrivains; ensuite, les noms des personnes n’ont, en eux-mêmes, aucune importance. Ceux qui les connaissent n’ont pas besoin de nos indications; et ceux qui ne les connaissent pas ne peuvent nous demander de faire de la réclame en faveur d’écrivains qui ont renouvelé de nos jours d’anciennes erreurs, et que nous réfutons.

Pour saint Marc, nous avons le témoignage d’un disciple de Jésus-Christ, le prêtre Jean, qui, d’après Papias, s’exprimait ainsi1 :

« Marc étant devenu l’interprète de Pierre, écrivit exactement ce qu’il retenait, mais sans raconter, dans une suite coordonnée, ce qui avait été fait et dit par le Christ ; car lui-même n’avait ni accompagné ni même vu le Maître ; il avait plus tard suivi Pierre qui adaptait ses discours aux besoins qui se présentaient, sans avoir pour but de reproduire historiquement les paroles de Jésus. Marc n’a donc pas été en défaut, en écrivant les choses telles qu’il se les rappelait, car il avait pour unique but de ne rien omettre de ce qu’il avait entendu et de ne rien y mêler qui fût contraire à la vérité. »

Il suffit de rapprocher les récits de Mathieu de ceux de Marc, pour voir qu’entre les deux historiens sacrés, il existe une très-grande analogie, ce qui a fait dire que Marc n’était que l’abréviateur de Mathieu. Le classement des événements est presque le même. De plus, saint Mathieu ne désigne jamais l’époque précise des faits ou des paroles qu’il rapporte. Quand il commence un récit, il se sert comme saint Marc, de ces expressions générales : *aussitôt* ; *alors ; et ; en ce temps; un certain jour ;* etc., etc. Un écrivain qui débute ainsi dans ses narrations, n’a évidemment pas l’intention de s’astreindre a l'ordre strictement chronologique. Enfin saint Mathieu comme saint Marc n’ont pas donné une seule indication qui puisse aider à la classification chronologique des faits ; à tel point que l’on pourrait croire que tout ce qu’ils ont ra-

—

1Euseb., Hist. Eccl., III; 39.

conté se rapporte à la même année. Cela suffit bien pour établir qu’ils n’ont eu, ni l’un ni l’autre, l’intention de classer leurs récits chronologiquement.

2° Saint Luc a voulu écrire l’histoire avec ordre ; il le déclare dès le début de son ouvrage1 :

« Plusieurs ayant entrepris de raconter l’histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous, telles que nous les ont transmises ceux qui les ont vues dès le commencement et qui ont été les ministres de la parole, il m’a semblé bon, excellent Théophile, de t’en écrire *avec ordre* et à partir du commencement, après m’en être exactement informé, afin que tu connaisses la vérité des choses dont tu as été instruit. »

Saint Luc a donc voulu écrire *avec ordre.* Aussi donne-t-il, autant qu’il lui a été possible de les connaître, les grandes lignes chronologiques. On distingue, dans son travail, des groupes parfaitement distincts, et ce n’est que pour certains détails de ces groupes qu’il se sert d’expressions générales analogues à celles qu’emploient les deux premiers Evangélistes.

3° On a souvent dit que saint Jean, qui a écrit le dernier, avait voulu compléter les autres Evangélistes ; mais on n’a pas remarqué qu’il a eu spécialement pour but de compléter saint Luc, non-seulement par des faits et des paroles de Jésus-Christ, inconnus de cet Évangéliste ou sur lesquels il n’avait pas reçu de témoignages assez authentiques pour les relater ; mais encore pour l'*ordre chronologique*.

Ce fait est de la plus haute importance ; nous pensons qu’on ne nous le contestera pas, après avoir jeté les yeux sur les tableaux synoptiques suivants :

—

1 Luc, I; 1-4.

**De la naissance de Jésus à la première Pâques, qu'il a célébrée après son Baptême.**

(Ann.1 à 30.)

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE PREMIER, | CHAPITRE PREMIER. |
| Conception miraculeuse de Jean-le- Baptiste.  Message de l’ange Gabriel vers Marie à Nazareth.  Conception miraculeuse de Jésus.  Visite de Marie à Elisabeth, mère de Jean, et prophétie de Marie.  Naissance de Jean. —Prophétie de Zacharie son père. | Génération éternelle du Verbe; son incarnation. |
| CHAPITRE II. |  |
| Voyage de Marie à Bethléem. Naissance de Jésus à Bethléem. Adoration des bergers.  Circoncision de Jésus.  Demeure fixée à Nazareth.  Voyage de Jésus à Jérusalem, lorsqu'il était âgé de douze ans. |  |
| CHAPITRE III. |  |
| Mission de Jean-le-Baptiste. |  |
| Baptême de Jésus ; témoignage de Jean.  Manifestation du Père et du Saint- Esprit. | Message des prêtres et des lévites vers Jean relativement à sa mission.  Jean à Béthabara. Témoignage qu'il rend de Jésus.  Manifestation du Père et du Saint- Esprit.  Plusieurs disciples s’attachent à Jésus.  CHAPITRE II.  Retour de Béthabara en Galilée.  Jésus à Garni; à Kapernaüm.  Voyage à Jérusalem pour la fête de Pâques. |

**De la première Pâques célébrée par Jésus après son Baptême, â la seconde.**

(Ann. 30 à 31.)

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE IV. | CHAPITRE III. |
|  | Séjour a Jérusalem ; Nicodème. |
| Jésus au désert de Judée ; jeûne et tentation. | Visite faite à Jean-le-Baptiste à OEnnon, près de Salim ; nouveau témoignage que Jean rend à Jésus. |
|  | CHAPITRE IV. |
| Prison de Jean-le-Baptiste ; retour de Jésus en Galilée. | Prison de Jean-le-Baptiste; retour en Galilée (\*). |
|  | Retour à travers la Samarie. — La Samaritaine. |
|  | Jésus à Cana. |
| Jésus à Kapernaüm. | Il se dirige vers Kapernaüm; pendant le chemin, guérison de la fille du gouverneur de la ville. |
| Guérison du démoniaque impur, et de la belle-mère de Simon- Pierre. |  |
| CHAPITRE V. |  |
| Pèche miraculeuse sur la mer de Galilée et élection des premiers Apôtres.  Guérison d’un lépreux et d'un paralytique.  Élection de Lévi. | (\*) Jésus resta huit mois en Judée. Quand il traversa la Samarie pour revenir en Galilée, il n’y avait plus que quatre mois jusqu'à la moisson (*Jean* iv, 35), c’est- à-dire jusqu’à Pâques, époque où la moisson commençait. (*Levit,* xxiii, 10; *Deut.* XVI, 9-12.) |

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE V.  (Suite.)  Murmures des pharisiens il propos des rapports de Jésus avec les pécheurs.  Pourquoi les disciples de Jésus ne jeûnent pas.  chapitre VI.  De l’observation du sabbat (\*)  Main desséchée guérie.  Élection des douze Apôtres.  Retraite au désert ; sermon des Béatitudes.  CHAPITRE VII.  Retour à Kapernaüm.  Serviteur du centurion guéri.  Jésus se dirige vers Naïm (\*\*).  Résurrection du fils d’une veuve de cette ville.  Jésus à Béthanie; repas chez Simonie-Pharisien ; la femme pécheresse.  Message de Jean vers Jésus à son arrivée en Judée.  (\*) Cette instruction fut donnée à propos d’épis mûrs que les disciples froissaient dans leurs mains. La moisson ou Pâques était donc proche. Le sens de l’expression de *sabbat premier-second,* oui a tant exercé les savants, est ainsi déterminé. Il s’agit des grands sabbats qui précédaient Pâques, et c’était au second de ces grands sabbats que les Apôtres froissèrent des épis.  (\*\*) Cette ville était située sur le chemin de Jérusalem. De Naïm, Jésus va à Béthanie, située à quelques stades de Jérusalem. | CHAPITRE V.  Arrivée à Jérusalem pour la fête de Pâques. |

**De la deuxième Pâques célébrée par Jésus après son Baptême, à la troisième qu’il n’alla pas célébrer à Jérusalem,**

(Ann. 31-32.)

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE VIII. | CHAPITRE V. |
| Parabole du semeur.  Quelle est la vraie famille de Jésus ? Tempête apaisée sur le lac de Tibériade, ou mer de Galilée. Excursion au pays des Gergéséens. Démoniaque guéri.  Retour en Galilée.  Résurrection de la fille de Jaïr. Guérison d’une femme affligée d’une perte de sang. | (Suite.)  Séjour à Jérusalem.  Le Paralytique de la piscine de Siloé. Prédication à Jérusalem.  chapitre VI.  Retour de Jésus en Galilée. |
| CHAPITRE IX |  |
| Mission des douze Apôtres. |  |
| Mort de saint Jean-le-Baptiste. |  |
| Miracle de la multiplication des pains. | Miracle de la multiplication des pains, |
| Jésus demande à ses disciples ce que l’on pense de lui, et ce qu’ils en pensent eux-mêmes (\*).  Profession de foi des Apôtres. | opéré peu de temps avant Pâques, (vi; 4.)  Jésus marche sur les flots de la mer de Galilée.  Sa prédication dans la synagogue de Kapernaüm.  Profession de foi des Apôtres. |
| Transfiguration.  Guérison d’un démoniaque. Discussion entre les Apôtres à propos de la primauté Voyage en Samarie.  Condamnation du zèle violent. Disciples rejetés, et un autre élu,  (\*) Saint Mathieu et saint Marc disent que ce fait eut lieu à Césarée-de-Philippe, ville située au nord de la mer de Galilée. |

**De la troisième Pâques que Jésus ne célébra pas & Jérusalem, à la quatrième et dernière.**

(Ann. 32-33.)

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE X. | CHAPITRE VII |
| Mission des soixante-dix Disciples. | Retour en Galilée. |
| Instructions que Jésus leur donne.  Piège que lui tend un docteur de la loi. | Les parents de Jésus l’engagent à aller à Jérusalem pour la fêle des Tabernacles (\*). |
| Il traverse la Samarie et passe par Jéricho. |  |
| Parabole du bon samaritain. |  |
| Arrivée à Béthanie. Marthe et Marie. | Arrivée à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. |
|  | Intrigues des ennemis de Jésus. |
|  | Prédications dans le temple. Nicodème défend Jésus dans le sanhédrin. |
|  | CHAPITRE VIII. |
|  | La femme adultère. |
|  | Suite des prédications dans le temple. |
|  | CHAPITRE IX. |
|  | Guérison d’un aveugle-né. |
|  | CHAPITRE X. |
|  | Suite des prédications dans le temple. |
| CHAPITRE XI. | La haine de ses ennemis force Jésus à se retirer à Béthabara. |
| Evangélisation des environs. Comment il faut prier. |  |
| L’hypocrisie des Scribes et des Pharisiens dévoilés. | (\*) La mission des soixante-dix Disciples dura de Pâques à la fête des Tabernacles, c’est-à-dire six mois environ. |

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE XII. | CHAPITRE XI. |
| Suite des prédications.  Le péché contre le Saint-Esprit. Instructions diverses. |  |
| CHAPITRE XIII. |  |
| Suite des instructions.  Mauvaise intention d’Hérode à l'égard de Jésus.  Réponse à l’adresse de ce roi.  Jésus, qui s’était écarté de sa route, se dirige de nouveau vers Jérusalem. |  |
| CHAPITRE XIV. |  |
| Diverses instructions pendant la route.  CHAPITRE XV.  Suite des instructions. |  |
| CHAPITRE XVI. |  |
| Suite des instructions. |  |
| CHAPITRE XVII. |  |
| Il parcourt, en évangélisant, l’Iturée, jusqu’au point intermédiaire entre la Samarie et la Galilée, près de la mer. |  |
| CHAPITRE XVIII. |  |
| Suite des instructions.  Jésus prédit sa passion et prend la route de Jérusalem par Jéricho. |  |
| CHAPITRE XIX. |  |
| Il arrive à Jéricho. Guérison d’un aveugle. | Message de Marthe et de Marie à Jésus.  Arrivée à Béthanie ; résurrection de Lazare.  Jésus se retire à Éphrem en attendant la Pâques. |
| Jésus arrive à Béthanie. | Retour à Béthanie. |
|  | CHAPITRE XII. |
| Entrée triomphale à Jérusalem pour la Pâques. | Entrée triomphale à Jérusalem pour la Pâques. |

**Passion. — Mort. — Résurrection de Jésus.**

(Ann. 33.)

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE XIX. | CHAPITRE XII. |
| Jésus chasse les marchands du temple pour la seconde fois. | (Suite.) |
| CHAPITRES XX ET XXI. |  |
| Ses prédications dans le temple. | Prédications de Jésus dans le temple. |
| CHAPITRE XXII.  Jour des azymes, commençant le soir du jeudi.  Pierre.et Jean chargés de préparer le repas pascal. | CHAPITRE XIII. |
| Repas pascal.  Premier partage de la coupe, institution de la Cène. Discussion sur la primauté. | Jésus se lève de table et lave les pieds de ses Apôtres. |
|  |  |
| Jésus prédit que Pierre le renoncera. | Puis il se remet à table et il donne à ses Apôtres une leçon sur l’humilité.  Il annonce la trahison de Judas.  Colloque des Apôtres entre eux à ce sujet.  Pendant ce colloque, Jean demande a voix basse à Jésus quel est le traître.  Jésus, après avoir donné une bouchée de pain à Judas, l'envoie accomplir sa trahison.  Derniers adieux de Jésus à ses Apôtres.  Pierre l’interrompt pour l’assurer de sa fidélité inébranlable.  Jésus prédit que Pierre le renoncera. |
| Abrégé des derniers adieux de Jésus. | CHAPITRES XIV, XV, XVI ET XVII.  Continuation des derniers adieux de Jésus. |
|  |  |
| Jésus quitte la salle du repas pascal et se rend au mont des Oliviers. | CHAPITRE XVIII. |
| Prière de Jésus à son Père. | Détails précis sur l’endroit de la montagne où se rend Jésus. |
| Judas et sa troupe. | Détails précis sur Judas et sa troupe. |
| Jésus conduit chez le grand-prêtre. | Détails précis sur Jésus chez le |
| grand-prêtre. |

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| Dès le malin du vendredi, jour de Pâques, Jésus est conduit chez Pilate.  Jésus envoyé à Hérode par Pilate. Jésus renvoyé à Pilate par Hérode. Barabbas lui est préféré.  Jésus livré, aux Juifs.  Il porte sa croix jusqu'au Calvaire, où il est crucifié. Ce qui se passe de la sixième heure à la neuvième (de midi à trois heures). Ténèbres universelles.  Les amis de Jésus assistent *de loin* au triste spectacle de sa mort.  Joseph d’Arimathie ensevelit Jésus.  **La sépulture eut lieu le soir, au moment où le sabbat allait commencer (\*).**  Les femmes qui avaient accompagné Jésus observent ce qui se passe à la sépulture, et, avant le sabbat, préparent les aromates pour embaumer Jésus dès que le sabbat sera passé.  (\*) Le sabbat commençait le vendredi, au coucher du soleil. | CHAPITRE XVIII.  (Suite)  Le matin du vendredi, jour de Pâques, Jésus est conduit chez Pilate.  Détails précis sur le prétoire et le tribunal de Pilate.  Barabbas lui est préféré.  CHAPITRE XIX.  Insultes que Jésus eut à supporter chez Pilate de la part des soldats romains.  Interrogatoire de Jésus.  Pilate à son tribunal.  Jésus livré aux Juifs, qui le conduisent au Calvaire, où il est crucifié, vers la sixième heure (midi).  Plusieurs étaient auprès, et en particulier Jean lui-même, témoin oculaire de tout ce qu’il a raconté.  Joseph d’Arimathie est accompagné de Nicodème pour ensevelir Jésus. |

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE XXIV. | CHAPITRE XX. |
|  | Dès que le sabbat est passé, c’est- à-dire après le coucher du soleil, et lorsqu’*il faisait encore nuit****,*** Marie-Magdeleine vient au tombeau et le trouve vide. |
|  | Elle va l’annoncer à Pierre et à Jean, qui courent au tombeau et vérifient ce qui leur avait été dit. Magdeleine, revenue avec eux, reste auprès du tombeau. Elle est consolée par les anges et Jésus lui apparaît. |
| Dès le matin du premier jour après le sabbat, c’est-à-dire le dimanche matin, les saintes femmes qui avaient préparé les aromates vinrent pour embaumer Jésus. Marie- Magdeleine s’y trouva avec elles. |  |
| Elles virent le sépulcre ouvert et deux anges leur annoncèrent la résurrection de Jésus. Elles s'en retournent à Jérusalem et se joignent à Marie-Magdeleine, pour annoncer aux Apôtres ce qu’elles avaient vu au tombeau; mais ceux-ci ne croient pas ce qu’elles racontent. Pierre retourne au sépulcre. Jésus lui apparaît, (xxiv; 12-34.) |  |
| Dans le courant de la journée, Jésus apparaît à deux disciples allant à Emmaüs. |  |
| Ils viennent raconter cette apparition aux Apôtres. Pendant cet entretien, Jésus leur apparaît. | Le dimanche, Jésus apparaît aux disciples.  Huit jours après, il leur apparaît de nouveau. |
|  | CHAPITRE XXI. |
|  | Les Apôtres vont en Galilée, où Jésus leur apparaît sur le luc de Tibériade et mange avec eux. |

|  |  |
| --- | --- |
| LUC. | JEAN. |
| CHAPITRE XXIV. | CHAPITRE XXI. |
| (Suite.) | (Suite.) |
| Jésus se trouve à Jérusalem avec ses Apôtres et leur ordonne de ne pas quitter la ville jusqu’à ce qu'ils aient reçu le Saint-Esprit. Il mange avec eux; il les conduit près de Béthanie, et les bénit ; puis il monte au ciel.  Les disciples retournent à Jérusalem. | Triple déclaration d’amour de Pierre.  Prophétie de Jésus sur Pierre et Jean. |

D’après ces tableaux synoptiques, on peut, sans aucune difficulté et sans combinaisons arbitraires, établir l’ordre strictement chronologique des faits évangéliques1.

Pour quelques faits ou paroles rapportés par saint Mathieu ou par saint Marc, et qui ne se trouveraient pas dans saint Luc et dans saint Jean, il est très-facile de trouver leur véritable place, d’après les renseignements que l’on trouve dans ces Evangélistes eux-mêmes.

Ainsi les systèmes que la critique antichrétienne avait étayés sur le prétendu désordre chronologique des faits évangéliques, n’ont plus de raison d’être.

Ceux qui reposent sur d’apparentes contradictions de détail, seront réfutés dans la suite de nos récits.

Disons seulement, dès maintenant, que les critiques

—

1 Il n’est donc pas besoin, de déclarer, comme l’ont fait un grand nombre d’historiens de Jésus, qu’il ***est impossible*** d’établir l’ordre chronologique dans les récits évangéliques, et que ce travail est sans importance ; il n’est pas nécessaire non plus d’avoir recours à des classifications arbitraires dont aucune n’est satisfaisante.

Il n’y a rien d’arbitraire ni de forcé dans la classification que nous avons adoptée, et, grâce à elle, tout s’éclaircit dans les récits évangéliques.

antichrétiens se seraient épargné beaucoup de peine s’ils avaient bien voulu : l° ne pas identifier des faits *différents* pour se procurer l’occasion de prouver qu*’ils diffèrent* ; 2° ne pas tronquer les textes, afin de les interpréter dans un sens tout autre que celui qui leur appartient. Il nous a suffi, pour rétablir ce sens de traduire avec exactitude. Nous nous sommes rapprochés le plus possible d’une traduction littérale ; mais, lorsque les textes, traduits littéralement, n’ont pas offert un sens facile à saisir, nous avons pensé qu’il fallait préférer *l'esprit à la lettre.* Nous prions le lecteur de retenir cette déclaration à laquelle nous attachons beaucoup d’importance.

Restent les systèmes de ceux qui prétendent que les faits évangéliques ne sont que des légendes, des mythes, des symboles ; que ni la science, ni la philosophie ne peuvent les accepter dans leur sens littéral.

Sur quelle base reposent ces systèmes ?

Sur cette raison : que ces récits ont un caractère surnaturel, miraculeux, et que le miracle est impossible.

Les savants et les philosophes qui ont attaché leur nom à ces systèmes, ont-ils démontré l’impossibilité du miracle ?

Jamais.

Cette démonstration serait cependant nécessaire pour qu’ils fussent en droit de prétendre que les récits évangéliques sont, des mythes ou des légendes, à cause de leur caractère miraculeux. Si le miracle est possible, tous les raisonnements basés sur son impossibilité tombent d’eux-mêmes.

Le miracle est-il possible ? dans le cas où il le serait, peut-on le constater ?

Le miracle, dit le rationaliste, est un fait *contraire* aux lois de la nature. Si Dieu existe, il ne peut contredire des lois qu’il a lui-même établies ; s’il n’existe pas, aucun agent ne peut rien produire au dehors de lois dont la fixité et le développement régulier sont la cause de tout ce qui s’opère dans la nature.

Le chrétien part d’une autre notion du miracle. Il ne l’envisage pas comme un *fait contraire* aux lois de la nature, mais comme *extranaturel.*

Pour tout théiste, les *lois de la nature* sont celles que Dieu a lui-même établies.

Pour l’athée, la réponse est impossible. Il ne peut que nier ces lois et s’égarer en des mots vides de sens ; nous le laissons en dehors de la discussion.

Que le théiste soit rationaliste ou chrétien, Dieu pour lui est l’auteur de la nature. Nous admettons sans difficulté que Dieu ne puisse contredire les lois qu’il a posées, car il se contredirait lui-même ; mais ces lois sont-elles la limite de sa puissance ? ne peut-il pas vouloir que des faits se produisent en dehors de ces lois ? une nature bornée peut-elle être le terme d’une puissance infinie ? On ne prouvera jamais que Dieu ne puisse agir en dehors de l’ordre naturel ; ni que les lois par lui imposées à la nature, soient la limite de sa puissance. On ne peut même le prétendre, sans donner le fini comme la mesure de l’infini, ce qui est nier l’infini, nier Dieu lui-même.

On ne doit pas confondre le miracle, le fait *extranaturel,* avec le fait simplement *extraordinaire* ou *merveilleux.* Ce dernier peut être une énigme pour l’homme, sans présenter pour cela le caractère du fait extranaturel. Il peut avoir pour cause l'application

d’une loi naturelle inconnue au commun des hommes, ou l’action d’un être doué d’une nature supérieure à celle de l’homme, et capable d’agir, non pas en dehors des lois de la nature, mais d’une manière qui surpasse les facultés humaines.

Qui pourra jamais prouver que Dieu n’a pas créé des êtres spirituels supérieurs à l’homme? que ces êtres ne peuvent avoir action sur la nature ?

L’humanité a toujours cru à l’existence de tels êtres ; et Jésus-Christ a confirmé la vérité de cette croyance.

Mais comment distinguer le fait extranaturel du fait extraordinaire ?

Par la manière dont il se présente de lui-même à l’observation.

Le fait extraordinaire ou merveilleux offre toujours quelque chose d’incompréhensible, tandis que le fait extranaturel est facilement saisi et compris.

Qu’une sibylle, s’agitant sur son trépied, annonce un fait qui se passe loin de son sanctuaire, sa perspicacité paraîtra étonnante ; on pensera qu’elle n’a pu connaître ce fait d’une manière ordinaire ; qu’un agent supérieur a été son intermédiaire, qu’elle a pu avoir recours à des moyens ignorés du vulgaire. Le fait apparaîtra comme merveilleux, mais non comme extranaturel.

Que les magiciens de Pharaon opèrent des choses étonnantes ; on pourra être stupéfait, mais il restera toujours ce doute : leurs actes ne peuvent-ils pas être le résultat d’une action supérieure à celle de l’homme, ou une application mystérieuse de certaines lois de la nature, généralement ignorées de leur temps ?

Au contraire, que Jésus-Christ, en présence de nombreux témoins, et d’un seul mot, fasse sortir vivant du

tombeau, Lazare, dont la mort parfaitement connue et constatée, remontait à plusieurs jours ; chacun comprend qu’il y a là un fait extranaturel, un miracle.

Plus le miracle est surprenant, plus il est facile de le constater comme tel; il se dégage par lui-même de tous les nuages dont le fait simplement merveilleux est toujours enveloppé ; son évidence intrinsèque est telle qu’il rentre, quant à sa constatation, dans le domaine des faits dont l’homme le moins clairvoyant ne peut douter.

Lorsque M. Renan réclame une commission de savants pour constater le caractère miraculeux d’un fait, il prête à rire à l’homme le plus sérieux, car il suffirait que le fait eût besoin d’une constatation scientifique pour que son caractère miraculeux fût nié *à priori.* Le miracle ne peut exister qu’à la condition de porter avec lui-même sa démonstration tellement évidente, qu’aucun témoin ne puisse en douter.

Jésus arrive dans la ville de Naïm, au moment où les habitants accompagnent au tombeau un jeune homme dont ils connaissaient tous la mort. Il fait arrêter le cortège, et s’adressant au mort, il lui dit : « Jeune homme, lève-toi. » Le jeune homme se lève et est rendu plein de vie à sa mère.

Qu’est-ce qu’une commission scientifique peut avoir à faire ici ?

Une foule de témoins ont vu le jeune homme mort :

Premier fait d’une constatation facile, sans le concours d’une commission scientifique.

Une foule de témoins entendent dire à Jésus :

« Jeune homme, lève-toi ! »

Second fait qui tombe sous les sens et que chacun

peut constater plus facilement à l’aide de son oreille que par l’intermédiaire d’une commission scientifique.

Une foule de témoins voient vivant celui qu’ils avaient vu mort.

Troisième fait qu’ils constatent par leurs yeux, beaucoup mieux qu’au moyen d’un rapport composé par des savants.

Tout vrai miracle peut être ainsi analysé, et réduit à des faits de l’ordre le plus simple et qui tombent sous les sens.

Il doit en être ainsi, puisque le miracle n’est qu’un moyen dont Dieu se sert pour se manifester, et attester *pour tous* la vérité des doctrines qu’il veut révéler ; il ne peut exister qu’à la condition d*’être évident*, pour l’homme le plus simple, comme le fait naturel le moins contestable, et dont personne ne peut douter.

De la notion exacte du miracle, passons à sa possibilité.

Le miracle est-il possible?

Non, dit le rationaliste. Pourquoi? Parce que Dieu a établi des lois générales et constantes et qu’il ne pourrait pas les changer, sans apporter de trouble dans ses œuvres.

Pourquoi encore ?

Parce que la persistance des lois qui régissent le monde physique et le monde moral est pour nous la condition essentielle de toute étude, de toute science.

Pour que ces raisons fussent admissibles, il faudrait

que le miracle fût *contraire* aux lois de la nature et qu’il fût *permanent.*

Il n’est pas *contraire* aux lois de la nature. Dieu peut l’opérer sans les contredire, sans les changer, sans les modifier, sans apporter de trouble dans son œuvre. Si un miracle a lieu, qu’y a-t-il de changé dans la nature? rien. Seulement Dieu s’est manifesté par un acte opéré en dehors d’elle. N’en a-t-il ni le droit, ni la puissance?

C’est ce qu’on ne démontrera jamais.

La science est fondée sur la *permanence* des lois de la nature. Nous l’admettons. Mais Dieu déroge-t-il à la permanence de ces lois par un acte isolé, opéré en dehors de ces lois ? Si l’on soutenait que le miracle a lieu d’une manière *permanente* par suite de lois nouvelles contraires aux lois primordiales, nous comprendrions l’objection. Mais on affirme tout le contraire. Si le miracle était *permanent*, il n’existerait plus ; il n’existe qu’à la condition d’être une exception. S’il était permanent, il ne serait plus qu’un fait *ordinaire,* venant de Dieu, sans doute, comme tous les faits de la création, mais qui n’aurait plus la force probante, qui résulte précisément de son caractère exceptionnel.

Dès que le miracle n’est qu’une exception, il ne fait que *confirmer* les lois ordinaires sur lesquelles reposent l’étude et la science.

Donc :

L’objection du rationalisme n’est pas fondée et ne prouve rien contre la possibilité du fait *extranaturel.*

Ce fait peut-il être constaté?

Il peut l’être par ceux qui en sont témoins, aussi facilement que le fait naturel le plus ordinaire.

Nous l’avons prouvé.

Pour ceux qui n’en ont pas été témoins, il rentre dans le domaine des faits historiques.

La raison du fait, c’est le témoignage, que ce fait soit divin ou humain ; car le fait divin a un coté humain, au moyen duquel il apparaît, ainsi que le fait ordinaire, en même temps qu’il se présente avec un caractère particulier qui le distingue, non-seulement des faits ordinaires, mais de ceux qui s’offrent sous un aspect plus ou moins merveilleux.

Lorsqu’un fait se présente dans l’histoire avec ce double caractère, on doit l’admettre ; dès qu’il est possible, son caractère surnaturel ne peut être une raison de le rejeter; dès qu’il réunit toutes les conditions qu’une critique rigoureuse impose aux faits, il n’est pas plus permis de le rejeter que les autres.

L’historien doit peser la valeur des témoignages authentiques qui militent en sa faveur ; si cette valeur est incontestable, il doit l’enregistrer comme un fait vrai. Qu’importe qu’il soit extranaturel ou naturel? il est vrai ; sa place est dans l’histoire vraie.

Dès qu’on admet la révélation, le miracle est *nécessaire.* Si Dieu n’a pas voulu s’isoler de l’humanité ; s’il a voulu lui donner une institution religieuse, en dehors des vérités naturelles qui constituent la raison de l’homme, qui a pu l’en empêcher? Dans le cas où il

l’a voulu, a-t-il pu soumettre ses révélations au contrôle de la raison qui n’a pas en elle les éléments nécessaires pour les apprécier ? ne devait-il pas les notifier en les appuyant de son témoignage infaillible ? pouvait-il donner son témoignage d’une manière certaine, autrement que par une manifestation de sa puissance, par le miracle ?

L’Eglise étant la société dépositaire des révélations de Dieu, doit être basée sur le miracle et se présenter avec un caractère surnaturel.

Rien d'étonnant, par conséquent, que le miracle s’y manifeste et qu’il apparaisse dans les monuments de son histoire.

Nous l’y rencontrerons ; mais nous devons dire, tout d’abord, qu’il n’y est pas toujours revêtu des conditions nécessaires pour être incontestable. Nous l’avons sévèrement contrôlé ; nous avons refusé l’entrée de notre histoire aux miracles qui ne nous ont pas présenté de garanties suffisantes d’authenticité ; nous n’avons admis que ceux qui nous ont offert le caractère de faits légitimement constatés.

Alors même que nous les avons accepté comme certains, nous ne les avons pas admis au même titre que les miracles évangéliques. En dehors du caractère exceptionnel des écrits inspirés, les miracles de Jésus- Christ et des Apôtres, opérés en face de leurs ennemis, en présence d’innombrables témoins, ont le caractère de faits publics ; ils ont été la cause d’une rénovation sociale, qui a fait passer le monde du paganisme au

christianisme. Les miracles contenus clans les monuments ecclésiastiques n’ont pas ce caractère. Ils ont presque toujours le caractère de faits particuliers, et ils iront pas en leur faveur des témoignages équivalents à ceux que possèdent les miracles des livres inspirés.

Nous avons pensé que, pour admettre un miracle sur le témoignage des historiens, il fallait plus de sévérité que pour un fait ordinaire, puisque ce dernier trouve souvent sa preuve dans l’état social où il s’est produit ; tandis que le miracle est toujours un fait exceptionnel.

Mais, de ce que nous avons rencontré dans certains documents des faits surnaturels douteux, nous n’avons pas pour cela mis en suspicion la bonne foi des narrateurs, lorsqu’ils nous ont offert d’ailleurs tous les caractères de l’honnêteté. Ils ont pu être trompés sur la nature d’un fait qu’ils ont cru surnaturel, sans pour cela vouloir tromper en racontant des choses qu’ils connaissaient parfaitement.

Si tout miracle ne peut être admis pour cette raison : que l’Eglise, surnaturelle dans son origine, doit toujours conserver ce caractère ; on ne doit pas non plus rejeter tout miracle, par cela même qu’il est miracle.

Un historien chrétien ne peut être ni sceptique, ni crédule ; il doit n’avoir en vue que la vérité, persuadé que l’Eglise, dépositaire de la vérité révélée, ne peut rien gagner à l’erreur, de quelque manteau qu’elle se couvre.

Notre critique, sévère sur les détails contenus dans les monuments de l’histoire de l’Église, le sera également dans le choix de ces monuments.

En général, telles ont été nos règles de critique :

1° Nous n’avons admis comme authentiques que les documents acceptés comme tels par les érudits généralement estimés ;

2° Nous n’avons considéré comme preuves d’un fait que dos témoignages contemporains de ce fait, ou tellement rapprochés qu’ils peuvent être considérés comme contemporains ;

3° Nous n’avons accepté d’une manière absolue que des témoignages certains, d’une valeur non contestée,

4° Nous n'avons admis que comme probables ou douteux ceux qui sont, ou d’une authenticité douteuse, ou qui émanent d’écrivains dont la bonne foi ou la sagesse ne sont pas à l’abri du soupçon.

Parmi les monuments ecclésiastiques nous plaçons en première ligne les Actes des conciles œcuméniques et les écrits des saints Pères. Ce sont là des sources abondantes, non-seulement pour les faits doctrinaux, mais encore pour les faits simplement historiques sur lesquels ils jettent les plus vives lumières. Les Actes des conciles particuliers, les documents officiels émanant, soit de l’autorité ecclésiastique, soit de l'autorité civile ; les histoires et chroniques, les biographies, les écrits de toute nature dont la littérature ecclésiastique abonde ; les indications éparses dans les écrits non ecclésiastiques ; nous n’avons rien négligé, nous

avons compulsé avec soin tout ce que nous avons ou connaître ; nous n’avons point négligé les écrits des hérétiques et des autres ennemis du christianisme, et nous y avons trouvé des renseignements très-utiles.

Tout en s’appuyant sur des témoignages certains, on peut les interpréter d’une manière inexacte, leur attribuer un caractère qu’ils n’ont pas réellement, en les revêtant d’un style qui ne leur convient pas.

Pour éviter ces défauts, nous avons suivi ces règles :

1° Nous avons transcrit ou traduit avec la fidélité la plus scrupuleuse les témoignages les plus importants ;

2° Nous avons fusionné les autres dans notre récit de manière qu’on puisse les lire eux-mêmes en nous lisant.

Il nous a semblé que les faits apparaîtraient ainsi avec leur véritable physionomie ; que chaque époque vivrait, dans nos récits, de sa véritable vie ; que nous ne nous exposerions pas à donner aux siècles anciens, les allures du temps où nous vivons. Le mérite de l’histoire vraie est de transporter le lecteur à l’époque qu’il veut étudier, de le mettre à même de s’identifier avec elle. Pour obtenir ce résultat, il ne suffit pas de jeter çà et là quelques phrases à effet, sous prétexte de *couleur locale*, mais de fondre les documents dans les récits, de manière que les siècles apparaissent ce qu’ils ont été réellement.

Croit-on, par exemple, que, pour donner à un livre sur Jésus-Christ le caractère oriental qui lui convient, il suffise d’appeler Abraham *Patriarche Betloin ;* le peuple hébreu : *Beni-Israël;* de choisir çà et là

quelques textes évangéliques ; de les tronquer, de les présenter à contre-sens au profit d’un système, et d’encadrer le tout dans quelques notes d’un voyage en Palestine ?

Tel a été le procédé de M. Renan ; tel ne sera pas le nôtre.

Pour donner le sens vrai d’un document, il faut, non pas choisir ce qui peut convenir à un système préconçu, mais tenir compte de tout ce qu’il contient, contrôler le sens des textes en. les rapprochant les uns des autres ; ne point isoler un texte du contexte ; coordonner les textes différents qui s’expliquent les uns parles autres, afin d'en faire jaillir l’idée qu’ils contiennent.

En agissant autrement, on s’expose à citer dans un sens, tel document qu’un autre citera, avec une égale raison, dans un sens différent.

C’est ce qui est souvent arrivé, surtout à propos des livres sacrés. La lutte que l’on s’est livrée, sur ce terrain, dans tous les temps et qui continue encore aussi vive que jamais, est venue surtout de l’oubli volontaire ou involontaire, de la règle d’interprétation que nous venons d’exposer. Chacun a essayé d’étayer sur ces divins monuments, ses idées particulières. Pour y réussir, on s’est emparé d’un ou plusieurs textes isolés dont on a presque toujours forcé le sens, en passant sons silence d’autres textes qui jetaient la lumière sur ceux dont on abusait.

Des critiques ont eu aussi recours à des classifications systématiques.

On comprendra, d’après ce que nous avons établi précédemment, que nous ne puissions admettre la classification qui est presque passée en usage par rapport aux Evangiles. On les divise généralement en deux groupes : l’un composé des trois premiers que l’on appelle *synoptiques*, et l’autre de l’Evangile de saint Jean. Il est plus juste de faire un groupe des deux premiers Evangiles, en les appelant, si l’on veut, *non chronologiques*. On réserverait alors pour les deux derniers le titre d*e synoptiques,* puisqu’en les mettant en parallèle, comme nous l’avons fait, on démontre qu’ils se correspondent et se complètent l’un par l’autre.

Les classifications arbitraires ont donné lieu à de nombreuses erreurs sur le but que les Evangélistes se sont proposé ; et ces erreurs en ont engendré beaucoup d’autres.

Nous ne voulons pas nous étendre ici sur le caractère des Evangiles et sur l’époque où ils ont été composés. Ces questions appartiennent au corps même de l’histoire dont nous entreprenons la publication.

Quant a notre manière de les interpréter, on en jugera par la suite.

C’est surtout dans nos récits qui ont eu pour base les livres saints, que nous avons voulu être absolument fidèles. Outre la règle que nous avons exposée, nous en avions une autre : c’était de tenir compte du sens que, dès l’origine de l’Eglise, les plus doctes écrivains ont attribué aux textes évangéliques.

On devait mieux les comprendre à l'origine qu’aujourd’hui. La langue était mieux connue, les mœurs avaient plus d’analogie. Lorsqu’une interprétation

réunit en sa faveur la majorité des écrivains chrétiens les plus érudits des premiers siècles, il serait fort imprudent de s’éloigner de leur opinion.

En ceci, la raison s’accorde avec la foi orthodoxe, d’après laquelle le sentiment unanime ou presque unanime des Pères de l’Eglise est le *criterium* de l’interprétation exacte des saintes Ecritures.

Des historiens en écrivant leurs ouvrages n’ont accepté pour guides que les documents qui pouvaient favoriser tel ou tel système théologique ; ils les ont mis en évidence et leur ont attribué une valeur qu'ils n’ont pas ; ils en ont passé sous silence ou rabaissé, d’autres qui ne méritaient pas ce dédain.

Ce procédé conduit, aussi directement que les falsifications ou les interprétations erronées, au mensonge historique.

Selon nous, tout document mérite d’être connu, et la tâche de l’historien véridique est de lui donner sa véritable physionomie. S’il rencontre sur sa route les champions d'une lutte ardente, passionnée, son devoir est de les écouter avec calme, de peser les raisons qu’ils donnent de part et d’autre, de faire comme l’anatomie de leurs assertions diverses, de les apprécier avec justice.

C’est dans ce travail d’appréciation qu’apparaissent surtout la bonne foi, la conscience, la rectitude de jugement, l’impartialité de l’historien.

Nous avons placé cette impartialité parmi nos premiers devoirs. Si Voltaire a dit un mot vrai, c’est celui- ci : Que l’on ne doit aux morts que la vérité. Nous

avons voulu mettre cette sentence en pratique. Pourquoi ménager les hommes aux dépens de la vérité? pourquoi les calomnier lorsqu’ils méritent des éloges ?

Chacun dans l’histoire doit porter la responsabilité de ses œuvres. Autant nous sommes ennemi de la calomnie, autant nous le sommes des faux ménagements. Il est toujours nuisible de mentir, même lorsque l’on couvre le mensonge des apparences de la prudence et de la sagesse ; il n’est jamais nuisible de dire la vérité. Il faut la dire aux amis pour qu’ils en profitent ; aux ennemis pour les confondre, s’ils ne veulent pas en profiter.

Le caractère essentiel de l’histoire est d'être vraie ; celui de l’historien d’être sincère.

Pour mettre en pratique cette sincérité, tels sont les principes qui nous ont servi de guides :

1° Lorsque nous avons eu à juger un personnage sur lequel les opinions ont été diverses, nous avons regardé comme également suspects les récits composés par ses ennemis et par ses amis ;

2° Si, à la même époque, nous avons rencontré des témoignages indépendants et impartiaux, nous les avons acceptés comme vrais ;

3° Si de tels témoignages n’existent pas, nous avons formulé notre opinion d’après les pièces officielles du procès, si elles existent encore, en les interprétant avec autant d’exactitude qu’il est possible de le faire aujourd’hui ;

4° Si ces pièces n’existent plus, et si nous n’avons rencontré aucun témoignage indépendant, nous avons mentionné les opinions contradictoires avec les raisons sur lesquelles elles sont appuyées.

De cette manière, nous avons dit la vérité, autant qu’il a été en notre pouvoir ; et nous n’avons calomnié personne.

Un mot sur notre philosophie.

Nous ne considérons la philosophie de l’histoire que comme le corollaire de l’érudition. Elle est à l’histoire ce que l’âme est au corps, elle en est le principe de vie, l’esprit, la raison; mais, de même que l’âme se manifeste par les organes et que ces organes sont les instruments de son action, ainsi les faits sont les organes de la philosophie de l’histoire. On connaît des écrivains qui ont d’abord accepté en histoire un système quelconque, et dont tous les efforts consistent à plier les faits, à interpréter les documents, de façon à donner toujours raison à ce système.

Il est triste de voir ces écrivains, quelquefois sérieux et honnêtes, lutter contre l’évidence, se débattre contre les faits qui les condamnent, se heurter contre des preuves accablantes et les tourner d’une façon fort peu consciencieuse ; s’épuiser en efforts pour falsifier les événements, leurs causes, leurs résultats.

Nous n’avons pas édifié de système *a priori.* Notre philosophie est sortie du sein des faits, et, lorsque nous l’exposerons, tout lecteur sérieux nous préviendra dans nos déductions philosophiques qui découleront d’elles- mêmes de récits composés avec conscience et bonne foi.

Nous n’avons donc point à exposer de théorie philosophique.

Nous ne dirons rien non plus de la classification que nous avons adoptée pour les faits. Il suffira de lire l’ouvrage lui-même pour l’apercevoir.

Les libres penseurs, qui sont, quoiqu’ils en disent, beaucoup moins libres de préjugés que beaucoup d’autres qui exaltent avec moins d’emphase leur liberté de penser, nous condamneront sans nous lire, uniquement parce que nous avons fait une histoire chrétienne de l’Eglise chrétienne, et que nous n’y avons pas joué avec le scandale.

Les membres fanatiques de l’Église romaine nous condamneront également sans nous lire, préjugeant, avec raison du reste, que notre ouvrage n’a pas été composé comme plusieurs autres, dans l’unique but de faire l’apologie de la papauté, et que nous y avons mis en relief l’Église orthodoxe qui est la seule vraie Eglise.

Il en sera de même des fanatiques du protestantisme ; car, par une étrange anomalie, le protestantisme a ses fanatiques aussi bien que le romanisme, quoiqu’il proclame la liberté d’interprétation, même pour la parole de Dieu.

Nous ne nous adressons point aux fanatiques, à quelque Eglise ou à quelque parti qu’ils appartiennent; mais seulement aux hommes sensés et honnêtes, aux amis de la vérité, à ceux qui voudront nous lire avec l’impartialité que nous avons nous-mêmes prise pour règle. Nous les prions d'examiner consciencieusement nos récits, de contrôler nos citations, d’analyser nos déductions.

Nous ne craignons pas la critique. Si l'on peut nous convaincre d’une erreur quelconque, nous le reconnaîtrons loyalement, car nous ne croyons pas à notre infaillibilité. Si l’on prétend à tort que nous nous sommes trompé, nous discuterons, sans amertume, les preuves que l’on nous opposera. Si, sans prendre la peine de nous discuter sérieusement, on nous insulte, comme il est déjà arrivé quelquefois, nous dédaignerons l’injure, priant Dieu de pardonner à nos insulteurs, comme nous leur pardonnons nous-mêmes.

Que Dieu bénisse cette œuvre que nous n’avons entreprise que pour la gloire de sa sainte Eglise ! qu’il la rende utile à ceux qui, méconnaissant le christianisme, haïssent ce qu’ils ignorent ; à ceux qui ayant reçu, par leur naissance, leur éducation, par des études trop superficielles, défaussés notions sur l’Eglise chrétienne, la voient où elle n’est pas !

Nous avons semé la vérité. Dieu seul peut la faire fructifier dans les âmes.

II

Origine des religions. — Place du christianisme dans l’histoire religieuse du monde. — Les notions morales et les vérités fondamentales qui forment l’essence de la conscience et de la raison humaine, n’ont jamais formé seules une religion. — Toutes les religions ont toujours été basées sur des dogmes positifs. — Elles ne viennent ni de l’intelligence humaine ni de l’imagination. — Doctrines fondamentales de toutes les religions. — Doctrines locales. — La révélation, source des premières. — Origine des secondes. — La révélation conservée dans sa pureté par le peuple hébreu. Le christianisme n’a point été une révolution religieuse. — Il n’est contraire ni à la révélation antérieure, ni aux vérités naturelles. — Il en a été le développement et le perfectionnement. — État du peuple hébreu et du monde païen à l’époque de l'avènement de Jésus-Christ.

Il n’y eut jamais qu’une religion dans le monde ; la source de cette religion est Dieu.

Tous les systèmes religieux se rattachent par leur origine et par leurs doctrines fondamentales à cette religion unique et révélée.

L’homme a certainement en lui-même des notions très-positives sur Dieu, et sur la différence du bien et du mal. Ces notions sont les éléments de sa nature morale et essentiellement religieuse ; mais ils n’ont formé chez aucun peuple, d’une manière absolue, ce que l’on a appelé *la religion.*

Aussi haut que l’on remonte dans les annales de l’humanité, on trouve les divers peuples en possession d’un ensemble de doctrines religieuses, distinctes des notions naturelles, et ayant pour but l’honneur rendu à un ou plusieurs êtres supérieurs à la nature.

Quelle est l’origine de ces doctrines ?

Dieu n’a pas jeté l’homme dans le monde en l’abandonnant à ses -facultés naturelles et à ses instincts. Pour peu qu’on étudie ces instincts de l’homme, on comprend qu’ils ne lui ont été donnés comme aux animaux, que dans un but de conservation. Quant à ses facultés intellectuelles, elles sont bornées aux questions individuelles ou sociales dans l’ordre moral et aux questions physiques dans l’ordre extérieur. La religion étant d’un ordre supérieur, Dieu a dû donner à l’homme en le créant des notions positives qu’il ne pouvait trouver en lui-même.

Des philosophes, s’isolant de l’histoire de l’humanité, ont cherché à établir que toute idée religieuse est venue de l’intelligence humaine systématisant certaines notions qu’elle puisait, soit dans la nature, soit dans des traditions locales. Ils ne se sont pas aperçus qu’en se plaçant dans la sphère des abstractions, ils ne pouvaient donner la solution raisonnable d*'un fait* qui de sa nature est *historique*, et ne peut être expliqué par des théories plus ou moins ingénieuses. Ils ne seraient point entrés dans cette voie antiphilosophique, s’ils avaient sérieusement examiné les doctrines qui ont toujours et partout formé la base de la religion, et s’ils avaient distingué les doctrines fondamentales des doctrines purement locales.

Ces dernières varient selon les climats, les traditions particulières et mille autres circonstances. Nous acceptons en ce qui les concerne, toutes les solutions raisonnables que l’on voudra proposer. Nous convenons sans peine que l’imagination, frappée du spectacle merveilleux des phénomènes de la nature, ou imbue de grandes

traditions nationales, ait mêlé des doctrines accessoires au fond primitif de la religion. Mais il faut reconnaître que cet accessoire varie autant que les traditions et les phénomènes naturels, c’est-à-dire, selon les divers peuples et les diverses latitudes, tandis que ce qui forme comme la base de la religion est partout identique.

Des philosophes, frappés de cette identité et oubliant que les formes religieuses accessoires ont souvent comme absorbé le fonds, ont édifié sur leur système incomplet une théorie religieuse aboutissant à cette conséquence pratique : toutes les religions sont également bonnes et vraies. Cette conséquence est aussi fausse que celle des philosophes de l'école opposée et qui se résume ainsi : toutes les religions nées de l’imagination humaine n’ont d’autre valeur que cette imagination d’où elles ont tiré leur origine.

Au fond les deux philosophies contradictoires aboutissent au même point :

L’indifférentisme religieux.

En les complétant l’une par l’autre, on arrive à une solution tout autre, la seule vraie :

Si l’on tient compte des doctrines identiques et universelles, on ne peut leur donner comme raison d’être des circonstances locales ;

Si l’on tient compte des doctrines locales, on ne peut identifier les religions les unes avec les autres, et les considérer comme une seule et même religion.

La conséquence nécessaire de ces deux *faits*, c’est qu’il y a eu, au berceau de l’humanité, une religion identique, qui, après la dispersion des peuples, s’est

modifiée selon des circonstances soit historiques, soit naturelles.

Comment expliquer ce fonds de doctrines identiques et universelles qui forme comme la base de toutes les religions? Pour l’expliquer, il faut en considérer la nature. Ce n’est qu’à cette condition que l’on pourra établir, ou qu’elles ont leur source dans l’esprit humain, ou qu’elles sortent d’une autre source.

Quelles sont donc les doctrines fondamentales que l’on rencontre dans toutes les religions ?

Toutes, sans exception, reposent sur le dogme d’une révélation, divine. Dans l'histoire des peuples, on retrouve toujours et partout ce fait primordial : Dieu se révélant à l’humanité et l’initiant à certaines doctrines. On peut dire que le fait des rapports de Dieu avec l’humanité est comme le point de départ des annales de toutes les nations.

Ce fait repose sur l’idée d’un Dieu personnel, d’un être distinct de la nature. Ce Dieu personnel est en même temps considéré comme *un* et *multiple* ; il se révèle en s’incarnant, c’est-à-dire, en se revêtant de la nature humaine.

Cette notion de Dieu se trouve aussi bien en Chine qu’en Egypte, dans l’Inde aussi bien que dans les régions polaires. Que ce Dieu *un* et *multiple* s’appelle Brahma, Chiven et Vichenou et forme la Trimourti des Indous ; qu’il s’appelle Fô ou Boudha, se manifestant sous deux ou trois formes ; qu’il soit le Dieu des Perses, lequel enfante le Verbe qui donne lui-même naissance aux deux principes du bien et du

mal : Ormuzd et Ahriman ; qu’il soit le Tay-ki des Chinois, principe primordial contenant en lui-même *trois* choses qui n’en sont qu’une ; qu’il soit le premier principe engendrant Kneph ou le Verbe, principe de Phta ou lumière, qui engendre une trinité composée de Isis, Osiris et Aroueris, comme le voulaient les anciens Égyptiens ; qu’il soit le *Chronos* des Grecs ou l'*Inconnu* enfantant Saturne, qui donne lui-même naissance à une trinité qui gouverne les mondes : Jupiter, Neptune et Pluton ; qu’il soit, comme chez les races galliques, Teutatès, principe d’autres divinités ; ou comme chez les Scandinaves, le père d’une trinité composée d’Odin, de Vile et de Vé; ou Odin lui-même, enfantant, de sa fille Frega, Thor, et formant avec ces deux êtres, une trinité devant laquelle la nature s’incline avec respect ; qu’il soit le Pachacamac des Péruviens, principe suprême de deux êtres figurés par le soleil et la lune ; qu’il soit le Vitzliputzli des Mexicains, enfantant également d’autres dieux ; ou, comme le disaient les Canadiens, le Kitchi-Manitou, Dieu Père formant une trinité avec le *Dieu-Mère* et le *Dieu- Fils ;* au fond de toutes ces théogonies, et au-dessus de toute forme locale, se dessine la grande idée de Dieu, *un, triple*, *créateur* et *révélateur.*

Au-dessous de ce Dieu, un et multiple dans son essence, on trouve dans toutes les religions, plusieurs catégories d’êtres intermédiaires entre Dieu et la nature, de génies bons ou malfaisants, qui exercent leur influence sur l’homme et sur toute la nature.

L’influence des génies malfaisants fut prédominante et le monde déchut de l’état dans lequel Dieu l’avait

créé. Cette doctrine de la déchéance est une de celles que l’on rencontre dans toutes les anciennes religions, et à côté d’elle, celle de la rédemption par une personnalité divine.

Dans le Brahmanisme, c’est Chiven, la seconde personne de la Trimourti qui absorbe tout le poison répandu dans le monde par le serpent Chéien et qui le sauve. Dans le Boudhisme, c’est Fô qui est le Dieu sauveur. Dans la religion des Persans, Ormuzd, principe du bien, sauve le monde perdu par Ahriman, principe du mal ; Confucius enseigne également la chute de l’humanité. La déchéance et la rédemption par un Dieu incarné se trouvent dans l’antique religion de l’Égypte.

Les Grecs admettaient aussi un âge de fer, succédant pour le monde aux âges d’argent et d’or, et la chute de l’humanité, due à Prométhée qui ravit au ciel la science.

Dans toutes les religions, le culte avait pour centre le *sacrifice sanglant*, qui était considéré comme l’unique moyen d’apaiser le courroux divin et de régénérer l’homme.

La doctrine de la chute et de la régénération par le sacrifice est si universellement enseignée dans toutes les anciennes théologies, que des philosophes l’ont indiquée comme l’idée fondamentale qui avait donné naissance à toutes les religions. C’est donner *une partie* comme cause et principe *du tout.*

Nous pourrions faire une étude plus approfondie des anciennes religions et indiquer d’autres doctrines qui leur étaient communes. On nous permettra de renvoyer aux ouvrages spéciaux qui ont été publiés sur ce sujet.

Ce que nous avons dit suffît à la thèse que nous voulons établir.

Les doctrines d’un Dieu *un* et *triple, créateur*, *révélateur* et *rédempteur ;* d’êtres inférieurs à Dieu et supérieurs à l’humanité, exerçant leur influence sur la nature entière ; d’un monde créé heureux, déchu et racheté par un Dieu *incarné* au moyen du sacrifice ; de telles doctrines peuvent-elles être un produit tellement naturel de l’esprit humain qu’on doive les rencontrer chez les peuples les plus divers, depuis les temps les plus reculés ?

De telles doctrines ne sont pas des notions *naturelles* à l’esprit humain. L’homme n’a pu les puiser ni dans les phénomènes de la nature ni dans les traditions nationales. Il n’y a aucun rapport entre ces traditions, les phénomènes de la nature, les idées primordiales qui forment comme le fonds de l’esprit humain, et les doctrines que nous avons indiquées, Il faut donc admettre que l’humanité les a puisées en dehors d’elle-même et dans une source *commune.*

Quelle est cette source ? La révélation de Dieu.

Il est un peuple qui possède une histoire plus certaine que tous les autres peuples ; une histoire *continue* à l’aide de laquelle il remonte jusqu’à l’origine du monde, et qui a conservé la révélation, *type* de toutes les religions. C’est le peuple hébreu. Ses livres sacrés, à part toute croyance à leur inspiration, sont incontestablement le monument le plus digne de foi que l’on possède pour l’histoire primitive du monde, et le seul où l’on trouve l’explication du grand fait de

l’identité de croyances *extranaturelles* au sein de l’humanité.

D’après les livres sacrés du peuple hébreu, Dieu est *un* et *triple* en son essence ; il a créé le monde par son Verbe, et son Esprit couvre le monde entier de son influence. Il a créé des êtres intermédiaires entre lui et le monde. Parmi ces êtres purement spirituels, les uns restèrent bons, les autres abusèrent de leur liberté et devinrent méchants. Les uns et les autres exercent sur le monde une influence bonne ou mauvaise, selon leur nature.

L’homme créé heureux subit l’influence pernicieuse du mauvais Esprit. Il déchut de son état primitif et le monde dégénéré eut besoin d’un Rédempteur.

Dieu le lui promit. La croyance à ce Rédempteur futur fut le point central de toute la religion. Le peuple hébreu lui-même en était le symbole. Le culte le figurait dans tous ses rites, et des prophètes venaient de temps à autre annoncer la date de sa venue, sa naissance, son caractère, les diverses circonstances de sa vie et de son sacrifice rédempteur.

Les divers peuples, issus d’une souche commune, emportèrent avec eux, lors de leur dispersion, ces doctrines. Elles se conservèrent plus clairement qu’ailleurs1, à part la Judée, dans l’Asie centrale, point de départ des peuples qui se dispersèrent en trois groupes distincts, dans les différentes contrées du globe. Mais bientôt la nature offrit à l’imagination des phénomènes nouveaux, selon les climats ; puis, chaque peuple eut

—

1 Le peuple hébreu, pendant sa captivité sur les bords de l’Euphrate, contribua aussi à conserver en ce pays les notions de la révélation primitive.

ses traditions nationales ; des éléments hétérogènes se mêlèrent ainsi aux notions de la religion primitive et les défigurèrent plus ou moins.

De là les formes si diverses que l’on rencontre dans les religions, à côté d’un fonds identique que l’on retrouve partout.

Lorsque Jésus-Christ, Homme-Dieu rédempteur, parut dans le monde, il ne pouvait avoir pour but de détruire la révélation primitive qui, émanant de Dieu, est vérité et doit demeurer éternellement. Dans sa doctrine, on doit donc nécessairement retrouver les dogmes fondamentaux de toutes les religions, mais débarrassés de toutes les erreurs locales.

De plus, Dieu a mis dans l’homme, comme bases de sa nature morale : la conscience, c’est-à-dire des notions primordiales du bien ; l’intelligence, c’est-à-dire un esprit éclairé de vérités premières. Ces notions essentielles ont Dieu pour auteur ; elles furent développées par la philosophie qui, au milieu de mille erreurs, a professé et admirablement développé ce qu’elle apercevait dans l’homme moral et intelligent. Jésus-Christ ne pouvait pas plus détruire cette révélation *naturelle* que la révélation *positive.* De là les rapports frappants que l’on rencontre entre l’Évangile et les religions anciennes, d’une part, et, de l’autre, les philosophies les plus élevées.

Doit-on, de ces rapports, conclure que l’Evangile ne soit qu’un système composé d’éléments puisés, soit dans les religions antiques, soit dans les philosophies ?

Des philosophes l’ont prétendu. Leur déduction n’est

pas fondée. Pour quiconque comprend la mission de Jésus-Christ, ces rapports ont une toute autre source. De plus, si l’on ôte à Jésus-Christ son auréole divine, il ne reste en lui qu’un homme simple, sans instruction, aussi peu initié aux anciennes religions qu’aux philosophies. Il restera alors à expliquer comment cet homme a pu composer un système de doctrines auquel les génies de la philosophie n’ont jamais pu atteindre.

L’objection que l’on a voulu tirer contre l’Évangile, de ses rapports avec les religions et les philosophies antiques n’a plus de sens, lorsque l’on comprend la vraie place qu’occupe le christianisme dans l’histoire de l’humanité. Dès qu’il ne devait être que le *perfectionnement* de la nature humaine, il ne pouvait qu’en affirmer et en développer les éléments divins, dès qu’il ne devait être que le *perfectionnement* de la révélation primitive, il ne pouvait qu’en affirmer et en développer les doctrines.

Ce que Jésus-Christ devait détruire : c’était, dans l’homme, le vice et l’erreur; dans les religions dénaturées, les superstitions et les doctrines locales; dans la révélation primitive, ce qu’elle avait de purement *figuratif,* puisque la figure disparaît d’elle-même devant la réalité.

Jésus-Christ a si explicitement indiqué ce caractère général de sa mission divine, qu’il est bien étonnant que tant d’hommes, qui se donnent comme graves, savants et intelligents, n’en aient point tenu compte.

Nous essayerons de le faire comprendre à tous dans cet ouvrage, qui n’est que l’exposition et l’histoire de l’œuvre de Jésus-Christ.

Avant de le commencer, il est nécessaire d’esquisser le tableau du monde tel qu’il était à l’époque où parut Jésus-Christ. On se rendra mieux compte, et des luttes que l’Eglise eut à engager dès le commencement, et des causes qui amenèrent son triomphe dans le monde græco-romain.

De quelque point de vue qu’on l’envisage, l’établissement du christianisme a été un événement capital de l’histoire du monde ; mais, comme nous l’avons exposé, il ne fut pas une révolution. On ne peut l’isoler du passé sous peine de ne le pas comprendre. L’essence de la révolution est de renverser ce qui existe pour y substituer quelque chose de nouveau. Le christianisme n’eut pas ce caractère : il fut une *rénovation*, car Jésus-Christ n’eut pour but que de conserver ce qui était bon, de le développer, de le purifier de ce que le temps y avait mêlé de mauvais ; il ne voulut pas opposer une religion nouvelle aux religions anciennes, mais rappeler le monde à la révélation primitive, augmentée de révélations nouvelles qui devaient la faire correspondre à tous les progrès possibles de l’humanité.

Quoique conservée avec plus de soin par le peuple hébreu que par les autres nations, la révélation primitive était défigurée, en Judée, par une foule de superstitions et de systèmes, à fi époque où naquit Jésus- Christ. Les sacrifices avaient lieu comme autrefois dans le temple de Jérusalem ; mais, de toutes parts, on avait élevé des synagogues où la prière et la lecture de l’Écriture étaient souvent interrompues par des luttes vives et opiniâtres ; Deux sectes principales étaient en

présence : les pharisiens et les sadducéens. Les premiers se donnaient comme les rigides observateurs de la religion et les défenseurs d’Israël contre l’étranger. Ils avaient pour principaux adversaires politiques les *Hérodiens*, qui, à l’exemple d’Hérode, sympathisaient avec l’étranger et avaient accepté le joug romain. Dans l’Évangile, on voit les pharisiens en opposition constante avec les *publicains ou péagers.* On appelait ainsi des Juifs qui avaient pris à ferme les impositions publiques et les exigeaient avec rigueur. Ils s’entendaient pour cela avec les nobles romains qui versaient au trésor de l’État une somme convenue, à la condition qu’ils pourraient la recouvrer au moyen de la perception des impôts. Pour cette perception, ces nobles s’entendaient avec des Juifs, qui leur versaient une somme supérieure à celle qu’ils avaient versée eux-mêmes au trésor, et qui employaient ensuite tous les moyens pour rentrer dans leurs déboursés avec bénéfice. Les péagers étaient donc la personnification de la domination romaine dans ce qu’elle avait de plus tyrannique.

Les sadducéens formaient comme une secte de sophistes qui dissimulaient leurs erreurs sous une exégèse complaisante des textes bibliques.

Les luttes, dont le peuple, réuni dans les synagogues, était continuellement le témoin, n’avaient pu que nuire à la foi générale. L’autorité du grand conseil ou sanhédrin était nulle en présence de ces débats. Les prêtres n’en faisaient pas seules parties. Des rabbi, scribes ou docteurs de la loi, appartenant aux sectes ennemies, y étaient assis à côté des prêtres. Le grand prêtre qui présidait n’avait pas d’autorité doctrinale et ne pouvait mettre fin à des luttes qui passaient, des

synagogues, au sein de la suprême autorité elle-même.

La vraie religion avait également souffert du formalisme pharisaïque et de l’incrédulité sadducéenne ; cependant, au-dessus des erreurs surnageait l’espérance messianique, qui était la raison de tout le culte ; mais cette espérance elle-même était défigurée. Au lieu d’apercevoir dans les Ecritures le vrai Christ, tel que l’avaient dépeint les prophètes, on s’était emparé de quelques expressions symboliques qui flattaient l’ambition populaire, et le Messie était devenu, dans l’imagination de la plupart des Israélites, un conquérant fameux qui devait faire du peuple hébreu le dominateur du monde.

A l’époque où parut Jésus-Christ, on attendait ce grand conquérant. Les oracles sibyllins, qui étaient comme l’écho affaibli des traditions primitives de l’humanité, avaient répandu cette croyance, même au sein de l’idolâtrie. Virgile1 y puisait ses chants à l’honneur d’un enfant merveilleux qui devait régénérer le monde vieilli. En Orient, surtout, cette opinion préoccupait depuis longtemps les esprits2, et Tacite affirme que c’était une croyance générale parmi les Juifs3.

Cette attente suscita en Judée de faux Christs, qui essayèrent de soulever les Israélites contre les Romains, leurs dominateurs. Parmi eux, on cite un certain Judas le Galiléen ou le Graulonite. Il forma le parti des *Zelotes*, c’est-à-dire des insurgés contre la domination des Césars.

—

1 Virgil., *Egloij.* 4.

2 Suéton. *In Vespas., c.* XIV.

3 Tacite, *Hist.,* IV; 13.

Imbus de fausses idées sur le règne universel et perpétuel du Messie, les Israélites ne purent le reconnaître dans la personne de Jésus-Christ. Leur aveuglement était prédit.

Cependant il y avait parmi les Juifs des cœurs droits, des esprits sincères et éclairés qui reconnurent le Messie promis et qui abandonnèrent l'Ancienne Alliance, laquelle n’avait plus de raison d’être, pour entrer dans la Nouvelle ou *le Royaume de Dieu.* Jean-le-Baptiste avait contribué puissamment à préparer les âmes droites à l'avènement de l’Envoyé de Dieu. On peut croire que ce fut surtout parmi les Esséniens que Jésus-Christ rencontra le plus grand nombre de disciples. En effet, s’il y avait entre la doctrine des Esséniens et celle de Jésus-Christ des différences notables, il y avait aussi des rapports qui pouvaient disposer plusieurs d’entre eux à s’attacher au Christ. Ces hommes vertueux, opposés à toute dispute philosophique et sans ambition, se contentaient de pratiquer la vertu ; ils vivaient, pour la plupart, dans les solitudes, comme Jean-le-Baptiste et Jésus, et ils attendaient, dans la prière et la pénitence, l’accomplissement des promesses faites à leurs pères.

Il y avait donc, chez les Israélites, de bons éléments pour le christianisme ; mais les éléments contraires étaient, et plus puissants et plus nombreux.

Dans le reste du monde, la révélation primitive était tellement obscurcie, qu’à peine on pouvait en apercevoir quelques lueurs sous l’épaisse couche d’erreurs,

de rites bizarres ou immoraux, que le temps avait amoncelée.

Les doctrines de la triple unité divine et de l’incarnation s’étaient modifiées jusqu’à une multiplication indéfinie de Dieux et à des incarnations successives dont le but était la consécration de nouvelles erreurs ; les êtres spirituels étaient devenus des demi-dieux, des génies de toute sorte ; la régénération de l’humanité par le sacrifice était défigurée au point que l’on pensait se purifier et plaire à Dieu par des sacrifices sanglants dans lesquels l’homme lui-même était souvent immolé. Les prêtres des diverses religions avaient recours aux plus infâmes et aux plus cruelles pratiques pour frapper les peuples de stupeur, nourrir le fanatisme, entretenir la superstition. Un fétichisme abrutissant, des rites où l’immoralité et la férocité se mêlaient à la sottise, formaient le caractère de toutes les idolâtries ; elles ne s’offraient au peuple que sous cet aspect.

Pour les hommes plus civilisés, la religion disparaissait sous un symbolisme souvent puéril, plus souvent sceptique, qu’ils avaient soin de dissimuler pour ne pas paraître hostiles au culte populaire.

Lorsque Rome eut soumis la plus grande partie du monde alors connu, elle se montra respectueuse pour toutes les religions, et elle réunit tous les dieux dans son Panthéon. Ce mélange incohérent porta un coup mortel à l’idolâtrie, du moins dans les classes éclairées. Les philosophes se moquèrent de ces divinités hostiles qui, réunies sous le même toit, prêchaient ainsi leur impuissance. Le peuple lui-même subit bien vite la contagion du mépris des dieux ; mais l’incrédulité ne détruisit pas la superstition. Quand la foi abandonne

l’âme humaine, la plus absurde crédulité la remplace d’ordinaire. La magie et les sortilèges eurent donc à Rome plus d’adeptes que jamais ; on s’y abandonna avec une telle fureur, que Porphyre lui-même, un philosophe ennemi du christianisme, proclamait que la divinité avait abandonné le monde et que la nature entière était sous l’empire des démons1.

Sous ce rapport, le philosophe antichrétien s’accordait avec Jésus-Christ qui était venu pour détruire l’empire de Satan, et y substituer le *règne de Dieu.*

Ce fut moins contre les religions que l’Evangile eut à lutter que contre l’état social qu’elles avaient engendré.

La morale avait fléchi sous l’influence de cultes féroces et sensuels, au point que des actes immoraux étaient considérés comme des rites religieux. Nul doute que, même au sein de cette nuit épaisse, la conscience humaine n’ait exercé ses droits et n’ait rendu témoignage contre la perversion générale et les erreurs qui offensaient la raison. Mais les manifestations d’une honnêteté individuelle et les hautes idées d’une philosophie morale et religieuse avaient peu d’écho dans une masse abrutie.

Les arts, la littérature, le luxe ne s’étaient jamais élevés plus haut dans la société græco-romaine qu’au début de l’ère chrétienne ; mais, en même temps, l’esprit public n’était jamais tombé aussi bas. Le riche dominait l’esclave et avait sur lui, comme sur l’animal,

—

1 V. un curieux chapitre de ce philosophe dans la *Préparation évangélique* d’Eusèbe de Césarée, liv. IV, ch. 22.

droit de vie et de mort. Injuste et cruel vis-à-vis du pauvre, il s’humiliait devant l’empereur qu’il proclamait dieu. On dégradait l’humanité dans l’esclave auquel on ne reconnaissait aucun des droits de la nature ; on la déifiait dans un homme qui n’avait trop souvent que les caractères de la brute. Les hontes de la vie de famille étaient à leur comble. La femme n’était plus pour l’homme que l’esclave passagère de viles passions, et elle en tirait vanité. L’enfant qui gênait était jeté à la rue comme une immondice ; toute la vie sociale se résumait dans le sang et la débauche. L’infamie circulait dans toutes les veines de la société. Laissons à Juvénal le soin de peindre ce tableau de corruption *;* une plume chrétienne s’y refuse.

C’est à ce monde, possédé de Satan, que Jésus-Christ vint annoncer le règne de Dieu ;à ce monde féroce et sanguinaire qu’il vint annoncer la douceur et l’amour de la paix ; à ce monde scindé en deux castes ennemies : le libre et l’esclave, qu’il est venu annoncer l’amour de l’esclave et la fraternité universelle ; à ce monde plongé dans les enchantements des richesses et du luxe, qu’il est venu annoncer le désintéressement et la pénitence ; à ce monde perdu de vices et d’immoralité, qu’il est venu annoncer la fidélité conjugale et l’incorporation spirituelle de l’homme chaste et de la femme pure ; à ce monde imbu d’un formalisme superstitieux, qu’il est venu annoncer le culte vrai et spirituel *;* à ce monde qui se prosternait sans foi devant toutes les idoles, qu’il est venu annoncer le Dieu unique, le Dieu parfait, type de la perfection indéfinie vers laquelle l’homme doit aspirer.

Ce n’est pas ce Dieu que le monde idolâtre cher-

chait au milieu de toutes ces divinités que Rome avait attachées à son char de triomphe avec les nations qui les adoraient ; cependant, c’est devant ce Dieu qu’il s’est prosterné.

Des hommes qui s’imaginent être doués d’une perspicacité profonde et de l’esprit philosophique, prétendent expliquer ce grand fait historique, au moyen de petites observations, de combinaisons qui ne sont pas toujours ingénieuses. Pour nous, nous l’acceptons tel que l’histoire véridique nous le présente, c’est-à-dire comme le résultat de l’action divine et un miracle de la providence.

Ce miracle se perpétuera jusqu’à la fin des siècles.

Le christianisme est destiné à projeter ses rayons divins sur toutes les nations ; mais partout il aura à lutter, et contre Satan qui, sans y dominer comme autrefois, y exerce toujours son influence ; et contre les mauvais instincts de l’homme déchu, qui luttera toujours contre la vérité et le bien.

Cette lutte est un mystère insondable, mais elle est aussi un fait évident. La nier, c’est se condamner à ne rien comprendre à l’histoire du monde, c’est nier l’erreur et le mal, la vérité, la vertu, le droit ; c’est réduire l’homme au rôle de la brute et ne voir, dans tous ces antagonismes qui forment l’histoire de l’humanité, que des accidents également légitimes, le résultat d’instincts invincibles ; c’est proclamer que l'unique droit, au point de vue individuel, comme au point de vue social, est le droit du plus fort.

Ce matérialisme pratique qui excuse toutes les im-

moralités et toutes les violences, est le dernier degré d’abaissement où puisse tomber l’esprit humain ; mais plus il est avilissant, plus il a d’attraits pour l’homme que ses mauvais instincts mettent en opposition avec la vertu. Il voudrait que le bien n’existât pas.

D’autres l’aiment d’un amour platonique, mais ils ne le pratiquent point. Son joug est trop pesant pour leurs âmes sans énergie ; ils luttent donc aussi contre le christianisme qui appelle tout homme, non pas à une perfection théorique, à un progrès vague et non défini, mais à la pratique constante de la vertu.

Il en est qui s’admirent et s’adorent dans leurs pensées. Simples échos des orgueilleux de tous les temps, ils s’imaginent que leur génie s’épanouit sans cesse en une philosophie nouvelle et transcendante, devant laquelle le commun des mortels doit s’incliner. La vérité chrétienne, promulguée une fois, pour toutes les générations et pour tous les individus, leur apparaît comme une entrave à la libre expansion de leur intelligence.

A côté de ces luttes, qui naissent du cœur et de l’esprit de l’homme, apparaissent les luttes sociales qui ont leur source dans des systèmes politiques nés de circonstances où l’élément mauvais prédominait sur le bon ; dans lesquels se sont incarnés les vices de la nature humaine, et que le temps a, pour ainsi dire, consacrés.

Le christianisme se trouve naturellement en lutte, et contre ces états sociaux, et contre les vices de l’esprit ou du cœur de l’homme. Son histoire est donc, en grande partie, l’histoire des luttes qu’il a soutenues ; des combats qu’il a livrés.

Pour les comprendre, il faut savoir qu’il est fondé sur le respect de la liberté humaine. Jésus-Christ a déposé dans l’humanité le principe de sa régénération, en rendant à l’homme, au moyen de son sacrifice rédempteur, le pouvoir d’exercer la liberté que Dieu, en le créant, lui avait donnée comme le signe de sa dignité. Cette liberté frappée à mort, depuis la déchéance, ne pouvait guère s’exercer que pour le mal. Ainsi s’explique le triste état du monde avant l’avènement du christianisme. Mais si l’homme possède le moyen de reconquérir sa liberté et d’échapper à l’action de Satan, il a conservé en lui le principe du mal ; la régénération n’est pas la destruction de la nature déchue, mais sa rénovation par la direction chrétienne du libre arbitre. Si l’homme, au lieu de suivre les inspirations de l’influence divine, subit celles du mal et se courbe sous le joug de Satan, il lutte contre le bien dont le christianisme est la plus pure expression.

Toute lutte contre le christianisme est donc : la lutte de l’erreur contre la vérité ; du mal contre le bien.

Ces principes contradictoires doivent toujours coexister sur la terre. La lutte durera autant que le monde, et l’histoire future du christianisme sera, comme son histoire passée, celle de ses combats.

HISTOIRE DE L’ÉGLISE

# 

# LIVRE PREMIER

# JÉSUS -CHRIST

# Ann. 1-33.

# I

— Génération éternelle du Verbe.

— Le Verbe incarné, ou Jésus-Christ.

— Message angélique à Marie.

— Naissance miraculeuse de Jean-le-Baptiste.

— Naissance de Jésus à Bethléem.

— Adoration des Bergers.

— Adoration des Mages.

— Circoncision et Présentation au temple.

— Fuite en Égypte.

— Séjour à Nazareth.

— Jésus, âgé de douze ans ; sa conférence avec les docteurs, dans le temple de Jérusalem.

— Jésus ouvrier.

— Mission de Jean-le-Baptiste.

— Ses prédications.

— Jésus en Judée.

— Il est baptisé par Jean, qui rend témoignage à sa divinité.

— Manifestation du Père et du Saint-Esprit.

— Premiers disciples.

—Retour en Galilée.

— Noces de Cana.

— Voyage â Jérusalem pour la première Pâques célébrée par Jésus depuis son baptême.

(Ann. 1à 30.)

Au commencement, avant que le temps, et l’être contingent dont il mesure les instants successifs, fussent créés, Dieu était. Par nécessité de nature, il existait de toute éternité. Être parfait, son intelligence lui était coéternelle, et cette intelligence, faculté active, s’était *exprimée* de toute éternité. C’était le Verbe. La nature divine étant nécessairement intelligente, le Verbe avait

une essence identique à celle du Principe, tout en possédant un attribut qui lui était propre, et le distinguait de ce Principe.

C’est pourquoi, « au commencement, le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu1 » Le Principe ne s’exprima que par son Verbe ; c’est pourquoi, ce fut par lui qu’il manifesta sa puissance créatrice : « toutes choses ont été faites par lui ; et rien de ce qui a été fait ne l’a été sans lui2. » L’action créatrice produisit *les êtres* d’abord, puis *la vie* qui est la condition d’existence des êtres actifs, a La vie était dans le Verbe, et cette vie a été la lumière des hommes3 ; » car la vie dans l’homme, n’est pas seulement *mouvement*, elle est *lumière;* comme Dieu lui-même, et dans les limites de la nature créée, l’homme est un être doué de vie et d’intelligence.

Le monde qui devait toujours briller de l’éclat de l’intelligence divine, fut enveloppé de ténèbres au milieu desquelles le Verbe jetait en vain ses divines clartés4. II se communiquait à tout homme que la puissance créatrice jetait dans le monde ; il était ainsi au milieu du monde, au sein des êtres qui n’existaient que par lui, il était dans sa propriété, et il y était méconnu5.

Cependant plusieurs étaient illuminés de ses rayons ; ils étaient les vrais enfants de Dieu, nés de la foi, et en vertu d’une génération qui n’avait sa source, ni dans le sang, ni dans la race, ni dans la volonté humaine, mais en Dieu lui-même6.

Mais ces élus étaient rares. Pour en augmenter le nombre, le Verbe se fit homme. Afin de se communiquer à l’humanité d’une manière sensible, il habita la terre et l’on vit sa gloire qui n’était pas celle d’un homme, car, quoiqu’il fût revêtu de la nature humaine,

—

1 Joann., Evang., I; 1-2.

2 *Ibid.,* 3.

3 *Ibid.,* 4.

4 *Ibid.,* 5.

5 *Ibid.,* 9, 10, 11.

6 *Ibid.,* 1 ; 12-13.

sa personne était celle du Fils unique de Dieu plein de grâce et de vérité.

Autrefois, Dieu s'était révélé au monde de plusieurs manières, et en particulier par Moïse qu’il avait chargé de donner la Loi à son peuple élu. Mais personne n’avait vu Dieu, sinon le Verbe ou le Fils qui est le rayon de sa gloire et l’expression de sa substance. Seul, il pouvait apporter au monde la grâce et la vérité1, qui sont les attributs essentiels de Dieu.

Quand le temps fixé pour la manifestation du Verbe fut arrivé, l’ange Gabriel fut envoyé vers une ville de Galilée, appelée Nazareth2. Il y avait là une vierge fiancée à un descendant de David, nommé Joseph. Le nom de cette vierge était Marie. L’ange étant entré dans sa maison, lui dit : « Je te salue, pleine de grâce ! Le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre toutes les femmes. » Marie fut troublée en entendant ces paroles ; elle songeait à la signification d’une telle salutation. « Marie, ajouta l’ange, ne te trouble pas ; car tu as trouvé grâce devant Dieu ; tu vas concevoir dans ton sein et tu enfanteras un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, il sera grand et appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n’aura pas de fin. — Comment, répondit Marie, cela se fera-t-il, puisque je suis vierge ? » L’ange reprit : « Le Saint-Esprit descendra en toi, et la puissance du Très-Haut te rendra féconde ; c’est pourquoi le Saint qui naîtra de toi, sera appelé *Fils de Dieu.* »

L’ange annonçait que Dieu, auteur des lois de la génération, y suppléerait par un acte direct de sa toute- puissance, et que l’humanité du Verbe, ou, *ce qui naîtrait de Marie*, serait divinisé par son union *personnelle* avec le Verbe de Dieu. Celui qui devait

—

1 Joan., Evang., I; 14; 17-18.

2 Luc, Evang., I ; 20 *et seq.* Saint Jean Chrysostôme pense que Marie étant fiancée à Joseph, elle habitait, selon la coutume juive, la même maison que son fiancé. (S. Chrysost., *In Math.,* homil. IV, § 2.)

racheter le monde et être l’Adam de l’humanité régénérée, ne pouvait naître par le moyen de la génération ordinaire, laquelle est viciée dans son essence même et propage le vice originel de la race déchue. Il devait être *créé* par Dieu lui-même dans un sein virginal, afin qu’il appartînt à l’humanité et, en même temps, qu’il fût exempt de la souillure que la race humaine a héritée du premier Adam1.

Marie comprit ce mystère dont elle serait l’instrument privilégié. Elle répondit : « Je suis la servante du Seigneur, qu’il me soit fait selon ta parole ! »

Et l’ange s’éloigna.

Pour donner à Marie une preuve de sa mission divine, Gabriel lui avait appris qu’Elisabeth, femme du prêtre Zacharie, était devenue enceinte malgré son âge avancé, et par la volonté toute-puissante de Dieu. Elisabeth, cousine de Marie, habitait une ville de la tribu de Juda2.

Un jour que Zacharie offrait l’encens au Seigneur, dans le temple, l’ange Gabriel lui était apparu pour lui annoncer que sa femme donnerait naissance à un enfant béni de Dieu, et qu’il devrait appeler Jean. Zacharie douta de la parole de l’ange, à cause de la vieillesse et de la stérilité de sa femme. Alors Gabriel lui avait dit : « Puisque tu n’as pas cru à ma parole, tu seras muet, et tu ne pourras plus parler jusqu’au jour où s’accomplira ce que je t’ai annoncé. » Elisabeth conçut ; elle était dans le sixième mois de sa grossesse, lorsque Marie, avertie par l’ange, alla la visiter.

A la voix de Marie, Elisabeth sentit son enfant tressaillir dans son sein. Elle fut elle-même remplie du Saint-Esprit et s’écria : « Tu es bénie entre les femmes, et le fruit de ton sein est béni ! d’où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne chez moi ? Dès que j’ai entendu ta voix, lorsque tu m’as

—

1 L’acte de la génération naturelle est *un mystère ;* pourquoi donc rejeter l’action créatrice du Saint-Esprit parce qu’elle est *un mystère ?*

2 Luc., I; 39 *et seq.*

saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Bienheureuse, ô toi qui as cru ! car ce qui t’a été dit de la part du Seigneur s’accomplira. »

Marie répondit :

« Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, de ce qu’il a jeté les yeux sur son humble servante, car dès maintenant, toutes les générations vont m’appeler bienheureuse !

« Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses ; son nom est Saint ; sa miséricorde s’est étendue de génération en génération, sur ceux qui l'ont servi avec crainte, et son bras s’est appesanti sur ceux dont le cœur était plein d’orgueil.

« Il a jeté les puissants à bas de leurs trônes et il a élevé les humbles ; il a comblé de biens les affamés et il a renvoyé les riches dans l’indigence; il a protégé Israël, son enfant, et comme il l’avait promis à nos pères, il s’est souvenu de sa miséricorde envers Abraham et sa race, pour toujours. »

L’action de la providence dans le passé et dans l’avenir du monde s’était manifestée à l’humble Marie. Dieu lui faisait entrevoir l’humanité renouvelée, formant le nouvel Israël et réalisant par Jésus son Fils, les promesses faites à Abraham.

Marie resta environ trois mois avec Elisabeth et retourna ensuite à sa maison de Nazareth. Joseph s’aperçut alors qu’elle était enceinte, et il résolut de ne pas l’épouser1. Comme il était bon, il songeait à la renvoyer en secret, lorsque l’ange du Seigneur lui apparut pendant son sommeil, et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains point de prendre Marie pour ton épouse, car ce qui a été conçu en elle est l’œuvre du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils que tu appelleras Jésus, parce qu’il sauvera son peuple du péché. »

Ainsi s’accomplissait cette parole du prophète « Une vierge concevra et enfantera un fils qui sera ap-

—

1 Math., Evangel., I ; 18-23. Des exégètes ont pensé que Marie avait épousé Joseph aussitôt après qu’elle eut conçu Jésus par l’opération du Saint-Esprit, et que Joseph eut l’intention de *la répudier.*

pelé Emmanuel1. » Joseph obéit à Fange, épousa Marie et respecta sa virginité. Jésus ne fut pas son fils ; mais il fut considéré comme tel par tout le monde.

Peu de jours après le départ de Marie, Elisabeth avait enfanté un fils auquel on donna le nom de Jean2. A peine Zacharie eut-il écrit ce nom sur ses tablettes que sa langue se délia. Il célébra la venue du Messie, et, éclairé d’une lumière divine, il prédit que son fils prépaierait les voies à l’Envoyé de Dieu.

Alors on publia un édit de l’empereur Auguste prescrivant de faire le recensement de toute la terre soumise à son autorité. Ce recensement fut le premier qui eut lieu, tandis que Quirinius exerçait une haute autorité en Syrie3. Tous les habitants de la Judée,

—

1 L'écrivain sacré remarque avec raison que le mot : *Emmanuel* signifie, en hébreu : *Dieu avec nous.* On doit remarquer le soin avec lequel les Evangélistes attestent, dès le commencement de leurs récits, la nature divine et la nature humaine de Jésus dans une même personne divine. Saint Jean et saint Luc ont affirmé plus haut ce dogme que saint Mathieu vient d’affirmer à son tour. Le prophète que cite saint Mathieu est Isaïe. (VII; 14.)

2 Luc., I; 57 *et* *seq.*

3 II était d’usage, dans l’empire romain, depuis le règne d’Auguste, de faire tous les cinq ans, c’est-à-dire à chaque lustre, le recensement de l’empire, y compris les Etats tributaires. Dion Cassius, dans son histoire du règne d’Auguste, mentionne plusieurs de ces recensements. Velleius Paterculus, Tacite et Suétone en parlent également. Ce dernier en mentionne trois principaux, auxquels Auguste procéda, la première et la troisième fois, avec un collègue au consulat, et la seconde fois, seul. (Suét., *in Octav.,* § 27.) De quel recensement saint Luc a-t-il voulu parler ? Il en attribue deux à Quirinius : αυτϊΐ à *χπν/ρζίγΥΐ 7*rt&j-ïî εγενετο, *ce recensement fut le* *premier.* Que le mot *7τρώτη premier,* soit placé avant le mot εγενετο *fut,* comme dans le texte vulgaire, ou après, comme dans quelques manuscrits, et en particulier dans celui du Sinaï, le sens ne nous paraît pas bien différent, et nous ne pensons pas qu’il faille attacher grande importance à cette variante.

Tout le monde convient qu’un recensement fut fait par Quirinius lors de la déchéance d’Archelaüs, fils d’Hérode, et dix ans après la mort de ce roi Hérode. En fit-il *un premier,* du vivant d'Hérode, comme saint Luc l’affirme ? Des critiques l’ont nié et ont reproché à saint Luc un anachronisme de dix ans. Ces critiques n’ont pas assez étudié la question qu’ils tranchaient si souverainement.

Ils ont prétendu qu’à l’époque indiquée par saint Luc, Quirinius n’était pas gouverneur de Syrie.

Suint Luc ne dit pas qu’il fût alors gouverneur, mais seulement qu’il y exécuté une autorité quelconque ; On sait que les recensements n’étaient pas faits pur les gouverneurs dos provinces, mais par des magistrats qui avaient été consuls et auxquels on donnait le titre de censiteurs*.*

Quirinius a-t-il été censiteur à l’époque de la naissance de Jésus-Christ? Telle est la question que Ton doit résoudre.

Les historiens païens nous fournissent des renseignements très-propres à élucider celle question.

Voici ce que dit Tacite de Quirinius *(Annah,* III; 48) : « Il était né à Lanu-

comme ceux des autres provinces, durent se rendre dans les villes d’où ils étaient originaires1. Joseph étant de la famille et de la patrie de David dut se rendre à Bethléem, berceau de cette famille, il alla donc,

—

vium, ville, municipale d’Italie. Homme infatigable à la guerre, et habile à remplir les missions les plus difficiles, il avait su rendre au divin Auguste des services dont, *le consulat* fut le prix. Quelque temps après, la défaite des Homonades, peuple de Cilicie qu'il força dans ses retranchements, lui valut les honneurs du triomphe. Placé auprès du césar Caïus, en qualité de gouverneur, lorsque ce jeune prince fut envoyé en Arménie, il continua à faire sa cour à Tibère alors retiré à Rhodes, etc., etc. »

Ainsi Quirinius, d’après Tacite, fut consul. Son consulat, d’après les Fastes, eut lieu la trente-deuxième année du règne d’Auguste. D’après Tacite encore, Quirinius fit la guerre en Cilicie, pays très rapproché de la Syrie. Sous le règne de Tibère, il voyagea en Orient avec le césar Caius. Suétone ajoute qu'il visita avec lui la Syrie et Jérusalem. (Suét., *in* Ociae., § 93. )

il connaissait donc très-bien le pays. N'a t-il pas pu être nommé censiteur à l’époque indiquée par saint. Luc ? N’est-ce pas là une des missions dont le chargea Auguste et dont Tacite parle d’une manière générale ? Si Ton n’a pas de preuve positive autre que le témoignage de saint Luc, rien ne prouve qu’il n’en ait pas été ainsi; on ne peut pas nier sans preuve. Nous avons, nous, le témoignage de saint Luc pour affirmer.

L’historien Josèphe donne à penser que le recensement dont parle saint Luc eut lieu. Il rapporte que, sous le règne d’Hérode, toute la Judée fut soumise à un serment que chacun dut prêter à l’empereur romain. Cela suppose, à notre avis, un recensement de toute la population. En disant que toute la terre de Judée (παντο; γουν ίουίαικού) fut soumise à ce serment, il justifie l’expression de saint Luc : ΐΐαντε; εττορευεντο. (Jos., *Antiq. Jud.,* XVII; 3.)

Enfin des critiques ont affirmé qu’un recensement ordonné par Auguste n’aurait pas été effectué en Judée, qui avait son roi particulier, il faut peu connaître les historiens latins pour élever une pareille objection, car on pourrait citer de nombreux témoignages qui prouvent que les rois tributaires, comme Hérode, ne possédaient qu’une autorité subordonnée à celle de l’empereur, qui avait, en particulier, le pouvoir de faire des recensements dans leur royaume. Nous citerons seulement ce passage de Tacite : « Auguste laissa écrit de sa main un livre dans lequel étaient enregistrées toutes les ressources publiques ; combien, dans l’empire, il y avait de citoyens, combien d’alliés armés, combien de flottes, de royaumes, de provinces les tributs, les impôts, les besoins, les dons. » (Tacit., *Annal.,* I; 2.) Tout cela ne suppose-t-il pas un recensement exact des Etats tributaires aussi bien que de l’Empire ?

1 Par suite d’un édit rendu par le consul Claudius, chacun, lors des recensements, devait se faire inscrire au lieu de sa naissance. Tite-Live rapporte que, à l’époque d’un recensement, le consul Postumius Albinus ordonna, du haut de la tribune, à tous les alliés d’origine latine, de retourner dans leurs pays respectifs pour que chacun d’eux lut porté au rôle de leur pays. (Tit.- Liv., XLII; 10.) Les citoyens qui devaient être inscrits à Rome étaient rappelés en cette vide pour le recensement. (Vell. Patereul., II; 25.) Ulpien, jurisconsulte, né à Tyr vers le milieu du second siècle de l’ère chrétienne, s’exprime ainsi : « L’âge des personnes doit être compris dans les déclarations du recensement, parce que l’âge peut quelquefois exempter du payement de l’impôt, comme cela a lieu, en effet, dans les provinces du gouvernement de Syrie, où l’impôt de la capitation n’est exigé qu’après l’âge de quatorze ans pour les hommes, et l’âge de douze ans pour les femmes. (Ulp., lib. II, *de Censib., Digest.,* 1. L; lit. XV; 3.) Ceci suppose que chacun devait venir déclarer son âge lors des recensements.

Jésus Christ étant né lors du recensement de Quirinius, fut inscrit au rôle.

de la ville de Nazareth qu’il habitait et qui était située dans la province de Galilée, à la ville de David située en Judée, et il emmena avec lui Marie son épouse1, qui était enceinte. Or, en arrivant dans cette ville, ils ne trouvèrent pas de place dans les hôtelleries, et ils cherchèrent un asile dans une étable où Marie mit au monde son fils premier-né2. Elle l’enveloppa de langes et le coucha dans la crèche3.

—

Plusieurs écrivains des premiers siècles l'affirment, entre autres saint Justin et Tertullien, qui renvoient aux registres de l’Etat pour le constater. (Justin, I. *Apol.,* 34; Tcrtull., *adv. Marcion.,* IV; 7-10.) Tertullien dit que le recensement. eut lieu lorsque Saturninus était gouverneur de Syrie, ce qui concorde bien avec l'époque dont parle saint; Luc, car Saturninus commença à exercer ses fonctions la trente-huitième année du règne d’Auguste, et ne fut remplacé qu’en l’année 41 de ce règne, c'est-à-dire l’année delà mort d’Hérode. Tertullien ne contredit pas l'écrivain sacré qui ne dit pas que Quirinius ait été alors *gouverneur* de la province. Il en a été le c*ensiteur,* lorsque Saturninus en était gouverneur.

1 Les femmes étaient, obligées, dans l’empire romain, d’aller elles-mêmes, une fois par an, payer l’impôt de la capitation. C’est ce qu’affirme Denis d’Halicarnasse (IV; 4.). On peut bien en induire que les femmes étaient obligées de se présenter pour le recensement. Si elles n’y étaient pas obligées, elles pouvaient du moins accompagner leurs maris, et l’on ne comprend pas comment des critiques ont pu prétendre que Marie n’aurait pas pu accompagner Joseph à Bethléem.

2 Luc., II; 1 *et seq.*

3 On a beaucoup disserté sur la date de la naissance de N.-S. Jésus-Christ, et les savants ne s’accordent pas entre eux. Cela vient de ce qu’ils ont essayé d’établir des systèmes de chronologie générale, dans lesquels l’année de la naissance serait à sa place exacte, et qu'aucune des données sur lesquelles on s’est appuyé ne sont *incontestables.* La preuve en est dans la divergence entre des savants, dont les connaissances sont également profondes et étendues. Il serait fort inutile d'intervenir en ce débat, pour nous ranger à un système quelconque ou en proposer un nouveau. Il nous paraît beaucoup plus simple de fixer la date de la naissance de N.-S. Jésus-Christ selon le calendrier Julien, qui était alors en usage.

Ce calendrier fut réformé de 44 à 45 ans avant l’ère vulgaire. Jésus-Christ est-il né vers cette quarante-cinquième année, qui correspond à l’année I de l’ère généralement suivie aujourd’hui ?

Pour élucider cette question, nous partirons de faits historiques certains.

Il est certain que Jésus-Christ est né avant la mort d’Hérode le Grand, puisque c’est à ce roi que les Mages s’adressèrent pour trouver Jésus nouveau- né, et que c’est ce même roi qui massacra les enfants de Bethléem et des environs pour atteindre Jésus lui-même.

Or quelle est l’année de la mort d’Hérode le Grand ?

Auguste régna cinquante-six ans depuis la mort de Jules César. Ayant régné quinze ans depuis le commencement de l’ère vulgaire, il faut remonter à l’an 41 avant l’ère vulgaire, ou l’an 4 du calendrier Julien pour avoir la première année de son règne.

Or, c’est la quatrième année de son règne, c’est-à-dire l’an 8 du calendrier Julien, qu’Auguste donna à Hérode le trône de Judée. Cet événement eut lieu sous le consulat de Domitius et Asinius. (Jos,, *de Bello Jud.,* XIV; 26. *Fast. Consul.)*

Hérode régna trente-sept ans depuis cette époque, d’après Josèphe. En ajou-

Saint Luc comme saint Mathieu se servent de l’expression *premier-né* en parlant de Jésus. On ne peut en conclure que Marie ait eu d’autres enfants après la naissance de Jésus ; car, chez les Juifs, ce titre de

—

tant ces trente-sept ans de règne à l’année 8 du calendrier Julien où il commença à régner, on fixe l’année de sa mort à l'an 4a du calendrier Julien, qui correspond à l’année 1 de l’ère chrétienne1*.*

Areliélaiis, fils d’Hérode, fut déposé après dix ans de règne. Cette déchéance eut lieu sous le consulat de Lepidus et Arunlius, qui correspond à la cinquante et unième, année du règne d’Auguste. *(Fast. Consul.;* Josèphe, *de Bello Jud.,* II; 6; *Antiquit. Jud.,* XVII; la.) En retranchant de ces cinquante et une années les dix ans de règne d’Areliélaiis, on fixe son avènement au trône, après la mort, de son père Hérodc, à la quarante et unième année du règne d’Auguste, c’est-à-dire à l’an 45 du calendrier Julien, qui correspond à l’année. 1 de l’ère chrétienne.

Philippe, autre fils d’Hérodo, régna trente-sept ans, selon Josèphe, dix-sept ans sous le règne d’Auguste et vingt ans sous celui de Tibère. (Josèphe, *Antiq. Jud.,* XVIII; 6.) D’après ces chiffres, il aurait commencé à régner l’an 43 du calendrier Julien, c’est-à-dire deux ans avant son frère Areliélaiis et avant la mort de· son père.

Mais on s’explique facilement cette petite différence dans les calculs, par la manière dont Josèphe compte les années. Dans ses *Antiquités judaïques,* il ne suit pas la même manière de compter les mois que dans son ouvrage : *De la Guerre des Juifs.* Dans ce dernier, il suit les mois Juliens, et, dans le premier, les mois lunaires, selon l’ancien calendrier hébraïque.

De plus, nous ferons observer que nous avons calculé en *années complètes,* tandis que l’on compte souvent, pour première ou dernière année d’un règne, une fraction de cette année.

Nous regardons, par conséquent, comme certain qu’Hérode est mort la quarante-cinquième année du calendrier Julien, c’est-à-dire l’année 1 de l’ère vulgaire.

Jésus-Christ étant né avant sa mort, on doit fixer l’année de sa naissance, soit au commencement de cette même année 45 ou à la fin de l’année 44.

De cette manière, il vécut quinze, ans sous le règne d’Auguste, et, la quinzième année du règne de Tibère, il avait *environ trente ans,* comme l’affirme saint Luc.

A cause du mot *environ* dont se sert saint Luc, des écrivains chrétiens se sont crus autorisés à donner à Jésus-Christ trente-six, trente-huit et même quarante ans à cette époque. C’est une latitude que ne comporte pas le texte. Pour entrer dans le sens exact de saint Luc, on ne peut se permettre que la latitude de vingt-neuf et demi à trente et demi. Ceci ne fait pas l’affaire de certains systèmes de chronologie. Mais c’est à nos yeux un inconvénient d’autant moins grave que ces systèmes sont en contradiction les uns avec les autres ; qu’ils ne sont pas certains, par conséquent ; tandis que le texte de saint Luc est certain, et qu’il s’accorde parfaitement avec les faits historiques que nous avons relatés.

Saint Mathieu dit qu’Hérode, pour atteindre Jésus-Christ, fit tuer tous les enfants lies environs de Bethléem depuis l’âge de *deux ans.* C’était une précaution barbare ; mais ce chiffre de *deux ans* ne peut signifier que Jésus soit né deux ans avant cette date. Saint Matthieu dit, en effet, deux ans et *au-dessous,* c’est-à-dire jusqu’aux enfants *qui venaient de naître, ce* qui prouve que Jésus était né depuis peu de temps. Hérode calcula le temps d’après ce que lui avaient, dit les mages de l’apparition de - l’étoile, et, pour être plus certain

—

1 Nous ne calculons qu’en chiffres ronds et nous ne jugeons pas à propos de pousser l’exactitude jusqu’à des fractions d’année.

premier-né n'était pas l’équivalent d’aîné, mais le signe d’une consécration spéciale1. Ceux qui, dans l’Evangile, sont appelés *frères de Jésus*, étaient ses cousins, fils de Cléopas et de sa femme nommée Marie, sœur ou cousine de Marie, mère de Jésus, ainsi qu’on le verra dans la suite.

Quoique Jésus fût né à Bethléem, on l’appela cependant *Nazaréen,* parce qu’il fut élevé à Nazareth, et que ses parents habitaient cette ville2.

Au moment où Jésus naissait dans la pauvre étable de Bethléem, l’ange du Seigneur apparaissait à des bergers qui, pendant la nuit, gardaient leurs troupeaux3. La présence du messager céleste les éblouit et les remplit d’une grande crainte. L’ange les rassura en disant : « Ne craignez point, car je vous annonce un événement qui causera une grande joie à tout le peuple : c’est qu’il vous est né, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ-Seigneur. Tel est le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche4. » Tout à

—

d'arriver à son but, il donna à sa cruauté une latitude qui le rendait certain que son prétendu concurrent à la royauté judaïque ne lui échapperait pas. Hérode mourut aussitôt après le massacre des enfants de Bethléem. Il n’avait fallu que *quelques semaines* à Joseph pour aller de Bethléem en Egypte à pied. Quand il revint en Judée, il apprit qu’Archélaüs régnait à la place de son père Hérode. La naissance de Jésus-Christ et la fuite en Égypte peuvent donc parfaitement concorder avec la dernière année de la vie d’Hérode. Nous pensons que Jésus-Christ est né le 25 décembre de l’année 44 du calendrier Julien, et que la première année de sa vie correspond à la première année de l’ère chrétienne, telle qu’on l’accepte aujourd’hui dans toutes les Eglises chrétiennes et dans tous les Etats chrétiens.

1 Exod., XIII; 2, 12,13.

2 Les Evangélistes (Math., II; 1,5,0, 16; Luc., II;4-7,15) le disent positivement. Que penser des critiques qui prétendent que Jésus naquit à Nazareth *parce qu’il* fut appelé *Nazaréen ?*

3 Luc, II; 8 et *seq*. Certains critiques ont prétendu que les bergers ne pouvaient garder leurs troupeaux pondant la nuit, puisque Jésus naquit en hiver. Ils oublient que le fait a eu lieu en Judée, et non pas dans le nord.

4 L’ange ayant envoyé les bergers à *l’étable* ou à *la crèche* sans plus de désignation, on doit penser que c’était un de ces endroits encore communs en Orient, où les pauvres et les voyageurs peuvent trouver un gîte, et qui était bien connu. Saint Justin, originaire de Palestine, et qui naquit dès les temps apostoliques, dit que l’étable était *une caverne,* c’est-à-dire une excavation dans le rocher. (Just., *Dial, eum Triph. Jud.,* § 175.) Origène, qui vint habiter la Palestine au commencement du troisième siècle, dit aussi que c’était *une caverne,* et que les habitants du pays la montraient comme l’endroit où était né un certain Jésus que les chrétiens adoraient et admiraient. (Orig., *Cont. Ceis.,* I; 51.)

coup se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu clans les deux! Paix sur la terre ! Bienveillance entre les hommes ! »

C’était pour rendre gloire à Dieu que le Christ naissait ; sa mission dans le monde était d’y répandre la paix, en réglant, par l’amour mutuel, les rapports entre les hommes.

Les anges ayant disparu, les bergers se dirent l’un à l’autre : « Passons jusqu’à Bethléem, et vérifions l’exactitude des paroles qui nous ont été dites de la part du Seigneur. » Ils se rendirent à Bethléem et trouvèrent Mairie, Joseph et l’enfant qui était couché, dans la crèche. A cette vue, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet entant. Tous ceux qui l’apprirent furent saisis d’étonnement eu entendant le récit des bergers.

Marie écoulait toutes ces paroles et les conservait dans son cœur Ce sont les expressions de saint Luc, qui donne ainsi à penser qu’il apprit les détails qu'il a racontés de Marie elle-même ou de ceux auxquels elle les avait fait connaître.

Les bergers s’en retournèrent en louant Dieu, rien le glorifiant de ce qu’ils avaient vu et entendu ce qui leur avait été annoncé.

Le mystère de son Incarnation n’ayant pas été révélé à d’autres qu’à Marie et à Joseph, Jésus riait regardé comme le fils de ce, dernier1, et comme descendant, en ligne directes, de David. La généalogie de Joseph, établie par les deux évangélistes saint Mathieu et saint Luc, ne laisse aucun doute à cet égard2.

—

1 Luc, III; 23.

2 Suint Matthieu (I, 1) cl saint Luc (III, 23***)*** ont donné chacun une généalogie, et des critiques oui prétendu que ces deux documents étaient en contradiction. Il n’en est rien, Deux ordres de descendance existaient chez les Juifs. On lit dans le Deutéronome (XX, 5, 6) : " Lorsque deux frères demeurent ensemble cl que l'un d’eux sera mort sans enfants, la femme du mort n’en épousera point d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme et suscitera des enfants à sou frère **;** et l'aîné des fils qu'il aura eus sera appelé *f****ils*** *du premier mari,* afin que le nom de son frère ne se perde point en Israël. "

Jésus étant né à Bethléem du temps du roi Hérode,

D’après cette disposition légale, un enfant portait le nom de celui qui ne l’avait pas engendré réellement, et représentait le frère de son vrai père. Il suffit de tenir compte de cette loi pour que les deux généalogies données par saint Mathieu et saint Luc s’accordent parfaitement.

D’Abraham à David, les deux généalogies contiennent les mêmes noms ; la descendance était directe et naturelle.

Après David, saint Mathieu donne la généalogie par Salomon, et saint Luc par Nathan, tous deux fils de David. Les deux Branches, directe et collatérale, se réunissent dans ia personne de Salathiel et de son fils Zorobabel. Les deux branches représentées, par Abiud et Resa, se réunissent de nouveau dans la personne de Mathan ou Mathat, qui eut deux fils : Jacob et Héli. Ce dernier étant mort sans enfants, Jacob épousa la veuve et eut pour fils Joseph, époux de Marie.

Joseph avait ainsi Jacob pour père *naturel,* et Héli pour père *légal.* 11 descendait *en ligne naturelle* de David, par Jacob son vrai père, et *en ligne légale* par Héli, son père *légal,* c'est-à-dire *qu’il représentait,* d’après la loi.

Par sa double descendance, Joseph était fils de David, et Jésus, *passant pour son fils,* était, au point de vue *légal,* comme au point de vue *naturel,* fils de David.

On peut ajouter que les mariages se contractant généralement chez les Juifs entre les membres de même famille, Marie était, comme Joseph, de la famille de David ; et que, sous ce rapport encore, Jésus, dans son humanité, descendait de David.

On sait que des registres généalogiques existèrent dans toutes les familles juives jusqu’à la ruine de Jérusalem. (V. Josèphe, *Cont. Appion.,* lib. I, § 21 et suiv.) Les tableaux généalogiques étaient même, chez ce peuple, la base de l’organisation sociale et de la propriété.

La famille de David existait encore au troisième siècle de l’ère chrétienne. Jules l’Africain consulta les parents de Jésus sur les deux généalogies évangéliques, et ceux-ci les lui expliquèrent au moyen des deux descendances *naturelle* et *légale* comme nous l’avons fait plus haut. (V. Euseb., *Hist. eccl.,* lib. I, § 7; lib. III, § 20.)

Il ne sera pas inutile de donner ici les deux généalogies, en les accompagnant de notes pour répondre aux principales difficultés élevées contre elles par la critique antichrétienne.

—

1 Naasson fut un des censiteurs du peuple d’Israël sous Moïse. Son fils Salmon épousa Rahab, qui sauva les espions de Josué à Jéricho. Entre Naasson et David, il n’y eut que quatre générations pour quatre siècles. Des critiques ont trouvé cela impossible. Est-ce donc un miracle que de voir quatre centenaires dans une famille?

Cette première partie de la généalogie est absolument conforme à l’Ancien Testament. Genèse, XXI, 3; XXV, 26; XXIX, 33; XXXVIII, 29; Ruth., IV, 18-22; 1er Paralip., II.

GÉNÉALOGIE SELON SAINT MATHIEU.

Isaac.

Jacob.

Judas.

Pharès,

Abraham,

Esron. Aram. Aminadab. Naasson1. Salmon.

Booz.

Obed.

Jessé.

David.

des mages vinrent d’Orient à Jérusalem disant : « Où

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Salomon. | Joram. | Ezéehias. |
| Roboam. | **\*** | Manassès. |
| Abia. | **\*** 1 | Amon. |
| Asa. | **\*** | Josias. |
| Josaphat. | Osias2.  Joathan.  Achaz. | **\*** 3  Jéchonias,  Salathiel. |

—

1 Trois noms manquent ici dans la généalogie, ce sont ceux des trois rois de Juda : Ochosias, Joas, Amazias.

2 Osias est le même que Azarias. (Comp. I, Paralip., III, 11-12, et II, Paralip., XXVI, 1.) Osias n’avait donc pas été *engendré* directement *par Joram*, mais par Amazias, arrière-petit-fils de Joram. Si la lacune de trois noms que nous avons signalée devait être attribuée à saint Mathieu, ce que nous ne pensons pas, il aurait pu se servir de l’expression *engendrer,* car il est habituel, dans la Bible, d’appeler chaque roi de Juda *fils de David.* Le mot *engendré* représente la même idée. Mais nous croyons que la lacune ne doit être attribuée qu’aux copistes,, et non à*.* saint Mathieu lui-même. Nous regardons comme une note marginale, qui aura été mise dans le texte par l’inadvertance des copistes, le verset 17, où l’on divise la généalogie en trois parties, dont chacune aurait quatorze noms. Le verset 18 fait suite évidemment au verset 16, et le 17e est une intercalation. On doit remarquer que, dans cette intercalation, on compte 14 noms pour la deuxième série jusqu’à Jéchonias, quoiqu’il n’y en ait que 13 dans le texte imprimé. Gela prouve que le copiste avait sous les yeux une liste où était le nom de Joakim, dernier roi de Juda, et où les trois autres noms manquaient. Il était, ce nous semble, très-facile de remarquer que le verset 17 n’était qu’une glose de copiste. Des critiques ont préféré amonceler objections sur objections contre saint Mathieu qui n’aurait pas su compter, selon eux, jusqu’au nombre 14. Nous croyons que saint Mathieu connaissait assez l’Ancien Testament pour n’oublier ni trois rois qui y sont mentionnés entre Joram et Osias, ni Joakim, successeur de Josias. Nous croyons aussi qu’un percepteur d’impôts, comme il l’avait été, ne comptait pas 14 au lieu de 13 ou 16.

3 En cet endroit, quelques manuscrits portaient le nom de Joakim, dernier roi de Juda avant la captivité de Babylone. (IV- Reg., XXIII, 34; et II. Paralip., XXXVI, 4.)

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  |  |  |
| Zorobabel. | Sadoc. | Mathan. |
| Abiud. | Achim. | Jacob. |
| Eliaeim. | Eliud. | Joseph. |
| Azor. | Eléazar. | Jésus-Christ. |
|  | GÉNÉALOGIE SELON | SAINT LUC. |
| Adam. | Mathusale. | Heber. |
| Seth. | Lamech. | Phaleg. |
| Henos. | Noé. | Ragaü. |
| Caïnan. | Sem. | Sarug. |
| Malaléel. | Arphaxad. | Nachor. |
| Jared. | Caïnan. | Tharé. |
| Henoch. | Salé. |  |
| Abraham. | Esron. | Booz. |
| Isaac. | Aram. | Obed. |
| Jacob. | Aminadab. | Jessé. |
| Judas. | Naasson. | David. |
| Pharès. | Salmon. |  |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Nathan l. | Juda. | lier. |
| Mathata. | Ciméon. | Elmadan. |
| Menna. | Levi. | Cosan. |
| Melea. | Mathat. | Addi. |
| Eliakim. | Jorim. | Melclii, |
| Jona. | Eliezer. | Neri. |
| Joseph. | Jesu. | Salathiel 2. |

—

1 Nathan était fils de David aussi-bien que Salomon. Jésus-Christ était fils de David par ces deux branches de la même famille.

Les deux branches se réunissent dans la personne de Salathiel. D’après saint Luc, il était fils de Néri ; d’après saint Mathieu, il l’était de Jéchouias. On a vu là une contradiction. Elle n’existe pas, car Jéchonias a pu épouser la veuve de Néri, son parent, mort sans enfants. Dans ce cas Salathiel a été son (ils, *selon la nature,* et il était le fils *légal* de Néri, car les enfants d’une veuve remariée étaient considérés comme, ceux du premier mari mort sans enfants.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Zorohahel1. | Maliath. | Janné. |
| Resa 2. | Naggé. | Melchi, |
| Joanna. | Hesli. | Levi. |
| Juda. | Nalium. | Mathat3 |
| Joseph. | Amos. | Héli4 |
| Séméi. | Mathathias. | Joseph. |
| Mathathias. | Joseph. | Jésus |

—

1 Zorobabel ne fut pas le fils, *selon la nature,* de Salathiel, mais bien de Phadaïa. (I, Paralip., III; 18-19.)

Il est donné comme le fils de Salathiel, parce que ce dernier mourut sans enfants, et que sa veuve, conformément à la loi, fut épousée par son frère Phadaïa, dont elle eut Zorobabel, qui fut ainsi *légalement* fils de Salathiel.

2 On objecte que Resa n’est pas nommé parmi les fils de Zorobabel. (I, Paralip., III; 19-20.) On peut demander aux critiques s'ils sont certains que *tous* les enfants de Zorobabel, sans exception, ont été nommés à l’endroit indiqué ; s’ils sont certains que Resa ne soit pas le second nom d’un de ceux qui y sont nommés ; on a vu plus haut que le roi Ozias était le même que Azarias. Resa ne peut-il pas être le même qu’un des enfants de Zorobabel désigné par un autre nom au premier livre des Paralipomènes ?

3 Les deux branches se réunissent dans la personne de Mathat qui est appelé Mathan dans la généalogie selon saint Mathieu. Eléazar épousa la veuve de son parent Lévi, mort sans enfants ; comme Jéchouias avait épousé la veuve de Néri; ainsi Mathat, fils d’Eléazar, fut reconnu comme fils *légal* de Lévi. Des critiques, dans le but de trouver des contradictions entre les deux généalogies, ont prétendu qu’il était impossible que, dans l’espace de dix siècles, deux hommes, Jéchonias et Eléazar, aient épousé la veuve d’un de leurs parents mort sans enfants, quoique ces mariages, obligatoires pour des frères, fussent favorisés entre parents par la loi. Ils ne trouvent si facilement des impossibilités dans les choses les plus ordinaires que pour attaquer l’Evangile.

Les mêmes critiques, qui ont trouvé qu’il n’y avait pas assez de générations dans la généalogie de saint Mathieu, pensent qu’il y en a trop dans celle de saint Luc. On voit pourtant chaque jour que, dans telle branche d’une famille, on vit longtemps, tandis que, dans une autre, on meurt jeune. Les critiques en question ne veulent pas qu’il en ait été ainsi dans la famille de David.

4 Mathat eut pour fils Héli, selon saint Luc, et Jacob, selon saint Mathieu ; Mathat eut deux enfants, Jacob et Héli; ce dernier étant mort sans enfants, Jacob épousa sa veuve, conformément à la loi, et. en eut un fils, Joseph, qui eut ainsi Jacob pour père naturel et Héli pour père légal. Les parents de Jésus firent, remarquer à Jules l’Africain que saint Luc ne s’est pas servi comme saint. Mathieu du mot *engendrer* clans sa généalogie, parce qu’elle ne donnait pas la ligne naturelle, mais la ligne *légale.*

De cet examen comparatif des deux généalogies, nous sommes en droit de conclure qu’il n’y a entre elles aucune contradiction, et que les objections

en Orient et nous sommes venus l’adorer1. » Le roi Hérode l’ayant appris, fut troublé, et toute la ville de Jérusalem partagea son émotion. Hérode assembla les princes des prêtres avec les scribes du peuple, et leur demanda où le Christ devait naître ; ils lui répondirent : « A Bethléem de Juda ; car il est écrit parle Prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n’es pas inférieure aux principales villes de Juda, car de toi sortira le guide qui conduira mon peuple d’Israël2. » Alors Hérode ayant appelé les mages en secret leur demanda des renseignements sur le temps où l’étoile leur était apparue ; en les envoyant à Bethléem, il leur dit « Allez et informez-vous avec soin de cet enfant, « et quand vous l’aurez trouvé, annoncez-le moi, afin « que j’aille aussi l’adorer. » Après avoir écouté le roi, les mages partirent. L’étoile qu’ils avaient vue en Orient se montra de nouveau, marchant en avant et les guidant jusqu’à la maison où était l’enfant. Elle s’arrêta au-dessus. En la revoyant, ils furent remplis d’une grande joie. Ils trouvèrent dans la maison3 l’enfant

de la critique antichrétienne ne sont fondées que sur des détails minimes qui s’expliquent facilement par l'inadvertance des copistes.

Jésus ne descendait pas de David, du moins en ligne masculine, puisqu’il n’eut pas un homme pour père, même, quant à son humanité. Mais *il pissait,* comme dit saint Luc, pour *fils de Joseph,* époux de sa mère ; Joseph devait donc descendre de David, pour que Jésus fût considéré, humainement, comme fils de David. Les deux généalogies prouvent que Joseph descendait de ce roi, *en ligne directe,* par Salomon, et, *en ligne collatérale* et *légale,* par Nathan. Jésus était donc, incontestablement, aux yeux des hommes, fils de David.

—

1 Math. II ; 1 *et seq.* On appelait *mages,* en Orient, ceux qui s’occupaient spécialement de science et de philosophie. On connaissait en Orient, la prophétie de Balaam, qui avait dit : « Je connais la doctrine du Très-Haut : *une étoile* sortira de Jacob; il sortira de Jacob un Dominateur. » (Nom., XXII ; 23.) Les anciens Juifs, Jonathan et Onketos, entendaient d’une véritable *étoile* la prophétie de Balaam. Les mages vinrent-ils des bords de l’Euphrate ou de l’Arabie? Cette, question a beaucoup occupé les érudits. Saint Justin, originaire de Palestine et si rapproché des Apôtres, dit qu’ils venaient d’Arabie. *(Dial. eum Triph. Jud.,* par. 175.) L’étoile qui apparut aux mages n’était point un astre ordinaire, mais *un signe* qui pouvait paraître et disparaître et s’arrêter au- dessus d’une maison.

2 Mich.,V ; 2.

3 "Tin oikian", dit saint Mathieu ; Jésus n’était plus dans l'*étable* (εν τΰ ιράχνη) au moment de l’adoration des mages. Quelques critiques ont prétendu que l’adoration des mages était la même que celle des bergers. Leur but était de mettre saint Mathieu et saint Luc en contradiction. Il est bien évident que les deux faits sont distincts. Or, deux historiens ne se contredisent pas lorsque l’un d’eux raconte un fait et que l’autre en raconte un autre. En rapprochant les deux faits, on possède une narration *complète.* Saint Luc

avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l’adorèrent ; ouvrant ensuite leurs trésors, ils lui offrirent des présents : de l’or, de l’encens et de la myrrhe.

Pendant leur sommeil, Dieu leur donna avis de ne pas retourner vers Hérode ; c’est pourquoi ils se rendirent dans leur pays par un autre chemin.

Jésus fut circoncis1, selon l’usage mosaïque, huit jours après sa naissance. Selon le même usage, il fut, trente-trois jours après, transporté à Jérusalem pour y être offert au Seigneur. Le même jour, Marie se soumit au rit de la purification légale ; n’étant pas assez riche pour offrir un agneau, elle offrit deux colombes.

Il y avait alors à Jérusalem2 un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Le Saint-Esprit était en lui, et, comme tous ceux qui s’appliquaient à l’étude des saintes Ecritures, il attendait le Consolateur d’Israël. Le Saint-Esprit lui avait fait connaître qu’il ne quitterait pas ce monde avant d’avoir vu le Christ. Le même Esprit le conduisit au temple, lorsque Jésus y était présenté ; il le prit entre ses bras, bénit Dieu, et dit : « Maintenant, Seigneur, tu envoies ton serviteur dans la paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu Ton Salut, Celui que tu as placé sous le regard de tous les peuples pour éclairer les Gentils et glorifier ton peuple d’Israël. »

Le père et la mère de Jésus étaient dans l’étonnement· en entendant ces paroles qui révélaient un secret dont ils se croyaient seuls confidents. Siméon les bénit et dit à Marie : « Celui-ci a une mission de ruine et de régénération pour un grand nombre en Israël ; il sera comme un drapeau de contradiction ; un glaive percera ton âme, et tout cela aura lieu pour que les plus intimes pensées des cœurs soient manifestées. »

Une pieuse femme, fille de Phanuel, et prophétesse, dit que l’adoration des bergers eut lieu la nuit même où Jésus naquit, et saint Mathieu place l’adoration des mages quelque temps après la naissance : Ton *Si* Iίσου γεννηθέντο;. Saint Luc n’a pas parlé de l’adoration des mages, parce qu’il avait adopté pour règle de ne rien raconter que d’après le témoignage des hommes apostoliques qu’il avait pu consulter de vive voix, et qu’il n’en avait rien appris au sujet de ce fait.

—

1 Luc., II; 21 -24; — Levit., XII; 4, 6.

2 Luc., Il; 23-38.

nommée Anne, se trouva aussi dans le temple au moment où Jésus y fut offert au Seigneur. Eclairée, comme Siméon, sur le caractère divin de l’enfant, elle annonça qu’il était le Messie à tous ceux qui, comme elle, étaient dans l’attente de la rédemption d’Israël.

Joseph, après la présentation, se dirigea vers Bethléem, où il voulait se fixer1 ; mais l’ange du Seigneur lui apparut dans son sommeil et lui dit2 : « Lève-toi, prends l’Enfant et sa mère, fuis en Egypte et restes-y jusqu’à nouvel avis, car Hérode doit rechercher l’Enfant pour le tuer. » Se levant aussitôt, pendant la nuit, Joseph, emmenant l’enfant et sa mère, partitpour l’Egypte, où il resta jusqu’à la mort d’Hérode. Ainsi fut accomplie cette parole du prophète3 : « J’ai appelé mon fils de l’Egypte. »

Hérode, ne voyant pas revenir les mages à Jérusalem, comprit qu’ils l’avaient joué. Il envoya donc des gens à Bethléem et dans les environs pour y tuer tous les enfants qui étaient nés dans ce pays depuis deux ans4. C’était un espace correspondant aux renseignements qu’il avait reçus des mages5. Alors fut accompli cette

—

1 Nous trouvons la preuve de cette intention dans le récit de saint Mathieu, qui dit que Joseph, à son retour d’Egypte, voulait rester en Judée; et qu'il ne se retira à Nazareth que par crainte d’Archélaüs, fils d'Hérode. (Math., II; 22.)

2 Math. II; 13-23.

3 Osée, XI; 2. Celte prophétie se rapporte littéralement au peuple d’Israël; mais ce peuple était une figure du Christ.

4 L’Evangile dit : Depuis l’âge de deux ans *et au-dessous.* Certains exégètes ont prétendu que *deux ans* pouvaient s’être écoulés depuis le passage des mages à Jérusalem jusqu’au massacre des Innocents. Les mots *et au-dessous* interdisent cette interprétation. En effet, Hérode n’aurait pas eu besoin de tuer les enfants nouveau-nés si un espace de temps assez long s’était écoulé entre le passage des mages et le massacre, puisqu’il savait que Jésus n’était pas né postérieurement à ce passage. On ne pourrait comprendre non plus que Hérode eût attendu seulement quelques mois avant de recevoir des nouvelles d’un fait qui l’intéressait à un aussi haut point, et qui se passait si près de Jérusalem. Le massacre fut donc ordonné très-peu de temps après le passage des mages, et comme Hérode ne savait pas au juste à quelle époque était né Jésus, il fit massacrer tous les nouveau-nés en remontant jusqu’à deux ans, afin que Jésus ne lui échappât point.

5 Hérode calcula le temps que les mages avaient mis pour se rendre à Jérusalem et celui de leur voyage à Bethléem; afin de ne pas laisser échapper son prétendu compétiteur, il ajouta encore un certain laps de temps, et calcula qu’il serait nécessairement enveloppé dans le massacre, s’il faisait tuer tous les enfants nés depuis deux ans. Ceci confirme notre opinion que Jésus naquit un an *environ* avant la mort d’Hérode, c’est-à-dire la quarante-quatrième année julienne. Il ne resta que très-peu de temps en Egypte, puisqu’il en revint la quarante-cinquième année julienne, date de la mort d’Hérode.

prophétie de Jérémie : « Une voix a été entendue dans Rama : c’était un cri plaintif et un gémissement, celui de Rachel pleurant ses enfants, et refusant toute consolation parce qu’ils n’étaient plus1. »

Hérode étant mort2, l'ange du Seigneur apparut de nouveau à Joseph, eu Egypte, et, pendant son sommeil, il lui dit : « Lève-toi, et va, avec l’enfant et sa mère, dans la terre d’Israël ; car ceux qui3 en voulaient à la vie de l’Entant sont morts. » Joseph se leva et, avec la mère et l’Enfant, se dirigea vers la terre d’Israël. Son intention était de se fixer en Judée ; mais apprenant qu’Archélaüs y régnait à la place d’Hérode, son père, il craignit d’y rester. Sur un nouvel avis céleste, il se dirigea vers la Galilée et retourna à Nazareth. Ainsi fut accomplie cette prophétie figurative, de Jésus : « Il sera appelé Nazaréen4. »

Jésus reçut ce titre parce qu’il fut élevé dans cette ville5.

La sagesse divine se manifestait en lui, à mesure que son corps se développait, et il était rempli de la grâce de Dieu. Ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de Pâques. Jésus étant âgé de douze ans6, ils s’y rendirent comme d’habitude. Les

—

1 Jérém., XXXI, 15. Eusèbe, qui habitait la Palestine, parle de la ville de Rama, près de Bethléem. On trouve encore El-Ram entre Bethléem et Hébron.

2 Hérode mourut environ un an après la naissance de Jésus; donc le séjour en Egypte ne dura pas une année. Quelques semaines suffirent pour le voyage; quelques mois de séjour suffisent pour justifier l’expression évangélique : *Ils demeurent en Egypte jusqu’à...* etc., etc.

3 Hérode n’était pas *seul* à désirer la mort de Jésus. Le fils de Hérode, Antipater, et son frère Phéroras, qui voulaient empoisonner Hérode pour s’emparer du trône, devaient la désirer aussi. De ces deux princes, Phéroras mourut quelques mois avant Hérode, et Antipater quelques jours après. (Joseph., *Antiquit. Jud.,* lib. XVII.)

4 Jud., XIII ; 5. II est rapporté au livre des juges que Samson devait être nazaréen de Dieu, c’est-à-dire consacré à Dieu. Samson était une figure du Christ, et son titre de *Nazir* ou Nazaréen était une figure du titre du Christ qui fut appelé Jésus Nazaréen. Saint Jérôme remarque qu’en cet endroit, saint Mathieu cite l’Ecriture d’après l’hébreu et non d’après les Septante. *(De Viris illust.,* c. III.)

5 Saint Lue, n’ayant point parlé de la fuite en Egypte, fait aller Joseph à Nazareth aussitôt après la Présentation (II; 39), on peut dire de la fuite en Egypte, ce que nous avons observé à propos de l'adoration des mages. Saint Luc n’ayant pas appris la fuite en Egypte des témoins qu’il avait consultés pour écrire son Evangile, l’a passée sous silence, et son récit doit être *complété* par celui de l'Evangile de saint Mathieu. Les deux Evangélistes se rencontrent de nouveau dans le fait de la demeure de Jésus à Nazareth,

6 Luc, II; 40-52.

jours de fête étant passés, ils s’en retournèrent, et l’Enfant Jésus resta à Jérusalem, sans qu’ils s’en fussent aperçus ; ils pensaient qu’il était avec quelqu’un de leurs compagnons de route, et ils marchèrent toute une journée sans se préoccuper de son absence. Cependant, le soir, ils s’en inquiétèrent, le cherchèrent parmi leurs connaissances, et, ne l’ayant pas trouvé, reprirent le chemin de Jérusalem. Le troisième jour, ils le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs, dissertant avec eux avec une telle sagesse que tous étaient dans l’admiration. Joseph et Marie furent étonnés de ce fait qui tranchait avec la vie obscure qu’il avait menée jusqu’alors : « Mon fils, lui dit Marie, pourquoi en avez-vous agi ainsi envers nous? Votre père et moi, nous vous cherchions, plongés dans une grande affliction. — Pourquoi me cherchiez- vous? répondit Jésus. Ne saviez-vous pas que je dois m’occuper des affaires de *mon Père?* » Il rappelait ainsi à Joseph et à Marie que son véritable Père était Dieu, et qu’il devait s’élever au-dessus des préoccupations de ce monde pour accomplir sa divine mission. Joseph et Marie connaissaient l’origine surnaturelle de Celui qui passait pour leur fils, mais ils n’avaient pas une notion complète de la mission qu’il devait accomplir1. Marie conservait dans son cœur tous les enseignements qu’elle recevait. Jésus revint avec ses parents à Nazareth, et il leur était soumis. A mesure qu’il croissait en âge, la sagesse et la grâce divine se manifestaient davantage en lui, et les hommes eux-mêmes en étaient étonnés.

Jésus habita Nazareth et y mena une vie obscure jusqu’à l’âge de trente ans environ2. On possède un document qui peut nous instruire de ce qu’il faisait alors. Saint Justin, originaire de Palestine, et dont la naissance remonte à l’époque apostolique, nous apprend

—

1 Luc, II; 50-S2.

2 Jésus sortit de sa retraite de Nazareth la *quinzième année* du règne de Tibère, selon saint Lue. Cette quinzième année répond à la soixante-quinzième année du calendrier Julien. Jésus étant né vers la quarante-quatrième année de celle ère, devait avoir *environ trente ans,* lorsqu’il fut baptisé par saint Jean-le-Baptiste, comme le dit saint Luc,

que Joseph était ouvrier, et que Jésus, ouvrier comme lui, travailla jusqu’à l’âge d’environ trente ans, à fabriquer des instruments de labourage ; qu'il grandissait comme les autres hommes et se nourrissait comme eux1. Pour le reste, nous devons respecter le secret de Dieu. L’imagination ne peut avoir aucune autorité en histoire ; les livres apocryphes n’en ont pas davantage, et les inductions plus ou moins justes, tirées de quelques renseignements généraux puisés dans des livres judaïques, ne présentent aucun caractère sérieux. Lorsque Jésus sortit de l’atelier de Joseph pour commencer sa mission, Tibère était empereur depuis quinze ans ; Ponce-Pilate gouvernait la Judée au nom de ce souverain ; Hérode-Antipas, fils de Hérode-le-Grand, était tétrarque de Galilée ; Philippe, autre fils du même Hérode, et frère d’Àntipas, était tétrarque de l’Iturée et de la Traconite ; Lysanias était tétrarque d’Abylène2 ; Anne et Caïphe exerçaient le souverain pontificat3.

Jean, fils de Zacharie, menait alors la vie solitaire dans le désert. Il s’y était retiré dès son jeune âge, et il y resta jusqu’au jour où il devait remplir la mission pour laquelle Dieu l’avait choisi4. Son vêtement était de poil de chameau ; il avait autour des reins une ceinture de cuir ; les sauterelles et le miel sauvage était sa nourriture, et il ne buvait ni vin ni autre liqueur fermentée5. Les prophètes Isaïe et Malachie6 avaient

—

1 Justin *(Bialog. cum Triph. Jud.,* § 88) : Αύξάνων *-/.ατά τα* κοινόν των άλλων *απάντων ανθρώπων*... τρεφόμενος τά; *πάσας τροΦας...* τοίακοντα ετκ *τι* πλείονα, « καί ελασσόνα ρείνας... ταϋτα *yàp τά* τεκτονικά *êpy*α έιργαζετο έν *άνθρωποι;* ων, *άροτρα* και ζυγά.

2 Des critiques ont prétendu qu’un Lysanias, tétrarque d’Abylène, était mort avant la naissance de Jésus-Christ. Le fait est certain, mais ont-ils prouvé qu’un autre Lysanias n’était pas tétrarque du même pays, lorsque Jésus commença sa mission évangélique? Non. Cependant ils se sont hâtés de déclarer que saint Luc avait commis un anachronisme. Ce sont les critiques en question qui ont montré leur ignorance, et il est démontré aujourd’hui qu'un Lysanias, petit-fils du précédent, a été tétrarque d’Abila à l’époque indiquée par saint Luc.

3 Luc, III; 1-12.

4 Luc, I; 80.

5 Math., III; 4; — Mare, I; 6; — Luc, I; 15. Les sauterelles étaient la nourriture des pauvres gens en Palestine.

6 Malach., III; 1. Saint Marc a joint les deux prophéties d’Isaïe et de Malachie, et s’exprime ainsi : « Comme il est écrit *dans les prophètes: ev* τοϊς

ainsi annoncé sa mission : « J’envoie mon messager devant ta face ; il marchera devant toi et te préparera le chemin1. Une voix crie : « Préparez dans le désert « le chemin du Seigneur ; rendez droite dans la plaine, « la route de notre Dieu2 ; que toute vallée soit relevée ; que toute montagne et toute colline soient abaissées ; que les chemins tortueux soient redressés, et les raboteux aplanis ; et alors tout homme « verra le Salut de Dieu. »

Jean, fils de Zacharie, avait pour mission de préparer les esprits et les cœurs à la venue du Messie. C’est pourquoi, il prêcha la pénitence qui purifie les âmes. Bientôt on accourut de Jérusalem et de toute la Judée pour entendre ses instructions, confesser ses péchés et recevoir son baptême3.

Les instructions du précurseur sont ainsi résumées par les Evangélistes : « Faites pénitence, disait-il, car le royaume des cieux approche. »

Le royaume des cieux, dans sa pensée, était le règne de Dieu en ce monde. Ce règne, étant celui de la vérité et de la justice, devait faire de ce monde un lieu semblable au ciel lui-même, et c’était le Messie qui devait lui apporter cette félicité. Pour se préparer à sa venue, il fallait purifier par la pénitence son cœur et son esprit afin de les rendre dignes de recevoir ses instructions. Le mot de *royaume des cieux* répondait à celui de *royaume de Dieu* que Jésus-Christ employa pour désigner la Nouvelle Alliance, l’Eglise, qu’il venait établir dans le monde.

Parmi ses auditeurs, Jean remarqua des pharisiens et des sadducéens. Les premiers affectaient un grand zèle pour la pureté légale ; mais les sentiments ne répondaient pas chez eux aux belles apparences dont *ηροηθχις.* La Vulgate a traduit ce passage d’une manière incorrecte : *In lsaia Propheta.*

—

1 Malade, III;

2 Isaï. ; XL; 3 ; — Marc., I; 1,3. — Saint Mathieu (111; 3) ne cite d’Isaïe que ces paroles : *Une voix*, etc. Saint Luc (111 ; 3) cite la suite de la prophétie : *Toute vallée,* etc. Is. XL; 4, S.

3 Matth., III ; 5-6 ; — Marc, I; 4-5;- Luc, III ; 4-7.

ils se couvraient. Les sadducéens étaient les sophistes de l’époque qui n’admettaient de la religion que ce qui pouvait s’encadrer dans leurs systèmes. Plusieurs, parmi les uns et les autres venaient à Jean pour lui demander hypocritement son baptême1. « Race de vipère, leur disait-il, qui vous a dit que vous échapperiez par là à la colère qui tombera sur vous ? faites un digne fruit de pénitence et ne dites pas en vous- mêmes : *Nous avons Abraham pour père ;* car, je vous le dis : Dieu peut faire sortir de ces pierres des enfants d’Abraham. La hache est déjà placée au pied de l’arbre. Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. Je vous baptise, il est vrai, dans l’eau en signe de pénitence. Mais CELUI qui viendra après moi est plus puissant que moi et je ne suis pas digne de porter ses chaussures, et même de me baisser pour en délier les courroies. CELUI-LA vous baptisera dans le Saint-Esprit et le feu ; il a déjà le van à la main, il va nettoyer son aire, il placera le grain dans son grenier, mais il brûlera le fétu dans un feu inextinguible2. »

Sous ces figures sombres, Jean annonçait la sentence terrible que Dieu allait prononcer contre les enfants d’Abraham. Ceux-ci se fiaient trop à leur race et se croyaient à l’abri de la colère divine, parce qu’ils étaient le peuple élu. Mais le temps de cette élection exclusive était fini. Tous les peuples étaient appelés, et la race d’Abraham qui refuserait de se fondre dans l’harmonie universelle, serait maudite.

En annonçant le grand événement qui devait transfigurer le monde, Jean ne s’en donnait pas comme l’agent providentiel. Il enseignait que son baptême n’était qu’un moyen de préparation ; qu’un simple signe de purification et de pénitence ; tandis que le Messie donnerait un baptême qui pénétrerait jusqu’à l'esprit, et consumerait, comme le feu, le vice originel de la nature humaine. L’humble précurseur craignait3 qu’on

—

1 Math., III; 7.

2 Math., III; 7-12; - Marc, I ; 7-8 ; — Luc, III; 7-9 et 19-17.

3 Luc, III; 15.

ne le prît pour le Christ lui-même ; c’est pourquoi il se rabaissait, en l’annonçant, d’une manière si extraordinaire. Il s’adressait aux pharisiens et aux sadducéens avec une énergie qui était presque de la rudesse, parce qu’il savait que ces sectaires devaient principalement contribuer à aveugler les Israélites, et qu’ils venaient à lui, guidés uniquement par l’hypocrisie. A ceux qui le consultaient avec l’intention de faire le bien, il répondait avec douceur. Le peuple lui demandait avec sincérité : Qu’avons-nous à faire ? » Il répondait : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n’en a pas ; que celui qui a de quoi manger, fasse de même. »

Ce qui signifie : entre gens du peuple, doit régner la fraternité.

Des hommes riches, des péagers venaient aussi vers Jean pour être baptisés, et lui disaient : « Maître, qu’avons-nous à faire ? » Il leur répondait : « N’en faites pas plus que la loi ne vous prescrit. » La loi est la règle que doit suivre scrupuleusement celui qui est chargé de l’appliquer.

Des militaires lui demandaient aussi ses conseils et lui disaient : « Et nous qu’avons-nous à faire ? » Il leur répondait : « Ne volez personne ; ne faites point de tort ; contentez-vous de votre solde1. »

Alors, le soldat était un instrument de violence et de révolution. Le conseil de Jean allait à la racine du mal. De même qu’il voulait que la loi fût la règle de l’homme public, il enseignait que le soldat ne doit être que le protecteur de l’ordre. Par sa haute et forte doctrine, il attaquait les abus qui avaient fait de la société, sous le paganisme, la victime de l’arbitraire et de la violence.

Jean donnait au peuple beaucoup d’autres instructions2. Il ne craignait point de les adresser au roi lui- même. Hérode-Antipas avait alors répudié sa femme, et vivait en concubinage public avec Hérodiade, épouse

—

1 Luc, III; 10-14.

2 *Ibid.,* 18-20.

de son frère Philippe. Il commettait encore beaucoup d’autres crimes. Jean les lui reprochait avec énergie.

Jésus s’était mêlé à la foule qui accourait de toute part, vers Jean, et lui avait demandé à être baptisé1. Jean connaissait Jésus2 ; il était son parent, selon le monde, et il ne pouvait certainement ignorer les vertus et la profonde sagesse qui avaient excité l’admiration de tous ceux qui avaient eu l’occasion d’approcher de lui3*.* Aussi, lorsqu’il le vit venir à lui, il lui dit : C’est moi qui dois être baptisé par toi, et tu viens à moi ! » Jésus lui répondit : « Permets, pour le moment, qu’il en soit ainsi ; car nous devons accomplir toute justice. »

Jean devait apprendre que le Messie qu’il avait annoncé était venu ; Jésus devait reconnaître la mission divine de Jean au moment où il allait y mettre un terme par sa propre mission. Ainsi toute justice serait accomplie à l’égard l’un de l’autre.

Lorsque Jésus sortait de l’eau, les deux s’ouvrirent ; l’Esprit de Dieu, sous la figure d’une colombe, descendit sur lui, et une voix, du haut des cieux, fit entendre ces paroles : « CELUI-CI est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu. »

Jean apprit ainsi que son parent Jésus, qu’il ne connaissait jusqu’alors que comme un homme saint, était le Fils de Dieu. En effet, l’Esprit lui avait dit4 : « CELUI sur lequel tu verras l’Esprit descendre et s’arrêter, c’est CELUI qui baptise dans l’Esprit-Saint. » Il ne connaissait pas auparavant Jésus comme Fils de Dieu ; ce mystère lui fut révélé au moment du baptême.

Il eut bientôt occasion de le proclamer, lorsque les Juifs de Jérusalem lui envoyèrent des prêtres et des lévites pour l’interroger sur sa mission. Les prédications du grand solitaire avaient attiré sur lui tous les regards,

—

1 Luc., 21-22 ; — Math., III ; 13-17; — Marc, I; 0-11 ; — Joann., I *;* 13-33.

2 C’est ce qui ressort évidemment du récit de saint Mathieu.

3 Luc, II ; 32.

4 Joann., I ; 31-33.

et comme on sentait que l’époque était arrivée où le Messie devait paraître, plusieurs pensaient que Jean l’était. Pour lui, il savait que son unique mission était de lui préparer les voies. Depuis qu’il avait baptisé Jésus, il savait que le Messie attendu était arrivé. Il put donc répondre clairement à ceux qui venaient l’interroger1. « Qui es-tu ? » lui dirent-ils. Il répondit aussitôt et sans hésitation : « Je ne suis pas le Christ. — Es-tu Elie ? — Je ne le suis pas. — Es-tu prophète ? Non. — Qui es-tu donc ? dis-le-nous afin que nous puissions transmettre ta réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dis-tu de toi ? — Je suis cette voix dont parle le prophète Isaïe et qui crie dans le désert : *Préparez la route du Seigneur.* » Ceux qui avaient été envoyés appartenaient à la secte des pharisiens, qui se donnaient comme les observateurs rigoureux de la loi et ne pouvaient approuver un nouveau rit religieux, tel que le baptême de Jean. Ils lui dirent donc : « Pourquoi baptises-tu, puisque tu n’es ni le Christ, ni Elie, ni prophète ? »

Jean leur apprit alors que son baptême n'était qu’un rit figuratif du vrai baptême qui devrait régénérer le peuple élu. « Mon baptême, dit-il, n’est qu’une simple purification au moyen de l’eau ; mais il y en a un au milieu de vous et que vous ne connaissez pas, qui viendra après moi, et qui pourtant a existé ayant moi je ne suis pas digne de délier les courroies de sa chaussure. »

Jean était à Béthabara au-delà du Jourdain, où il baptisait alors2.

—

1 Luc., I; 19-28.

2 La *Vulgate,* conformément à plusieurs manuscrits grecs, a mis ici le mot *Béthanie* au lieu de Béthabara. Béthanie n’était pas sur le bord du Jourdain, et Jean n’y pouvait baptiser ; tandis que Béthabara était une ville située sur le Jourdain, et *sur la rive opposée,* par rapport à Jérusalem. C’est pourquoi saint Jean se sert de ces expressions : au-delà du Jourdain. Quelques écrivains ont prétendu qu’il y avait deux Béthanie, l’une près de Jérusalem; l’autre au-delà du Jourdain. Cette opinion ne nous paraît pas fondée. Ceux qui l’ont soutenue pensaient que *tous* les manuscrits grecs portaient *Béthanie ;* c’est pourquoi ils ont cherché à expliquer ce mot. Mais il est faux que, dans tous les manuscrits grecs, on lise *Béthanie,* comme l’ont affirmé des critiques qui s’appuyaient sur l’autorité d’Origène. Des savants fort légers ont attribué à Origène la *substitution* du mot *Béthabara* à celui de Béthanie, en indi-

Jésus resta quelque temps aux environs de Béthabara après son baptême. Jean le voyant un jour venir vers lui, dit, à ceux qui l’entouraient : « Voici l'Agneau de Dieu ; voici Celui qui purifie le monde de ses péchés. C’est lui que j’avais en vue lorsque je disais : Un homme vient après moi, qui a existé avant moi, car il m’était supérieur. Je ne le connaissais pas comme tel, mais j’ai été envoyé baptiser dans l’eau pour annoncer sa manifestation en Israël. »

Jean dit ensuite comment il avait reconnu Jésus pour le Messie : « J’ai vu, dit-il, l’Esprit descendre du ciel, sous la figure d’une colombe, et se reposer sur lui. Je ne savais pas auparavant qu’il Vit le Messie ; mais CELUI qui m’a envoyé baptiser dans l’eau, me dit : « *Celui sur lequel tu verras descendre et s'arrêter l'Esprit*, *c’est Celui qui baptise dans l'Esprit-Saint.* Je l’ai vu, c’est pourquoi j’atteste qu’il est le *Fils de Dieu*1. »

Ainsi Jean proclamait la divinité de Jésus et son titre de Rédempteur du monde. L’Evangéliste2 résumé le témoignage du Précurseur dans cette pensée profonde : « Nous avons tout reçu de sa plénitude, et particulièrement une grâce qui doit remplacer l’autre grâce qui était la loi donnée par le ministère de Moïse ; la loi nouvelle consiste dans la grâce et la vérité qui ont été données par Jésus-Christ. Jamais personne n’a vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père nous l’a fait connaître. »

C’est ainsi que, dès l’origine, la révélation nouvelle était comprise par Jean-le-Baptiste comme un témoignage divin donné au monde par le Christ, Dieu et Ré-

—

quant, sans l’avoir lu probablement, le texte que nous citons plus lias. Origène n’a *substitué* aucun mot et il n’a pas dit qu’on lisait *Béthanie* dans Ions les manuscrits, mais dans *presque tous* (*Comment. in Joann.,* t. VI, ij 24) : *ayriSàv h* πάσ. τοί;άντιγοά«οι; χείται; et il adopte la leçon du petit nombre: Béthabara. Saint Jean Chrysostome (Homil. XVII. *In C.* 1. *Joann.)* mentionne les deux leçons que l’on trouve dans les manuscrits, et dit que les meilleurs exemplaires portent "Béthabara : *ôt» Si* τώ» *αντιγράφων άχριβΐστιρον* εχιι ε’ν Βη9α6αρα. Saint Epiphane *[Ado. Ikvres.,* lib. 11; 13), parle des deux leçons et adopte Béthabara.

1 Joann., I; 29-34.

2 *Ibid.,* 16-17.

dempteur, dont l’influence bienfaisante est la grâce, dont la parole est vérité.

Un autre jour1, Jean, voyant passer Jésus, dit : « Voici l’Agneau de Dieu. » Deux de ses disciples ayant entendu ces paroles suivirent Jésus qui, s’en étant aperçu, leur dit : « Que demandez-vous ? » Ils répondirent : « Rabbi2, où demeures-tu? — Venez et voyez, leur dit Jésus. » Ils le suivirent, connurent sa demeure, et restèrent avec lui depuis la dixième heure jusqu’à la fin du jour3. André, frère de Simon-Pierre, était un des deux disciples qui avaient entendu les paroles de Jean et qui avaient suivi Jésus4. Ayant rencontré son frère Simon, il lui dit : « Nous avons, trouvé le Messie ; » et il l’amena à Jésus qui, en le voyant, lui dit : « Tu es Simon, fils de Jona ; tu t’appelleras Cephas5. »

Le lendemain, Jésus quitta la Judée et se dirigea vers la Galilée6. Il rencontra Philippe et lui dit : « Suis-moi7. » Philippe était de la ville de Bethsaïda comme André et Pierre. Philippe ayant rencontré Nathanaël, lui dit : « Nous avons trouvé CELUI que Moïse et les prophètes ont prédit : c’est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. « Nathanaël lui répondit : « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? — Viens et vois, » reprit Philippe. Jésus recevant Nathanaël lui dit: « Voilà un vrai Israélite, en qui il n’y a pas d’hypo-

—

1 Joann., I; 35-51.

2 Ce mot signifie : *Maître.*

3 La journée était divisée en douze heures, de six heures du matin à six heures du soir. La dixième heure répondait ainsi à quatre heures après midi, et les deux disciples restèrent deux heures avec Jésus.

4 Il est probable que l’autre disciple était Jean l’Evangéliste, qui tait son nom par modestie. Ayant été disciple de Jean-le-Baptiste, il sut par lui- même tout ce qu’il a raconté dans son évangile de ce grand personnage.

5 Cephas signifie *Pierre.* On doit remarquer que Jésus donna ce titre à Simon,’ sans solennité, le premier jour qu’il le vit ; et que l’Evangéliste rapporte ce fait sans y attacher de mystère ni d'importance.

6 Il ne faut pas confondre ce voyage de Béthabara, en Galilée, avec celui que fit Jésus après un nouveau voyage en Judée. Saint Jean mentionne expressément les deux : I, 43, et III, 22; IV, 3. Les autres Evangélistes n’ont mentionné que le second, qui eut lieu après l’emprisonnement de Jean-le-Baptiste.

7 Joann., I ; 43-51.

crisie. —Comment me connais-tu? répondit Nathanaël,

— Je t’ai vu, reprit Jésus, sous un figuier, avant que Philippe t’ait parlé. — Rabbi, dit Nathanaël, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d’Israël. » Jésus lui répondit : « Tu crois parce que je t’ai dit t’avoir vu sous un figuier ? Tu verras de plus grandes choses. » Puis, s’adressant à tous ceux qui l’écoutaient, il leur dit : « En vérité, en vérité, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu descendre, remonter, s’arrêter sur le *Fils de l’homme.* »

Jésus se nommait toujours *Fils de l’homme*, lorsqu’il parlait le plus clairement de sa divinité, et lorsque, comme Nathanaël, on lui donnait le titre de Fils de Dieu. Le dogme de sa double nature divine et humaine éclate ainsi dès les premières pages de l’Evangile.

Trois jours après cet événement, Jésus se trouvait à Cana, en Galilée1. Il y fut invité à une noce avec sa mère et ses disciples. Le vin ayant manqué pendant le repas, la mère de Jésus lui dit : « Ils n’ont plus de vin.

— Femme, lui dit Jésus, que nous importe à toi et à moi? mon heure n’est pas encore venue. »

Jusqu’alors, en effet, sa mission n’avait pas commencé. Marie, qui connaissait la bonté aussi bien que la puissance de son Fils, ne prit point sa réponse pour un refus ; elle dit aux serviteurs : « Faites ce qu’il vous dira. » Il y avait dans la maison six grandes urnes de pierre qui servaient aux purifications. Elles contenaient, chacune, deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : « Emplissez les urnes d’eau. » Ceux-ci les emplirent jusqu’en haut. Alors Jésus leur dit : « Puisez « maintenant, et portez au chef du festin.« Ils le firent, mais sans avertir de ce qui était arrivé. Lorsque le chef du festin eut goûté l’eau changée en vin, il appela l’époux et lui dit : « Tout le monde sert d’abord le bon vin, et donne le plus mauvais quand les palais sont déjà émoussés ; toi, au contraire, tu as gardé le bon vin jusqu’à ce moment. »

—

1 Joann., II; 1-11

Tel fut le premier miracle opéré par Jésus. Ses disciples qui en furent témoins crurent en lui. De Cana, Jésus se rendit à Kapernaüm1 ; sa mère, ses cousins2et ses disciples l’y suivirent, mais ils n’y séjournèrent que quelques jours. Comme la Pâques était proche, Jésus se rendit à Jérusalem pour y célébrer cette fête.

—

1 Joan., II 12-14.

2 Saint Jean se sert du mot de *frères* pour les désigner, selon l’usage de l'Orient. Nous ferons plus tard connaître ces personnages.

# II

— Première Pâques célébrée par Jésus depuis son baptême.

— Marchands chassés du temple une première fois.

— De nombreux disciples s’attachent à lui.

— Nicodème.

— Mission en Judée.

— Jean à OEnnon, près de Salim.

— Dernier témoignage de Jean et fin de sa mission.

— Son emprisonnement.

— Retour de Jésus en Galilée à travers la Samarie.

— La Samaritaine.

— Retraite au Désort et jeune de quarante jours.

— Jésus à Nazareth et à Kapernaüm.

— Pêche miraculeuse.

— Vocation des quatre premiers Apôtres : Pierre et André, Jacques et Jean.

— Miracles à Kapernaüm.

— Vocation de Lévi.

— Constitution du collège apostolique.

— Sermon des béatitudes.

— Voyage vers Jérusalem.

— Arrivée à Naïm.

— Résurrection d’un jeune homme.

— Message que Jésus reçoit de Jean prisonnier.

— Jésus à Béthanie.

— Simon le Pharisien et la femme pécheresse.

(Ann. 30-31.)

Lorsque Jésus entra dans le temple, il y trouva des marchands qui vendaient des bœufs, des brebis, des colombes ; ainsi que des changeurs assis à leurs comptoirs. Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple avec les brebis et les bœufs ; il jeta à terre l’argent des changeurs et renversa leurs tables. A ceux qui vendaient des colombes, il dit : « Emportez tout cela d’ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de commerce. »

Les disciples, témoins de ce fait, se rappelaient ce passage du Psaume : « Le zèle de ta maison m’a dévoré1. » Pleins de foi en Jésus, ils cherchaient dans les prophéties ce qui pouvait les éclairer sur ses actions. Ils furent témoins du même zèle trois ans plus tard, lorsque Jésus alla à Jérusalem pour la dernière Pâques.

Les Juifs qui ne connaissaient pas le caractère divin de Jésus étaient étonnés de ce qu’il venait de faire :

—

1 Jean, II; 14-23. - Ps. LXVIII; 10.

« Quel miracle fais-tu, lui dirent-ils, pour prouver que tu as le droit d’en agir ainsi ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. Ces paroles renfermaient un témoignage en faveur de sa puissance divine et une prophétie ; car il faisait allusion à son corps, temple de la divinité, que les Juifs crucifieraient et qui ressusciterait le troisième jour.

Les Juifs ne comprirent pas ce sens prophétique et mystérieux ; aussi répondirent-ils : « On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, et toi, tu le rebâtirais « en trois jours1 ! » Ils considérèrent la réponse de Jésus comme un blasphème, puisqu’il ne pouvait la faire sans s’attribuer la puissance divine : ils s’en souvinrent lorsqu’ils voulurent le condamner à mort.

Les disciples, déjà certains de la divinité de Jésus, ne regardèrent point sa réponse comme blasphématoire, mais ils n’en découvrirent le sens prophétique qu’après sa résurrection.

Pendant son séjour à Jérusalem, Jésus fit un grand nombre de miracles, et beaucoup de gens crurent en lui. Parmi les nouveaux disciples, plusieurs n’étaient pas sincères ; mais, comme il connaissait les intimes pensées des hommes, il ne se fait pas à tous, et il n’avait besoin que du témoignage de sa vision divine pour connaître ceux auxquels il devait accorder sa confiance.

Parmi les nouveaux disciples2, il y en avait, un qui jouissait d’une haute réputation parmi les Israélites ; il se nommait Nicodème, et était pharisien. Il vint à Jésus pendant la nuit et lui dit : « Rabbi, nous savons que tu es un Maître envoyé de Dieu, car personne ne peut faire des miracles comme toi, à moins que Dieu ne soit avec lui. » Jésus lui répondit : « En vérité, en

—

1 Selon Josèphe (*Antiq. Jui.,* XV, 14), Hérode commença la reconstruction du temple la dix-huitième année de son règne. Or, Hérode régna trente-sept ans et mourut environ un an après la naissance de Jésus-Christ. Il régna donc dix-neuf ans depuis qu’il eut commencé la reconstruction du temple. Jésus- Christ avait trente ans lorsqu'il chassa, pour la première fois, les marchands du temple. Il y avait donc quarante-neuf ans que la reconstruction avait commencé, et elle était terminée depuis trois ans lorsque les Juifs disaient à Jésus qu’on avait mis quarante-six ans à faire les travaux.

2 Joann., III; 1-21.

vérité, je te le dis, si on ne renaît de nouveau, on ne peut voir le royaume de Dieu. »

Cette réponse donne à penser que Nicodème n'avait pas une idée juste de ce royaume, c’est-à-dire de la Nouvelle Alliance, et qu’il ne regardait Jésus que comme un prophète appelé à relever la race d’Abraham. Jésus voulut lui faire comprendre que l’élection exclusive de la race d’Abraham allait cesser, et qu’une alliance serait contractée avec tous les hommes régénérés, quelle que fût leur origine.

Nicodème ne pouvait atteindre à une aussi haute doctrine : « Comment, dit-il, un homme peut-il naître quand il est vieux ? Est-ce qu’il peut rentrer dans le sein de sa mère et renaître ? » Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis : il n’y a que celui qui renaîtra par le moyen de l’eau et de l’Esprit qui peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l’Esprit est esprit. Ne t’étonne donc pas de ce que je t’ai dit il faut naître de nouveau. Le vent souffle où il veut ; tu entends le souffle, mais tu ne sais d’où il vient ni où il va ; il en est ainsi de Celui qui est né de l’Esprit. »

Telle est le premier point de doctrine que Jésus ait expliqué. L’Alliance Nouvelle que Dieu contractait avec l’humanité était basée, non sur une origine charnelle, mais sur une régénération spirituelle, s’opérant par l’eau, c’est-à-dire par le baptême.

Nicodème ne pouvait encore comprendre cette doctrine : « Comment, dit-il, ces choses peuvent-elles se faire ? » Jésus lui répondit : « Tu es maître en Israël, et tu les ignores ? En vérité, en vérité, je vous le dis, j’exprime ce que je sais, j’atteste ce que j’ai vu, et vous ne recevez pas mon témoignage. Si, lorsque je vous parle de choses terrestres, vous ne croyez pas, comment me croirez-vous si je vous révèle les choses du ciel ; car personne n’est monté au ciel, sinon CELUI qui en est descendu, le Fils de l’homme, qui est du ciel ; mais, pour que tout croyant ne périsse pas et ait la vie éternelle, il faut que le Fils de l’homme soit élevé, comme le serpent élevé par Moïse dans le désert. Car

Dieu a aimé le monde jusqu’à lui donner son Fils unique afin que tous ceux qui croiront en lui ne périssent pas, mais qu’ils possèdent la vie éternelle ; Dieu n’a point envoyé son Fils dans le monde pour le juger, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n’est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, puisqu’il refuse de croire au nom du Fils unique de Dieu. Ce jugement est basé sur ce que la lumière est venue dans le monde, et que des hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. Il en a été ainsi parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, celui qui fait le mal hait la lumière, et il n’agit pas au grand jour de peur de s’attirer le blâme. Celui, au contraire, qui agit avec sincérité, agit à la lumière, et ne craint pas que ses œuvres ne soient connues parce qu’elles sont faites en Dieu. »

Jésus expliqua à Nicodème qu’il ne pouvait comprendre la mission de l’Homme-Dieu jusqu’à ce que, par son sacrifice, il lui eût mérité la grâce de la foi ; et que s’il ne voyait pas la lumière et ne comprenait pas la vérité de sa mission divine, c’est que son cœur n’était pas pur. La pratique de la vertu conduit à la vérité ; le Sauveur, par son sacrifice, transforme la conviction en cette foi divine qui est le principe du salut, et qui n’est donnée qu’à ceux qui, par la régénération baptismale, font partie du royaume de Dieu ou de la Nouvelle Alliance. L’eau baptismale n’a pas, par elle-même, la vertu de sanctifier, mais elle est *le signe* de la communication de l’Esprit qui régénère l’homme, le purifie, le fait naître à une vie nouvelle ; c’est pourquoi Jésus dit qu’il faut renaître *de l’eau et de l'Esprit.*

Jésus, après les fêtes de Pâques, parcourut la Judée avec ses disciples1. Ceux-ci, par son ordre, baptisaient ceux qui venaient entendre ses instructions. Il ne baptisait pas lui-même2 ; mais, comme ses disci-

—

1 Joann., III; 22-36. En revenant de Judée, et passant par la Samarie, il dit qu’il n’y avait plus que *quatre mois* jusqu’à la moisson, c’est-à-dire jusqu’à Pâques, époque où la première gerbe était offerte à Dieu. Il resta donc huit mois en Judée. (V. Jean.. IV; 35.)

2 *Ibid.,* IV; 2. Le baptême que donnaient alors les Apôtres n’était qu’un rite

ples baptisaient, le bruit s’était répandu qu’il baptisait aussi. Jean-le-Baptiste se trouvait alors à OEnnon, près de Salim. Il y avait beaucoup d’eau en cet endroit et on y accourait pour recevoir son baptême.

Ses disciples avaient alors avec les Juifs une discussion touchant la purification. Sans doute que les disciples de Jean regardaient le baptême de leur maître comme le seul qui pût rendre pur. Ayant entendu dire que Jésus baptisait, ils vinrent à Jean et lui dirent : « Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain et auquel tu as rendu témoignage : voici qu’il baptise et que tous viennent à lui. » Jean leur répondit : « Cet homme ne peut rien recevoir qui ne soit un don du ciel. Vous reconnaissez que je vous ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j’ai été envoyé pour l’annoncer. Celui qui possède l’épouse est l’époux ; or l’ami de l’époux qui se tient tout près et qui l’écoute se réjouit d’entendre la voix de l’époux. Ma joie est donc à son comble. Il faut que celui-ci croisse et que je diminue. Celui qui est d’En Haut est au-dessus de tous. Celui qui est de la terre est de terre et parle de la terre. Celui qui est du ciel est supérieur à tous. Il atteste ce qu’il a vu et entendu, et personne ne comprend son témoignage. Celui qui y croit reconnaît que Dieu est véridique ; car CELUI que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu ; et Dieu ne lui a point mesuré l’esprit. Le Père aime son Fils et lui a tout remis entre les mains. Celui qui croit dans le Fils a la vie éternelle ; mais celui qui refuse de croire au fils ne verra pas la vie ; la colère de Dieu demeure sur lui. »

C’est par ce sublime témoignage rendu à la divinité de Jésus que Jean-le-Baptiste termina sa mission. Bientôt après il fut emprisonné par Hérode.

Cependant, Jésus ne voulait point autoriser les pharisiens qui, pour humilier Jean, répandaient le bruit qu’il avait plus de disciples que lui et qu’il en baptisait figuratif du vrai baptême. Ce dernier ne fut administré qu’après le sacrifice du Rédempteur, dont il est l’image, et qui lui donne son efficacité.

davantage1, C’est pourquoi il quitta la Judée et se dirigea vers la Galilée.

Pour s’y rendre, il traversa la Samarie2. Il passa par une ville de cette province appelée Sichar, située auprès du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. Il y avait là le puits de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s’assit sur le bord du puits. Il était environ la sixième heure. Une Samaritaine vint puiser de l’eau. Jésus lui dit : « Donnes-moi à boire. » Ses disciples étaient allés à la ville acheter de quoi manger. La Samaritaine lui répondit: « Comment, toi qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis du pays de Samarie ? » En effet, les Juifs étaient ennemis des Samaritains3, Jésus lui dit : « Femme, si tu connaissais ce que Dieu t’accorde en ce moment, et quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui en aurais demandé toi-même, et il t’aurait donné de l’eau vive. — Maître, reprit la femme ; tu n’as pas avec quoi puiser, et le puits est profond ; comment donc as-tu de l’eau vive ? Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits et y a puisé de l’eau pour lui et pour ses troupeaux ? » Jésus lui répondit : « Celui qui boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l’eau que je lui donnerai n’aura plus jamais soif, et l’eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante à jamais. » La femme lui dit : « Maître, donne-moi cette eau, afin que je n’aie jamais soif et que je ne vienne plus en puiser ici. » Jésus lui dit : « Va chercher ton mari et amène-le ici. » La femme répondit : « Je n’ai pas de mari. — C’est vrai, reprit Jésus, tu n’en as pas. Tu en as eu cinq, mais l’homme que tu as maintenant n’est pas ton mari; tu as donc dit la vérité. — Maître, dit la femme ; je vois que tu es un prophète. Dis-moi alors qui a raison, de nos pères qui nous ont dit d’adorer Dieu sur cette montagne qui est près d’ici, ou des Juifs qui prétendent que c’est à Jérusalem qu’il faut

—

1 Joann., IV; 1-3.

2 Joann., 4-42.

3 Les Samaritains étaient des Juifs de l’ancien royaume d’Israël mélangés de païens transportés des rives de l’Euphrate par les anciens rois d’Assyrie.

l’adorer. — Femme, reprit Jésus, crois-moi ; l’heure vient où vous n’adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous autres, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut sortira des Juifs. Mais l’heure vient, et elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que demande le Père. Dieu est Esprit et ceux qui l’adorent le doivent adorer en esprit et en vérité. » La femme lui dit : « Je sais que le Messie1 doit venir ; lorsqu’il sera venu, il nous apprendra toutes choses. » Jésus lui répondit : « Je le suis, moi, qui te parle2. »

Au même instant, ses disciples arrivèrent ; ils étaient étonnés de ce qu’il parlait à une femme ; aucun cependant ne lui dit : « Que lui demandes-tu ? » ou : « Pourquoi parles-tu avec elle ? » Ils en étaient sans doute d’autant plus étonnés que cette femme était une Samaritaine.

La femme, à l’arrivée des disciples, laissa sa cruche, courut à la ville et dit à ceux qu’elle rencontra : « Venez voir un homme qui m’a dit tout ce que j’ai fait ; ne serait-ce pas le Christ ? » Ils sortirent de la ville et vinrent vers lui. Pendant ce temps-là, ses disciples le pressaient de prendre quelque nourriture ; mais il leur dit : « J’ai à prendre une nourriture que vous ne connaissez pas. » Les disciples disaient entre eux : « Quelqu’un lui aurait-il apporté à manger ? — Ma nourriture, leur dit Jésus, est de faire la volonté de Celui qui m’a envoyé, afin d’accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas qu’il faut encore quatre mois jusqu’à ce que la moisson arrive ? Et moi, je vous le dis : Levez les yeux et voyez les champs qui déjà blan-

—

1 Ici l’Evangéliste met une parenthèse pour expliquer que *Messie* est la même chose que *Christ.*

2 Des critiques ont prétendu que Jésus ne s’était pas donné pour le Messie au début de sa mission. Il leur donne lui-même un démenti par les paroles si positives qu’il a adressées à la Samaritaine. On ne peut lire une seule ligne des Evangiles, depuis le commencement, sans trouver la preuve que le système de ces critiques leur est diamétralement opposé. Il serait plus honnête de rejeter l’Evangile que de l’admettre en apparence pour en nier toutes les affirmations.

chissent pour la moisson. Dans ce travail, celui qui moissonne reçoit pour récompense une récolte pour la vie éternelle ; mais il est juste que celui qui a semé se réjouisse aussi bien que celui qui moissonne. Toutefois, on peut lui appliquer aussi le proverbe : L’un sème et l’autre moissonne. En effet, je vous ai envoyé moissonner dans un champ que vous n’avez pas labouré. D’autres ont travaillé, et vous, vous entrez dans leurs travaux. »

Depuis longtemps les prophètes cultivaient le peuple Israélite et le préparaient à la venue du Messie ; les apôtres devaient moissonner et recueillir le bon grain des élus pour la vie éternelle. Mais Jésus les avertit que ceux qui avaient semé seraient récompensés aussi bien que ceux qui étaient appelés à récolter. Dans le royaume de Dieu, tout travail mérite récompense ; ce n’est pas le succès qui est récompensé, mais seulement l’acte produit par la foi. Le succès, en effet, est entre les mains de Dieu, et le travail est l’unique lot qui soit échu aux ouvriers que Dieu veut employer dans son œuvre. Seule, la grâce de Dieu peut atteindre les âmes, les pénétrer, les amener au bien. Cette grâce est l’eau vive qui les désaltère ; Dieu seul en est la source, et il la donne à qui il veut et quand il le veut.

Dès le début de sa mission, Jésus voulut visiter les Samaritains, afin de prouver aux Juifs que leurs ennemis étaient appelés aussi bien qu’eux à la Nouvelle Alliance, et que l’Évangile n’avait pas le caractère exclusif du culte de Jérusalem. Ce n’était plus ni dans cette ville, ni sur la montagne sacrée de la Samarie que Dieu voulait être exclusivement adoré ; il appelait à son alliance, sans distinction de race, tous les adorateurs sincères, et il répudiait les rites purement extérieurs dans lesquels les Juifs mettaient toute leur espérance. Les pécheurs eux-mêmes n’étaient pas exclus ; l’eau vive de la grâce pouvait purifier la Samaritaine, malgré les désordres de sa vie.

Cette doctrine, douce, spirituelle et pure, devait paraître bien extraordinaire en présence du culte exclusif du Juif, et d’un polythéisme, si sensuel pour les

uns, si sauvage pour la plus grande partie de l’humanité. Elle toucha le cœur des habitants de Sichar, qui accoururent voir Celui qui avait lu dans le cœur de la Samaritaine, et le prièrent de s’arrêter dans leur ville. Jésus y resta deux jours pendant lesquels un grand nombre furent convaincus de sa mission divine et crurent en lui. Ils disaient alors à la Samaritaine : « Ce n’est plus maintenant à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons en lui, car nous l’avons entendu et nous savons qu’il est le Sauveur du monde. »

Après un séjour de deux jours à Sichar, Jésus partit pour la Galilée1. Mais tout à coup il disparut et il fut enlevé par l’Esprit jusqu'au Désert2. Il y demeura quarante jours et y fut tenté par le diable.

Le peuple hébreu qui, dans sa vie de peuple, a été un symbole du Messie, avait passé *quarante ans* dans le Désert de Judée, après être sorti de la servitude et avant de se constituer comme peuple. Jésus, avant de donner au royaume de Dieu sa constitution, devait passer *quarante jours* dans ce même Désert, et y être tenté, comme l’avait été le peuple hébreu. Il ne mangea point pendant ces quarante jours, et, lorsqu’ils furent écoulés, il eut faim. Alors le diable lui dit :« Si tu es le Fils de Dieu, dis à cette pierre qu’elle devienne un pain.» Jésus lui répondit : « Il est écrit que l’homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu. » Le diable l’enleva et lui fit voir, comme du haut d’une montagne très-élevée, tous les royaumes du monde, et lui dit : « Je te donnerai pouvoir sur tous ces royaumes et leur gloire, car tout cela m’a été livré et je le donne à qui je veux. Si tu te prosternes devant moi, tout sera à toi. » Jésus lui répondit : « Il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul. » Le diable le transporta à Jéru-

—

1 Joann., IV; 43. Saint Jean dit que c’est en ce voyage qu'il prononça la parole : « Qu’un prophète n’est pas honoré dans son pays, » L’événement qu’il indique est raconté par saint Luc, IV; 14-30, et fait suite à ce que nous avons déjà emprunté à son Evangile. On voit que saint Jean avait voulu le compléter par ce qui précède dans notre récit, et qu’il renvoie indirectement à saint Luc pour le fait de Nazareth. Saint Luc l’a fait précéder de la retraite au Désert.

2 Luc, IV; 1-13; - Math., IV; 1-11; - Marc, I; 12-13.

salem, le plaça sur le sommet du Temple, et lui dit: Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit qu’il a ordonné à ses anges de veiller à ta conservation et de te porter sur leurs mains, de peur que ton pied ne se heurte à quelque pierre. » Jésus lui répondit : « Il a été dit aussi : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Le diable alors le laissa, du moins pour quelque temps.

Lorsqu’il se fut retiré1, les anges de Dieu s’approchèrent de Jésus et le servirent. Pendant les quarante jours qu’il resta au Désert, il n’eut de rapport qu’avec les êtres spirituels, et n’eut d’autres compagnons que les animaux sauvages2. La vie de l’homme étant une tentation continuelle, Jésus voulut apprendre, par son exemple, comment on doit vaincre la tentation.

En sortant de sa retraite, il fut ramené par la puissance de l’Esprit en Galilée. Le bruit des miracles qu’il avait faits en Judée l’y avait précédé3, et on parlait beaucoup de lui dans tout le pays. Il entrait dans les synagogues et tous parlaient de son enseignement avec admiration. Il alla à Nazareth, où il avait été élevé. Il entra, selon sa coutume, dans la synagogue le jour du sabbat, et se leva pour lire. On lui donna le livre du prophète Isaïe. Dès qu’il eut déroulé le livre, il trouva l’endroit où il est écrit : « L’Esprit du Seigneur est sur moi : c’est pourquoi il m’a consacré par son onction ; m’a envoyé évangéliser ceux qui sont humbles; guérir ceux qui ont le cœur brisé ; annoncer la liberté aux captifs et la vue aux aveugles ; délivrer ceux qui sont dans les chaînes ; annoncer l’année salutaire du Seigneur4. » Ayant fermé le livre, il le rendit au ministre et s’assit. Tous ceux qui étaient dans la synagogue fixaient les yeux sur lui. Il commença ainsi son discours : « Les pa-

—

1 Math.,, IV; 11.

2 Marc, I; 13. Le Désert était celui où le peuple hébreu avait séjourné pendant quarante ans, et qui se trouve au midi de la Judée. On l'appelait le *Grand Désert,* ou simplement le *Désert.* Il est bien évident que, dans ce Désert, ni ailleurs, il n’y avait de montagne d’où l’on pût voir le monde entier. Il ne s’agit donc ici que d’une montagne imaginaire dont Satan essaya de donner l’illusion à Jésus.

3 Luc, IV; 14-32.

4 Isaï, LXI; 1-2.

rôles de l’Ecriture que vous venez d’entendre sont accomplies aujourd’hui. » Les paroles de grâce qui sortirent de sa bouche excitèrent l’admiration de tous; ils en convenaient hautement, mais ils ajoutaient pour le rabaisser : « N’est-ce pas le fils de Joseph ?» Il leur paraissait extraordinaire que le fils d’un homme de si petite condition pût s’énoncer avec tant de sagesse ; ne pouvant se refuser à l’évidence, ils remarquèrent qu’il n’avait pas fait en leur présence ces actions merveilleuses qui avaient retenti dans tout le pays. Jésus, qui connaissait leurs mauvaises dispositions, leur dit : « Vous me citerez ce proverbe : *Médecin*, *guéris-toi toi-même ;* fais voir qui tu es en opérant ici, dans ta patrie, les grandes choses que, dit-on, tu as opérées à Kapernaüm. » Et il ajouta : « En vérité, je vous le dis : Personne n’est considéré comme prophète dans sa patrie. Je vous le dis en vérité : il y avait beaucoup de veuves en Israël du temps d’Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, et qu’une grande famine régna sur toute la terre ; et Elle ne fut envoyé à aucune d’elles, mais à une femme veuve de Sarepta, au pays de Sidon. Sous le prophète Elisée, il y avait beaucoup de lépreux en Israël ; aucun d’eux ne fut guéri, et un seul le fut : Naaman, qui était Syrien. »

En entendant ces paroles, où Jésus leur disait si ouvertement qu’ils étaient moins dignes des grâces de Dieu que Kapernaüm, tous ceux qui étaient dans la synagogue furent remplis de colère ; ils se jetèrent sur lui, le chassèrent de la ville et le conduisirent vers la cime d’un roc situé près de la ville, afin de le précipiter en bas ; mais lui, passant au milieu d’eux, s’en alla.

Ils demandaient des prodiges ; Jésus les aveugla pour se soustraire à leur fureur.

Il se rendit à Cana1, où il avait changé l’eau en vin ; il y fut rejoint par un prince dont le fils était malade à Kapernaüm. Celui-ci ayant appris que Jésus était arrivé de Judée en Galilée, l’alla trouver et le pria de venir chez lui pour guérir son fils, qui était

Saint Jean, après avoir mentionné la visite à Nazareth racontée par saint Luc, ajoute au récit de ce dernier la visite faite à Cana. Joan., IV ; 44 ; *ibid.,* 46.

près de mourir. Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez pas. » Le prince lui dit : « Maître, viens avant que mon fils ne meure. » Jésus lui répondit : « Va*,* ton fils vit. » Cet homme crut à la parole de Jésus et s’en alla. Lorsqu’il était sur la route, il rencontra ses serviteurs qui accouraient au-devant de lui et qui lui dirent que son fils était plein de vie. Il leur demanda à quel moment il s’était trouvé mieux Ils lui répondirent : « Hier, à la septième heure, la fièvre le quitta. » Le père reconnut que c’était l’heure où Jésus lui avait dit : « Ton fils vit. » Et il crut avec toute sa famille.

C’était là le second miracle que faisait Jésus en Galilée depuis son retour de Judée1. Mais, pendant le séjour qu’il avait fait à Kapernaüm, avant son voyage en Judée, il en avait fait d’autres qui avaient excité la jalousie des habitants de Nazareth.

Jésus quitta Cana pour se rendre à Kapernaüm, où il prêchait les jours de sabbat2. Sa doctrine remplissait d’étonnement ceux qui l’entendaient ; on remarquait surtout qu’il s’exprimait comme ayant autorité.

Il se rencontra dans la synagogue un homme possédé de l’Esprit immonde et qui se mit à pousser de grands cris en disant : « Laisse-nous, Jésus de Nazareth ; qu’est-ce que cela peut te faire à toi et à nous? Es-tu venu pour nous détruire? Je sais qui tu es : le SAINT de Dieu. »

Jésus l’interpella et lui dit : « Tais-toi et sors de cet homme. » Il ne voulait pas que l’Esprit de mensonge attestât sa divinité. La divinité du Christ ne devait être prêchée que par lui avant l’effusion du Saint-Esprit. Lui seul, en effet, connaissait l’essence divine et pouvait en rendre témoignage. C’est pourquoi il enseigne sa double nature divine et humaine, et il défend, même à ses Apôtres, de l’enseigner3. Le démon ayant jeté le

—

1 On doit observer ici que saint Jean ne dit pas qu’il n’en avait pas fait d’autres en Galilée avant son voyage en Judée, où il en fit beaucoup selon lemême Evangéliste. IV; 45.

2 Luc, IV; 31-44.

3 Des critiques n’ont pas compris la raison de cette conduite de Jésus par rapport à l’enseignement de sa divinité ; ce qui les a conduits à des systèmes

possédé au milieu de l’assemblée, sortit sans lui causer aucun mal. Tous ceux qui furent témoins du miracle, étaient épouvantés et se disaient les uns aux autres : « Que signifie cela? il commande avec autorité et puissance aux Esprits immondes et ceux-ci lui obéissent ! » Il n’y avait, pas de localité, dans le pays, où l’on ne s’entretînt de ses prodiges.

En sortant de la synagogue, Jésus entra dans la maison de Simon. La belle-mère de ce disciple était alors tourmentée d’une fièvre violente. On le pria en sa faveur. Jésus s’approchant d’elle, ordonna à la fièvre de la quitter. Se levant aussitôt, cette femme le servit lui et ses disciples.

Au coucher du soleil, tous ceux qui avaient des malades les lui amenèrent. Il les guérit tous en leur imposant les mains. Les démons sortaient d’un grand nombre et s’écriaient : « Tu es le Fils de Dieu. » Mais Jésus, rejetant leur témoignage, leur défendait de dire qu’ils le connaissaient pour le Christ.

Dès qu’il fit jour, il se retira dans un lieu solitaire. La foule se mit à sa recherche, le trouva et ne voulait pas le laisser partir. Mais il dit : « Il faut aussi que j’aille annoncer le royaume de Dieu aux autres villes ; car telle est ma mission. »

Et il prêchait dans les synagogues de la Galilée.

Ce fut alors qu’il commença à choisir les Apôtres qu’il destinait à porter l’Evangile à tous les peuples de l’univers et à être les colonnes de son Eglise. Lorsque la foule se précipitait à sa rencontre pour entendre la parole de Dieu, il se tenait auprès du lac de Genesareth1 ; il vit deux barques sur le bord du lac : les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. Montant sur une de ces barques qui appartenait à Simon, il le pria de s’éloigner un peu de la terre, et s’asseyant il enseignait de là la foule qui était sur le rivage. Lorsqu’il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Navigue en pleine souvent dénués de sens, sur le prétendu développement du *plan de Jésus* et les prétendus progrès de ses idées messianiques One étude plus approfondie de l'Evangile les eût garantis de ces pauvres systèmes.

—

1 Luc, V; 1 et seq.

eau et jetez vos filets pour la pêche. — Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant, puisque tu le dis, je vais jeter le filet. « Lorsque lui et ses compagnons l’eurent fait, ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet était prêt de se rompre. Ils firent signe à leurs associés de l’autre barque de venir les aider, ils vinrent et remplirent tellement les deux barques qu’elles étaient sur le point d’être submergées. A cette vue, Simon-Pierre, saisi d’une crainte respectueuse, se jeta aux genoux de Jésus, en disant : « Maître, éloigne-toi de moi, car je suis un pécheur. » Ceux qui étaient avec lui partageaient les mêmes sentiments, en particulier Jacques et Jean, fils de Zébédée qui étaient associés de Pierre. Jésus dit à Simon : « Ne crains pas : à l’avenir tu seras pêcheur d’hommes. » Simon et ses associés ayant ramené leurs barques au rivage, abandonnèrent tout et suivirent Jésus.

Lorsqu’il passait par une des villes de la Galilée, un lépreux se jeta devant lui, la face contre terre, en lui disant : « Maître, si tu le veux, tu peux me guérir. » Jésus étendant la main, lui dit : « Je le veux, sois guéri. » D’après la loi1 le lépreux guéri devait se montrer aux prêtres, et présenter une offrande. Jésus voulait que la loi fût observée jusqu’au jour où, par son sacrifice, il aurait promulgué la Nouvelle Alliance. Il défendit à celui qu’il avait guéri de répandre le bruit du miracle dont il avait été l’objet, et il lui ordonna d’aller présenter son offrande comme si sa guérison eût été naturelle. Son but était de prouver à ses ennemis qu’il ne voulait pas condamner la loi, mais la compléter.

Tout le monde parlait de ses miracles et de ses instructions ; l’on accourait de toutes parts, les uns pour l’entendre, les autres pour lui demander la guérison de leurs infirmités. Lui ne recherchait pas le bruit, et il aimait à se retirer dans les déserts pour y prier.

—

1 Levit., XIV; 4.

Un jour qu’il enseignait, entouré de docteurs qui étaient venus de toutes les villes de Galilée, de Judée et de Jérusalem, la vertu du Seigneur se manifesta d’une manière particulière pour la guérison des maladies. Des hommes lui avaient apporté un paralytique couché dans un lit. Comme ils ne pouvaient l’entrer par la porte de la maison où il se trouvait à cause de la foule, ils montèrent sur le toit1*,* le descendirent au milieu de la salle et le placèrent devant lui. Jésus, voyant leur foi, dit : « Homme, tes péchés te sont remis. » Il savait que le péché était la cause de la maladie de cet infirme. Les scribes et les pharisiens, entendant ces paroles, murmuraient en eux-mêmes : « Quel est donc cet homme qui blasphème ainsi ? qui peut remettre les péchés, si ce n’est Dieu seul ? » Jésus connaissait leurs pensées ; au lieu de leur dire qu’il n’était pas Dieu et qu’il agissait seulement en vertu de la puissance qui lui aurait été déléguée, il affirma sa divinité en disant : « Que pensez-vous dans vos cœurs ? est-il plus facile de dire : tes péchés te sont remis, ou de dire : lève-toi et marche ? » Afin donc que vous sachiez que le fils de l’homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : « Lève-toi, dit-il en s’adressant au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison. » Aussitôt, en présence de tous ceux qui étaient là, le paralytique se leva, souleva le lit sur lequel il était couché, et s’en alla dans sa maison en glorifiant Dieu. Tous furent remplis de stupeur et glorifiaient Dieu. Sous l’impression de la crainte religieuse qu’ils ressentaient, ils disaient : « Nous avons vu aujourd’hui des choses admirables ! »

Ces miracles étaient évidents ; on comprenait que Dieu seul pouvait en être l’auteur, et que le Fils de l’homme qui remettait les péchés, commandait en maître aux maladies et agissait en son propre nom, était le Fils de Dieu.

En sortant de la maison où le paralytique avait été

—

1 En Palestine, beaucoup de maisons étaient couvertes en plate-forme et d'une manière fort légère ; elles n’avaient pas de plancher sous la couverture.

guéri, Jésus passa devant le bureau où était assis un péager, nommé Lévi, il lui dit : « Suis-moi. » Et Lévi, abandonnant tout, le suivit. Il donna ensuite en son honneur, un grand festin dans sa maison, et il y invita un grand nombre de péagers et d’autres personnes. Les pharisiens et les scribes en murmurèrent et dirent à ses disciples : « Pourquoi mangez-vous avec des péagers et des pécheurs ? » Jésus leur répondit : « Ceux qui se portent bien n’ont pas besoin de médecin : ceux- là seulement en ont besoin qui sont malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. *»* Les scribes et les pharisiens répliquèrent : « Pourquoi les disciples de Jean jeûnent-ils et prient-ils souvent comme ceux des pharisiens, tandis que les tiens mangent et boivent ? » Il leur répondit : « Est-ce que vous pouvez obliger au jeûne les enfants de l’époux, pendant que l’époux est avec eux ? Des jours viendront où l’époux leur sera ravi ; alors ils jeûneront. *»* Afin d’expliquer plus clairement sa pensée, il leur fit ces comparaisons : « Personne ne coud une pièce neuve à un vieux vêtement ; autrement l’étoffe neuve déchire l’ancienne et ne peut s’accommoder au vieux vêtement. Personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement le vin nouveau ferait éclater les outres, qui seraient perdues avec le vin. On met au contraire le vin nouveau dans des outres neuves ; et le vin et les outres sont ainsi conservés. Personne après avoir bu du vin vieux, n’en demande tout de suite du nouveau, car il dit : le vieux est meilleur. »

Les disciples avant d’avoir reçu l’Esprit-Saint, n’auraient pas été capables de comprendre la sublimité de la doctrine évangélique. Le divin Maître devait donc ménager, pour un temps, leur ignorance, et attendre que l’Esprit de Dieu les eût régénérés et les eût rendus dignes des communications divines.

Au sabbat appelé *second premier*1*,* Jésus passait

—

1 Luc, VI ; 1 et seq. On varie sur le sens qu’il faut donner à ces expressions de sabbat *second, premier.* Comme la fête de Pâques était proche alors, nous

dans un champ où le blé était mûr1. Ses disciples cueillirent des épis et en mangèrent le grain, après les avoir froissés dans leurs mains. Quelques pharisiens qui se trouvaient là, leur dirent : « Pourquoi faites-vous ce qui n’est pas permis les jours de sabbat ? » Jésus leur répondit : « Vous n’avez donc pas lu ce que fit David lorsque lui et ses compagnons eurent faim ? comment il entra dans la maison de Dieu, prit les pains de Proposition, en mangea et en donna à ceux qui étaient avec lui j cependant les prêtres seuls ont le droit d’en manger2. » Si David avait le droit d’en agir ainsi, lui serviteur de la loi, lé Fils de l’homme, maître de la loi et du sabbat, ne le pouvait-il pas? C’est ce qu’ajouta Jésus-Christ, en affirmant ainsi de nouveau sa divinité unie en lui à l’humanité.

Un autre samedi qu’il était entré dans la synagogue et qu’il y enseignait, il s’y trouva un homme qui avait la main paralysée. Les scribes et les pharisiens l’observaient afin d’avoir contre lui un sujet d’accusation, s’il guérissait le jour du sabbat. Jésus connaissait leurs pensées, c’est pourquoi il s’adressa à l’homme infirme et lui dit : « Lève-toi et tiens-toi au milieu de l’assemblée. « L’homme obéit. Jésus s’adressant alors à ses ennemis leur dit : « Je vous pose cette question : est-il permis de faire le bien le jour du sabbat, ou de faire le mal ? de sauver la vie ou de l’ôter ? » Il les regarda tous les uns après les autres, aucun ne répondit. Alors il dit à l’infirme : « Etends ta main. » Il l’étendit et elle fut guérie.

Au lieu de reconnaître la puissance de Celui qui commandait en maître à la nature, les scribes et les pharisiens, remplis de fureur, se mirent à discuter entre eux sur les moyens de nuire à Jésus. Mais lui, méprisant leurs complots, se retira sur une montagne où il passa la nuit en prière.

—

pensons que saint Luc appelle ainsi le second des sabbats solennels qui précédée il la Pâques, et qu'il désigne par le nom de *premiers.*

1 Luc, VI ; 1 el seq. La moisson était donc· proche; elle commençait à Pâques.

2 I Rois, XXI; 6; - Lévit., XXIV; 9; - Exod., XXIX; 32,

Dès que le jour fut venu il appela ses disciples et il en choisit douze d’entre eux, qu’il nomma Apôtres. Il les choisit au nombre de douze pour rappeler que dans la Nouvelle Alliance ils devaient remplacer les douze Patriarches, pères des douze tribus d’Israël. Toutes les Eglises particulières forment comme douze groupes distincts qui se rattachent à l’un des douze Apôtres, son père dans la foi. Les douze Apôtres, assis sur douze trônes, dans les Cieux, sont les Pères des douze tribus du nouvel Israël ; ils les jugent, les dirigent et les conduisent sous le gouvernement du chef suprême et unique. Jésus-Christ, et sous l’inspiration du Saint-Esprit. Ainsi l’Eglise terrestre est toujours en communion avec l’Eglise céleste et gouvernée par les Apôtres dont les pasteurs ne sont que les délégués1. Tels sont les noms des douze Apôtres : « Simon surnommé Pierre et André son frère, Jacques et Jean, Philippe et Barthélémy, Mathieu et Thomas, Jacques d’Alphée et Simon surnommé Zelote, et Judas fils de Jacques et Judas Iscariote qui fut traître2. » Il descendit avec eux de la montagne et s’arrêta sur un plateau3 où il trouva la foule de ses disciples, et une grande multitude de gens accourus de toute la Judée, de Jérusalem, des côtes de la mer,

—

1 Tel est le sens de ces paroles : « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d’Israël. (Math., XIX; 2S.)

2 Cette élection *par couple* est très-clairement exposée par saint Luc. Saint Mathieu et saint Marc donnent à Judas, frère de Jacques, le nom de Thaddée et le placent avant Simon qu’ils surnomment le Chananéen. Dans les trois Evangélistes, Simon-Pierre est choisi *le premier,* et saint Mathieu dit expressément, qu’il l’a été ; mais il est bien clair qu’il ne s’agit ici que d’une classification et que le mot *premier* n’y a d autre sens que celui de *priorité* dans l’ordre de la vocation à l’apostolat. L’élection *par couple* est mentionnée par suint, Mathieu comme par saint Luc, sauf qu’il place Thomas avant Mathieu et Simon après Judas, frère de Jacques ou Thaddée Le récit de saint Marc est cordonne à celui des deux autres Evangélistes, mais il est fait avec moins de soin.

3 On a vu une contradiction en cet endroit entre saint Luc qui fait prononcer le sermon dans un *endroit plat,* et saint Mathieu qui le fait prononcer sur la montagne. (Luc, VI; 17: — Math., V; 1 ; — .VIII; 1.) Certain critique a ajouté même que l’on avait, tort d’appeler lu discours de Jésus : Sermon *de la montagne,* et l'intitule : *Sermon de la plaine.* Nous ferons observer que saint Luc n’a pas parlé d’une plaine, mais d’un *plateau* où Jésus rencontra une grande foule en descendant de la montagne. D’un autre côté, lorsque saint Mathieu a parlé d’une montagne, il n’a pas entendu certainement que la foule pouvait se trouver sur la pente. » Il s’agit donc, dans les deux Evangélistes, d’un plateau se trouvant dans la montagne où Jésus était allé prier.

de Tyr et de Sidon, pour l'entendre et demander la guérison de leurs infirmités. Il guérit ceux qui étaient possédés d’Esprits immondes ; chacun cherchait à le toucher, car il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous.

Jésus ayant alors jeté les yeux sur ses disciples, leur dit :

« Bienheureux, vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est le vôtre. Bienheureux, vous qui avez faim maintenant, parce que vous serez rassasiés. Bienheureux, vous qui pleurez, parce que vous serez dans la joie. Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous haïront, vous diviseront, vous chargeront d’opprobres, et abjureront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l’homme, réjouissez-vous ce jour-là et tressaillez d’allégresse, car votre récompense est abondante dans le ciel. En effet, c’est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes. »

Les premiers disciples de Jésus étaient de pauvres gens au cœur simple et droit. Les biens temporels ne les avaient point corrompus ; c’est pour cela que, les premiers, ils avaient été appelés au royaume de Dieu, c’est-à-dire à la société nouvelle qui reconnaît Dieu pour son roi. Après avoir fait le portrait de ses disciples, Jésus fait celui de ses adversaires :

« Malheur à vous, riches, car vous possédez votre consolation ! malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous serez affamés ! Malheur à vous qui êtes maintenant dans la joie, car vous gémirez et pleurerez. Malheur à vous, quand les hommes diront du bien de vous, car ils en agissaient ainsi envers les faux prophètes. »

Dans ce préambule, Jésus traçait les principaux traits du caractère de ses disciples et de ses adversaires : les premiers, pauvres et persécutés ; les seconds riches et honorés. Cependant l’avantage était du côté des disciples, traités par les Juifs de l’époque comme les prophètes l’avaient été dans tous les temps, tandis que ses adversaires étaient honorés comme les faux prophètes l’avaient été parleurs ancêtres.

Il exposa ensuite les perfectionnements que la Nouvelle Alliance devait apporter à l’Ancienne1 :

« Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu les détruire, mais les compléter. Je vous le dis en vérité : tant que dureront le firmament et la terre, un iota, un point ne seront pas retranchés de la loi, et l’on ne sera pas dispensé de l’accomplir2. » Mais l’accomplissement de la loi n’est pas la perfection, comme le pensaient les scribes et les pharisiens. La Nouvelle Alliance est plus parfaite que l’Ancienne. Cette dernière défend l’homicide ; la Nouvelle défend de se mettre en colère contre le prochain et d’avoir de la rancune contre lui. L’ancienne loi défend la fornication ; la nouvelle interdit de jeter les yeux sur une femme avec concupiscence, ordonne d’éviter à tout prix ce qui peut conduire au péché. L’ancienne autorise le divorce ; la nouvelle ne le permet qu’en cas d’adultère. L’ancienne défend le parjure ; la nouvelle défend même le serment. L’ancienne autorise une juste vengeance ; la nouvelle ordonne de pardonner l’injure. L’ancienne ordonne d’aimer son prochain et permet de haïr son ennemi ; la nouvelle ordonne d’aimer ses ennemis, et donne Dieu lui-même comme le modèle de la perfection à laquelle l’homme doit tendre.

Après cette comparaison, Jésus développa les vertus que devaient pratiquer ses disciples :

« Ne faites pas le bien pour être vus des hommes, mais pour plaire à Dieu. Lorsque tu fais l’aumône, ne va pas le chanter au son de la trompette, comme font les hypocrites, dans les synagogues et dans les rues. Quand tu pries, ferme ta porte et prie ton Père en secret et ne prononce pas beaucoup de paroles, comme le font les païens. Lorsque vous jeûnez, n’imitez pas les hypocrites qui prennent des airs tristes et abattus ; au contraire, lavez-vous, parfumez-vous la

—

1 Dans notre analyse, nous avons emprunté à saint Luc et à saint Mathieu qui expose la doctrine de ce discours avec plus de détail dans ses chapitres V. VI, VII.

2 Dans la loi, il y a la partie dogmatique et morale qui est immuable, et la partie figurative qui devait cesser à l'avènement du Messie qu’elle figurait.

tête, afin que l’on ne sache pas que vous jeûnez. N'amassez pas de trésors terrestres, mais des trésors célestes. Que ce soit la lumière de votre conscience qui illumine toute votre vie.

« Personne ne peut servir deux maîtres : Dieu et l’argent.

Ne vous tourmentez pas pour l’avenir : Dieu veille sur vous. Voyez les oiseaux du ciel et les fleurs des champs. Si Dieu les nourrit et leur donne leur parure, pensez-vous qu’il n’aura pas soin de vous qui valez mieux qu’eux ? Cherchez d’abord le royaume de Dieu et sa justice. Le reste vous sera donné par surcroît.

Ne jugez pas, si vous voulez n’être pas jugés ; vous serez mesurés avec la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres. Pourquoi vois-tu un fétu dans l’œil de ton frère, et ne vois-tu pas une poutre qui est dans le tien ? Comment dis-tu à ton frère : Permets que j’ôte le fétu qui est dans ton œil, lorsque tu as une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte d’abord la poutre de ton œil, et alors tu verras clair pour ôter le fétu de l’œil de ton frère.

Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, et ne jetez pas les perles devant les pourceaux, ils ne sauraient les apprécier ; ils les fouleraient aux pieds.

Soyez comme des mendiants vis-à-vis de Dieu ; demandez, insistez dans vos demandes, et vous obtiendrez ce qui sera juste, et pour votre bien.

Faites aux autres ce que vous voulez que l’on fasse pour vous. Cette règle résume la loi et les prophètes.

Le but de toute la vie terrestre est la vie céleste ; mais la porte pour y entrer est étroite ; pour y passer il faut jeter par terre tout le bagage des choses terrestres. Celui qui en est chargé, le riche, ne pourra pas plus facilement entrer par la porte de la vie éternelle, que le chameau par le trou d’une aiguille1*.* II en est qui vous indiqueront une autre voie. Ce

—

1 On a donné à ce passage plusieurs interprétations. Les uns entendent par le *trou d'aiguille* une petite porte par laquelle un chameau ne pouvait passer sans être déchargé *;* d’autres entendent par le mot *chameau* un câble fait de poil de chameau, et donnent au mot *aiguille* son sens propre. D'autres enfin

sont les faux prophètes qui viendront à vous avec les apparences d’innocentes brebis et qui, au fond, sont des loups rapaces ; vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Un bon arbre produit de bons fruits ; un mauvais arbre n’en peut produire que de mauvais; tout mauvais arbre sera coupé et jeté au feu.

« Vous entendrez les hypocrites invoquer Dieu, se donner les apparences d’hommes religieux ; mais ce n’est pas celui qui me dit : « Maître! Maître! » qui entrera dans le royaume céleste ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Un jour viendra où des hommes me diront : « Maître! Maître ! « n’avons-nous pas prophétisé, chassé les démons, fait « des miracles en ton nom ? » et je leur répondrai : « Je ne vous connais pas, vous qui commettez l’iniquité. »

« Il ne faut pas seulement écouter mes paroles, il faut les mettre en pratique.

« Celui qui m’écoute et met mes paroles en pratique, je le compare à un homme sage qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents et les vents se sont déchaînés contre elle, et elle n’a pas été ébranlée parce qu’elle était bâtie sur le roc. Celui qui m’écoute et ne met pas mes paroles en pratique, est semblable à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable ; la pluie est tombée, les torrents et les vents se sont déchaînés contre elle ; elle tomba et ses débris couvrirent le sol. »

Une doctrine aussi élevée excitait l’admiration de tous ceux qui l’entendaient ; ils la comparaient aux discussions des sectaires dans les synagogues, et remarquaient que Jésus s’exprimait, non pas comme un sectaire querelleur, mais comme un maître ayant autorité.

Après avoir ainsi parlé, Jésus quitta la montagne et se dirigea de nouveau vers Kapernaüm1. Il y avait là

—

acceptent dans leur sens propre les mots *chameau* et *aiguille.* Le sens moral est toujours le même ; l’impossibilité pour le riche d’entrer dans le royaume de Dieu, à moins qu’il ne reçoive une grâce toute spéciale qui lui inspire de faire un usage chrétien de ses richesses,

1 Luc, VII; 1 et suivants.

un centurion qui avait un serviteur atteint d’une maladie mortelle, et qui lui était cher. Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya les principaux d’entre les Juifs pour le prier de venir chez lui et de guérir son serviteur. Ce centurion, magistrat romain, était idolâtre, mais sincèrement religieux. Pénétré de respect pour Jésus d’après ce qu’il en avait appris, il pensa que les principaux d’entre les Juifs étaient plus dignes que lui-même d’approcher un homme aussi saint.

Ceux-ci étant venus trouver Jésus, lui dirent : « Ce magistrat est digne que tu lui rendes service, car il aime notre nation et il nous a fait bâtir une synagogue. » Jésus alla avec eux. Comme il approchait de la maison, le centurion lui envoya ses amis pour lui dire : « Maître, ne te fatigue pas ; car je ne suis pas digne que tu entres chez moi ; si je ne suis pas allé vers toi, c’est aussi parce que je ne m’en suis pas trouvé digne. Dis seulement un mot et mon serviteur sera guéri ; tu es plus puissant que moi, qui ne suis qu’un homme subordonné à tant d’autres, et cependant j’ai sous moi des soldats qui obéissent au premier mot ; si je dis à l’un : Va, il part; à un autre : Viens, il vient; à mon serviteur : Fais cela, il le fait. »

Jésus admira ces paroles et s’adressant à la foule qui le suivait : « En vérité, dit-il, je n’ai pas trouvé tant de foi chez les Juifs. » Ceux qui avaient été envoyés étant retournés à la maison, trouvèrent le malade guéri.

Jésus n’avait pas besoin de toucher les infirmes pour les guérir ; la puissance divine était en lui et il l’exerçait selon sa volonté.

En quittant Kapernaüm, il prit le chemin de la Judée et passa par Naïm, accompagné de ses disciples et d’une foule considérable. Lorsqu’il approchait des portes de la ville, on portait au tombeau un mort. C’était un jeune homme, fils unique d’une femme veuve. Des habitants de la ville, en grand nombre, accompagnaient le convoi funèbre. Jésus ayant aperçu la pauvre mère tout en larmes, en eut pitié et lui dit : « Ne pleure pas. »

Ceux qui portaient le cercueil s’arrêtèrent. Jésus s’approcha et toucha le cercueil, en disant : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » Le mort se leva aussitôt en son séant et commença à parler. Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de stupeur et ils glorifiaient Dieu, en disant ; « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée et dans les pays d’alentour.

Les disciples de Jean annoncèrent à leur maître tout ce que faisait Jésus. Ce grand prophète avait été mis en prison par Hérode auquel il reprochait ses adultères. Ne sachant si Celui dont ses disciples lui annonçaient les miracles était ce Jésus que l’Esprit de Dieu lui avait révélé comme le Messie, et qui se serait dès lors manifesté au monde ; ou bien s’il était un prophète chargé comme lui d’annoncer la venue de l’Envoyé de Dieu, il lui députa deux de ses disciples pour lui dire :« Es-tu Celui qui doit venir, ou faut-il en attendre un autre ? » Jésus fit une réponse digne d’un Dieu. Il opéra en présence même des envoyés de Jean un grand nombre de miracles ; puis il leur dit : « Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu, c’est-à-dire : que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que les pauvres sont évangélisés. *»*

Tels étaient les signes qui devaient, selon le prophète Isaïe1, faire reconnaître le Messie ; mais, comme ses miracles, au lieu de le manifester aux Juifs incrédules ne devaient que les endurcir davantage, Jésus ajouta : « Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet ! » Peut-être s’exprimait-il ainsi pour ceux que Jean lui avaient envoyés, et qui, par crainte ou tout autre motif condamnable, ne s’étaient pas encore rangés parmi ses disciples.

Les envoyés de Jean s’étant retirés, Jésus entretint le peuple de ce saint prophète que tout le monde était allé visiter dans le désert. « Qu’êtes-vous allés voir dans

—

1 Isaïe, XXXV; 5.

le désert? est-ce un roseau agité par le vent? Qu’êtes- vous allés voir ? est-ce un homme vêtu avec mollesse? Ceux qui portent des habits somptueux et vivent dans les délices, vous les trouverez dans les palais des rois. Qu’êtes-vous donc allés voir au désert ? un prophète? oui et plus qu’un prophète ; car c’est de lui qu’il a été écrit : « Voici que j’envoie mon ange devant ta face, « pour préparer le chemin devant toi1. » Je vous le dis, parmi les enfants des hommes, il n’y a pas de plus grand prophète que Jean-le-Baptiste. Toutefois le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. » En effet, le plus petit dans la Nouvelle Alliance devait, par la rédemption, participer au titre d’enfant de Dieu, tandis que dans l’Ancienne Alliance, les plus grands prophètes et Jean lui-même n’étaient que ses serviteurs.

Le peuple et les péagers qui avaient reçu le baptême de Jean entendirent avec joie les éloges que Jésus donnait à son précurseur ; il n’en fut pas de même des pharisiens et des docteurs de la loi qui n’avaient pas reçu ce baptême, et qui avaient méprisé les desseins que Dieu avait conçus pour eux. Malgré leur prétendue sagesse, ils étaient moins sensés que le peuple ; le Maître le leur reprocha avec énergie : « A qui comparerai-je, dit-il, les hommes de cette race? à qui ressemblent-ils? à des enfants assis sur la place publique et qui jouent en se disant l’un à l’autre : « Nous « vous avons joué de la flûte et vous n’avez pas dansé ; « nous avons jeté des cris lugubres, et vous n’avez pas «pleuré2.» Jean-le-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain, et ne buvant point de vin, et vous avez dit : « Il est possédé du démon. » Le Fils de l’homme est venu, mangeant et buvant et vous dites :« C’est un mangeur et un ivrogne, ami des péagers et des pécheurs. » C’est ainsi que tous les enfants de la sagesse se donnent toujours raison. »

Cette ironie ne faisait qu’envenimer la haine de ses ennemis. Cependant Jésus ne faisait point acception de

—

1 Malach., III; 1.

2 Jésus fait ici allusion à un jeu d'enfants alors en usage.

telle ou telle classe sociale, et si les pharisiens méritaient ses anathèmes, ce n’était point à cause de leur titre de pharisiens.

Jésus arriva tout près de Jérusalem, à Béthanie. Un pharisien, connu sous le nom de Simon-le-Lépreux, l’ayant invité à manger chez lui, il entra et se mit à table. Une pécheresse publique, connue de toute la ville, ayant appris qu’il était chez le pharisien, apporta un vase rempli de parfums, et se tenant par derrière, près de ses pieds, les lui arrosait de ses larmes, les essuyait avec ses cheveux et les oignait de parfums. Le pharisien qui avait invité Jésus, voyant cela, disait en lui-même :

« Si c’était un prophète, il saurait certainement que cette femme qui le touche est une pécheresse. » Jésus lisait dans le cœur du pharisien, il s’adressa donc à lui : « Simon, lui dit-il, j’ai quelque chose à te demander. — Maître, répondit Simon, parle. — Un créancier avait deux débiteurs ; l’un lui devait cinq cents deniers et l’autre cinquante ; n’ayant ni l’un ni l’autre de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous deux. Lequel en eut le plus de reconnaissance? — Je pense que c’est celui auquel il a remis davantage, dit le pharisien. — Tu as très-bien jugé, » répondit Jésus qui, se tournant vers la femme, dit à Simon : « Tu vois cette femme? je suis entré dans ta maison, et tu ne m’as pas offert de l’eau pour me laver les pieds ; elle, au contraire, m’a lavé les pieds avec ses larmes et me les a essuyés avec ses cheveux ; tu ne m’as pas donné le baiser de l’hospitalité ; elle, au contraire, depuis que je suis entré n’a pas cessé de me baiser les pieds. Tu ne m’as pas offert l’huile pour oindre ma tête ; elle, au contraire, m’a oint les pieds avec des parfums. C’est pourquoi je te dis : beaucoup de péchés lui ont été remis, puisqu’elle a tant de reconnaissance ; mais celui à qui Ton a moins remis en a moins. » Jésus dit ensuite à la femme : « Tes péchés te sont pardonnés. » Ceux qui étaient à table commencèrent alors à dire en eux-mêmes : « Qui est donc Celui- ci, qui prétend remettre les péchés? » Sans se préoccuper de ces idées malveillantes, Jésus dit à la femme: « Ta foi t’a sauvée, va en paix. »

Cette pécheresse était Marie, sœur de Marthe et de Lazare1*.* Ame ardente, le démon s’était emparé de ses nobles facultés et les avait souillées. La grâce divine la purifia, et Marie mérita de devenir l’amie pure et dévouée du Fils de Dieu.

1 Jean, XI ; 2. Saint Mathieu et saint Marc (Math., XXVI; 7; — Marc, XIV; 3) ont confondu le fait qui se passa à Béthanie, *dans la maison de Simon-le- Lépreux.* avec celui qui se passa dans la maison de Marie, de Marthe et de Lazare, et où Marie versa de nouveau un vase de parfums sur les pieds de Jésus. Saint Luc a très bien distingué les deux faits, et saint Jean dit positivement que le second se passa dans la maison des trois amis de Jésus (XII; l). Saint Mathieu et saint Marc ont donné un renseignement précieux en disant que ce fut à Béthanie, dans la maison de Simon, que la femme pécheresse versa des parfums sur les pieds de Jésus. Saint Jean a donné un autre renseignement très-précieux en disant que ce fut Marie qui versa ces parfums (XI; 2). Ainsi les Evangélistes se complètent, et l'on voit ainsi que Marie, sœur de Lazare, était bien la pécheresse de Béthanie, qui devint l'amie de Jésus. Ne pourrait-on pas croire qu'elle était originaire de Magdala, et qu’elle est la même que Marie-Magdeleine ?

# III

— Deuxième Pâques célébrée par Jésus à Jérusalem depuis son baptême.

— Le lépreux de la piscine de Bethesda.

— Haine des pharisiens contre Jésus.

— Il expose le mystère de sa double nature divine et humaine.

— Retour en Galilée.

— Evangélisation de ce pays avec les douze Apôtres.

— Parabole du semeur.

— Excursion au pays des Gergéséens.

— Un possédé guéri.

— Retour en Galilée.

— La fille de Jaïre ressuscitée.

— Guérison d’une femme affligée d’une perte de sang.

— Mission des douze Apôtres.

— Mort de Jean-le-Baptiste.

— Multiplication des pains.

— Le pain de l'aine.

— Jésus marche sur les flots de la mer de Galilée.

— Sa prédication dans la synagogue de Kapernaüm.

— Jésus demande à ses Apôtres ce que l’on pense de lui et ce qu’ils en pensent eux-mêmes.

— Profession de foi des Apôtres en la divinité de Jésus.

— Voyage vers Jérusalem.

— Transfiguration.

— Guérison d'un démoniaque.

— Discussion entre les apôtres à propos de la primauté.

— Voyage à travers la Samarie.

— Condamnation du zèle violent.

— Un disciple rejeté et l’autre élu.

(Ann. 31-32.)

Jésus arriva à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque.

Il y avait à Jérusalem une piscine, appelée *Probatique* ou *des Brebis,* en hébreu : Bethesda ; elle avait cinq portiques, sous lesquels étaient couchés des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques en grand nombre, qui attendaient que l'eau fût remuée. Un ange du Seigneur descendait, à certaine époque, dans la piscine et l'eau s’agitait ; le premier qui descendait dans la piscine, après l’agitation de l'eau, était guéri, quelle que fût, son infirmité. Il y avait là un homme qui était infirme depuis trente-huit ans. Jésus l’ayant vu couché et sachant qu’il était malade depuis longtemps lui dit : « Veux-tu être guéri? » Le malade lui répondit : « Maître, je n’ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau aura été agitée ; pendant que j’y vas, un autre y descend avant moi. » Jésus lui dit : « Lève-toi,

prends ton grabat et marche. » Aussitôt cet homme fut guéri, se chargea de son grabat et marcha. Or, c’était le jour du sabbat. Des Juifs lui dirent : « C’est aujourd’hui le sabbat ; il ne t’est pas permis de porter ton grabat. — Celui qui m’a guéri, leur répondit-il, m’a dit : « Emporte ton grabat et marche. » — Quel est donc cet homme, reprirent les Juifs, qui t’a dit : « Emporte ton grabat et marche ? » Celui qui avait été guéri ne connaissait pas Jésus qui, aussitôt après le miracle, s’était retiré de la foule qui était en ce lieu. Ayant rencontré dans le temple celui qu’il avait guéri, Jésus lui dit : « Voici que tu as été guéri, ne pèche plus de peur qu’il ne t’arrive quelque chose de pis. » Cet homme courut aussitôt dire aux Juifs que c’était Jésus qui l’avait guéri. Ceux-ci, au lieu de reconnaître la puissance divine de Jésus, lui reprochèrent d’avoir opéré son miracle le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : « Mon père agit sans interruption, et moi aussi. » Au lieu d’ouvrir les yeux à la lumière, les Juifs s’aveuglaient volontairement, et ils résolurent de tuer Jésus, non-seulement parce qu’il n’observait pas le sabbat, mais encore parce qu’il disait que Dieu était son Père et qu’il se faisait l’égal de Dieu. Ils ne voulaient pas comprendre que l’on ne viole pas le repos prescrit par Dieu, par un acte de charité, et que Celui-là était Dieu qui faisait des actions divines. Jésus chercha à le leur faire comprendre : « En vérité, en vérité, leur dit-il, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu’il voit faire au Père ; tout ce que fait le Père, le Fils le fait également. Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu’il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes encore, afin que vous en soyez étonnés. »

Jésus enseignait ainsi, qu’uni intimement au Principe ou Père, dans sa personne de Fils de Dieu, la toute- puissance lui était connue et se manifestait par lui, Verbe éternel. Il continua ainsi à exposer le dogme de sa divinité :

« De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu’il veut. Le Père

lui-même ne juge personne ; il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n’honore pas le Fils, n’honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m’a envoyé possède la vie éternelle, ne vient point en jugement, mais passe de la mort à la vie. »

Le vrai croyant n’a rien à craindre du jugement de Dieu, et la mort n’est pour lui que le passage à une vie meilleure et éternelle.

Jésus annonça aux Juifs des miracles plus grands encore que ceux qu’il avait faits jusqu’alors :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : l’heure vient, elle est même venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l’entendront vivront. Car, de même que le Père a la vie en lui-même, il a donné au Fils d’avoir aussi la vie en lui, et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu’il est le Fils de l’homme. »

Jésus avait en lui, comme *Fils de Dieu*, le principe même de la vie qui est un attribut de Dieu ; et comme *Fils de l'homme,* il avait été établi juge de toute la nature humaine qu’il représentait et dont il était le médiateur. Les Juifs s’étonnaient en entendant une telle doctrine sur la résurrection des morts et le jugement :

« Ne vous étonnez pas, continua Jésus, de ce que je vous ai dit que l’heure vient où ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu ; que ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour vivre; que ceux qui ont fait le mal, ressusciteront pour être jugés. Je ne puis rien faire de tout cela par moi- même. Je juge selon ce que j’entends, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m’a envoyé. Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n’est pas vrai ; mais il en est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu’il rend de moi est vrai. Vous avez envoyé vers Jean qui a attesté la vérité ; mais ce n’est pas à un témoignage

humain que j’en appelle. Je vous parle ainsi pour que vous soyez sauvés. »

Jésus ne pouvait exprimer plus clairement que l’humanité en lui, était unie à la divinité. Comme Fils de Dieu, il avait la vie ; comme Fils de l’homme et juge de l'humanité, il agissait sous l'impulsion divine, et la divinité se manifestait en lui par des œuvres qui étaient autant de témoignages donnés par Dieu à sa mission. C’était sa divinité qui rendait témoignage à sa mission extérieure et non son humanité ; il s’appliqua à le faire comprendre aux Juifs en leur exposant la différence qui existait entre lui et Jean :

« Celui-ci, dit-il, était un flambeau ardent et étincelant, et vous avez voulu pour un instant vous réjouir à sa lumière ; mais j’ai un témoignage plus grand que celui que Jean possédait : ce sont les œuvres que mon Père m’a donné le pouvoir de faire ; et ces œuvres que je fais attestent de moi que c’est le Père qui m’a envoyé, et qui rend lui-même témoignage de moi. Vous n’avez pas entendu sa voix ; vous n’avez pas vu sa figure ; son Verbe ne réside pas en vous d’une manière permanente, parce que vous n’avez pas cru à Celui qu’il a envoyé. Scrutez les Ecritures, puisque vous pensez avoir en elles la vie éternelle, et vous verrez qu’elles rendent témoignage de moi ; et pourtant vous ne voulez pas venir à moi pour posséder la vie.

« Je n’ai point reçu des hommes mes lumières ; aussi, je sais que vous n’avez pas en vous l’amour de Dieu. Je suis venu au nom de mon Père et vous ne m’avez pas reçu. Si un autre vient en son propre nom vous le recevrez. »

C’est ce qui est arrivé aux Juifs qui s’attachèrent à de faux messies et provoquèrent, par leurs révoltes, la ruine de Jérusalem et la désolation de leur pays. Jésus, éclairé d’en haut, connaissait les mauvaises dispositions de leurs cœurs et les leur reprocha avec énergie.

« Comment pouvez-vous croire, ajouta-t-il, vous qui vous donnez réciproquement de la gloire et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? Ne

pensez pas que je serai votre accusateur auprès du Père; c’est Moïse en qui vous espérez, qui vous accuse; car, si vous croyiez en Moïse, vous croiriez aussi en moi puisqu’il a écrit à mon sujet. Si vous ne croyez pas à ses écrits, comment pourrez-vous croire à mes paroles? »

L’Ancienne Alliance a prédit la Nouvelle et n’en a été que la figure. Comment ceux des Juifs qui n’avaient pas pénétré le sens intime des livres de l’ancienne loi, auraient-ils pu comprendre ce qu’elle annonçait sous ses expressions figuratives ?

Après la fête, Jésus retourna de nouveau en Galilée, au-delà de la mer de Tibériade1 ; il parcourut les villes et les villages2, en prêchant et en annonçant le royaume de Dieu. Les douze Apôtres l’accompagnaient ; ils firent, sous sa conduite, comme l’apprentissage de leur apostolat. Quelques femmes aussi le suivaient. Elles avaient été guéries par lui d’infirmités ou de possessions des mauvais Esprits. Parmi elles étaient : Marie Magdeleine, de laquelle sept démons étaient sortis ; Jeanna, épouse de Chusa, intendant d’Hérode ; Susanna et plusieurs autres qui l’assistaient de leurs biens.

Un jour, une grande foule était accouru e de plusieurs villes vers lui, plutôt par curiosité que dans le désir de profiter de son enseignement. Il lui adressa cette parabole : « Un agriculteur partit pour semer son grain. Lorsqu’il semait, une partie tomba sur le bord du chemin, fut foulée aux pieds et mangée par les oiseaux. Une autre partie tomba sur les rochers et sécha dès qu’elle eut germé, parce qu’elle n’avait pas d’humidité. Une autre partie tomba au milieu des épines qui, croissant avec elle, l’étouffèrent. Une autre partie tomba dans la bonne terre et produisit au centuple. » Après avoir ainsi parlé, il s’écria : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

—

1 Jean, VI ; 1. Saint Jean ne donne pas les détails de cette nouvelle mission en Galilée. Ils se trouvent en saint Luc (chap. VIII et suiv.) jusqu’à la multiplication des pains, unique fait que donne saint Jean au commencement de son chap. VI, et qui sert de point de rapprochement et de concorde entre les deux récits évangéliques.

2 Luc, VIII; 1 et suiv.

Ses disciples lui demandèrent quel était le sens de cette parabole. « Pour vous, leur dit-il, vous êtes appelés à connaître le mystère du royaume de Dieu; il n’est annoncé aux autres qu’en parabole, afin qu’en voyant ils ne voient pas, et qu’en entendant, ils ne comprennent pas. » Jésus a souvent enseigné cette doctrine, que l'humanité, est partagée en *élus* que Dieu juge dignes de ses communications, et en *appelés* qui ne doivent pas correspondre à leur vocation. Le jugement de Dieu a sa raison d’être dans les dispositions intimes des cœurs qu'il connaît avec certitude, en vertu de sa prescience infinie, mais qui sont déterminées par l’usage bon ou mauvais que l'homme fait de sa liberté, sous l’influence de l’Esprit de Dieu ou de l’Esprit mauvais. Voici, dit Jésus à ses disciples, le sens de la parallèle : « La semence est la parole de Dieu ; celle qui tombe sur le chemin figure la parole adressée à ceux qui, après l'avoir entendue, la laissent ravir par le diable qui l’arrache de leur cœur, dans la crainte qu’ils ne croient et ne soient sauvés. La semence qui tombe sur la pierre, c’est la parole adressée à ceux qui l’écoutent et la reçoivent avec joie, mais dans lesquels elle ne jette pas de racine, qui ne croient que pendant un certain temps et qui s’en écartent au moment de la tentation. La semence qui tombe au milieu des épines, c'est la parole adressée à ceux qui l’écoutent, mais qui la laissent étouffer dans leur cœur parles soucis de ce inonde, les richesses et les plaisirs de la vie, et chez lesquels elle ne rapporte pas de fruit. La semence qui tombe dans la bonne terre, c’est la parole adressée à ceux qui, l’avant écoutée, la conservent dans un cœur pur et bon, et qui produisent patiemment leur fruit. » Le bon fruit de l'âme, c’est-à-dire le bien, n’est produit qu'avec le temps, après une lutte patiente et continue contre le mal. Deux qui étaient accourus par curiosité pour voir et entendre Jésus, n’étaient point disposés à cette lutte, et leur intelligence n’était pas assez libre de l'influence des passions pour comprendre la parole divine. C’est ce qu’exposa Jésus en ajoutant : Personne, après avoir allumé un flambeau ne le place

sous un vase ou sous le lit ; on place la lumière sur le chandelier afin que ceux qui entrent voient clair. » C’est ce que fit Jésus pour ses disciples qui étaient entrés clans le royaume de Dieu, en leur expliquant sa parabole. Les autres ne l’eussent pas compris, et s’il eût allumé le flambeau pour eux, il l’eût en même temps obscurci sous un vase. Mais, pour les disciples, il n’y avait rien d’obscur qui ne dût leur être révélé, rien de caché qui ne dût leur être découvert. « Voyez donc, ajouta Jésus, comment vous devez écouter. Car à celui qui a déjà, il sera encore donné ; et à celui qui n’a rien, on ôtera ce qu'il pense avoir. » Il prédisait ainsi qu’Israël fier de ce qu’il possédait une loi qui était une simple figure du Royaume de Dieu, serait privé de ce qui faisait son orgueil, tandis que les enfants du royaume, les élus dociles aux inspirations du Saint- Esprit, croîtraient sans cesse dans la connaissance de la vérité et la pratique de la vertu, jusqu’au jour où ils seraient couronnés.

Au moment où Jésus parlait, sa mère et ses frères1vinrent pour le voir, mais ne purent pénétrer jusqu’à lui à cause de la foule. Quelques-uns lui dirent : « Ta mère et tes frères sont là-bas, ils voudraient le voir. » Il leur répondit : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la pratiquent. »

Jésus ayant commencé sa mission, avait cessé toutes relations avec sa famille. Son unique préoccupation était de répandre la semence de la bonne parole ; sa famille se composait de tous les élus de Dieu.

—

1 On a beaucoup disserté sur le sens de ce mot *frères, et* plusieurs critiques ont affirmé que Marie, mère de Jésus avait eu plusieurs enfants. L'étude comparative des divers textes des Evangiles démontre que cette, interprétation du mut *frères* est fausse.1° Ceux qui soin ainsi appelés sont désignés par leurs noms (Math., XIII ; 55 — Mare, VI; 3.) : Jacques, Joseph, Simon, Judas; 2° les mêmes personnages sont indiqués (Math., XXVII ; 55 ; — Marc, XV; 40; — Luc, XXIV; 10.) comme les enfants d'une Marie distincte de Marie, mère de Jésus; 3° cette Marie est désignée comme l'épouse de Cléopas (Jean, XIX ; 25*)* et comme *la sœur* delà mère de Jésus. Par ce mot *sœur,* on peut entendre *cousine,* comme par le mot *frères,* on peut entendre *cousins*, selon l’usage de l'Orient. Les personnages appelés frères de Jésus n'étaient que ses *cousins.* On leur donnait le titre de *frères,* mais ils n’étaient passés véritables *frères,* et les critiques qui l’ont prétendu n’avaient fait une étude assez complète ni des Evangiles, ni des usages orientaux qui sont encore en vigueur aujourd'hui chez plusieurs nations où l'on donné le titre de *frères* aux cousins.

Un jour il monta sur une barque avec quelques-uns de ses disciples et il leur dit : « Passons le lac. », Pendant le trajet il s’endormit et il s’éleva une si terrible tempête que la barque était en péril. Ses disciples le réveillèrent en disant : « Maître, nous périssons. » Il se leva, donna ses ordres au vent et aux flots courroucés, et le calme fut rétabli. Il dit alors à ses disciples : « Où est votre foi ? » Ceux-ci, saisis de crainte et d’admiration, se disaient l’un à l’autre : « Que penses-tu qu’il est, Celui qui commande au vent et à la mer et qui s’en fait obéir ? » On navigua jusqu’au pays des Gergéséens1, situé sur la côte opposée à la Galilée. Lorsque Jésus fut descendu à terre, accourut à lui un homme qui, possédé du démon depuis longtemps, vivait nu au milieu des tombeaux, n’ayant point de maison où il pût s’abriter. Dès qu’il aperçut Jésus, il se prosterna devant lui, jeta de grands cris et dit : « Jésus, fils de Dieu Très-Haut, qu’y a-t-il entre toi et moi? Je t’en conjure, ne me tourmente pas ! » C’était le mauvais Esprit qui parlait par cet homme, dont il avait fait sa victime depuis longues années. On avait cherché à attacher ce malheureux avec des chaînes ; on lui avait mis les fers aux pieds, mais il brisait toutes les entraves et s’enfuyait dans les lieux solitaires, sous l’impulsion du démon. Jésus, s’adressant au mauvais Esprit, lui dit : « Quel est ton nom? » il répondit : « Légion. » Il prenait ce nom parce qu’ils étaient en grand nombre. Sur Tordre de Jésus, il avait abandonné sa victime, mais il demanda à n’être pas envoyé dans l’abîme. Il y avait près de là un troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne. Les démons demandèrent la permission de s’en emparer, ce qui leur fut accordé. Aussitôt les pourceaux entrèrent en furie et se précipitèrent dans le lac

—

1 Dans le texte grec, on lit Gadaréniens; dans la Vulgate Géraséniens. Origène avait trouvé ces deux leçons dans les manuscrits ; il les rejette l’une et l’autre. Gerasa, dit-il, est une ville d’Arabie, elle n’est située sur le bord d’aucune mer ; Gadara est une ville de Judée auprès de laquelle sont des bains célèbres, mais elle n’est pas sur le bord de la mer. Gergesa est une ville ancienne située sur le lac de Tibériade, et l’on y montre encore le rocher d’où les pourceaux se précipitèrent dans la mer. (Origène, *Comment, in Joann.,* T. VI, § 24.) Jérôme (*Onomast*.) est du même avis.

où ils périrent. Ceux qui les gardaient s’enfuirent et annoncèrent dans la ville et les villages d’alentour ce qui venait d’arriver. Une foule de gens accoururent vers Jésus. En voyant assis à ses pieds l’ancien possédé, vêtu et jouissant de ses facultés, ils furent saisis de crainte. Ceux qui avaient été témoins du fait, leur apprirent comment le possédé avait été délivré de Légion. Tous les Gergéséens en conçurent une telle épouvante, qu’ils prièrent Jésus de quitter leur pays ; il remonta donc sur la barque et retourna en Galilée.

Celui qu’il avait guéri le priait de l’emmener avec lui : « Retourne en ta maison, lui dit Jésus, et raconte les grandes choses que Dieu a faites pour toi. » Il retourna donc à la ville, où il fit connaître le miracle que Jésus avait fait en sa faveur. Jésus ne devait pas évangéliser ce pays qui était presque entièrement idolâtre. Sa mission se bornait au peuple d’Israël, chargé par Dieu de conserver les traditions messianiques. Cependant, comme tous les peuples devaient être appelés à l’Alliance Nouvelle, il jetait d’avance quelques lumières parmi les gentils et préparait la voie à ses Apôtres. L’ex-possédé de Gergesa fut un des premiers travailleurs destinés à préparer le terrain pour l’ensemencement de la parole divine parmi les gentils.

Le récit de la guérison du possédé de Gergesa révèle un enseignement dogmatique de la plus haute importance relatif au monde invisible et à l’existence des mauvais génies. Ces Esprits existent ; les uns habitent ce qui est désigné sous le nom d’abîme et qui, sans être analogue à un espace circonscrit comme les lieux qu’habitent les corps, est cependant déterminé de sorte que des Esprits peuvent y demeurer. D’autres Esprits sont répandus dans le monde visible et leur état y est préférable à celui qu’ils auraient dans l’abîme. Non- seulement les hommes, mais les animaux peuvent être soumis à leur empire ; leur puissance ne le cède qu’à celle de Dieu. Leur intelligence est supérieure à celle des âmes humaines, tant qu’elles sont unies aux organes du corps et leur pouvoir se rit des obstacles que l’homme

voudrait leur opposer. Dieu permet leur action sur le monde visible ; les maux dont souffre l'humanité ont très souvent pour cause leur pernicieuse influence. Aussi a-t-on vu échouer tous les efforts de la science qui voudrait toujours trouver à ces maux une cause naturelle. L'Evangile ouvre à l'intelligence des horizons plus vastes que la science, et il y a plus de philosophie dans le mot possession du démon, que dans la terminologie si prétentieuse et si insignifiante sous laquelle la science couvre son ignorance réelle.

Jésus fut reçu sur la côte de Galilée par une grande foule qui l’y attendait. Un prince de synagogue, nommé Jaïre, s'approcha de lui et tomba à ses pieds en le priant de venir chez lui. Il avait une fille unique qui se mourait. Pendant que Jésus y allait, la foule se précipitait sur ses pas. Il y avait dans cette foule une femme qui soutirait depuis douze ans d’une perte de sang et qui avait dépensé toute sa fortune pour se guérir sans avoir pu obtenir de soulagement. Elle s’approcha de Jésus par derrière et toucha la frange de sa robe. Aussitôt elle fut guérie. Jésus dit aussitôt : « Qui m’a touché? » Comme tout le monde s’en défendait, Pierre dit : « Maître, la foule te presse, t’accable, et tu demandes : qui m’a touché? — Quelqu'un m’a touché, répondit Jésus, car j’ai senti une vertu sortir de moi. » La femme, voyant qu’elle ne pouvait plus cacher ce. qui lui était arrivé, se jeta à ses pieds, avoua son infirmité et lit connaître sa guérison. « Ma fille, lui dit Jésus, La foi t’a sauvée, va en paix1. »

Comme il parlait encore, quelqu'un vint dire au prince de la synagogue : « Votre fille est morte ; ne le

—

1 La femme qui fut guérie d'une perte de sang riait de Césarée de Philippes, ville située vers lus sources du Jourdain, appelée aussi Césarée-sous-Panion (montagne ou Panéade.) Cette femme guérie fit élever un monument pour perpétuer le souvenir de la grâce qu'elle avait reçue et de sa reconnaissance. On y voyait une femme à genoux, en posture de suppliante et les mains élevées. Auprès d’elle, Jésus debout et revêtu d’une robe longue tendait la main à la femme. Ce monument était placé dans la ville même, auprès d’une fontaine, au milieu d’autres statues. Il subsista jusqu’au règne de Julien l'Apostat qui, par haine pour Jésus-Christ, le fit briser. L'historien Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, vit ce monument. (Euseb., *Hist eccl*, lib. VII ; 18; *Sozom.,* lib. V; 21)

dérangez pas. » Jésus ayant entendu ces paroles dit au père de la jeune fille : « Ne crains pas ; crois seulement et elle sera sauvée. » Lorsqu’il fut arrivé à la maison il ne permit à personne d’entrer si ce n’est à Pierre, à Jacques et à Jean, au père et à la mère de la jeune fille. Tous les gens de la maison pleuraient et se lamentaient ; il leur dit : « Ne pleurez pas, la jeune fille n’est pas morte, mais elle dort. » Eux se moquaient de lui, car ils savaient qu’elle était morte. Prenant la main de la jeune fille, il s’écria : « Jeune fille, lève-toi. » Et son esprit revint en elle et elle se leva aussitôt. Jésus ordonna de lui donner à manger. Le père et la mère furent saisis de stupeur. Jésus leur défendit de dire ce qu’il avait fait.

La foule qui le suivait alors n’eût trouvé dans ce fait qu’un aliment à sa curiosité ; Jésus n’opéra jamais de miracles pour satisfaire de si misérables sentiments, et il défendait de les divulguer lorsqu’il savait qu’il n’en résulterait aucun bien.

Depuis bientôt deux ans, Jésus évangélisait Israël. Ses douze Apôtres l’avaient suivi dans sa dernière mission, et le temps était venu où il devait les initier à la grande œuvre à laquelle ils étaient appelés. Il les réunit un jour autour de lui1 et leur donna la vertu et le pouvoir sur tous les démons, et pour guérir les infirmités. Puis il les envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades. Voici les enseignements qu’il leur donna avant leur départ : « Vous ne porterez rien en chemin, ni bâton, ni bourse, ni pain, ni argent ; vous n’aurez qu’une tunique. Dans la première maison où vous entrerez, vous y fixerez votre demeure et vous ne la changerez pas contre une autre ; quand vous ne serez pas reçus dans une ville, vous en sortirez en secouant la poussière de vos pieds : ce sera un témoignage contre eux. »

Les Apôtres étant partis, parcoururent les villages dos environs, évangélisant et guérissant partout où ils passaient.

—

1 Luc, IX; 1-17.

Le, bruit des actions miraculeuses de Jésus parvint enfin jusqu’à Hérode-Antipas, roi de Galilée. Ce prince, après avoir tenu Jean-le-Baptiste prisonnier, lui avait fait couper la tête, par suite d’une lâche complaisance pour sa concubine adultère. En entendant parler de Jésus, il fut inquiet, car quelques-uns disaient : « C’est Jean qui est ressuscité d’entre les morts. » D’autres prétendaient que c’était Elie qui était de retour dans le monde ; d’autres enfin affirmaient que c’était un des anciens prophètes qui était ressuscité. Hérode répondait : « J’ai fait couper la tête à Jean ; quel est donc celui dont j’apprends de telles choses ? » et il cherchait à le voir.

Jésus qui se révélait aux hommes simples, et caressait les enfants, ne satisfit point la curiosité de ce roi.

Les Apôtres à leur retour rendirent compte à Jésus de ce qu’ils avaient fait. Il les emmena dans un lieu solitaire, près de Bethsaïda1 ; quand on eut découvert sa retraite, la foule y accourut. Jésus l’accueillit, lui parla du royaume de Dieu et guérit les malades. Le jour commençant à baisser, les Apôtres s’approchèrent de lui et lui dirent : « Renvoie ces gens afin qu’ils s’en aillent, dans les bourgs et les villages des environs, chercher un asile et de la nourriture, car nous sommes ici dans un désert. » Il leur répondit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Ils répondirent : « Nous n’avons que cinq pains et deux poissons, il faut donc que nous allions acheter des aliments pour toute cette foule. » Il y avait là près de cinq mille personnes. Jésus dit à ses disciples : «Faites-les asseoir par groupes de cinquante. » Ils exécutèrent cet ordre et ils firent asseoir tout le monde. Alors Jésus ayant pris les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel, les bénit, les rompit et les partagea entre ses disciples pour qu’ils les distribuassent au peuple. Tous man-

—

1 Bethsaïda était au nord de la mer de Galilée, et Tibériade se trouvait au midi. Cette mer forme une ligne courbe d’une ville à l’autre ; c’est pourquoi saint Jean dit que Jésus traversa la mer de Galilée du côté opposé à Tibériade, et que c’est là qu’eut lieu la multiplication des pains. Il s’accorde parfaitement avec saint Luc, qui place ce miracle auprès de Bethsaïda.

gèrent et furent rassasiés, et l'on remplit douze corbeilles des morceaux qui étaient restés.

Ce miracle eut lieu peu de temps avant la fête de Pâques1 Le soir même du jour où il avait multiplié les pains2, il laissa ses disciples partir seuls vers la mer. Ils montèrent sur leur barque et n’arrivèrent à Kapernaüm qu’à la nuit. La mer était agitée par un vent violent. Lorsqu’ils eurent ramé l’espace de vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus marchant sur les flots tout près de leur barque. Ils furent saisis d’effroi. « N’ayez pas peur, leur dit Jésus, c’est moi. » Ils voulurent le recueillir dans leur barque, mais elle se trouva subitement transportée au lieu où ils allaient. Le lendemain, la foule se porta du côté de la mer. Il n’y avait la veille qu’une barque près du rivage et l’on savait que Jésus n’était pas parti avec ses disciples. Des navires apportèrent de Tibériade des gens qui voulaient visiter le lieu où, par la bénédiction du Maître, les pains avaient été multipliés. On n’y trouva ni Jésus, ni ses disciples. Alors la foule envahit les navires qui la transportèrent à Kapernaüm où elle espérait le trouver. En le voyant, on se pressait pour lui demander quand il avait ainsi passé la mer. Au lieu de satisfaire la curiosité de ces gens, Jésus entra dans la synagogue où il leur adressa ces enseignements : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé et que vous avez été rassasiés. Faites-vous une nourriture qui dure pour la vie éternelle. Le Fils de l’homme vous la donnera. C’est la mission que le Père lui adonnée. — C’est donc là une œuvre divine, lui dirent quelques-uns de ses auditeurs ; comment pourrions-nous donc la faire ? — Il en est une que vous pouvez faire : croire à Celui qu’il a envoyé. — Mais quel miracle fais-tu pour nous prouver que tu es l’Envoyé de Dieu ? Nos pères

—

1 Saint Jean, fidèle à son but de compléter saint Luc, raconte le miracle de la multiplication des pains pour en fixer l’époque précise (VI; 4); puis il complète le récit de Luc jusqu'à la Profession de la divinité de Jésus par les Apôtres (VI; 68 et suiv,). On voit que Jésus avait parcouru la Galilée avec ses Apôtres pendant un an environ.

2 Jean, VI; 16-67.

ont vu des miracles, la manne, par exemple, qui tombait du ciel pour les nourrir ; c’était là vraiment un pain qui venait du ciel. — En vérité, en vérité, répondit Jésus, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, c’est mon Père qui vous le donne, en Celui qu’il a envoyé, lequel donne la vie au monde. — Maître, dirent ironiquement ses interlocuteurs, donne-nous toujours de ce pain. — C’est moi, reprit Jésus, qui suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n’aura jamais faim ; celui qui croit en moi n’aura jamais soif, mais vous, vous ne croyez point ; vous n’êtes pas de ceux que mon Père m’a donnés. Pour ceux qu’il m’a donnés, je ne les repousserai pas, car la volonté de mon Père est le but de ma mission en ce monde. Cette volonté : c’est que je ne perde aucun de ceux qu’il m’a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour ; c’est que, quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle après la résurrection du dernier jour. »

Les Juifs murmurèrent de ce qu'il avait dit : « Je suis le pain de vie descendu du ciel. — N’est-il pas, disaient-ils, Jésus fils de Joseph? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère ? Comment dit-il donc qu’il est descendu du ciel? — Ne murmurez pas ainsi, leur dit Jésus. Nul ne peut venir à moi si mon Père ne l’attire ; celui-là je le ressusciterai au dernier jour ; mais il en est d’autres qui ne viennent plus, quoiqu’ils aient reçu tous les enseignements de Dieu ; il n’y a que celui qui écoute la voix du Père qui vienne à moi. Cependant, parmi ceux qui ont entendu le Père, nul ne l'a vu, sinon Celui qui vient de lui. Je vous le dis en vérité : Celui qui croit en moi possède la vie éternelle, car je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Moi, je suis le pain descendu ciel, et celui qui en mangera ne mourra pas. Je suis le pain vivant descendu du ciel ; si quelqu’un en mange, il vivra, éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je livrerai pour le salut du monde. »

L’homme juste vit de la foi c’est de celte vie surnaturelle, qui doit se prolonger dans l’éternité que l'Homme-Dieu est le principe ; il nourrit l'âme de la

vérité et de l’amour du bien. Le corps lui-même participera à cette vie après la résurrection, car il aura reçu par la communication du pain de vie qui est la chair du Christ, le germe d’une vie spiritualisée et de l’immortalité.

Les Juifs ne pouvaient comprendre une doctrine si élevée, ils disaient entre eux : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » Ils prenaient à la lettre les paroles de Jésus qui, au lieu de les atténuer, les répéta de la manière la plus solennelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l’homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est une vraie nourriture et mon sang un vrai breuvage ; celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui ; de mémo que je participe à la vie de mon Père qui m’a envoyé, ainsi celui qui me mange participera à ma vie. Vous voyez donc ici le pain qui est descendu du ciel ; il ne ressemble pas à la manne qui n’a pas empêché vos pères de mourir; car celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. »

Lorsqu'on rapproche ces paroles de celles que prononça Jésus à la dernière Cène pascale, il devient évident que, dans ce discours, il passe de la vie de la foi au mystère eucharistique qui en est le signe. Sa chair devenue vrai pain de vie, sera laissée comme le soutien de la vie spirituelle, et la source de la résurrection glorieuse des corps, au dernier jour du monde.

Un grand nombre de disciples émendant cette doctrine la trouvèrent difficile à croire. « Gela vous scandalise, leur dit Jésus ? que diriez-vous donc si vous voyiez le Fils de l’homme monter où il était d’abord? C’est l’esprit qui vivifie ; la chair ne peut vous être utile pour l’intelligence de ce que je viens de vous dire, car mes paroles sont esprit et vie. Mais je sais que quelques- uns d’entre vous ne croient pas. »

Jésus savait bien que, même parmi ceux qui le suivaient en qualité de disciples, il y avait des incrédules

et un traître. C’est pour eux qu’il disait : « Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne l’attire. » La grâce de Dieu peut seule avoir sur les âmes, une action bienfaisante qui les délivre de l’esclavage de l’erreur et du péché.

A dater de cet enseignement donné dans la synagogue de Kapernaüm, Jésus fut abandonné par un grand nombre de disciples qui cessèrent de le suivre, dans ses courses évangéliques. Jésus dit alors aux Douze1 : « Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? » Simon-Pierre lui répondit : « Maître, vers qui irions- nous? tu as les paroles de la vie éternelle, et nous avons cru, et nous avons connu que tu es le Christ Fils de Dieu. »

Un d’entre eux, Judas Iscariote devait cependant le quitter et le trahir, ce qui inspira à Jésus cette douloureuse parole : « Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze ? toutefois un d’entre vous est un démon. »

Au sortir de Kapernaüm, Jésus s’était dirigé vers Césarée de Philippes2. Un jour qu’il était seul avec les douze Apôtres, il leur dit : « Que dit-on de moi dans la foule ? » Les Apôtres répondirent : « Les uns disent que tu es Jean-le-Baptiste ; les autres, que tu es Elie ; d’autres que tu es un des anciens prophètes qui est ressuscité. — Et vous, reprit Jésus, qui me dites-vous? » Simon-Pierre répondit : « Tu es le Christ de Dieu. »

Saint Marc rapporte, comme saint Luc, la demande de Jésus et la réponse de Pierre. Mais saint Mathieu a donné quelques détails de plus. Saint Pierre aurait dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ; » et Jésus lui aurait répondu : « Tu os heureux, Simon fils de Jona, car ce n’est ni la chair ni le sang qui t’ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les deux ; et je te dis à toi, parce que tu es Pierre, que sur ce roc je bâtirai mon Eglise et que les portes de l’enfer ne prévaudront point contre elle. » C’était une révélation que Jésus faisait en

—

1 Jean, VI; 68

2 Math; XVI; 12 - Marc VIII; 27

confidence à Pierre et à ses Apôtres, parce qu’ils avaient une foi ferme en sa divinité ; il leur annonçait que cette divinité serait la base inébranlable de l’Eglise qu’ils seraient appelés à établir ; mais il ne voulait pas que cette vérité fut alors enseignée par d’autres que lui.

Saint Luc, après avoir raconté le fait de la proclamation de la divinité par les Apôtres, ajoute1 : « Jésus leur défendit de le dire à qui que ce fût, parce qu’il fallait que le Fils de l’homme souffrît beaucoup, fût reprouvé par les anciens, les chefs des prêtres et les scribes, mourût et ressuscitât le troisième jour. »

Cette défense se rapporte à sa divinité. Dans saint Marc, la même défense est faite relativement au même objet. Saint Mathieu, qui la mentionne également, après avoir rapporté ce qui est dit ci-dessus, la rapporte, de concert avec les deux autres Evangélistes, à la divinité, ce qui détermine clairement le sens de ses paroles sur lesquelles on a discuté avec tant de passion2.

—

1 Luc , IX ; 21 et suiv.

2 Dans l'Eglise latine moderne, on donne à ce fait, tel qu’il est rapporté par saint Mathieu, une interprétation fausse et contraire à toute la tradition de l’Eglise. On prétend que Jésus-Christ aurait appelé saint Pierre *la pierre* sur laquelle l’Eglise serait bâtie, d’où l’on conclut que l’évêque de Rome, successeur de saint Pierre, serait aussi *la pierre* de l’Eglise, son centre d’unité, etc. Nous verrons, dans la suite de cette histoire, que saint Pierre n’a pas été évêque de Rome. Alors même que l’interprétation des Latins modernes serait acceptable en ce qui regarde saint Pierre, on ne pourrait donc rien en induire en faveur des évêques de Rome. De plus, cette interprétation est contraire à l’Evangile, car on voit qu’il ne s'agit que de la divinité de Jésus-Christ, révélée aux Apôtres fidèles, au nom desquels parlait Simon- Pierre, et qui ne devait pas encore être ouvertement prêchée au monde. L’interprétation des Latins modernes est également contraire à la tradition de l’Eglise primitive, soit orientale, soit occidentale; car la plupart des Pères ont interprété le texte comme nous l’avons fait nous-mêmes ; et ceux qui, à cause du rapprochement des deux expressions *Pierre* et *la pierre,* ont pensé que le dernier mot se rapportait à l’Apôtre, n’ont pas tiré de là une seule des inductions sur lesquelles les partisans de la souveraineté de l’évêque de Rome dans l’Eglise appuient cette souveraineté prétendue. Nos analyses des ouvrages des Pères et les faits que nous aurons à enregistrer plus tard mettront cette vérité dans une complète évidence. L’Ecriture doit être interprétée par l'Ecriture elle-même et par le témoignage de l’Eglise. Or, saint Marc et saint Luc n’indiquent que la *divinité* comme sujet de l’entretien de Jésus avec ses disciples ; et l’Eglise, s’exprimant par les témoins de sa foi, n'y a pas vu autre chose. C’est donc cette divinité qui est le roc inébranlable sur lequel l’Eglise est bâtie ; c’est elle qui sera la source de la justification dont les Apôtres seront plus tard les ministres en remettant les péchés, en vertu d’un pouvoir qui leur *fut promis* en la personne de Pierre, et que *tous* reçurent plus tard. Des théologiens latins ont prétendu que l'Apôtre Simon, fils de Jona, avait reçu, en cette circonstance, le surnom de

Pierre1, en entendant ce que Jésus disait de ses souffrances, s’indigna et lui dit avec vivacité : « Maître, loin de toi un pareil traitement, tu ne l’endureras pas! » Jésus, le regardant avec sévérité, lui dit : « Retire-toi Satan ; je suis indigné que tu connaisses si peu les choses de Dieu, et que tu juges selon les idées des hommes ! »

Puis il insista sur l’abnégation entière que devaient avoir ses disciples. Il leur dit2 : « Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra ; celui qui la perdra à cause de moi, la sauvera. En effet, à quoi sert de gagner le monde entier en se perdant soi-même ? Celui qui rougira de moi et de mes enseignements, le Fils de l’homme rougira de lui, lorsqu’il viendra dans sa majesté et dans celle du Père et des saints anges. » Jésus prédisait ainsi la lutte qui existerait contre ceux qui entreraient dans la Nouvelle Alliance ou le royaume de Dieu. « Ce royaume est proche, ajoutait-il, et plusieurs de ceux qui m’écoutent le verront avant de mourir. »

Malgré leur foi, les Apôtres auraient pu se scandaliser des épreuves que Jésus devait souffrir ; c’est pourquoi il voulut se faire voir à trois d’entre eux dans toutes les splendeurs de sa divinité. Ces trois Apôtres privilégiés étaient Pierre, Jacques et Jean. Il les prit à part et les conduisit sur une montagne pour prier3. Tandis qu’il priait, son visage fut changé et ses vêtements devinrent blancs et éclatants. Deux hommes s’entretenaient avec lui. C’était Moïse et Elie revêtus

—

Pierre, et de pompeuses promesses, pour le récompenser de sa foi. Le surnom lui avait été donné avant même qu’il fût Apôtre, comme nous l’avons rapporté. Quant aux promesses, elles ne sont basées que sur une fausse interprétation ; et la foi dont elles auraient été la récompense personnelle était commune à tous les Apôtres.

1 Math.. XVI ; 21 el seq. ; — Marc, VIII; 31 et seq. Ce simple rapprochement de deux faits si différents, et relatifs à saint Pierre, ne prouve-t-il pas que les Latins modernes ont tort du vouloir tirer si grand parti du premier?

2 Luc, IX ; 23-50

3 Les Evangélistes ne nomment pas cette montagne. Une très-ancienne tradition nous apprend que c’est le Thabor, près de Nazareth. Saint Mathieu (XVII; 1) et saint Marc (IX; 1) disent que la Transfiguration eut. lieu six jours après la profession de foi faite à Césarée. Saint Luc (IX; 28) dit environ huit jours. On ne peut voir là un désaccord. Alors qu’il existerait, il serait de si peu d'importance qu’il ne mériterait pas d’être mentionné.

d’une divine majesté ; ils parlaient de la mort que Jésus devait souffrir à Jérusalem. Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient endormis. En s’éveillant, ils virent la majesté de Jésus et les deux hommes qui étaient avec lui. Lorsque Moïse et Elie voulurent s’éloigner, Pierre dit à Jésus : « Maître, il nous est bon de rester ici ; dressons-y trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » Il ne savait ce qu’il disait. Pendant qu’il parlait ainsi, une nuée les environna, et, à cette vue, les trois Apôtres furent remplis de crainte. Une voix sortit de la nuée et disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Tandis que la voix retentissait, Jésus se trouva seul. Les trois Apôtres ne dirent rien à personne de ce qu’ils avaient vu. Jésus leur avait défendu d’en parler jusqu’à ce qu’il fût ressuscité d’entre les morts.

Sa divinité, prouvée par tant de prodiges, ne devait être prêchée que dans le royaume de Dieu, lorsque l’Esprit, planant sur le monde, aurait disposé les âmes à croire à ce mystère.

Les trois Apôtres, qui avaient vu Elie, interrogèrent Jésus sur ce que les scribes et les pharisiens disaient de ce prophète, qui, selon eux, devait venir avant l’établissement du royaume de Dieu1. « Elie doit venir, répondit Jésus, afin de rétablir toutes choses. Mais, je vous le dis, il est déjà venu ; ils ne l’ont pas connu, et ils ont fait contre lui tout ce qu’ils ont voulu. Le Fils de l’homme doit également endurer leurs mauvais traitements. » Les Apôtres comprirent qu’il avait fait allusion à Jean-le-Baptiste. Tout cela était bien mystérieux pour eux, et ils ne comprenaient même pas ce que Jésus voulait dire par sa résurrection d’entre les morts.

Jésus et les trois Apôtres continuèrent à descendre de la montagne ; le lendemain, ils trouvèrent dans la plaine les autres Apôtres accompagnés d’une foule immense qui les attendait2, et discutait avec beaucoup de vivacité. « Sur quoi discutez-vous ainsi? » — demanda

—

1 Math., XVII; 9 et suiv.; — Marc, IX ; 16 et suiv.

2 Math., XVII ; 14 ; — Marc, IX ; 13 ; - Luc, IX ; 37.

Jésus. Aussitôt un homme éleva la voix et s’écria : « Maître, je t’en prie, jette les yeux sur mon fils unique; lorsque le démon s’empare de lui, il crie, il écume ; le démon le jette à terre et ne le quitte qu’après l’avoir brisé : j’ai prié tes disciples de le chasser et ils n’ont pas pu. » « O race incrédule et perverse ! dit Jésus, jusques à quand serai-je avec toi et te supporterai-je? « S’adressant à l’homme qui l’avait imploré, il lui dit : « Amène ton fils. » Pendant que l’enfant approchait, le démon le jeta à terre et l’agitait violemment. Jésus ordonna à l’Esprit impur de sortir, guérit l’enfant et le rendit à son père. Tous étaient stupéfaits de cette puissance divine.

Tandis qu’ils témoignaient leur admirationl, Jésus entretenait ses Apôtres en particulier sur les souffrances qu’il allait bientôt endurer. Mais ils ne comprenaient rien à ces révélations ; ils s’imaginaient que, dans le royaume de Dieu qui leur était annoncé, des honneurs les attendaient, et ils discutaient pour savoir lequel d’entre eux serait le plus grand. Jésus, qui voyait leurs pensées, prit un enfant, et le plaçant auprès de lui, dit à ses Apôtres : « Quiconque recevra cet enfant en mon nom me reçoit ; et quiconque me reçoit, reçoit Celui qui m’a envoyé ; car c’est celui qui est le plus petit parmi vous qui est le plus grand. »

Jean lui dit alors : « Maître, nous avons vu un homme qui chassait les démons en ton nom, et nous l’en avons empêché, car il ne te suit pas avec nous. » Jésus lui répondit : «Ne l’en empêchez pas ; celui qui n’est pas contre nous est pour nous. »

Le jour de sa mort approchant, il conçut la pensée d’aller à Jérusalem. Il se dirigea vers la Samarie et envoya devant lui, dans une ville de ce pays, des disciples pour lui préparer un logement. Les habitants refusèrent de le recevoir, parce qu’il paraissait aller à Jérusalem. Jacques et Jean indignés lui dirent : « Maître, veux-tu que nous disions au feu du ciel de descendre et de les consumer? » Jésus les reprit avec sévérité : « Vous

—

1 Luc, IX ; 44 et suiv.

ne savez pas, dit-il, quel esprit vous inspire ; le Fils de l’homme n’est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. »

Le zèle violent et sanguinaire est contraire à l’esprit chrétien.

Jésus se dirigea vers une autre ville : pendant la route, un homme se présenta à lui en disant : « Je te suivrai partout où tu iras. — Los renards ont des tanières, répondit Jésus, et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l’homme n’a pas où reposer sa tête. »

Il n’avait pas vu dans l’âme du postulant l’abnégation nécessaire à un Apôtre.

Il vit ces dispositions dans un autre, auquel il dit : « Suis-moi. —Maître, répondit celui-ci, permets-moi d’aller ensevelir mon père. — Laisse aux morts, lui dit Jésus, le soin d’ensevelir les morts ; quant à toi, va et annonce le royaume de Dieu. » Un autre lui dit : « Maître, je te suivrai ; mais permets d’abord que j’aille en prévenir ceux qui sont à la maison. » Jésus lui répondit : « Celui qui, mettant la main à la charrue, regarde derrière lui, n’est pas propre au royaume de Dieu. »

Jésus ne continua pas directement son voyage vers Jérusalem pour la Pâque. Comme les Juifs avaient résolus de le faire mourir, et que son heure n’était pas encore arrivée, il retourna en Galilée1.

—

1 Jean, VII; 1.

# IV

— Mission des soixante-dix disciples.

— Instructions que Jésus leur donne.

— Ses parents l’engagent à aller à Jérusalem pour la fête des Tabernacles.

— Piège que lui tend un docteur de la loi.

— Il traverse la Samarie et passe par Jéricho.

— Parabole du bon Samaritain.

— Arrivée à Béthanie.

— Marthe et Marie.

— Arrivée à Jérusalem pour la fête des Tabernacles.

— Intrigues des ennemis île Jésus.

— Prédications dans le temple.

— Nicodème défend Jésus dans le Sanhédrin.

— La femme adultère.

— Suite des prédications dans le temple.

— Guérison d’un aveugle-né.

— Suite des prédications dans le temple.

— Jésus se retire à Béthabara.

— Evangélisation du pays au-delà du Jourdain.

— Il monte jusqu’au point intermédiaire entre la Galilée et la Samarie.

— Il annonce à ses Apôtres qu’il va aller directement à Jérusalem, où on le fera souffrir et mourir.

— Il prend la route de Jérusalem et arrive àJéricho.

— Guérison d’un aveugle.

— Zachée.

— Message de Marthe et de Marie.

— Arrivée à Béthanie.

— Résurrection de Lazare.

— Jésus se retire à Ephrem.

(Ann. 32-33.)

Jésus, de retour en Galilée, choisit soixante-dix de ses disciples qu’il envoya, deux à deux, pour le précéder dans les villes et dans toutes les localités où il devait se rendre lui-même. « La moisson est grande, leur dit-il, mais les ouvriers sont en petit nombre. Priez donc le maître de la moisson d’y envoyer des ouvriers. Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni sac, ni bourse, ni chaussures. Vous ne saluerez personne sur votre route. Dans toute maison où vous entrerez, dites d’abord : « Paix à cette maison ! » et, s’il se trouve là un enfant de paix, votre paix reposera sur lui ;s’il n’y en a pas, elle vous reviendra, Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant comme ceux qui l’habitent. N’allez pas de maison en maison. Dans toute

—

1 Luc. X; 1-43. Quelques manuscrits, suivis pur la Vulgate, disent *soixante- douze* disciples au lieu de soixante-dix.

ville où vous entrerez, mangez ce que l’on vous offrira ; guérissez les malades qui s’y trouveront, et dites aux habitants : « Le royaume de Dieu s’est approché de « vous. » Dans toute ville où vous entrerez et où l’on ne vous recevra pas, allez sur les places publiques et dites : « Nous secouons sur vous-mêmes la poussière « de votre ville qui s’est attachée à nous ; toutefois, « sachez que le royaume de Dieu s’est approché. » Je vous dis qu’il sera plutôt pardonné à Sodome qu’à cette ville. Malheur à toi, Gorozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïda ! car si les miracles opérés chez vous l’eussent été à Tyr et à Sidon, les habitants de ces villes eussent fait pénitence sur la cendre et le cilice. Au jugement, il sera plutôt pardonné à Tyr et à Sidon qu’à vous. Et toi, Kapernaüm, qui t’élèves jusqu’au ciel, tu seras abîmée jusqu’en enfer ! Qui vous écoute, m’écoute; et qui vous méprise, me méprise; or, celui qui me méprise, méprise Celui qui m’a envoyé. » Munis de ces instructions, les soixante-dix disciples parcoururent la Galilée. Ils revinrent tout joyeux disant à Jésus : « Maître, les démons eux-mêmes nous sont soumis lorsque nous leur commandons en ton nom. » Jésus leur répondit : « Je voyais Satan qui tombait du ciel comme la foudre. Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute puissance de l’Ennemi ; il ne vous nuira pas. Cependant, ne vous réjouissez pas de ce que les Esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. »

Satan, personnification du mal, régnait sur le monde. Jésus était venu pour y faire régner Dieu. Sous l’impression de l’Esprit divin, il vit son œuvre se répandre au-delà des bornes étroites du pays de l’Ancienne Alliance, et il s'écria : « Je te rends grâces à toi, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as révélé aux petits ce que tu avais caché aux sages et aux prudents ! Père, il en a été ainsi, parce que cela t’a plu. » Puis, Jésus révéla à ses disciples le mystère profond de sa personnalité divine et humaine. « Tout m'a été donné par mon Père ; personne, excepté le Père, ne

sait qui est le Fils ; personne ne sait qui est le Père, excepté le Fils et celui auquel le Fils a voulu le révéler. » Se tournant alors vers ses disciples, il ajouta : « Heureux ceux qui voient ce que vous voyez ! car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l’ont pas vu ; entendre ce que vous entendez et ne l’ont pas entendu. »

La mission des soixante-dix disciples dura environ six mois. La fête des Tabernacles approchait1 ; les cousins de Jésus, lesquels ne croyaient pas encore en lui, mais songeaient peut-être que sa réputation leur serait utile, lui dirent : « Quitte donc la Galilée et va en Judée, afin que les disciples que tu as en ce pays voient tes oeuvres. On ne doit pas faire de telles choses comme en secret, mais ouvertement. Si tu fais tout ce que l’on dit, mets-toi en évidence. » Jésus leur répondit : « Mon temps n’est pas encore venu. Quant à vous, c’est toujours votre temps ; le monde ne peut vous haïr, mais il me hait, moi, parce que j’atteste que ses œuvres sont mauvaises. Allez donc à cette fête ; je n’y vais pas, parce que mon temps n’est pas encore accompli. »

Il laissa partir ses cousins et resta en Galilée. Mais lorsqu’ils furent partis, il se dirigea lui-même vers Jérusalem, mais comme en secret, c’est-à-dire qu’au lieu de suivre le chemin ordinaire, il suivit la vallée du Jourdain, et se dirigea par la Samarie vers Jéricho.

Pendant 1a route se présenta un docteur de la loi2qui voulait lui tendre un piège, en lui posant une question captieuse à laquelle il ne pourrait répondre sans se mettre en contradiction avec la loi ou avec lui- même. Il lui proposa donc cette question : « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » Si Jésus répondait : «Observe la loi, » on pouvait lui dire : « A quoi bon ta doctrine? » S’il disait qu’on ne pouvait se sauver en observant la loi, on l’accusait de sédition et de sacrilège. Les ennemis de Jésus s’obstinaient à ne pas comprendre qu’il ne venait pas détruire ce qui.

—

1 Jean, VII; 2-10. 2 Luc, X; 25-31

dans l’Ancienne Alliance, était révélé de Dieu, mais accomplir ce que cette Alliance avait de figuratif et de prophétique. Jésus échappa sans peine au piège qui lui était tendu, en donnant comme moyen de salut la pratique des vertus obligatoires sous l’Ancienne comme sous la Nouvelle Alliance. Il répondit : « Qu’y a-t-il d’écrit dans la loi, qu’y lis-tu ? — J’y lis ceci, repartit le docteur : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout « ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de « tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même1. » — Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela et tu vivras. » Le docteur était confondu, mais il voulut faire croire qu’il était de bonne foi, et dit à Jésus : « Mais qui est mon prochain ? » — Jésus lui proposa cette parabole : « Un homme descendait de Jérusalem vers Jéricho ; il tomba entre les mains des voleurs, « qui le dépouillèrent, l’accablèrent de coups et le laissèrent à demi mort. Un prêtre descendait par le même chemin ; l’ayant vu, il passa outre ; un lévite qui se trouvait près de là fit de même : il l’aperçut et passa outre. Un samaritain qui suivait la même route s’approcha de lui, et, en le voyant, en eut pitié. Il banda ses blessures ; après y avoir mis de l’huile et « du vin, il le mit sur sa monture, le conduisit à l’hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il donna deux deniers au maître de l’hôtellerie, et lui dit : « Prends « soin de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, je « te le rendrai à mon retour. » De ces trois hommes, quel a été, selon toi, le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ? Le docteur répondit : « Celui qui a eu pitié de lui. — Va, dit Jésus, et fais de même. »

Jésus était en Samarie et probablement près de Jéricho lorsqu’il proposa cette parabole au docteur de la loi ; il voulait lui faire comprendre que ce pays, si méprisé des Juifs, était plus agréable aux yeux de Dieu que la caste orgueilleuse des prêtres et des lévites, infidèles à leur mission.

—

1 Deuter;, VI ; 5.

De Jéricho, il se dirigea vers Béthanie1*,* village peu éloigné de Jérusalem, où il avait déjà séjourné, et vint habiter la maison de Marie, l’ancienne pécheresse devenue son amie. Marthe, sœur de Marie, le reçut avec empressement. Mais, pendant qu’elle s’occupait du service de la maison, Marie, assise aux pieds du Maître, écoutait ses enseignements. Marthe, s’approchant de Jésus, lui dit : « Maître, tu n’as pas souci de ce que ma sœur me laisse seule m’occuper du service ? dis-lui donc qu’elle m’aide. —Marthe, Marthe, répondit le Maître, tu es bien empressée, et tu te tourmentes pour beaucoup de choses. Une seule cependant est nécessaire ; Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point enlevée. »

Les Juifs2 qui étaient venus à Jérusalem pour la fête des Tabernacles cherchaient Jésus et se demandaient les uns aux autres : « Où est-il ? » et dans la foule on s’entretenait beaucoup de lui. Les uns disaient : « C’est un homme de bien ; » les autres répondaient : « Non, c’est un séducteur du peuple. » Personne cependant ne parlait trop ouvertement, par crainte des Juifs. La fête était déjà à moitié terminée lorsque Jésus parut dans le temple, où il se mit à enseigner. Etonnés de ses discours, les Juifs disaient : « Comment se fait-il qu’il soit savant, puisqu’il n’a point étudié ? » « Ma doctrine n’est pas de moi, leur répondait Jésus, c’est la doctrine de Celui qui m’a envoyé. Si vous voulez le savoir, faites la volonté de Dieu. Mais vous n’observez pas seulement la loi que Moïse vous a donnée. En effet, pourquoi cherchez-vous à me tuer ? » Du sein de la foule on lui répondait : « Tu es possédé du démon ; qui veut te tuer? —Vous voulez me tuer, parce que j’ai guéri un homme le jour du sabbat. N’opérez-vous pas la circoncision le jour du sabbat pour observer à la lettre la loi de Moïse ? Ne jugez donc pas d’après les apparences, mais avec justice. » Quelques habitants de Jérusalem se demandaient : « N’est-ce pas là Celui qu’ils veulent

—

1 Luc, X; 38-43.

2 Jean, VII; 11-53,

tuer ? Et le voici qui parle ouvertement, et ils ne lui disent rien. Est-ce que nos chefs ont reconnu qu’il est le Christ ? Mais nous savons d’où est Celui-ci ; tandis que, à l’avènement du Christ, on ne saura d’où il viendra, - Vous croyez savoir d’où je viens, disait Jésus, cependant je viens de Celui que vous ne connaissez pas. » Ses ennemis auraient voulu le saisir ; cependant personne ne le toucha, car son heure n’était pas encore venue. Plusieurs crurent en lui, à cause de ses miracles. « Quand le Christ viendra, disaient - ils, fera-t-il plus de miracles que celui-ci? » Les pharisiens et les chefs des prêtres, entendant la foule parler ainsi, envoyèrent des gens pour saisir Jésus, qui leur dit : « Je n’ai plus que peu de temps à rester avec vous, je m’en irai ensuite dans un endroit où vous ne pourrez me poursuivre. — Où ira-t-il donc? se demandaient ses ennemis; ira-t-il chez les gentils pour les instruire? Que signifient ces paroles : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas ? »

Le dernier jour de la fête, qui était le plus solennel, Jésus appela à lui ceux qui avaient soif de la justice et de cet Esprit de Dieu qu’il devait envoyer au monde après sa glorification. Ceux qui l’entendaient admiraient ses discours et disaient : « C’est vraiment un prophète ; » d’autres disaient : « C’est le Christ. » Mais les doctes reprenaient : « Est-ce que le Christ viendra de Galilée ? L’Ecriture ne dit-elle pas qu’il sera de la race de David et qu’il viendra de Bethléem, ville de David? » Tandis que les uns discutaient, les envoyés des chefs et des pharisiens épiaient l’occasion de le saisir ; mais ils n’osèrent et retournèrent vers ceux qui les avaient envoyés. « Pourquoi ne l’amenez-vous pas, leur dit-on? — Jamais, répondirent-ils, nous n’avons entendu d’homme parler comme Celui-là. — Vous êtes donc aussi séduits ? Voyez-vous si un seul des chefs et des pharisiens croit en lui? Il n’a d’adeptes que dans une multitude ignare et maudite. »

Là se trouvait Nicodème, qui était venu à Jésus pendant la nuit ; il dit : « Est-ce que notre loi juge un homme avant qu’il soit interrogé et que l’on ait connu

ce qu’il a fait ? — Tu es donc aussi Galiléen ? lui demandèrent ses confrères. Approfondis les Ecritures et vois si jamais un prophète doit venir de Galilée. »

Le soir, Jésus se retira au mont des Oliviers, et, dès le matin, il revint au temple1. Les scribes et les pharisiens accoururent bientôt pour lui tendre un piège, ils lui amenèrent une femme surprise en adultère, la placèrent devant lui et lui dirent : « Maître, cette femme vient d’être surprise en adultère. Dans la loi de Moïse, il nous est ordonné de la lapider. Qu’en dis-tu? » Ils savaient que Jésus avait pitié des pécheurs et qu’il ne voudrait pas que la femme coupable fût lapidée ; mais, s’il donnait une décision opposée à la loi de Moïse, ils trouveraient là une occasion de l’accuser. Au lieu de leur répondre, Jésus se baissa et écrivit sur la terre avec son doigt. Gomme ses ennemis continuaient à l’interroger, il se releva et dit : « Que celui d’entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et se baissant de nouveau, il continua à écrire.

On peut croire que Jésus écrivait les fautes les plus secrètes des accusateurs de la femme. Peu flattés de ces révélations, ils se retirèrent sans bruit les uns après les autres, à commencer par les Anciens qui n’étaient pas les moins coupables. Jésus resta seul avec la femme, qui était immobile où on l’avait placée. Jésus se relevant :« Femme, lui dit-il où sont tes accusateurs? Est-ce que personne ne t’a condamnée? — Maître, répondit-elle, personne ne m’a condamnée. — Eh bien, reprit Jésus, je ne te condamnerai pas non plus ; va, et, à l’avenir, ne pèche plus. »

Des pharisiens s’approchèrent de lui : « Je suis, leur dit-il, la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. — Puisque tu te rends témoignage à toi-même, dirent les pharisiens, ton témoignage n’est pas vrai. — Mon témoignage est vrai, reprit Jésus, quoique je me le rende à moi-même, car je sais d’où je viens et où je vais ; mais vous, vous l’ignorez; vous jugez les choses

—

1 Jean, VIII ; 1-59.

d’une manière charnelle. Pour moi, je ne juge personne de cette manière. Lorsque je juge, ma sentence est vraie, parce que je la rends de concert avec le Père, qui m’a envoyé. D’après votre loi, vous acceptez comme vrai le témoignage de deux témoins. J’ai deux témoins en ma faveur : le mien et celui du Père, qui m’a envoyé. — Où est ton Père? demandaient les pharisiens. — Je ne puis vous le dire, puisque vous ne voulez connaître ni mon Père ni moi; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. »

Jésus parlait ainsi dans la partie du temple appelée *Gazophylacium*1 et personne ne le saisit, car son heure n’était pas encore venue.

Il enseigna ouvertement qu’il était le Fils de Dieu, et un grand nombre de ceux qui l’écoutaient crurent en lui. Il les engagea à persévérer dans la vérité, qui serait pour eux un principe de liberté. Des Juifs, en entendant ces paroles, s’écrièrent : « Nous n’avons jamais été esclaves, ne sommes-nous pas les enfants d’Abraham? — Je le sais, reprit Jésus, vous êtes les enfants d’Abraham, mais vous faites le mal, et celui qui fait le mal en est l’esclave. N’avez-vous pas la pensée de me donner la mort? C’est un crime que vous inspire votre père. — Notre père, c’est Abraham, s’écriaient les Juifs. — Si vous êtes les enfants d’Abraham, répondait Jésus, agissez comme Abraham ; or, maintenant, vous cherchez à me tuer, moi qui vous dis la vérité que j’ai apprise de Dieu. Abraham n’agit pas ainsi ; mais vous faites les œuvres de votre père, qui est Satan. — C’est Dieu qui est notre Père, disaient les Juifs. — Si Dieu était votre Père, répondait Jésus, vous m’aimeriez, car je suis venu de Dieu, c’est Dieu qui m’a envoyé. Mais votre père est Satan, qui fut, dès le commencement, homicide et ennemi de la vérité ; vous l’imitez. C’est pourquoi vous ne me croyez pas lorsque je vous dis la vérité. Qui de vous pourrait me convaincre de péché ? Pourquoi donc ne me croyez-

—

1 Salle du trésor, où l’on avait mis des troncs pour les aumônes. Ces troncs étaient au nombre de treize, selon l’historien Josèphe. (De Bell. Judaic., lib.V.)

vous pas lorsque je vous dis la vérité? C’est que vous n’êtes pas de Dieu, car celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. —Ce que tu dis là, reprirent les Juifs, prouve que tu es un Samaritain, un possédé du démon. — Cela prouve, reprit Jésus, que j’honore mon Père ; c’est pour sa gloire que je parle ainsi et non pour la mienne, que je remets entre ses mains. J’annonce sa parole, et celui qui la gardera ne mourra jamais. — Voilà bien ce qui prouve, reprirent les Juifs, que tu es un possédé du démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis : « Celui qui gardera ma parole ne mourra « pas. » Es-tu plus grand que notre père Abraham qui est mort, que les prophètes qui sont morts? Qui prétends-tu être? — Ce que je vais vous dire, reprit Jésus, n’est pas pour me glorifier, mais pour glorifier mon Père, que vous dites être votre Dieu. Vous ne le connaissez pas ; pour moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais menteur comme vous ; mais je le connais et j’annonce sa parole avec vérité. C’est en son nom que je vous dis : Abraham votre père a désiré ardemment voir le jour de mon avènement; il l’a vu, et il s’en est réjoui. — Quoi ! s’écrièrent les Juifs, tu n’as pas cinquante ans et tu as vu Abraham1 ! — En vérité, en vérité, reprit Jésus, JE SUIS avant qu’Abraham fût né. » En entendant Jésus s’identifier avec CELUI QUI EST, les Juifs coururent chercher des pierres pour le lapider, mais Jésus se cacha et sortit du temple.

Il aperçut, en passant2, un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui dirent: « Maître, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu’il soit ainsi né aveugle?— Ni lui ni ses parents n’ont péché, répondit Jésus. S’il est né aveugle, c’était pour que l’œuvre de Dieu se manifestât en lui. Pendant qu’il fait encore jour, il faut que je fasse l’œuvre de Celui qui m’a envoyé ; la nuit vient, pendant laquelle on ne peut rien faire. Tant que je serai dans le monde, je suis la lumière du

—

1 Cette expression a ce sens général : que Jésus n’était pas arrivé à l’âge à homme accompli. Cet âge était celui de cinquante ans, selon les Juifs.

2 Jean, IX; 1-41.

monde. » Après avoir ainsi parlé, il cracha à terre, et fît avec sa salive de la boue qu’il mit sur les yeux de l’aveugle. « Va, lui dit-il ensuite, et lave-toi les yeux dans la piscine de Siloë. » L’aveugle y alla, s’y lava les yeux, et revint guéri de sa cécité. Ses voisins et tous ceux qui l’avaient vu mendier se demandaient : « N’est-ce pas lui qui était assis auprès du temple pour mendier? » Les uns répondaient : « C’est bien lui.» D’autres disaient : « C’est un homme qui lui ressemble.» Mais lui répondait : « C’est bien moi. » — Comment tes yeux se sont-ils ouverts? » lui demandait-on. Il répondit : « Cet homme que l’on appelle Jésus a fait de la boue, m’en a mis sur les yeux et m’a dit : « Va à la piscine de Siloë et « lave-toi. » J’y suis allé, je me suis lavé et je vois. — Où est cet homme? dirent-ils.—Je ne sais, » répondit-il ; et on l’amena aux pharisiens. Or, c’était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et guéri l’aveugle. Les pharisiens lui demandèrent de nouveau comment il avait été guéri ; il fit la même réponse : « Il a fait de la boue, je me suis lavé et je vois. —Cet homme n’est pas de Dieu, observaient gravement les pharisiens, puisqu’il n’observe pas le sabbat.» Mais on leur répondait : « Comment un pécheur pourrait-il faire de tels miracles? » Ils discutaient entre eux à ce sujet. S’adressant à l’aveugle guéri : « Que penses-tu, lui dirent-ils, de celui qui t’a ouvert les veux? — C’est un prophète, » répondit-il. Les pharisiens ne voulurent pas croire qu’il eût été aveugle- né, jusqu’à ce qu’ils eussent interrogé ses parents. « Est-ce bien là, leur demandèrent-ils, votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment voit-il maintenant ? — Nous savons, répondirent-ils, que c’est là notre fils, et qu’il est né aveugle. Comment voit-il maintenant, et qui lui a ouvert les yeux ? nous l’ignorons. Il est assez âgé pour répondre lui-même ; interrogez-le. » Les parents répondirent ainsi, parce que l’on avait décidé que si quelqu’un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait chassé de la synagogue. Ils mandèrent de nouveau l’aveugle guéri et lui dirent : « Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. — Je ne sais, répondit-il, s’il est pécheur ; ce

que je sais, c’est que j’étais aveugle et que je vois. — Mais comment t’a-t-il ouvert les yeux ? — Je vous l’ai déjà dit et vous l’avez bien entendu ; pourquoi vouloir l’entendre encore ? Voulez-vous devenir aussi ses disciples ? » A ces mots, ils l’accablèrent de malédictions : « Sois toi-même son disciple, s’écrièrent-ils nous sommes, nous, disciples de Moïse ; nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; quant à cet homme, nous ne savons d’où il vient. — Il est bien étonnant, répliqua l’aveugle guéri, que vous ne sachiez pas d’où il vient et qu’il m’ait ouvert les yeux ; nous savons, nous, que Dieu n’exauce pas les pécheurs, et qu’il n’écoute que ceux qui le servent et font sa volonté ; s’il n’était pas de Dieu, il ne pourrait faire aucun miracle. — Tu n’es que péché depuis ta naissance, s’écrièrent les pharisiens, et tu prétends nous instruire ! » et ils le chassèrent dehors.

Jésus, l’ayant rencontré, lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu ? — Maître, répondit-il, dis-moi qui l’est, afin que je croie en lui. — Tu le vois, reprit Jésus, c’est Celui qui te parle. » L’aveugle guéri répondit : « Maître, je crois. » Il se prosterna à ses pieds et l’adora. Jésus ajouta : « Je suis venu, en ce monde pour attester que ceux qui ne voient pas sont éclairés, et que ceux qui voient sont aveugles. » — Quelques pharisiens, ayant entendu ces paroles, lui dirent : « Nous sommes donc des aveugles ? — Non, répondit Jésus ; si vous étiez aveugles, vous ne seriez pas coupables ; mais, puisque vous prétendez voir clair, vous êtes coupables. »

Quand l’ignorance est involontaire, elle excuse du péché ; la science mal dirigée est une source de fautes.

Jésus continua ses instructions dans le temple1. Il se représentait comme la porte par laquelle les brebis entrent dans la bergerie de Dieu ; comme le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, bien différent du mercenaire qui les abandonne à la dent rapace du loup. Le mercenaire, c’était le prêtre juif ; les brebis du Seigneur étaient les fidèles qui entendaient la voix du vrai pas-

—

1 Jean, X; 1-42.

teur. Outre les brebis d’Israël, le bon pasteur en avait d’autres pour lesquelles il donnerait bientôt sa vie, et qui, avec celles d’Israël, formeraient un seul troupeau et un seul pasteur.

On écoutait ces discours avec des sentiments bien différents. Les uns disaient : « C’est un fou et un possédé du démon ; à quoi bon l’écouter davantage ? D’autres disaient : « Un possédé ne parle pas ainsi, et le démon peut-il ouvrir les yeux d’un aveugle-né ? »

Jésus était resté à Jérusalem depuis la fête des Tabernacles jusqu’à la Dédicace, qui avait lieu en hiver1. Ce jour-là, il se trouvait dans le portique de Salomon ; des Juifs l’entourèrent et lui dirent : « Jusques à quand nous tiendras-tu dans l’embarras ? Si tu es le Christ, dis-le ouvertement. — Je vous le dis, répondit Jésus, et vous ne me croyez pas ; les œuvres que je fais rendent témoignage de moi, et vous n’y croyez pas. Il en est ainsi, parce que vous n’êtes pas de mes brebis ; mes brebis écoutent ma voix ; je les connais et elles me suivent ; je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et personne ne, me les arrachera des mains. Mon Père, qui me les a données, est plus fort que tous, et personne ne pourra les lui arracher ; or, moi et le Père, nous sommes un. »

A ces mots, les Juifs saisirent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit : « J’ai fait devant vous plusieurs œuvres de la part de mon Père ; pour laquelle voulez- vous me lapider ? — Ce n’est pas pour une bonne œuvre que nous voulons te lapider, mais pour le blasphème que tu prononces en te faisant Dieu, quand tu n’es qu’un homme. — N’est-il pas écrit dans votre loi : « Je l’ai dit, vous êtes des dieux. » Si l’on appelle *dieux* ceux qui ont reçu la parole de Dieu, et si vous devez

1 Il y avait plusieurs fêtes de Dédicace en souvenir du temple de Salomon, de celui de Zorobabel et de la Dédicace de l’autel de Judas Macchabée. Cette dernière avait lieu au mois de Casleu, correspondant à novembre-décembre. D’anniversaire de la Dédicace du temple de Salomon avait lieu le septième mois ; l’anniversaire de la Dédicace du temple de Zorobabel avait lieu au mois Adar, correspondant à février-mars. Nous pensons que saint Jean a voulu parler de l’anniversaire de la Dédicace de l’autel de Judas Macchabée.

observer votre loi, comment pouvez-vous trouver que je blasphème en me disant Fils de Dieu, moi que le Père a sanctifié et qu’il a envoyé dans le monde? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais dès que je les fais, si vous ne voulez pas me croire, croyez du moins à ces œuvres, et comprenez que le Père est en moi et moi dans le Père. »

Au lieu de se rendre à ces raisonnements divins, les Juifs essayèrent de saisir Jésus ; mais il leur échappa et s’en alla au-delà du Jourdain, où Jean avait baptisé pour la première fois, c’est-à-dire à Bethabara ; on y accourut pour le voir, et beaucoup disaient : « Jean n’a fait aucun miracle, mais tout ce qu’il a dit de Jésus est vrai, » et ils crurent en lui.

Un jour qu’il priait1, après qu’il eut terminé sa prière, un de ses disciples lui dit : « Maître, apprends- nous. à prier, comme Jean l’avait appris à ses disciples. » Jésus lui répondit : « Lorsque vous priez, dites : « Père, que ton nom soit sanctifié ! que ton règne arrive ! donne-nous aujourd’hui le pain dont nous avons besoin chaque jour ! pardonne-nous nos péchés, puisque nous remettons à quiconque nous doit, et ne nous expose pas à la tentation2 ! »

Puis Jésus exposa à ses disciples qu’ils devaient s’adresser à Dieu avec instance, et avec la certitude qu’il exaucerait toujours leurs demandes légitimes, pour leur bien.

Ses ennemis l’avaient suivi au-delà du Jourdain et s’étaient mêlés à ses disciples. Ayant guéri un homme que le démon rendait muet, ses ennemis dirent : « C’est par Béelzebud, prince des démons, qu’il chasse les démons. » D’autres ne voulaient pas croire aux miracles qui avaient lieu sur la terre, et lui demandaient d’en faire un dans le ciel. Jésus daigna leur expliquer

—

1 Luc, XI ; 1-54.

2 Saint Mathieu (VI ; 9-13) a donné cette prière d’une manière plus complète. Voici son texte : « Notre Père qui es dans les deux, que ton nom soit sanctifié ! que ton règne arrive ! que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel : Donne-nous aujourd’hui le pain de chaque jour, et pardonne-nous nos offenses, comme nous remettons à ceux qui nous doivent; et ne nous expose pas à la tentation, mais delivre-nous du Méchant. Amen.»

que, s’il chassait les démons par Béelzebud, l’empire de Satan était donc divisé et que Béelzebud détruisait lui-même son empire. Mais il n’en est pas ainsi, continua Jésus. Satan dominait sur le monde ; je suis venu avec une puissance supérieure à la sienne et je l’ai vaincu, mais il en est qui ne Veulent pas recueillir avec moi le fruit de la victoire. Chez eux, Satan exerce son empire avec d’autant plus de violence qu’il en avait été chassé.

Les docteurs ne voulaient pas comprendre, mais une humble femme s’écria, dans son admiration : « Bienheureux le ventre qui t’a porté et les mamelles qui t’ont nourri ! — Heureux aussi, répondit Jésus, ceux qui entendent la parole de Dieu et l’observent! »

Une foule immense l’entourait, mais ses dispositions n’étaient pas celles qui font les élus, aussi s’écria-t-il : « Cette race est méchante, elle demande un miracle et il ne lui en sera pas donné d’autre que celui du prophète Jonas. De même que Jonas a été un signe contre les gens de Ninive, ainsi le Fils de l’homme le sera contre cette race h La reine du Midi2 se lèvera pour accuser les hommes de cette race, et les condamnera, parce qu’elle est venue des confins du continent pour entendre la sagesse de Salomon ; et ici il y a plus que Salomon. Les hommes de Ninive se lèveront pour accuser cette race et la condamneront, car ils ont fait pénitence à la voix de Jonas, et ici il y a plus que Jonas. »

« Mais, ajouta Jésus, cette race est mauvaise, parce qu’elle ne veut pas voir la lumière ; elle la possède dans la loi, mais elle la cache ; ses intentions sont mauvaises, sa lumière est éteinte, et elle est dans les ténèbres. »

Un pharisien, plus hypocrite encore que l'es autres, l’invita à manger chez lui. Jésus y consentit et ne crut pas devoir s’astreindre aux ablutions qui étaient en

—

1 Saint Mathieu ajoute que, de même que Jonas est resté trois jours dans le ventre d’un poisson, de même le Fils de l’Homme restera trois jours dans le sein de la terre, et que c’est ainsi qu’il sera un signe contre la race judaïque. (Math., XII; 40.)

2 La reine de Saba, qui vint du fond de l’Arabie pour visiter Salomon. (Reg., X; I ; II; — Paralip., IX; I.)

usage avant le repas et auxquelles les pharisiens attachaient une importance superstitieuse. Le pharisien en était scandalisé. Jésus qui voyait ses sentiments, lui dit : « Vous autres pharisiens, vous purifiez le bord du plat et de-la coupe, et ce qui est au dedans de vous n’est que rapine et iniquité. Insensés ! celui qui a fait le bord n’a-t-il pas fait le reste? Vous dites : donnez l’aumône de votre superflu, et voici que tout est pur. Mais, malheur à vous, pharisiens, qui donnez la dîme de la menthe, de la rue et de tous les légumes, et qui passez par-dessus la justice et l’amour de Dieu ! De ces choses, il fallait faire les unes et ne pas omettre les autres. Malheur à vous, pharisiens, qui aimez les premières places dans les synagogues et les salutations sur la place publique ! Malheur à vous qui ressemblez à des sépulcres enfouis et sur lesquels on passe sans les voir ! » Ces sépulcres abandonnés étaient remplis d’ordures, puisque personne n’en prenait soin.

Un docteur de la loi, interrompant ces malédictions, dit à Jésus : « Maître, en parlant ainsi tu nous outrages. — Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, continua Jésus, parce que vous imposez aux autres des fardeaux qu’il leur est impossible de porter, tandis que vous, vous ne les touchez pas du bout du doigt ! Malheur à vous qui élevez des monuments aux prophètes que vos pères ont tués ! vous attestez ainsi que vous approuvez les œuvres de vos pères, puisque ceux-là les ont tués et que vous construisez leurs tombeaux. C’est pour cela que la sagesse de Dieu a dit : « Je leur enverrai des prophètes et des Apôtres et ils tueront les uns et persécuteront les autres, afin qu’on demande compte à cette race du sang de tous les prophètes qui a été répandu depuis le commencement du monde, à commencer par le sang d’Abel jusqu’à celui de Zacharie1*,* qui fut tué entre l’autel et le parvis. » Je vous le dis : Cette race devra rendre compte de ce sang. Malheur à vous,

—

1 On lit dans l’Evangile de saint Mathieu (XXIII; 35) : « Zacharie, fils de Barachie. » Ce dernier mot est une erreur de copiste. Saint Jérôme a lu dans le texte hébraïque : Zacharie, fils de Joiada. C’est la vraie leçon. (V. II Paralip., XXVI ; 20-22.)

docteurs de la loi qui portez la clef de la science, mais qui n’y entrez pas et qui empêchez les autres d’y entrer. »

Les pharisiens et les docteurs de la loi faisaient de grands efforts pour l’arrêter et lui fermer la bouche ; ils lui tendaient des pièges afin de lui arracher des paroles qui auraient fourni l’occasion de l’accuser.

Mais la sagesse divine déjouait leur perfidie. La foule de ceux qui cherchaient à entendre Jésus grossissait à tel point qu’ils marchaient les uns sur les autres1. Jésus, s’adressant à ses disciples, leur dit qu’ils devaient prendre leurs précautions contre le levain pharisaïque qui était l’hypocrisie ; mais qu’ils ne devaient pas les craindre, parce que Dieu prendrait soin d’eux. « Montrez-vous courageusement disciples du Fils de l’homme, ajoutait-il, afin de mériter qu’il vous reconnaisse pour siens devant les anges de Dieu. Cependant, ne prenez pas pour un crime irrémissible quelques paroles contre le Fils de l’Homme, car elles peuvent être inspirées par l’ignorance et être excusées ; il n’y a de crime irrémissible que le blasphème contre le Saint-Esprit. » C’était le péché des pharisiens et des docteurs de la loi qui, connaissant la vérité, et ayant approfondi les Ecritures, mentaient à leur propre conscience, en ne proclamant pas Jésus le Christ Fils de Dieu, en disant, au contraire, qu’il était possédé du démon2. Un tel blasphème, né d’un aveuglement volontaire, rendait impossible l’entrée dans le royaume de Dieu, et ainsi ne pouvait être remis ni en ce monde ni en l’autre3. Quant aux disciples4 qui, dans la rectitude de leur conscience, confessaient la vérité, l’Esprit de Dieu s’était tellement uni à eux que, lorsqu’ils seraient traînés dans les synagogues et devant les tribunaux par les

—

1 Luc, XII; 1-10.

2 Marc, XI ; 28.

3 Math., XII; 31.

4 Luc, XII; 11-12.

ennemis de la vérité, cet Esprit leur inspirerait ce qu’ils devaient répondre.

Un homme de la fouie l’ayant prié d’engager son frère à partager un héritage avec lui, Jésus lui répondit1 : « Homme, qui m’a constitué juge ou arbitre entre vous ? » Il ne s’attribuait aucun pouvoir sur les choses de ce monde, et il prit occasion de cet héritage pour enseigner le détachement des richesses et la confiance liliale en la providence de Dieu, qui nourrit les oiseaux, revêt les fleurs d’une riche parure, et prendra plus de soin encore des hommes qui se confieront en sa bonté.

Jésus ne condamnait pas le travail et la préoccupation d’assurer son existence par un gain légitime, mais il ne voulait pas que l’homme poussât cette préoccupation jusqu’à oublier la providence divine, et à faire de l’argent le but de sa vie. Le but de l’homme2 est de servir Dieu et de toujours se tenir prêt à l’appel du Maître, qui peut venir à toute heure lui demander compte de ses actions. Chacun devra rendre compte du dépôt qui lui a été confié. A celui qui a reçu dans le monde une mission modeste, on demandera un compte moins rigoureux qu’à celui que Dieu a enrichi de facultés supérieures dont il devait user pour le bien commun. Ce n’est point pour que chacun s’endorme dans le sein de son individualité que Jésus est venu ; il a visité le monde pour l’enflammer d’une activité qui, comme un feu ardent, doit le dévorer et le laver dans un bain qui purifiera ses souillures. Il n’y a pas apporté cette paix qui se résume dans l’égoïsme, mais la division, c’est-à-dire la lutte contre tout ce qui est mal et en faveur du bien. Dans les familles elles-mêmes, le Christ sera un principe de division ; plusieurs membres le suivront tandis que d’autres resteront en dehors du royaume de Dieu. « Vous qui remarquez si bien les pronostics du temps, disait Jésus, ne voyez-vous pas que celui que j’annonce

—

1 Luc, XII; 13-34.

2 Luc, XI; 38-59.

est proche ! Hâtez-vous d’en juger sainement. L’Adversaire est là qui travaille à vous aveugler et à vous conduire devant le juge qui vous condamnera. Débarrassez-vous de lui, car autrement vous serez jeté dans une prison d’où vous ne sortirez qu’après avoir payé jusqu’à la dernière obole. »

Quelques personnes vinrent alors lui annoncer que des Galiléens qui étaient allés à Jérusalem offrir des sacrifices avaient été massacrés par Pilate, gouverneur de la ville pour les Romains, et que leur sang avait été mêlé à leurs sacrifices. « Pensez-vous, répondit-il, que ces Galiléens fussent plus coupables que le reste de leurs compatriotes ? Non ; et vous tous périrez comme eux, si vous ne faites pénitence. Et les dix-huit hommes qui ont été écrasés sous la tour de Siloé, pensez-vous qu’ils étaient plus coupables que les autres habitants de Jérusalem ? Non ; et vous périrez tous de même si vous ne faites pas pénitence. »

Jésus prédisait ainsi les massacres que les Romains commettraient en Galilée et la ruine de Jérusalem dont les débris écraseraient les habitants. Il annonça la même vérité sous la figure d’un figuier stérile, symbole de la race judaïque :

« Un homme avait dans sa vigne un figuier. Il vint pour en chercher le fruit et n’en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : « Voici trois ans que je viens chercher le fruit de cet arbre et que je n’en trouve point. Coupe-le puisqu’il occupe inutilement de l’espace. — Maître, répondit le vigneron, laisse-le encore un an ; je le labourerai et le fumerai, et nous verrons s’il « rapportera du fruit ; s’il n’en rapporte pas, tu le couperas. »

Depuis t*rois ans*, Jésus visitait la race judaïque, et elle ne rapportait pas de fruit. Un délai lui serait laissé pendant lequel les ouvriers du Maître, les Apôtres, la cultiveraient. Si elle ne rapporte pas de fruit après cette culture, elle sera coupée, et ses branches seront disséminées sur la terre.1

—

1 Luc, XIII; 1-9.

Jésus ne manquait pas de donner de tels enseignements les jours de sabbat dans les synagogues. Il rencontrait là une foule qui l’écoutait avidement et des adversaires jaloux qu’il aimait à confondre. Il y avait un jour, dans la synagogue, une pauvre femme1 tellement courbée qu’elle ne pouvait regarder en haut. « Femme, lui dit Jésus, tu es guérie. » Aussitôt la femme se redressa et se mit à glorifier Dieu. Le chef de la synagogue feignit d’être indigné de ce que Jésus l’avait guérie un jour de sabbat ; il dit à la foule : « Il y a six jours pendant lesquels on peut travailler ; venez vous faire guérir ces jours-là et non pas le jour du sabbat. —Hypocrite, répondit Jésus, quel est celui d’entre vous qui ne délie pas son bœuf et son âne le jour du sabbat, pour les faire sortir de l’étable et les conduire à l’abreuvoir ? Voilà une fille d’Abraham que le démon tenait liée depuis dix-huit ans, et je ne pouvais la délier le jour du sabbat ? » Ses ennemis rougirent, et la foule l’acclama, manifestant sa joie de lui voir faire de tels miracles.

Jésus, dans les instructions qu’il adressa alors au peuple, prit soin de tracer le caractère de son œuvre, c’est-à-dire du royaume de Dieu qui devait remplacer l’Ancienne Alliance.

« A quoi comparerai-je, disait-il, le royaume de Dieu2 ? Il est semblable à une graine de sénevé qu’un homme planta dans son jardin ; la graine poussa et produisit une haute plante sur les branches de laquelle les oiseaux du ciel se reposèrent. »

Jésus jeta sa parole sur le sol de la Judée, jardin réservé que Dieu avait cultivé avec amour. D’abord, semblable à une petite graine, le royaume de Dieu devait croître, se développer, et les élus de Dieu devaient y entrer.

« A quoi comparerai-je encore le royaume de Dieu ? A un levain qu’une femme mêle à trois mesures de farine qu’il fait fermenter. »

La parole de Jésus, comme un levain, a produit dans

—

1 Luc, XIII; 10-17. 2 Luc, XIII; 18-21.

le monde une fermentation salutaire qui a produit le royaume de Dieu.

Jésus donnait à son œuvre d’autres caractères lorsqu’il parlait pour ses Apôtres : « Le royaume de Dieu, disait—il, est semblable à un trésor caché dans un champ1. L’homme qui a découvert ce trésor, le tient secret ; dans sa joie, il court vendre tout ce qu’il possède et il achète le champ. »

Caché encore dans le champ de la Judée, le trésor que prêchait Jésus-Christ ne pouvait être acquis par ses disciples qu’au prix d’une abnégation complète de toutes les choses de la terre. Il exposait la même vérité sous une autre figure : « Le royaume des cieux peut être comparé à un négociant. qui cherche des perles. Quand il en a rencontré une très-précieuse, il vend tout ce qu’il a et l’achète. »

Prenant ensuite un sujet de comparaison dans le métier qu’exerçaient plusieurs des Apôtres, il disait : « On peut comparer le royaume des cieux à un filet jeté dans la mer, et dans lequel on prend toute espèce de poissons. Quand la pêche est terminée, on choisit les bons que l’on met en réserve, et l’on jette les mauvais. » Jésus avait dit à ses Apôtres : « Vous serez pêcheurs d’hommes. » La mer dans laquelle ils devaient jeter leurs filets était le monde ; ils y pêcheraient de bons et de mauvais poissons, car, dans le royaume de Dieu, il doit y avoir des hommes de bien et des méchants. Au dernier jour, quand la pêche sera terminée, le choix sera fait entre eux, et les méchants seront chassés en dehors du royaume de Dieu.

« Comprenez-vous ces choses, dit Jésus à ses Apôtres ? — Oui, répondirent-ils. — Sachez, continua Jésus, que dans le royaume de Dieu, quiconque est chargé d’enseigner doit être semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles. »

Jésus-Christ annonçait en effet des vérités nouvelles que le monde ignorait encore ; mais il conservait en

—

1 Math., XIII ; 31-33 ; 41-30.

même temps les vérités anciennes que Dieu avait révélées d’une manière positive ou inscrites dans la conscience humaine. Tout Apôtre doit agir comme un père, dans la famille chrétienne qui compose le royaume de Dieu, et n’enseigner que ce qu’il trouve, soit ancien soit nouveau, dans le trésor des, vérités divines. Il doit veiller sur ;ce trésor et ne pas mêler d’alliage humain à l’or pur de la parole de Dieu.

Jésus exposa cette dernière doctrine dans cette parabole :

« Le royaume des cieux1 peut être comparé à un homme qui a jeté de bonne semence dans son champ. Pendant que ses ouvriers dormaient, son ennemi vint, sema de l’ivraie sur le froment, et s’en alla. Quand le blé fut en herbe et eut commencé à monter en épi, l’ivraie parut. Les serviteurs du père de famille vinrent alors lui dire : « Maître, n’as-tu pas semé de bon grain dans ton champ ? Gomment se fait-il qu’il y ait de l’ivraie ? — C’est mon ennemi qui a fait cela, répondit-il. Alors les serviteurs lui dirent : « Veux-tu que nous allions arracher l’ivraie ? — Non, repartit le maître, de peur qu’en arrachant l’ivraie vous « ne déraciniez le blé. Laissez croître l’un et l’autre jusqu’à la moisson. Je dirai alors aux moissonneurs : « Recueillez d’abord l’ivraie et liez-la en botte pour la brûler, et entassez le blé dans mon grenier. »

Le royaume de Dieu a été ensemencé de vérités ; l’ennemi, Satan, y jette de l’ivraie qui produit de mauvais fruits ; c’est l'erreur qui enfante de mauvais chrétiens. Il n’est pas permis aux Apôtres et à leurs successeurs de persécuter ces membres indignes ; ils doivent s’en remettre à Dieu du soin de les punir lorsque le temps de la moisson sera venu. En voulant détruire violemment Terreur, ils s’exposeraient à déraciner la vérité elle-même, par le scandale qu’ils causeraient en répandant le sang. Jésus a toujours condamné le zèle violent ; il ne s’est jamais adressé qu’aux libres con-

—

1 Math., XIII; 24-30. L’expression de *royaume des cieux* et celle de royaume de Dieu sont employées comme équivalentes par les Evangélistes.

victions, et s’il s’est élevé avec énergie contre les hypocrites, ennemis réfléchis de la vérité, il n’a jamais fait appel contre eux à la violence.

Jésus n’était pas resté sur les rives du Jourdain il avait parcouru les pays d’alentour, c’est-à-dire l'Iturée, dans la direction du midi au nord ; il reprit alors le chemin de Jérusalem en prêchant dans toutes les villes et les villages qui se trouvaient sur sa route1.

Quelqu’un lui ayant demandé s’il y aurait un grand nombre d’élus2, il répondit : « La porte du salut est étroite et il faut se hâter d’y entrer ; car, lorsque le Père de famille l’aura fermée, ce sera en vain qu’on viendra y frapper. On aura beau lui dire : « Nous avons mangé et bu avec toi ; tu nous as enseignés sur les places publiques. » Mais il leur répondra : « Je ne vous connais pas, ouvriers d’iniquité ; allez-vous-en ; » et alors vous pleurerez, vous frémirez, lorsque vous verrez dans le royaume de Dieu Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes ; lorsque vous en verrez un grand nombre accourir dans ce royaume, d’orient et d’occident, du nord et du midi ; vous comprendrez alors que les derniers sont devenus les premiers, et les premiers les derniers. »

Les fidèles de l’Ancienne Alliance font partie du royaume de Dieu, aussi bien que ceux qui ont été élus depuis l’avènement de Jésus-Christ. Les Juifs, appelés les premiers à ce royaume, n’ont pas répondu à cet appel ; aussi en ont-ils été les exclus ; encore aujourd’hui, ils frémissent en se voyant placés les derniers, isolés des patriarches et des prophètes qui ont prédit l’avènement de Jésus et l’aveuglement de ses persécuteurs ; isolés des peuples au milieu desquels ils vivent et qui ont hérité des révélations divines, dont eux- mêmes se sont montrés indignes.

L’idée que Jésus donna du royaume de Dieu fut toujours une, identique ; ce n’était ni une révolution ni un bouleversement quelconque, mais l’accomplisse-

—

1 Luc, XIII ; 22.

2 *Ibid*., 23-30. Compar. ΧIΙΙ, 22; avec XVII, 11.

ment de l'Ancienne Alliance, locale, transitoire, figurative et prophétique, par la Nouvelle contractée par Dieu avec tous les peuples, basée sur la réalité de l'avènement du Fils de Dieu, devant durer aussi longtemps que le monde. Lorsque la fin du monde arrivera, une grande séparation aura lieu, et le royaume de Dieu, composé des seuls élus, se perpétuera dans l’éternité.

Le jour même où Jésus1 annonçait si clairement que les Juifs seraient expulsés du royaume de Dieu, des pharisiens vinrent lui dire : « Sors de ce pays et va ailleurs, car Hérode2 veut te tuer. » Il leur répondit : « Allez, et dites à ce renard : « Voici que je chasse les démons « et que j’opère des guérisons aujourd’hui et demain, pour être immolé dans trois jours3 ; mais il faut qu’aujourd’hui, demain et le jour suivant je marche, car il ne convient pas qu’un prophète meure hors de « Jérusalem. Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux que Ton t’a envoyés ! combien de fois j’ai cherché à rassembler tes enfants, comme l'oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu ne l’as pas voulu ! « Votre demeure sera changée en désert, ajouta-t-il en s’adressant à ceux qui l'écoutaient, et vous ne m’y verrez plus qu’au jour où vous direz : « Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Jésus prédisait ainsi son entrée triomphale à Jérusalem.

Il entra alors dans la maison d’un pharisien4, qui l’avait invité à manger chez lui. C’était un jour de sabbat. Un paralytique ayant imploré sa guérison, il demanda aux pharisiens et aux docteurs de la loi s’il était permis de guérir le jour du sabbat. Mais ils se turent, se rappelant la terrible apostrophe dont ils avaient été l’objet peu de temps auparavant. Jésus guérit le paralytique et dit : « Qui d’entre vous voyant

—

1 Luc, XIII j 31-35.

2 Hérode-Antipas, fils de Hérode Ier dit le Grand.

3 Ces paroles ne doivent s’entendre que dans un sens général pour exprimer un court délai.

4 Luc, XIV ; 1-24,

son bœuf ou son âne tomber dans une fosse ne l’en retire pas aussitôt, môme le jour du sabbat? » Ils ne répondirent point.

Jésus avait sans doute remarqué parmi les convives du pharisien des hommes croyant à leur importance personnelle et qui s’étaient mis aux premières places, et des hommes riches. Il en prit occasion pour dire que, si l’on est invité, on doit avoir de la modestie et attendre qu’on vous offre la première place ; que, si l’on veut inviter quelqu’un, il ne faut pas choisir les riches, dans la crainte d’être soupçonné d’agir d’une manière intéressée, mais des pauvres dont on n’a rien à attendre. Il proposa ensuite une parabole dans laquelle, sous la figure d’un homme qui invite à un dîner des gens qui s’excusent pour des motifs futiles, il peignit les Juifs, invités à prendre part au royaume de Dieu, et qui, refusant d’y entrer, y sont remplacés par des pauvres et des mendiants ramassés sur toutes les routes ; tandis que les Juifs refusent l’honneur qui leur est fait, les autres qui n’y songeaient même pas sont forcés d’y prendre part la grâce divine surmontant les obstacles que les préjugés et les passions opposaient à l’extension du règne de Dieu parmi les gentils.

Jésus continua son chemin accompagné d’une grande foule2. Plusieurs s’imaginaient être de ses disciples, parce qu’ils admiraient ses discours et glorifiaient Dieu de ses miracles. C’est pourquoi il leur fit connaître les conditions sans lesquelles on ne pouvait être véritablement son disciple. « Il faut, disait-il, renoncer à tout et porter sa croix chaque jour. » C’est une œuvre grave et qui demande réflexion ; c’est une construction à élever, l’on doit préalablement en supputer le prix ; c’est une guerre à entreprendre, il faut compter ses forces. On peut avoir de bonnes dispositions pour un moment et

—

1 On a beaucoup abusé de ce passage : Compelle intrare, auquel on a voulu donner un sens général, afin de légitimer les violences exercées dans certaines Eglises contre ceux que l’on voulait forcer à en faire partie. Jésus-Christ n’avait en vue que les gentils qui ont été amenés, comme malgré eux, par la grâce divine, au royaume de Dieu.

2 Luc, XIV; 25-31.

être comme un sel excellent. Mais si le sel devient fade, avec quoi peut-on assaisonner? Il n’est bon qu'à être jeté dehors. Jésus savait à qui de telles paroles s’adressaient. Il attira leur attention en disant : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende! »

Des péagers et des pécheurs1 accouraient à lui pour l’entendre. Les pharisiens et les scribes murmuraient de ce qu’il recevait les pécheurs et mangeait avec eux. Alors Jésus leur proposa ses touchantes paraboles sur le pasteur qui court après la brebis égarée ; sur la femme qui cherche dans toute sa maison la drachme qu’elle avait perdue ; sur le bon père qui reçoit avec amour l’enfant qui l’avait abandonné.

La bonté de Dieu pour le coupable repentant est le corollaire de ce doux enseignement.

Jésus donna plusieurs autres instructions à ses disciples2, se servant de la forme familière des paraboles. Il n’avait pas, comme le philosophe, la prétention de parler pour des hommes de choix ; il savait que la vérité est pour tous, même pour les plus humbles, dont l’intelligence a les mêmes droits que celle du philosophe ; et qu’elle doit être présentée sous une forme accessible à tous. Voulant faire comprendre cette vérité : que l’argent ne peut être utile qu’autant qu’il sert à gagner le ciel, il mit en scène un économe infidèle qui sut se faire des amis des débiteurs de son maître, en sacrifiant les intérêts de ce dernier. Cet économe, peu honnête, il est vrai, était fort habile, à tel point que le maître lui-même fut obligé d’en convenir. Cette habileté, que l’on trouve dans les hommes du monde, on ne la rencontre pas dans les enfants de la lumière qui ne savent pas avoir autant d’industrie pour se faire des amis dans le ciel, au moyen de l’argent qui est une source d’iniquités.

L’argent est le maître du monde ; il oppose sa souveraineté à celle de Dieu lui-même. Il faut donc choisir entre Dieu et l’argent, car on ne peut servir en même temps ces deux maîtres.

—

1 Luc, XV; 1-32.

2 Luc, XVI; 1-31.

Les pharisiens qui étaient avares, et aux yeux desquels l’argent était le suprême but de la vie, se moquaient de Jésus, qui ne l’appréciait qu’au point de vue des intérêts surnaturels ; mais Jésus confondait leurs théories égoïstes. Vous, leur disait-il, vous exaltez votre justice devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs, Dieu qui regarde comme une abomination ce que les hommes estiment comme fort élevé. Vous vous glorifiez de suivre la loi et les prophètes et vous placez-là votre justification ; mais la loi et les prophètes n’ont existé que jusqu’à Jean. Depuis, c’est le royaume de Dieu qui est annoncé et c’est vers lui que chacun doit tendre de toute son énergie. Mais il y a dans la loi la partie morale, qui a toujours subsisté et qu’il serait moins facile de détruire que de renverser le ciel et la terre. Sous ce rapport, la loi elle-même condamne, non-seulement votre avarice, mais encore vos adultères que vous regardez comme légitimes.

Pour confondre l’avarice des pharisiens, Jésus leur proposa une parabole dans laquelle un pauvre vertueux, Lazare, et un riche avare ont reçu, dans le monde surnaturel, la juste rémunération de leur vie terrestre. En ce monde, le riche était vêtu de pourpre et d’écarlate ; sa table était splendide. Lazare, un mendiant couvert de plaies, se tenait à sa porte, désireux de manger les miettes qui tombaient de la table du riche ; personne ne lui en donnait. Le jour de la mort arriva pour le mendiant, qui fut porté par les anges dans le sein d’Abraham. Le riche mourut aussi, mais l’enfer fut son tombeau. Lorsqu’il était dans les tourments, il leva les yeux en haut et vit de loin Abraham et Lazare qui était dans son sein. Il s’écria aussitôt : « Père Abraham, aie pitié de moi et envoie Lazare pour qu’il trempe le bout de son doigt dans l’eau et qu’il vienne me rafraîchir la langue, car je souffre dans cette flamme. — Mon fils, lui répondit « Abràham, souviens-toi que, tu n’as eu que du bien pendant la vie et que Lazare n’a eu que du mal. C’est à son tour maintenant d’être consolé, et au tien

de souffrir. Un abîme immense nous sépare pour « toutes choses ; il est aussi impossible de passer d’ici a chez vous que de chez vous ici. — Au moins, père, je te supplie de l’envoyer dans la maison de mon père pour qu’il avertisse mes cinq frères de ne pas venir dans ce lieu de tourments. » Abraham répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu’ils les écoutent. — Ils ne les écouteront pas, dit le riche damné, mais ils feraient pénitence si quelqu’un ressuscitait d’entre les morts pour les en avertir. — S’ils n’écoutent pas Moïse et les prophètes, reprit Abraham, ils ne croiraient pas non plus celui qui ressusciterait d’entre les morts. »

Les pharisiens avares étaient avertis du sort qui leur était réservé, et les pauvres apprenaient que leur misère pouvait devenir pour eux la source d’une vie heureuse dans l’éternité. Jamais Jésus ne prêcha de théories d’égalité sociale, car la richesse et la pauvreté seront toujours la conséquence nécessaire de l’inégalité des aptitudes et de la diversité des accidents qui naissent des circonstances de la vie ; mais il voulut que le riche fut pauvre en esprit, détaché des biens terrestres, et qu’il se servît de ces biens pour plaire à Dieu et secourir ses frères ; que le pauvre, sans envie contre le riche, acceptât sa position comme un moyen d’acquérir plus facilement le bonheur dans l’autre vie. Richesse et pauvreté étaient, aux yeux de Jésus, des états transitoires qui n’avaient de mérite qu’au point de vue de l’immortalité dans le monde futur.

Jésus donna alors quelques autres instructions à ses disciples1 sur le scandale, le pardon des injures, la puissance de la foi et l’humble opinion que chacun doit avoir de soi, même après avoir accompli son devoir. Il s’était avancé, en donnant ses instructions, jusqu’au point intermédiaire entre la Samarie et la Galilée, se dirigeant ainsi, de l’Iturée, vers Jérusalem2. Il

—

1 Luc, XVII; 1-10.

2 Ibid., 11

guérit dix lépreux1 qu’il envoya aux prêtres conformément à la loi. Un seul lui en témoigna sa reconnaissance, et c’était un Samaritain, c’est-à-dire un homme regardé par la secte pharisaïque comme un pécheur et un ennemi de Dieu.

Les pharisiens demandèrent quand serait établi le royaume de Dieu. Jésus leur fit comprendre que l’idée qu’ils en avaient était erronée. Ils considéraient, en effet, le royaume de Dieu en ce monde comme un Etat politique, dans lequel l’humanité entière serait soumise à la race judaïque. Jésus leur exposa que le royaume de Dieu ne serait point un Etat politique; il n’est point, leur dit-il, un objet d’observation et de calcul ; ce n’est pas un royaume terrestre dont on peut dire : « Il est ici ; il est là. » C’est un royaume spirituel qui est partout où sont les élus ; il est en vous-mêmes si vous avez la foi. Quant à son établissement définitif, il aura lieu dans le monde futur. Alors, comme un éclair qui, au même instant, brille dans le ciel et éclaire tout ce qui est sous le ciel, ainsi apparaîtra le Fils de l’homme. Mais, avant qu’il triomphe ainsi, il faut qu’il souffre beaucoup et qu’il soit réprouvé par la race judaïque. Au jour où le Fils de l’homme viendra dans sa gloire, les choses seront dans le même état qu’aux jours de Noé. Les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient jusqu’au jour où Noé entra dans l’arche. Le déluge arriva et tous périrent. Il en fut de même aux jours de Loth. On mangeait et on buvait, on achetait et on vendait, on plantait et on bâtissait ; mais, le jour où Loth sortit de Sodome, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel, et tous les habitants périrent. Il en sera de même au jour de l’avènement du Fils de l’homme. En ce jour, celui qui sera sur son toit n’aura pas besoin de descendre pour enlever les meubles de sa maison, et celui qui sera au champ n’aura pas besoin de revenir. Souvenez-vous de ce qui arriva à l’épouse de Loth. Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra, et celui qui ne

—

1 Luc, XVII; 12-19.

prendra pas ce souci la sauvera. Je vous le dis : en cette nuit, de deux personnes qui seront dans le même lit, l’une sera prise et l’autre sera laissée ; de deux personnes qui tourneront la meule ensemble, l’une sera prise et l’autre sera laissée ; de deux personnes qui seront dans un champ, l’une sera prise et l’autre sera laissée. « Maître, lui demanda-t-on, où cela se passera-t-il ? » Il répondit : « Les aigles se rassembleront où sera le corps. »

Gomme les oiseaux de proie savent trouver instinctivement leur pâture, de même les hommes se dirigeront d’eux-mêmes à l’endroit où sera le Fils de l’homme, pour aller de là au lieu de leur destination définitive.

Jésus donna ensuite plusieurs instructions sur la prière, en forme de parabole1.

La prière doit être continuelle. Une pauvre veuve obtint justice d’un juge inique, grâce à l’importunité de ses sollicitations. La prière doit être humble : Un pharisien qui priait avec orgueil et s’applaudissait de ses bonnes œuvres ne fut pas écouté de Dieu, tandis qu’un péager, priant avec humilité et se reconnaissant coupable, fut justifié.

Au moment où il parlait, on lui amena des enfants2afin qu’il les touchât. Les Apôtres voulaient les repousser. « Laissez approcher ces enfants, leur dit-il, le royaume de Dieu est composé de ceux qui leur ressemblent ; je vous le dis : quiconque n’acceptera pas le royaume de Dieu avec la droiture de l’enfant n’en fera point partie. » Un certain prince lui dit alors : « Bon maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle? » Jésus lui répondit : « Pourquoi me dis-tu bon? personne n’est bon excepté Dieu. » Jésus provoquait ainsi une réponse que le prince ne put faire, car il ne croyait pas à la divinité de Celui qu’il interrogeait. Jésus continua donc : « Tu connais ces commandements : « Tu ne tueras point ; tu ne seras pas adul-

—

1 Luc, XVIIl; 1-14

2 *Ibid.,* 15-30

Tère ; tu ne voleras point ; tu ne donneras point de faux témoignages ; honore ton père et ta mère. » Le prince répondit : « J’ai observé ces commandements depuis ma jeunesse. » Jésus reprit : « Une chose te manque encore : vends tout ce que tu possèdes, et donnes-en le prix aux pauvres, tu auras ainsi un trésor dans le ciel ; puis, viens et suis-moi. » En entendant ces paroles, le prince devint triste, car il était très- riche. Jésus le voyant triste, dit : « Gomme ceux qui ont de l’argent entreront difficilement dans le royaume de Dieu ! » Il appelait ce riche, comme il avait appelé les Apôtres destinés à être les colonnes du royaume de Dieu, et l’amour de l’argent l’empêcha de répondre à cette vocation sublime. Jésus ajouta : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d’une aiguille1, qu’au riche d’entrer dans le royaume de Dieu. »

Ceux qui entendirent ces paroles dirent : « Qui pourra donc être sauvé ? » Jésus répondit : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. »

Le salut est l’œuvre de Dieu. L’homme doit seulement user de son libre arbitre pour ne pas faire obstacle à l’action bienfaisante de la grâce divine qui le délivré de l’esclavage du péché, lui rend toute sa liberté pour le bien, le soutient dans la lutte contre le mal, et le couronne dans la vie éternelle. Pierre dit alors à Jésus : « Nous avons, nous, renoncé à tout pour te suivre. — En vérité, je vous le dis, répondit Jésus, quiconque a quitté sa maison, ses parents, ses frères, son épouse, ses enfants, en vue du royaume de Dieu, recevra en ce monde beaucoup plus qu’il n’a abandonné, et dans le monde futur, la vie éternelle. »

Jésus ne faisait pas, de l’abnégation complète de la famille et des biens, une obligation pour tous ceux qui devaient faire partie du royaume de Dieu, mais seu-

1 Des exégètes ont pensé que Jésus faisait allusion à une petite porte, appelée le Trou d'aiguille et par laquelle un chameau ne pouvait pas entrer: d’autres ont pensé qu’il ne s’agissait pas ici d’un chameau, mais d'un câble fait de poil de chameau et qu’on ne pouvait faire passer par le chas d'une aiguille Enfin, il en est qui entendent la comparaison littéralement.

lement pour ceux qui voudraient mener une vie plus sublime et exceptionnelle.

Jésus prit alors la route de Jérusalem1. Il était encore sur le territoire de Galilée, lorsqu’il prit à part les douze Apôtres et leur dit : « Voici que nous montons à Jérusalem où seront accomplies toutes les prophéties relatives au Fils de l’homme. Il sera livré aux gentils, moqué, flagellé, couvert de crachats. Quand on l’aura flagellé, on le fera mourir et il ressuscitera le troisième jour. »

Ils ne comprirent rien à de telles paroles. Le Saint- Esprit n’était pas encore venu leur découvrir le plan divin de la religion, et ils ne voulaient considérer le royaume de Dieu dont Jésus leur avait parlé si souvent, que comme la régénération du peuple d’Israël, abaissé alors sous le joug romain. Jésus descendit la vallée du Jourdain, qu’il quitta pour prendre la route qui allait à Jérusalem par Jéricho.

Lorsqu’il approchait de cette ville2, il guérit un aveugle ; lorsqu’il y entra3 il était entouré d’une si grande foule, qu’un péager nommé Zachée, fut obligé de monter sur un arbre pour le voir.

« Zachée, lui dit Jésus, descends vite, car je veux aujourd’hui loger chez toi. » Le péager, plein de joie, descendit en toute hâte. Les pharisiens murmuraient de ce que Jésus faisait cet honneur à un pécheur; mais Zachée fit voir qu’il en était digne : « Maître, dit-il, je donne aux pauvres la moitié de ma fortune ; et si j’ai fait tort à quelqu’un, je lui payerai quatre fois ce que je lui devrai.—Aujourd’hui, dit Jésus, le salut est entré dans cette maison, car Zachée est un véritable enfant d’Abraham ; le Fils de l’homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

A Jéricho, Jésus n’était pas très éloigné de Jérusalem ; il savait ce qu’il y souffrirait bientôt, et il entendait, dans la maison de Zachée, ses disciples qui émettaient

—

1 Luc, XVIII; 31.

2 Luc, XYIII; 35-43.

3 Luc, XIX; 1-10.

défaussés théories touchant le royaume de Dieu1. C’est pourquoi il chercha à leur en donner une idée plus juste, en leur proposant une parabole dans laquelle il mit en scène un homme puissant, qui confia à plusieurs serviteurs ses intérêts, pendant qu’il allait conquérir un royaume. A. son retour, il demanda un compte rigoureux à ses serviteurs, et punit ses ennemis qui avaient refusé de reconnaître son autorité royale.

Ainsi, dans le royaume de Dieu, tous ceux qui en font partie, sont chargés d’une mission plus ou moins importante qu’ils doivent remplir avec activité ; et ceux qui refusent d’en faire partie, seront condamnés rigoureusement.

Jésus était dans les environs de Jéricho, lorsqu’il rencontra un envoyé que Marthe et Marie avaient chargé de lui dire : « Maître, celui que tu aimes est malade. » C’était de leur frère Lazare qu’elles parlaient2.

« Cette maladie, répondit Jésus, n’est pas mortelle ; elle a été envoyée pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Il resta encore deux jours où il était, puis il dit à ses disciples : « Allons de nouveau en Judée. » Ses disciples lui répondirent : ce Maître, les Juifs cherchaient naguère à te lapider, et tu retournes sitôt chez eux? — Le jour n’a-t-il pas douze heures, reprit Jésus ; si quelqu’un marche pendant le jour, il ne se heurte point, parce qu’il voit la lumière de ce monde ; mais s’il marche pendant la nuit, il se heurte, parce qu’il n’y voit pas. » Il ajouta : « Lazare, notre ami, dort ; je vais le réveiller. — Maître, dirent les disciples, s’il dort, il guérira. » Mais Jésus parlait de la mort, et ses disciples comprenaient qu’il parlait du sommeil ; il leur dit alors ouvertement :

« Lazare est mort ; je me réjouis, à cause de vous, de n’avoir pas été là, afin que vous croyiez. Allons à lui. — Allons aussi, dit alors Thomas, surnommé Didymus, et mourons avec lui. »

—

1 Luc, XIX; 11-22.

2 Jean, XI; 1-53.

Jésus n’arriva à Béthanie qu’après deux jours de marche. Lazare était mort depuis quatre jours.

Un grand nombre de Juifs étaient venus offrir à Marthe et à Marie leurs consolations sur la mort de leur frère. Dès que Marthe apprit que Jésus approchait, elle courut à sa rencontre, et Marie resta à la maison. « Maître, dit Marthe à Jésus, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que Dieu t’accordera tout ce que tu lui demanderas. —Ton frère ressuscitera, lui dit Jésus. — Je sais, répondit Marthe, qu’il ressuscitera à la résurrection du dernier jour. —Je suis, dit Jésus, la résurrection et la vie ; si quelqu’un croit en moi, il vivra, alors même qu’il serait mort ; et celui qui vit et croit en moi vivra toujours. Crois-tu cela? — Je crois, répondit Marthe, que tu es le Christ, Fils du Dieu vivant, venu en ce monde. »

Après avoir dit ces paroles, Marthe alla dire à Marie, à voix basse : « Le Maître est près d’ici ; il te demande. » Jésus était resté en dehors de la ville, à l’endroit où Marthe l’avait rencontré. Marie y courut. Les Juifs la voyant sortir la suivirent en disant : « Elle va sans doute au tombeau pour pleurer. » Marie, en arrivant auprès de Jésus, se jeta à ses pieds en disant : « Maître, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort ; » et elle pleurait, ainsi que ceux qui l’avaient accompagnée. Jésus en fut ému et troublé. « Où l’avez-vous mis ? demanda-t-il. » On lui répondit : « Maître, viens et vois. »

Et Jésus pleura.

Les Juifs disaient entre eux : « Comme il l’aimait ! » D’autres disaient : « Lui qui a ouvert les yeux d’un aveugle-né ne pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût pas ? »

Jésus ressentit de nouveau une émotion profonde en arrivant au tombeau. C’était une grotte fermée avec une pierre. « Otez la pierre, dit Jésus. — Maître, répondit Marthe, il sent mauvais, car il est mort depuis quatre jours. —Ne t’ai-je pas dit, reprit Jésus, que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? » On ôta donc la pierre. Alors, Jésus élevant les yeux au ciel, pria ainsi : « Père, je te rends grâce de ce que tu m’as

toujours écouté. Pour moi, je sais que tu m’écoutes toujours, mais je parle pour ce peuple qui m’entoure, afin qu’il croie que tu m’as envoyé. » Après ces mots, il dit d’une voix forte : « Lazare, viens dehors, » et aussitôt s’avança celui qui avait été mort, les pieds et les mains encore liés, et la tête couverte du suaire. « Déliez-le, dit Jésus, et laissez-le marcher en liberté. » Un grand nombre de Juifs qui se trouvaient chez Marthe et Marie, et qui virent ce que Jésus avait fait, crurent en lui. D’autres coururent avertir les pharisiens de ce qui venait d’arriver.

Les prêtres et les pharisiens s’assemblèrent aussitôt, et ils se demandaient : « Que faire de cet homme qui fait tant de merveilles ? Si nous le laissons libre, tous croiront en lui, et les Romains viendront, qui détruiront notre ville et la nation. Un d’entre eux nommé Caïphe, qui était pontife cette année, leur dit : « Vous êtes des ignorants, et vous ne comprenez pas qu’il vaut mieux qu’un homme meure pour le peuple que d’exposer toute la nation à périr. »

Il ne parlait pas ainsi de lui-même. Gomme il était pontife, Dieu lui faisait prophétiser que Jésus mourrait pour la nation d’Israël, et non-seulement pour cette nation, mais pour réunir tous les enfants de Dieu dispersés dans toutes les nations.

A dater de ce jour., les prêtres et les pharisiens ne songèrent plus qu’aux moyens de faire mourir Jésus. Mais l’heure de sa mort n’était pas encore arrivée ; pour se mettre à l’abri de là haine de ses ennemis, Jésus quitta Béthanie, sortit de Judée, et se retira à Ephrem, en Samarie, avec ses disciples1. C’est là qu’il attendit les fêtes de Pâques, pendant lesquelles il devait accomplir son sacrifice.

—

1 Jean, XI; 54.

# V

— Jésus revient à Béthanie.

— Festin chez Lazare.

— Départ de Béthanie.

— Arrivée à Bethphagé au pied du mont des Oliviers.

— Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.

— Jésus chasse, pour la seconde fois, les marchands du Temple.

—Ses dernières prédications dans le temple.

— Noirs projets de ses ennemis.

— Des gentils de Bethsaïda demandent à voir Jésus.

— Glorification de Jésus.

— Projet de trahison arrêté entre les ennemis de Jésus et Judas Iscariote.

— Célébration de la Pâques le jeudi soir.

— Institution de la Pâques de la Nouvelle Alliance.

— Discussion entre les Apôtres touchant la primauté.

— Jésus condamne toute primauté par son exemple, en lavant les pieds des Apôtres, et par ses paroles contre toute domination.

— Pierre, trop confiant en lui-même, humilié.

— Son reniement prédit.

— Jésus fait connaître à ses Apôtres celui qui doit le trahir.

— Derniers adieux de Jésus à ses Apôtres.

— Sa dernière prière pour eux.

— Tristesse mortelle dans le jardin de Gethsémani. — Trahison de Judas.

— Jésus chez Anne. — Triple reniement de Pierre. — Jésus chez Caïphe.

— Il est condamné à mort.

— Insultes qu’il a supportées.

— Jésus paraît le matin devant le sanhédrin.

— Il est condamné à mort.

— Il est conduit à Ponce-Pilate.

— Jésus chez Hérode.

— On le ramène chez Pilate.

— On lui préfère Barabbas.

— Vains efforts de Pilate pour le sauver.

— Jésus flagellé et méprisé dans le prétoire.

— Il est conduit au Calvaire et crucifié entre deux criminels.

— Jésus sur la croix.

— Sa mort.

— Sa sépulture.

— Sa résurrection.

— Apparitions de Jésus en Judée.

— Les Apôtres en Galilée.

— Apparitions en Galilée.

— Retour des Apôtres à Jérusalem.

— Ascension de Jésus au ciel.

(Ann. 33.)

La Pâques s’approchait1 ; un grand nombre de Juifs se rendaient d’avance à Jérusalem, afin de se purifier avant la fête. Ils cherchaient Jésus, s’entretenaient de lui dans le temple, et disaient : « Pensez-vous qu’il ne viendra pas pour la fête? » Les pontifes et les pharisiens avaient ordonné à tous ceux qui connaîtraient sa retraite de la leur faire connaître, afin qu’ils pussent se saisir de lui.

—

1 Jean, XI; 55-56.

Six jours avant la Pâques1, Jésus revint à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare. On donna un festin en son honneur. Marthe servait et Lazare était à table, au milieu des conviés. Marie s’approcha de Jésus, lui versa sur les pieds une livre d’un parfum très-précieux, et les essuya avec ses cheveux. La maison entière en fut embaumée.

Déjà, chez Simon-le-Lépreux, Marie avait donné à Jésus cette marque de son respect et de son amour2. Un des Apôtres, Judas Iscariote, le trouva mauvais. Cet homme qui devait trahir son Maître regretta qu’on eût ainsi perdu une somme de trois cents deniers, « Il eût mieux valu, disait-il, donner cet argent aux pauvres ; » ce n’est pas qu’il se souciât d’eux, mais il était porteur des aumônes que l’on donnait à Jésus, et il les volait. Jésus, qui connaissait les sentiments de son faux disciple, ne fit paraître aucune émotion : il excusa Marie : « Laissez-la faire, dit-il, ce parfum sera celui de ma sépulture ; vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et moi, vous ne m’aurez pas toujours. »

On apprit à Jérusalem que Jésus était à Béthanie. On y accourut en foule, non-seulement pour Jésus, mais pour voir Lazare ressuscité. Les chefs des prêtres3 conçurent alors le dessein de tuer Lazare avec Jésus, parce que le miracle de sa résurrection avait donné la foi à un grand nombre de Juifs.

Le lendemain, c’est-à-dire cinq jours avant Pâques, Jésus prit le chemin de Jérusalem. Lorsqu’il fut arrivé entre Béthanie et Bethphagé4, village situé au pied du mont des Oliviers, il dit à deux de ses disciples : « Allez au village qui est près d’ici ; en y entrant, vous trouverez un ânon sur lequel personne ne s’est encore assis ; déliez-le et amenez-le. Si quelqu’un vous dit : « Pourquoi le déliez-vous? » vous répondrez : « Le Maître en

—

1 Jean, c. XII; 1-12.

2 Jean, c. XI; 2.

3 Les chefs des prêtres dont il est souvent fait mention dans l'Evangile, et particulièrement à l’époque de la passion, étaient les chefs des vingt-quatre familles sacerdotales qui remplissaient, à tour de rôle, les fonctions prescrites par la loi dans le temple.

4 Luc, XIX; 29-45. - Jean, XII; 12-18.

a besoin. » Les envoyés partirent et trouvèrent l’ânon comme il leur avait été dit. Lorsqu’ils le délièrent, ceux à qui il appartenait leur dirent : « Pourquoi déliez-vous cet ânon ? » Ils répondirent : « Parce que le Maître en a besoin. » Ils l’amenèrent à Jésus qui monta dessus pour gravir la montagne1. Quelques-uns avaient mis leurs vêtements sur l’ânon, d’autres les jetaient sur le chemin. Lorsque Jésus fut arrivé sur le penchant de la montagne, du côté de Jérusalem, une foule de disciples avertis de son arrivée coururent à sa rencontre. Tous parlaient avec enthousiasme des miracles dont ils avaient été témoins. Parmi eux, plusieurs avaient assisté à la résurrection de Lazare ; d’autres venaient d’apprendre ce miracle. Tous accouraient avec des branches de palmier à la main ; arrivés près de lui, ils faisaient retentir l’air de ces cris de triomphe : « Hosanna ! Béni soit le roi d’Israël qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel ! Gloire dans les hauteurs célestes ! »

Jésus voulait entrer à Jérusalem comme le roi de paix, dont le prophète avait écrit2 : « Ne crains point, fille de Sion ! Voici que ton roi arrive, assis sur un ânon. » Alors, les disciples ne comprenaient pas cette entrée à Jérusalem, mais, après la glorification de Jésus, ils se rappelèrent la prophétie qui l’avait annoncée.

Des pharisiens s’étaient mêlés aux disciples et étaient jaloux de leurs acclamations. Ils dirent à Jésus : ce Maître, impose donc silence à tes disciples. — S’ils se taisaient, leur répondit-il, les pierres crieraient à leur place. » Lorsqu’il toucha à la ville, il jeta les yeux sur elle, et dit en versant des larmes : « Toi aussi, si tu avais connu en ce jour ce qui t’aurait procuré la paix ! mais tout cela est caché à tes yeux pour le moment ; des jours viendront où tes ennemis t’environneront de tranchées et te serreront de toutes parts ; ils

—

1 Saint Mathieu remarque (XXI; 7) qu’il y avait une ânesse avec l’ânon. Des critiques ont cru spirituel de dire que Jésus n’avait pu monter sur les deux à la fois. Il est triste de lire de telles pauvretés dans des ouvrages dont les auteurs veulent être pris au sérieux.

2 Zach., IX; 9.

te jetteront à terre, toi et tes enfants qui seront dans tes murs; ils ne laisseront pas de toi une pierre sur une autre, et cela, parce que tu n’as pas connu le temps où tu as été, visitée. »

Etant entré dans le temple1 il en chassa ceux qui y vendaient et y achetaient, en leur disant : « Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. »

A la Pâques qu’il avait célébrée au début de sa vie évangélique, Jésus avait déjà chassé les marchands du temple. A la dernière Pâques, il voulut de nouveau condamner les profanations de la maison de Dieu. Chaque jour, il s’y rendait. Les chefs des prêtres, les scribes et les princes du peuple cherchaient les moyens de le perdre, mais ils ne savaient à quoi s’arrêter, car tout le monde était comme suspendu à ses lèvres lorsqu’il parlait.

Arrivé à Jérusalem cinq jours avant Pâques, Jésus enseigna dans le temple pendant trois jours.

Un de ces jours2 qu’il évangélisait, les chefs des prêtres, des scribes et des anciens vinrent lui dire : « Dis-nous de quel droit tu agis ainsi? qui t’a donné un tel pouvoir? » Jésus leur répondit : « Je vous demanderai aussi une chose, répondez-moi : Est-ce au nom de Dieu que Jeanbaptisa.it, ou bien sa mission était-elle humaine? » Ils se dirent en eux-mêmes : si nous répondons qu’il venait de Dieu, il nous demandera pourquoi nous n’y avons pas cru ; si nous disons que sa mission était humaine, le peuple nous lapidera. Ils répondirent donc qu’ils ne savaient pas. « Eh bien, répondit Jésus, je ne vous dirai pas de quel droit j’agis. » S’adressant alors au peuple, il exposa cette parabole : « Un homme planta une vigne et la loua à des vignerons, il fut absent pendant longtemps. Un jour il envoya aux vignerons un serviteur afin qu’ils lui donnassent le revenu de la vigne ; ceux-ci, après l’avoir frappé, le renvoyèrent sans rien lui donner ; il envoya un autre

—

1 Luc, XIX; 45-48.

2 Luc, XX; 1-38.

serviteur ; les vignerons, après l’avoir battu et accablé d'injures, le renvoyèrent sans rien lui donner. Il en envoya un troisième ; les vignerons le chassèrent après l’avoir couvert de blessures. Le maître de la vigne dit alors : « Que ferai-je? je leur enverrai mon fils bien- aimé ; peut-être qu’en le voyant, ils le respecteront ». Les vignerons l’ayant aperçu dirent entre eux : « Voici « l’héritier, tuons-le, et l’héritage nous appartiendra. » L’ayant conduit hors de la vigne, ils le tuèrent. Que fera maintenant le maître de la vigne ? il viendra, tuera les vignerons et louera sa vigne à d’autres ! — Jamais ! s’écrièrent les Juifs orgueilleux qui s’imaginaient que Dieu avait contracté avec eux une alliance éternelle et qu’il dédaignait les autres peuples. — Cependant, leur dit Jésus, en fixant les yeux sur eux, que signifie cette parole de l’Ecriture : « La pierre que les constructeurs ont rejetée, est devenue la principale de l’angle ; celui qui tombera sur cette pierre, s’y brisera ; celui sur lequel elle tombera, sera écrasé? » Ces allusions aux crimes du peuple juif contre les prophètes ; au crime qu’ils allaient bientôt commettre contre le Fils de Dieu ; et à leur condamnation, ne faisaient qu’irriter les ennemis de Jésus ; ils auraient bien voulu le saisir, mais ils avaient peur du peuple. Ils conçurent alors le projet de lui arracher quelque parole compromettante qu’ils rapporteraient au gouverneur romain, afin de le faire arrêter par lui. Ils lui envoyèrent des espions qui vinrent lui dire avec hypocrisie : « Maître, nous savons que tu parles et enseignes avec rectitude ; que tu ne considères point la qualité des personnes, et que tu enseignes la voie de Dieu en vérité; dis-nous donc s’ils nous est, ou non, permis de payer le tribut à César? » Jésus, qui connaissait leur ruse, leur dit : « Pourquoi me tendez-vous un piège ? montrez- moi la pièce de monnaie ? de qui est cette image et cette inscription ? — De César, répondirent-ils. — Puisque cette monnaie est de César, rendez-lui ce qui est à lui ; et rendez aussi à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Ils ne purent qu’admirer cette réponse et se taire.

Des sadducéens arrivèrent à leur tour. Ces sectaires

niaient la résurrection. Ils se crurent habiles en supposant que sept frères avaient épousé successivement la même femme conformément à la loi mosaïque, qui ordonnait au frère d’épouser la veuve de son frère mort sans enfants. « Après la résurrection, dirent les sadducéens, auquel des sept appartiendra la femme ? » Jésus leur répondit qu’elle n’appartiendrait à aucun d’entre eux, pour cette raison : qu’après la résurrection, les élus seraient comme les anges de Dieu qui n’ont pas de femmes. Puis il leur proposa à son tour une question : « Vous niez la résurrection ? Cependant Moïse a appelé Dieu le Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob. Or, Dieu n’est pas le Dieu des morts, mais des vivants. — C’est très-bien répondu, dit un des scribes qui se trouvait là. » Jésus leur proposa une autre question : « Comment dit-on que le Christ est fils de David, lorsque David lui-même, au livre des Psaumes, l’appelle son Seigneur ? »

La réponse, c’est que, fils de David selon la chair, le Christ était son Seigneur comme Fils de Dieu. Mais les scribes et les sadducéens se gardèrent bien de répondre ainsi. C’est pourquoi, s’adressant à ses disciples de manière à être entendu de la foule, Jésus leur dit : « Gardez-vous bien des scribes qui veulent marcher en grand costume, qui aiment les salutations sur la place publique, les premières chaires dans les synagogues, et les premières places dans les festins ! qui dévorent les biens des veuves et qui feignent de prier longtemps. Ils seront frappés d’une condamnation plus grave que les autres. »

Jetant les yeux vers la salle du Trésor1, il vit des riches qui mettaient leurs aumônes dans les troncs, et une veuve très-pauvre qui y mettait deux petites monnaies de cuivre. « Cette veuve, dit-il, a mis plus que les autres, car elle a pris sur son nécessaire, et les autres ont mis de leur superflu. »

Quelqu’un vantant les belles pierres employées dans les constructions du temple et les présents dont il

—

1 Luc, c. XXI; 1-37.

était enrichi : « Un jour viendra, dit-il, où tout cela sera détruit, à tel point qu’il n'en restera pas pierre sur pierre. » On lui dit alors : « Maître, quand cela arrivera-t-il, et à quel signe pourra-t-on le connaître ? » Il répondit en s’adressant à ses disciples : « Veillez à n’être pas séduits, car plusieurs viendront prétendant être moi ; ce sera un signe que le temps approchera *;* ne les suivez pas. Quand vous entendrez parler de combats, de séditions, ne vous effrayez pas ; il faut que ces choses arrivent d’abord, mais ce ne sera pas la fin. Les nations et les royaumes s’élèveront les uns contre les autres, des tremblements de terre en certains lieux, des pestes, des famines, des signes effrayants dans le ciel, de grands prodiges auront lieu. Avant que ces choses n’arrivent, on vous saisira, on vous livrera aux synagogues, on vous mettra en prison, on vous traînera à cause de moi, devant les rois et les présidents ; cela vous servira à me rendre témoignage. Retenez bien que vous n’aurez pas à préméditer vos réponses, car je vous donnerai une éloquence et une sagesse auxquelles vos ennemis ne pourront pas résister. Vous serez livrés par des parents, des frères, des alliés, des amis, et plusieurs d’entre vous seront mis à mort ; tous vous haïront à cause de mon nom. Un cheveu de votre tête ne périra pas dans le désastre et vous devrez vivre sans inquiétude. Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par une armée, sachez que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui seront en Judée s’enfuient vers les montagnes ; que tous ceux qui seront dans le centre du pays, le quittent ; et que ceux qui seront en d’autres pays, n’y viennent pas ; car ces jours seront ceux de la vengeance, afin que tout ce qui est écrit soit accompli. Malheur aux femmes qui enfanteront ou nourriront pendant ces jours ! un malheur immense pèsera sur cette terre, et la colère tombera sur le peuple. Les uns périront sous le tranchant du glaive, d’autres seront emmenés captifs chez toutes les nations ; Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu’à ce que les nations aient atteint le terme de leurs destinées.

Quand ce dernier temps sera arrivé, on verra des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; les peuples seront épouvantés du bruit que feront la mer et les flots courroucés ; les hommes sécheront de peur dans l’attente de ce qui devra arriver au monde. Les puissances des cieux seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l’homme porté sur un nuage, venant avec une grande puissance et une grande majesté. Lorsque ces choses commenceront, levez la tête et regardez en haut, car votre rédemption sera proche. »

L’Ancienne Alliance devait être ensevelie sous les ruines de Jérusalem ; la Nouvelle Alliance sera immortelle et ne périra pas avec le monde.

La race humaine ne disparaîtra pas de la terre, que cette prophétie ne soit accomplie ; le ciel et la terre passeront, la parole du Fils de Dieu ne passera pas ; elle est vérité.

Pendant le jour, Jésus évangélisait dans le temple ; pendant la nuit, il se retirait, soit à Béthanie, soit sur la montagne des Oliviers1. La foule accourait de grand matin pour l’entendre.

Les pharisiens se disaient entre eux2 : « Vous voyez que nous n’avançons arien, et que tout le monde court après lui. » Il y avait dans le temple quelques gentils de Bethsaïda convertis au judaïsme, et qui étaient venus à la fête pour adorer Dieu. Ils s’approchèrent de Philippe qui était de la même ville et qu’ils connaissaient : « Maître, lui dirent-ils, nous voulons voir Jésus. » Philippe s’approcha et le dit à André, et tous deux le dirent à Jésus. Jésus reçut ces hommes qui devaient être les prémices de la moisson qu’il ferait dans le monde entier, en dehors du peuple d’Israël, « Voici l’heure de la glorification du Fils de l’homme, dit-il mais, en vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment jeté en terre ne meurt pas, il ne produit rien ; s’il meurt, il fructifie. Celui qui aime sa vie la perdra ; celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour

—

1 Marc, XI; 11, 12, 19. — Luc, XXI; 37.

2 Jean, XII; 19-35.

l’éternité. Que celui qui me sert me suive! A cette condition, il me servira où *je suis,* et mon Père l’honorera. Pour le moment, mon âme est dans le trouble ; dirai-je : « Père, sauve-moi de cette heure? » Mais c’est pour cette heure que je suis venu en ce monde. Il vaut mieux dire : « Père ! fais éclater ton nom ! » Aussitôt une voix venant du ciel fit entendre ces mots : « Je l’ai fait et le ferai éclater. »

A cette voix, la foule s’écria : « C’est un coup de tonnerre. » D'autres disaient : « Un ange lui a parlé. » « Ce n’est pas pour moi, disait Jésus, que cette voix s’est fait entendre, mais pour vous. C’est aujourd’hui le jugement du monde ; le prince de ce monde va être chassé dehors ; lorsque je serai suspendu au-dessus de la terre, j’attirerai tout à moi. »

Il faisait allusion au supplice qu’il allait bientôt souffrir. Plusieurs, dans la foule, le comprirent et lui dirent : « La loi nous apprend que le Christ vivra toujours ; comment dis-tu qu’il faut que le Fils de l’homme soit pendu ? Quel est ce Fils de l’homme ? »

Ils auraient pu le savoir ; Jésus s’était expliqué assez clairement; il leur répondit : « Vous avez encore pour un peu de temps la lumière parmi vous ; marchez pendant qu’il fait encore jour, afin que la nuit ne vous surprenne pas. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va; tandis que vous avez la lumière, croyez à la lumière, afin que vous soyez enfants de la lumière. »

Après avoir dit ces paroles, Jésus se retira et se mit à l’abri de leurs poursuites1.

C’est en vain que Jésus disait à ses ennemis de profiter de la lumière. Ils ne voulaient pas le reconnaître, malgré les nombreux miracles qui attestaient sa mission2. Isaïe avait prédit ainsi leur aveuglement : « Seigneur, qui a cru à ton enseignement ? » Le même Isaïe avait dit : « II a aveuglé leurs yeux et endurci leur cœur, de peur qu’ils ne voient avec leurs yeux, et

—

1 Jean, XII; 30.

2 Jean, XII; 37-50.

qu’ils ne comprennent avec leur cœur ; qu’ils se convertissent, et que je les guérisse1. »

Isaïe parlait ainsi, lorsque, ayant vu la gloire du Christ, il parlait de lui. Cependant, plusieurs d’entre les chefs des prêtres croyaient, mais ils n’osaient professer leur foi par crainte des pharisiens, et de peur d’être chassés de la synagogue ; ils préféraient la gloire humaine à celle de Dieu. Jésus toutefois leur avait bien dit : « Ma doctrine est celle de Dieu, je suis la lumière du monde, celui qui me voit, voit mon Père ; celui qui m’écoute, écoute mon Père ; celui qui me méprise, méprise mon Père, et un jugement sévère l’attend à la fin du monde. »

Le jour des Azymes, appelé Pâques, approchait2. Les chefs des prêtres et les scribes s’étaient réunis, deux jours avant cette fête, pour aviser aux moyens de se défaire de Jésus, lorsque Judas Iscariote vint leur proposer de le livrer ; cette proposition les remplit de joie ; le prix de la trahison fut convenu et arrêté à trente deniers ; à dater de ce moment Judas combina les moyens de le livrer à l’insu de la foule.

Le jour qui précédait la fête de Pâques3, Jésus sachant que son heure était arrivée de passer de cette terre à son Père, voulut donner un dernier témoignage d’amour à ses amis de ce monde.

—

1 Is., LIII; 1. -VI; 19.

2 Luc, XXII; 1-6. — Math., XXVI ; 2-3. — Marc, XIV; 1.

3 Jean, XIII; I. Saint Jean dit que la Cène eut lieu la veille de la Pâques; les trois autres Evangélistes disent que ce fut le premier jour des Azymes où l’on devait immoler la Pâques. (Math., XXVI; 17. — Marc, XIV; 12. — Luc, XXII; 7.) Des critiques ont vu là une contradiction ; elle n'existe pas. L’an 33 de l’ère chrétienne, époque de la mort de Jésus-Christ, la Pâques tombait un vendredi. La Pâques commençait ainsi le jeudi après six heures, selon la coutume hébraïque de compter les heures du soir au soir. Une loi qui existe encore chez les Juifs talmudistes, c’est que, chaque fois qu’une des grandes fêtes juives tombe un vendredi qui est le jour de parascève ou préparation au sabbat, on la remet au lendemain. La Pâques légale commençait donc, l’an 33, le jeudi soir, et les Juifs ne durent la célébrer que le vendredi soir. C’est ce qui eut lieu en effet, puisqu’ils eurent soin que Jésus fût crucifié avant la fête, c’est-à-dire le vendredi avant six heures du soir.

C’est ainsi que le jeudi soir était véritablement le premier jour des Azymes, et en même temps la veille de la Pâques.

Jésus-Christ ne se soumettait point aux règles pharisaïques sur le sabbat. Il dut, par conséquent, célébrer la Pâques au jour légal, c'est-à-dire le jeudi après six heures.

Il dit à Pierre et à Jean1 : « Allez et préparez ce qui est nécessaire pour manger la Pâques. » Ceux-ci lui dirent : « Où veux-tu que nous la préparions ? » Il leur dit : « Voici qu'en entrant dans la ville2, vous rencontrerez un homme portant une cruche d’eau, vous le suivrez jusqu’à la maison où il entrera, et vous direz au maître de cette maison : « Le Maître te fait dire : où est la salle où je puisse manger la Pâques avec mes disciples? » Il vous montrera une grande salle toute meublée, vous y préparerez la Pâques. » Tout arriva comme il avait été dit. Pierre et Jean préparèrent la Pâques. L’heure étant arrivée, Jésus se mit à table avec les douze Apôtres. Il leur dit : « J’ai vivement désiré manger cette Pâques avec vous avant de souffrir ; car je vous le dis, je ne la mangerai plus à l’avenir, jusqu’à ce qu’elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. »

C’est pourquoi il institua cette Pâques du royaume de Dieu, qui devait *accomplir* la Pâques figurative de l’Ancienne Alliance. Prenant une coupe, il la bénit et dit : « Recevez et partagez entre vous, car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu’à l’avènement du royaume de Dieu. »

Puis il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses Apôtres en disant : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » De même, à la fin du souper, il prit une coupe et dit : « Cette coupe est la Nouvelle Alliance établie dans mon sang, qui sera répandu pour vous3. »

La Cène pascale étant terminée4, Jésus se leva, ôta sa robe et se ceignit d’un linge ; puis il versa de l’eau

—

1 Luc, XXII; 8-20.

2 II donnait cet ordre en dehors de la ville, en venant sans doute de Béthanie, où il se retirait quelquefois, comme nous l’avons remarqué d’après saint Marc.

3 Saint Mathieu rapporte ainsi les paroles de l’institution de l’Eucharistie : « Pendant le souper, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, le donna à ses disciples et dit : « Recevez et mangez, ceci est mon corps. » Puis, prenant la coupe, il rendit grâces et la leur donna en disant : « Buvez-en tous, car « ceci est mon sang de la Nouvelle Alliance qui, pour plusieurs, sera répandu pour la rémission des péchés. »

Ces paroles ont le même sens que celles rapportées par saint Luc et les compétent.

4 Jean, XIII; 2-16.

dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses Apôtres et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Lorsqu’il fut venu à Simon-Pierre, cet Apôtre lui dit : « Toi, Maître, me laver les pieds ! » Jésus lui dit : « Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant ; tu le comprendras plus tard. » Pierre répondit : « Jamais tu ne me laveras les pieds. —Si je ne te lave pas, dit Jésus, tu n’auras point de part avec moi. — Maître, dit alors Pierre, lave-moi non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. » Jésus lui répondit : « Celui qui est propre a besoin seulement qu’on lui lave les pieds ; alors il est propre tout entier. » Puis s’adressant à tous ses disciples : « Vous êtes purs, leur dit-il, mais non pas tous. »

Après leur avoir lavé les pieds à tous, il reprit sa robe, se remit à table pour le souper et leur dit : « Comprenez- vous ce que je viens de faire ? vous m’appelez Maître et Seigneur ; et c’est justice, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous les laver mutuellement. Je vous ai donné l’exemple afin que vous agissiez l’un à l’égard de l’autre comme j’ai agi envers vous. En vérité, je vous le dis : le serviteur n’est pas plus grand que son Maître, et l’Apôtre n’est pas plus grand que Celui qui l’a envoyé*.* »

Jésus donna cet exemple à ses Apôtres, parce que, pendant le souper, il s’était élevé entre eux une discussion dans laquelle il s’agissait de décider quel était le plus grand entre eux1. Jésus leur fit comprendre, par son exemple, qu’ils étaient tous les serviteurs les uns des autres et qu’aucun d’entre eux n’était plus grand que les autres. « Les rois des nations, ajouta-t-il, les dominent, et ceux qui ont pouvoir sur elles sont appelés leurs bienfaiteurs. Il n’en sera pas ainsi de vous ; que celui qui est plus grand parmi vous, agisse comme s’il était inférieur ; et que celui qui gouverne agisse comme s'il était serviteur. Quel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert?

—

1 Luc, XXII; 24-30.

N’est-ce pas celui qui est à table ? Moi, j’ai été au milieu de vous comme votre serviteur. Tous, vous êtes restés avec moi dans mes épreuves ; c’est pourquoi je vous prépare un royaume comme mon Père m’en a préparé un; un royaume où vous boirez et mangerez à ma table et où vous serez assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d’Israël1. »

Jésus, après avoir donné à ses Apôtres ses instructions sur l’humilité qu’ils devaient pratiquer les uns à l’égard des autres, ajouta2 :

« Si vous comprenez bien ces choses, vous serez heureux en les pratiquant. Cette dernière parole n’est pas pour vous tous, je sais qui j’ai choisi ; mais il faut que cette parole de l’Ecriture soit accomplie : « Celui qui mange le pain avec moi, lèvera son talon contre moi3. Je vous le dis d’avance, afin qu’après l’événement, vous croyiez que je suis Celui que j’ai dit. En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui reçoit celui que j’enverrai, me recevra ; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m’a envoyé. »

Tout à coup, Jésus s’arrêta au moment où il allait s’entretenir avec ses Apôtres comme avec ses amis ; il songea de nouveau qu’un traître était là qui l’écoutait ; il se troubla et dit avec serment :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, un de vous me trahira. »

Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il voulait parler. Un des disciples était alors penché sur le sein de Jésus qui l’aimait d’une manière particulière. Simon-Pierre fit signe à ce disciple et lui dit à voix basse : « De qui veut-il parler? » Celui qui était penché sur le sein de Jésus, lui dit : « Maître, qui est celui-là? » Jésus lui répondit :

—

1 Les Apôtres sont donc égaux ; ils sont tous au même titre juges du nouvel Israël ; aucun n’est assis sur un trône plus élevé. Si, dans l’Eglise, un successeur des Apôtres se prétend plus élevé que les autres, il s'insurge contre l’enseignement du Fils de Dieu. Toute domination qui ressemble à celle des rois est exclue de l’Eglise ; un pasteur qui veut être roi s’élève contre Jésus- Christ lui-même.

2 Jean, XIII; 17-30.

3 Psalm., XL; 10.

« C’est celui auquel je vais présenter du pain trempé. » Et lorsqu’il eut trempé du pain, il le donna à Judas, fils de Simon, de la ville d’Iscariote. Avec la bouchée de pain, Satan entra dans cet homme. Jésus lui dit : « Fais de suite ce que tu dois faire. » Aucun de ceux qui étaient à table, ne comprit pourquoi il lui parlait ainsi. Comme Judas avait l’argent, quelques-uns pensaient que Jésus avait voulu lui dire : « Achète ce qu’il faut pour le jour de la fête. » D’autres pensaient qu’il lui disait de donner quelque chose aux pauvres. Aussitôt après avoir reçu la bouchée de pain, Judas sortit1.

Avant de quitter la salle, il entendit les Apôtres qui s’informaient auprès de Jésus quel était le traître. Jésus leur répondit que c’était celui qui avait approché sa main du plat, en même temps que lui et qui en avait reçu du pain trempé. « Le Fils de l’homme s’en va, ajouta-t-il, comme il a été écrit de lui, mais malheur à cet homme par lequel le Fils de l’homme sera trahi, il eût été préférable pour cet homme de n’être pas né. » Le traître entendit ces paroles ; il osa se rapprocher de la table et demander à Jésus : « Est-ce moi qui suis cet homme ? » — Oui, répondit Jésus2.

Lorsque le traître fut sorti, Jésus continua son entretien avec ses disciples.

« Maintenant, dit-il3, le Père et moi nous allons être glorifiés ensemble. Mes chers enfants, je n’ai plus que peu de temps à être avec vous. Vous me chercherez en vain pour le moment ; en vous quittant je vous donne une loi nouvelle : celle de vous aimer entre vous, comme je vous ai aimés ; on vous reconnaîtra pour mes disciples à ce signe : si vous vous aimez les uns les autres. —Maître, où vas-tu? dit Simon-Pierre. — Où je vais, répondit Jésus, tu ne peux pas me suivre ; tu m’y suivras plus tard. — Pourquoi, répliqua Pierre,

—

1 Ce récit complète et éclaire celui de saint Luc, qui est fort abrégé et très-vague. Luc, XXII; 21-22.

2 Math., XXVI; 21-23.

3 Jean, XIII; 31-38.

ne puis-je pas te suivre maintenant ? je suis prêt à mourir pour toi. »

Jésus lui donnant son vrai nom de Simon, pour lui faire entendre qu’il se rendrait bientôt indigne du surnom de *Pierre,* lui dit : « Simon, voici que Satan a demandé à *vous* cribler comme du blé1 ; mais j’ai prié pour toi, afin que tu ne perdes pas la foi. Lorsque tu seras revenu de ton erreur, affermis tes frères qu’elle aura ébranlés. » Simon ne comprit pas la leçon que Jésus voulait lui donner ; confiant en lui-même, il dit : « Maître, je suis prêt à aller avec toi, en prison et à la mort. » Jésus l’appela alors de nouveau *Pierre,* comme par ironie : « Pierre, je te le dis, le coq ne chantera pas aujourd’hui, avant que tu ne m’aies renié trois fois. »

S’adressant de nouveau à tous les Apôtres, Jésus leur dit2 : « Que votre cœur ne se trouble pas, vous avez foi en Dieu, ayez aussi foi en moi. Je m’en vais chez mon Père pour vous y préparer une demeure ; je reviendrai à vous et je vous emmènerai. Vous savez maintenant où je vais et par quel chemin vous y viendrez. » Thomas n’avait pas compris. « Maître, dit-il, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous connaître le chemin pour aller te trouver? — Je suis moi-même, répondit Jésus, la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père que par moi ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. — Maître, dit Philippe, montre-nous ton Père, et notre bonheur sera complet. — Je suis depuis si longtemps avec vous, répondit Jésus, et vous ne me connaissez pas encore ? Philippe, qui me voit, voit mon Père ; comment dis-tu donc : « Montre-nous ton Père? » Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? » Les Apôtres reconnaissaient bien Jésus pour le Christ Fils de Dieu, mais avant que le Saint-Esprit fût venu faire briller la lumière divine dans leur intelligence, ils ne voyaient pas dans toute la splendeur de ses développements le dogme de la divinité du Christ. Jésus

—

1 Luc, XXII; 31-34.

2 Jean, XIV; 1-30.

leur promit cet esprit qui, en les éclairant, serait leur Paraclet ou consolateur, au milieu des épreuves qu’ils auraient à supporter en continuant son œuvre. « Cet Esprit de vérité, leur dit-il, vous le connaîtrez, il sera en vous et y demeurera. » Quand cette promesse fut accomplie, ce fut l’Esprit de vérité qui parla par la bouche des Apôtres. « Ce jour-là, ajoute Jésus, vous connaîtrez que je suis dans mon Père, que vous êtes en moi et moi en vous. » L’apôtre Judas (non pas l’Iscariote) dit à Jésus : « Maître, pourquoi dois-tu te manifester à nous et non pas au monde ? » Jésus lui répondit : « Parce qu’il n’y a que celui qui m’aime qui garde ma parole ; et que mon Père et moi nous ne viendrons qu’en lui, et non pas en celui qui ne m’aime pas. Les paroles que je vous ai adressées sont celles de mon Père. Le Paraclet, Esprit de vérité que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous expliquera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, non pas comme le monde la donne ; que votre cœur ne se trouble point et ne s’effraye point Retenez bien ce que je vous ai dit : Je m’en vais et je reviens à vous ; au lieu d’avoir de la peine vous devriez vous réjouir de ce que je vais à mon Père qui est plus grand que moi. Je vous ai prévenu de ce qui allait arriver, afin qu’après l’événement vous ayez foi. Je n’ai plus le temps de vous en dire beaucoup. Voici le prince de ce monde qui arrive, il ne peut rien contre moi, mais il faut que le monde sache que j’aime mon Père et que j’exécute ses ordres. Levez-vous, sortons d’ici. »

Il se dirigea du côté du torrent de Cédron1 et pendant le chemin, il adressa à ses disciples2 ses dernières exhortations :

« Vous devez m’être unis comme les rameaux de la vigne le sont au tronc ; vous devez être aussi unis entre vous et vous aimer les uns les autres. Le monde

—

1 Saint Jean mentionne (XVIII; I) qu’il traversa ce torrent après les paroles rapportées dans les chapitres XV, XVI et XVII.

2 Jean, XV.

vous haïra, mais rappelez-vous qu’il m’a haï avant vous. Le serviteur n’est pas au-dessus du maître ; le monde vous haïra parce qu’il m’a haï ; il m’a haï parce qu’il n’a pas voulu croire que j’étais l’envoyé de Dieu. Mais, lorsque viendra le Paraclet que *je vous enverrai* de la part de mon Père, l’Esprit de vérité *qui procède* du Père, il rendra témoignage de moi ; et vous me rendrez témoignage aussi, parce que vous avez été avec moi dès le commencement.

« Je veux vous prévenir de ce qui arrivera, afin que vous n’en soyez pas scandalisés1 : on vous chassera des synagogues, et l’heure vient où quiconque vous tuera croira prouver son dévouement à Dieu. Ils en agiront ainsi parce qu’ils n’ont connu ni mon Père ni moi. Je vous avertis de ces choses afin que, lorsqu’elles arriveront, vous vous souveniez que je vous les ai prédites. Je ne vous ai point parlé ainsi dès le commencement parce que j’étais avec vous ; mais je dois maintenant vous quitter. Pourquoi, au lieu de me demander : « Où « vas-tu? » la tristesse s’est-elle emparée de vous ? Je vous le dis en vérité : il vous est avantageux que je m’en aille. Si je ne m’en allais pas, le Paraclet ne viendrait pas en vous ; si je m’en vais, je vous l’enverrai. Lorsqu’il sera venu, il demandera compte au monde du péché, de la justice, du jugement : du péché qu’il a commis en ne croyant pas en moi ; de la justice que j’ai accomplie avant d’aller à mon Père et de vous quitter; du jugement inique qu’il a rendu contre moi sous l’inspiration de son prince, de Satan, qui est déjà jugé et dont le monde partagera le châtiment. J’aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez les supporter pour le moment. Lorsque l’Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu’il aura entendu, et vous annoncera ce qui devra arriver. Il me glorifiera, parce qu’il prendra du mien et vous l’annoncera. Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; mais encore

—

1 Jean, XVII.

un peu de temps, et vous me verrez, car je vais à mon Père. »

Jésus n’allait pas dans un oubli éternel, car en Dieu est la vie. Ses disciples ne comprenaient pas ses dernières paroles. Comme ils étaient en chemin, ils croyaient pouvoir se demander entre eux, sans que Jésus s’en aperçût : « Que veut-il dire par ces paroles : « Un peu de temps et vous ne me verrez plus ; encore « un peu de temps et vous me verrez? Qu’est-ce que ce peu de temps? » Jésus savait ce qu’ils disaient entre eux. « Vous vous demandez, leur répondit-il, ce que j’ai voulu vous dire par ce mot *un peu de temps?* » Et il leur expliqua qu’aux jours de tristesse dans lesquels ils allaient entrer succéderaient des jours de bonheur dans le sein du Père. Qu’il les quittait, mais pour revenir les chercher et les récompenser de leurs travaux. Les Apôtres comprirent enfin, et Maintenant, dirent-ils, tu parles clairement et non en parabole ; nous savons que tu connais tout et que l’on n’a pas besoin de t’interroger directement ; c’est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu. — Vous le croyez? dit Jésus; et pourtant, tout à l’heure, vous vous disperserez et vous me laisserez seul; non pas seul, le Père est avec moi. Je vous excuse et ne vous en veux pas. Le monde vous persécutera ; mais ayez confiance, j’ai vaincu le monde. »

Après avoir ainsi parlé, Jésus éleva les yeux au ciel et adressa à son Père cette suprême prière1 :

« Père, voici l’heure, glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie à son tour ! Tu lui as donné le pouvoir sur l’humanité afin qu’il lui donne ce qu’il a reçu de toi : la vie éternelle. La vie éternelle, c’est que l’on te connaisse, toi seul vrai Dieu et Jésus le Christ que tu as envoyé. Je t’ai glorifié sur la terre ; j’ai accompli l’œuvre que tu m’as confiée. Maintenant, toi Père, fais- moi briller de cette splendeur que j’ai eue en toi avant que le monde fût créé ! J’ai manifesté ton nom aux hommes. Ceux que tu as choisis de ce monde pour me

—

1 Jean, XVII.

les donner étaient à toi, ils ont gardé ta parole ; ils savent maintenant que tout ce que tu m’as donné vient de toi, car l’enseignement que tu m’as confié, je leur ai transmis ; ils ont appris et connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m’as envoyé. Je prie pour eux. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m’as donnés, parce qu'ils sont à toi ; car tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi. J’ai été glorifié en eux. Dès maintenant, je n’appartiens plus au monde, et eux y restent ; je viens à toi. Père saint ! conserve fidèles à ton nom ceux que tu m’as donnés, afin qu’ils soient *un* comme nous ! Lorsque j’étais avec eux, je les conservais fidèles à ton nom ; j’ai veillé sur ceux que tu m’as donné et personne d’entre eux n’a péri, si ce n’est le fils de perdition, au sujet duquel l’Ecriture a été accomplie. Maintenant que je vais à toi, je leur dis ces paroles afin qu’ils ressentent en eux-mêmes la joie que j’éprouve, et que leur procurera ta parole que je leur ai donnée. Le monde les a haïs, parce qu’ils ne sont pas du monde ; et moi, non plus, je ne suis pas du monde. Je ne te demande pas que tu les retires de cette terre, mais que tu les préserves du Méchant. Puisqu’ils ne sont pas plus du monde que moi- même, sanctifie-les dans la vérité, car ta parole est vérité.

« Comme tu m’as envoyé dans le monde, je les y envoie ; pour eux, je me suis sanctifié, afin qu’ils soient aussi sanctifiés dans la vérité. Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui, au moyen de leur prédication, croiront en moi, afin que tous soient *un,* comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi ; afin qu’en nous ils soient *un* et que le monde croie que tu m’as envoyé. Je leur ai donné la splendeur que j’ai reçue de toi afin qu’ils soient *un,* comme nous, nous sommes *un,* que je sois en eux comme toi en moi, qu’ils soient consommés en unité, et que le monde connaisse que tu m’as envoyé et que tu les as aimés comme tu m’as aimé moi-même.

« Père, je veux que ceux que tu m’as donnés soient

où *je suis* avec moi, afin qu’ils voient la splendeur que tu m’as donnée, parce que tu m’as aimé avant l’établissement du monde !

« Père juste ! le monde ne t’a pas connu ; moi, je t’ai connu, et ceux-ci ont appris que tu m’as envoyé ; je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître encore, afin que l’amour dont tu m’as aimé soit, ainsi que moi-même, en eux ! »

Jésus traversa alors le torrent de Cédron1, et entra, avec ses disciples, dans un jardin où il avait l’habitude de se rendre avec ses disciples. Ce jardin était situé sur le versant de la montagne des Oliviers2.

Avant d’y entrer, Jésus dit à ses Apôtres : « Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse, sans chaussures, quelque chose vous a-t-il manqué ? — Rien ne nous a manqué, répondirent-ils. — Maintenant, ajouta Jésus, que celui qui a un sac le prenne, qu’il en fasse autant de sa bourse ; que celui qui n’a pas de glaive, vende sa tunique pour en acheter un. Car je vous le dis : il faut que cette parole de l’Ecriture s’accomplisse :

« Il a été mis au rang des scélérats3. » Tout ce qui me concerne dans les prophéties touche à sa fin. Les Apôtres dirent : « Maître, il y a ici deux glaives. — C’est assez, répondit-il. » Il entra alors, selon sa coutume, dans le jardin du mont des Oliviers, situé dans la villa de Gethsémani4*;* il laissa ses disciples à l’entrée et s’éloigna avec Simon-Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. Il fut accablé, d’une tristesse extrême, l’humanité se révélait en lui et il dit à ses confidents : « Mon âme est atteinte d’une tristesse mortelle, tenez-vous ici et veillez avec moi »*.* S’avançant à la distance d’un jet de pierre, ils se prosterna la face contre terre et pria ainsi : « Mon Père, si c’est possible, éloigne ce calice de moi ! cependant, qu’il soit fait, non comme je le veux, mais comme tu le veux ! » Il vint à ses disciples et, les trouvant endormis, il dit à

—

1 Jean, XVIII.

2 Luc, XXII; 35-39.

3 Isaï., LIII; 12

4 Math., XXVI; 36-46. - Luc, XXII; 40-46. — Marc, XIV; 32-42.

Pierre : « Vous n’avez donc pas pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez afin que vous ne soyez pas exposés à la tentation ; l’esprit est actif, mais la chair est sans activité. » Il alla prier pour la seconde fois : « Mon Père, disait-il, si je suis obligé de boire ce calice, que ta volonté soit faite ! » Il revint à ses disciples et les trouva encore endormis, car leurs yeux étaient appesantis ; il les laissa et alla, pour la troisième fois, faire la même prière. Son angoisse était extrême, une sueur de sang sortit de son corps et un ange descendit du ciel pour l’encourager. Il revint à ses disciples; les trouvant encore endormis, il leur dit : « Dormez maintenant et reposez-vous, puisque voici l’heure où le Fils de l’homme va être livré entre les mains des pécheurs. »

Les trois Apôtres rougirent sans doute de leur insouciance. Jésus ne voulut pas leur donner une leçon plus sévère et il leur dit aussitôt : « Allons, levez- vous, voici le traître qui approche. »

Gomme il parlait encore, Judas arriva avec une cohorte de soldats romains ayant à leur tête un tribun, et avec des esclaves que lui avaient fournis les pontifes et les pharisiens ils portaient des armes, des lanternes et des flambeaux2. Jésus s’avança au-devant d’eux et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Jésus de Nazareth, — C’est moi, » dit Jésus. A ce mot, ils vacillèrent et tombèrent à terre. Lorsqu’ils se furent relevés, Jésus leur demanda une seconde fois : « Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth, répondirent-ils. — Je vous l’ai dit, c’est moi, reprit Jésus. Si c’est moi que vous cherchez, permettez que ceux-ci s’en aillent. »

Au même instant3, Judas s’approchant de Jésus, lui dit : « Maître, salut ! » et il l’embrassa. Le traître avait

—

1 Jean, XVIII; 3-9.

2 Le repas pascal n’avait eu lieu qu’après six heures. Le temps que durèrent et le repas et l’entretien de Jésus avec ses Apôtres; celui qu’il fallut pour se rendre à Gethsémani, et celui que dura la prière doivent être évalués à plusieurs heures. On peut penser aussi, d’après le sommeil qui accablait les Apôtres, que Judas se présenta devant Jésus à une heure avancée de la nuit.

3 Math., XXVI; 49-36. - Luc, XXII, 47-33. — Jean, XVIII; 10-12.

dit à sa troupe : « Celui que j’embrasserai, ce sera lui; saisissez-le et conduisez-le avec, précaution. » Jésus lui dit : « Mon ami, dans quel but es-tu venu? Judas, tu trahis le Fils de l’homme par un baiser ! » La troupe, au signal donné par le traître, se jeta sur Jésus. Pierre, tirant son glaive. « Maître, dit-il, ne faut-il pas frapper? » et en même temps il frappait un serviteur du grand prêtre, nommé Malchus, et lui coupait l’oreille.

Les Apôtres avaient porté le glaive jusqu’alors, selon une coutume suivie en Judée. Jésus les y avait autorisés ; mais s’il laissa Pierre s’en servir pour le défendre, ce fut pour l’avertir qu’à l’avenir le glaive devait rester dans le fourreau, et que les pasteurs de son Eglise ne devraient plus en faire usage.

C’est pourquoi il dit à Pierre : « Remets ton glaive dans le fourreau ; car tous ceux qui se serviront de l’épée, périront par l’épée. Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, qui m’enverrait, aussitôt plus de douze légions d’anges ? mais comment s’accompliraient les prophéties qui ont annoncé ce qui arrive? » Il guérit Malchus et s’adressant à la troupe : « Vous êtes venus avec des épées et des bâtons, pour me prendre comme si j’étais un voleur. Cependant j’étais assis chaque jour dans le temple où j’enseignais, et vous ne m’avez pas saisi. Tout cela a eu lieu pour l’accomplissement des prophéties. » Après ces paroles, la troupe saisit Jésus et le garrotta. Les disciples l’abandonnèrent et s’enfuirent. Un jeune homme seulement voulait l’accompagner1. On le saisit par son manteau ; mais lui, laissant ce manteau entre les mains de ceux qui voulaient le saisir, s’enfuit.

Jésus fut d’abord amené chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année2. Simon-Pierre et Jean suivaient Jésus de loin3. Ce dernier était connu

—

1 Marc, XlV; 51-52. On a fait bien des conjectures sur le jeune homme dont parle saint Marc, mais aucune n'est fondée.

2 Anne et Caïphe partageaient, le souverain pontificat et l’exerçaient, à tour de rôle, pendant une année. (Luc, III; 2. — Jean, XI; 51. XVIII ; 13.)

3 Jean, XVIII; 13-27. — Math., XXVI; 60-75. — Luc, XXII; 55-62. Anne et Caïphe habitaient le même palais. Le reniement de saint Pierre eut lieu pendant que Jésus comparaissait devant ces deux pontifes. Saint Jean,

du pontife et il put entrer dans son palais, après Jésus. Pierre se tenait en dehors auprès de la porte. Jean dit un mot à la portière qui laissa entrer Pierre. Cette portière lui dit en ouvrant : « N’es-tu pas des disciples de cet homme ? — Je n’en suis pas, » répondit Pierre. Les domestiques et employés se tenaient auprès du feu, car il faisait froid. Pierre se chauffait avec eux, tandis que le Pontife interrogeait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus répondit à Anne : « J’ai parlé ouvertement au monde ; j’ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s’assemblent, je n’ai rien dit en secret. Pourquoi m’interroges-tu? interroge ceux qui ont entendu ce que j’ai dit; ils savent ce que j’ai enseigné. » Lorsqu’il eut ainsi parlé, un des gens de la maison d’Anne lui donna un soufflet, en disant : « C’est ainsi que tu réponds au pontife ? » Jésus lui dit : « Si j’ai mal parlé, montre ce qu’il y a de mal dans mes paroles; si j’ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Anne fit lier Jésus et l’envoya à Caïphe qui était pontife en fonctions.

Pierre était toujours auprès du feu et se chauffait. Une servante dit à ceux qui se chauffaient avec lui : « Celui-là était avec Jésus de Nazareth. » Ceux-ci lui dirent : « N’es-tu pas de ses disciples? » Il le nia et fit serment qu’il n’en était pas.

Un des serviteurs du pontife, ami de Malchus, lui dit : « Ne t’ai-je pas vu dans le jardin avec lui? » Les autres ajoutaient : « Ton langage même le prouve. » Pierre le nia encore et attesta avec serment qu’il ne connaissait pas cet homme.

Aussitôt le coq chanta et Jésus regarda Pierre qui se souvint alors de cette parole : « Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » Pierre sortit et pleura amèrement.

Les chefs des prêtres et tous les membres du sanhédrin, scribes et anciens, s’assemblèrent chez

—

qui était témoin oculaire, a parfaitement distingué les deux interrogatoires qui eurent lieu devant Anne et devant Caïphe.

Caïphe1 ; ils s’y constituèrent en tribunal et demandèrent des témoins qui vinssent déposer contre Jésus, afin de pouvoir le condamner à mort. Plusieurs se présentèrent, mais leurs dépositions n’avaient aucune valeur. Les deux derniers dirent : « Nous l’avons entendu prononcer ces paroles : « Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir, en trois jours. » Jésus avait laissé tous les témoins dire ce qu’ils voulaient, sans ouvrir la bouche. Le chef des prêtres se leva après avoir entendu les derniers, et dit à Jésus : « Tu ne réponds pas aux témoignages qui sont donnés contre toi? » Jésus garda le silence ; il savait que ses juges eux-mêmes ne trouvaient pas dans ces témoignages de quoi l’accuser. Alors le grand-prêtre s’écria : « Je t’adjure par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ Fils du Dieu vivant ! — Comme tu l’as dit, répondit Jésus, et j’ajoute que vous verrez le Fils de l’homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. »

C’était leur dire : Vous me jugez maintenant, prêtres et docteurs ; mais Celui que vous allez condamner vous jugera un jour dans toute la majesté de sa gloire.

Caïphe feignit d’être au désespoir d’entendre de telles paroles : « Il a blasphémé, » dit cet hypocrite en déchirant sa robe en signe de désolation. « Qu’avons-nous encore besoin de témoins? vous avez entendu son blasphème ; que vous en semble ? » Toute l’assemblée répondit : « Il est digne de mort! »

Ainsi, d’après la loi et les prophètes, l’Envoyé, le Christ, l’Emmanuel de Dieu devait venir ; et parce que Jésus, qui avait prouvé sa mission divine, disait : « Je le suis, » on le condamnait à mort !

Cet aveuglement judaïque avait été prédit par les prophètes. Mais les Juifs ne voulaient pas comprendre les Ecritures, et n’y voulaient trouver que ce qui pouvait flatter leur orgueil national et leurs préjugés religieux.

Dès que la sentence de mort fut prononcée, la vile

—

1 Luc, XXII; 54, 63-65. — Math., XXVI; 59-68.

troupe des serviteurs des prêtres entoura Jésus; on lui cracha au visage, on l'accabla de coups, plusieurs lui donnaient des soufflets sur la figure en disant : « Christ, prophétise-nous qui t’a frappé? » Ils prononçaient encore beaucoup d’autres blasphèmes.

Dès le matin, lorsque le jour fut venu1, les anciens du peuple, les chefs des prêtres et les scribes firent conduire Jésus dans la salle du conseil et lui dirent : « Si tu es le Christ, dis-le-nous? — Si je vous le dis, répondit Jésus, vous ne le croyez pas. Si, à mon tour, je vous interroge, vous ne me répondrez pas et vous ne me mettrez pas en liberté. Il faut que le Fils de l’homme ne sorte d’ici que pour s’asseoir à la droite de la puissance de Dieu. » Tous lui demandèrent : « Tu es donc le Fils de Dieu? — Vous le dites, je le suis, répondit Jésus. — Nous n’avons pas besoin d’un autre témoignage, dirent les juges, nous l’avons entendu de sa propre bouche. »

Alors ils le firent garrotter et le conduisirent à Ponce-Pilate2, gouverneur romain de la ville. Judas ne pensait pas que sa trahison aurait pour effet la condamnation de Jésus à mort. En entendant la sentence, il rapporta aux chefs des prêtres et aux anciens, les trente deniers d’argent qu’il en avait reçus : « J’ai péché, leur dit-il, en vous livrant le sang d’un juste. —Que nous importe ? répondirent-ils, c’est ton affaire. » Judas jeta l’argent dans le temple et alla se pendre3. Les Juifs n’entrèrent pas dans le prétoire, de

—

1 Luc, XXII; 66-71. - Math., XXVII; 1-2.

2 Jean, XVIII; 28-40. — Luc, XXIII; 1-25. — Math., XXVII; 2-26.

3 « Il ne nous est pas permis, dirent-ils, de mettre cet argent dans le trésor, car c'est le prix du sang. » Après en avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. On appela depuis ce champ Haceldama, c’est-à-dire le *champ du sang*, nom qu’il a conservé jusqu’à ce jour. Ainsi fut accomplie une prophétie (Zach., XI; 12) qui disait:

« Ils ont reçu les trente deniers d'argent, prix auquel il a été estimé par les enfants d'Israël, et ils l’ont donné pour le champ du poitier, comme me l’a dit le Seigneur.»

Il est bien évident que la délibération et l’achat dont il est parlé n’eurent lieu qu’après la mort de Jésus-Christ. Saint Mathieu ayant écrit son Evangile quelques années après la mort de Jésus-Christ, a pu mentionner dans son récit ce qui arriva a propos du champ acheté avec les trente deniers de Judas.

peur de se souiller, car le soir ils devaient manger la Pâques1. Ils craignaient la souillure légale qu’ils auraient contractée en entrant chez un païen, et ils condamnaient un innocenta mort! Pilate sortit de son prétoire et demanda aux représentants du sanhédrin : « Quelle accusation élevez-vous contre cet homme ? » Ils répondirent : « S’il n’était pas maudit, nous ne te le livrerions pas. Nous l’avons surpris soulevant notre nation, défendant de payer le tribut à César, et se disant Christ roi. » Pilate leur dit : « Chargez-vous de sa cause, et jugez-le selon votre loi. » Ils répondirent : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu’un à mort. »

Ainsi s’accomplissait la parole de Jésus : « Qu’il serait livré aux gentils. » Pilate rentra dans son prétoire, y fit entrer Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs? » Jésus lui répondit : « Dis-tu cela de toi-même, ou d’autres ont-ils parlé ainsi de moi ? — Est-ce que je suis Juif, moi? dit Pilate, ai-je à m’occuper de ces choses? ta nation et les prêtres t’ont livré à moi ; qu’as-tu fait? » Jésus répondit : « Mon royaume n’est pas de ce monde ; s’il en était, mes soldats auraient empêché que je ne fusse livré aux Juifs; mais, maintenant, mon royaume n’est pas d’ici. — Tu es donc roi? dit Pilate. Comme tu le dis, je suis roi, répondit Jésus, je le suis par naissance ; mais mon royaume c’est la vérité à laquelle je suis venu rendre témoignage en ce monde. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. — Qu’est-ce que la vérité? reprit Pilate. »

C’est la question que l’on rencontre encore sur les lèvres des hommes qui se croient plus sages que le vulgaire. Cependant quelle est la raison de l’intelligence sinon le vrai ? l’homme n’a-t-il d’autre but que d’errer en ce monde en attendant un anéantissement éternel ou une transformation hypothétique? Jésus est venu pour ouvrir à l’homme dos horizons, plus dignes de lui et plus dignes du Créateur. Il est

—

1 Cette remarque de saint Jean (XVIII; 28) prouve que Jésus avait mangé la Pâques avant les Juifs.

venu fonder le royaume de la vérité, et c’est à ce point de vue qu’il se disait roi.

Quant aux accusations élevées contre lui par les chefs des prêtres et, les anciens, Jésus n’y répondit pas. « N’as-tu pas entendu quelles graves accusations ils soulèvent contre toi? » dit Pilate. Jésus garda encore le silence, et Pilate en était très-étonné. Il sortit de nouveau pour parler aux Juifs et il leur dit : « Je ne trouve pas cet homme coupable. » Ils crièrent de nouveau : « Il ameute le peuple, depuis la Galilée jusqu’ici. » Pilate entendant parler de la Galilée, demanda si Jésus était Galiléen : et ayant appris qu’il était sujet d'Hérode, l’envoya à ce roi qui était alors à Jérusalem.

Hérode désirait depuis longtemps voir Jésus. Il fut ravi de l’occasion qui se présentait, et comme il avait beaucoup entendu parler de ses prodiges, il espérait que Jésus en ferait en sa présence. Il lui adressa donc de nombreuses questions. Jésus ne répondit un seul mot, ni aux questions du roi, ni aux accusations dont le chargeaient les chefs des prêtres et les scribes. Hérode se moqua de lui, et, après l’avoir fait revêtir d’une robe blanche, en signe de dérision, il le renvoya à Pilate.

Le roi et le gouverneur romain, ennemis jusqu’alors, devinrent amis à cette occasion.

Pilate, s’adressant aux chefs des prêtres, aux magistrats et au peuple, dit : « Vous m’avez dénoncé cet homme comme un perturbateur, et je ne l’ai point trouvé coupable ; Hérode n’a rien trouvé non plus en lui qui mérite la mort, je vais donc le corriger et le renvoyer. Selon une de vos coutumes, je dois vous remettre un coupable à l’occasion de la Pâques, voulez-vous que je vous remette *le roi des Juifs* qui se dit Christ, ou Barrabas ? »

Pilate n’avait pas pris au sérieux la royauté de Jésus ; le royaume de la vérité était pour lui une énigme ; Jésus lui semblait un roi peu dangereux, et qu’il pouvait permettre aux Juifs ; il voyait clairement que c’était par jalousie qu’ils le lui avaient livré.

Pilate étant rentré dans le prétoire, les chefs des prêtres et les anciens engagèrent le peuple à demander Barrabas. C’était un voleur qui avait été mis en prison, à cause d’une sédition qu’il avait excitée dans la ville, et d’un homicide.

Lorsque Pilate était rentré au prétoire, sa femme lui envoya dire : « Ne te mêle pas de l’affaire de cet homme juste, car j’ai bien souffert d’une vision que j’ai eue à son sujet. » Pilate étant sorti de nouveau, dit aux Juifs : « Lequel des deux voulez-vous que je vous remette? » Ils s’écrièrent : « Barrabas! — Que ferai-je, répondit Pilate, de Jésus qui est appelé Christ? — Qu’il soit crucifié, cria la foule. — Quel mal a-t-il fait ? » reprit Pilate. La foule criait encore plus fort : « Qu’il soit crucifié! crucifie-le! crucifie-le!»

Pilate voyant qu’il ne pouvait leur faire entendre raison ; et que le tumulte croissait, demanda de l’eau, se lava les mains devant le peuple et dit : « Je suis innocent du sang de ce juste ; c’est votre affaire. » Le peuple cria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Leur vœu devait être accompli.

Avant d’abandonner Jésus aux Juifs, Pilate le livra à ses soldats1. Ceux-ci tressèrent une couronne d’épines et la lui placèrent sur l'a tête ; ils lui mirent sur les épaules un manteau rouge; puis venant devant lui, ils disaient : « Salut ! roi des Juifs, » et lui donnaient des soufflets. Pilate sortit dehors, faisant aussi sortir Jésus, qui parut devant le peuple avec la couronne d’épines et le manteau rouge. « Je vous l’amène, dit Pilate, afin que vous voyiez que je ne le trouve pas coupable : voilà l’homme! » s’écria-t-il en le leur montrant. En le voyant, les prêtres et leurs serviteurs crièrent de nouveau : « Crucifie-le ! crucifie-le ! — Prenez-le vous- mêmes pour le crucifier, disait Pilate, puisque je ne le trouve pas coupable ! — Nous avons une loi, criaient les Juifs, et, selon cette loi, il doit mourir, puisqu’il s’est dit *Fils de Dieu.* » En entendant ces mots, Pilate fut

—

1 Jean, XIX; 1-16. - Luc,XXIII; 16. — Math., XXVII; 27-31.

saisi de crainte. Il fit rentrer Jésus dans le prétoire et lui dit : « D’où es-tu? » Jésus ne lui répondit pas. « Tu ne parles pas, dit Pilate ; ne sais-tu pas que j ai le pouvoir de te crucifier ou de te relâcher ? — Tu n’aurais pas ce pouvoir, lui répondit Jésus, s’il ne t’était pas donné d’en haut· c’est pourquoi en l’exerçant tu es moins coupable que celui qui m’a livré à toi. » Pilate fit de nouveaux efforts pour le sauver. Mais les Juifs criaient : « Si tu l’acquittes, tu n’es pas ami de César ; car celui qui se dit roi s’élève contre César. » A ces paroles, Pilate fit sortir Jésus dans un endroit du tribunal situé au dehors, et dans lequel les Juifs pouvaient entrer sans se souiller ; on appelait ce lieu Lithostrotos et en hébreu Gabbatha.

C’était le jour de la Préparation de la Pâques et il était bientôt la sixième heure1. En présentant Jésus aux Juifs, Pilate leur dit : « Voilà votre roi. » Au lieu d’exciter leur compassion ou leur mépris, comme il en avait l’intention, Pilate ne faisait qu’enflammer leur haine : « Ote-le ! ôte-le ! criaient-ils, crucifie-le ! — Je crucifierais votre roi, » disait ironiquement Pilate ; et les prêtres criaient : « Nous n’avons pas d’autre roi que César. »

Alors Pilate le leur abandonna pour qu’il fût crucifié.

Lorsqu’ils le conduisaient au lieu du supplice2, ils rencontrèrent un certain Simon, de Cyrène, qui venait de la campagne, et ils l’obligèrent à porter la croix derrière Jésus. Simon avait deux fils, Alexandre et Rufus qui furent des membres distingués de l’Eglise primitive.

Le condamné portait d’ordinaire l’instrument de son supplice ; Jésus, affaibli par les traitements cruels qu’il endurait depuis douze heures, n’avait plus la force de porter seul sa croix3. Une grande foule de peuple le suivait ; on y distinguait des femmes qui pleuraient et je

—

1 C’est l’heure de midi, d'après l’usage actuel de compter les heures de la journée.

2 Luc, XXIII : 26-33. — Jean, XIX; 16-18. — Math., XXVII; 32-34. Marc, XV ; 21-23.

3 C’est ce qui a donné lieu à la légende des trois chutes que Jésus aurait faites sur le chemin du Calvaire. Aucun des Evangélistes n’en a fait mention.

taient des cris de douleur. Jésus se tournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem ! ne pleurez pas sur moi ; pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car bientôt viendront des jours où l’on dira : heureuses les femmes stériles ! heureuses celles qui n’ont point enfanté et qui n’ont pas nourri ! alors on dira aux montagnes, tombez sur nous ! et aux collines, ensevelissez-nous. Si l’arbre vigoureux est traité comme vous voyez, comment traitera-t-on l’arbre desséché ? »

Jésus prédisait ainsi les malheurs qui tomberaient, peu de temps après sa mort, sur Jérusalem, et ce siège horrible pendant lequel des mères se nourriraient de la chair de leurs enfants. L’arbre desséché du judaïsme paya cher alors les traitements cruels qu’il fit subir à l’arbre vigoureux de la Nouvelle Alliance, planté, avec la croix du Sauveur, et qui a poussé, grâce au sang divin qui l’a fécondé, de si puissants rejetons.

Par un raffinement de cruauté, les Juifs conduisirent avec Jésus deux criminels condamnés à subir la mort par le crucifiement.

Lorsqu’on fut arrivé au lieu appelé Calvaire (en hébreu Golgotha), on lui offrit du vin mêlé de myrrhe, mais il refusa de le boire. Alors on l’attacha à la croix, puis on crucifia les deux voleurs, l’un à sa droite, l’autre à sa gauche.

Quatre soldats clouèrent Jésus à la croix. Pendant ce temps, il disait1 : « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu’ils font. » Lorsqu’il fut crucifié, les soldats se partagèrent ses habits et les tirèrent au sort. Après en avoir fait quatre lots, un pour chaque soldat. Quant à la tunique qui était sans couture, ils en firent un lot à part qui fut aussi tiré au sort. Ainsi s’accomplit cette prophétie : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma tunique au sort2. » Les quatre soldats s’assirent ensuite pour garder les suppliciés. La populace et les prêtres se moquaient de Jésus et disaient : « Il a guéri les autres ! qu’il se guérisse lui-

—

1 Luc, XXIII; 34-46. — Jean. XIX: 19-30. — Math., XXVII : 33-50. — Marc, XV; 23-37.

2 Psalm.,XXI; 19.

même, s’il est le Christ élu de Dieu ! Va! toi qui peux détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours ; sauve-toi, descend de la croix, puisque tu es le Fils de Dieu! » « S’il est le roi d’Israël, qu’il descende de la croix et nous croyons en lui, disaient les scribes et les prêtres ; il a eu confiance en Dieu dont il se disait le Fils ; eh bien, que Dieu le sauve ! » Les soldats romains se moquaient aussi de lui; ils lui offraient du vinaigre à boire, et lui disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi ! »

On plaçait d’ordinaire à la partie la plus élevée de la croix du supplicié, une inscription indiquant son nom et le crime qu’il avait commis. Celle qui fut placée sur la croix de Jésus, fut écrite en grec, en latin et en hébreu et elle était ainsi conçue : JESUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Un grand nombre de Juifs vinrent lire cette inscription, car le Calvaire était très rapproché de la ville. Des prêtres allèrent dire à Pilate : « Il ne fallait pas écrire : *Roi des Juifs*, mais *soi-disant roi des Juifs.* » Pilate répondit : « J’ai écrit ce que j’ai écrit. » Il pensait avoir obéi à sa propre volonté, mais Dieu dirigeait sa main et il avait écrit la vérité. C’était bien leur roi que les Juifs avaient crucifié, roi de mansuétude auquel ils avaient préféré César. Le roi Jésus qu’ils ont rejeté, voulait les sauver ; César qu’ils ont choisi, les a détruits.

Un des criminels crucifiés avec Jésus se joignait à la populace pour l’insulter et le blasphémer : « Si tu es le Christ, lui disait-il, sauve-toi et nous avec toi. » L’autre était animé de sentiments contraires et disait au blasphémateur : « Et toi non plus, tu n’as donc aucune crainte de Dieu? Si nous sommes condamnés, nous l’avons mérité et nous recevons le juste prix de nos crimes ; mais celui-ci n’a pas fait de mal. » Puis s’adressant à Jésus : « Maître, lui dit-il, souviens-toi de moi, quand tu seras dans ton royaume. » Jésus lui répondit : « Je te le dis en vérité, aujourd’hui tu seras avec moi en Paradis1. »

—

1 L’âme de Jésus, séparée de son corps, se trouva, au moment de la mort, avec celles des justes de l’Ancien Testament. Mais la Divinité resta unie à

Au pied de la croix de Jésus se tenaient sa mère ; la cousine de sa mère, Marie épouse de Cléopas ; Marie Magdeleine, et Jean, le disciple qu’il avait aimé d’une manière particulière. Jésus jetant les yeux sur sa mère et lui indiquant son disciple, lui dit : « Femme, voici ton fils ! » Puis il dit au disciple en lui désignant sa mère : « Voici ta mère ! » Dès ce moment le disciple prit en sa maison la Vierge Marie.

Jésus jeta un grand cri : « Eli ! Eli ! Lamma Sabacthani1.» C’était le dernier cri de l’humanité. « Il appelle Elie, disaient quelques spectateurs, voyons si ce prophète viendra le délivrer. »

Jésus vit alors que toutes les prophéties étaient accomplies, excepté celle qui avait annoncé la soif ardente qui le consumerait sur la croix. Pour qu’elle fut accomplie, il dit : « J’ai soif ! » Il y avait sur le lieu du supplice, un vase plein de vinaigre ; on mit au bout d’un roseau d’hysope, une éponge remplie de vinaigre, et on la lui plaça sur la bouche. Après en avoir bu, Jésus dit d’une voix forte : « Père, je remets mon âme entre tes mains ; tout est accompli ; » et inclinant la tête, il expira.

C’était alors la neuvième heure2.

—

l’âme et au corps. En même temps, elle était au Paradis avec le criminel repentant, en unité d’essence avec le Père et le Saint-Esprit.

1 Ce qui signifie : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m’as-tu abandonné ? »

2 On comptait, chez les Juifs, la journée de soir en soir. Le jour proprement dit commençait à six heures du matin ; de six heures à neuf heures était une première période que l’on désignait sous le nom de troisième heure, parce qu’elle se terminait à la troisième heure du jour. De neuf heures à midi, c'était la seconde période que l’on appelait : sixième heure, parce qu’elle se terminait à cette sixième heure ; de midi à trois heures, c’était la troisième période que l’on appelait neuvième heure, parce qu’elle se terminait à cette neuvième heure ; enfin de trois heures à six heures du soir, c’était la quatrième période qu’on appelait douzième heure, parce qu’elle se terminait à cette douzième et dernière heure de la journée. La nuit se divisait également en quatre veilles de trois heures chacune. Les critiques qui ont trouvé des contradictions dans les Evangélistes sur l’heure de la mort de Jésus-Christ, n’avaient pas tenu compte de cette manière de compter.

D’après saint Mathieu (XXVII; 45-36), des ténèbres couvrirent la terre de la sixième à la neuvième heure, c’est-à-dire de midi à trois heures; et vers la neuvième heure, c’est-à-dire à trois heures environ, Jésus expira. Il faut remarquer que saint Mathieu ne fixe pas l’heure d’une manière précise ; de sorte que, d’après lui, Jésus mourut entre midi et trois heures. Saint Marc (XV; 25), après avoir raconté ce qui précéda le crucifiement, dit : c’était la troisième heure, et on le crucifié. Il dit donc positivement que le crucifiement suivit la période de temps qui était appelée troisième heure, c’est-à-dire qu’il

Au moment où Jésus expira1, le voile qui séparait le sanctuaire du reste du temple se déchira en deux parties du haut en bas ; la terre trembla ; des morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux, et, après la résurrection de Jésus, apparurent à plusieurs habitants de Jérusalem. Le centurion et les soldats qui étaient de garde auprès de Jésus, voyant le tremblement de terre et les choses extraordinaires qui arrivaient, disaient : « Cet homme était vraiment juste, c’était le Fils de Dieu. » Les amis de Jésus et les pieuses femmes qui l’avaient suivi depuis la Galilée se tenaient à l’écart, observant tout ce qui se passait. Parmi elles étaient Marie Magdeleine et Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, c’est-à-dire l’épouse de Cléopas ; elles n’avaient abandonné le pied de la croix, qu’après la mort de Jésus2. On remarquait aussi parmi elles, la mère des apôtres Jacques et Jean, et Salome. Il y en avait encore beaucoup d’autres, qui avaient servi Jésus pendant qu’il était en Galilée et qui étaient allées avec lui à Jérusalem.

Comme c’était le vendredi, jour de la Préparation

fut crucifié vers midi. Il ajoute ensuite (Ibid., 33) que les ténèbres couvrirent la terre de la sixième à la neuvième heure, c’est-à dire de midi à trois heures et que Jésus expira à la neuvième heure (Ibid., 37). Il s’accorde donc avec saint Mathieu. Saint Luc (XXIII ; 44) dit que Jésus-Christ fut élevé sur la croix à peu près à la sixième heure (midi) et qu’il y resta jusqu’à la neuvième (trois heures). II s’accorde donc avec les deux premiers Évangélistes. Saint Jean (XIX; 14) dit que Pilate livra Jésus aux Juifs à peu près à la sixième heure. Les interrogatoires et le jugement avaient donc duré depuis le matin (XVIII ; 28) jusqu’à midi. Les trois autres évangélistes disent la même chose. Saint Jean n’a pas donné l’heure de la mort, mais celle du crucifiement. Des critiques ont prétendu qu’il y avait contradiction entre saint Marc et saint Jean parce que le premier aurait dit que le crucifiement aurait eu lieu à la troisième heure, tandis que saint Jean fixe la sixième heure. Si ces critiques avaient comparé les versets 25, 33 et 37 du chapitre XV de saint Marc, ils auraient aperçu que la troisième heure dont parle saint Marc est la période de neuf heures à midi, et qu’il y place le procès qui précéda le crucifiement.; qu’il fixe l’heure de la mort à trois heures; et qu’il place par conséquent le crucifiement à midi comme saint Jean. Ces critiques n'ont voulu voir que le verset 25; puis l'interprétant de neuf heures du matin, ils se sont hâtés de le confronter avec le verset 14 du chapitre XIX de saint Jean, sans tenir compte du reste.

—

1 Math,, XXVII; 51-56; — Luc, XXIII; 47-49; — Marc, XV; 38-41.

2 Saint Jean dit, comme nous l’avons rapporté, que Marie Magdeleine et Marie femme de Cléopas étaient aux pieds de la croix avant la mort de Jésus. Saint Mathieu et saint Marc les citent avec les autres saintes femmes qui observaient de loin, après la mort. Des critiques ont vu là une contradiction. Pour ne le pas voir, il suffit de ne pas confondre deux temps fort distincts.

du sabbat, et que le grand sabbat pascal commençait à six heures du soir de ce même jour, les Juifs1 prièrent Pilate de faire rompre les jambes des criminels pour les faire mourir plus vite, afin que les corps ne restassent pas sur la croix le jour du sabbat. Les soldats brisèrent les jambes des deux criminels crucifiés avec Jésus. Quand ils vinrent à lui, voyant qu’il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un soldat lui donna un coup de lance dans le côté et il en sortit du sang et de l’eau. Ainsi furent accomplies les prophéties qui disaient : « Vous ne lui briserez pas un os2..., ils jetèrent les yeux sur celui que l’on transperça3. »

La première prophétie se rapportait à l’Agneau pascal dont on ne devait pas briser les os. Le cérémonial prescrit pour l’agneau figuratif devait s’accomplir en la personne de Jésus, véritable Agneau pascal de la Nouvelle Alliance.

L’apôtre Jean4 fut témoin de ce que firent les soldats après la mort de Jésus, et c’est d’après son témoignage si digne de foi que nous l’avons rapporté.

Parmi les disciples de Jésus, il y avait un noble décurion, homme riche, bon et juste, nommé Joseph, et natif de la ville d’Arimathie ; il n’avait pris aucune part à ce que les autres Juifs avaient fait, et c’était un de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Cependant, il avait dissimulé jusqu’alors ses convictions par crainte des Juifs. Il alla le soir trouver Pilate pour lui demander l’autorisation d’enlever le corps de Jésus. Pilate, étonné qu’il fût déjà mort, manda le centurion chargé du service, et s’informa de lui si Jésus était bien mort. En ayant reçu l’assurance, il autorisa Joseph à enlever le corps. Nicodème, autre disciple caché, le même qui était venu trouver Jésus pendant la nuit, se joignit à Joseph et apporta cent livres d’une mixture de myrrhe

—

1 Jean, XIX; 31, 42.

2 Exod., XII; 40 et Num., IX; 12.

3 Zach., XII; 10.

4 Jean, XIX; 33-42. — Lue, XXIII; 50-36. - Mar, XV; 43-57. — Math., XXVII; 57.

et d’aloès. Ayant reçu le corps de Jésus, ils l’enveloppèrent de linges mêlés d’aromates, et l’ensevelirent selon la coutume juive. Auprès du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf taillé dans le roc, dans lequel personne n’avait encore été mis. Ils déposèrent Jésus dans ce tombeau, ne pouvant l’emporter plus loin à cause de la Préparation de la Pâques, et parce que le sabbat allait succéder à la Préparation ; ils fermèrent le tombeau avec une pierre. Les pieuses femmes qui étaient venues de Galilée avec Jésus, et en particulier Marie Magdeleine et Marie, femme de Cléopas, observèrent le tombeau et la manière dont le corps y avait é té placé. A leur retour, elles se bâtèrent de préparer les aromates de la sépulture, et dès que l’heure du sabbat fut arrivée, elles observèrent la loi qui leur prescrivait un repos absolu.

Aussitôt après la Préparation, et lorsque le sabbat était déjà commencé1 ; les chefs des prêtres et les pharisiens s’adressèrent à Pilate : « Seigneur, lui dirent- ils, nous nous souvenons que le séducteur disait pendant sa vie : « Je ressusciterai après trois jours. Ordonne donc que le sépulcre soit gardé jusqu’au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent enlever son corps, et ne disent : « Il est ressuscité d’entre les morts, car cette seconde séduction serait pire que la première. Pilate leur dit : « Vous avez une garde ; allez et gardez-le comme vous voudrez. » Les Juifs, s’étant retirés, scellèrent la pierre qui fermait le tombeau et y mirent des gardes.

Le premier jour après le sabbat2, Marie Magdeleine vint au tombeau le matin, lorsqu’il faisait encore nuit3 ;

—

1 Math., XXVII ; 62-66. Saint Mathieu indique ainsi le vendredi soir après

six heures. C’est alors que commençait le samedi ou sabbat.

2 Jean, XX; 1-18. Le Sabbat finissait le samedi au coucher du soleil. Alors commençait le premier jour après le sabbat, ou le dimanche, lequel se prolongeait jusqu’au coucher du soleil. Magdeleine pouvait donc venir le premier jour du Sabbat au matin et lorsqu’il faisait encore nuit.

3 Nous devons faire observer que plusieurs détails du chapitre XXVIII de l'Evangile selon saint Mathieu ne s’accordent pas avec les trois autres Evangiles. À ce propos, nous émettrons une opinion que nous soumettons, non- seulement à la sainte Eglise, mais encore à la science.

elle vit la pierre qui le recouvrait enlevée. Dès le soir du sabbat qui correspond au commencement du pre-

—

En présence de la grande exégèse chrétienne, telle qu’elle apparaît dans les ouvrages des Pères et spécialement de ceux qui ont fait une étude plus approfondie des Livres saints, comme Origène, saint Jean Chrysostome, les bienheureux Jérôme, Augustin, etc , etc., il nous a semblé qu’il était permis de discuter l'authenticité d'un passage en particulier des Livres sacrés. On sait qu’un grand nombre de Pères n’ont admis, par exemple, ni l’histoire de la femme adultère, rapportée au chapitre VIII de saint Jean ; ni le récit de la sueur de sang, qui se trouve en saint Luc. Les Pères en ont agi ainsi, non pas avec les sentiments d’une critique audacieuse disposée à attaquer l’authenticité des monuments de la révélation chrétienne, mais par respect pour les Livres saints eux-mêmes dont le vrai texte ne doit, pas être confondu avec des gloses ou des additions qui auraient passé dans le texte. Il est permis, ce nous semble, d’imiter les Pères eu ce point, en s’inspirant de leur sagesse, de leur discrétion, de leur respect pour les Livres saints.

Nous pensons surtout que l’on peut se déclarer contre l’authenticité d’un texte, lorsqu’on peut s’appuyer, pour la nier, sur l’autorité d’un écrivain inspiré. Or, le dernier chapitre de l’Evangile selon saint Mathieu se trouve, dans quelques détails, en contradiction avec les trois autres Evangélistes ; il nous semble même que ces détails ont été réfutés par saint Jean.

Dans ce chapitre, on raconte : 1° que Maie Magdeleine et une autre Marie allèrent au tombeau pendant la nuit ; 2° qu’elles s’y trouvèrent en même temps que les gardes ; 3° que le tremblement de terre qui accompagna la résurrection de Jésus eut lieu en leur présence ; 4° que les deux saintes femmes allant annoncer aux Apôtres ce qui était arrivé, Jésus-Christ leur apparut pendant le chemin ; 5° quelles lui tinrent les pieds en l’adorant.

Saint Jean (XX), dans son récit, dit : l° que Marie Magdeleine alla seule au tombeau pendant la nuit ; 2° qu’en arrivant elle vit que la pierre était enlevée ; 3° qu’elle s’y trouva seule; 4° que Jésus lui apparut dans le Jardin; 5° que Jésus lui défendit de lui toucher les pieds.

Il nous semble qu’en présence de ces remarques, on ne peut se tromper sur les intentions de saint Jean. On se demande naturellement : est-ce saint Mathieu qui s’est trompé, ou le dernier chapitre de son Evangile a-t-il été modifié par une main étrangère ?

Nous ne saurions admettre qu’un écrivain inspiré puisse se tromper. Nous comprenons qu’il puisse être incomplet dans un détail, car Dieu, en inspirant ses oracles, a laissé à l'esprit de l’homme son action propre et l’a seulement garanti de l’erreur. Mais ici il ne s’agit pas d'un détail plus ou moins complet.

L’Evangile selon saint Mathieu a pu subir des modifications dans quelques- unes de ses parties : car il a été composé le premier ; et comme il fut écrit en syriaque, langue alors peu répandue même en Syrie depuis la conquête d’Alexandre le Grand, il fut à l’origine, comme la propriété exclusive d’un petit nombre de Juifs chrétiens.

Papias, disciple de saint Jean, eu parle de manière à faire croire qu'il avait subi des altérations. Voici ces paroles : « Mathieu écrivit à la vérité en langue hébraïque les oracles du Seigneur, mais chacun les interpréta comme il put.»

(Ap. Euseb., Hist. eccl., III; 39.)

On connaît plusieurs de ces altérations dans quelques-uns des Evangiles apocryphes qui ont été composés évidemment d’après celui de saint Mathieu. Mais ne peut-on pas croire que Papias avait en vue le XXVIIIe chapitre, en parlant- comme il l’a fait, puisque ce chapitre, dans quelques détails, était en désaccord avec l’Evangile de saint Jean dont Papias était disciple ?

Nous pensons que le dernier chapitre de l'Evangile selon saint Mathieu aura été modifié par un homme apostolique qui avait reçu, touchant les apparitions de Jésus aux saintes femmes, des renseignements un peu obscurs, et qui eut cependant assez d’autorité pour que son travail fût reçu dans

mier jour après le sabbat1 ; un grand tremblement de terre avait eu lieu, un ange du Seigneur était descendu du ciel, avait arraché la pierre qui couvrait le tombeau et s'était assis dessus. Sa figure jetait de l’éclat comme la foudre, et son vêtement était blanc comme la neige. Les gardes, effrayés, étaient tombés comme morts. Ils accoururent à la ville et annoncèrent aux chefs des prêtres ce qui était arrivé. Ceux-ci convoquèrent aussitôt les anciens, et il fut convenu qu’on donnerait une forte somme d’argent aux gardes, à condition qu’ils diraient : « Ses disciples sont venus la nuit pen-

—

L’Eglise hébraïque. Ce chapitre contenant en même temps des renseignements précieux, et étant certainement de saint Mathieu (V. Justin., Dialog. cum Triph.) l’Eglise ne lit aucune difficulté de l’admettre tel qu’il fut traduit de l’hébreu, pensant que, quelques détails inexacts n’étaient pas une raison suffisante de le rejeter.

On peut en dire autant de quelques gloses qui passèrent, des marges dos manuscrits, dans le texte, et que l’on doit à des hommes des temps apostoliques. On peut les indiquer, comme l’ont fait quelques Pères de l’Eglise ; mais aucun critique sérieux ne peut y trouver une raison de contester l’authenticité des livres eux-mêmes.

L’impartialité nous fait un devoir d’exposer la solution que des théologiens ont donnée à la difficulté que nous venons d’indiquer. Saint Mathieu, disent-ils, a passé sous silence la visite faite par Magdeleine seule au tombeau et ne mentionne que la visite des saintes femmes. Il n'en nomme que deux, il est vrai ; mais saint Marc n’en mentionne que trois, les deux Marie citées par saint Mathieu et Salomé (XVI ; 1). Saint Luc mentionne les deux Marie, Joanna, et ajoute qu’il y en avait d’autres (XIV; 10). Les Evangélistes n’ont pas tenu à faire une liste exacte, et ils n’affirment pas que toutes les saintes femmes sont allées au tombeau en même temps ; mais seulement qu’elles s’y trouvèrent toutes ensemble. Saint Mathieu n’affirme pas positivement que les deux Marie se trouvèrent au tombeau au moment de la résurrection ; après avoir dit quelles y allèrent, il commence un récit antérieur à leur arrivée et il commence ce récit par ces mots : Et voici que, expressions qui donnent à entendre que le récit de la résurrection ne fait pas suite à la mention du départ des saintes femmes. Il est vrai que, dans la narration de saint Mathieu, on trouve des expressions qui, à première vue, donnent à entendre que les saintes femmes furent témoins de la résurrection, ce qui contredirait les autres Evangélistes ; mais on peut penser que le traducteur grec a admis dans son travail des hébraïsmes qui donnent de l’obscurité au récit, tel que nous l’avons aujourd’hui, il restera bien quelque divergence, entre le récit de saint Mathieu et ceux de saint Marc et de saint Luc, qui font entrer les saintes femmes dans le tombeau avant l’apparition angélique, tandis que, d’après saint Mathieu, l’ange était sur la pierre et introduisit les saintes femmes dans le tombeau ; mais ce détail est de minime importance. Enfin, Magdeleine avait pu raconter aux autres femmes ce qui lui était arrivé, de sorte que, Jésus-Christ leur étant apparu, elles purent lui toucher les pieds, parce que leurs sentiments, dans cet acte d’adoration, étaient plus élevés que le premier mouvement qui avait porté Magdeleine à lui vénérer les pieds, comme s’il eut encore été dans sa vie mortelle.

1 Math., XXVIII; 1-4; 11-13. Nous avons fait observer déjà que le sabbat finissait à six heures du soir. Alors commençait le premier jour après le sabbat, dans la soirée du samedi ou sabbat.

dant que nous dormions, et ont volé le corps. » « Si le gouverneur entend parler de cela, dirent les chefs des prêtres aux soldats, nous ferons en sorte qu’il ne vous inquiète pas à ce sujet. » Les soldats acceptèrent l’argent et parlèrent comme on le leur avait recommandé.

Marie Magdeleine ayant vu que la pierre était enlevée1 courut en avertir Simon Pierre et le disciple que Jésus aimait, c’est-à-dire Jean. Elle leur dit : « On a enlevé le Maître du tombeau et je ne sais où on l’a mis. » Pierre et Jean allèrent aussitôt au monument ; ils partirent ensemble, mais Jean courut plus vite et arriva le premier. Il se baissa pour voir dans l’intérieur du tombeau, il vit le linceul plié, mais il n’entra pas. Pierre arriva ensuite, entra dans le tombeau, il vit le linceul plié, et le suaire qui enveloppait la tête également pliée, mais placé dans un endroit à part. Jean entra ensuite, vit la même chose, et crut à ce que Magdeleine avait rapporté ; mais ni l’un ni l’autre ne croyaient à la résurrection, car ils ignoraient encore le véritable sens des Ecritures. Pierre et Jean s’en retournèrent chez eux ; Marie resta à pleurer ; auprès du tombeau. Tout en pleurant elle se baissa pour voir dans l’intérieur ; elle vit deux anges vêtus de blanc, l’un à l’endroit où avait reposé la tête, l’autre où avaient reposé les pieds. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu ?» Elle leur répondit : « On a enlevé mon Maître, et je ne sais où on l’a mis. » Après avoir ainsi parlé, elle se retourna et vit Jésus près elle ; mais elle ne le reconnut pas. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? » Magdeleine pensa que c’était le jardinier. Elle lui dit : « Maître, si c’est toi qui l’as enlevé, dis-moi où tu l’as mis, et je l’emporterai. » Jésus lui dit : « Marie. » A ce mot, elle alla à lui en s’écriant : « Mon Maître, » et elle se jeta à ses pieds. « Ne me touche pas, lui dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; va à mes frères et dis-leur : « Je monte vers mon Père qui est « le vôtre, à mon Dieu qui est le vôtre. » Marie Mag-

—

1 Jean, Ibid.

deleine alla dire aux disciples qu’elle avait vu le Seigneur, et leur rapporter ses paroles.

On pouvait toucher Jésus avant son ascension, puisque lui-même fit toucher ses mains, ses pieds et son côté à ses disciples pour les convaincre de sa résurrection ; mais Marie Magdeleine voulait l’adorer, et adressait son adoration trop directement à l’humanité qui doit être adorée, par un seul et même acte, avec l’essence divine. Les paroles de Jésus sont la condamnation de tout culte adressé à son humanité, ou à quelque partie de son humanité. Avant l’Ascension de Jésus et la communication du Saint-Esprit, Magdeleine, malgré la pureté de son amour, ne comprenait pas encore que l’humanité ne pouvait être adorée en Jésus- Christ que dans *La Personne divine* de l’Homme-Dieu. C’est pourquoi Jésus lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » Lorsqu’il y fut monté, il envoya l’Esprit de vérité qui dirigea les sentiments de Marie Magdeleine et de tous les disciples, et leur donna la connaissance intime des vérités qu’ils n’avaient pas comprises jusqu’alors.

Marie Magdeleine revint au tombeau où la trouvèrent les autres saintes femmes qui arrivèrent de très- bon matin1 apportant les aromates pour embaumer le corps du Maître2. Elles virent la pierre du tombeau soulevée, et, étant entrées dans le monument, elles n’y trouvèrent plus le corps du Seigneur Jésus. Pendant

—

1 Luc, XXIV; 1-11. Saint Marc (XVI; 1) dit qu’elles vinrent au tombeau de très-bon matin, lorsque le soleil était déjà levé. Il ne contredit point saint Luc qui dit seulement de trés-bon matin.

On a vu là une contradiction avec saint Jean qui dit (XX; 1) que Magdeleine vint au tombeau lorsqu’il faisait nuit. Mais cette contradiction n’existe pas, puisque Marie Magdeleine vint d’abord seule. Saint Marc la nomme, il est vrai, parmi les femmes qui allèrent au tombeau le matin, mais il ne dit pas qu'elle n’y était pas déjà venue. Il le suppose même, puisqu’il mentionne (vers. 9) l’apparition de Jésus à elle seule. Le récit de saint Marc n’est donc pas aussi bien coordonné que celui qui résulte des deux textes de saint Jean et de saint Luc rapprochés l’un de l’autre, mais on peut l’y enclaver sans combinaisons arbitraires.

2 Pendant la route, elles se demandaient, selon saint Marc (XVI; 3), qui leur ôterait la pierre, laquelle était très-grande ; ce qui prouve que Magdeleine n'était pas avec elles, puisqu’elle savait déjà que la pierre était enlevée. Saint Marc la nomme parmi elles (XVI; 1), mais il suffit qu’elle se soit trouvée au tombeau avec les autres, pour que cette mention soit exacte.

qu’elles étaient là, dans la consternation, deux hommes1parurent auprès d’elles revêtus de robes éclatantes. A cette vue, elles furent saisies de crainte et tombèrent le visage contre terre. Les anges leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts? il n’est plus ici ; il est ressuscité. Rappelez-vous ce qu’il vous disait lorsqu’il était encore en Galilée : « Il faut que le Fils de l’Homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu’il soit crucifié et qu’il ressuscite le troisième jour. » Elles se rappelèrent ces paroles2. De retour du tombeau, elles annoncèrent ce qui leur était arrivé aux onze Apôtres et à tous les autres disciples3.

Celles qui vinrent annoncer ces choses aux Apôtres étaient : Marie Magdeleine, Joanna, Marie, mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles. Les Apôtres pensèrent qu’elles avaient eu une vision, et ne les crurent pas.

Cependant Pierre courut4 de nouveau au tombeau ; il vit seulement les linges placés avec soin et s’en alla, s’étonnant en lui-même de ce qui arrivait. Ce fut sans doute alors que le Seigneur lui apparut5, et lui confirma la vérité du récit fait par Marie Magdeleine et les autres saintes femmes.

Le même jour6, c’est-à-dire le dimanche, deux disciples allèrent à Emmaüs, ville éloignée de Jérusalem de soixante stades. Pendant la route, ils s’entretenaient de ce qui était arrivé, lorsque Jésus les joignit et fit chemin avec eux. Leurs yeux étaient obscurcis de manière à ce qu’ils ne le reconnussent pas. Il leur dit :

—

1 Saint Marc (XVI ; 3) n’en désigne qu’un ; mais cette différence n’a aucune importance.

2 Saint Marc (XVI; 7) ajoute : « Dites aux disciples et à Pierre qu’il vous précède en Galilée. Vous l’y verrez, comme il vous l’a dit. »

Puis saint Marc indique d’une manière générale les apparitions à Magdeleine, aux disciples d’Emmaüs et aux disciples assemblés (XVI; (1-14), apparitions qui eurent lieu avant le voyage en Galilée, dont il n’a pas donné les détails, lesquels se trouvent en saint Jean.

3 Saint Marc raconte que, dans leur frayeur, elles ne dirent rien à personne (XVI ; 8), il lie s’agit ici que de ceux qu'elles rencontrèrent sur leur route et auxquels elles ne parlèrent point, par crainte des ennemis de Jésus,

4 Luc, XXI V; 12.

5 Luc, XXIV; 34; I *Epist. ad Corinth.,* XV; 3.

6 Luc, XXIV; 13; — 48.

« De quoi parlez-vous ainsi, et pourquoi êtes-vous tristes. » Un d’eux, Cléopas1, lui dit : « Vous êtes le seul étranger qui ne connaissiez pas ce qui a eu lieu ces jours derniers à Jérusalem. —Quoi donc ? reprit Jésus. » Ils répondirent : « Ce que l’on a fait à Jésus de Nazareth qui fut un prophète, puissant par sa doctrine et par ses actions, aux yeux de Dieu et du peuple ; et comment nos souverains pontifes et nos princes l’ont condamné à mort et crucifié. Nous espérions qu’il délivrerait Israël, et maintenant voici le troisième jour que cela est arrivé2. Quelques femmes d’entre nous qui sont ailées à son tombeau avant le jour nous ont effrayés en nous rapportant que, n’ayant pas trouvé son corps, elles ont vu des anges qui leur ont dit qu’il vivait ; quelques-uns d’entre nous sont allés au tombeau, trouvèrent que les choses étaient comme les femmes l’avaient rapporté, et ne trouvèrent pas le corps. »

Alors Jésus leur dit : « O insensés! comme vous croyez difficilement aux prophéties ! Le Christ n’a-t-il pas dû souffrir et entrer ainsi dans sa gloire ? » Et il leur interpréta toutes les prophéties, à commencer par celles de Moïse. Ils arrivèrent ainsi à la ville, où ils se rendaient. Jésus feignit d’aller plus loin; mais ils l’engagèrent à rester avec eux. « Reste avec nous, lui dirent-ils ; il se fait tard et le jour baisse. » Il les accompagna dans la maison où ils allaient, et se mit à table avec eux. Ayant pris du pain, il le bénit et le leur offrit. Aussitôt leurs yeux s’ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il disparut aussitôt. « Notre cœur n’était-il pas enflammé, se dirent-ils, lorsqu’il nous parlait pendant la route et qu’il nous expliquait les Ecritures ? » Ils se levèrent à l’instant même et retournèrent à Jérusalem où ils trouvèrent assemblés les onze Apôtres et d’autres disciples qui leur dirent : « Le Maître est ressuscité et il a apparu à Simon. » Ils racontèrent à leur tour ce qui leur était arrivé pendant

—

1 Cléopas était époux de Marie, sœur ou cousine de la mère de Jésus, et il était père de ceux qu’on a appelés frères de Jésus.

2 Jésus-Christ lut crucifié le vendredi : premier jour; il resta enseveli le samedi : second jour ; il est ressuscité le dimanche : troisième jour.

le chemin, et comment ils avaient reconnu Jésus à la fraction du pain.

Lorsqu'ils parlaient encore, Jésus apparut au milieu de l’assemblée et dit : « Paix à vous ! c’est moi, ne craignez point. » Jésus avait besoin de les rassurer, car ils furent troublés et effrayés comme à la vue d’un fantôme. « Pourquoi avez-vous peur, continua Jésus, et pourquoi toutes ces pensées qui vous traversent l’esprit ? Voyez, à mes mains et à mes pieds, que c’est bien moi. Touchez et regardez ; un Esprit n’a pas de la chair et des os comme vous voyez que j’en ai. » En parlant ainsi, il leur montrait ses mains et ses pieds. La joie et l’étonnement les retenaient dans une demi-incrédulité. « Avez-vous ici quelque chose à manger? » leur dit Jésus. Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Après en avoir mangé, il leur offrit le reste et leur dit : « Je vous ai dit, lorsque j’étais encore avec vous, que tout ce qui avait été écrit de moi par Moïse et les prophètes et dans les psaumes, devait être accompli, » et il leur ouvrit l’intelligence pour qu’ils pussent comprendre les Ecritures. « Il était écrit, ajouta-t-il, que le Christ devait souffrir et ressusciter le troisième jour ; que son nom doit être prêché à toutes les nations pour les amener au repentir, afin que leurs péchés soient remis. Vous êtes témoins de ces choses. »

Cette apparition eut lieu le dimanche soir1. Les disciples étaient enfermés par crainte des Juifs. Après leur avoir expliqué les prophéties, Jésus leur dit de nouveau : « Paix à vous ! comme mon Père m’a envoyé, je vous envoie. » Après ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez. »

L’Eglise a toujours vu, dans ces paroles, l’institution du mystère ou sacrement auquel on a donné le nom de Pénitence. Le nom de Jésus devant être prêché pour la rémission des péchés, Jésus donnait à ses Apôtres le pouvoir de les remettre ou de les retenir, selon

—

1 Jean, XX; 19-23.

le repentir de ceux qui entreraient dans son royaume, c’est-à-dire son Eglise, et les Apôtres étaient établis juges de ce repentir.

Thomas n’était pas avec les autres Apôtres lorsque Jésus leur était apparu1. Ils lui dirent : « Nous avons vu le Maître. » Mais il répondit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne pose pas le doigt sur les cicatrices, si je ne mets pas la main sur son côté, je ne croirai pas. »

Huit jours après, les disciples étaient réunis au même lieu. Thomas était avec eux. Les portes étaient encore fermées. Jésus parut au milieu d’eux et leur dit : « Paix à vous ! » Puis il dit à Thomas : « Mets ton doigt là et vois mes mains ; approche ta main et mets-la sur mon côté ; ne sois plus incrédule mais croyant. » Thomas répondit : « Mon Maître et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Thomas, tu as cru parce que tu as vu ; heureux ceux qui n’ont pas vu et ont cru2. »

Les Apôtres, sur l’ordre de Jésus, se retirèrent en Galilée3. Jésus les y précéda et leur apparut sur les bords de la mer de Tibériade, dans les circonstances suivantes4 : Simon-Pierre, Thomas, Nathanaël, natif de Cana en Galilée, les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, et deux autres disciples étaient sur le bord de la mer. Simon-Pierre leur dit : « Je vais pêcher. » Ils lui répondirent : « Nous y allons avec toi ; » et ils montèrent tous ensemble sur un bateau. Ils ne prirent rien de toute la nuit. Le matin, Jésus se tenait sur le rivage, mais les disciples ne le reconnurent pas. « Enfants, leur dit Jésus, avez-vous quelque chose à manger ? — Non, répondirent-ils. — Alors, reprit Jésus, jetez le filet à droite du bateau, et vous en trouverez. » Ils le jetèrent, et ils ne pouvaient plus le tirer, tant il était plein de poissons. Jean dit alors à

—

1 Jean, XX; 24-31.

2 D’autres disciples, comme Thomas, n’avaient cru, comme le remarque saint Marc, ni aux apparitions faites aux femmes, ni à celles dont avaient été favorisés Simon et les disciples d’Emmaüs; c’est pourquoi Jésus, la première fois qu’il leur apparut à tous ensemble, leur reprocha leur incrédulité. (Marc. XVI; 11-14.)

3 Malh., XXVIII; 10-16; — Marc, XVI; 7,

4 Jean, XXI; 1-23.

Pierre : « C’est le Maître ! » En entendant que c’était le Maître, Pierre prit sa tunique qu’il avait ôtée, et se jeta à la mer. Les autres disciples abordèrent au rivage qui n’était qu’à deux cents coudées, à force de rames, en traînant le filet. En descendant à terre, ils virent des charbons allumés, des poissons placés dessus et du pain. Jésus leur dit : « Apportez maintenant des poissons que vous avez pris. » Simon-Pierre se tenant sur le rivage attira le filet à terre. Le filet contenait cent cinquante-trois grands poissons, et cependant il ne se rompit point. Jésus dit aux disciples : « Venez et mangez. » Personne d’entre eux n’osa lui demander qui il était, car ils savaient que c’était le Maître, quoiqu’il ne se fût pas clairement révélé à eux. Jésus leur donna à chacun du pain et du poisson.

C’était la troisième fois que Jésus apparaissait ainsi à plusieurs de ses disciples assemblés.

Pendant le repas, le demi-voile qui le cachait d’abord disparut, et il demanda à Pierre une triple déclaration d’amour pour lui faire expier son triple reniement, et avant de le réintégrer parmi les pasteurs de son Eglise. « Simon, fils de Jean, lui dit-il, m’aimes-tu plus que ceux-ci ? » Il ne l’appelait plus *Pierre*, car il avait faibli dans sa foi. Simon n’osa pas, comme pendant la Cène, élever son amour au-dessus de celui des autres. Il répondit modestement : « Maître, tu sais que je t’aime. — Pais mes agneaux, » répondit Jésus, c’est- à-dire sois pasteur. Il lui demanda une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m’aimes-tu? — Oui, Maître, répondit Simon, tu sais que je t’aime. — Pais mes brebis, » reprit Jésus. Il lui dit une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m’aimes-tu? » Cette troisième interrogation : « M’aimes-tu? » rappela à Simon qu’il avait renié son Maître trois fois. Il répondit avec tristesse : « Maître, tu sais tout ; tu sais que je t’aime. —Pais mes brebis,» répondit Jésus, c’est- à-dire sois pasteur ; je te rends le titre que ton triple reniement t’avait fait perdre1.

—

1 Les Pères de l'Eglise sont unanimes pour interpréter, comme nous l’avons

Jésus lui prédit ensuite le martyre qu’il souffrirait pour lui : « En vérité, en vérité, lui dit-il, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, un autre t’en mettra une et te conduira où tu ne voudrais pas aller. »

Pierre, chargé de liens, fut conduit au gibet où il donna sa vie pour son Maître bien-aimé. Après lui avoir parlé ainsi, Jésus ajouta : « Suis-moi, » pour l’appeler de nouveau à l’apostolat, car son reniement lui avait fait perdre son titre d’apôtre.

Pierre, voyant auprès de lui Jean, pour lequel Jésus avait toujours montré de la prédilection, dit à Jésus : « Et à celui-là, que lui arrivera-t-il? » Jésus répondit : « Si je veux qu’il reste jusqu’à ce que je vienne, que t’importe ? Pour toi, suis-moi. » Sois mon apôtre, telle doit être ton unique préoccupation.

Les paroles relatives à Jean donnèrent à penser aux autres disciples que cet apôtre ne mourrait point. Mais tel n’était pas le sens des paroles de Jésus qui voulait dire seulement à Pierre : « Quand je voudrais que celui-ci restât jusqu’à ce que je vienne, que t’importerait à toi ? »

C’est saint Jean lui-même qui prit soin d’expliquer ainsi les paroles du Maître1.

Jésus apparut encore à ses disciples sur une montagne de la Galilée qu’il leur avait indiquée2. Parmi ceux qui furent témoins de cette apparition, il y en avait qui hésitaient encore à croire à sa résurrection. Ceux qui croyaient l’adorèrent, et Jésus, s’approchant d’eux, leur dit : « Tout pouvoir m’a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; apprenez-leur à pratiquer tous mes commandements. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu’à la fin du monde. »

Jésus institua ainsi le baptême nouveau qui, au

—

fait, ce passage de l’Evangile, et ne font aucune distinction entre les mots agneaux et brebis, qui signifient également le troupeau du Christ. On le verra plus tard dans les études que nous consacrerons aux ouvrages des Pères.

1 Jean, XXI ; 23-24.

2 Math., XXVIII ; 16-20.

nom de la Trinité, devait régénérer le monde et initier les peuples à la Nouvelle Alliance. Les Apôtres recevaient la mission de représenter le Christ dans le monde, mais il promettait en même temps d’être toujours présent dans son Eglise pour la diriger.

Peu de temps après cette apparition de Jésus, les Apôtres retournèrent à Jérusalem, et ils durent y demeurer jusqu’à la venue du Saint-Esprit1. Jésus leur avait promis ce Paraclet qui devait leur enseigner toute vérité et leur donner l’intelligence des instructions qu’ils avaient reçues. Pendant les quarante jours2 qu’il resta sur la terre, après sa résurrection ; il les entretint du royaume de Dieu, il leur dit entre autres choses : « Jean vous a baptisés dans l’eau, mais, dans quelques jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » Ses Apôtres, préoccupés de leurs idées judaïques, lui demandaient : « Maître, est-ce alors que tu rétabliras le royaume d’Israël? — Il ne vous appartient pas, répondit Jésus, de connaître les temps dont le Père s’est réservé l’accomplissement. Sachez seulement que vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui viendra d’en haut sur vous, et que vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie et jusqu’à l’extrémité de la terre. »

Les Juifs, comme les Samaritains et les gentils devaient être convoqués à faire partie du royaume de Dieu ; il n’y avait plus d’exclusion pour personne.

Ce dernier entretien avait lieu auprès de Béthanie, sur le mont des Oliviers, où Jésus avait conduit ses Apôtres3. Ayant élevé les mains, il les bénit, et, tandis qu’il les bénissait, il s’éloignait d’eux, et s’élevait vers le ciel. Un nuage le cacha à leurs regards.

Pendant qu’ils le suivaient des yeux, deux hommes, vêtus de blanc, se présentèrent à eux et leur dirent : « Galiléens, pourquoi restez-vous ainsi les yeux fixés au ciel ? Ce Jésus qui vient de vous quitter en s’élevant

—

1 Luc, XXIV; 49; — Act. apost., I; 4.

2 Act. apost·., I; 3-14.

3 Luc, XXXIV; 30-33. — Act. apost., I; 12.

en haut viendra de la même manière que vous l’avez vu monter. »

Alors les Apôtres, après avoir adoré leur Maître, revinrent à Jérusalem, remplis de joie, à cause des promesses qui leur avaient été faites, et ils étaient constamment dans le temple louant et bénissant Dieu1.

—

1 La résurrection de Jésus-Christ a été, de tout temps, attaquée par tous les adversaires du christianisme. Ils ont proposé divers moyens pour enlever à ce fait sa réalité et son caractère surnaturel. Tous ces moyens se réduisent, en définitive, à des hypothèses, à des probabilités, à des possibilités. Si l’on emploie de telles raisons contre le fait de la résurrection de Jésus-Christ, pourquoi n’y a-t-on pas recours contre les autres faits historiques ? Au fond, toutes les hypothèses se réduisent à deux : la première, d’invention judaïque, est mentionnée par saint Mathieu ; elle consiste à dire que les Apôtres ont fait disparaître le corps de leur Maître malgré les précautions prises par les Juifs eux-mêmes pour rendre cette soustraction impossible. Ce moyen ne réussit pas ; il est trop ouvertement contredit par tous les faits qu’il faudrait nier en bloc pour le soutenir. Des critiques modernes l’ont compris, et, se croyant plus habiles que les Juifs, ont inventé la seconde hypothèse d’après laquelle les Juifs eux-mêmes auraient fait disparaître le corps de Jésus. Il suffira de leur demander comment les Juifs ne l'ont pas montré lorsqu’ils ont vu que la croyance à la résurrection de Jésus-Christ était, sur le témoignage des Apôtres, acceptée, non-seulement par une foule de Juifs, mais par les païens eux- mêmes. Pour soutenir l’une ou l’autre de ces deux hypothèses, il faut, avoir recours à mille et mille probabilités contradictoires beaucoup plus incroyables que la résurrection elle-même.

# LIVRE II

# LES APOTRES

# Ann. 34-99

# I

— Élection de Mathias pour remplacer Judas-I'Iscariote dans le Collège des Douze.

— La Pentecôte.

— Conversions nombreuses à Jérusalem.

— Guérison du boiteux de la Belle-Porte.

— Pierre et Jean en prison et devant le sanhédrin.

— Ils sont mis en liberté.

— Prière de l’Eglise à l’occasion de leur délivrance.

— Les chrétiens de Jérusalem.

— Leur amour mutuel.

— Les biens en commun.

— Barnabas.

— Ananias et Saphira.

— Miracles de Pierre.

— Emprisonnement des Apôtres.

— Ils sont délivrés par un ange.

— Ils comparaissent devant le sanhédrin.

— Avis de Gamaliel.

— Ils sont mis en liberté.

— Institution des Diacres.

— Jacques, frère du Seigneur, institué évêque de Jérusalem.

— Prédications du diacre Étienne dans les synagogues.

— Etienne martyrisé.

— Persécution contre l’Eglise de Jérusalem.

— Prédications du diacre Philippe en Samarie.

— Pierre et Jean sont envoyés par le Collège apostolique pour conférer le Saint-Esprit aux nouveaux fidèles.

— Simon-le-Magicien.

— Le diacre Philippe et l’eunuque Éthiopien.

— Conversion de Saul.

— Saul à Damas et en Arabie.

— Paix rendue à l’Eglise par ordre de Tibère.

— Relation de Pilate à Tibère concernant Jésus-Christ.

— Les Apôtres évangélisent tout le pays occupé par les douze tribus d’Israël.

— Pierre à Lydda, à Joppé, à Césarée.

— Vocation des gentils au christianisme.

—Cornélius.

— La Pentecôte de la gentilité.

— Pierre à Jérusalem.

— Il justifie la conduite qu’il a tenue à Césarée à l’égard des gentils.

— Dispersion des Apôtres et évangélisation de l'univers païen.

(Ann. 34-37.)

Pendant leur séjour à Jérusalem, les apôtres Pierre et Jean, Jacques fils de Zébédée et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Mathieu, Jacques fils d’Alphée et Simon-le-Zélote, et Jude frère de Jacques habitaient

la même maison. Plusieurs saintes femmes se joignirent à eux, ainsi que Marie, mère de Jésus, et les *frères* du Sauveur.

Ces frères, c’est-à-dire ses cousins, fils de Cléopas et de Marie, cousine de Marie mère de Jésus, se nommaient, comme nous l’avons remarqué ailleurs : Jacques-le-Mineur, Simon, Joseph et Judas. Ils n’avaient d’abord pas cru à la mission divine de Jésus, mais ses miracles avaient enfin triomphé de leur opposition, et ils se trouvèrent parmi ses disciples dans la réunion de Jérusalem1.

Il y avait, dans ce cénacle, environ cent vingt personnes. Pierre se leva au milieu d’eux et s’adressant aux hommes, leur dit ; « Mes frères, il faut accomplir ce que le Saint-Esprit a prédit dans l’Ecriture, par la bouche de David, touchant ce Judas qui a été le guide de ceux qui ont pris Jésus, qui a été compté parmi nous, et qui avait reçu le même ministère. Après avoir obtenu le champ qui était le prix de son iniquité, il s’est pendu ; son ventre s’est crevé et les entrailles en sont sorties. (C’est un fait notoire pour tous les habitants de Jérusalem que ce champ a été appelé dans leur langue *Haceldama*, c’est-à-dire le champ du sang2.) Or, il est écrit au livre des psaumes : *que leur demeure soit déserte et que personne n'y habite*, *et qu’un autre reçoive son épiscopat.* Il faut donc choisir un des hommes qui nous ont été associés pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le jour où il a été baptisé par Jean jusqu’au jour où il nous a quittés en s’élevant au ciel, et qui ait été témoin de sa résurrection. »

—

1 Act. Apost., I; 13-14. — Il y avait deux Apôtres du nom de Jacques : 1° le frère de Jean; 2° Jacques d'Alphée, frère de Judas, différent de l’Iscariote. Il y avait aussi un Jacques parmi les frères du Seigneur, c’était Jacques que l’évangéliste saint Marc (XV; 40) appelle Mineur ou Petit, et frère de Joseph. Comme il avait un Judas pour frère, ainsi que Jacques d’Alphée, des historiens ont voulu les confondre et faire des deux frères de Jésus, Jacques et Judas, les Apôtres du même nom C’est une erreur. Il n’est pas étonnant que l’on rencontre plusieurs personnes du même nom dans l’entourage de Jésus ces noms étaient très-communs en Judée.

2 C'est évidemment l’historien, c’est à-dire saint. Luc, qui a intercalé ces paroles dans le discours de saint Pierre, c’est pourquoi nous les mettons entre parenthèse.

Pierre était le premier des Apôtres. Cependant il ne s’attribue aucune autorité dans le choix d’un collègue, et il s’adresse à l’assemblée ou à l’Eglise dont la décision sera souveraine pour lui comme pour chacun des autres membres.

On choisit deux candidats : Joseph nommé Barsabas1, surnommé le *Juste,* et Mathias, puis on adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, toi qui connais les cœurs de tous les hommes, indique-nous celui des deux que tu choisis, pour occuper dans le ministère et l’apostolat la place qu’a perdue, par son crime, ce Judas qui occupe maintenant une autre place qui lui convient. » Puis ils jetèrent le sort ; il tomba sur Mathias qui fut adjoint aux onze Apôtres.

Le jour où les Juifs célébraient la fête de la Pentecôte2, les disciples étaient encore ensemble au même lieu. Tout à coup un grand bruit qui venait du ciel et qui ressemblait à un vent impétueux, se fit entendre et remplit toute la maison où ils étaient rassemblés3. En même temps de petites flammes, semblables à des langues, s’arrêtèrent sur chacun d’eux. Tous furent remplis du Saint-Esprit et commencèrent à parler en diverses langues selon la faculté que le Saint- Esprit leur en donnait4. Or, il y avait alors à Jérusalem, pour la fête, un grand nombre de Juifs religieux appartenant à toutes les nations de la terre. Ayant

—

1 Peut-être Barnabas dont il est parlé plus bas et et dont le nom était aussi Joseph.

2 Act. Apost., ch. II.

3 Des critiques qui se croient sérieux expliquent ce fait en inventant un orage. Un orage qui aurait produit, de tels résultats serait un miracle aussi grand que le fait relaté dans le livre des Actes.

4 Des critiques ont cru expliquer ce fait en disant que, dans certaines sectes religieuses, l’exaltation avait parfois produit des phénomènes de glossolalie. Ils ont voulu voir de l’analogie entre des paroles dénuées de sens et prononcées dans les convulsions d’une extase maladive, et le grand fait relaté dans les Actes des Apôtres. Alors même que l’on soutiendrait qu’en certaines circonstances des extatiques ont parlé une langue qu’ils ne connaissaient pas, ce fait particulier ne pourrait être comparé à celui qui eut lieu le jour de la Pentecôte et qui restait l’état permanent dans l’Eglise primitive. De plus, la glossolalie extatique, alors même qu’elle aurait existé réellement, ne pourrait être expliquée d’une manière naturelle. Le chrétien seul qui croit à l'influence satanique dans le monde, pourrait en donner la vraie raison. La science peut constater le fait ; mais la religion seule peut l’expliquer.

entendu parler de ce qui arrivait, ils accoururent en grand nombre ; ils étaient tous dans un profond étonnement de ce que chacun d’eux entendait les disciples parler en sa langue. Stupéfaits, ils se disaient les uns aux autres : « Tous ces hommes qui parlent ne sont-ils pas Galiléens? comment donc les entendons-nous parler la langue de notre pays : Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de Mésopotamie, de Judée, de Cappadoce, du Pont, de l’Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l’Egypte, de la partie de la Libye qui touche à Cyrène, et de Rome? Juifs et Prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons tous célébrer en nos langues les grandeurs de Dieu. » Dans leur étonnement et leur admiration, ils se disaient les uns aux autres : « Que veut dire un tel prodige ? »

D’autres se moquaient et disaient : « Ils sont ivres. » Cette ridicule explication d’un fait aussi extraordinaire ne pouvait être prise au sérieux. Toutefois Pierre saisit cette occasion pour élever la voix et s’adresser à la foule. Il se tint debout au milieu des onze autres Apôtres1, et s’exprima ainsi : « Juifs et vous tous qui habitez Jérusalem, faites attention à ce que je vais vous dire et comprenez bien mes paroles : ceux-ci ne sont pas ivres comme vous le pensez, car nous ne sommes qu’à la troisième heure du jour2; mais il est arrivé ce qui a été prédit par le prophète Joël : « Dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur tout homme, et vos fils et vos filles prophétiseront,, et vos jeunes gens seront des Voyants, et vos vieillards auront des songes ; et en ces jours- ci là, je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront ; et je ferai des prodiges dans les hauteurs des cieux et dans les profondeurs de la terre ; on verra du sang, du feu, d’épaisses vapeurs ; le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que n’arrive le

—

1 On doit remarquer que saint. Lue ne met jamais en scène saint Pierre seul, qu’il le fait parler au nom de tous et qu’il attribue ses discours aussi bien à ses compagnons qu’à Pierre lui-même.

2 Neuf heures du matin.

*grand et majestueux* jour du Seigneur. Il sera ainsi, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »

« Israélites, écoutez ce que je vais vous dire : vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme approuvé de Dieu au milieu de vous, car vous avez vu les miracles, les prodiges, les merveilles que Dieu a fait par lui. Cependant, d’après un décret que Dieu a fixé dans sa prescience, vous l’avez crucifié et livré à la mort par les mains d’hommes pervers. Dieu l’a ressuscité, en brisant les entraves d’un tombeau qui ne pouvait plus le retenir, car David avait dit de lui : « J’avais toujours le Seigneur devant moi, il est à ma droite pour que je ne sois pas ébranlé. C'est pourquoi mon cœur s’est réjoui, ma langue a chanté ses louanges, et ma chair a reposé dans l’espérance ; car tu ne laisseras pas, ô Seigneur, ma vie dans le tombeau, et tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption, tu m’as fait connaître le chemin de la vie et « tu me combleras de joie par ta présence. »

« Frères, il m’est permis de dire hautement que votre patriarche David est mort et qu’il a été enseveli ; son tombeau est près d’ici jusqu’à présent. Mais il était prophète et il savait que Dieu s’était engagé par serment à faire asseoir un de ses descendants sur son trône ; il le voyait dans l’avenir et il a parlé de la résurrection du Christ qui n’a point été laissé dans le tombeau et dont la chair n’a pas vu la corruption. Ce Jésus, Dieu l’a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Il a été enlevé par Dieu après en avoir reçu la promesse de l’Esprit-Saint, et c’est cet Esprit que vous voyez maintenant et que vous entendez. David n’est pas monté au ciel, et pourtant il a dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Assieds-toi à ma droite, jusqu’à ce que j’aie fait de tes ennemis un escabeau pour tes « pieds. » Que toute la maison d’Israël sache donc que ce Seigneur, ce Christ, c’est ce Jésus que vous avez crucifié. »

Ceux qui entendirent ces paroles conçurent un profond repentir et dirent à Pierre et aux autres Apôtres :

« Frères, qu’ayons-nous à faire ? » Pierre leur répondit : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don de l’Esprit-Saint. La promesse en est faite à vous et à vos enfants, à tous les peuples les plus éloignés que le Seigneur notre Dieu appellera. »

Sous l’inspiration de l’Esprit-Saint, les Apôtres avaient compris que l’Eglise chrétienne n’aurait pas, comme la synagogue, un caractère exclusif, circonscrit, mais le caractère d’universalité ; et que tous les peuples y seraient appelés.

Pierre leur donna encore beaucoup d’autres témoignages à l’appui de la mission du Christ et il les exhortait à se séparer d’une race corrompue. Ceux qui crurent à sa parole furent baptisés ; ils étaient au nombre de trois mille environ. Ils continuèrent à entendre les instructions des apôtres, et communiquèrent avec eux dans la fraction du pain, c’est-à-dire dans la Cène que les disciples faisaient en mémoire de la mort du Christ, et dans les prières.

L’événement extraordinaire qui avait eu lieu, les miracles et les prodiges que faisaient les Apôtres à Jérusalem, frappaient d’étonnement tous ceux qui étaient en cette ville. Pour ceux qui croyaient, ils étaient très-unis et vivaient en commun. Ils vendaient leurs terres et leurs autres biens et en partageaient le prix selon les besoins de chacun. Ils allaient ensemble au Temple chaque jour, faisaient dans leurs maisons la fraction du pain et prenaient leur repas avec joie et simplicité du cœur1 ; ils rendaient gloire à Dieu ; tout le peuple les bénissait, et le Seigneur augmentait chaque jour le nombre de ses élus.

Un jour2, Pierre et Jean montaient au Temple pour la prière de la neuvième heure. On y portait alors un homme, boiteux de naissance, et que l’on plaçait chaque

—

1 Saint Luc distingue les repas ordinaires de la fraction du pain. Par ce dernier mot, on désignait la Cène eucharistique célébrée en mémoire de la mort du Sauveur, selon l’ordre qu’il en avait donné.

2 Act. Apost., ch. lit.

jour à l’entrée du Temple appelée la *Belle-Porte*, pour y demander l’aumône. Cet homme, ayant vu Pierre et Jean se diriger vers le Temple, leur demanda quelques secours. Pierre et Jean lui dirent ensemble : « Regarde- nous. » Celui-ci les regarda, espérant recevoir une aumône. Alors Pierre lui dit : « Je n’ai ni or ni argent ; mais ce que j’ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. « Et, lui prenant la main droite, il le leva. Tout à coup, les jambes et les pieds du boiteux devinrent solides ; il se leva, se mit à marcher, entra dans le Temple avec les deux Apôtres, en sautant et en rendant grâces à Dieu. Tout le peuple fut témoin qu’il marchait et l’entendit remercier Dieu ; chacun savait qu’il était bien le boiteux qui demandait l’aumône près de la Belle-Porte ; aussi tous étaient-ils dans l’admiration et la stupeur de ce qui lui était arrivé. Comme il s’attachait aux pas de Pierre et de Jean, la foule les entoura auprès du Portique de Salomon. Pierre, alors, prit la parole en ces termes : « Israélites, que trouvez-vous d’étonnant à cela, et pourquoi nous regardez-vous ainsi, comme si c’était par notre puissance et notre pouvoir que nous avons fait marcher cet homme? C’est le Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob, le Dieu de vos pères, qui vient de glorifier son Fils Jésus que vous avez livré, que vous avez renié devant Pilate. Il le jugeait innocent, vous, au contraire, vous avez renié le Saint et le Juste ; vous avez demandé la grâce d’un homicide, et vous avez tué l’auteur de la vie ; mais Dieu l’a ressuscité d’entre les morts ; nous en sommes témoins ; et c’est par la foi en son nom et en invoquant ce nom que celui que, tous, vous voyez et connaissez, a été guéri ; c’est cette foi qui, en votre présence, lui a donné une santé parfaite.

« Maintenant, frères, je sais que c’est par ignorance que vous et vos chefs avez agi ainsi. Dieu, qui avait prédit par la bouche de tous ses prophètes que son Christ souffrirait, l’a voulu ainsi. Mais repentez-vous ; convertissez-vous pour que vos péchés vous soient remis, et afin qu’arrive pour vous ce temps de repos qui vous a été annoncé de la part du Seigneur, et qu’il

vous envoie ce Jésus-Christ qui vous a été annoncé et que le ciel doit retenir jusqu’au temps de ce rétablissement complet dont Dieu a parlé, dans tous les temps, par la bouche de ses saints Prophètes. C’est de ce Christ que Moïse a dit : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera du sein de vos frères un Prophète, comme il m’a suscité moi-même ; vous l’écouterez dans tout ce qu’il vous dira. Il sera ainsi : quiconque n’écoutera pas ce Prophète sera exterminé d’entre le peuple. » Tous les prophètes, à commencer par Samuel, ont annoncé ces jours que nous voyons. Or, vous êtes les enfants des prophètes et de l’Alliance que Dieu a faite avec vos pères en disant à Abraham : « *Dans ta race* *seront bénies toutes les familles de la terre.* » C’est à vous d’abord que Dieu envoie son Fils, qu’il a ressuscité pour vous bénir, afin que chacun renonce à son iniquité. »

Lorsque Pierre et Jean parlaient au peuple1, survinrent des prêtres, des magistrats du Temple et des Saducéens, se plaignant de ce qu’ils endoctrinaient le peuple et lui prêchaient, à propos de Jésus, la résurrection des morts. Ils les saisirent et les jetèrent en prison jusqu’au lendemain, car il était déjà tard. Toutefois, un grand nombre de ceux qui *les avaient écoutés* crurent à leur parole, et le nombre des fidèles s’éleva alors à environ cinq mille.

Tous n’habitaient pas constamment Jérusalem ; un assez grand nombre retournèrent dans leurs pays respectifs après la fête de la Pentecôte et formèrent, çà est là, de petites agglomérations chrétiennes qui furent ensuite organisées en églises régulières, et qui aidèrent puissamment les Apôtres dans la propagation de l’Evangile.

Le succès des Apôtres à Jérusalem ne pouvait qu’éveiller la haine de ceux qui avaient crucifié Jésus. Aussi, le lendemain de l’arrestation de Pierre et de Jean, dès le matin2, tout ce qu’il y avait à Jérusalem

—

1 Ad. Apost., ch. IV.

2 Ibid.

de chefs, d’anciens et de scribes ; Anne, souverain pontife, Caïphe, Jean et Alexandre, et tout ce qui tenait à la caste sacerdotale, se réunirent en conseil. Ils firent comparaître les deux Apôtres ainsi que le boiteux guéri ; ils demandèrent aux premiers : « De quel droit et au nom de qui agissez-vous comme vous le faites ? » Alors Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur dit :

« Chefs du peuple et anciens, écoutez : Puisqu’aujourd’hui on nous demande compte du bien que nous avons fait à un infirme, et au nom de qui il a été guéri, qu’il vous soit connu à vous tous et à tout le peuple d’Israël, que c’est au nom de Notre-Seigneur Jésus- Christ, de ce Nazaréen que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, que cet homme qui est devant vous a été guéri. Jésus est la pierre que vous avez rejetée de l’édifice dont vous êtes les architectes, et que Dieu a posée comme la pierre angulaire, et il n’y a point de salut en aucun autre. Il n’y a pas d’autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes et dans lequel on puisse être sauvé. »

Voyant la constance de Pierre et de Jean, et sachant qu’ils étaient illettrés et incultes, ils s’étonnaient de les entendre ainsi parler ; ils savaient, du reste, qu’ils avaient été les compagnons de Jésus. Ils voyaient à côté d’eux l’homme qui avait été guéri ; ils ne pouvaient nier un fait aussi palpable. Ils ordonnèrent de les faire sortir de l’assemblée et se mirent à délibérer. « Que ferons-nous à ces hommes ? disaient-ils. Tous ceux qui habitent Jérusalem connaissent le prodige qu’ils ont opéré ; il est évident ; nous ne pouvons le nier. Pour qu’il ne soit pas divulgué davantage dans le peuple, faisons-leur de graves menaces pour le cas où ils parleraient encore à quelqu’un de ce nom. » On lit rentrer les deux Apôtres et on leur défendit de parler à qui que ce fût de Jésus ou d’enseigner en son nom. Mais Pierre et Jean répondirent : « Jugez vous-mêmes, si, aux yeux de Dieu, il vaut mieux vous écouter que Dieu lui-même ; nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu. » On renouvela les menaces et on les renvoya. Les juges ne pouvaient les trouver coupables ; d’un autre côté, ils

craignaient le peuple qui parlait avec enthousiasme du miracle, et qui en était d’autant plus frappé que l’homme qui avait été guéri avait plus de quarante ans.

Sortis du Conseil, les Apôtres revinrent vers leurs amis et leur racontèrent les grandes choses qu’ils avaient fait entendre aux chefs des Prêtres et aux Anciens. Tous, après les avoir entendus, élevèrent la voix vers Dieu et dirent :

« Seigneur, c’est toi qui as fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu’ils renferment ; c’est toi qui, par ton Saint-Esprit, as dit par la bouche de David, notre père et ton fils : « Pourquoi les nations sont-elles frémissantes et les peuples font-ils de vains complots ? Pourquoi les rois de la terre se sont-ils levés et les princes se sont-ils assemblés contre le Seigneur et contre son Christ? » Hérode, Ponce-Pilate, avec des gentils et le peuple d’Israël, se sont, en effet, coalisés dans cette ville contre le Saint, ton Fils Jésus, pour exécuter ce que ta main et ta sagesse avaient décrété. Maintenant, Seigneur, vois leurs menaces, accorde à tes serviteurs d’annoncer ta parole sans crainte, en leur donnant le pouvoir de faire, par ta puissance, des guérisons, des miracles et des prodiges par le nom de ton saint Fils Jésus ! »

Après qu’ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés tressaillit ; tous furent remplis du Saint-Esprit, et ils annonçaient avec assurance la parole de Dieu.

Tous les croyants étaient tellement unis entre eux, qu’ils n’avaient qu’un cœur et qu’une âme. Aucun d’entre eux n’appelait *sien* ce qu’il possédait, tout était commun. Les Apôtres rendaient témoignage de la résurrection de Jésus avec beaucoup d’énergie, et une grande grâce était répandue sur tous les membres de la communauté. On n’y voyait pas de pauvres. Tous ceux, en effet, qui possédaient des terres ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, qui le distribuaient à chacun selon ses besoins. Parmi eux on remarquait Joseph, que les Apôtres avaient surnommé *Barnabas,* c’est-à-dire *Fils de consolation.* Il était lévite et natif de l’île de

Chypre. Comme il possédait une campagne, il la vendit et en apporta le prix aux pieds des Apôtres.

Tous les fidèles n’étaient pas obligés de se dépouiller de leurs biens au profit de la communauté. Leur zèle et leur charité seuls les poussaient à cet acte de perfection et ils le faisaient sans arrière-pensée. Deux fidèles1, Ananias et sa femme Saphira, qui n’avaient pas autant de désintéressement, voulurent cependant passer pour aussi parfaits que les autres, et se rendirent coupables de mensonge et d’hypocrisie. Ils vendirent un champ, retinrent une partie du prix et apportèrent le reste aux pieds des Apôtres, comme si la somme eût été complète. Pierre dit alors : « Ananias, pourquoi Satan a-t-il tenté ton cœur jusqu’à te faire mentir au Saint-Esprit et à frauder sur le prix de ton champ ? Ne pouvais-tu pas le garder, et après l’avoir vendu, le prix n’en était-il pas à toi ? Pourquoi as-tu conçu la pensée de tromper ? Ce n’est point aux hommes que tu as menti, mais à Dieu ! »

Ananias, entendant ces paroles, tomba et mourut ; et tous ceux qui les entendirent furent saisis de frayeur. Des jeunes gens emportèrent le corps d’Ananias et l'ensevelirent.

Environ trois heures après, Saphira, ignorant ce qui était arrivé à son mari, entra dans le lieu de réunion. Pierre lui adressa ces paroles : « Dis-moi, femme, si le champ a été bien vendu tel prix ? — Certainement, répondit-elle. — Pourquoi, reprit Pierre, êtes-vous convenus ainsi de tromper l’Esprit du Seigneur ? Voici que les pieds de ceux qui ont enseveli ton mari touchent la porte ; ils t’emporteront de même. » Aussitôt, elle tomba à ses pieds et expira. Les jeunes gens en entrant la trouvèrent morte, l’emportèrent et l’ensevelirent auprès de son mari.

Cet événement frappa de crainte l’Eglise entière et tous ceux qui l’apprirent.

Le peuple était témoin, d’une foule d’autres prodiges et de miracles opérés par les Apôtres qui avaient

—

1 Act. Apost., c, V**.**

l’habitude de se réunir tous ensemble dans le Portique de Salomon. Ils étaient l’objet d’un tel respect que personne n’osait s’approcher d’eux ; mais le peuple faisait hautement leur éloge ; une foule d’hommes et de femmes venaient augmenter le nombre des croyants, et la confiance du peuple était telle que l’on conduisait les malades sur les places publiques et qu’on les y plaçait sur des lits ou sur des grabats, afin qu’au passage de Pierre, l’ombre de l’Apôtre les guérît de leurs infirmités. Des gens accouraient en grand nombre, des villes voisines, à Jérusalem et y amenaient les malades et ceux qui étaient possédés d’esprits immondes. Tous étaient guéris.

Ces événements extraordinaires ne firent qu’enflammer de fureur le souverain pontife et les Saducéens. Ils se saisirent des Apôtres et les jetèrent dans la prison publique ; mais l’ange du Seigneur apparut aux prisonniers pendant la nuit, leur ouvrit les portes, les fit sortir et leur dit : « Allez au Temple et annoncez au peuple les paroles de vie. » Obéissant à cet ordre, ils se rendirent au Temple dès le matin et ils enseignèrent. Pendant ce temps-là le souverain pontife et ses partisans se réunissaient en conseil avec les Anciens. Ils envoyèrent chercher les Apôtres à la prison. Leurs agents s’y rendirent, ouvrirent la prison et, n’y ayant trouvé personne, ils revinrent et dirent : « Nous avons trouvé la prison fermée avec beaucoup de soin, et les sentinelles devant les portes ; mais, ayant ouvert ces portes, nous n’avons trouvé personne. » Entendant cela, les magistrats du Temple et les chefs des prêtres se demandaient ce qu’il y avait à faire.

Tandis qu’ils discutaient, quelqu’un vint leur dire : « Ces hommes que vous avez mis en prison sont dans le Temple et ils enseignent le peuple. » Le magistrat du Temple, avec ses agents, se rendit au lieu où ils étaient et les amena au conseil sans leur faire violence, car ils craignaient d’être lapidés par le peuple. Ils les conduisirent dans l’assemblée et le chef des prêtres leur fit subir un interrogatoire. « Nous vous avons fait une défense formelle, leur dit-il, d’enseigner en ce nom, et

voici que vous remplissez Jérusalem de votre doctrine ; vous voulez nous rendre responsables du sang de cet homme. »

Il n’osait même pas prononcer le nom de Jésus qui lui rappelait son déicide.

Pierre et les Apôtres lui répondirent : « Il faut obéir plutôt à Dieu qu’aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez mis à mort en le pendant à un gibet. Dieu a protégé et exalté ce Prince et Sauveur pour amener Israël à pénitence et lui remettre ses péchés. Nous sommes témoins de ce que nous disons, et l'Esprit-Saint en est témoin lui-même, lui qui a été donné à tous ceux qui lui obéissent. » En entendant ces paroles, les juges étaient transportés de rage et voulaient condamner les Apôtres à mort. Alors un des membres nommé Gamaliel se leva pour opiner. Il appartenait à la secte des pharisiens ; il était docteur de la Loi et tout le peuple l’honorait. Il demanda que l’on fît sortir les accusés pour un peu de temps et il s’exprima en ces termes : « Israélites, réfléchissez bien à ce que vous allez décider touchant ces hommes. Avant eux, nous avons vu s’élever un certain Théodas qui se disait un personnage. Environ quatre cents hommes s’attachèrent à lui ; il fut tué ; tous ceux qui croyaient en lui se dispersèrent et furent réduits à rien. Vint ensuite Judas le Galiléen, à l’époque du dénombrement1 ; il entraîna le peuple après lui ; il périt comme son devancier et tous ses adeptes furent dispersés. Voici donc maintenant ce que je vous dis : Ne vous occupez pas de ces hommes ; laissez-les. Si leur œuvre vient des hommes, elle n’aura pas de succès ; si elle vient de Dieu vous ne pourriez la détruire, et vous entreriez ainsi en lutte contre Dieu. »

—

1 Ce dénombrement ne doit pas être confondu avec *le premier* qui eut lieu à l’époque de la naissance de Jésus-Christ ; il eut lieu après cette naissance. Josèphe rapporte qu’alors Judas le Galiléeu se mit à la tête d'un mouvement populaire. Il mentionne un assez grand nombre de ces mouvements et il en relate un provoqué par un certain Theudas sons le gouvernement de Cuspius Fadus. Il ne faut pas confondre ce Theudas avec Théodas dont la révolte eut lieu avant celle de Judas le Galiléen, comme le dit Gamaliel.

Ils se rendirent à son avis. Ils rappelèrent les Apôtres, et, après les avoir fait battre de verges, ils leur défendirent de parler de Jésus et les renvoyèrent. Les Apôtres se retirèrent joyeux d’avoir été jugés dignes de souffrir l’ignominie pour le nom de Jésus. Ils ne cessèrent point d’annoncer Jésus-Christ et sa doctrine, chaque jour, soit dans le temple, soit dans les maisons particulières.

L’Eglise de Jérusalem formait dès lors une communauté si considérable que les Apôtres ne pouvaient plus suffire aux besoins du ministère. Il s’y était même formé comme deux partis1, celui des Hébreux, c’est- à-dire des Juifs originaires de Palestine, et celui des Hellènes, c’est-à-dire des Juifs qui étaient nés de parents émigrés dans les contrées de l’Asie habitées par les Grecs ou de la Grèce proprement dite. Ces derniers se plaignaient de ce que leurs veuves étaient négligées dans le service quotidien. Alors les douze Apôtres convoquèrent les fidèles. Ils agirent comme toujours, ensemble, car ils formaient une seule autorité, et ils ne voulurent prendre de décision qu’avec l’assentiment de l’Eglise entière. Tous les disciples étant assemblés, ils leur dirent: « Il n’est pas juste que nous négligions la parole de Dieu pour nous occuper du service des tables. En conséquence, frères., choisissez d’entre vous sept hommes remplis de l’Esprit-Saint et de sagesse, et nous leur confierons ce ministère. Pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et au ministère de la parole. »

Toute l’assemblée adhéra et l’on choisit Etienne, homme plein de foi et de l’Esprit-Saint, Philippe, Prochor, Nicanor, Timon, Parmenas, et Nicolas prosélyte d’Antioche. On les présenta aux Apôtres qui, en priant, leur imposèrent les mains.

L’élection fut faite ainsi par l’Eglise entière ; et l’imposition des mains, sanctifiée par la prière, fut accomplie par le corps apostolique, duquel émane toute auto-

—

1 Act. Apost., c. VI.

rité dans l’Eglise. Les nouveaux ministres de l’Eglise furent appelés *diacres*, c’est-à-dire *serviteurs.*

Les Apôtres résolurent aussi de confier le gouvernement de l’Eglise de Jérusalem à un homme digne de cette haute mission. Clément d’Alexandrie, si rapproché des temps apostoliques, s’exprime ainsi à ce sujet1 : « Après l’ascension du Sauveur, Pierre, Jacques et Jean, malgré la prédilection du Seigneur pour eux, ne se disputèrent pas le premier degré d’honneur, mais ils choisirent pour évêque de Jérusalem, Jacques, surnommé le Juste. » Le même Clément ajoute2 : « Après sa résurrection, le Seigneur accorda le don de science à Jacques-le-Juste, à Jean et à Pierre. Ils le conférèrent aux autres Apôtres ; et ceux-ci aux soixante-dix disciples au nombre desquels était Barnabas. » Ces témoignages, émanant d’un homme aussi considérable par sa science que par ses vertus, sont de la plus haute importance, et fournissent de précieux renseignements sur rétablissement de la hiérarchie de l’Eglise. A sa tête était un premier évêque, celui de Jérusalem, dont l’autorité se confondait avec celle des Apôtres, lesquels possédaient une autorité collective et universelle ; les soixante-dix disciples qui leur étaient subordonnés, et enfin les diacres dont l’institution est racontée dans le *Livre des Actes.*

La primauté honorifique a donné lieu depuis à l’institution des patriarcats. Jacques fut choisi pour premier dignitaire de l’Eglise parce qu’il était un des *frères du Seigneur.*

Les Apôtres, s’étant débarrassés des soins matériels, purent donner un temps plus considérable à la prédication. De nouveaux succès couronnèrent leur zèle ; le nombre des fidèles s’augmenta d’une manière considérable à Jérusalem ; un grand nombre de prêtres juifs se déclarèrent pour Jésus-Christ. Le diacre Etienne ne se contentait pas du ministère matériel qui lui était confié ; il était plein d’une ardeur toute surnaturelle, et il faisait de grands miracles devant le peuple ; ses succès

—

1 Clément, *ap.* Euseb., *Hist. eccl.,* lib. II ; 1.

2 Clément, *ap.* Euseb., *loc. cit*.

attirèrent l’attention clés membres de plusieurs synagogues, comme celles des Affranchis1, des Cyrénéens, des Alexandrins, de Cilicie et d’Asie; ils entamèrent des discussions avec lui ; mais, comme ils ne pouvaient résister à sa sagesse et à l’Esprit, qui parlait en lui, ils résolurent de se débarrasser d’un si redoutable adversaire. Ils subornèrent des gens qui prétendirent l’avoir entendu blasphémer contre Moïse et contre Dieu. Ils ameutèrent ainsi la populace, les Anciens et les Scribes. On s’empara de lui et on l’amena devant le sanhédrin ; alors les faux témoins dirent : « Cet homme ne cesse de parler contre le temple et contre la loi, car nous l’avons entendu dire que Jésus de Nazareth détruira cet édifice et changera les traditions que Moïse nous a données. »

Ceux qui siégeaient au sanhédrin virent tout à coup la figure d’Etienne environnée d’éclat comme celle d’un ange. Le grand prêtre lui dit2 : « Ces choses sont- elles exactes? » Il répondit : « Frères et pères, écoutez : Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham lorsqu’il était en Mésopotamie, avant qu’il se fixât à Haran3, et il lui dit : « Quitte ton pays et ta parenté, et viens « dans la terre que je te montrerai. » Alors il sortit de la terre des Chaldéens et il habita Haran. Puis, après que son père fut mort, il le transporta dans cette terre que vous habitez. Dieu ne lui donna sur cette terre aucun héritage, pas même la place pour y poser le pied ; mais il promit de la lui donner en propriété, à lui et à

—

1 On appelait ainsi les Israélites qui avaient été faits esclaves par les Romains, sous Pompée, et qui avaient été rendus pins tard à la liberté. Eux ou leurs descendants étaient retournés à Jérusalem où ils avaient formé une synagogue appelée des Affranchis. Les Hellénistes de Cyrène, d’Alexandrie, de Cilicie et d’Asie avaient aussi leurs synagogues particulières. D'après son nom grec, on doit croire qu’Etienne était un Juif Helléniste.

2 Act. Apost., c. VII.

3 C’est à tort que certains exégètes ont voulu voir là une contradiction avec la Genèse ; il est dit dans ce livre que Tharé, père d’Abraham, se dirigea vers le pays de Chanaan et s’arrêta à Haran où il mourut ; puis Moïse rapporte ce fait, que Rien dit à Abraham : Quitte ton pays, etc. ; mais sans dire que cet ordre lui fut donné après son séjour à Haran. Il lui a été donné avant comme il est dit dans les Actes et conformément à la Genèse qui déclare positivement que Tharé se dirigea de la Chaldée sur Haran en allant en Chanaan. Abraham partit donc avec son père après avoir reçu l’ordre de Dieu, et ne continua sa route vers Chanaan qu’après la mort de son père dont il emporta les cendres avec lui.

sa race, quoiqu’il n’eût pas alors de fils. Dieu, en effet, lui dit que sa postérité habiterait, une terre étrangère, qu’elle y serait réduite en servitude et soumise à de mauvais traitements pendant quatre cents ans. « Je jugerai ensuite, dit le Seigneur, la nation dont ils auront été esclaves ; et ensuite ils sortiront pour me servir en ce lieu. » Et il donna à Abraham la circoncision comme signe de l’alliance qu’il contractait avec lui. Abraham ayant engendré Isaac, il le circoncit le huitième jour ; Isaac fit de même à Jacob, et Jacob aux douze Patriarches. Or, ces Patriarches, par jalousie, vendirent Joseph pour être emmené en Égypte ; or Dieu était avec lui ; il l’arracha à toutes ses tribulations et lui donna, au moyen de la sagesse, la faveur de Pharaon, roi d’Egypte, qui le fit intendant de l’Egypte et de sa maison. La famine ravagea l’Egypte et le pays de Chanaan, et nos pères n’avaient plus de quoi se nourrir. Jacob, ayant appris qu’il y avait du blé en Egypte, y envoya nos pères une première fois. La seconde fois, Joseph fut reconnu par ses frères, et sa famille fut ainsi connue du roi Pharaon. Joseph envoya chercher son père Jacob et toute sa famille, composée alors de soixante-quinze personnes. Jacob descendit en Egypte ; il y mourut ainsi que nos pères. Leurs corps furent transportés à Sichem et ensevelis dans le tombeau qu’Abraham avait acheté des fils de Hémor, fils de Sichem. A mesure qu’approchait le temps de la promesse faite par Dieu à Abraham, le peuple croissait et multipliait en Egypte, jusqu’au règne d’un nouveau roi qui n’avait pas connu Joseph. Celui-ci agit avec tant de cruauté, qu’il obligea nos pères à exposer leurs enfants pour exterminer notre race. C’est alors que naquit Moïse, qui fut agréable à Dieu ; il fut nourri pendant trois mois dans la maison de son père ; mais il fut enfin exposé et recueilli par la fille de Pharaon, qui l’éleva comme son fils. Moïse fut initié à toute la sagesse des Egyptiens, et il était puissant par ses paroles et par ses œuvres. Lorsqu’il eut atteint l’âge de quarante ans, il lui vint en pensée de visiter les enfants d’Israël, ses frères. Ayant vu l’un d’entre eux qui était insulté, il le vengea

en tuant l’Egyptien qui l’outrageait. Il pensait que ses frères comprendraient que Dieu voulait les sauver par lui ; mais ils ne le comprirent pas. S’étant trouvé le lendemain avec plusieurs qui étaient en querelle, il leur dit : « Vous êtes frères, pourquoi cherchez-vous à vous nuire ? » Celui qui outrageait son prochain lui répondit : « Qui t’a établi juge et prince sur nous ? Veux-tu me tuer comme tu as tué hier l’Egyptien ? » En entendant de telles paroles, Moïse s’enfuit et il erra dans le pays de Madian, où il eut deux fils. Il y était depuis quarante ans, lorsque l’ange du Seigneur lui apparut dans un buisson de feu. À cette vue, Moïse fut saisi d’étonnement, et, comme il s’approchait pour voir de plus près, la voix du Seigneur se fit entendre en ces termes : « Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d’Abraham, le Dieu d’Isaac et le Dieu de Jacob. » Moïse, épouvanté, n’osait plus regarder. Mais le Seigneur lui dit : « Ote tes chaussures, car le lieu où tu te trouves est une terre sainte. J’ai vu et considéré l’affliction de mon peuple qui est en Egypte, et j’ai entendu ses gémissements, et je suis descendu pour le délivrer. Maintenant, viens, et je t’enverrai en Egypte. » Ce Moïse qu’ils avaient renié en disant : « Qui t’a établi prince et juge ? » c’est lui que Dieu a envoyé avec la mission de prince et de rédempteur, muni de la protection de l’ange qui lui apparut dans le buisson. Il les fit sortir en faisant des prodiges et des miracles en Egypte, dans la mer Rouge et dans le désert pendant quarante ans. C’est ce Moïse qui dit aux enfants d’Israël : « Dieu vous suscitera d’entre vos frères un Prophète comme moi ; vous l’écouterez. » C’est lui qui, dans l’assemblée du désert, était avec l’ange qui lui parlait sur le mont Sinaï ; qui fut avec nos pères, et qui reçut les paroles de vie pour nous les transmettre. Nos pères refusèrent de lui obéir ; ils le rejetèrent et retournèrent de cœur en Egypte, en disant à Aaron : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car ce Moïse qui nous a tirés de la terre d’Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. » Dans ce jour-là, ils fabriquèrent un veau ; offrirent des sacrifices à cette idole, et se fé-

licitaient de la belle œuvre sortie de leurs mains. Alors Dieu se détourna d’eux et les abandonna au culte qu’ils voulaient rendre aux astres, comme il est écrit au livre des Prophètes1 : « Maison d’Israël, m’avez-vous offert des victimes et des sacrifices pendant quarante ans dans le désert ? Vous avez porté alors la tente de Moloch et l’étoile de votre dieu Rempham, idoles que vous avez faites pour les adorer. C’est pourquoi je vous transporterai au-delà de Babylone. »

« Nos pères eurent dans le désert le Tabernacle du Témoignage, tel que Moïse l’avait fait d’après le plan que Dieu lui-même en avait donné. Ils l’emportèrent avec eux, lorsque, à la suite de Josué, ils prirent possession du pays occupé par des nations que Dieu chassa devant eux, et ils le possédèrent jusqu’au temps de David, qui trouva grâce devant Dieu et lui demanda de bâtir une demeure au Dieu de Jacob. Ce fut Salomon qui l’éleva ; mais le Très-Haut n’habite pas dans les constructions, comme dit le Prophète : « Le ciel est mon siège, et la terre est l’escabeau de mes pieds. Quelle maison me bâtirez-vous ? dit le Seigneur : quel lieu de repos me donnerez-vous ? Est-ce que mes mains n’ont pas fait tout cela ? »

« Têtes dures, cœurs et oreilles incirconcis, vous avez donc toujours résisté au Saint-Esprit ; vous ressemblez bien à vos pères. Quel prophète vos pères n’ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui venaient leur annoncer le Juste, dont vous-mêmes êtes les traîtres et les homicides. Les anges vous ont donné une loi et vous ne l’avez pas observée. »

En entendant ces paroles, les Juifs avaient le cœur déchiré par la rage et ils grinçaient des dents contre Etienne. Mais lui, plein du Saint Esprit, jetait les yeux au ciel, où il voyait la gloire de Dieu, et Jésus, qui se tenait à sa droite : « Voici, dit-il, je vois les cieux ouverts et le Fils de l’Homme qui se tient à la droite de Dieu. » Les Juifs se bouchèrent les oreilles, jetèrent de grands cris et se précipitèrent sur Etienne, qu'ils emmenèrent

—

1 Amos, V ; 25.

hors de la ville pour le lapider. Les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d’un jeune homme nommé Saul, et lapidèrent Etienne, qui disait : « Seigneur Jésus ! reçois mon âme ! » Se mettant à genoux, il s’écria d’une voix forte : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu’il s'endormit dans le Seigneur. Des hommes pieux recueillirent le corps d’Etienne et l’enseveliront en versant d’abondantes larmes1.

La mort d’Etienne fut le commencement d’une grande persécution2 à Jérusalem. Saul, qui avait pris part à la mort d’Etienne3, fut un des plus violents persécuteurs des chrétiens. Il entrait dans les maisons suspectes, en arrachait les hommes et les femmes et les jetait en prison. « Je persécutais, dit-il lui-même, au-delà de toute mesure l’Eglise de Dieu ; je la combattais. J’étais plus zélé pour le judaïsme et pour les traditions de mes pères que tous mes compatriotes1. »

Les fidèles, pour se soustraire aux mauvais traitements, sortirent de Jérusalem, afin d’échapper à l’autorité du grand prêtre et du sanhédrin, et se répandirent dans le reste de la Judée et dans la Samarie. Ils y devinrent autant de prédicateurs du Christ.

Les Apôtres seuls restèrent à Jérusalem.

Le diacre Philippe5 s’était rendu à Samarie ; il y prêcha Jésus-Christ. De nombreux miracles confirmèrent la vérité de ses paroles. Tous les habitants de la ville, qui en étaient témoins, l’écoutaient et lui amenaient des possédés, des paralytiques et des boiteux, qui s’en retournaient guéris. La ville entière était dans la joie. Il y avait là un certain Simon, qui exerçait la magie, séduisait le peuple et se prétendait un grand personnage. Tous les habitants, du plus petit jusqu’au plus grand, venaient l’écouter et se disaient : « Celui-ci est la Puissance de Dieu que l’on appelle Grande. »

—

1 Act., VIII; 2.

2 Act., VIII; 1-4.

3 Ibid , VII ; 59.

4 Epist. ad Galat., I ; 13-14.

5 Act., VIII; 5-24.

Depuis longtemps, Simon, par ses prestiges magiques, leur avait enlevé le bon sens; mais le règne du magicien fut passé du jour où le diacre Philippe vint annoncer à Samarie le royaume de Dieu. Hommes et femmes se firent baptiser au nom de Jésus-Christ. Simon lui- même se rangea parmi les croyants, fut baptisé et s’attacha à Philippe ; il était clans l’admiration en voyant les grands miracles opérés par le saint diacre.

Les Apôtres veillaient, de Jérusalem, à toute la communauté chrétienne ; ils formaient ensemble comme l’autorité suprême gouvernant le troupeau de Jésus- Christ. Ayant appris que Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils y *envoyèrent* Pierre et Jean1. Ceux-ci, à leur arrivée, prièrent sur les nouveaux baptisés, afin qu’ils reçussent le Saint-Esprit, car aucun d’eux ne l’avait encore reçu, et ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Les deux Apôtres leur imposèrent les mains et ils reçurent le Saint-Esprit.

On voit ainsi que, dès les premiers jours de l’Eglise, il y existait un rite sacré dont le but était de conférer le Saint-Esprit ; que ce rite consistait dans l’imposition des mains, accompagnée de la prière, et que le diacre Philippe, malgré sa sainteté et ses miracles, n’avait pas le pouvoir de célébrer ce rite.

A dater des premiers temps de l’Eglise, il exista toujours des rites extérieurs dont le résultat était la communication d’une grâce divine, et ces rites avaient des ministres spéciaux. L’Eglise, société spirituelle étant en même temps société extérieure, puisqu’elle est composée d’hommes, a toujours atteint son but spirituel par des moyens qui tombaient sous les sens. Mais on a toujours compris que ce n’est ni le rite, ni l’action du ministre, qui communiquent la grâce ; que le rite n’en est que le signe, et le ministre, l’instrument ; que le rite célébré n’est que le signe extérieur d’une grâce communiquée par Dieu lui-même intérieurement, si les dispositions de celui qui participe au rite

—

1 On doit remarquer que l’Eglise envoya Pierre aussi bien que Jean. Pierre était clone, aussi bien que Jean, subordonné à l’Eglise, et non pas son chef.

sacré le rend digne de cette grâce1. On n’a jamais contesté non plus dans l’Eglise que Dieu ait pu communiquer ses dons directement et sans l’intermédiaire des rites sacrés ; mais ces rites n’en ont pas moins été les moyens ordinaires des communications divines. Les faits *extraordinaires* ne prouvent pas que des moyens *ordinaires* n’ont pas été établis par Jésus-Christ.

Dans les premiers temps de l’Eglise, le Saint-Esprit se manifestait en se communiquant aux fidèles. Simon le Magicien aurait désiré posséder le pouvoir de le communiquer ; il offrit de l’argent aux Apôtres en leur disant : « Donnez-moi ce pouvoir de communiquer le Saint-Esprit à tous ceux auxquels j’imposerai les mains. — Que ton argent aille avec toi dans la perdition, répondit Pierre, puisque tu as pensé posséder le don de Dieu à prix d’argent. Tu ne peux, d’aucune manière, participer à ce pouvoir, car ton cœur n’est pas droit devant Dieu. Repens-toi de cette iniquité que tu viens de commettre, et prie Dieu, afin que, si cela est possible, il te pardonne cette pensée de ton cœur; car je vois que tu es possédé par la malice et dans les liens de l’iniquité. » Simon fut effrayé, et, dans la crainte d’être frappé comme Ananias, il feignit de s’humilier. « Priez vous-mêmes pour moi, dit-il aux Apôtres, afin qu’il ne m’arrive rien de ce que vous avez dit. »

Simon ne se convertit pas. Cet homme, qui eut le triste honneur de donner son nom au commerce des choses saintes, appelé *simonie*, n’avait vu dans les Apôtres que des magiciens plus habiles que lui, et dans le christianisme qu’un moyen de perfectionner son art et d’acquérir la connaissance de nouveaux secrets. Juif d’origine, initié à quelques dogmes chrétiens et aux doctrines des philosophies orientale et platonicienne,

—

1 Dans la doctrine orthodoxe sur les mystères ou sacrements, on n’aperçoit point une théorie que des écrivains ont combattue et d’après laquelle la grâce serait communiquée fatalement et comme magiquement par le rite extérieur lui-même, ou par l'acte du ministre, lequel acte on a comparé à une influence magnétique : La théorie formulée par ces écrivains n’a d’appui que dans certaines expressions des scolastiques occidentaux, expression dont le sens a été mal compris. Nous n’avons aucun motif de défendre la scolastique occidentale ; mais nous ne pouvons pas non plus accepter des critiques qui retombent, indirectement, sur la vraie doctrine.

il essaya de composer une religion, dans laquelle il aurait la place qu’il voyait donner à Jésus dans le christianisme; il fut ainsi, comme le dit saint Irénée, *le père de toutes les hérésies*1*.* C’est de son système que tous les gnostiques tirèrent leurs doctrines impies, selon le même docteur2.

En retournant à Jérusalem, Pierre et Jean évangélisèrent un grand nombre de localités du pays samaritain3.

Pendant ce temps, un ange du Seigneur4 apparaissait au diacre Philippe et lui disait : «V a au midi, sur la route de Jérusalem à Gaza, à l’endroit où elle traverse le Désert5.» Philippe partit aussitôt. Il rencontra un Ethiopien, eunuque favori et intendant des trésors de la reine des Ethiopiens. Il était venu adorer Dieu à Jérusalem, et il retournait sur son char en lisant les prophéties d’Isaïe. L’Esprit dit à Philippe : « Avance et approche de ce cha . » Philippe s’approcha, entendit que l’eunuque lisait Isaïe, et lui dit : « Penses-tu comprendre ce que tu lis ? — Comment le puis-je, répondit-il, si quelqu’un ne me l’explique pas ? » Et il pria Philippe de monter sur son char et de s’asseoir à côté de lui. L’endroit de l’Ecriture qu’il lisait était celui-ci6 : « Il a été conduit à la mort comme une brebis ; il a été muet comme un agneau devant celui qui le tond. Le jugement qu’il a subi dans son abaissement a été annulé. Qui pourra dire la durée de ses jours, lorsque sa vie aura été retranchée de la terre des vivants? » L’eunuque, s’adressant à Philippe, lui dit : « Dis-moi, je te prie, de quel prophète voulait parler Isaïe ? Est- ce lui ou un autre qu’il avait en vue? » Philippe saisit cette occasion pour lui faire connaître Jésus. Ils arrivèrent à un endroit où il y avait de l’eau. « Voici de l’eau, dit l’eunuque, ne peux-tu pas me

—

1 Irénée., Cont. Hœred., lib, III; Præf.

2 Ibid, lib. II ; Præf. 1. Nous exposerons plus tard la doctrine de Simon-le-Magicien et les systèmes de ses disciples.

3 Act. VIII; 25.

4 Ibid., 26 et suiv.

5 Cette route traversait le désert où les Hébreux avaient séjourne à leur sortie de l’Egypte.

6 Isaï. — Luc ; 7-8.

baptiser? — Je le peux, répond Philippe, si tu crois. — Je crois, dit l’eunuque, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » Il fit arrêter son char et descendit dans l’eau, où Philippe le baptisa.

L’Esprit du Seigneur emporta aussitôt Philippe jusqu’à Azote, où il prêcha Jésus-Christ, ainsi que dans les villes des environs jusqu’à Césarée.

L’eunuque, ne le voyant plus, continua sa route, heureux de ce qui lui était arrivé. Nul doute qu’il n’ait annoncé Jésus-Christ en Ethiopie et qu’il n’y ait préparé les voies à la prédication de l’Evangile1.

Cette conquête fut suivie d’une autre plus glorieuse et qui devait avoir de plus grands résultats pour la propagation du christianisme dans le monde païen. Saul2, le persécuteur fanatique des chrétiens de Jérusalem, avait obtenu du grand prêtre une lettre poulies synagogues de Damas, afin qu’on lui livrât les Juifs, hommes ou femmes, qui auraient embrassé le christianisme. Il avait mission de les enchaîner et de les conduire à Jérusalem, où ils seraient mis en jugement. Lorsqu’il approchait de Damas, une lumière éclatante, qui venait du ciel, l’entoura tout à coup ; il tomba à terre et il entendit une voix qui disait : « Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu? — Seigneur, répondit Saul, qui es-tu? » Le Seigneur reprit : « Je suis Jésus, et c’est moi que tu persécutes ; il t’est dur de résister à l’aiguillon. » Ces dernières paroles donnent à penser que Saul, doué d’une haute intelligence et instruit à l’école du docte et sage Gamaliel, avait été frappé de l’accomplissement des prophéties en la personne de Jésus-Christ, et qu’il cherchait à étouffer, sous la violence de son prosélytisme judaïque, les aspirations chrétiennes que Dieu lui envoyait. Tremblant et plein d’effroi en entendant la voix de Jésus, il s’écria : « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » Le Seigneur lui répondit : « Lève-toi, entre dans la ville, et l’on te dira

—

1 Euseb., Eist. eccl., lib. II; 1. Cet historien dit que l’eunuque Ethiopien fut regardé comme le premier des fidèles qui furent élus parmi les gentils; il n'était dune pas d’origine juive, quoique israélite de religion.

2 Act., IX ; 1-25.

ce que tu dois faire. » Les hommes qui accompagnaient Saul, et qui devaient l’aider dans ses projets contre les chrétiens, étaient fort étonnés d’entendre une voix et de ne voir personne. Saul se leva, et, quoiqu’il ouvrît les yeux, il ne voyait rien. Ses compagnons le conduisirent par la main jusqu'à. Damas ; il y resta trois jours aveugle et il ne mangea ni ne but pendant ce temps-là.

Il y avait à Damas un disciple nommé Ananias ; il eut une vision dans laquelle il entendit une voix qui l’appelait : « Ananias? — Me voici, Seigneur, » répondit-il. Le Seigneur lui dit : « Lève-toi, va dans la rue Droite, et demande, dans la maison de Judas, Saul de Tarse ; pour le moment, il est en prière. » Au même instant, Saul voyait en Esprit un homme nommé Ananias qui lui imposait les mains, afin de lui rendre la vue. Ananias répondit au Seigneur : « J’ai appris beaucoup de choses de cet homme, et combien il a fait souffrir tes saints à Jérusalem ; et il a reçu des chefs des prêtres le pouvoir de charger de chaînes tous ceux qui invoquent ton nom. » Le Seigneur reprit : « Va, cet homme est un instrument de mon choix, qui doit porter mon nom devant les gentils, les rois et les enfants d'Israël ; je te ferai connaître ce qu’il aura à souffrir pour mon nom. » Ananias partit, entra dans la maison qui lui avait été indiquée, et, en imposant les mains sur Saul, il lui dit :

« Saul, mon frère ! je suis envoyé par le Seigneur Jésus qui t’est apparu en chemin, afin que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. » Aussitôt il tomba des yeux de Saul comme des écailles ; il recouvra la vue et fut aussitôt baptisé ; il mangea, reprit ses forces et resta quelques jours parmi les disciples qui ôtaient à Damas ; après quoi, il entra dans les synagogues pour y annoncer que Jésus est le Fils de Dieu. Ceux qui l'entendaient étaient remplis d’étonnement et disaient : « N’est-ce pas lui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom ? N’est-il pas venu ici pour les conduire, chargés de chaînes, aux chefs des prêtres ? » Saul prêchait Jésus-Christ avec une énergie qui croissait de jour en jour, et il confondait les Juifs

de Damas. Ses prédications duraient depuis plusieurs jours, lorsque les Juifs résolurent entre eux de le tuer. Saul connut leurs complots. Comme ils veillaient nuit et jour aux portes de la ville avec le consentement du préfet du roi Aretas, pour qu’il ne pût s’échapper, les disciples descendirent Saul par une fenêtre qui donnait sur les remparts, et dans une corbeille1.

Il se dirigea vers l’Arabie2. Mais la violence des Juifs fut bientôt réprimée, et Saul put revenir à Damas, où il prêcha Jésus-Christ pendant trois ans. Saint Luc a mentionné cette paix dont jouit l’Eglise en Judée, en Galilée et en Samarie. « L’Église, dit-il, se fortifia et fut remplie de la consolation du Saint-Esprit3. »

Cette paix était due à l’empereur Tibère, qui avait défendu de persécuter les chrétiens. Voici à quelle occasion il avait fait cette défense :

D’après une ancienne coutume suivie dans l’empire romain4, les gouverneurs des provinces devaient adresser à Rome des mémoires sur les graves événements qui avaient lieu dans le pays soumis à leur administration, afin que l’empereur connût tout ce qui s’y passait. La résurrection de Jésus-Christ étant devenue un fait de notoriété publique, Pilate en écrivit à Tibère, lui parla des miracles que Jésus avait opérés, et ajouta que beaucoup le regardaient comme un Dieu. Tibère en référa au Sénat, en proposant d’inscrire Jésus au nombre des dieux de l’empire. Le Sénat s’y refusa, car on avait méconnu son autorité en adorant Jésus-Christ sans avoir obtenu sa permission. D’après une ancienne loi

—

1 Act., IX; 24; — Paul, II. Epist. ad Corinth., XI; 32-33.

2 Paul, Epist. ad Galat., I; 17-21. — Saint Luc n’a pas mentionné, ce voyage dans le Livre des Actes. Il n’indique, d’une manière générale, que le voyage à Jérusalem et en Cilicie, dont nous parlerons plus tard. Saint Paul ne dit pas combien de temps il resta en Arabie ; mais, après avoir mentionné ce voyage, il dit aussitôt qu’il revint à Damas où il resta trois ans, après quoi il vint à Jérusalem.

3 Act., IX; 31.

4 Euseb., Hist. eccl., lib. II; 2. — Tertullien, Apologet. — Il ne faut pas confondre avec le Mémoire de Pilate dont parlent Tertullien et Eusèbe, un apocryphe connu sous le titre de Actes de Pilate. Le Mémoire de Pilate, lu par Tertullien qui en parle comme d’un document officiel connu à Rome, a été perdu. C’est sans doute pour le remplacer qu’un faussaire a composé l'apocryphe mentionné plus haut.

de l’empire, personne ne pouvait être dieu sans la permission du Sénat, Tibère n’en persévéra pas moins dans son opinion, et défendit, sous des peines graves, d’accuser les chrétiens.

Les Apôtres profitèrent de cette paix pour se répandre dans les villes de la Judée et y prêcher Jésus- Christ1.

Saint Pierre se dirigea vers Lydda2. II y avait dans cette ville un paralytique nommé OEneas, qui, depuis huit ans, était obligé de rester sur son lit. Pierre l’ayant visité, lui dit : « OEneas, le Seigneur Jésus-Christ te guérit ; lève-toi et fais ton lit. » Il se leva aussitôt. Les habitants de Lydda et de Sarona, témoins de ce miracle, se convertirent au Seigneur. Pierre passa de là à Joppé, qui était très-rapprochée de Lydda ; il était demandé en toute hâte par les chrétiens qui venaient de perdre Thabita, nommée en grec Dorcas, femme riche et pieuse qui était leur bienfaitrice. A son arrivée à Joppé, Pierre fut conduit dans une chambre où Thabita avait été déposée après sa mort ; il y trouva des veuves qui lui montrèrent, en pleurant, les vêtements que la pieuse femme cousait elle-même pour elles. Pierre fit sortir tout le monde. Après avoir prié à genoux, il se tourna vers le corps et dit : « Thabita, lève-toi. » La morte ouvrit les yeux, et, après avoir regardé Pierre, se recoucha. L’Apôtre, lui prenant la main, la fit lever, et, après avoir rappelé les fidèles et les veuves, la leur rendit vivante. Ce miracle fut connu de toute la ville de Joppé, et un grand nombre d’habitants se convertirent au Seigneur Pierre resta assez longtemps dans la ville ; il logeait chez un corroyeur nommé Simon.

A quelque distance de Joppé, à Césarée3, il y avait un centurion de la cohorte *italique* nommé Cornélius. C’était un homme religieux et craignant Dieu ; sa famille entière partageait ses sentiments. Il faisait beaucoup d’aumônes au peuple et priait Dieu continuelle-

—

1 Act., XI; 1.

2 Act., IX; 32-43.

3 Act., X; 1-48.

ment. Vers la neuvième heure du jour1, il vit clairement un ange du Seigneur qui entra chez lui et lui dit : « Cornélius? — Que me voulez-vous, Seigneur ?» répondit Cornélius effrayé. L’ange reprit :« Tes prières et tes aumônes sont montées jusqu’à Dieu. Envoie des hommes à Joppé, vers un certain Simon surnommé Pierre ; il demeure chez Simon le corroyeur, dont la maison est située sur le bord de la mer. Simon-Pierre t’apprendra ce que tu dois faire. » Lorsque l’ange du Seigneur se fut retiré, Cornélius demanda deux de ses serviteurs et un pieux militaire de sa cohorte. Après leur avoir raconté ce qui lui était arrivé, il les envoya à Joppé.

Le lendemain, pendant qu’ils étaient en route, Pierre était monté dans une chambre haute pour y faire la prière de la sixième heure2. Il voulut ensuite prendre son repas. Pendant qu’on le lui préparait, il tomba en extase, vit le ciel s’ouvrir, et comme un grand linge retenu par les quatre côtés qui en descendait. Il aperçut, dans ce linge, des animaux de toute espèce, vivant sur la terre, dans l’eau ou dans l’air. Une voix lui dit en môme temps : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. — Je n’ai garde, Seigneur, répondit Pierre ; je n’ai jamais mangé rien de souillé ni d’impur. — N’appelle pas impur, reprit la voix, ce que Dieu a purifié. »

Cette scène se répéta trois fois ; puis le linge remonta vers le ciel.

Pendant que Pierre réfléchissait sur la signification que pouvait avoir une telle vision, les envoyés de Cornélius arrivèrent à la porte de la maison de Simon le corroyeur et demandèrent Simon surnommé Pierre. L’Esprit de Dieu disait en même temps à Pierre : « Voilà trois hommes qui te demandent· lève-toi donc, descends et va avec eux sans hésiter, car c’est moi qui te les ai envoyés. » Pierre descendit vers les trois hommes et leur dit : « Je suis celui que vous cherchez ; quel est le sujet qui vous amène ? » Ils répondirent : « Le centurion Cornélius, homme juste et craignant Dieu, et ayant en

—

1 Trois heures après midi.

2 Midi.

sa faveur le témoignage de toute la nation juive, a reçu d’un ange du Seigneur l’ordre de t’inviter à venir en sa maison et d’écouter ce que tu aurais à lui dire. » Pierre les lit entrer alors dans la maison. Le lendemain, il partit avec eux, et plusieurs *frères* de Joppé l’accompagnèrent.

Les fidèles se donnaient entre eux ce doux nom de *frères*, qu’emploie en cet endroit l’écrivain sacré ; ils se donnaient aussi le titre de *saints*, comme nous l’avons vu précédemment, pour se rappeler que la sainteté devait être le but de toute leur vie, en ce monde.

Lorsque Pierre arriva à Césarée, il trouva Cornélius qui l’attendait et qui avait réuni, pour le recevoir, ses parents et ses plus intimes amis. Lorsque Pierre approchait de la maison, Cornélius s’empressa d’aller à sa rencontre et se prosterna à ses pieds. Pierre le releva en disant : « Lève-toi, je ne suis qu’un homme comme toi. » Il entra en causant avec son hôte et trouva dans la maison une réunion nombreuse à laquelle il dit : « Vous savez combien un Juif a horreur d’entrer dans la maison d’un étranger ou de se lier avec lui, mais Dieu m’a fait savoir qu’il ne faut appeler aucun homme ' souillé et impur. »

Tel était le sens de la vision qu’il avait eue. Les trois espèces d’animaux qui lui avaient été montrés, désignaient les trois races humaines, parmi lesquelles aucun individu ne devait être considéré comme impur, puisque l’humanité entière était appelée à la Nouvelle Alliance.

« Ayant appris cela de Dieu, reprit Pierre, je n’ai pas hésité à répondre à votre appel ; dites-moi maintenant pour quel sujet vous m’avez fait venir ? »

Cornélius raconta la vision qu’il avait eue et ajouta : « Je te rends grâce de ce que tu es venu, et maintenant, nous sommes tous devant toi, disposés à entendre ce que tu as à nous dire de la part du Seigneur. »

« Je vois bien, répondit Pierre, que Dieu n’a point égard à la condition des personnes ; et qu’en toute

nation, celui qui le craint et pratique la vertu, lui est agréable. » Puis il annonça Jésus-Christ, ses miracles, ses bienfaits, sa mort, sa résurrection ; il fit voir que toutes les prophéties avaient été accomplies en lui, vrai Messie, vrai Fils de Dieu. Comme il parlait encore, le Saint-Esprit se reposa, d’une manière visible, sur ceux qui l’écoutaient.

C’était la Pentecôte de la gentilité. Comme les Apôtres eux-mêmes, le jour où ils reçurent le Saint-Esprit, Cornélius et ses amis se mirent à louer Dieu, et quoiqu’ils se servissent de leur langue nationale, les Juifs qui avaient accompagné Pierre, les comprenaient ; car ils avaient reçu comme les Apôtres, le don de se faire entendre dans toutes les langues. Les compagnons de Pierre, encore imbus de leurs préjugés nationaux, s’étonnaient que des gentils eussent reçu le Saint- Esprit, mais Pierre leur dit : « Qui peut nous empêcher de baptiser dans l’eau ceux qui ont déjà reçu le Saint- Esprit, aussi bien que nous? » Et il ordonna à ses compagnons de les baptiser au nom du Seigneur Jésus.

A la prière des nouveaux chrétiens, Pierre resta plusieurs jours avec eux, puis il retourna à Jérusalem1.

Les Apôtres et les frères avaient appris que les gentils avaient été évangélisés par lui ; ils se rendirent à Jérusalem pour lui reprocher ce qu’il avait fait. « Pourquoi, lui dirent-ils, es-tu entré chez les incirconcis et as-tu mangé avec eux? » Pierre, comme tous les fidèles, reconnaissait l’autorité collective du corps apostolique. Il rendit compte de sa conduite avec modestie, raconta la vision qu’il avait eue à Joppé ; celle de Cornélius et l’effusion du Saint-Esprit sur ses auditeurs de Césarée. « Je me suis alors souvenu, ajouta Pierre, de ces paroles du Maître : « Jean a baptisé « dans l’eau; mais vous, vous serez baptisés dans le « Saint-Esprit. ». Si Dieu leur a accordé la même

—

1 Ad., XI: 1-18.

grâce qu’à nous, qui avons cru dans le Seigneur Jésus, pouvais-je, moi, m’opposer à Dieu? »

A ces paroles, tous cessèrent de faire des reproches à Pierre, ils glorifièrent Dieu et dirent : « Donc, Dieu a donné aussi aux gentils le repentir pour les amener à la vie. »

Les Apôtres et les disciples en conclurent qu’il était temps de se disperser, pour annoncer l’Evangile dans toutes les parties du monde.

# II

— Evangélisation de la Phénicie, de Pile de Chypre et d’Antioche.

— Succès à Antioche parmi les Grecs.

— Pierre, Jacques et Jean restent en Judée avec Jacques-le-Juste, évêque de Jérusalem.

— Dispersion des autres Apôtres.

— André à Byzance, en Scytbie, en Colchide, dans l'Asie centrale et en Achaïe.

— Philippe dans les Phrygies.

—Barthélemy aux Indes.

— Mathieu en Ethiopie.

— Son Evangile écrit avant l’an 38.

— Judas dans les Libyes.

— Simon-le-Zélote en Sarmatie.

—Hypothèse sur la mission de Jacques d’Alphée en Espagne.

—Thomas, apôtre des Parthes.

— Il envoie Thàddée, un des soixante-dix disciples, évangéliser Edesse.

— Le roi Agbar.

— Ses relations avec Jésus-Christ.

— Sa conversion.

— Judas, frère de Jacques d’Alphée, en Afrique.

— Mathias en Ethiopie.

— Saul quitte Damas et va à Jérusalem.

— Il y trouve Pierre et Jacques-le-Juste.

— Il retourne en Syrie et va en Cilicie son pays natal.

— Barnabas choisi pour organiser l’Église d'Antioche.

— Il va chercher Saul à Tarse et l’amène à Antioche pour l’aider dans la direction de cette Église.

— Le titre de *chrétien*donné pour la première fois à Antioche aux disciples de Jésus-Christ.

— L’Église d’Antioche vient au secours de celle de Jérusalem.

— Famine prédite par Agab.

— Persécution d’Hérode-Antipas contre l’Église de Jérusalem

— Pierre en prison.

— Il est délivré par un ange.

— Première mission de Saul et de Barnabas avec Jean-Marc.

— Voyages à Séleucie.

— En Chypre.

— Le magicien Elymas.

— Conversion du proconsul Sergius-Paulus.

— Saul prend le nom de Paul.

— Voyage en Pamphylie.

— Jean-Marc retourne à Jérusalem.

— Voyage à Antioche de Pisidie.

— Prédications dans la synagogue de cette ville.

— Les Apôtres chassés de la ville à l’instigation des Juifs.

— Mission à Icône.

— Les Juifs complotent la mort des Apôtres.

— Mission en Lycaonie, à Lystre.

— Les gentils prennent Paul et Barnabas pour des dieux.

— Paul lapidé par les Juifs.

— Mission à Derbe.

— Retour par Lystre, Icône et Antioche de Pisidie.

— Églises constituées dans ces villes.

— Retour en Pamphylie.

— Arrivée à Attalie.

— Les Apôtres s’embarquent pour Antioche.

— Discussion à Antioche au sujet des rites judaïques.

— Paul et Barnabas envoyés à Jérusalem pour demander une solution qui rendît la paix à l’Église.

(Ann. 38-51)

Les premiers pays qui furent évangélisés, en dehors de la Judée, furent la Phénicie, l'île de Chypre et Antioche. La première semence de l’Evangile y avait été jetée par ceux qui avaient fui la Judée, lors de la persécution pendant laquelle Etienne avait été mar-

tyrisé1. Mais ils ne s’étalent adressés qu’aux Juifs. Parmi eux, il y avait des fidèles, originaires de Chypre et de Cyrène, qui s’étaient arrêtés à Antioche. Ils s’adressèrent aux Grecs et leur annoncèrent Jésus- Christ, dès qu’il fut connu, par la conversion de Cornélius, que les gentils devaient être évangélisés aussi bien que les Juifs.

On savait déjà que le royaume de Dieu était pour toutes les nations ; mais, par l’ordre exprès de Jésus- Christ et conformément à. son exemple, on devait l’annoncer d’abord aux Juifs. Dès que Cornélius y eut été appelé par une manifestation évidente de la volonté de Dieu, on comprit que le temps était arrivé où tous les peuples devaient être évangélisés.

Les fidèles Cypriotes et les Gyrénéens obtinrent à Antioche de brillants succès parmi les Grecs. Cette ville, capitale de l’Orient græco-romain, était un des centres les plus brillants de la civilisation. Elle devint bientôt, au point de vue chrétien, l’émule de Jérusalem, et c’est de là que partirent les rayons lumineux qui devaient éclairer le monde civilisé.

Au moment où l’Eglise d’Antioche se formait, les Apôtres s’étaient dispersés dans toutes les parties du monde alors connu2. Ils parcoururent, non-seulement les pays habités par les Grecs et les Romains, dit le docte Théodoret, mais tous les pays barbares, et ils sillonnèrent toutes les mers3.

Ce grand fait est resté dans la mémoire de tous les peuples ; toutes les Eglises importantes se sont toujours flattées de remonter aux temps apostoliques et d’avoir reçu la parole évangélique d’un des douze Apôtres de Jésus-Christ4.

—

1 Act., XI; 19.

2 Ce fait arriva l'an 37 de l’ère chrétienne, trois ans après l’Ascension de Jésus-Christ. Nous avons calculé ainsi cette date : Saul fut converti la première année après l’Ascension, c’est-à-dire l’an 34. Il alla en Arabie et revint à Damas où il resta trois ans jusqu’à l’an 37 ou 38. Il vint alors à Jérusalem ; les Apôtres étaient partis ; il n’y trouva que Pierre et Jacques-le-Juste, évêque de Jérusalem (Epist. ad Galat., I; 17-19). Il faut remarquer que celte année 38, Pierre n’avait pas encore quitté la Judée.

3 Théodoret, In Psalm, 116; § 1. — Euseb., Hist. eccl., lib. III; 1.

4 Il faut, distinguer soigneusement ce fait en lui-même des détails accessoires qu’on y a mêlés à des époques postérieures. Le fait est certain. Dans

Pierre, Jacques de Zébédée et Jean restèrent d’abord en Judée et continuèrent à évangéliser le pays habité par les douze tribus d’Israël.

André se dirigea vers Byzance, appelée depuis Constantinople ; après l’avoir évangélisée, il passa dans les vastes régions habitées par les Scythes1 ; puis il descendit vers la Colchide, traversa le Pont, visita de nouveau Byzance en se rendant en Epire, d’où il alla en Achaïe où il reçut la couronne du martyre2. Dans le courant du quatrième siècle, le corps de saint André fut transporté à Constantinople, qui avait été le point central de ses travaux apostoliques.

L’apôtre Philippe évangélisa les Phrygiens ; il mourut à Hiéraples, où son tombeau resta en vénération3.

Barthélemy pénétra jusqu’aux Indes4. Lorsque le célèbre Pantène visita l’Inde, au deuxième siècle, il y trouva des traces des travaux de saint Barthélemy et l’Evangile de saint Mathieu que cet apôtre y avait apporté5.

—

les détails, il est possible qu’il y en ait de vrais ; mais, comme on y a mêlé beaucoup d’erreurs, l’historien ne peut aujourd’hui démêler le vrai du faux. Nous avons recueilli ce que nous avons trouvé dans les écrivains des premiers siècles. Quant aux ouvrages interpolés ou composés au moyen âge, on ne peut les considérer comme de véritables documents historiques.

1 Le pays des Scythes est appelé aujourd’hui Russie, et la Colchide est la Crimée actuelle, qui forme une partie de l’empire russe.

2 Euseb., Hist. eccl., lib. III; c. 1. — Théodoret, In Psalm., CXVI; § 1.

3 Théodoret, loc. cit.

4 Théodoret, Ioc. cit., ne dit pas que ce fut Barthélemy qui évangélisa les Indes; mais affirme que ce pays fut visité par les Apôtres.

5 Euseb., Hist. eccl, liv. V; c. 10. — Socrat., Hist. eccl., lib. I; c. 19. — Ruflin, Hist. eccl., lib. I ; c. 9. -L’enseignement chrétien passa jusque dans les livres sacrés des Indiens et la légende de Chrisna est calquée sur l’Evangile de saint Mathieu. On a prétendu que cette légende était antérieure, dans l’Inde, à la prédication de l'Evangile, de sorte que toute l’histoire de Jésus-Christ ne serait qu’un roman calqué sur cette ancienne légende indienne. A-t-on prouvé l'antiquité que Ton réclame pour cette légende? Nullement. Les savants les plus compétents dans la littérature indienne, comme William Jones et Colebroke, ont établi que plusieurs des livres auxquels on voudrait attribuer une antiquité fabuleuse, ne remontent qu’aux siècles qui correspondent au moyen âge des nations occidentales et que les livres les plus anciens ont été modifiés à diverses époques. On oppose donc une légende d’une date incertaine au fait certain de l’existence de Jésus-Christ, fait d’une telle notoriété, que toute l’histoire du monde occidental repose sur lui depuis plus de dix-huit siècles ; fait qui a été annoncé au monde entier à l'époque même où il eut lieu, et sans que les ennemis les plus acharnés du christianisme, Israélites ou païens, l’aient contesté. Tous ses ennemis, au contraire, l’ont reconnu et attesté, même dans leurs attaques. On ne comprend donc pas l’aveuglement de ceux qui ont voulu opposer une légende obscure et de date incertaine, à un fait historique aussi évident que celui de l’existence de Jésus-Christ dont la vie a été racontée

Ce fait prouve que saint Mathieu avait composé son Evangile avant la dispersion des Apôtres, c'est-à-dire peu de temps après l’ascension de Jésus-Christ et pendant les quatre ans que tous les Apôtres restèrent en Judée1 : Comme les autres Apôtres, Mathieu avait d’abord prêché la foi aux Hébreux. Avant de les quitter pour porter la lumière chez les gentils, il voulut laisser à ceux qu’il avait convertis le résumé des *enseignements divins2* qu’il leur avait donnés ; c’est pour cela qu’il composa le livre connu sous le nom d’Evangile, mot employé pour désigner la doctrine révélée au monde par Jésus-Christ.

Papias, évêque d’Hiéraples et contemporain des Apôtres, nous a conservé le témoignage du prêtre Jean, un des disciples du Seigneur, au sujet de l’Evangile de saint Mathieu. Cet homme apostolique disait :

—

en détail à l’époque même où ceux qui l’avaient connu, persécuté, crucifié, vivaient encore. La légende indienne fut calquée sur l’Evangile de saint Mathieu; elle est une réminiscence de l'enseignement chrétien donné aux Indes par saint Barthélemy, et elle confirme ce fait : que l’Evangile de saint Mathieu fut porté aux Indes par saint Barthélemy. Il y était encore dans sa pureté au deuxième siècle de l’ère chrétienne, comme l’affirme le célèbre et savant Pan- tène. Ce ne fut qu’à une date postérieure qu’il fut interpolé et passa dans les livres sacrés des Indiens. Ce fut peut-être un moyen trouvé par les prêtres idolâtres pour ramener à leur culte les descendants des chrétiens formés par saint Barthélemy et qui se trouvèrent isolés des Eglises chrétiennes.

1 Saint Irénée (Cont. Haeres., lib. III; c. 1.) dit que saint Mathieu écrivit son Evangile lorsque Pierre et Paul fondaient l’Eglise de Rome ; et que saint Marc écrivit le sien après la mort de ces Apôtres. Si le texte de saint Irénée n’a pas été interpolé, il faut convenir que ce saint docteur s’est trompé et qu’il a mis le nom de Mathieu où devait se trouver celui de Marc, et celui de Marc où il devait mettre celui de Luc. En effet, il est possible que Marc ait écrit son Evangile lorsque Pierre et Paul étaient à Rome, c’est-à-dire l’an 67 ; saint Luc écrivit le sien après la mort de ces deux Apôtres. Quant à saint Mathieu, il écrivit son Evangile en l’an 37.

2 Papias désigne par le titre d’Enseignements divins (Loγια), l’Evangile selon saint Mathieu. Des critiques ont élevé sur ce mot une foule de systèmes sur un prétendu livre intitulé Loγια et qui ne serait pas le même que celui qu’on nomme Evangile. Pour renverser tous ces systèmes, il suffit de faire observer : 10 que l’on n’a jamais trouvé de traces du prétendu proto-évangile qui aurait servi de type aux autres; 2° que le mot Evangile n’est qu’un mot général par lequel on désigne l’enseignement divin de Jésus-Christ et qu’il est synonyme de Loγια ; 3° que, dès les premiers siècles, on trouve cité sous le nom de saint Mathieu le seul Évangile que nous possédions encore sous ce nom; 4° que jamais, avant les modernes critiques rationalistes, on n’a eu connaissance du prétendu ouvrage dont ils ont rêvé l’existence ; que les quatre Evangiles, tels qu’ils existent aujourd’hui, ont toujours été admis par la société chrétienne comme les seuls authentiques. Le système élevé sur le mot Loγια n’a donc pour base qu’un mot mal interprété. Loγια signifie littéralement oracles, sentences émanant de Dieu.

« Mathieu a écrit en hébreu les *enseignements divins*, et chacun les interpréta comme il put1. » Cette manière de s’exprimer peut faire supposer que plusieurs ne l’interprétèrent pas avec exactitude2. Mais on ne confondit jamais l’écrit authentique de saint Mathieu avec les mauvaises interprétations qui en furent faites.

Mathieu, après avoir composé son Evangile pour perpétuer l’enseignement qu’il avait donné de vive voix3, quitta la Judée et se dirigea vers l’Ethiopie4, où les voies lui avaient été préparées par l’eunuque de la reine de ce pays, baptisé par le diacre Philippe.

D’anciennes traditions nous apprennent que Judas évangélisa les Libyes ; que Simon-le-Zélote fut l’apôtre des Sarmates.

—

1 Euseb., *Hist. eccl.,* lib. III, c, 39. — En comparant plusieurs des Evangiles apocryphes avec celui de saint Mathieu, il est facile de voir que les derniers ont été composés ïur l’ouvrage du saint Apôtre, et que les auteurs y ont mêlé des doctrines et des faits qui favorisaient les erreurs qu’ils voulaient propager. C’est peut-être à ces apocryphes que le prêtre Jean faisait allusion.

2 Le texte hébraïque de saint Mathieu se trouvait encore au cinquième siècle dans la fameuse bibliothèque de Césarée, collectionnée, au troisième siècle parle martyr Pamphile. Le B. Jérôme l’y vit ; ce renseignement positif détruit l’hypothèse mentionnée ci-dessus d’un *Proto-Évangile.* L'ouvrage de saint Mathieu fut traduit en grec au temps apostolique. Le B. Jérôme dit que l’auteur de cette traduction *n'est pas assez certain* (Hieron., *De Viris illust*, III). Dans le *Synopsis script, sac.,* ouvrage attribué à saint Athanase d’Alexandrie, il est dit que le traducteur grec fut saint Jacques, évêque de Jérusalem (*Synops.,* § 76); on ajoute, dans cet ouvrage, que saint Mathieu écrivit son Evangile à Jérusalem. Le grec était très-répandu en Syrie et en Palestine depuis les conquêtes d’Alexandre-le-Grand et la domination de ses successeurs sur ces contrées. Le B. Jérôme (*loc. cit.)* dit que le texte hébraïque de saint Mathieu était encore .conservé, de son temps, par les Nazaréens, et qu’il le vit chez eux à Bérée, en Syrie. Ce docte exégète a cité, dans plusieurs de ses ouvrages, des extraits de l’Evangile hébraïque qui ne se trouvent pas dans le texte grec. On peut croire que le texte hébraïque a été modifié, dans quelques détails, soit, avant soit après la traduction grecque, sans que le vrai texte de saint Mathieu ait été essentiellement altéré.

Nous ferons observer que saint Justin-le-Philosophe, né en Palestine aux temps apostoliques, s’est servi de l’Evangile de saint Mathieu dans sa discussion avec Tryphon ; et que plusieurs des objections de Celse, ennemi du christianisme, qui naquit aussi aux temps apostoliques, reposent sur des faits empruntés à l'Evangile selon saint Mathieu. Dès le premier siècle de l’ère chrétienne, l’Evangile de saint Mathieu, quant aux faits qui sont relatés dans le texte grec, était, donc admis comme authentique, et comme l’œuvre du saint Apôtre.

3 Origène ap. Euseb., H*ist. eccl..* lib. I, c. 25 et *Cont. Cels.* — Euseb., H*ist, eccl.,* lib. III; c. 24; —Joann. Chrysost., *Homil.* I *in Math.,* n 3; *Epiph. Hoeres,* 51 ; — Hieron., *Prœfat. in Evangel;* — *Epist. ad Paul,;* — Prolog., *Comment, in Math.; — De Viris illust.,* III.

4 Socrat., *Hist. eccl..* lib. I ; c. 19; — Ruffin, *Hist. eccl.,* lib. I ; c. 9 ; — Théodoret *[in Psalm.* CXVI) ne nomme pas saint Mathieu ; mais il affirme que l’Ethiopie fut évangélisée par les Apôtres.

On ne sait rien de Jacques d’Alphée. Peut-être se dirigea-t-il, par le rivage africain, que son frère Judas évangélisait, jusqu’au détroit de Gibraltar et passa-t-il en Espagne1.

Thomas prêcha l’Evangile aux Parthes2 peuple puissant qui dominait sur tous les pays du centre de l’Asie jusqu’à l’Euphrate. Il était accompagné de Thaddée, un des soixante-dix disciples qu’il envoya évangéliser l’Arménie.

Alors régnait à Edesse le roi Agbar3. Ce prince ayant entendu parler des miracles de Jésus-Christ, lui avait écrit pour le prier de venir le guérir. Le Sauveur lui avait répondu qu’il lui enverrait un de ses disciples pour le guérir et lui donner la vie, à lui et aux siens4.

—

1 Ceci expliquerait la tradition de l’Espagne qui prétend avoir été évangélisée par un apôtre Jacques, qu'elle dit être tantôt Jacques de Zébédée, tantôt Jacques-le-Mineur. Le premier ne quitta pas la Judée ou il fut martyrisé. Le second resta toujours dans son Eglise de Jérusalem. Ce serait donc Jacques l’Alphée qui aurait été l’Apôtre de l’Espagne.

2 Euseb., Hist. eccl., lib. III; c. 1; — Socrat., Hist. eccl., lib. I; c. 10.— Ruff., Hist. ecck., lib. 1; c. 9.

3 Agbar fut roi de Nisibe vers l’an 6 avant la naissance de Jésus-Christ ; il commença à régner à Edesse l'an 7 ou 8 après celte naissance. Thaddée se rendit à Edesse l’an 43 du règne de ce prince, c'est-à-dire depuis qu’il avait commencé à régner à Nisibe. Celle date correspond à l’an 38 de l'ère chrétienne ; ce qui confirme la date que nous avons fixée du départ, des Apôtres pour les divers pays du inonde. Les anciennes éditions d’Eusèbe portent cette date de l’an 43 du règne d’Agbar. Le père de Valois, dans son édition, a corrigé à tort, cet endroit, d’après quelques manuscrits ; Ruffin, qui a traduit l’histoire d’Eusèbe presque du vivant de l’auteur, a admis celle date de 43.

Eusèbe (Hist. cccL, liv. 1; c. 13) atteste qu’il a traduit du syriaque en grec les lettres de Jésus-Christ à Agbar et de ce roi à Jésus-Christ, ainsi que le récif, de la conversion d’Edesse, et qu’il a tiré ces documents des archives d’Edesse. Le savant diacre Ephrem d’Edesse atteste que ces documents étaient encore de son temps dans les archives de cette ville. On n’a donc aucune raison de contester l’authenticité du récit qu’Eusèbe nous a transmis.

Dans son Histoire des Arsacides, Saint-Martin donne sur Agbar des détails fort intéressants.

4 Voici la lettre d’Agbar :

« Agbar, Toparque d’Edesse, à Jésus bon Sauveur qui est apparu au pays de Jérusalem, salut.

« J’ai entendu parler de toi et des guérisons que tu fais sans herbes ni médicaments. On dit que tu rends la vue aux aveugles, et que tu fais marcher droit les boiteux, que lu purifies les lépreux, que tu chasses les démons et les esprits immondes, que tu rends la santé à ceux qui sont, depuis longtemps malades, que tu ressuscites les morts. Lorsque j’ai entendu dire toutes ces choses de toi, j’ai pensé que tu étais Dieu lui-même descendu du ciel pour faire ces merveilles, ou certainement le Fils de Dieu. C’est pourquoi je t’ai écrit pour te prier de me visiter et de me guérir de la maladie dont je suis affligé. J’entends dire que les Juifs le haïssent et te tendent des piégés pour le faire mourir. Je possède une ville, petite il est vrai, mais belle, qui nous suffirait à tous deux. »

Cette promesse divine fut accomplie lors de la mission de Thaddée.

Agbar ayant entendu parler des miracles que l’Apôtre faisait au nom de Jésus-Christ, pensa qu’il était le disciple que le Sauveur lui avait promis. Il l'envoya chercher, et dès qu’il le vit il se jeta à ses pieds en lui disant : « N’es-tu pas le disciple de Jésus, Fils de Dieu, qui m’a promis ta visite ? — Je le suis, répondit Thaddée, et si ta foi le mérite, tout ce que tu as demandé s’accomplira. —J’ai cru en lui, reprit Agbar, et lorsque j’ai appris que les Juifs l’avaient crucifié, je serais parti pour venger sa mort, si je n’avais eu peur des Romains. — Notre-Seigneur et Dieu, Jésus-Christ, répondit Thaddée, a accompli les ordres de son Père, et il est retourné vers lui. — Je crois en lui et en son Père, » dit Agbar. Alors Thaddée lui imposa les mains et le guérit. Le lendemain, Thaddée évangélisa les habitants de la ville qui se réunirent pour l’entendre, et sa prédication fut accompagnée de miracles.

Selon d’anciennes traditions, Mathias, qui remplaça Judas l’Iscariote dans le collège apostolique, aurait prêché l’Evangile en Ethiopie.

Au moment où les Apôtres partaient pour les régions où l’Esprit de Dieu les poussait, Saul évangélisait Damas depuis son retour d’Arabie. Il y avait trois ans qu’il était converti, et il n’avait pas encore vu les Apôtres1. Il résolut alors d’aller à Jérusalem où il trouva Pierre et l’évêque Jacques-le-Juste2. II resta quinze jours à Jérusalem3 ; puis il se rendit en Syrie et de là en Cilicie4, son pays natal. Il était encore inconnu aux Eglises de Dieu qui étaient en Judée. Seu-

—

Le courrier Ananias porta cette lettre à Jésus qui lui remit cette réponse pour Agbar :

« Tu es bien heureux, Agbar, d’avoir cru en moi sans m’avoir vu, Il a été écrit de moi : que ceux qui m’auront vu ne croiront pas, et que ceux qui ne m’auront pas vu croiront pour posséder la vie. Quant à la prière que tu m’adresses, de t’aller voir, je ne puis m’y rendre, car je dois rester ici pour accomplir la mission qui m’a été confiée, et, après l’avoir remplie, retourner à Celui qui m’a envoyé. Lorsque j’y serai retourné, je t’enverrai un de mes disciples qui guérira ta maladie et qui te donnera la vie à toi et aux tiens. »

1 Paul, Epist. ad Gal, I; 17.

2 Ibid., 18-19.

3 Ibid., 18.

4 Ibid., 21.

lement elles avaient appris que celui qui persécutait les fidèles était devenu prédicateur de l’Evangile et elles en glorifiaient Dieu1.

Ce fut sans doute lors de son premier voyage à Jérusalem que Saul connut Barnabas ; il est certain, du moins, que ce dernier habitait alors Jérusalem, puisque c’est lui qui fut choisi par l’Eglise de cette ville pour aller organiser la nouvelle Eglise d’Antioche.

Les succès des Cypriotes et des Cyrénéens à Antioche avaient été si considérables, que le bruit en vint jusqu’à l’Eglise de Jérusalem2. Elle envoya dans cette ville Barnabas, un des soixante-dix disciples du Seigneur. Comme il était lui-même de l’île de Chypre, qu’il avait le rang d’Apôtre de Jésus-Christ, quoiqu’il n’eût pas été un des Douze, et qu’il était homme de bien, et rempli du Saint-Esprit et de foi, on pensa qu’il réunissait toutes les qualités nécessaires pour organiser la nouvelle Eglise3. En arrivant à Antioche, il témoigna toute la joie des succès que l’on y avait obtenus et exhorta les néophytes à persévérer dans leurs bonnes dispositions.

Le nombre des croyants augmenta encore d’une manière considérable après l’arrivée de Barnabas. Ne pouvant suffire au ministère apostolique dans une Eglise devenue tout à coup si importante, il résolut d’appeler à son aide Saul, qu’il avait connu à Jérusalem quelque temps auparavant. Depuis son voyage à Jérusalem, Saul avait évangélisé la Cilicie et habitait Tarse, sa ville natale, et capitale de la province. C’est là que le trouva Barnabas, qui l’amena à Antioche. Ils y restèrent une année entière à prêcher Jésus-Christ et ils opérèrent un si grand nombre de conversions que les fidèles obtinrent dans la ville une notoriété qu’ils n’avaient encore eue nulle part. Jusqu’alors on les con-

—

1 Paul, Epist, ad Gal., 22-24.

2 Act., XI; 22-30.

3 Ce témoignage de l’écrivain sacré contredit l’affirmation des chroniqueurs qui prétendent que l’Eglise d’Antioche aurait été fondée et organisée par saint Pierre, qui en aurait été évêque pendant sept ans. Nous verrons bientôt sur quoi repose la tradition de l’épiscopat de saint Pierre à Antioche, où il n’alla que l’an 52.

fondait avec les Juifs, parmi lesquels ils semblaient former comme un parti. Mais, dès que l’on vit une grande quantité de Grecs entrer dans la nouvelle Eglise, on ne put la regarder plus longtemps comme une secte du judaïsme, et l'on donna aux fidèles, pour la première fois, le titre de *chrétiens.*

L’Eglise de Jérusalem, composée de Juifs pauvres ou qui s’étaient dépouillés de leurs biens pour soutenir la communauté dans ses commencements, avait conçu des inquiétudes au sujet d’une grande famine que Dieu lui avait annoncée d’avance par ses prophètes. Elle résolut d’avoir recours à sa jeune sœur d’Antioche, dont les fidèles étaient plus riches. Elle lui envoya donc un de ses prophètes, Agab, qui arriva à Antioche, prédit la famine et sollicita des secours pour l’Eglise de Jérusalem. Aussitôt les fidèles apportèrent leurs offrandes, chacun selon sa fortune, et ils les envoyèrent aux Anciens de l’Eglise de Jérusalem par les mains de Barnabas et de Saul.

Ce fut pendant ce séjour de Saul à Antioche, qu’il fut ravi en extase jusqu’au troisième ciel, et qu’il entendit des secrets trop élevés pour être exprimés dans un langage humain1.

La famine prédite arriva, comme le remarque l’écrivain sacré, sous le règne de l’empereur Claudius2, c’est-à-dire l’an 4-5 de l’ère chrétienne.

—

1 Paul, II, Epist. ad Corinth., XII; 2-4. En 58, Paul écrivait que l’extase lui était arrivée quatorze ans auparavant ; ce qui en fixe la date à l’an 44, époque de son séjour à Antioche avec Barnabas.

2 Cette indication est précieuse pour établir la chronologie du Livre des Actes, car cette famine arriva, d’après tous les historiens, l'an 45 de l’ère vulgaire. (Joseph., Antiq. Jud., XX; 2.) Nous avons remarqué précédemment que Saul était allé à Jérusalem quatre ans environ après sa conversion, c’est-à-dire l’an 38. La famine ayant été prédite avant qu’elle arrivât, on doit mettre le voyage d’Agab à Antioche en 44. Saul y était depuis un an avec Barnabas. Il y était donc arrivé l’an 43 ou à la fin de 42. Il était ainsi resté quatre ou cinq ans en Cilicie ; c’est pendant ce temps que l’Eglise d’Antioche s’était formée. C’est donc de l’an 40 à 42 que le titre de chrétiens fut donné aux fidèles. Le chapitre XI des Actes prouve que saint Pierre n’était pas encore venu à Antioche l'an 44 de l’ère chrétienne. L’an 38, Saul l’avait trouvé à Jérusalem. L’an 45, il y était encore, comme on le voit par le chapitre XII des Actes, où l’on raconte son emprisonnement à Jérusalem. D’après les légendes, il a gouverné l’Eglise d'Antioche sept ans avant d’aller à Rome ; or, en 45, il n’était pas encore allé à Antioche. Cependant, s’il a été évêque à Rome vingt-cinq ans comme le veut la légende, et s’il est mort sous Néron comme tout le monde en convient, il a dû aller à Rome l’an 42. A cette an-

A la même époque, Hérode Antipas persécuta l'Eglise de Jérusalem. Jacques de Zébédée, frère de Jean, se trouvait alors dans cette ville ainsi que Pierre. C’est surtout contre eux que le roi résolut de sévir ; il fit tuer Jacques par le glaive, et voyant que Pierre plaisait aux Juifs, il le fit mettre en prison1. On célébrait alors les jours des azymes ; il mit Pierre sous bonne garde, réservant son procès pour le temps qui suivrait la Pâques. L’Eglise de Jérusalem se mit en prière. La nuit qui précédait le jour où Hérode devait appeler l’Apôtre devant son tribunal, Pierre dormait entre deux soldats ; il était lié avec deux chaînes, et des soldats gardaient la porte de sa prison. Une lumière brilla tout à coup dans le cachot : c’était un ange du Seigneur qui frappa Pierre au côté et lui dit : « Lève-toi vite. » Ses chaînes tombèrent de ses mains. — « Habille- toi, continua l’ange, et mets tes chaussures. » Il le fit. « Mets ta ceinture, dit encore l’ange, et suis-moi. » Il le suivit sans se rendre compte s’il rêvait ou si ce qui lui arrivait était une réalité. L’ange et Pierre passèrent auprès d’une première et d’une seconde garde ; ils arrivèrent à la porte de fer qui ouvrait sur la ville ; elle s’ouvrit d’elle-même ; ils parcoururent une rue, et tout à coup l’ange disparut.

—

née 42 il aurait dû avoir été évêque d’Antioche sept ans, c’est-à-dire depuis l’an 35. Or, on voit, parles Actes, qu'il était alors à Jérusalem ; que l’an 42, c'était Barnabas et Saul qui dirigeaient l’Eglise d’Antioche ; que Pierre n’y était pas encore venu l’an 4o. Les légendes sont donc contraires à l’Ecriture sainte. Nous en donnerons plus tard encore d’autres preuves.

1 Act., XII; 1-17. L’écrivain sacré en disant que Pierre plaisait aux Juifs, suppose son séjour parmi eux. Les laits et les dates confirment ce point historique : que saint Pierre n’avait pas encore quitté alors les provinces occupées par les douze tribus d’Israël. Il est donc contraire à l'Ecriture sainte de dire que Pierre, après avoir fondé l’Eglise d’Antioche (ce qui est déjà de toute fausseté), est allé à Borne la troisième année du règne de Caligula, c’est-à-dire l'an 40 de l’ère vulgaire, et qu’il y fut évêque vingt-cinq ans. Ou lit cela dans la Chronique d’Eusèbe. Dans l’Histoire ecclésiastique du même auteur (lib. II, ch. XIV), on dit que Pierre n’alla à Rome que sous Claudius, successeur de Caligula. C’est une première contradiction. Enfin, au livre III, ch. I, de l'Histoire ecclésiastique du même Eusèbe, on dit que Pierre n’alla à Rome qu’à la fin de sa vie et après avoir évangélisé le Pont, la Galatie, la Bithynie et la Cappadoce. Cette, dernière version est la vraie ; elle se trouve conforme aux anciens monuments et à la sainte Ecriture. Les deux premières versions contradictoires, tirées de la Chronique et du livre II de *l'Histoire*, sont des interpolations et doivent être rejetées. On ne pourrait les admettre sans contredire formellement l’Epitre de saint Paul aux Romains comme on le verra bientôt. Remarquons dès maintenant que le *Liber Pontificales* lui-

Pierre comprit que ce n’était pas un songe qu’il avait : « Le Seigneur, dit-il, m’a bien réellement envoyé son ange [tour m’arracher des mains d’Hérode et au spectacle qu’il s’attendait à donner à la populace juive. » Il reconnut son chemin et se dirigea vers la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc. C’est là que les fidèles s’étaient réunis pour prier. Il frappa à la porte ; une jeune servante du nom de Rhodé, vint demander qui était là. En entendant la voix de Pierre, elle fut si joyeuse qu’elle oublia d’ouvrir et courut annoncer que l’Apôtre était à la porte. « Tu es folle, » lui répondit-on ; mais, comme elle l’affirmait d’une manière positive, on disait : « C’est son ange. » Pendant ce temps-là, Pierre continuait à frapper. On ouvrit enfin, chacun en l'apercevant, fut stupéfait ; il leur fit, avec la main, signe de ne pas faire de bruit, et il leur raconta comment le Seigneur l’avait délivré. Il recommanda d’annoncer sa délivrance à l’évêque Jacques et aux frères, et il quitta Jérusalem1.

On fut fort étonné le matin lorsque, sur l’ordre du roi, on alla à la prison chercher Pierre2. Hérode, furieux, fit punir les gardes et partit pour Césarée. Il se préparait à tirer vengeance des Tyriens et des Sidoniens qui avaient méconnu son autorité ; mais ceux-ci se soumirent et il se contenta de faire comparaître leurs délégués devant son tribunal. Il y parut dans toute la splendeur de la pompe royale et commença ses réprimandes : « C’est un Dieu qui parle, acclamait le peuple, ce n’est pas un homme ! » Enivré de ces flatteries, Hérode se croyait presque Dieu ; au même instant l’ange du Seigneur le frappa et il expira, rongé par les vers3.

—

même ne fait aller saint Pierre à Rome que sous le règne de Néron : « Petrus ingressus in urbem Romam sub Nerone Cæsare. » Cette première affirmation est un écho de la vraie tradition et réfute le reste de la légende.

1 Nous l’y retrouverons l’an 51 au concile de Jérusalem. Il n’alla à Antioche que l’an 52 ; nous en concluons qu’il resta alors en Palestine. On ne peut dire qu’il alla à Rome, puisque, selon la légende, il n’y alla qu’après un épiscopat de sept ans à Antioche, et que l'an 46 il n’était pas allé encore à Antioche, même en supposant (ce qui est faux) qu’il alla alors à Rome, la légende serait fausse, car on ne trouverait pas alors les vingt-cinq ans de son prétendu épiscopat.

2 Ad., XII; 18-23.

3 La mort d’Hérode arriva l’an 44, la troisième année du règne de Claudius.

Cet homme qui s’était moqué de Jésus, la Sagesse éternelle, devait mourir ignominieusement au sein de son orgueil.

La persécution finit avec lui, et l’Eglise put continuer ses progrès1.

Après avoir accompli leur mission à Jérusalem2, Barnabas et Saul étaient retournés à Antioche, emmenant avec eux Jean surnommé Marc, qui était cousin de Barnabas3. Les prophètes et les docteurs qui se trouvaient à la tête de cette Eglise étaient alors (l’an 46) Barnabas, Simon surnommé Le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen qui avait eu la même nourrice que le tétrarque Hérode et Saul. Pendant qu’ils accomplissaient le ministère du Seigneur et qu’ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-moi Paul et Barnabas pour l’œuvre à laquelle je les ai destinés. » Alors ils jeûnèrent de nouveau, prièrent, imposèrent les mains aux élus de Dieu et les envoyèrent accomplir leur mission.

Dieu avait choisi les deux Apôtres, il leur avait communiqué son Esprit, et cependant, il voulait que l’Eglise représentée par ses guides, leur imposât les mains, en accompagnant ce rite extérieur du jeûne et de la prière.

A l’origine de l'Eglise, le jeûne était déjà en usage et on le considérait comme un moyen de plaire à Dieu.

On ne connaît point le détail des actions des trois prophètes et docteurs qui imposèrent les mains à Saul et à Barnabas4.

Les deux Apôtres5, sous l’inspiration du Saint-Esprit, allèrent à Séleucie, où ils s’embarquèrent pour la Chypre. Arrivés à Salamine, capitale de l’île, ils prêchèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs.

—

1 Ad., XII; 24.

2 Ibid., XIII; 1-3.

3 Paul, Epist. ad Coloss., IV; 19. On a voulu distinguer Jean-Marc de Marc l’Evangéliste. Les raisons sur lesquelles on s’appuie ne nous ont pas paru solides.

4 Il est bien évident qu'à cette date (ann. 46) saint Pierre n’avait pas gouverné l’Eglise d’Antioche, et que Evodius, qui en est donné comme le premier évêque, ne s’y trouvait pas encore.

5 Act., XIII ; 4-52.

Jean-Marc les secondait dans ce ministère. Ils parcoururent l’île entière jusqu’à Paphos, où ils rencontrèrent un magicien, faux prophète juif, qui se nommait Elymas Bar-Jésus et vivait dans l’intimité du proconsul romain Sergius Paulus, gouverneur de l’île. Sergius Paulus était un homme sage ; il désira entendre Barnabas et Saul. Elymas s’y opposait ; il mit tout en œuvre pour éloigner le proconsul de la foi. Saul, qui modifia alors son nom et se fit appeler Paul, combattait Fins fluence du magicien. Un jour, sous l’influence du Saint-Esprit, il jeta sur lui un regard terrible et lui dit : « O fils du diable, plein de ruse et d’astuce, ennemi de toute vertu, ne veux-tu pas cesser de mettre des obstacles sur la voie droite du Seigneur ? Voici que la main du Seigneur va te frapper ; tu vas devenir aveugle et tu ne verras point, pendant un certain temps, la lumière du soleil. » Aussitôt Elymas se trouva dans les ténèbres, et il allait et venait, priant quelqu’un de lui donner la main. Ce miracle eut lieu en présence du proconsul, qui en fut si frappé qu’il crut à la parole du Seigneur.

Paul conquit en Chypre plusieurs compagnons, qui s’embarquèrent avec lui à Paphos pour se rendre à Perge, en Pamphylie.

Arrivés là, Jean-Marc le quitta pour s’en retourner à Jérusalem. Paul et ses autres compagnons ne firent que traverser Perge et allèrent à Antioche de Pisidie. Ils entrèrent, un jour de sabbat, dans la synagogue des Juifs et y prirent place. On ne les connaissait pas. Lorsqu’on eut fait une lecture de la loi et une des prophètes, les chefs de la synagogue leur envoyèrent dire : « Frères, si l’un de vous veut adresser au peuple un discours, vous avez la parole. » Paul se leva, et, d’un geste, ayant demandé le silence, s’exprima ainsi :

« Israélites, et vous tous qui craignez Dieu, écoutez:

« Le Dieu du peuple d’Israël a élu nos pères ; il en a fait un peuple lorsqu’ils habitaient encore l’Egypte, et il les a arrachés de ce pays par sa puissance. Pendant l’espace de quarante ans, il a soutenu leur courage dans le désert, et ayant détruit sept nations qui habitaient

la terre de Chanaan, il la leur distribua. Cinq cent cinquante ans s’écoulèrent, après quoi il établit des juges jusqu’au prophète Samuel. Ensuite nos pères demandèrent des rois, et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, homme de la tribu de Benjamin, qui régna quarante ans. L’ayant rejeté, il leur donna pour roi David, dont il porta lui-même ce témoignage : « J’ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui fera toutes mes volontés. »

« Dieu a fait sortir de sa race, selon sa promesse, le Sauveur d’Israël, Jésus. Jean l’a précédé, en prêchant à tout le peuple d’Israël, le baptême de pénitence. A la fin de sa mission, Jean disait : « Je ne suis pas celui que vous pensez ; Celui-là vient après moi, et je ne suis pas digne de délier ses chaussures. »

« Frères, enfants d’Abraham qui craignez Dieu, c’est pour vous que ce Verbe de salut a été envoyé. Les habitants de Jérusalem et leurs chefs n’ont voulu ni le connaître, ni comprendre les paroles des prophètes qu’on lit chaque sabbat ; ils l’ont jugé, et, ne trouvant en lui rien qui méritât la mort, ils ont demandé à Pilate de le faire mourir.

« Lorsque tout ce qui avait été prédit de lui eut été accompli, on le déposa dans un tombeau. Mais Dieu le ressuscita le troisième jour ; et pendant quelque temps il fut vu par ceux qui étaient venus avec lui de Galilée à Jérusalem, et qui en portent témoignage jusqu’aujourd’hui devant le peuple.

« C’est lui que nous vous annonçons ; lui qui a été l’objet de la promesse faite à nos pères et qui l’a accomplie, pour les fils, en ressuscitant Jésus, selon ce qui est écrit au second psaume : « Tu es mon Fils, je t’ai engendré aujourd’hui. » C’est lui aussi qui étant ressuscité ne doit pas éprouver la corruption, selon ces paroles : « Je vous donnerai certainement le Saint de David. » Et il a ajouté : « Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption. » Ces paroles ne peuvent se rapporter à David qui, après avoir accompli sa mission, mourut, fut placé avec ses pères, et éprouva la corruption du tombeau. Mais celui que Dieu a ressus-

cité des morts n’a pas vu la corruption. Sachez donc, frères, que nous vous annonçons par lui la rémission des péchés et la purification de toutes les souillures dont la loi de Moïse ne pouvait vous purifier. Prenez garde qu’il ne vous arrive ce qui a été prédit par les prophètes : « Voyez, contempteurs, soyez étonnés et confondus ; parce que, dans vos jours, je fais une œuvre à laquelle vous ne croirez pas si quelqu’un vous l'annonce. »

Le tableau général de l'Ancienne Alliance, esquissé en traits rapides par Paul, la lumière dont il entourait les oracles des prophètes avaient frappé les auditeurs. On le pria de venir, le sabbat suivant, continuer son discours. Lorsque l’assemblée eut été congédiée, un grand nombre de Juifs et d’habitants qui appartenaient à leur culte, accompagnèrent Paul et Barnabas jusqu’à leur demeure. Les deux Apôtres les engagèrent à persévérer dans la grâce dont Dieu avait touché leur cœur. Au. sabbat suivant, la ville presque tout entière se dirigea vers la synagogue pour entendre la parole de Dieu. En voyant cette foule, les Juifs, pleins de dépit, se mirent à contredire Paul et à opposer des blasphèmes à ses raisons. Paul et Barnabas soutinrent leur opposition avec énergie et finirent par leur dire : « II fallait d’abord vous annoncer la parole de Dieu. Mais puisque vous la repoussez et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous nous tournons vers les gentils ; car tel est Tordre que nous a donné le Seigneur : « Je t’ai placé pour la lumière des nations, afin que tu sois pour eux un principe de salut jusqu’à T extrémité de la terre. »

Les gentils, en entendant ces paroles, témoignèrent beaucoup de joie et applaudirent à la parole de Dieu. Tous ceux qui, dans le décret de Dieu, avaient été choisis pour la vie éternelle, crurent à cette parole qui fut répandue comme une bonne semence dans tout le pays. Les Juifs ameutèrent contre Paul et Barnabas les matrones dévotes et les citoyens importants. Les deux Apôtres furent chassés de la ville. Selon le précepte du Maître, ils secouèrent la poussière de leurs chaussures

sur leurs persécuteurs et se dirigèrent vers Icône ; mais ils laissèrent à Antioche de Pisidie de nombreux disciples qui étaient remplis de joie et du Saint-Esprit.

A Icône les deux Apôtres prêchèrent dans la synagogue des Juifs avec un tel succès, qu’une très-grande quantité de Juifs et de Grecs crurent en Jésus-Christ. Mais ceux d’entre les Juifs qui refusèrent de croire, excitèrent contre les Apôtres le fanatisme des païens. Paul et Barnabas ne s’effrayèrent pas ; ils restèrent longtemps dans la ville, prêchant la vérité et opérant des prodiges. Bientôt la ville fut partagée en deux partis : celui des Juifs et celui des Apôtres. Les païens et les Juifs incrédules avaient pour eux les chefs de la cité. Ils conçurent le complot de lapider Paul et Barnabas. Ceux-ci, en ayant été avertis, se retirèrent en Lycaonie : ils y prêchèrent à Lystre, à Derbe et dans tout le reste du pays.

A Lystre, Paul aperçut un infirme qui n’avait jamais marché depuis sa naissance. Il connut qu’il avait assez de foi pour être guéri ; c’est pourquoi il lui dit à haute voix : « Lève-toi tout droit sur tes pieds. » L’infirme fit un saut et se mit à marcher. La foule, témoin de ce miracle, acclama les Apôtres et s’écria : « Des dieux se sont faits semblables à des hommes, et sont descendus parmi nous. » On appelait Barnabas Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c’est lui qui était l’orateur. Le prêtre de Jupiter, qui habitait près de la ville, accourut à la porte de leur demeure, conduisant des bœufs couronnés qu’il voulait sacrifier en leur honneur. Barnabas et Paul, voyant ces préparatifs, sortirent et déchirèrent leur tunique en signe de douleur : « Que faites-vous? s’écrièrent-ils. Nous ne sommes que des hommes mortels comme vous, et nous sommes venus ici pour vous détourner de ces vaines cérémonies et vous faire connaître le Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu. Dans les temps passés, Dieu a laissé les nations s’égarer dans 1

—

1 Act., XIV; 1-27.

leurs voies, tout, en leur laissant pour témoignage de son existence, la douce influence du ciel, les pluies et les récoltes des saisons qui apportent avec elles notre subsistance et la joie. »

C’est à peine si, par ces paroles, ils purent empêcher qu’on ne leur offrît des sacrifices.

Mais bientôt des émissaires des Juifs d’Antioche et d’icône arrivèrent à Lystres pour mettre à exécution leur projet de lapider Paul. Ils trouvèrent des complices à Lystres, s’emparèrent de l’Apôtre, le lapidèrent et le laissèrent pour mort sur le terrain. Les disciples accoururent et l’entourèrent ; il se leva et rentra avec eux dans la ville. Le lendemain, il partit pour Derbe avec Barnabas ; après avoir évangélisé cette ville où ils formèrent un grand nombre de disciples, ils revinrent visiter les fidèles de Lystres, d’icône et d’Antioche, de Pisidie. Ils y constituèrent des Eglises en y instituant des prêtres, après avoir jeûné et prié avec les fidèles. Ils leur adressèrent leurs derniers conseils, leur rappelant que l’on ne pouvait entrer dans le royaume de Dieu qu’à travers les tribulations. Puis ils les bénirent et quittèrent la Pisidie pour se rendre en Pamphylie. Après avoir annoncé la parole du Seigneur à Perge, ils descendirent vers Attalie où ils s’embarquèrent pour Antioche, d’où ils étaient partis pour accomplir l’œuvre à laquelle Dieu les avait appelés (ann. 50).

A leur arrivée, ils réunirent l’assemblée des fidèles *;* racontèrent les grandes choses que Dieu avait faites par eux, et comment la porte de la foi avait été ouverte aux gentils ; ils restèrent assez longtemps à Antioche1.

—

1 Cette mission de Paul et de Barnabas dura de l’année 46 à l’année 50 environ. Voici comment nous calculons ces dates. Nous avons établi plus haut la date de l’année 40. Le concile de Jérusalem eut lieu un certain temps après le retour de saint Paul à Antioche. Or, le voyage que fit alors Paul à Jérusalem eut lieu quatorze ans après celui qu’il avait fait en 37 ou 33, comme il le dit lui-même dans l’Epître aux Galâtes (II; 1). Ce voyage cul lieu l’an 51 à 52. On peut croire que Paul resta environ un an à Antioche après sa mission avec Barnabas ; il nous paraît raisonnable d'interpréter ainsi le mot temps non petit dont se sert saint Luc en parlant, de ce séjour. Paul retourna donc eu 50 à Antioche, d’où il était parti en 46. Sa mission dura quatre ans environ, et il partit pour le concile de Jérusalem l’an 51.

Comme ils y étaient, quelques fidèles arrivèrent de Jérusalem et se mirent à prêcher que si les gentils convertis n’étaient pas circoncis selon la loi mosaïque, ils ne pourraient obtenir le salùt1. Ils rencontrèrent une forte opposition de la part de Paul et de Barnabas. Il est certain que Jésus-Christ n’avait, pas voulu détruire la loi mosaïque ; la Nouvelle Alliance n’était à ses yeux que la continuation de l’Ancienne, mais il n’est pas moins certain que, dans cette dernière, il y avait des rites et des règlements purement locaux dont l’observation ne pouvait être imposée à tous ceux qui, par leur origine, n’appartenaient pas au peuple juif ; à plus forte raison ne pouvait-on pas imposer à tous, ces rites et ces règlements comme nécessaires au salut. Paul se déclara avec énergie contre la doctrine des fidèles de Jérusalem. Il enseigna d’abord que les observances légales n’étaient pas nécessaires au salut, même pour les Juifs, puisque l’unique principe du salut est la foi en Jésus- Christ. Cependant il ne condamnait pas les Juifs qui voulaient rester fidèles à certains rites de l’ancienne loi, comme la circoncision et les purifications légales, pourvu que leur foi en Jésus-Christ n’en fût pas amoindrie. Mais il se révoltait à la pensée que l’on voulût soumettre aux observances de la loi mosaïque les païens convertis.

Les fidèles d’Antioche, troublés par les nouveaux prédicateurs, résolurent d’envoyer à Jérusalem Paul et Barnabas pour provoquer une décision qui pût rendre la paix à l’Eglise. 1

—

1 Act., XV; 1 et. seq.

# III

— Adversaires de Paul et de Barnabas dans la question des rites judaïques.

— Recours à l’Eglise de Jérusalem.

— Pierre, Jean et Jacques-le-Juste, évêque de Jérusalem, colonnes de l’Eglise au même titre.

— Jacques-le-Juste, évêque de Jérusalem.

— Sa vie sainte.

— Sa fidélité à observer les rites judaïques.

— Véritable sens de la question agitée.

— Concile de Jérusalem.

— Discussions.

— Opinions de Pierre, de Paul et de Barnabas.

— Décision proposée par Jacques de Jérusalem.

— Elle est adoptée.

— Lettre du concile aux fidèles d’Antioche.

— Message de Judas et Silas, qui vont à Antioche avec Paul et Barnabas.

— Epître de Jacques-le-Juste au sujet de la charité mutuelle et des devoirs que les fidèles avaient à remplir au milieu des discussions et des luttes dont la Judée était le théâtre.

— Pierre à Antioche.

— Sa conduite ambiguë relativement aux rites judaïques.

— Il est repris par Paul.

— Pierre à Antioche.

— Organisation de cette Eglise sur le modèle de celle de Jérusalem.

— Evodius, premier évêque d’Antioche.

* Deuxième mission de Paul parmi les gentils.

— Il est accompagné de Silas.

— Prédications en Syrie, en Cilicie, à Derbe, à Lystres.

— Timothée circoncis par Paul.

— Paul arrive à. Troade, après avoir traversé la Phrygie, la Galatie, la Mysie et la Bithynie.

— A Troade, Luc s’attache à Paul.

— Départ pour la Macédoine.

— Eglises fondées à Philippes, à Thessalonique.

— Paul à Athènes.

— Saint Denys l’Aréopagite.

— Paul à Corinthe.

— Les deux Epîtres aux Thessalonieiens.

— Paul en Asie.

— Séjour de trois ans à Ephèse.

— Les deux Epîtres aux Corinthiens.

(Ann. 52-58.)

Il y avait alors à Jérusalem deux Apôtres, Pierre et Jean, et l’évêque Jacques-le-Juste. Ils semblaient être les colonnes de l’Eglise entière1. Ceux qui se posaient en antagonistes de Paul et de Barnabas paraissaient être *quelque chose*, dit Paul lui-même ; mais, ajoute- t-il, peu m’importe ce qu’ils étaient, car Dieu n’a pas égard à la qualité de la personne. Ceci donnerait à penser que les antagonistes de Paul étaient des membres influents par leur position sociale. Saint Luc nous apprend qu’ils appartenaient à la secte des pharisiens2.

—

1 Paul, Epist. ad Galat., II: 1-10.

2 Act., XV; 5,

Paul et Barnabas partirent pour Jérusalem ; ils emmenèrent avec eux Titus, gentil converti qui n’avait point été circoncis et que l’on n’obligea pas à ce rite judaïque1. Ils traversèrent la Phénicie et la Samarie2. Partout ils racontaient comment les gentils avaient embrassé la foi, et toutes les Eglises étaient dans la joie après avoir entendu leurs récits. A leur arrivée à Jérusalem, ils furent bien reçus par les Apôtres et les Anciens auxquels ils racontèrent ce que Dieu avait fait par leur ministère.

Mais leurs antagonistes les avaient suivis ; ils troublaient l’Eglise de Jérusalem par de vives discussions, et ils disaient hautement que la circoncision et les autres rites de la loi mosaïque étaient nécessaires au salut.

Jacques-le-Juste avait été jusqu’alors très-fidèle observateur de ces rites. Hégésippe, l’historien le plus rapproché des temps apostoliques, s’exprime ainsi à ce sujet3 : « Jacques, frère du Seigneur, gouverna l’Eglise de concert avec les Apôtres. Depuis le temps du Christ jusqu’aujourd’hui on l’a surnommé *le Juste*, pour le distinguer de plusieurs autres qui portaient le même nom. Il fut consacré à Dieu dès le sein de sa mère ; il ne but jamais ni vin, ni cidre, et s’abstint de la chair des animaux. Il ne coupa jamais sa chevelure ; il n’avait l’habitude ni de prendre le bain, ni de s’oindre le corps. Seul, entre tous, il avait le pouvoir d’entrer dans le sanctuaire du temple. Son vêtement était de lin, et jamais il ne fit usage de la laine ; il avait l’habitude d’aller seul au temple ; là, à genoux, il priait Dieu pour les péchés du peuple. Il était si souvent prosterné en prière que la peau de ses genoux s’était durcie comme celle du chameau. On le nommait en hébreu *Oblias,* qui signifie : *appui du peuple,* et *justice.* » Toutefois, Jacques ne dissimulait pas sa foi en Jésus-Christ ; il annonçait qu’il était le Sauveur, et un grand nombre de Juifs, tout en restant comme lui fidèles au culte de leurs

—

1 Act., XV ; 3 et seq.

2 Paul, Epist. ad Galat., II ; 1-3.

3 Hégésipp., Comment., lib. VI, ap. Eusèb., Hist. eccl., lib. II, c. 23

ancêtres, croyaient en Jésus-Christ qu’ils regardaient comme le Messie.

Pierre avait reçu pour mission spéciale l’évangélisation des Juifs. Jean s’adressait aussi exclusivement à eux dans son apostolat1, mais ni ces Apôtres, ni Jacques, ne partageaient les opinions exagérées des antagonistes de Paul. Ils pensaient que les Juifs pouvaient être chrétiens sans renoncer à la loi mosaïque que Jésus-Christ avait complétée, mais non détruite ; mais ils savaient que les gentils n’avaient pas besoin de se faire Juifs pour devenir chrétiens. C’est tout ce que prétendait Paul. Aussi sa doctrine était-elle conforme à celle des autres Apôtres. Il ne condamnait pas la loi mosaïque ; il se montra lui-même respectueux pour elle en plusieurs occasions ; mais il ne voulut pas en imposer le joug à ceux qui n’appartenaient pas au peuple d’Israël. Les Apôtres convoquèrent les Anciens2 afin de prendre une décision qui pût mettre fin aux troubles.

Un vif débat s’engagea d’abord. Lorsque chacun eut agité la question à son point de vue, Pierre se leva, et, rappelant la vocation de Cornélius, s’exprima ainsi : « Frères, vous savez déjà depuis longtemps que Dieu a voulu, par ma prédication, faire entendre aux gentils la parole de l’Evangile et les amener à la foi. Or, Dieu qui connaît les cœurs a rendu témoignage en leur faveur, puisqu’il leur a donné le Saint-Esprit aussi bien qu’à nous. Il n’a fait aucune différence entre eux et nous, et il a purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant, pourquoi voulez-vous faire opposition à Dieu, et imposer aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n’avons pu porter ? Nous croyons que nous, comme eux, nous sommes sauvés par la grâce du Seigneur Jésus-Christ. »

Ces paroles d’un Apôtre que les Juifs les plus zélés ne pouvaient regarder comme suspect, furent applaudies. On écouta Paul et Barnabas qui racontèrent les miracles que Dieu avait opérés par eux au

—

1 Paul, Epist. ad Galat., II ; 9.

2 Act., XV; 6-35

milieu des gentils, et qui prouvaient évidemment que Dieu lui-même n’imposait point aux gentils convertis la loi de Moïse.

Lorsque Paul et Barnabas eurent cessé de parler, Jacques, évêque de Jérusalem, qui tenait le premier rang dans l’assemblée, proposa cette décision :

« Frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu commença à se choisir un peuple parmi les gentils. Ceci est conforme aux prophéties dans lesquelles il est écrit : « Après cela, je reviendrai, et je rebâtirai le tabernacle de David qui était tombé ; je relèverai ses ruines, et je le rebâtirai, afin que le reste des hommes recherchent le Seigneur, ainsi que toutes les nations par lesquelles mon nom sera invoqué. Ainsi parle le Seigneur qui a fait ces choses, et son œuvre lui a été connue de tout temps. » A cause de cela, je juge qu’il ne faut pas troubler ceux qui, du sein des gentils, viennent à Dieu ; mais qu’il faut leur écrire qu’ils s’abstiennent des rites idolâtriques, de la fornication, des animaux étouffés et du sang ; car, depuis les temps les plus reculés, il y a, dans toutes les villes, des gens qui prêchent ainsi dans les synagogues, et qui lisent Moïse. »

La décision que Jacques proposait ménageait la susceptibilité des Juifs qui ne comprenaient pas que l’on pût rompre ouvertement avec la loi de Moïse, même en croyant en Jésus-Christ ; mais, en même temps, elle était contraire aux exagérations de ceux qui prétendaient que toutes les pratiques mosaïques étaient nécessaires au salut.

Alors les Apôtres, les Anciens et toute l’Eglise choisirent Judas Bar-Sabas et Silas, qui étaient les premiers parmi les frères, et les envoyèrent à Antioche avec Paul et Barnabas. Ils étaient porteurs d’une lettre ainsi conçue1 :

« Les Apôtres et les Anciens frères, aux frères choisis

—

1 Paul, Epist. ad Galat., II; 1-14. Ceci se passa après le concile de Jérusalem, par conséquent l’an 52. Pierre ne s’était pas encore rendu à Antioche jusqu'à cette époque. Lorsqu’il y vint, l’Eglise était fondée depuis quatorze ans environ.

d’entre les gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie,

« Salut !

Ayant appris que certains d’entre nous sont allés, sans mandat, vous troubler par leurs paroles et vous décourager, il nous a plu de nous assembler et de choisir des délégués que nous vous envoyons avec nos très-chers Barnabas et Paul, hommes qui ont sacrifié leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous vous envoyons donc Judas et Silas, qui vous diront de vive voix ce que nous vous écrivons.

Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous de ne pas vous imposer d’autre charge que ces choses nécessaires : de vous abstenir des viandes offertes aux idoles, du sang, des animaux étouffés et de la fornication. En vous abstenant de ces choses, vous ferez bien. Salut. »

Le concile de Jérusalem nous révèle clairement la doctrine qui était professée alors sur la constitution de l’Eglise. Les Apôtres y occupent le premier rang au même titre, et c’est Jacques de Jérusalem, qui n’était pas un des Douze, qui préside, en vertu de la dignité que les Apôtres ensemble lui avaient conférée. Après les Apôtres paraissent les Anciens, parmi lesquels il y en avait qui, comme Judas et Silas, étaient prophètes et se faisaient remarquer par les dons exceptionnels qu’ils avaient reçus du Saint-Esprit. Avec les Apôtres et les Anciens, les fidèles assistent à rassemblée et prennent part aux discussions. Les Apôtres prennent ensuite la parole pour exposer leur opinion. Le président résume la discussion et propose la décision qui est adoptée par toute l’assemblée et notifiée par les Apôtres et les Anciens, qui représentent l’Eglise et la gouvernent en commun.

Dès l’origine, la constitution de l’Eglise fut donc synodale ou collective. L’autorité était possédée en commun par tous les pasteurs, et Jacques, le pasteur le plus élevé en dignité, n’exerçait aucune autorité personnelle, quoiqu’il eût présidé le concile. Pierre ne parla au concile qu’à titre d*'opinant,* comme ceux qui avaient discuté avant qu’il prît la parole, et comme

Paul et Barnabas, qui parlèrent après lui. Jacques résuma la discussion et proposa la décision qui fut adoptée.

Les délégués du concile se rendirent à Antioche, et, ayant assemblé les fidèles, leur remirent la lettre. Sa lecture les remplit de joie et de consolation. Judas et Silas étaient prophètes ; ils adressèrent souvent la parole aux frères pour les consoler et les affermir dans la foi. Quelque temps après, les frères les laissèrent retourner en paix vers ceux qui les avaient envoyés. Silas jugea à propos de rester à Antioche. Judas retourna seul à Jérusalem. Paul et Barnabas demeurèrent à Antioche, et, avec plusieurs autres, enseignaient et annonçaient la parole du Seigneur.

L’Eglise de Judée était très-agitée par les discussions qui avaient motivé le concile. On y voyait de faux docteurs qui songeaient plus à dogmatiser qu’à pratiquer la vertu, et qui oubliaient ceux qui s’étaient astreints à la pauvreté pour imiter de plus près Jésus-Christ. Il n’était pas obligatoire d’abandonner ses biens ; et, parmi les fidèles, il y avait des riches qui n’étaient pas assez charitables.

Plusieurs ascètes voulaient rendre obligatoires la pauvreté et les prescriptions légales, môme pour les gentils.

De ce parti naquirent plusieurs sectes qui essayèrent de modifier renseignement dogmatique des Apôtres, et que nous ferons connaître plus tard lorsqu’elles auront obtenu plus de notoriété.

Le concile de Jérusalem fixa la doctrine touchant les observances légales, et Jacques de Jérusalem publia une lettre dans laquelle il exposa la vraie doctrine touchant la pauvreté et la charité mutuelle. Cette doctrine ' repose sur ces deux principes : que la propriété n’est pas interdite aux fidèles, quoique l’état de pauvreté religieuse soit plus parfait ; que la charité entre fidèles doit avoir pour conséquence le secours mutuel, de sorte que les riches sont obligés de se priver d’une partie de leur bien pour venir en aide aux pauvres. Jacques adressa sa lettre aux Juifs convertis des douze tribus, en quelque lieu qu’ils fussent dispersés. Il eut pour but,

non-seulement de les instruire sur les devoirs de la charité mutuelle, mais encore de leur tracer une ligne de conduite au milieu des événements politiques et des guerres qui agitaient alors la Judée. Il commença ainsi1 :

« Jacques, serviteur de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aux douze tribus qui sont dispersées, salut :

Mes frères, regardez comme un sujet de joie les diverses épreuves que vous avez à supporter ; sachant que l’épreuve que subit votre foi produit la patience et que la patience perfectionne vos œuvres au point de vous rendre parfaits, irréprochables et fidèles en toutes choses. »

Les Israélites convertis avaient besoin de cette patience au milieu des persécutions qu’ils avaient à supporter de la part de leurs frères endurcis qui s’obstinaient à ne pas reconnaître le Messie dans le Christ, et qui avaient recours à la violence contre ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Voyant que l’Evangile faisait des progrès dans toutes les synagogues, ils avaient envoyé de toutes parts des émissaires chargés de combattre l’œuvre apostolique2 et de persécuter les fidèles. Jacques leur rappelle que la grâce de Dieu rendra supérieurs à ces épreuves les pauvres qu’elle élève et les riches qu’elle humilie en leur apprenant à ne pas mettre leur espérance dans des biens qui n’ont pas plus de consistance que la fleur des champs, qu’un rayon de soleil dessèche. « Heureux, continue Jacques3, celui qui supporte l’épreuve, car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l’aiment. » Comme Jésus-Christ, le saint évêque enseignait que la vie éternelle est le but de cette vie d’ici-bas, et que la récompense éternelle est le prix des bonnes œuvres faites avec la grâce de Jésus-Christ. Il ne veut pas que l’on regarde l’épreuve comme venant directement de Dieu, car aucun mal ne vient de lui

—

1 Jacob*, Epist. Cath.,* I; 1-10.

2 Justin., *Epist. cum Triphon. Jud.,* § 17

3 Jacob., *Epist. Cath.,* I; 12-27.

comme de sa source ; elle vient de l’homme dégénéré lui-même, et cette épreuve, qui a sa racine dans la nature déchue, produit le péché, et le péché produit la mort. Quant au bien, il vient de Dieu, et le bien, source de tous les autres qu’il a donnés aux fidèles, c’est de les avoir, engendrés dans le Verbe de vérité. Il exhorte, en conséquence, tous les fidèles à avoir des idées saines sur ces différentes questions ; à écouter avec empressement pour s’instruire, et à ne pas être trop prompt à parler. Ces recommandations prouvent que déjà, dans la société chrétienne, apparaissaient de faux docteurs qui voulaient souiller la vérité chrétienne de certaines doctrines sur l'origine du mal au moyen d’un mauvais principe qu’ils égalaient au principe du bien. Cette doctrine prit des développements dans la société chrétienne et conquit de nombreux adeptes, comme nous le verrons plus tard. Jacques rappelle aux fidèles qu’il vaut mieux bien agir que beaucoup parler ; qu’au lieu de mettre la perfection dans des théories, il valait mieux venir en aide aux malheureux et se préserver du vice.

Après avoir exposé ce caractère *pratique* du christianisme, Jacques rappelle qu’il est une religion d’égalité1 ; que le pauvre doit être considéré autant que le riche. Aux yeux de Dieu, pauvreté et richesse sont choses indifférentes. Il doit en être de même pour les fidèles, qui ne doivent voir dans tous les hommes que le prochain, qu’il leur est ordonné d’aimer comme eux- mêmes. Si quelqu’un a droit à plus d’égards, c’est le pauvre qu’il faut secourir ; car la charité à son égard est obligatoire, et si l’on ne fait pas des œuvres de miséricorde, à quoi peut servir la foi ? Elle ne peut servir au salut que si elle vit par de bonnes œuvres ; sans ces œuvres, elle est morte. « Si tu as la foi sans les œuvres, comment montreras-tu que tu l’as véritablement ? Mais, si jetais de bonnes œuvres, je te prouve que j’ai la foi. »

Parmi les chrétiens de Jérusalem, qui étaient tous Juifs, il y avait des pharisiens qui, tout en croyant en

—

1 Jacob, Epist. Cath., II; 1-26.

Jésus-Christ, n’avaient pas renoncé à cet orgueil que le Maître leur avait si énergiquement reproché. Jacques y fait allusion lorsqu’il dit1 : « Mes frères, il ne faut pas qu’un si grand nombre parmi vous veuillent devenir maîtres ; car ce titre vous charge d’une plus grande responsabilité. » Pour preuve, le saint évêque expose les dangers que la langue fait courir à l’homme. L’enseignement est bon en lui-même assurément, et l’on peut se servir de la langue pour louer et bénir Dieu, pour enseigner la vérité ; mais aussi que de maux naissent du mauvais usage de la langue ? Il en est qui s’imaginent avoir le pouvoir et le droit d’enseigner, qui s’épuisent en paroles et ne songent pas à la vertu. « Est-il quelqu’un parmi vous, dit Jacques, qui soit sage et instruit ? Qu’il en donne la preuve en faisant le bien avec douceur et modestie. Si vous avez un zèle amer et que vos cœurs soient possédés de l’amour de la discussion ; vous n’avez pas lieu de vous en glorifier, et vous mentez à la vérité. Votre sagesse n’est pas celle qui vient d’en haut ; elle est terrestre, animale, diabolique. Car, où règnent l’amertume et l’esprit de contention, là se trouvent l’inconstance et tout mal. La sagesse qui vient d’en haut est chaste, pacifique, modeste ; elle se laisse persuader ; elle est disposée pour tout ce qui est bon; pleine de miséricorde et de bons fruits ; elle ne juge pas, elle n’est pas hypocrite. Le fruit de justice est semé dans la paix et ne mûrit que pour ceux qui aiment la paix. »

Tel est le caractère de la vraie Eglise chrétienne. L’intolérance ou le zèle amer en est exclu. Elle ne persécute et ne violente personne, car elle aime la paix et elle est miséricordieuse ; elle abhorre, non-seulement le sang et le glaive qui le verse, mais toute discussion orgueilleuse et haineuse ; elle se tient immuable dans la vérité et n’élève la voix que pour la défendre ; elle abhorre toute innovation qui est un mensonge contre la vérité, reçue une fois pour être transmise dans son intégrité aux siècles suivants. C’est à ces caractères que

—

1 Jacob, Epist. Cath., III; 1-18.

Ton peut reconnaître l’Eglise qui a conservé l’esprit apostolique.

Jacques était témoin des luttes dont la Judée était alors le théâtre1, et qui ne devaient que s’envenimer jusqu’à la ruine de Jérusalem. Plusieurs fidèles y étaient mêlés, car, en entrant dans l’Eglise, les pharisiens n’avaient pas été obligés de renoncer à leurs opinions politiques et à leur haine du joug étranger. Mais l’esprit chrétien eut beaucoup à souffrir des guerres qui ensanglantèrent la malheureuse Judée. Jacques le déplore2 et rappelle aux fidèles qu’il est un joug qu’il est glorieux de porter : celui de Dieu ; et qu’en s’abandonnant aux luttes et aux vices qui en sont la suite, on se place sous le joug honteux du diable. Le chrétien, au milieu des contentions dont le monde est le théâtre, ne doit pas oublier la bonté, la miséricorde, l’humilité. Les luttes de parti ne doivent pas le rendre injuste envers des frères qui pensent autrement au sujet des choses de ce monde. Et qu’est-ce que ce monde ? Une vapeur qui paraît et se dissipe en un instant. Vaut-il donc la peine que l’on s’en préoccupe tant ?

Jacques, éclairé de l’Esprit apostolique, prédit la fin des luttes fratricides qui existaient entre les Juifs. « Riches, s’écrie-t-il3, pleurez, poussez des hurlements à la vue des misères qui tomberont sur vous. Vos richesses sont putréfiées ; votre or et votre argent ont rouillé, et voici que leur rouille porte témoignage contre vous. Comme un feu, elle rongera votre chair ; vous avez thésaurisé contre vous la colère divine pour les derniers jours. Le salaire dont vous avez frustré les ouvriers qui ont moissonné vos champs, pousse des clameurs, et ses cris ont monté jusqu’aux oreilles du Dieu des armées. Vous avez passé votre vie dans la bonne chair ; vos cœurs ont été rassasiés de luxure ; vous avez jugé et tué le juste qui ne pouvait vous résister. »

Pour venger ces crimes de la race judaïque, Dieu allait exercer contre elle sa vengeance. Il y a une jus-

—

1 Jacob, *Epist. Cath.,* IV ; 1-17.

2 *Ibid.,* V; 1-16.

tico pour les peuples comme pour les individus, et c’est Dieu qui est le souverain juge des uns et des autres. Le crime ne reste jamais impuni, soit en cette vie, soit en l’autre.

A la veille des malheurs qui allaient accabler la Judée, que devaient faire les fidèles ?

« Soyez patients, leur dit l’évèque-prophète1 ; imitez le moissonneur qui attend la moisson. Le Seigneur se manifestera bientôt, et une moisson immense sera recueillie. Dans la tristesse, ayez recours à la prière ; si vous êtes joyeux, chantez les psaumes ; au milieu de tous ces partis où l’on jure et l’on se parjure, ne faites aucun serment ; répondez simplement oui ou non, selon la vérité, pour n’assumer aucune responsabilité. Si quelqu’un est malade parmi vous, qu’il demande les prêtres de l’Eglise, et que ceux-ci prient sur lui en l’oignant de l’huile au nom du Seigneur. La prière faite avec foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera ; et s’il avait des péchés, ils lui seraient remis. »

A l’origine de l’Eglise, l’onction, jointe à la prière, était donc en usage, et ce rite extérieur était accompagné d’une grâce qui soulageait le malade dans son corps comme dans son âme. Il y a tout lieu de croire que ce rite sacré avait été enseigné aux Apôtres par Jésus- Christ lui-même ; mais il n’en serait pas moins divin alors même qu’il aurait été établi par les Apôtres sous l’inspiration du Saint-Esprit2.

L’Epître de saint Jacques nous offre encore un témoignage précieux touchant la confession : « Confessez, dit-il, vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés ; car la prière continuelle du juste est bien puissante. » Telle fut la forme primitive de la confession ; elle se faisait publiquement et à haute voix dans l’assemblée

—

1 Jacob, Epist. Cath., V; 7-20.

2 Jusqu’au seizième siècle, toutes les Eglises chrétiennes ont conservé ce rite sacré. A cette époque, les protestants l’ont aboli en taxant d’abus une institution divine en usage dès les premières années de l’Eglise Λ la même époque, l’Eglise anglicane abolit l’onction, ne conserva que la prière pour les malades, et plaça ce rite ainsi tronqué parmi ceux du second ordre. Toutes les autres Eglises chrétiennes l’ont conservé dans son intégrité.

des fidèles ; et c’est ainsi que les pasteurs, connaissant les dispositions des fidèles, exerçaient, avec connaissance de cause, le jugement que leur avait confié Jésus- Christ de remettre ou de retenir les péchés

Saint Jacques termine sa lettre en recommandant la prière et le zèle chrétien et charitable pour ramener à la vérité ceux qui s’en seraient écartés.

Pierre avait quitté Jérusalem peu de temps après le concile et s’était rendu à Antioche. Il commença à manger avec les gentils convertis comme avec des frères. En cela, il se séparait des Juifs qui, comme Jacques de Jérusalem, consentaient à ne pas obliger les gentils à la circoncision, mais qui cependant conservaient leur exclusivisme judaïque et craignaient de se souiller par des rapports trop intimes avec des incirconcis. Quelques envoyés de Jacques étant arrivés à Antioche, Pierre craignit de se compromettre vis-à-vis d’eux et s’isola des gentils. Les autres Juifs imitèrent sa dissimulation, et Barnabas lui-même fut entraîné par leur exemple.

Paul, voyant qu’ils ne marchaient pas droit dans la vérité évangélique, dit à Pierre en pleine assemblée des fidèles : « Si toi, qui es Juif, tu vis à la manière des gentils et non à la manière des Juifs, comment peux-tu forcer les gentils à vivre selon les usages judaïques? »

Il est à croire que la leçon fut utile à Pierre, qui savait, par révélation de Dieu, que les gentils étaient appelés aussi bien que les Juifs, et que l'Esprit de Dieu les rendait purs aussi bien que les enfants d’Israël.

Quelque temps après, Paul voulut quitter Antioche2. Il dit à Barnabas : « Allons visiter les frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, afin de voir en quel état ils se trouvent. » Barnabas voulait emmener avec lui Jean, surnommé Marc. Paul le pria de le laisser, puisqu’il les avait abandonnés en

—

1 La confession est une institution primitive ; elle est une conséquence du pouvoir de remettre ou de retenir les péchés. La forme de la confession changea selon les circonstances, comme nous le verrons plus tard ; mais l'institution elle-même est primitive, et apostolique. Les protestants l'ont abolie aussi bien que l’onction des malades, sous le faux prétexte, de revenir aux institutions primitives, comme si des rites apostoliques n'étaient pas primitifs.

2 Act., XV; 36-40.

Pamphylie et qu’il n’avait point pris part à leurs travaux. Ils ne purent s’entendre à ce sujet et se séparèrent. Barnabas se dirigea avec Marc vers l’île de Chypre ; Paul prit Silas avec lui et partit, après que les frères eurent imploré pour lui la grâce de Dieu.

Tandis que Pierre était à Antioche, Paul visitait, avec Silas, les Eglises de Syrie et de Cilicie. Il y fit connaître les préceptes promulgués au concile de Jérusalem, en prescrivant de les observer1.

Il se dirigea ensuite vers Derbe et Lystres2. Il y avait dans cette dernière ville un disciple, nommé Timothée, fils d’une mère juive chrétienne et d'un père païen. Tous les frères de Lystres et d’icône rendaient bon témoignage de lui. Paul voulut l’emmener. Quoique né d’une mère juive, il n’avait pas été circoncis, par suite de l’opposition de son père. On pouvait contester que le décret du concile de Jérusalem pût lui être appliqué ; car ce décret n’affranchissait que les gentils convertis de la circoncision, et Timothée était Juif par sa mère. Afin d’éviter toute discussion à ce sujet, Paul fit circoncire Timothée. Par cette déférence pour des usages judaïques qui n’avaient rien de contraire au christianisme, Paul disposait les Juifs eux-mêmes à user de tolérance envers les gentils, et à ne pas les obliger à des coutumes qui étaient comme la marque distinctive de leur nationalité. Aussi faisait- il connaître, dans toutes les villes qu’il parcourait, les décrets des Apôtres et des Anciens de Jérusalem. Le nombre des fidèles s’augmentait chaque jour dans ces Eglises, et leur foi était affermie par les prédications de l’Apôtre et de ses compagnons.

Lorsqu’ils traversaient la Phrygie et la Galatie, le Saint-Esprit leur défendit d’annoncer la parole de Dieu dans cette partie de l’Asie. Ces régions étaient réservées à d’autres Apôtres. Arrivés en Mysie, ils résolurent d’aller évangéliser la Bithynie. Le Saint-Esprit ne le permit pas encore, pour la même rai-

—

1 Act., XV;41.

2 Ibid., XVI; 1.

son. Ils traversèrent donc la Mysie et arrivèrent à Troade.

Paul rencontra dans cette ville un homme, qu’il s’attacha et qui devint son disciple fidèle, Luc, qui écrivit le troisième Evangile et les Actes des Apôtres1. Etant à Troade, Paul eut une vision pendant la nuit. Un Macédonien se tenait devant lui et lui disait : « Passe en Macédoine et viens à notre secours. » Cette vision le décida à partir pour la Macédoine, pensant que Dieu l’appelait à évangéliser ce pays. Il se dirigea en droite ligne de Troade en Samothrace ; il ne s’y arrêta pas, et, le jour suivant, il était à Néapolis. Il partit de là pour Philippes, capitale de la province. Pendant plusieurs jours, Paul et ses compagnons conférèrent ensemble sur les moyens d’annoncer l’Evangile avec succès. Le premier samedi après leur arrivée, ils sortirent de la ville et s’arrêtèrent auprès du fleuve, dans un endroit où l'on paraissait aller prier. Plusieurs femmes y étaient assemblées. Les Apôtres s’assirent et engagèrent la conversation avec elles. Parmi ces femmes, il y en avait une nommée Lydia, qui appartenait à la noblesse de la ville de Thyatire. Elle était très-pieuse et Dieu la disposa à écouter la prédication de Paul. Sa famille suivit son exemple. Lorsqu’ils eurent reçu le baptême, Lydia dit aux Apôtres : « Si vous me regardez comme fidèle au Seigneur, venez dans ma maison et demeurez-y. » Et elle les obligea à accepter son hospitalité.

Un jour qu’ils se rendaient au lieu sacré où ils avaient rencontré Lydia, ils aperçurent une jeune servante possédée de cet Esprit de divination qui avait rendu les pythonisses si célèbres. Ses maîtres spéculaient sur cette faculté et gagnaient ainsi beaucoup d’argent. La jeune fille se mit à suivre Paul et ses compagnons en criant : « Ces hommes sont les servi-

—

1 En racontant la mission de Paul jusqu’à Troade, Luc parle de l’Apôtre et de ses compagnons à la troisième personne. A partir de Troade (XVI; 8-10) il parle à la première personne du pluriel, et atteste ainsi qu’il fut dès lors à la suite de Paul.

teurs du Dieu Très-Haut ; ils vous annoncent le chemin du salut, » Pendant plusieurs jours, elle fît la même chose. Paul était affligé de ce témoignage que rendait le démon. Se tournant vers la fille il dit à l’Esprit :

« Je t’ordonne, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette femme. » Et il en sortit aussitôt.

Les maîtres de la servante voyaient disparaître ainsi la source de leur fortune. Ils se jetèrent sur Paul et Silas, et les conduisirent au forum et formulèrent contre eux cette accusation : « Ces hommes troublent notre ville ; comme ils sont Juifs, ils répandent des doctrines qu’il ne nous est pas permis, à nous, Romains, d’accepter. » La populace se jeta sur eux. Les magistrats partagèrent la fureur générale ; ils firent frapper de verges les deux Apôtres, après avoir fait déchirer leurs vêtements, et les jetèrent en prison en recommandant au gardien de veiller soigneusement sur eux1. Celui-ci, pour obéir à cet ordre, les enferma dans un cachot et leur mit des entraves aux pieds. Au milieu de la nuit Paul et Silas priaient et louaient Dieu à haute voix, et les autres prisonniers les écoutaient. Tout à coup survint un tremblement de terre si violent que 1a, prison semblait menacer ruine. Aussitôt les portes s’ouvrirent et tous les prisonniers se trouvèrent déchargés de leurs chaînes. Le gardien s’éveilla ; voyant les portes ouvertes et pensant que les prisonniers s’étaient évadés, il dégaina son glaive et voulait se tuer. Paul lui cria aussitôt : « Ne te fais pas de mal ; nous sommes tous ici. » Le gardien demanda une lumière, entra dans le cachot où étaient Paul et Silas, et, tout tremblant, tomba à leurs pieds. Il les fit sortir du cachot et leur dit : « Maîtres, que faut-il que je fasse, pour être sauvé ? » Les deux Apôtres répondirent :

« Crois au Seigneur Jésus, toi et ta famille, et vous serez sauvés. » Et ils l’instruisirent ainsi que sa famille. Il crut et exerça aussitôt la charité envers les Apôtres en lavant leurs plaies. Il fut, sans délai, baptisé avec sa famille ; dans sa joie, il pria les Apôtres

—

1 Paul, I Ad Thessal, II; 2.

rie venir dans sa maison et, d’accepter à manger.

Le matin, le gardien reçut ordre de mettre les prisonniers en liberté, et se hâta d’apporter aux Apôtres cette bonne nouvelle. Mais Paul répondit : « Ils nous ont fait publiquement frapper de verges quoique innocents, et ils nous ont jetés en prison, nous, citoyens romains, et ils veulent nous délivrer secrètement ! Il n’en sera pas ainsi ; il faut qu’ils viennent eux- mêmes nous mettre en liberté. » Des licteurs portèrent cette réponse aux magistrats, qui eurent peur en apprenant que leurs prisonniers étaient citoyens romains. Ils se rendirent à la prison, leur firent des excuses et les mirent en liberté, en les priant de quitter la ville. Les deux Apôtres, sortis de prison, allèrent chez Lydia, consolèrent les frères et partirent.

Ils passèrent1 par Amphipolis et Apollonia, et arrivèrent à Thessalonique, où il y avait une synagogue de Juifs. Paul s’y rendit, selon la coutume, et, pendant trois sabbats, il y exposa les Ecritures, pour prouver que le Christ devait souffrir et ressusciter des morts. Après avoir ainsi préparé ses auditeurs, il dit ouvertement : « Ce Christ, c’est Jésus que je vous annonce. » Plusieurs Juifs crurent et se mirent à la suite de Paul et de Silas. Une grande multitude d’hellénistes et de gentils, et un grand nombre de femmes de noble condition crurent aussi à Jésus-Christ. Mais les autres Juifs excitèrent une vile populace qui envahit la maison de Jason où les Apôtres étaient logés. Ne les y trouvant point, ils conduisirent. Jason lui-même devant les magistrats en l’accusant de reconnaître un autre souverain que César, c’est-à-dire Jésus. Jason était un des notables de la ville ; il n’eut pas de peine à faire connaître son innocence.

Paul, étant à Thessalonique2, ne se contentait pas de prêcher l’Evangile ; il travaillait des mains jour et nuit afin de n’être à charge à personne, et il donna des

—

1 Act. Apost.. XVII ; 1 et suiv.

2 Paul, I Ad Thessal., II ; 9.

preuves d’un désintéressement qui dut profondément toucher les cœurs des néophytes.

Les fidèles de Thessalonique avaient conduit, pendant la nuit, les Apôtres à Bœrée, afin de les soustraire à la fureur des Juifs. Là aussi leurs succès furent grands. Ayant enseigné, dans la synagogue, des hommes encore plus distingués que ceux de Thessalonique, crurent à l’Evangile, après avoir vérifié sur les Saintes Ecritures l’exactitude de ce qui leur était annoncé. Les Juifs de Thessalonique l’ayant appris, coururent à Bœrée pour y exciter la fureur de leurs coreligionnaires. C’était surtout à Paul qu’ils en voulaient. Les frères, pour le soustraire à leurs violences, le conduisirent jusqu’à la mer ; Silas et Timothée restèrent à Bœrée. Paul fut conduit jusqu’à Athènes, où les frères de Bœrée le laissèrent. Ils rapportèrent à Silas et à Timothée l’ordre de l’aller rejoindre le plus promptement possible.

Timothée se rendit à Athènes ; mais Paul ayant appris que l’Eglise de Thessalonique était persécutée, le renvoya dans cette ville pour y consoler et soutenir les fidèles, et il resta seul à Athènes1.

Pendant qu’il était à Athènes2, il fut profondément ému en voyant la ville adonnée à l’idolâtrie. Chaque jour il discutait dans la synagogue avec les Juifs et avec les gentils qui adoraient le vrai Dieu, et qui s’y rencontraient avec lui. Des épicuriens et des stoïciens dissertaient aussi avec lui, et quelques-uns disaient : « Qu’est-ce qu’enseigne ce discoureur? » Il semblait à d’autres qu’il annonçait de nouveaux génies, parce qu’il prêchait Jésus et la résurrection. On s’empara de lui et on le conduisit devant l’aréopage : « Pourrions-nous savoir, lui disait-on, quelle est cette nouvelle doctrine que tu enseignes? car tu nous fais entendre des choses toutes nouvelles ; nous voulons savoir ce qui en est. »

—

1 Paul. I Ad Thrssal, III; 1, 2, 5. Paul disant qu’il resta seul à Athènes après le départ de Timothée, on doit en conclure que Silas n’était pas venu à Athènes, et qu’il était resté à Bœrée.

2 Act. Apost., XVII; 16-34.

Les Athéniens et les étrangers qui habitaient la ville n’avaient qu’une occupation : dire ou entendre quelque chose de nouveau. Athènes était restée la patrie du bel esprit et de la philosophie. Paul se tenant debout au milieu de l’aréopage s’exprima ainsi :

« Athéniens, tout dans votre ville me prouve que vous êtes religieux à l’excès; car, en visitant les statues de vos dieux, j’ai rencontré un autel sur lequel j’ai remarqué cette inscription : AU DIEU INCONNU. Ce que vous adorez sans le connaître, je vous l’annonce : c’est le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont contenues ; comme il est le Maître du ciel et de la terre, il n’habite pas dans des temples bâtis par les hommes. On ne peut l’adorer en travaillant pour lui, car il n’a besoin de rien, et c’est lui, au contraire, qui donne à tous, la vie, la respiration et tout le reste. C’est lui qui, d’un seul homme a fait sortir tout le genre humain répandu dans le monde entier, et qui a déterminé l’ordre des saisons et les régions que les peuples devaient habiter et où ils pouvaient chercher Dieu, le trouver et comme le toucher, quoique, en réalité, il ne soit pas loin de chacun de nous ; car. en lui, nous avons la vie, le mouvement et l’être ; et, comme le dit un de vos poètes : « Nous sommes sa famille. »

« Puisque nous sommes la famille de Dieu, nous ne devons pas assimiler le divin à l’or, à l’argent, à la pierre, à une œuvre d’art, à un produit de la pensée humaine. Dieu a manifesté son mépris pour ces temps où l’ignorance donnait de telles idées aux hommes, et il les convoque tous à en faire pénitence. Il a fixé le jour où il jugera le monde selon la justice, et par un homme auquel il a confié cette mission en le ressuscitant d’entre les morts, comme chacun peut s’en assurer. »

A ce mot de résurrection des morts, les uns se mirent à rire ; d’autres dirent : « Nous t’entendrons encore sur ce sujet. » C’est ainsi que Paul sortit de l’assemblée. Quelques personnes s’attachèrent à lui et crurent. Parmi eux était un membre de l’aréopage,

nommé Denys, une femme nommée Damaris et quelques autres1.

—

1 Des érudits se sont appliqués à établir que Damaris était la femme de Denys, Les expressions dont saint Lue se sert n’excluent pas absolument ce sens; mais on ne peut non plus s’en autoriser pour soutenir celte opinion.

Saint Denys fut premier évêque d’Athènes. Éusèbe l’affirme sur le témoignage de saint Denys, de Corinthe. (Hist. eccl., III; 4.) Certains érudits attribuent à saint Denys l’Aréopagite plusieurs ouvrages intitulés : De la Céleste Hiérarchie ; De la Hiérarchie ecclésiastique ; Dés Noms divins; De la Théologie mystique; plusieurs Lettres; une Liturgie. On a donné plusieurs éditions de, ces ouvrages et on a essayé d’en prouver l’authenticité. A notre avis, ces efforts n’ont pas été couronnés de succès.

Un premier fait, dont tout le monde convient, c’est que ces ouvrages ont été cités, comme étant de saint Denys, pour la première fois dans le courant du sixième siècle (en 533), dans une Conférence tenue à Constantinople entre les orthodoxes et les eutychiens. Ces derniers invoquèrent ces écrits en leur faveur. Les orthodoxes en nièrent l’authenticité. (V. Labbe, Concim., t. IV, p. 1766.)

Ce fait est de la plus haute importance. On voit, d’après les ouvrages mêmes qui sont en question, que l’auteur les aurait envoyés à Timothée, disciple de saint Paul et évêque d’Ephèse ; il les aurait, en outre confiés à sa propre Eglise d’Athènes. Ils auraient donc dû être connus en Asie et en Grèce dès le commencement. Cependant, personne ne les a cités pendant l’espace de cinq siècles ; et les historiens qui, comme Eusèbe de Césarée, se sont attachés à nous faire connaître les ouvrages des hommes apostoliques, ne les ont pas mentionnés.

Cette preuve n’est pas seulement négative, car les ouvrages en question eussent été les plus importants de tous ceux qui ont été écrits à l’époque apostolique. II est donc impossible qu’on ne les ait ni cités, ni mentionnés, s’ils eussent existé. Même au cinquième siècle, on ne les connaissait pas encore, et saint Jérôme n'a point placé saint Denys l’Aréopagite dans son catalogue des écrivains des premiers siècles. Ce silence, eu égard à l’importance des ouvrages et du nom sous lequel on voudrait nous les donner, équivaut, à une négation positive.

On a eu recours à plusieurs moyens pour expliquer ce silence : les matières traitées dans ces ouvrages sont, dit-on, tellement élevées, que de tels livres ne pouvaient tomber dans le domaine public. Du moins, les théologiens les auraient cités. Comme on le fit, observer aux eutychiens dans la conférence de Constantinople, il serait bien étonnant que les plus savants docteurs ne les eussent pas mentionnés dans les questions ardues qui furent soulevées sur la personne et les deux natures en Jésus-Christ ; sur l’essence divine et la divinité du Saint-Esprit. Or, ni Athanase, ni Cyrille, ni aucun des docteurs qui prirent part aux discussions ne citèrent ces ouvrages, qui eussent joui d une si liante autorité à cause du nom de l’auteur et de son titre d’homme apostolique.

Ajoutons que, dans les premiers siècles, on a publié plusieurs ouvrages d’une doctrine aussi élevée que celle que Ton trouve dans les ouvrages attribués à saint Denys ; ce qui n’a pas empêché ces ouvrages de tomber dans le domaine public.

On prétend que les théologiens ont connu ces ouvrages, et, pour établir ce fait, on a accumulé des textes dans lesquels on a fait remarquer des rapports frappants entre certaines phrases des Pères des divers siècles et celles des ouvrages en question.

La peine que Ton a prise, était fort, inutile ; car, en admettant tous les rapports que l’on voudra établir entre des phrases, on demandera toujours : sont-ce les Pères qui ont profité des ouvrages ? ou bien, est-ce d’auteur qui a

En quittant Athènes, Paul se dirigea vers Corinthe. Il y rencontra un Juif, originaire de Pont, nommé Aquilas, et sa femme Priscilla, qui y étaient arrivés

—

profité des ouvrages des Pères ? Aucun des Pères que l’on cite n’a mentionné les livres attribués à saint Denys. Plus on soutient qu’ils les ont lus ; plus on rend difficile à expliquer ce profond silence qui a existé, pendant cinq siècles, autour de ces ouvrages. L’argument des aréopagitistes, non-seulement ne prouve rien, mais se retourne contre eux.

Les eutychiens, au commencement du sixième siècle, ayant cité les ouvrages en question comme étant de saint Denys l’Aréopagite, on peut en conclure qu’ils existaient depuis un certain temps ; autrement personne n’eût pu se faire illusion sur leur origine.

Sans avoir de données précisément positives, on peut les faire remonter à un siècle au moins avant la conférence de Constantinople, ce qui les reporte au commencement du cinquième siècle ou à la fin du quatrième. Ce délai d’un siècle ou d’un siècle et demi suffit bien pour expliquer l’opinion émise par les eutychiens au commencement du sixième siècle.

On doit remarquer que ce sont des hérétiques qui, les premiers, citèrent les ouvrages attribués à saint Denys, et les prétendirent authentiques. Nous trouvons là un renseignement important pour arriver à déterminer quel fut le véritable auteur de ces ouvrages. Un autre renseignement nous est fourni, au septième siècle, par saint Maxime, partisan de l’authenticité des ouvrages attribués à saint Denys. Il nous apprend que ceux qui, de son temps, rejetaient cette authenticité, attribuaient ces ouvrages à Apollinaire.

On connaît plusieurs écrivains ecclésiastiques de ce nom. Le plus célèbre est celui qui fut évêque de Laodicée au quatrième siècle. C’était un docte théologien, d’abord ami de saint Athanase et de saint Basile-le-Grand, et qui tomba depuis dans plusieurs erreurs touchant la personne de Jésus-Christ. Il ne mourut qu’à la fin du quatrième siècle, époque qui concorde parfaitement avec celle où les ouvrages attribués à saint Denys l’Aréopagite ont dû être écrits. Cet évêque, tout en enseignant plusieurs erreurs, montrait beaucoup de piété dans sa vie et un grand zèle pour l’Eglise. Ses opinions particulières étaient dissimulées sous des formes de langage qui pouvaient séduire les personnes pou attentives. Un tel écrivain a bien pu composer les ouvrages attribués à saint Denys, et chercher à les faire passer pour l'œuvre d’un homme apostolique, afin de. leur concilier plus d’autorité.

On pourrait établir que ce n’est pas sans raison que les eutychiens en appelaient à son témoignage ; mais comme les passages que l’on citerait, peuvent être interprétés d’une manière orthodoxe, nous, n’engagerons pas une telle discussion. Nous constaterons seulement ce fait : que les eutychiens s’en sont autorisés, et que les orthodoxes, au lieu de chercher à donner un sens exact aux passages allégués, en ont nié l’authenticité.

Il serait facile aussi d’établir que ni le style, ni la manière dont les questions sont traitées dans ces ouvrages, ne peuvent appartenir au premier siècle de l'ère chrétienne ; mais ceux qui veulent absolument que ces ouvrages soient de saint Denys sont disposés à tout contester. Or, comme il s’agit là, au fond, d’une, discussion qui repose plutôt sur l'intelligence des critiques et sur leur habitude de lire, les ouvrages des Pères, on conçoit que d'autres érudits, décidés à tout contester, puissent le faire en accumulant des considérations plus ou moins justes. Nous n’entrerons donc pas dans cette discussion inutile. Seulement nous dirons que, habitué à lire et à méditer les documents des premiers siècles, nous avons la conviction que les œuvres attribuées à saint Denys ne peuvent appartenir à l'époque apostolique.

C’est, notre appréciation complètement désintéressée.

Depuis le sixième siècle., l’authenticité des ouvrages mentionnées eut des partisans jusqu’à nos jours, tant en Orient qu'en Occident.

depuis peu de Rome. L’empereur Claudius1 avait expulsé les Juifs de cette capitale de l’empire, et Aquilas s'était réfugié provisoirement à Corinthe, où il exerçait son métier de fabricant de tentes. Lui et sa femme étaient chrétiens et Paul les connaissait sans doute. Comme il était du même métier, il logea et travailla avec eux. C’est là que Silas le trouva avec Timothée, qui avait quitté Thessalonique

Les trois Apôtres commencèrent, selon leur coutume, par annoncer Jésus-Christ aux Juifs dans leur synagogue. Mais, comme ils ne répondaient que par des contradictions et des blasphèmes, Paul, secouant ses vêtements, leur dit : « Que votre sang retombe sur votre tête ; pour moi, j’en suis pur et je vais m’adresser aux gentils. » Il quitta la synagogue et il entra chez un certain Titus Justus, gentil croyant, dont la maison

Cependant, il y eut toujours des écrivains qui la nièrent. Au neuvième siècle, le prêtre Théodose lit un livre pour prouver cette authenticité. Aurait- il eu besoin de le faire si sa thèse n’eût pas été contestée? Photius, un des plus doctes écrivains de l’Eglise, a mentionné le livre de Théodose dans sa Bibliothèque (§ 1); il en a parlé de manière à laisser penser qu’il n’en admettait pas les conclusions.

Tous les'témoignages cités depuis le sixième siècle, ne peuvent contrebalancer le silence significatif des cinq siècles précédents, silence qui, quoi qu’on en ait dit, n’est pas une preuve purement négative, et équivaut, à la négation de l’authenticité.

On a soulevé une autre question à propos de la personne de saint Denys l’Aréopagite Nous y reviendrons ailleurs, et nous prouverons qu’il ne peut être identifié avec saint. Denys, apôtre de Paris. Nous ferons seulement ici ces deux remarques : 1° les ouvrages attribués à saint Denys auraient été composés à Athènes et pendant que l’auteur en était évêque ; 2° il cite, dans ces ouvrages, une lettre de saint Ignace d’Antioche, lettre écrite l’an 108 de l’ère chrétienne. Or, à cette époque, saint Denys l’Aréopagite aurait, eu plus de cent ans. Peut-on croire qu’à cet âge il aurait quitté Athènes pour aller évangéliser Paris, en passant par Rome ? De plus, les aréopagitistes font martyriser saint Denys sous Domitien, qui mourut l’an 90. Comment a-t-il pu être martyrisé à Paris en 90 et être resté à Athènes jusqu’après l’an 108.

Nous reviendrons plus tard sur cette question de l'aréopagitisme, et nous en ferons l’histoire vraie. Pour le moment, c’est assez des deux remarques qui précèdent, et de cette observation : que l’opinion de l'aréopagitisme est née au neuvième siècle, et que l’histoire, appuyée sur des documents authentiques et contemporains des faits, n’a point à en tenir compte.

—

1 Le décret d’expulsion de l’empereur Claudius contre les Juifs, mentionné par Suétone (In Claud., 25) et par Tacite (Annal., XII; 52) est de l'année 52, Aquilas était établi déjà à Corinthe lorsque Paul y arriva; ce qui fixe cette arrivée à l'an 53. D’un autre côté, l’Apôtre parti d’Antioche en 32, avait bien mis un an pour parcourir les Eglises d’Asie et évangéliser la Macédoine et Athènes. On peut donc fixer avec certitude son arrivée à Corinthe à la fin de Tannée 33. Il y resta un an et demi (Act., XVIII; 11), par conséquent jusqu’à l'année 55.

2 Paul, I Ad Thessal., III; 6.

était située tout près. Crispus, chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille, et un grand nombre de Corinthiens crurent et furent baptisés. Parmi eux, les plus considérables étaient Crispus, Caïus et la famille de Stephana ; ils furent baptisés par Paul lui-même1. Les autres le furent par ses compagnons ; car le Christ, dit-il, ne l’avait pas envoyé baptiser, mais évangéliser. » La plupart des fidèles de Corinthe étaient des hommes d’humble condition2, à la faible intelligence desquels Paul avait été obligé d’accommoder son enseignement. Il faut joindre à la famille de Stephana, Fortunatus et Achaïcus, que l’Apôtre appelle les prémices de l’Achaïe3, et qui étaient les soutiens de la nouvelle communauté chrétienne. Alors le Seigneur apparut à Paul en une vision pendant la nuit, et lui dit : « N’aie aucune crainte, parle, et ne te tais point ; car je suis avec toi ; personne ne pourra te nuire. Le peuple qui m’appartient est nombreux en cette ville. » Il y resta un an et demi. Les Juifs essayèrent de leurs persécutions ordinaires et conduisirent Paul au tribunal de Gallion, alors proconsul d’Achaïe. Mais, à peine Paul avait-il commencé à parler que Gallion dit aux accusateurs : « Juifs, s’il s’agissait de quelque délit ou de quelque crime, je vous rendrais justice ; mais, dès qu’il ne s’agit que de discussions, de querelles de mots et de votre loi, arrangez vous-mêmes vos affaires ; je ne veux pas être juge de ces sortes de choses ; » et il les renvoya. Les Juifs, furieux, se vengèrent sur Sosthènes, chef de synagogue converti, et le frappèrent en plein tribunal, sans que Gallion s’en préoccupât.

Pendant son séjour à Corinthe, Paul écrivit deux lettres qui ont été conservées et vénérées comme partie intégrante des écrits du Nouveau Testament. Elles sont adressées aux Thessaloniciens, et écrites au nom de Paul, Silvanus4 et Timothée.

—

1 Paul, I Epist. ad Corinth., I; 14,16, 17.

2 Ibid., 1 ; 26.- II; 1, 2.

3 Ibid., XVI; l5.

4 I Ad Thessal., I; 1. Comme il est dit plus haut que Silas était venu trou-

L’Eglise de Thessalonique, aussitôt après sa fondation, s’était distinguée par sa foi, sa charité et son espérance en Jésus-Christ1· elle avait été aussitôt constituée en *Eglise.* C’est le nom que lui donne l’Apôtre2 ; et elle avait reçu des pasteurs pour la gouverner3. Ses membres se distinguaient tellement par leurs vertus que tous ceux qui, en Macédoine et en. Achaïe, embrassaient la foi, les prenaient pour modèles4. Leur Eglise était devenue comme un foyer d’où la foi avait rayonné sur les villes environnantes ; dans toute l’Eglise chrétienne on admirait le zèle avec lequel ils avaient abandonné le culte des idoles pour servir le vrai Dieu5. Mais les Juifs qui avaient persécuté Paul n’épargnèrent pas ses disciples, et l’Apôtre put leur écrire : « Frères, vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ en Judée ; vous avez souffert, de la part de vos concitoyens, les mêmes persécutions que ces Eglises ont souffertes de la part de ces Juifs qui ont tué le Seigneur Jésus et les prophètes et qui nous ont persécuté nous- mêmes6. »

L’Eglise de Thessalonique fut donc, dès son origine, arrosée du sang des martyrs. Paul brûlait du désir de revoir et de fortifier ses chers enfants, qu’il appelle « son espérance, sa joie, sa couronne, sa gloire ; » mais Satan, qui sévissait contre eux, rendait inutiles ses désirs. La prudence lui défendait de se livrer à la fureur de ses ennemis7.

Ce fut alors qu’il leur envoya Timothée qui, de retour auprès de Paul, à Corinthe, lui rendit le meilleur

—

ver Paul à Corinthe avec Timothée, des écrivains ont prétendu que Silvanus est le même personnage que Silas. La raison sur laquelle on s’appuie n’est pas solide, car Paul resta ù Corinthe un an et demi. Pendant ce temps, Silas put s’en aller évangéliser ailleurs, et Silvanus, peut-être originaire de Thessalonique, pouvait être auprès de lui.

1 I Ad Thessal., I ; 3.

2 Ibid., I; 1.

3 Ibid., V; 12-13.

4 Ibid., I; 7.

5 Ibid., I; 8-9.

6 Ibid., II ; 14-15.

7 Ibid., Il ; 17-20.

témoignage de la foi et de la constance des Thessaloniciens au milieu des persécutions1.

Paul leur recommande, dans sa lettre, les principales vertus chrétiennes : la pureté des mœurs, l’amour mutuel, le travail. Ces vertus n’ont point un but terrestre, mais céleste ; on doit les pratiquer, afin de ressusciter un jour dans la gloire et de vivre éternellement avec Jésus-Christ dans le monde futur2.

Telle était la base donnée à la doctrine évangélique par Jésus-Christ, qui avait interdit même de regarder une femme avec une intention impudique ; qui avait enseigné le *commandement nouveau* de l’amour mutuel ; qui avait confirmé, par son exemple et son enseignement, la loi divine et universelle du travail. Aucun arbre stérile ne doit rester planté dans le champ du Père de la famille humaine ; tous les membres de cette famille doivent, par leur activité, concourir au bien général. Ce n’est qu’à cette condition que l’on jouira de la vie éternelle dans le monde futur.

La loi chrétienne donne au travail et à la vertu ce but élevé. Elle estime trop l’humanité pour en faire une machine dont chaque homme serait un rouage destiné à fonctionner comme un être inintelligent, et à travailler sans autre espérance que le tombeau. Elle veut, dans la vie terrestre, une activité constante et de l’âme et du corps, mais elle promet à l’âme le bonheur et au corps la résurrection glorieuse.

Paul n’était, dans sa lettre aux Thessaloniciens, que l’écho de l'a parole du Maître.

Il expose à ses chers enfants3 que le jour du dernier avènement, de Jésus-Christ, juge de l’humanité, n’aura rien de terrible pour les fidèles qui ne s’endorment point

—

1 Paul, I Ad Thessal., III; 2, 5, 6.

2 Ibid., IV; l-18. Ou doit retenir ce premier enseignement du Paul, qui répond ainsi, dès sa première Epitre, à ceux qui lui ont imputé de donner la foi sans les œuvres comme le principe du salut. On sait que des exégètes se sont prétendus assez profonds pour découvrir dans saint Paul une doctrine différente de celle des 2vangiles et des autres Apôtres. Nous ferons remarquer que Paul n'a pas prêché un seul point de doctrine qui ne se trouve dans les autres livres du Nouveau Testament.

3 Ibid., V; 1-28

dans le vice, et qui sont des enfants de lumière rachetés par Jésus-Christ lui-même.

« Consolez-vous mutuellement, leur dit-il, édifiez- vous les uns les autres ; donnez des conseils à ceux qui pèchent ; relevez le courage de ceux qui sont abattus ; supportez les faibles ; soyez patients envers tous; ne rendez point le mal pour le mal ; soyez dans la disposition de faire à tout le monde autant de bien que vous pourrez ; soyez gais ; priez sans cesse; rendez grâces à Dieu en toutes choses. »

L’Esprit-Saint se manifestait extérieurement à l’Eglise et donnait à des fidèles le don de prophétie. Mais il arrivait parfois que l’on regardait comme une influence divine ce qui n’était que le produit d’une surexcitation toute naturelle. Paul recommande aux Thessaloniciens un sage discernement pour ne pas *éteindre l'Esprit* et mépriser les prophéties, mais, en même temps, pour n’approuver que ce qui est bon. Ils avaient pour cela une règle sûre dans la doctrine révélée qui leur avait été enseignée, et qui ne pouvait être contredite par le Saint-Esprit.

A côté des prophètes favorisés exceptionnellement des communications divines, il y avait dans l’Eglise de Thessalonique des pasteurs qui exerçaient sur elle l'*autorité dans le Seigneur*, et qui avaient soin d’y maintenir la saine doctrine. Paul recommande1 aux Thessaloniciens de les considérer, de les respecter et de les aimer d’une manière toute particulière. Il prescrit de lire sa lettre dans l’assemblée des fidèles.

Quelque temps après avoir écrit cette première lettre aux Thessaloniciens, Paul leur en écrivit une seconde, encore avec Sylvanus et Timothée, ses compagnons.

L’Eglise de Thessalonique était toujours persécutée par les Juifs, mais elle supportait avec courage les violences exercées contre elle3. Elle était aussi troublée par quelques hommes exaltés qui y annonçaient, au nom du Saint-Esprit et de Paul, que le jour du dernier

—

1 Paul, I Ad Thessal., V; 12-13.

2 Paul, II Ad Thessal., I; 1.

3 Ibid., I ; 4-5.

jugement allait bientôt arriver. Paul fut averti que l’on répandait, comme étant de lui, des lettres dans lesquelles cette erreur était enseignée1. II écrivit donc aux Thessaloniciens pour les détromper.

Le dernier avènement de Jésus-Christ n’arrivera qu’après que le mystère d’iniquité sera accompli. La lutte est engagée entre Dieu et Satan. Dieu offre au monde, par Jésus-Christ, la vérité ; Satan lui offre l’erreur et sera personnifié sur la terre par l’Antéchrist, qui osera *s’asseoir dans le temple de Dieu et se donner comme Dieu.* Il fera des prodiges; ceux qui auront refusé de croire à la vérité croiront au mensonge. Le mystère d’iniquité sera accompli et Jésus-Christ paraîtra pour sauver ses élus, condamner les *antichrétiens* et détruire, par le souffle de sa puissance, l’Antéchrist leur chef2.

Quant à l’époque de cet avènement, elle est inconnue. « Retenez donc, dit-il aux Thessaloniciens, l’enseignement que nous vous avons donné soit de vive voix, soit par notre lettre3. » L’enseignement apostolique était donné de vive voix et destiné à être conservé dans chaque Eglise comme un dépôt sacré. Les quelques écrits des Apôtres n’étaient point destinés à présenter un corps de doctrine complet, mais à confirmer quelques-uns de leurs enseignements oraux. Aussi verrons- nous que, dans tous les temps, on en a appelé, dans les discussions, au témoignage des Eglises apostoliques pour constater l’enseignement donné primitivement et qui devait être conservé dans sa pureté4.

Il y avait parmi les fidèles de Thessalonique de faux frères qui voulaient vivre aux dépens de la communauté sans travailler et dont la vie n’était pas réglée selon l’Evangile. Paul trace à ses chers enfants les devoirs qu’ils ont à remplir à l’égard de ces coupables.

—

1 Paul, II. Ad Thessal., II ; 2.

2 Ibid., II; 4-12.

3 Ibid., II; 15

4 C’est la règle primitive de l'Eglise. Les protestants qui en appellent à l’Ecriture et qui l'interprètent par eux-mêmes, en s’isolant du témoignage de l’Eglise, ont abandonné la règle apostolique de l’Eglise primitive.

Ils doivent, afin de ne pas les entretenir dans l’oisiveté, les obliger à travailler en ne partageant pas leur pain avec eux ; on ne doit pas traiter ces frères coupables comme des ennemis, mais il faut les avertir, et, s’ils ne profitent pas des conseils, s’isoler d’eux afin de leur faire comprendre qu’ils sont indignes d’appartenir à une communauté chrétienne1. Paul revient avec insistance sur la loi du travail dont il donnait lui-même l’exemple, et finit en priant les Thessaloniciens de bien remarquer sa signature, afin qu’on ne puisse les tromper par de fausses lettres2.

Après un an et demi de séjour à Corinthe, Paul se rendit à Cenchrée3, qui était le port de cette ville, afin de s’y embarquer pour la Syrie. Aquilas et Priscilla quittèrent Corinthe en même temps et s’embarquèrent avec lui pour les côtes d’Asie. A Cenchrée, Paul se fit raser les cheveux pour accomplir un vœu qu’il avait fait, conformément à la loi mosaïque4. Il ne voulait pas astreindre les gentils à cette loi ; mais, comme les autres Apôtres, il pensait que les Juifs devaient en suivre les prescriptions en tout ce qui était compatible avec la doctrine évangélique5. Un Juif religieux pouvait rester fidèle à la loi de Moïse, tout en croyant en Jésus-Christ. La doctrine de Paul ne différait pas de celle de Pierre ou de Jacques de Jérusalem. Nous avons déjà fait observer qu’il circoncit Timothée, né d’une mère juive, et nous le verrons lui-même, à Jérusalem, se soumettre aux purifications légales.

Paul arriva à Ephèse6 où il laissa Aquilas et Priscilla. Il entra dans la synagogue, où il discuta avec les Juifs. On l’engageait à rester dans cette ville, mais il n’y consentit pas. Il fit ses adieux aux frères en leur promettant de revenir parmi eux. Il partit d’Ephèse,

—

1 Paul, II Ad Thessal., III ; 11-15.

2 Ibid., III; 17;

3 Act., XVIII; 18-28.

4 Num., VI.

5 Ceci répond au système de ceux qui ont voulu voir dans son opposition aux prescriptions légales, par rapport aux gentils, une preuve que son christianisme différait de celui des autres Apôtres.

6 Act., XVIII; 19-23.

s’embarqua pour Césarée ; accomplit son vœu à Jérusalem et alla à Antioche. De là il remonta par la Galatie et la Phrygie, affermissant les fidèles dans la foi.

Il alla ensuite à Ephèse1, où il trouva quelques disciples, au nombre de douze environ, qui n’avaient reçu que le baptême de Jean. Gomme leur maître, le Précurseur, ils croyaient que le Messie était venu, mais ils n’avaient pas été instruits de sa doctrine. Paul leur demanda : « Avez-vous la foi et avez-vous reçu le Saint-Esprit? » Ils répondirent : « Nous n’avons même pas entendu dire qu’il y ait un Saint-Esprit. — Quel baptême avez-vous donc reçu ? demanda Paul. — Celui de Jean, répondirent-ils. —Jean, reprit Paul, ne donna qu’un baptême de préparation pour la venue de Celui qui devait se manifester après lui, c’est-à-dire de Jésus. » Ils écoutèrent les instructions de Paul et ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Lorsque Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit vint en eux, et ils reçurent le don des langues et celui de prophétie.

Le baptême était toujours accompagné du rite de l’imposition des mains qui communiquait le Saint-Esprit. Ce rite s’est perpétué dans l’Eglise sous le titre de Confirmation, comme nous l’avons déjà remarqué.

Paul resta à Ephèse deux ans2; il demeurait chez Aquilas et Priscilla3. Pendant les trois premiers mois, il donna son enseignement dans la synagogue, mais, voyant que les Juifs résistaient à la foi, il forma une communauté à part et se mit à prêcher dans l’école d’un certain Tyrannus. Ses discours eurent du retentissement dans toute l’Asie, et tous les habitants juifs et gentils entendirent la parole du Seigneur Jésus.

Ce fut d’Ephèse que Paul écrivit sa première lettre aux Corinthiens.

Pendant le voyage de Paul en Palestine, en Galatie

—

1 Act., XIX; 1-10.

2 Ibid., XIX; 8-10. Sa mission en Galatie et en Phrygie avait duré nécessairement, y compris le voyage, environ un an. Comme il était parti de Corinthe l'an 33, on doit estimer qu’il fut de retour à Ephèse vers la fin de l’année 53, et qu’il y resta jusqu’à la fin de l’année 58.

3 Paul, I Epist. ad Corinth., XVI ; 19.

et en Phrygie, était arrivé à Ephèse un certain Juif nommé Apollo1 ; il était natif d’Alexandrie et distingué par son éloquence et sa science des Ecritures. Il n’avait reçu que le baptême de Jean, mais il connaissait tout ce qui concernait la personne de Jésus et sa doctrine, qu’il prêchait avec beaucoup de zèle. Arrivé à Ephèse, il enseigna dans la synagogue. Aquilas et Priscilla l’ayant appris, l’amenèrent dans leur maison et lui exposèrent avec plus d’exactitude qu’il ne l’avait connue jusqu’alors la doctrine du Maître. D’après les exhortations des frères, Apollo résolut d’aller en Achaïe et s’y rendit avec des lettres de recommandation d’Aquilas et de Priscilla pour les fidèles de Corinthe2.

Arrivé dans cette ville, Apollo y fut très-utile aux fidèles et convainquit les Juifs, par les Ecritures, que Jésus était le Christ.

Mais bientôt plusieurs partis se formèrent dans l’Eglise de Corinthe. Les uns s’y donnaient comme les disciples d’Apollo, les autres de Paul, les autres de Pierre, les autres de Jésus-Christ, à l’exclusion de tout Apôtre. Les fidèles de la maison de Chloès3 avertirent Paul de ces divisions ; quelques personnes lui avaient aussi écrit pour le consulter sur plusieurs sujets4.

L’Apôtre leur écrivit. Il leur reprocha d’abord leurs divisions avec vivacité5. « Chacun de vous dit : Moi, je suis disciple de Paul moi, je le suis d’Apollo ; moi, je le suis de Pierre; moi, je le suis du Christ. Le Christ est-il divisé? avez-vous été baptisés au nom de Paul?... N’êtes-vous pas des hommes charnels, lorsque vous dites, l’un : Je suis disciple de Paul ; moi, je le suis d’Apollo? Qu’est-ce qu’Apollo? qu’est-ce que Paul? Ils sont l’un et l’autre, selon le don qui leur a été fait, les ministres de Celui auquel vous avez cru. Moi, j’ai

—

1 Act., XVIII; 24-28; XIX; 1.

2 Apollo quitta bientôt Corinthe et revint en Asie. Paul l’engagea à retourner à Corinthe, mais il ne put vaincre pour lors sa résolution. (I Epist. ad Corinth.. XVI ; 12)

3 Paul, I Epist. ad Corinth; 11-12.

4 Ibid., VII; 1.

5 Ibid., I; 12-13; III; 4-7.

planté ; Apollo a arrosé1 ; mais c’est le Seigneur qui a fait croître. Celui qui plante n’est rien, non plus que celui qui arrose ; Dieu qui fait croître est. tout. »

C’est au nom d’Apollo, aussi bien qu’en son nom, que Paul s’exprimait ainsi, comme il le déclare lui- même2, car les deux Apôtres enseignaient la même doctrine, et n’autorisaient point ce que disaient certains contempteurs de Paul. On peut croire que ces ennemis de l’Apôtre étaient des Juifs peu instruits qui lui gardaient rancune de l’attitude qu’il avait tenue à Antioche et à Jérusalem. Ils eussent voulu, dans leur zèle peu éclairé pour la loi mosaïque, soumettre les gentils à la circoncision, et ne pardonnaient pas à Paul d’avoir si puissamment contribué à les en exempter. Ils cherchaient donc à donner de la doctrine de Paul une idée erronée. Pour empêcher ces erreurs de se propager, Paul envoya Timothée à Corinthe, et promit d’y aller bientôt lui-même3.

Dans une précédente lettre qui n’a pas été conservée, Paul avait écrit aux Corinthiens d’éviter soigneusement d’avoir des relations avec les fornicateurs. L’immoralité était la plaie du monde païen. Il leur renouvela la même défense à propos d’un homme scandaleux qui vivait en concubinage avec l’épouse de son père. L’Apôtre s’exprime, au sujet de cet homme, avec une vive indignationv; il reproche aux Corinthiens de l’avoir gardé jusqu’alors dans leur communauté, et il l’excommunie en vertu de son autorité apostolique : « Réuni avec vous en esprit, leur dit-il, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la puissance du Seigneur Jésus, je l’abandonne à Satan pour la mort de

—

1 On doit remarquer que saint Paul parle de sa mission à Corinthe comme de la première qui ait eu lieu eu celle ville, et de celle d’Apollo comme de la seconde. Les Corinthiens, qui se donnaient comme disciples de Pierre, étaient sans doute des Juifs qui avaient reçu son enseignement en Syrie ; car il n’avait pas alors prêché à Corinthe. Il faut remarquer aussi que Paul donne le titre d’Eglise à la communauté chrétienne de Corinthe, ce qui prouve qu’elle avait dès lors ses pasteurs.

2 Paul, I Epist. ad Corinth., IV; 6.

3 lbid., IV; 17-19.

sa chair, afin que son esprit soit sauvé au jour de Notre- Seigneur Jésus-Christ1.

Ce n’était pas sa mort véritable que désirait l’Apôtre ; il voulait que, sous l’influence de Satan auquel il s’était abandonné, sa chair qui se rendait coupable fût mortifiée par des épreuves, afin que son esprit recouvrât la vie qu’il avait perdue. Ce n’était point une violence de la part des hommes que Paul réclamait contre le coupable, mais une punition salutaire de la part de Dieu, qui 'permettrait à Satan d’user de sa pernicieuse influence d’une manière qui tournerait au salut du coupable.

Un autre abus régnait parmi les fidèles de Corinthe. Lorsque plusieurs d’entre eux avaient des discussions, ils s’adressaient aux tribunaux des infidèles au lieu de s’en rapporter à l’arbitrage des frères. Paul le leur reproche avec énergie2. Il leur fait entendre qu’il avait appris que, parmi eux, il y avait d’anciens païens qui, en embrassant la foi, n’avaient pas renoncé à leurs vices honteux. Il les avertit que ceux qui s’y abandonnent encourront la damnation éternelle3.

Les Corinthiens avaient consulté Paul touchant le célibat. Il l’approuve en lui-même, conformément à la doctrine de Jésus-Christ, mais il ne l’envisage que comme une exception, et il donne le mariage comme la règle générale que chacun doit suivre, à moins d’avoir reçu de Dieu une grâce spéciale par laquelle il soit possible d’observer un célibat chaste et vrai4. Une autre question était relative à la circoncision. Paul considère ce rite comme indifférent, de sorte que le Juif peut être circoncis et le gentil refuser de se soumettre à cette prescription de la loi mosaïque5. Cette décision était conforme à celle du concile de Jérusalem.

Une autre question concernait l’esclavage. Ces Corinthiens pensaient peut-être que cette condition était contraire à l’amour fraternel. Paul répond que l’esclave peut rester esclave, en s’élevant à la liberté spirituelle,

—

1 Paul, I *Epist. ad Corinth..* V ; 1-5.

2 Ibid., IV; 1-8.

3 Ibid 9-20.

4 Ibid., VII ; 1-17.

5 Ibid., VII; 18-10.

en servant les hommes, non pour eux, mais pour Dieu. L’esclave ainsi peut être libre, et l’homme libre doit être esclave du Christ par l’obéissance à ses lois. La dignité de l’homme ne dépend pas de la position sociale qu’il occupe, mais de la vertu1.

En ce qui concerne les vierges, Paul reconnaît que le Maître n’avait pas donné de précepte. Il se contente donc de donner un conseil en son propre nom. Si quelqu’un veut rester vierge, il fait bien, s’il veut l’être réellement. Si quelqu’un veut se marier, il fait bien également. Lui, Paul, était célibataire, mais il ne fait pas une loi de son exemple. Le père peut donc marier sa fille sans scrupule. Une fois mariée, elle est unie à son mari par un lien que la mort seule peut rompre. Le lien rompu, elle peut se marier de nouveau ; cependant, Paul croit être l’interprète de l’Esprit-Saint, en lui conseillant de rester veuve2.

Ce fut par suite de cette doctrine que l’on vit naître dans l’Eglise la corporation vénérable des vierges et des veuves qui se dévouaient à la piété et à la pratique de la charité.

Plusieurs fidèles de Corinthe pensaient que l’on pouvait, sans scrupule, manger des aliments qui auraient été offerts aux idoles. Il était en effet souvent fort difficile de s’en procurer d’autres, à cause de l’usage où étaient les païens de soumettre à une espèce de consécration superstitieuse les denrées dont ils faisaient commerce. Il est certain qu’en usant de tels aliments, on ne faisait point acte d’idolâtrie. Chacun le savait. Mais des fidèles cependant s’en scandalisaient et mettaient leurs soins à ne manger que des choses qu’une consécration idolâtrique n’avait pas souillées. Paul reconnaît que la nourriture en elle-même est indifférente, mais il veut que l’on ait égard à l’innocence des faibles. La science est une belle chose, mais la charité lui est bien supérieure. Si donc, en mangeant des aliments offerts aux idoles, on scandalise ses frères, il vaut mieux ne pas

—

1 Paul, I Epist. ad Corinth., VII; 21-24.

2 Ibid., VIl; 25-40.

en manger. « Quant à moi, ajouta-t-il, si je savais qu’en mangeant de la viande je scandaliserais mon frère, je n’en mangerais de ma vie1. »

Les adversaires de Paul lui reprochaient de se distinguer des autres Apôtres par le célibat et par le travail manuel auquel il se livrait, afin de n’être à charge à personne. Ils lui reprochaient un état de vie qui semblait être la critique de celui des autres Apôtres. Paul répond à ces critiques2 : « Ne suis-je pas libre, dit-il, ne suis-je pas Apôtre? » Je ne blâme ni les autres Apôtres, ni les frères du Seigneur, ni Céphas, qui conduisent avec eux des femmes qui sont leurs sœurs. Je ne blâme pas ceux qui ne travaillent pas des mains et qui vivent de leur ministère. J’aurais le droit d’en faire autant. Mais je ne veux pas en user non plus que Barnabas. Qui a le droit de nous en faire un reproche? » Après avoir ainsi répondu aux critiques, Paul revient aux précautions qu’il faut prendre afin de ne point participer au culte des idoles ; car participer sciemment à ce culte, c’est faire acte d’idolâtrie, comme participer au culte chrétien, c’est s’identifier avec Jésus-Christ. « Le calice que nous avons bénit, dit-il, n’est-il pas la communion du sang du Christ? Le pain que nous avons rompu, n’est-ce pas la participation au corps du Seigneur? Nous qui participons au même pain, nous sommes tous un seul pain, un seul corps. » Paul considérait donc comme une *identification* véritable avec le corps et le sang de Jésus-Christ, la participation au pain et au vin consacrés. Ses paroles ont la plus haute importance comme interprétation des paroles de Jésus- Christ : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Le culte chrétien consistait dans la bénédiction du calice et la fraction du pain ; en obéissant à l’ordre de Jésus- Christ : « Faites ceci en mémoire de moi, » tous les fidèles participaient au même pain qui était rompu et partagé entre eux ; et ce pain unique était le symbole de l’Eglise dont les fidèles étaient unis entre eux comme

—

1 Paul, I Epist. ad Corinth., VIII; 1-13.

2 Ibid., IX; 1-27.

les parcelles d’un même pain, et ne formaient qu’un corps en Jésus-Christ. Ainsi ils étaient unis entre eux et avec le Christ, et consommés en unité, comme le Verbe l’est avec le Père, conformément à la prière suprême de Jésus-Christ pour ses disciples1.

Nous n’avons encore analysé qu’un petit nombre d’Épîtres de Paul, et déjà nous y avons noté, non-seulement des préceptes de morale qui ne sont que l’écho des enseignements de Jésus-Christ, mais quatre rites fondamentaux du culte chrétien : La régénération par le baptême ; la communication du Saint-Esprit par l’imposition des mains ; la participation au corps et au sang du Christ par la communion ; la communication du sacerdoce par l’imposition des mains des Apôtres.

L’immortalité, la récompense ou la punition au dernier jour, la résurrection des corps forment comme la base des préceptes de morale que l’Apôtre a exposés au nom du Seigneur. Les autres Epîtres mettront dans toute son évidence cette vérité : que Paul n’enseigna que la doctrine de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ n’avait enseigné que la doctrine puisée en Dieu lui- même.

Paul avait à adresser aux Corinthiens quelques reproches ; il le fit avec charité, mais salis faux ménagements. Des femmes entraient nu-tête dans l’église. Il blâme cet abus. La femme doit avoir plus de modestie et l’homme seul doit avoir la tête découverte dans les réunions de prière2.

« Quand vous vous réunissez, ajoute-t-il3, ce n’est pas pour manger la cène du Seigneur, car chacun apporte sa propre cène à manger. Et tel a faim, tandis que tel autre est rassasié. N’avez-vous pas vos maisons pour manger et boire? Méprisez-vous l’Eglise de Dieu et

—

1 L’Eglise orthodoxe a conservé religieusement en mystère fondamental de limité chrétienne en ne consacrant qu'un seul pain, auquel tous les fidèles participent avec le prêtre. Les Eglises occidentales ont dévié sur ce point de la doctrine primitive, en consacrant un pain pour le prêtre et autant de pains différents qu'il y a de fidèles qui communient. Cette déviation est postérieure à leur séparation de l'Eglise orthodoxe, séparation qui leur a fait perdre le sens chrétien, comme on en verra trop de preuves dans la suite de cette histoire.

2 Paul. I Epist. ad Corinth, XI ; l-19

3 Ibid., XI; 20-29.

ne couvrez-vous pas de confusion ceux qui n’ont rien? Que vous dirai-je ? Je vous loue ? Non, je ne vous loue pas en cela. Comme je l’ai appris du Seigneur, je vous ai enseigné que le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, prit le pain, et, l’ayant béni, le rompit et dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites cela en mémoire de moi. » De même pour la coupe, après le repas, il dit : « Cette coupe est le Nouveau Testament dans mon sang ; faites ainsi chaque fois que vous la boirez en mémoire de moi. » En effet, chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu’à ce qu’il vienne. »

La cène est donc la continuation mystique de la mort du Seigneur, c’est-à-dire du sacrifice par lequel il a racheté le monde. Ce passage de l’Épître de saint Paul est un commentaire sublime des paroles du Maître. L’Apôtre tire de cette doctrine des conséquences pratiques qui 1a rendent plus évidente encore : « Quiconque, dit-il, mangera ce pain et boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » Les indignes peuvent donc y participer réellement, et leur communion est une profanation du corps et du sang du Christ. « Que l’homme s’éprouve, continue l’Apôtre, avant de manger de ce pain et de boire de cette coupe ; car celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. »

Paul se réserva de régler, à son retour à Corinthe, tout ce qui touchait à la cène du Seigneur, mais il fit dans sa lettre, cette recommandation : que les fidèles devaient s’attendre mutuellement pour célébrer la cène, et que ceux qui avaient faim devaient manger chez eux1. La cène avait lieu après le repas du soir et ne se confondait pas avec ce repas. On imitait Jésus-Christ, qui donna son corps et son sang, sous les apparences du pain et du vin, après le repas pascal.

Ces détails, donnés par l’Apôtre sur le grand mys-

—

1 Paul, I Epist. ad Corinth., XI; 33-34.

tère chrétien, sont de la plus haute importance au point de vue historique comme sous le rapport dogmatique. Il en est de même de l’exposition qu’il fait de l'unité de l’Eglise. Tous les fidèles doivent former un seul corps, être identifiés en Jésus-Christ, et il ne doit pas plus y avoir de divisions entre eux qu’entre les membres d’un même corps. Dans le corps, chaque membre a sa fonction qui lui est propre. Il en est de même dans l’Eglise. L’un a en partage la sagesse, un autre la science, un autre la foi, un autre la grâce de guérir, un autre fait des miracles, un autre prophétise, un autre reçoit le don de parler plusieurs langues, un autre celui de les comprendre1. Tels étaient les différents effets que produisait dans l’Eglise primitive la communication du Saint-Esprit. Mais ces effets extérieurs ne se produisaient pas chez tous les fidèles. Dieu avait aussi placé dans son Eglise une hiérarchie avec des attributions distinctes : au premier degré étaient les Apôtres ; au second les Prophètes ; au troisième les Docteurs2. Venaient ensuite les dons spéciaux pour faire des miracles, opérer des guérisons, secourir le prochain, gouverner avec sagesse, parler avec éloquence, interpréter les Ecritures : « Tous sont-ils Apôtres? demande saint Paul ; tous sont-ils Prophètes? tous sont-ils Docteurs? tous ont-ils le pouvoir de faire des miracles, de guérir, de parler ou d’interpréter les langues? »

Ces vocations diverses ne doivent point exciter de jalousie entre les frères ; car aucune ne peut servira ceux qui les possèdent s’ils n’ont pas la charité ; et ceux qui ont la charité n’ont rien à envier aux autres, car elle est le couronnement et le résumé de toute la vie chrétienne3.

On doit remarquer les trois ordres hiérarchiques indiqués par saint Paul ; tous trois viennent du Saint- Esprit et sont ainsi d'institution divine. Au premier rang sont les Apôtres, et sous ce nom Paul ne désignait

—

1 Paul, I *Epist. ad Corinth*., XII; 8-10.

2 *Ibid.,* 28-30.

3 *Ibid.,* XIII; 1-13.

pas seulement les Douze, mais tous ceux qui avaient reçu d’eux, ou directement de Dieu, comme lui Paul, la mission d’organiser et de gouverner l’Eglise ; au second degré étaient les Prophètes qui, sans avoir l’autorité apostolique, concouraient à la direction des Eglises et à l’évangélisation sous la haute autorité apostolique ; enfin, au troisième rang, les Docteurs, placés dans chaque Eglise pour y maintenir, par l’enseignement, les doctrines divines reçues des Apôtres et des Prophètes. Les Prophètes et les Docteurs n’avaient point la direction pastorale des Eglises, réservée aux Apôtres et à ceux auxquels ils la confiaient1.

Dans les réunions des fidèles, les pasteurs n’avaient pas seuls le droit de parler et d’enseigner. Les fidèles qui se sentaient inspirés de l’Esprit de Dieu, et même des femmes, prenaient la parole ; mais il arrivait qu’un trop grand nombre voulaient, soit parler, soit interpréter.

Paul donna aux Corinthiens des conseils qui nous révèlent le caractère surnaturel des assemblées des premiers chrétiens. « Lorsque vous êtes assemblés2, si quelqu’un est inspiré pour composer un psaume, un autre pour instruire, un autre pour révéler des secrets divins, un autre pour parler une langue inconnue, un autre pour l’interpréter, que tout se fasse pour l’édification. Si plusieurs ont le don des langues, il ne faut pas que plus de deux ou trois parlent en une langue inconnue, et ils doivent parler l’un après l’autre, et quelqu’un doit interpréter ce qu’ils auront dit. S’il n’y a pas d’interprète, celui qui a le don des langues ne doit pas parler dans l’église. Quant aux Prophètes, deux ou trois seulement doivent parler · que les autres jugent leurs révélations. Si, parmi ceux qui sont assis dans l’assemblée, il en est un qui reçoit tout à coup une révélation, celui qui parlait doit se taire pour l’écouter. « Tous, vous pouvez prophétiser l’un après l’autre pour votre instruction et votre consolation mutuelles. »

—

1 Paul, I Epist. ad Corinth. XIV; Pass. Nous verrons la confirmation de tous ces points dans la suite de nos études sur les divines Ecritures.

2 Ibid., XIV; 26-31.

Cependant les femmes ne devaient pas parler dans l’église1.

Le don des langues était un effet fréquent de la communication du Saint-Esprit ; il était nécessaire pour la prédication de l’Evangile chez tous les peuples. Mais celui qui parlait n’était qu’un écho du ciel ; il ne comprenait pas lui-même ce qu’il disait, de telle sorte que, si un fidèle parlait une langue inconnue dans l’église, en dehors du peuple étranger dont il parlait la langue, il avait besoin d’un interprète qui avait reçu du Saint- Esprit la connaissance de la langue qui était parlée.

C’est grâce à ces dons de l’Esprit de Dieu. que les Apôtres et leurs disciples purent évangéliser toutes les nations du monde dont ils ne connaissaient pas les langues. Le don de prophétie servit surtout au succès de la prédication. Celui qui l’avait reçu pénétrait jusqu’aux plus profonds secrets de l’âme de ceux qui l’écoutaient. Paul le plaçait au-dessus du don des langues. « Si l’Eglise entière se réunit, dit-il2, et si tous parlent diverses langues, des simples ou des infidèles, en vous entendant, diront que vous déraisonnez ; mais si tous prophétisent, et qu’un simple ou un infidèle entre dans rassemblée, on le juge et on le convainc ; les secrets de son cœur sont manifestés; aussitôt, se prosternant, il adorera Dieu et il reconnaîtra que Dieu est en vous. »

La jeune Eglise de Corinthe était déjà troublée par des hérétiques qui niaient la résurrection des morts. Ce dogme était un de ceux qui rencontraient le plus d’opposition dans le monde païen ; nous avons vu comment les Athéniens, en l’entendant prêcher, avaient refusé d’écouter Paul plus longtemps. L’Apôtre exposa aux Corinthiens le dogme chrétien dans toute sa plénitude, et le fit envisager comme la conséquence de la résurrection de Jésus-Christ, nouvel Adam, qui, dans tous ses actes, a été le type de l’humanité régénérée3. Son enseignement était conforme à celui que Jésus-

—

1 Paul, I Epist ad Corinth., XIV; 34.

2 lbid., 23-25

3 Ibid., XV; 1-58.

Christ lui-même avait opposé à l’erreur des saducéens.

Paul resta à Ephèse jusqu’à la Pentecôte1 ; il avait l’intention de partir alors pour la Macédoine2, de se rendre ensuite en Achaïe de passer l’hiver à Corinthe3, et de partir ensuite pour Jérusalem4 avec les aumônes qu’il aurait recueillies pour les pauvres de cette Eglise. Son projet était d’aller de Jérusalem à Rome, car, disait-il, « il faut que je voie Rome5. » Il envoya d’avance Timothée et Eraste6 en Macédoine, et resta à Ephèse jusqu’à l’époque fixée.

—

1 Paul, I Epist ad Corinth., XVI; l.

2 Ibid., 5

3 Ibid., 6.

4 Ibid., 1-4.

5 Act. Apost., XIX; 21.

6 Act. Apost., XIX; 22.

# IV

— Séjour de saint Pierre à Antioche.

— Evodius, premier évêque de cette ville.

— Prédications de Pierre eu Asie, dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce.

— Sylvanus quitte Paul et s’attache à Pierre.

— Mare rejoint Pierre après avoir fondé l'Eglise d’Alexandrie.

— Détails sur cette Eglise.

— Thérapeutes.

— Anianus, premier évêque d’Alexandrie.

— Marc suit Pierre à Babylone.

— Première Epître de Pierre.

— Paul, avant de quitter Ephèse, écrit aux Galatis.

— Il retourne en Macédoine, puis en Grèce.

— Nouveau séjour à Corinthe.

— Epître aux Romains.

— Origines de l’Eglise romaine.

— Nouveau voyage de Paul à travers la Macédoine.

— Paul à Philippes.

— Il écrit sa seconde Epître aux Corinthiens.

— Départ de Philippes.

— Voyage vers Jérusalem ; Troade, Assos, Mitylène, Chios, Samos, Milet.

— Les pasteurs d’Éphèse viennent le trouver en cette ville.

— Discours qu’il leur adresse.

— Voyage de Paul jusqu’à Jérusalem.

— La visite à Jacques et aux anciens.

— Conseil qui lui est donné.

— Il témoigne de son respect pour les rites judaïques.

— Le peuple ameuté contre lui.

— Le tribun romain l’arrache des mains des Juifs.

— Paul devant le sanhédrin.

— Conjuration contre lui.

— Il est envoyé à Césarée pour y être jugé par le gouverneur Félix.

— Rapports de Paul avec Félix.

— Festus est nommé gouverneur de Judée.

— Nouvelles intrigues des Juifs contre Paul.

— L’apôtre comparaît devant Festus et devant Agrippa.

— Il part pour Rome.

— Détails du voyage.

— Son arrivée à Rome.

(Ann. 58 à 62)

Pierre était resté à Antioche après le départ de Paul, et en avait organisé l’Eglise sur le modèle de celle de Jérusalem. Il y établit un évêque qui s’appelait Evodius1. Puis, il évangélisa la province dont Antioche était la capitale et que l’on désignait sous le nom d’Asie. Il parcourut ensuite le Pont, la Galatie, la Cappadoce et la Bithynie2.

Il se trouva peut-être dans ces provinces en même

—

1 Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 21.

2 I Pet. Epist., I; 1; Euseb., Hist. Eccl, III; 1 et 4.

temps que Paul, lors de son dernier voyage en Asie, et l’on peut croire que ce fut alors que Sylvanus, qui était venu de Grèce avec Paul, s’attacha à Pierre1. Il le suivit jusqu’en Babylonie où l’Apôtre se rendit après avoir évangélisé les Juifs de l’Asie centrale.

Ce fut aussi pendant ces courses apostoliques que Marc vint le rejoindre2. Cet homme apostolique était allé en Chypre avec Barnabas, son cousin, lorsque Paul était parti avec Silas. Il revint ensuite trouver Pierre à Antioche. Cet Apôtre l’aimait comme un fils3 ; ses relations avec la famille de Marc étaient anciennes, et c’est chez la mère de ce disciple qu’il s’était rendu d’abord, lorsque l’ange l’avait délivré de sa prison. Marc était trop jeune pour avoir pu suivre Jésus-Christ4 ; après son retour de Pamphile, où il avait abandonné Paul et Barnabas, il s’était probablement attaché à Pierre, qui évangélisait alors la Judée. Lorsqu’il fut revenu de Chypre, Pierre l’envoya en Egypte où il fonda l’Eglise d’Alexandrie.

Cette ville était un des centres les plus brillants du mouvement intellectuel. Elle rivalisait sous ce rapport avec Athènes et Rome. Les Juifs y étaient nombreux et c’est de cette école judaïco-hellénique qu’était sortie la fameuse traduction de la Bible, connue sous le titre des *Septante.* Lorsque Marc arriva dans cette ville pour y prêcher Jésus-Christ, les hommes et les femmes accoururent à l'envi pour l’entendre5. Un grand nombre

—

1 I Pet. Epist., V; 12. — Paul, I Ad Thessal., I; 1 ; — II Ad Thessal., I; 1.

2 Ibid., V; 13.

3 Ibid.

4 Euseb., Hist. Eccl., lib.. III; 39.

5 Euseb., Hist. Eccl., lib. II; 16 et 17. Une antique tradition, admise de tout temps dans l’Eglise entière, fait de saint Mare le premier Apôtre d’Alexandrie et de l’Egypte. Eusèbe s’en est rendu l’écho, et l’on ne peut avoir aucune raison de la contester. Seulement on ne peut offrir que des probabilités sur l'époque de cet apostolat. Dans le second livre d’Eusèbe on le place à la même époque que l’apostolat prétendu de saint Pierre à Rome sous Claudius ; nous avons établi que Pierre n’est pas allé à Rome à cette époque, mais qu’il était à Antioche. Nous en concluons que c’est d’Antioche que Pierre envoya Mare en Egypte et non de Rome. Si, au lieu du mot Rome, on mettait celui d’Antioche dans les chapitres XIV et suivants du second livre d'Eusèbe que nous regardons comme interpolés, on pourrait, sans difficulté, les admettre. Mais, avec le mot *Rome*, ils contredisent d’autres chapitres d'Eusèbe, les monuments les plus anciens et la Sainte Ecriture elle-même.

embrassèrent la foi avec une telle ardeur qu’ils portèrent bientôt jusqu’à la perfection la pratique du christianisme. Il y en eut même parmi eux qui se dépouillèrent de leurs biens, comme les premiers chrétiens de la Judée et qui se retirèrent dans les lieux solitaires pour s’y livrer au travail des mains. On les appela Thérapeutes. Ce titre donnait la double idée de leur piété envers Dieu et des travaux agricoles auxquels ils se livraient.

Il y avait alors à Alexandrie un Juif très-docte nommé Philon. On voit, par ses écrits, qu’il avait fait une étude très-sérieuse de la doctrine chrétienne. Mais, comme les fidèles qui passaient du judaïsme au christianisme conservaient beaucoup d’usages juifs et un grand respect pour la loi de Moïse, Philon ne voulait voir en eux qu’une secte d’Israélites qui tendaient à une perfection plus élevée et qui cherchaient dans les Ecritures des vérités profondes cachées sous les allégories de la lettre. Frappé du genre de vie des Thérapeutes, il crut utile de conserver, dans ses écrits, le souvenir de leurs assemblées, de leurs agapes, de leurs mœurs et de leurs usages1. Comme ils furent le type des solitaires qui peuplèrent plus tard les vastes déserts de l’Égypte et de la Thébaïde, nous devons recueillir quelques-uns des renseignements donnés par Philon2.

Il remarque qu’il y avait des Thérapeutes dans les diverses contrées du monde, mais qu’en Egypte, et surtout aux environs d’Alexandrie, ils étaient plus nombreux qu’ailleurs. Ils étaient partagés en groupes ;et chaque groupe avait un sanctuaire où l’on se réunissait pour les saints Mystères. Tous menaient une vie austère et s’adonnaient à des jeûnes rigoureux. Dès l’origine, l’esprit de pénitence se manifestait, dans l’Eglise chrétienne, par la pratique du jeûne, selon la recommandation et l’exemple de Jésus-Christ. Les Thé-

—

1 Euseb., Hist. Eccl, lib. II; 16, 17, 18. Des historiens n’ont pas admis que les Thérapeutes aient été des chrétiens. Eusèbe n’en doute point.

(V. les chapitres ci-dessus.)

2 Phil., De Vita contemplativa, ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. Il; 17. Phil., Opéra. Edit, Lond., 1742.

rapeutes partageaient leur temps entre la méditation des saintes Ecritures, le chant d’hymnes pieuses et le travail des champs. Il y avait parmi eux des femmes qui conservaient leur virginité et vivaient dans le célibat le plus austère.

On voit, par ces détails, quelle impulsion les prédications de Marc avaient donnée à l’esprit chrétien. Il organisa l’Eglise d’Alexandrie sur le modèle de celles de Jérusalem et d’Antioche, en y plaçant un évêque. Il choisit pour cette dignité Anianus, homme agréable à Dieu et admirable sous tous les rapports, dit Eusèbe1.

Il gouverna l’Eglise d’Alexandrie jusqu’à la quatrième année du règne de Domitien2.

Marc, après avoir fondé l’Eglise d’Alexandrie, revint trouver Pierre et le suivit dans ses courses apostoliques jusqu’à Babylone3.

Cette ville était un centre judaïque très-fameux depuis la captivité des Israélites sur les bords de l’Euphrate4. Pierre, apôtre des Juifs par une vocation spéciale de Dieu5, ne pouvait négliger ceux qui habitaient en grand nombre dans cette ville, capitale de l’Asie, qui avait conservé jusqu’alors sa splendeur6. Il s’y fixa et y fonda l’Eglise chrétienne7. C’est de là qu’il écrivit sa première Epître aux Juifs convertis du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l’Asie ou province d’Antioche, et de la Bithynie. Sylvanus fut le porteur de sa lettre8 ; il appelle cet homme apostolique *un frère fidèle.*

—

1 Euseb., Hist. Eccl., lib. II; 24. Cet historien ne fait commencer l’épiscopat d’Anianus que la huitième année du règne de Néron, peut-être parte que saint Marc ne mourut qu’à cette époque. On peut penser aussi que Marc ne le choisit pour évêque qu’après être revenu à Alexandrie après la mort de saint Pierre, arrivée l’an 67. Le renseignement important, c’est qu’Anianus a été le premier évêque d'Alexandrie. La date de son épiscopat a une moins grande importance.

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 14. La quatrième année de Domitien correspond à l’an 83 de l’ère chrétienne.

3 I Pet. Epist., V; 13.

4 Jos., Antiq. jud., lib XVIII; 12.

5 Paul, Epist. ad Galat., II; 8.

6 Philost., Vit. Apollon. Tyan.

7 I. Pet. Epist., V; 13.

8 Ibid., V; 12. Les partisans de la légende relative à l’épiscopat de saint Pierre à Rome prétendent que par le mot Babylone, dont Pierre se sert dans

Dans cette lettre, Pierre ne prend que le titre d*’Apôtre de Jésus-Christ*1. C’était son plus beau titre ; il n’en désirait point d’autre. Il engage ses chers convertis à ne plus mettre leur confiance dans leur origine, mais en Jésus-Christ, source unique du salut2. Au lieu de se donner lui-même comme *la pierre* de l’Eglise à cause de son nom de Pierre, il enseigne que la pierre est Jésus-Christ3, et que tous les chrétiens indistinctement sont des pierres vivantes qui, placées sur Jésus-Christ, forment une maison spirituelle. Il cite· à l’appui cette prophétie d’Isaïe : « Voici que je place en Sion la pierre principale de l’angle, choisie, précieuse ; celui qui croira en elle ne sera pas confondu. » Cette pierre, ajoute-t-il, qui est placée pour le salut des croyants, est, pour les autres, un rocher contre lequel ils se briseront.

L’enseignement du saint Apôtre est si précis, que l’on peut bien penser que le Saint-Esprit le lui inspira pour prémunir les vrais fidèles contre une fausse doctrine qui a causé à l’Eglise tant de malheurs, et qui devait reposer tout entière sur cette erreur capitale : que l’apôtre Pierre a été *la pierre de l’Eglise.*

—

sa première Epître, il a entendu Rome. On n’a jamais pu donner une preuve, à l’appui de cette interprétation. Saint Pierre n’est allé à Rome qu'a la fin de sa vie : Pέτροs δε év llovry χαϊ Γαλατία xai Βιθυνία Καππαίοχία τι y.ai Ασία νεχηρυχέναι τ',ϊς εν διασπορά Iοοδνίιις εοιζεν" ο; ζαί ΕΓ1Ι ΤΕΛΕΙ εν Ρώιΐί! ενόμενο;, άνεσχολοττίσθιι χατχ ζεοχλός, οΰτω; αυτός αξιώτας ΐτχθεΐν.

(Euseb., Hist. Eccl.,lib. III; 1.)

Saint Grégoire-le-Grand, évêque de Rome au sixième siècle, et qui connaissait parfaitement les vraies traditions de son Eglise pendant les cinq premiers siècles, s’est rendu l’écho de ces traditions en disant que saint Pierre a rendu glorieux le siège de Rome, parce qu'il y est mort ; que le siège d’Alexandrie a été aussi illustré par lui, parce que .Marc, fondateur de cette Eglise, était son disciple; enfin que le vrai siège de Pierre était celui d’Antioche, où il était resté sept ans. « Ipse enim sublimavit sedem in qua etiam quiescere et praesentem vitam finire dignatus est. Ipse decoravit sedem in qua Evangelistam Discipulum misit. Ipse (innavit sedem in qua septem annis, quamvis discessurus, sedit. » (Greg., pap., lib. VII; Epist. XI., ad Eulog. Alexandrin.) Après de tels témoignages peut-on soutenir que le mot Babylone signifie Rome, parce que saint Pierre était à Rome depuis le règne de Claudius, et que c’est de là, par conséquent, qu’il a dû écrire sa première Epître? On donne un fait faux comme preuve à l’appui d’une interprétation. Est-ce sérieux ?

1 l Pet. Epist., I; 1.

2 Ibid., I; l-25.

3 Ibid., II; 4-8.

L’Epître de saint Pierre est surtout morale ; il y appelle aux fidèles de toute classe leurs devoirs sociaux et politiques1. Le christianisme n’avait pour but ni de réformer l'état social, ni le régime politique existant, mais de réformer les vices individuels. C’est par la vertu qu’il devait régénérer le monde, et non pas en s’immisçant en des questions qui ne sont pas de son ressort. Tout état social est bon dès que la vertu est pratiquée par tous ceux qui le composent ; le plus parfait théoriquement est détestable dès que le vice règne dans les individus. Aussi saint Pierre recommande-t-il l’obéissance aux souverains et aux magistrats ; il veut que les esclaves obéissent à leurs maîtres, alors même que ces maîtres sont païens.

Il trace les devoirs des époux2, de tous les hommes à l’égard les uns des autres, et rappelle que les chrétiens entrent dans l’Eglise, l’arche sainte du salut, par le baptême qui, fécondé par la résurrection de Jésus- Christ, les engendre à la vie sublime dont il esquisse les principaux traits, et qui doit être calquée sur celle de Jésus-Christ lui-même3.

En terminant4, saint Pierre s’adresse aux pasteurs des Eglises qu’il avait formées : « Je supplie, dit-il, les anciens qui sont parmi vous, moi leur collègue et le témoin des souffrances du Christ et le confident de sa gloire qui sera révélée dans l’avenir : paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non avec contrainte, mais avec un empressement conforme à la volonté de Dieu ; non pour le motif d’un gain honteux, mais avec désintéressement ; non avec esprit de domination, comme sur un héritage qui vous appartiendrait, mais en vous montrant le modèle sincère du troupeau. Lorsque le Prince des pasteurs viendra, vous remporterez une couronne de gloire qui ne se flétrira point. »

Sous l’inspiration de l’esprit prophétique, saint

—

1 I Pet. Epist., Il ; 9-25

2 Ibid. III ; 1-22

3 Ibid. IV ; 1-19

4 Ibid., V; 1-4.

Pierre apprenait à l’Eglise qu’il n’était que le collègue des autres pasteurs ; qu’il serait sacrilège d’abriter sous son nom des prétentions à une autorité supérieure, à la domination sur l’Eglise qui est l’héritage de Dieu ; des théories de contrainte et de violence ; de prétendus droits au titre de prince des pasteurs, lequel titre n’appartient qu’à Jésus-Christ ; enfin une autre couronne que celle que Jésus-Christ donnera dans l’éternité aux pasteurs fidèles1.

Tandis que saint Pierre évangélisait la Babylonie, Paul quittait Ephèse pour retourner en Grèce. Avant son départ, il fut témoin d’une sédition excitée par des ouvriers dont le travail consistait à fabriquer des objets superstitieux destinés aux pèlerins qui visitaient le temple de Diane2; ils se soulevèrent au cri de : La grande Diane des Ephésiens! et ils cherchaient à ameuter la ville contre les chrétiens qui mettaient leur commerce en péril. Le magistrat les rassembla et réussit à les calmer.

Les chrétiens étaient nombreux à Ephèse, grâce à la prédication et aux miracles de Paul. Ces miracles lui avaient attiré tant d’admiration3, que les linges dont il s’était servi étaient saisis avec empressement et appliqués sur les malades qui étaient guéris. Sept Juifs, fils d’un chef de prêtres nommé Scéva, pensaient qu’ils seraient aussi puissants que Paul, en se servant de son nom et de celui de Jésus-Christ pour chasser les démons. « Je connais Jésus, leur répondit l’Esprit immonde, et je sais qui est Paul. Mais vous, qui êtes-vous? » Et au même instant, le possédé qu’ils voulaient délivrer, se jeta sur eux, déchira leurs vêtements et leur fit de graves blessures.

Ce fait remplit de crainte les Ephésiens. Parmi eux il y en avait un grand nombre qui s’adonnaient à la magie. Ils y renoncèrent pour embrasser la foi, confessèrent leurs péchés et brûlèrent les livres de leur art

—

1 Nous pensons que la seconde Epître de saint Pierre fut écrite à Rome, lorsqu’il s’y trouva avec saint Paul. Nous l’analyserons quand nous serons arrivé à l’époque où nous présumons qu’elle fut écrite.

2 Act. Apost., XIX ; 23-40.

3 Ibid., 11-20.

coupable. On estima que les livres brûlés montaient à la somme énorme de 50,000 deniers1.

Avant de quitter Ephèse, Paul écrivit aux Galates. Il avait eu de grands succès parmi eux, et de nombreux gentils s’étaient convertis à la foi. Mais, lorsque l’Apôtre les eut quittés, arriva un faux docteur qui leur persuada de se faire circoncire, sous prétexte que cette cérémonie était obligatoire et nécessaire au salut. On a vu que les Apôtres qui montraient le plus de respect pour la loi mosaïque, comme Jacques-le-Juste, Pierre et Jean, ne regardaient pas la circoncision comme obligatoire, et que les gentils en avaient été formellement dispensés au concile de Jérusalem. Mais le fanatisme de certains Juifs convertis était tel, que la décision de la vénérable assemblée n’était pas à leurs yeux une règle sûre, et ils osaient même invoquer en leur faveur l’autorité de Jacques-le-Juste, de Pierre et de Jean, quoique ces Apôtres professassent, au fond, la même doctrine que Paul, et eussent condamné leurs excès au concile de Jérusalem.

Paul rappela ce grand fait au début de son Épître, et s’appliqua à faire comprendre aux Galates que Jésus- Christ est l’unique source de salut ; que la circoncision, permise aux Juifs, comme rite extérieur, n’avait aucune valeur au point de vue chrétien, et que les Galates avaient eu tort de se laisser séduire par un faux docteur qui leur avait fait croire que le salut n’avait pas son principe unique dans la foi en Jésus-Christ2. La lettre entière est l’exposition de cette doctrine. On y trouve des détails historiques très-importants, et que nous avons recueillis comme on l’a vu précédemment.

Lorsque Paul quitta Ephèse, la foi y avait fait des progrès considérables et s’y était solidement établie. Malgré ces succès, l’Apôtre y avait été abreuvé d’amertume à cause de la haine de ses ennemis ; son courage avait faibli au point de lui inspirer le dégoût de la vie3.

Lorsqu’il eut fait ses adieux aux frères, il partit pour

—

1 Environ 10,000 francs.

2 Paul, Epist. ad Galat.

3 Paul, II Epist. ad Corinth., I; 8.

la Macédoine1. Après avoir parcouru ce pays, il alla en Grèce où il resta trois mois. Pendant ce temps, il visita Corinthe, et c’est de cette ville qu’il écrivit sa Lettre aux Romains2. Etant en Grèce, il avait reçu des fidèles qui habitaient Rome une lettre dans laquelle ils le priaient de les venir visiter. Ce fut pour leur répondre que Paul leur écrivit. Son épître est importante, non- seulement au point de vue doctrinal, mais encore à titre de document historique, car on y trouve les origines de l’Eglise de Rome.

A l’époque où elle fut écrite, il n’y avait pas encore à Rome d’Èglise proprement dite. Un assez grand nombre de chrétiens, originaires de divers pays et convertis pour la plupart par Paul, y avaient formé plusieurs groupes, et leurs vertus étaient célèbres dans le monde entier3. Ces chrétiens se réunissaient dans des maisons particulières pour prier ensemble ; mais ils n’avaient à leur tête ni évêques, ni prêtres, ni diacres. Aussi Paul, adresse-t-il simplement sa lettre *à ceux qui sont à Rome*4, sans leur donner aucun des titres qui étaient dès lors en usage pour désigner les pasteurs des sociétés chrétiennes. Ces chrétiens étaient des Juifs Hellènes, c’est pourquoi l’Apôtre s’est principalement appliqué, dans sa lettre, à établir que Dieu, étant le Dieu de tous, les chrétiens de Rome devaient considérer les gentils comme appelés aussi bien qu’eux à l’Evangile ; et il s’excuse d’avoir traité un tel sujet, parce qu’il était l'*Apôtre des gentils*5.

Il faut remarquer que la lettre de saint Paul n’a été qu’une réponse aux vives sollicitations des chrétiens de Rome, qui sentaient le besoin d’être constitués en Eglise régulière, et qui, dans ce but, s’étaient adressés à Paul, connu du plus grand nombre d’entre eux. La

—

1 Act. Apost., XX ; 1-3. Le premier voyage, commencé en 52, avait, duré jusqu'en 53, comme nous l’avons remarqué. Paul resta à Ephèse trois ans (Act., XX ; 31), c’cst-à-dire jusqu’en 58. Le second voyage en Grèce concorde avec cette année.

2 Origen., Præfat. in Comment. Epist. ad Rom.

3 Epist. ad Rom., I; 8.

4 Ibid., I; 7.

5 Ibid., VII; 1; XV; 15.

réponse de Paul fut portée par Phœbé, diaconnesse de Cenchrée. Cette localité, située près de Corinthe, était considérée comme le port de cette ville. Paul appelle la pieuse Phœbé sa sœur, et la recommande instamment aux Romains1.

Parmi ceux-ci étaient Priscilla, nommée aussi, par abréviation, Prisca, et son mari Aquilas, coopérateurs de Paul en Asie, qui avaient été ses hôtes à Corinthe et à Ephèse, et qui avaient quitté cette dernière ville pour retourner à Rome. Leur maison, à Rome, était un centre de réunion ; Epainetos, le premier Asiatique converti à l’Evangile ; Marie, qui avait beaucoup travaillé pour les chrétiens de Rome ; Andronicus et Junia, parents de Paul, convertis avant lui et qui avaient été prisonniers avec lui ; Amplias, que l’Apôtre appelle son *très-cher ;* Urbanus, son coopérateur, et Stachys, son ami ; Apellès, un disciple fidèle du Christ.

Ces chrétiens se réunissaient dans la maison de Priscilla et d’Aquilas.

Un autre groupe se réunissait dans la maison d’Aristobulos2. Paul les salue et nomme en particulier son cousin Hérodion.

Un troisième groupe se réunissait dans la maison de Narcisse3. Parmi eux, l’Apôtre nomme Tryphainas et Tryphosas, très-zélés pour le service du Seigneur ; une femme qu’il appelle sa *très-chère* Persis, laquelle travaillait aussi beaucoup pour Dieu ; Rufus, un élu du Seigneur, et sa mère, que Paul appelle la sienne.

Un quatrième groupe était composé de Asyncritos, Phlégon, Hermas, Patrobas et Hermès4.

Enfin, Paul désigne un cinquième groupe dont les principaux membres étaient : Philologos, Julia, Néréas et sa sœur, et Olympas5.

On peut croire que les premiers chrétiens de Rome se réunissaient ainsi en plusieurs maisons différentes,

—

1 Epist. ad Rom., XVI; 1-2.

2 Ibid., XVI ; 10.

3 Ibid.. XVI; 11.

4 Ibid., XVI; 14.

5 Ibid.. XVI: 15

afin de ne pas éveiller les soupçons de leurs ennemis. Ils étaient tellement sur leurs gardes, que les autres Juifs, originaires de Palestine et qui se trouvaient à Rome, ignoraient qu’ils professaient le christianisme1. C’est pourquoi ces derniers n’avaient même pas entendu parler de l’Evangile lorsque, quatre ans après, Paul arriva à Rome.

L’analyse doctrinale de l’Épitre de saint Paul aux Romains nous renseignera parfaitement sur les questions touchant lesquelles ces premiers chrétiens avaient besoin d’enseignement.

Constatons d’abord un fait important : c’est qu’en l’an 58, d’après le témoignage de Paul lui-même, aucun Apôtre n’avait encore évangélisé Rome. « Je désire ardemment, dit-il aux Romains, aller vous voir, afin de vous faire participer à la grâce spirituelle et vous affermir au moyen de l’apostolat qui m’a été confié, pour faire connaître le Christ à tout l’univers2. Je veux en outre me consoler avec vous dans la foi qui nous est commune, remplir à Rome ma mission et y faire quelque récolte comme dans les autres lieux que j’ai évangélisés ; car je suis débiteur envers les Grecs et envers les barbares, et je désire évangéliser à Rome même, car je ne rougis pas de l’Evangile3. »

Paul nous apprend ailleurs4 qu’il n’allait jamais semer la parole évangélique dans les lieux cultivés par d’autres Apôtres5.

—

1 Act. Apost.

2 Paul, Epist. ad Rom., I; 1-6 ; 10-11.

3 Ibid., I; 12-13-15.

4 Ibid., XV; 20.

5 Ainsi tombe, devant le témoignage précis de saint Paul, l'affirmation de quelques historiens qui prétendent que saint Pierre était déjà évêque de Rome depuis le règne de Caligula, c’est-à-dire depuis environ dix-huit ans. Si saint Pierre était déjà évêque de Rome depuis dix huit ans, comment concilier une pareille assertion avec le témoignage positif de saint Paul, qui parle de Rome comme n’ayant pas encore été évangélisée l’an 58; avec le désir dos fidèles de Rome qui appelaient saint Paul pour les instruire et les constituer en Eglise ; avec l’état de la société chrétienne à Rome, divisée en petits groupes de fidèles, et privée de pasteurs? L'assertion louchant l’épiscopat de saint Pierre à Rome est donc positivement contraire à la sainte Ecriture. Le témoignage de l'histoire vient s’ajouter à celui de la sainte Ecriture pour détruire cette erreur. Eusèbe, parlant des pays évangélisés par les Apôtres, s’exprime ainsi, comme nous l’avons vu plus haut : « On pense que Pierre

« Je ne rougis pas, continue Paul, d’aller à Rome, malgré sa réputation de sagesse ; et quelle sagesse ! » Il fait alors un tableau affreux de la corruption de cette capitale de l’Empire.

Dans le chapitre deuxième, Paul s’adresse aux Juifs qui faisaient aux païens les graves reproches qu’ils méritaient, et qui se flattaient en même temps d’être sauvés au moyen de la loi mosaïque. Il répond à ce préjugé en disant que ce n’est pas la loi qui sauve, mais son observation. En effet, si les Juifs possédaient la loi de Moïse, les païens possédaient la loi naturelle qui vient également de Dieu. S’ils observaient cette loi, ils étaient sauvés aussi bien que les Israélites qui observaient la loi de Moïse.

Jésus-Christ avait répondu dans le même sens aux Juifs qui s’imaginaient mériter le salut parce qu’ils étaient fils d’Abraham. « Faites les œuvres d’Abraham, avait-il dit, et vous participerez à sa justification. »

De même saint Paul dit aux Israélites qui mettaient leur confiance dans la circoncision : « C’est en vain que vous regardez ce rite extérieur comme moyen de salut, si vous n’observez pas la loi dont il est le signe. Un circoncis est condamné s’il n’est pas fidèle à cette loi, et l’incirconcis est sauvé s’il est fidèle à la loi naturelle.

«Aujourd’hui, ajoute l’Apôtre, l’Evangile est offert

—

prêcha aux Juifs répandus dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l’Asie. A la fin, venant à Rome, etc. (Euseb., Hist. Eccl., lib. III, c. 1.) Le même historien, dans un autre endroit (Ibid., c. IV) ne mentionne que les mêmes pays comme ayant, été évangélisés par Pierre, et ne parle pas de Rome. Il est vrai que l’on trouve au livre II de l'Histoire ecclésiastique d’Eusèbe deux chapitres (XIV et XV), dans lesquels il est fait mention de la prédication de saint. Pierre à Rome, où il se serait trouvé sous Claudius, et y aurait vu le Juif Philon. Mais ces chapitres nous paraissent avoir été interpolés ou ajoutés aux récits primitifs d’Eusèbe par la main d’un faussaire. Dans le cas où l'on soutiendrait une opinion contraire, il faudrait expliquer la contradiction qui se trouverait dans Eusèbe. Les raisons qui nous portent à croire ces chapitres interpolés, c’est que l’on y trouve un genre de narration et des expressions qui ne sont point habituels à cet historien; que le récit de la prédication de Pierre à Rome est tout à fait un hors-d’œuvre dans l’endroit où il est placé; et qu’Eusèbe n’y donne pas, comme c’est son habitude, les preuves à l’appui de la narration. Si l’on veut absolument qu’Eusèbe. se soit contredit à propos de l’arrivée de saint Pierre à Rome, son témoignage devra être abandonné. Alors les partisans de l’épiscopat de saint Pierre à Rome n’auront plus aucune preuve à l’appui de leur assertion, puisque tous les témoignages qu’ils peuvent invoquer ne sont appuyés que sur le livre II d’Eusèbe. Leur thèse n’en sera donc pas mieux établie.

aux uns et aux autres comme complément de l’une et l’autre loi ; et c’est d’après l’Evangile que Juifs et païens seront jugés. »

Saint Paul développe ensuite les motifs qui ont rendu l’Evangile nécessaire1. Les Juifs étaient certainement supérieurs aux gentils, mais ils n’ont pas été plus fidèles à la loi révélée par Moïse que les autres ne l’ont été à la loi naturelle. C’est pourquoi tous ont eu un égal besoin de réhabilitation, laquelle ne peut exister qu’en Jésus-Christ, pour ceux qui embrassent l’Evangile ou la foi nouvelle.

Cette foi détruit-elle les lois mosaïque et naturelle? Non; elle les confirme au contraire. Elle se présente au nom de. Dieu, auteur de ces deux lois, du Dieu des Juifs, du Dieu des gentils, qui veut les sauver les uns et les autres.

C’était un préjugé, chez les Juifs2, que la loi mosaïque justifiait par elle-même sans la foi. C’est une grave erreur ; la loi n’était pas un moyen fatal de justification; ceux-là seulement qui ont eu foi en la pratiquant ont été sauvés.

Ce n’est que par la rédemption de Jésus-Christ3 que l’humanité sera sauvée, car c’est par elle que la masse perdue en Adam sera remplacée par la masse rachetée en Jésus-Christ.

Le moyen d’entrer dans la masse rachetée, c’est le baptême4. Mais le baptême ne sauvera pas plus que la circoncision, si les actions ne sont pas conformes à la foi dont le baptême est le signe ; si on ne s’identifie pas à Jésus-Christ en vivant en chrétien. Le baptême fait le chrétien, comme la circoncision faisait le Juif ; mais il ne sauvera pas plus le chrétien que la circoncision ne sauvait le Juif, si la vie n’est pas sainte.

Saint Paul, s’adressant à des Juifs, s’applique à leur faire bien comprendre la différence qui existe entre les

—

1 Paul, Epist. ad. Rom., III.

2 Ibid.. IV.

3 Ibid., V.

4 Ibid., VI.

deux lois mosaïque et évangélique1; il fait le tableau des opérations de la grâce dans le cœur de ceux qui, étant séparés de la masse de perdition, sont incorporés à Jésus-Christ.

Il regrette2 que les Juifs ses frères n’aient pas répondu au décret d’élection dont ils avaient été l’objet de la part de Dieu. Mais, ayant été infidèles à leur vocation, Dieu, qui est libre, en a choisi d’autres.

Du reste, le choix des gentils avait été prédit3. Le Juif intelligent doit donc comprendre que l’Evangile est pour tous les peuples sans distinction.

Cependant, Dieu n’a pas repoussé son peuple4; s’il appelle les gentils à l’Evangile, à plus forte raison y appelle-t-il les Juifs qui forment son peuple de prédilection.

Ceux auxquels Paul s’adressait ayant répondu à cette vocation, il leur adresse les exhortations les plus pathétiques5, pour qu’ils vivent en vrais chrétiens en ne formant ensemble qu’un seul corps, en s’aimant les uns les autres comme des frères.

C’est dans la pratique des plus purs préceptes de la morale qu’il faut faire consister la vie sainte et non dans les observances de la loi mosaïque, touchant lesquelles on possède une entière liberté6. Toutes les pratiques extérieures ne sont rien si elles ne sont pas vivifiées par la foi.

En terminant son Epître, saint Paul explique aux Romains pour quel motif il leur a donné de tels enseignements. Etant l’Apôtre des gentils7, il doit prendre leur parti contre les Juifs, qui prétendaient qu’ils n’ont pas été appelés a l’Evangile, ou qu’ils doivent être soumis aux observances de la loi mosaïque. Puis, il salue affectueusement les chrétiens de Rome, et en particulier ceux que nous avons nommés ci-dessus.

—

1 Paul, Epist. ad Rom., VII; VIII.

2 Ibid., IX.

3 Ibid., X.

4 Ibid., XI; XII.

5 Ibid., XIII.

6 Ibid., XIV.

7 Ibid., XV.

Outre la doctrine générale qui ressort de cette Epître, on peut y remarquer la profession des vérités fondamentales du christianisme et les institutions qui forment la base de l’Eglise : la divinité de Jésus-Christ1 ; la rédemption de l’humanité par le Christ2 ; le baptême nécessaire à la justification3 ; les bonnes œuvres nécessaires4; les œuvres légales et les rites extérieurs inutiles sans la foi; cette foi a pour objet non-seulement les dogmes, mais les *faits* divins, et en particulier la résurrection de Jésus-Christ5. Les ordres sont indiqués comme la base de la constitution de l’Eglise, et l’apostolat comme supérieur aux autres dans le ministère6. Enfin la sainte Ecriture doit être lue par tous les fidèles pour leur consolation et leur instruction7.

Saint Paul ne put réaliser son projet d’évangélisation de Rome que quatre ans après avoir écrit sa lettre.

Les Juifs de Corinthe ayant su qu’il devait s’embarquer pour la Syrie, lui tendirent des pièges. Pour -y échapper, il prit une autre route et se dirigea vers la Macédoine8. Il fut accompagné de Sopater, fils de Pyrrhus de Bœrée, et des Thessaloniciens Aristarchos et Secundus ; de Caïus de Derbe, de Timothée et des Asiatiques Tychicos et Trophime.

Il se rendit ensuite seul à Troade. N’y ayant pas trouvé Titus, auquel il avait donné rendez-vous dans cette ville, il en ressentit beaucoup de chagrin et retourna en Macédoine9. Titus alla l’y trouver et partit pour Corinthe avec deux autres compagnons de Paul10.

Arrivé à Philippes, capitale de cette province, Paul écrivit sa seconde Epître aux Corinthiens. Timothée la signa avec lui et elle était destinée non-seulement à l’Eglise de Corinthe, mais à tous les saints qui étaient

—

1 Paul, Epist. ad Rom., 1; 3; IX; 5

2 Ibid., V.

3 Ibid., VI; 3.

4 Ibid., VI.

5 Ibid., I; 4; X; 9.

6 Ibid., I; l-5; XII; 6 et seq.

7 Ibid., XV; 4-5.

8 Act. Apost., XX; 3-4.

9 Paul., II Epist, ad Corinth., II; 12-13.

10 Ibid., VIII ; 6-10-18-22.

en Achaïe1. Paul, obligé de quitter Corinthe et d’aller en Macédoine pour échapper aux embûches de ses ennemis, avait l’intention de laisser passer l’orage et de revenir à Corinthe s’embarquer pour la Judée2 ; mais il ne put réaliser ce projet ; c’est pourquoi il prit le parti d’écrire sa lettre.

Il eut pour principal but de répondre aux reproches dont il était l’objet. Cette lettre est empreinte d’une grande tristesse, ce qui donnerait à penser qu’à Corinthe des chrétiens judaïsants le poursuivaient de leurs calomnies, comme ils avaient commencé à le faire à l’époque du concile de Jérusalem, et qu’ils cherchaient à entraver son apostolat; c’est pourquoi il justifie cet apostolat et s’applique à démontrer que c’est par suite d’une obstination aveugle que l’on voulait imposer le joug de la loi mosaïque à ceux que la loi nouvelle avait rendus libres des observances judaïques3.

Pour enseigner leur opinion, ses adversaires ne craignaient pas d’altérer la parole de Dieu4. Quant à lui, il ne prêche point ses opinions, mais Jésus-Christ, sauveur, rédempteur, rénovateur de l’humanité, et il le prêche malgré la persécution dont il est continuellement assailli5.

La première lettre de Paul avait contristé les Corinthiens ; mais il leur avait rappelé leur devoir et ils avaient corrigé les abus qu’il leur avait signalés. L’Apôtre les en félicite et leur donne les témoignages les plus vifs de son amour paternel ; il les engage à venir en aide à leurs frères qui étaient dans la pauvreté6. Il avait en vue les chrétiens de la Judée auxquels il voulait aller porter les secours qu’il avait recueillis dans les diverses Eglises. Celles de la Macédoine, pauvres elles- mêmes et persécutées, lui avaient remis des aumônes

—

1 Paul, II Epist. ad Corinth., I; 1.

2 Ibid., 13-16

3 Ibid., I, II, III, IV.

4 Ibid., III; 17; IV; 2.

5 Ibid., IV, V, VI.

6 Ibid., VI, VII.

abondantes, et il le dit aux Corinthiens pour les engager à imiter un si bel exemple1.

L’Eglise de Corinthe étant troublée par de faux apôtres, Paul relève le caractère divin de son apostolat2, et compare hardiment sa vie à celle de ses adversaires. « Ils sont Hébreux, dit Paul, et moi aussi ; ils sont Israélites, et moi aussi ; ils sont de la race d’Abraham, et moi aussi ; ils sont les ministres du Christ, je le dirai au risque de paraître moins sage, je le suis plus qu’eux3. » Ces paroles ne laissent aucun doute sur le caractère de ses adversaires. Il oppose son ministère divin au ministère tout humain de ses adversaires, et il termine sa lettre en conjurant ses chers Corinthiens de lui épargner la peine d’user contre eux de l’autorité divine dont il était investi4.

Après avoir écrit cette lettre, Paul se rendit à Troade avec Luc5. Il avait envoyé d’avance en cette ville ses autres compagnons Sopater, Aristarchos, Secundus, Caïus, Timothée, Tichicos et Trophime ; il partit lui- même de Philippes après Pâques, et, en cinq jours, arriva à Troade où il resta sept jours. La veille de son départ, qui était le dimanche, il engagea une discussion après avoir célébré avec ses compagnons la *fraction du pain,* c’est-à-dire la cène du Seigneur. Son discours dura jusqu’au milieu de la nuit. Pendant qu’il parlait, un jeune homme nommé Eutichos s’endormit et tomba, du troisième étage, par une fenêtre sur laquelle il était assis. Paulle ressuscita ; puis il prit quelque nourriture, continua à prêcher jusqu’au matin et partit. Il alla par terre à Assos. Ses compagnons s’y rendirent par mer, et tous ensemble ils abordèrent à Mitylène. Le lendemain, ils arrivaient à Chios, un jour après à Samos, et le jour suivant à Milet. Paul n’avait pas voulu passer à Ephèse, de peur de s’arrêter trop longtemps en Asie, car il voulait, s’il était possible, arriver à Jérusalem pour la Pentecôte. De Milet, il en

—

1 Paul, II. Εpist. ad Corinth, VIII, IX.

2 Ibid.., X, XI.

3 Ibid., XI; 22,23.

4 Ibid., XII ; XIII.

5 Act. Apost., XX; 4-38.

voya chercher les pasteurs de cette Eglise. Ceux-ci étant arrivés, Paul leur adressa ces paroles :

« Vous savez comment, depuis le premier jour que je suis entré en Asie, j’ai agi constamment au milieu de vous, servant le Seigneur en toute humilité, dans les larmes et dans les épreuves que me suscitèrent les Juifs ; comment je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile, vous évangélisant, vous instruisant en public; rendant témoignage en présence des Juifs et des gentils, au repentir qu’ils devaient offrir à Dieu, et à la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Maintenant, esclave de l’Esprit, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m’arriver en cette ville, sachant seulement que le Saint-Esprit me fait annoncer, dans toutes les villes où je passe, que des chaînes et des tribulations m’attendent à Jérusalem. Mais je ne crains rien et je n’estime pas plus ma vie que ma personne, pourvu que j’accomplisse ma course et le ministère de la parole que j’ai reçu du Seigneur Jésus et qui consiste à attester l’Evangile de la grâce de Dieu.

« Maintenant, je sais que vous ne me verrez plus, vous au milieu desquels j’ai passé en prêchant le royaume de Dieu. C’est pourquoi je vous certifie aujourd’hui que je ne suis point responsable du mal qui vous arriverait, car je n’ai point hésité à vous annoncer tout le plan divin. Veillez donc sur vous et sur tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis surveillants1 pour gouverner l’Eglise de Dieu qu’il a acquise par son sang. Je sais qu’après mon départ des loups rapaces viendront parmi vous et n’épargneront pas le troupeau. Quelques-uns d’entre vous enseigneront des choses

1 On lit en cet endroit le mol episkopos, évêques ou surveillants. Le titre d’Evêque est réservé au premier pasteur d’une Eglise ; mais, primitivement, il désignait aussi bien les prêtres ou anciens que les évêques. Ces derniers étaient appelés quelquefois anges, comme on le voit dans l'Apocalypse. Le mot *anges* signifie messagers et a le même sens que Apôtres, envoyés ; ou Evangélistes, bons *messagers*. L’Episcopat proprement dit est la continuation de l'apostolat dans l'Eglise. Des théologiens ont cité les paroles de Paul aux pas- leurs d’Ephèse comme une preuve en faveur de l’autorité épiscopale. Ces paroles n’ont pas le sens qu’on leur a attribué. Il n’y avait pas alors d’évêque à Ephèse. Plus tard, Paul chargea son disciple Timothée de donner à cette Eglise une organisation régulière.

perverses et gagneront des disciples. C’est pourquoi je vous recommande de veiller, conservant le souvenir des enseignements que j’ai donnés à chacun de vous, lorsque, pendant trois ans, je vous ai instruits jour et nuit malgré mes tribulations.

« Maintenant, je vous recommande à Dieu et au Verbe de la grâce, qui peut terminer l’édifice de votre institution et vous donner l’héritage avec tous ceux qu’il a sanctifiés. Vous le savez, je n’ai désiré ni l’or, ni l’argent, ni les vêtements d’aucun d’entre vous. Ces mains m’ont fourni le nécessaire à moi et à ceux qui étaient avec moi. Je vous ai montré comment il fallait travailler pour venir en aide aux faibles et se souvenir de cette parole du Seigneur Jésus : « Il y a plus de bonheur à donner qu’à recevoir. »

Paul, après avoir ainsi parlé, se mit à genoux et pria avec tous ceux qui l’avaient écouté. Les Ephésiens se jetèrent au cou de l’Apôtre et l’embrassèrent en répandant d’abondantes larmes. Ce qui les remplissait de douleur, c’est qu’il leur avait dit qu’ils ne le verraient plus. Ils le conduisirent jusqu’au navire.

Paul et ses compagnons s’arrachèrent avec peine des étreintes des bons pasteurs d’Ephèse1 ; ils arrivèrent le même jour à Cos, le lendemain à Rhodes, puis ils touchèrent le continent à Patare. Ayant trouvé un navire qui appareillait pour la Phénicie, ils y prirent place ; ils passèrent en vue de l’île de Chypre, qu’ils laissèrent sur la gauche, et se dirigèrent en droite ligne sur Tyr, où le vaisseau devait laisser sa cargaison. Ils trouvèrent à Tyr des disciples qui, dans un esprit prophétique, disaient à Paul de ne pas aller à Jérusalem. Après un séjour d’une semaine, Paul se dirigea vers le rivage. Les chrétiens de ; Tyr, avec leurs femmes et leurs enfants, l’accompagnèrent jusqu’au vaisseau. Tous ensemble prièrent sur le rivage, et les Tyriens ne rentrèrent dans la ville qu’après avoir vu l’Apôtre s’embarquer.

De Tyr, il navigua vers Ptolémaïde ; il y salua les

—

1 Act XXI ; 1-10.

frères et resta un jour avec eux. Il arriva un jour après à Césarée où demeurait l’évangéliste Philippe, un des sept diacres choisis par les Apôtres. Ce vénérable personnage avait quatre filles qui étaient vierges et auxquelles le Saint-Esprit avait accordé le don de prophétie. Paul et ses compagnons restèrent plusieurs jours chez Philippe. Pendant ce temps arriva de Judée un prophète nommé Agab. Etant entré chez, Philippe, il prit la ceinture de Paul ; s’étant attaché avec cette ceinture les pieds et les mains, il dit : « Voici ce que dit le Saint-Esprit : « L’homme auquel cette ceinture appartient sera lié ainsi à Jérusalem par les Juifs qui le livreront aux gentils. »

En entendant ces paroles, les compagnons de Paul et les chrétiens de Césarée priaient l’Apôtre de ne pas aller à Jérusalem. Paul leur répondit : « Pourquoi pleurer ainsi et m’attendrir ? Je suis prêt, non-seulement à supporter les chaînes, mais à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. » Comme on ne pouvait lui faire changer de résolution, tous dirent : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

La suite de Paul s’augmenta de plusieurs chrétiens de Césarée, qui emmenèrent avec eux un ancien disciple, Cypriote d’origine, nommé Mnason, chez lequel Paul et ses compagnons devaient loger à Jérusalem.

Les frères qui habitaient cette ville reçurent l’Apôtre et sa suite avec empressement. Le lendemain de son arrivée, Paul alla avec ses compagnons dans la maison de Jacques, où tous les anciens s'étaient assemblés. Il leur adressa ses salutations fraternelles et leur raconta en détail ce que Dieu avait fait par son ministère parmi les gentils. Après l’avoir écouté, toute rassemblée rendit grâces à Dieu ; puis on dit à Paul : « Frère, tu vois combien de milliers de Juifs ont embrassé la foi, lesquels, cependant, sont zélés pour la Loi. Ils ont entendu dire que tu enseignais aux Juifs dispersés parmi les gentils qu’ils doivent abandonner Moïse, cesser de circoncire leurs enfants et d’observer les prescriptions légales. Que faut-il faire? Les assembler, car ils sauront que tu es arrivé ; et tu feras ce que nous allons te

dire : Il y a ici quatre hommes qui ont fait un vœu ; joins-toi à eux et observe avec eux les purifications légales ; paye pour eux la rétribution fixée pour qu’ils se rasent la tête, et tous sauront ainsi que ce que l’on a dit de toi est faux, et que toi-même tu continues à observer la Loi. Quant aux gentils qui ont embrassé la foi, nous avons notifié la décision adoptée et qui les oblige seulement à s’abstenir des viandes consacrées aux idoles, du sang et des chairs des animaux étouffés, et de la fornication. »

Paul n’eut aucune peine à se rendre à ce conseil. Il avait lui-même observé la loi en plusieurs circonstances, et il pensait que les Juifs chrétiens pouvaient continuer à en observer les rites. Timothée, qui n'était Juif que par sa mère, avait été circoncis par lui ; dans ses prédications il s’était confirmé aux décisions du concile de Jérusalem. Touchant les observances légales, ses doctrines ne différaient ni de celles des autres Apôtres, ni de celles de l’évêque de Jérusalem, religieux observateur de la loi mosaïque. Seulement, il n’entendait pas que l’on obligeât les gentils à se faire Juifs pour devenir chrétiens, et il pensait que l’on pouvait avoir des rapports de communion avec les gentils devenus chrétiens sans encourir les souillures légales.

Jacques et les Anciens de Jérusalem ne blâmèrent point cette doctrine ; ils traitèrent même en frères, non-seulement les Juifs chrétiens, mais les anciens païens, comme Trophime d’Ephèse, qui avait accompagné Paul à Jérusalem,

Paul ayant pris avec lui les quatre hommes qui avaient un vœu à accomplir, se purifia avec eux, entra dans le temple le jour suivant et indiqua le moment où, la purification étant accomplie, l’offrande serait présentée pour chacun d’eux.

Pendant les sept jours de purification prescrits par la Loi, des Juifs d’Asie arrivèrent à Jérusalem. Ayant aperçu Paul dans le temple, ils ameutèrent le peuple et saisirent l'apôtre en criant : « Au secours, Israélites ! C’est là l'homme qui déclame partout contre le peuple

juif contre la loi et contre le temple Il a osé conduire ici des gentils et profaner ce saint lieu. »

Ils faisaient allusion à Trophime d’Ephèse, qu’ils avaient aperçu dans la ville. Ils pensaient qu’ils l’avaient amené au temple. La ville entière se souleva, et le peuple accourut en fouie. Paul fut traîné en dehors du temple dont on ferma les portes. Quelques personnes coururent annoncer au tribun qui commandait la cohorte de garde que l’on voulait tuer Paul et que toute la ville était en émoi. Cet officier courut aussitôt avec des soldats et des centurions au lieu du tumulte. A la vue du tribun et des soldats, on cessa de frapper Paul. Le tribun, s’approchant de lui, ordonna de le lier à double chaîne ; puis, il lui demanda qui il était et ce qu’il avait fait. La foule jetait des cris confus. Le tribun, ne pouvant rien entendre dans un pareil tumulte, ordonna de conduire Paul à la forteresse. La foule se précipita sur lui avec un tel acharnement que les soldats furent obligés de le porter pour l’arracher à la violence de la populace ; une foule immense Le suivait en criant : « Tue-le ! » Paul, entré dans la forteresse, dit au tribun : « Veux-tu me permettre de te dire un mot ? — Sais-tu le grec ? répondit le tribun. N’es-tu pas cet Egyptius qui a causé du trouble ici il y a quelques jours, et qui a emmené avec lui au désert quatre mille brigands1 ? — Non, lui répondit Paul ; je suis Juif, il est vrai; mais citoyen de Tarse, ville assez importante de la Cilicie. Permets-moi j je t’en prie, de parler au peuple. » Ayant obtenu cette permission, Paul se tint debout sur les degrés de la forteresse, fit signe au peuple qu’il voulait parler, et, ayant obtenu le silence, parla ainsi en langue hébraïque :

« Mes frères et mes pères, écoutez ma justification. »

En entendant qu’il parlait hébreu, la foule fit un silence plus profond encore. Paul continua ainsi :

« Je suis Juif, natif de Tarse, en Cilicie; mais, élevé

—

1 Josephe (Antiquit. Jud , lib. XX; c. VI) rapporte qu’un individu nommé Egyptius ou l'Egyptien, fanatisa une foule d'ignorants, aux yeux desquels il se faisait passer pour un prophète. Félix tua un grand nombre de ces malheureux, mais leur chef s’était échappé.

en cette ville, et instruit dans la vérité de la loi de mes pères par Gamaliel ; j’étais aussi zélé pour cette loi que vous pouvez l’être aujourd’hui, car j’ai poursuivi jusqu’à la mort ceux qui avaient suivi une autre voie, les chargeant de chaînes, hommes et femmes, et les jetant en prison. Le grand prêtre et les Anciens peuvent l’attester, eux qui m’avaient remis des lettres pour aller à Damas, et en ramener à Jérusalem, chargés de chaînes, ceux que je jugeais dignes de punition. Lorsque je me rendais à Damas pour remplir cette mission, je fus environné tout à coup, en plein jour, d’une lumière éclatante qui venait du ciel. Je tombai à terre et j’entendis une voix qui me disait : «Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu? » Je répondis : « Maître, qui es-tu ? » La voix me répondit : « Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes. » Ceux qui étaient avec moi virent la lumière, mais n’entendirent pas la voix qui me parlait. Je répondis : « Qu’ai-je à faire, Seigneur ? » Le Seigneur me dit : «Lève-toi; va à Damas, et là, on t’apprendra ce que tu devras faire. » La lumière m’avait tellement ébloui que je ne voyais plus rien. Mes compagnons me conduisirent par la main jusqu’à Damas.

«Un certain Ananias, un homme dont le respect pour la loi était connu de tous les Juifs qui habitaient la ville, vint à moi et me dit : « Saul, mon frère, regarde- moi ; » et aussitôt je vis, et il m’adressa ces paroles : «Le Dieu de nos pères t’a prédestiné pour te taire connaître sa volonté, voirie Juste et entendre sa parole ; car tu dois être, auprès de tous les hommes, témoin de ce que tu as vu et entendu. Maintenant, qu’attends-tu? Lève-toi, reçois le baptême et lave tes péchés en invoquant son nom. »

«Etant revenu depuis à Jérusalem, lorsque je priais dans le temple, je fus ravi en extase et j’entendis Jésus qui me disait : «Hâte-toi de sortir de Jérusalem ; car on ne recevra pas le témoignage que tu me rendras. » Je lui répondis : «Seigneur, ils savent que je faisais mettre en prison et frapper de verges ceux qui croyaient en toi ; et qu’au moment où l’on répandait le sang d’Etienne, ton témoin, j’étais là, applaudis-

sant à la mort et gardant les vêtements de ceux qui le tuaient. » Il me répondit : « Va, car je t’enverrai loin parmi les gentils. »

Jusqu’à ces derniers mots, la foule l’avait écouté ; mais, en entendant parler des gentils, elle poussa ces clameurs : « Tue cet homme ! il est indigne de vivre. » Ils vociféraient, jetaient leurs habits à terre et lançaient de la poussière en l’air. Le tribun fit rentrer Paul dans la forteresse et ordonna de le flageller pour lui faire avouer la vraie cause des clameurs poussées contre lui. Lorsqu’on l’eut attaché avec des courroies, Paul dit au centurion qui se trouvait auprès de lui : « Vous est-il permis de flageller un citoyen romain qui n’a point été frappé d’une condamnation ? » A ces paroles, le centurion courut dire au tribun : « Que vas-tu faire ? Cet homme est citoyen romain. *»* Le tribun aussitôt vint à Paul et lui demanda : « Es-tu citoyen romain ? — Oui, répondit Paul. — Ce titre, reprit le tribun, m’a coûté fort cher. — Et moi, repartit Paul, je le tiens de ma naissance. » A l’instant, ceux qui devaient le fouetter se retirèrent et le tribun, qui avait fait lier un citoyen romain, eut peur. Le lendemain, il s’informa avec plus de soin du motif des accusations portées contre lui par les Juifs ; il lui fit ôter ses chaînes, appela les prêtres et tout le sanhédrin, et fit comparaître Paul devant eux.

Paul regardant hardiment tous les membres du conseil, s’exprima ainsi :

« Mes frères, jusqu’à ce jour, ma conduite a été conforme aux bonnes inspirations de ma conscience ; Dieu m’en est témoin. »

Le grand prêtre Ananias l’interrompit pour ordonner de le frapper sur la bouche.

« Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie, répondit Paul ; n’es-tu pas assis pour me juger selon la loi? Et tu violes la loi en ordonnant de me frapper. » Ceux qui étaient présents dirent : « Oses-tu maudire

—

1 Act., XXIII ; 1-35

le grand prêtre de Dieu? — Je ne savais-pas, répondit Paul, que cet homme fût grand prêtre ; il est dit, en effet, dans la loi : « Tu ne maudiras pas le prince de ton peuple1. » Puis, pour se débarrasser de ses juges iniques, il les mit en lutte les uns contre les autres. Comme il savait que, parmi eux, plusieurs étaient saducéens : « Je suis pharisien, s’écria-t-il, et fils de pharisien ; si je suis accusé, c’est que je crois et espère dans la résurrection des morts. » A peine eut-il ainsi parlé qu’une vive discussion s’éleva entre les pharisiens et les saducéens, et l’assemblée fut divisée à son sujet. Les saducéens ne croyaient pas à la résurrection ; ils n’admettaient ni ange ni esprit, tandis que les pharisiens admettaient ces deux êtres spirituels. Les pharisiens prenaient la défense de Paul et disaient : « Nous ne trouvons point de mal en cet homme ; qui sait si un ange ou un esprit ne lui ont pas parlé ? » La discussion s’animait à tel point que le tribun craignit que Paul ne fût mis en pièces. Il ordonna aux soldats de le faire sortir de la salle et de le reconduire dans la forteresse.

La nuit suivante, le Seigneur se fit voir à Paul : « Prends courage, lui dit-il ; il faut que tu me rendes témoignage à Rome comme tu l’as fait à Jérusalem. » Le jour suivant, plus de quarante Juifs firent ce pacte : « Nous ne mangerons et ne boirons, dirent-ils, jusqu’à ce que Paul soit tué. » Ils se rendirent après ce serment vers les chefs des prêtres et les anciens et leur dirent : « Nous avons juré de ne goûter à rien jusqu’à ce que nous ayons tué Paul. Demandez donc au tribun de le faire comparaître devant vous comme si vous aviez à vous assurer de quelque chose qui le concerne. Avant qu’il soit arrivé, nous le tuerons. » Le fils de la sœur de Paul connut cette conspiration et courut à la forteresse l’annoncer à l’Apôtre, qui demanda aussitôt un des centurions auquel il dit : « Conduis ce jeune homme au tribun ; il a une communication à lui faire. » Celui-ci conduisit le jeune homme et dit au tribun : « Le prison

1 Exod., XXII; 21.

nier Paul m’a prié de t’amener ce jeune homme qui a quelque chose à te dire. Le tribun prit le jeune homme par la main, le conduisit en un lieu secret : « Qu’as-tu à me dire? » Celui-ci répondit : « Les Juifs sont convenus que demain ils te demanderont de conduire Paul au sanhédrin, sous prétexte qu’ils ont à s’assurer de quelque chose qui le concerne. Ne les crois pas, car plus de quarante d’entre eux ont fait vœu de ne prendre aucune nourriture jusqu’à ce qu’ils l’aient tué. Ils sont préparés, comptant que tu accéderas à leur demande. » Le tribun congédia le jeune homme en lui recommandant de ne dire à personne qu’il lui eût fait cette communication. Il fit venir deux centurions et leur dit : « Tenez prêts, pour la troisième heure de la nuit, deux cents soldats, soixante-dix cavaliers et deux cents archers, afin de partir pour Césarée. Préparez également des chevaux pour Paul et ayez soin de le conduire sain et sauf au gouverneur Félix. Il craignait que les Juifs ne l’enlevassent pendant la route, ne le missent à mort, ce qui l’eût rendu suspect d’avoir été corrompu à prix d’argent. Il adressa en même temps cette lettre à Félix :

« Claudius Lysias, à l’excellent gouverneur Félix, salut :

« L’homme que je vous envoie avait été pris par les Juifs et était sur le point d’être tué, lorsque je suis survenu avec des soldats pour l’arracher de leurs mains, car j’avais appris qu’il était citoyen romain. Voulant savoir le motif de leurs accusations, je l’ai fait comparaître devant leur Conseil. J’ai vu qu’ils l’accusaient sur des questions relatives à leur loi, mais qu’il n’avait commis aucun crime qui lui méritât la mort ou la prison. Ayant appris qu’ils préparaient des embûches contre lui, je te l’ai envoyé, et j’ai fait dire à ses accusateurs qu’ils auraient à porter devant toi leurs accusations.

« Salut. »

Conformément à l’ordre qu’ils avaient reçu, les soldats conduisirent Paul, pendant la nuit, jusqu’à Antipatris. Le lendemain, ils le confièrent aux cavaliers et

retournèrent à Jérusalem. A leur arrivée à Césarée, les cavaliers remirent à Félix la lettre dont ils étaient porteurs et lui amenèrent Paul. Après avoir lu la lettre et appris que Paul était de Cilicie : « Je t’entendrai, lui dit-il, lorsque tes accusateurs seront arrivés. » Et il ordonna de le garder dans le prétoire d’Hérode.

Cinq jours après1, le grand-prêtre Ananias et les Anciens, accompagnés d’un avocat, nommé Tertullus, se rendirent à Césarée. Félix fit comparaître Paul, contre lequel Tertullus prononça ce discours :

« Grâce à toi, excellent Félix, nous jouissons d’une profonde paix ; et grâce à ta prévoyance, beaucoup d’excès ont été réprimés. Nous l’avouons partout et en toute rencontre, et nous en sommes pénétrés de reconnaissance. Comme je ne veux pas te retenir longtemps, je te prie d’écouter avec ta bienveillance ordinaire les quelques mots que j’ai à t’adresser. Nous avons rencontré cet homme dangereux qui excite des troubles parmi les Juifs, dans le monde entier, et qui est le chef de la secte séditieuse des Nazaréens. Il a tenté de profaner le temple, et l’ayant saisi, nous avons voulu le juger selon notre loi. Le tribun Lysias, étant survenu, nous l’a arraché des mains avec beaucoup de violence, ordonnant à ses accusateurs de se rendre devant toi. Tu pourras toi-même, en l’interrogeant, apprendre toutes les choses dont nous l’accusons. »

Les Juifs adhérèrent aux paroles de leur avocat et en certifièrent la vérité.

Sur un signe du président, Paul répondit ainsi à ses accusateurs :

« Je me justifierai d’autant plus volontiers devant toi que je sais que tu gouvernes cette province depuis plusieurs années. Tu peux savoir qu’il n’y a pas plus de douze jours que je suis venu à Jérusalem adorer Dieu ; qu’ils ne m’ont point surpris dans le temple à discuter sur quoi que ce soit ; que je n’ai attroupé le peuple ni dans le temple, ni dans les synagogues, ni dans la ville ; et ils ne pourront point prouver les choses dont ils

—

1 Act., XXIV; 1-27.

m’accusent. Toutefois, je te fais cet aveu : que, selon la doctrine d’une secte qu’ils appellent *hérésie*, je sers le Dieu de mes pères, croyant à tout ce qui a été écrit dans la Loi et les Prophètes ; espérant en Dieu, comme ils l’espèrent eux-mêmes, que tous les hommes, bons ou méchants, ressusciteront. C’est pourquoi je cherche à conserver toujours ma conscience pure devant Dieu et devant les hommes. Après plusieurs années d’absence, je suis revenu apporter des aumônes à ma nation et accomplir mes offrandes et mes vœux. Lorsque je me purifiais dans le temple, sans réunir le peuple autour de moi, sans faire de tumulte, je fus rencontré par quelques Juifs d’Asie qui devraient se trouver ici pour m’accuser, s’ils avaient quelque chose à dire contre moi. Que ceux-ci déclarent eux-mêmes si, ayant comparu devant leur Conseil, ils ont pu me trouver coupable d’un autre crime que celui d’avoir dit hautement, qu’ils voulaient me condamner parce que je croyais à la résurrection des morts. »

Félix comprit très-bien ce dont il s’agissait ; il les renvoya à une autre audience en disant : « Lorsque le tribun Lysias sera venu, je vous entendrai de nouveau. » Il confia Paul à un centurion avec la recommandation de le traiter avec douceur et de laisser pénétrer auprès de lui tous ceux qui voudraient le visiter et le servir. Quelques jours après, Félix vint à la prison avec son épouse, nommée Drusilla, qui était Juive. Il fit venir Paul, qui lui exposa la doctrine de Jésus- Christ. L’enseignement de Paul sur la justice, la chasteté et le jugement futur effraya Félix, qui lui dit : « C’est assez pour aujourd’hui ; retire-toi. Je te rappellerai quand j’aurai le temps. » Comme il espérait que Paul lui donnerait de l’argent pour acheter sa liberté, il le faisait venir souvent pour s’entretenir avec lui.

Deux ans s’écoulèrent ainsi ; après quoi Félix eut pour successeur Portius Festus. Pour être agréable aux Juifs, Félix, en se retirant, laissa Paul prisonnier1.

—

1 Josèphe (Antiq. Jud., lib. XX; c. VII) rapporte que les Juifs de Césarée allèrent à Rome pour accuser Félix des exactions dont il les avait accablés ; que Néron ne l’épargna qu’à la prière de son favori tout-puissant nommé

Trois-jours après son arrivée dans la province, Festus se rendit de Césarée à Jérusalem1. Aussitôt les Juifs recommencèrent leurs intrigues contre Paul ; ils demandèrent au nouveau gouverneur de le, faire partir pour Jérusalem, espérant bien pouvoir tuer leur adversaire pendant le voyage. Festus déclara que Paul resterait à Césarée ; mais que, si quelques-uns des principaux Juifs voulaient aller en cette ville et se porter accusateurs contre lui, ils le pouvaient. Festus ne resta à Jérusalem que huit à dix jours. Le lendemain de son retour à Césarée, il fit comparaître Paul devant son tribunal. Les Juifs étaient accourus à Césarée pour l’accuser. Mais ils ne purent rien prouver de ce qu’ils avançaient : « Je n’ai commis aucun crime, disait Paul, ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César. » Festus, pour être agréable à Paul lui dit : « Veux-tu aller à Jérusalem, et y être jugé en ma présence? » Paul répondit : « Je suis devant le tribunal de César ; il faut m’y juger ; je n’ai point nui aux Juifs, comme tu le sais très-bien. Si je suis coupable et si j’ai commis un crime digne de mort, je ne refuse pas de mourir ; mais si je ne suis pas coupable des choses dont ceux-ci m’accusent, personne n’a le droit de me livrer à eux. J’en appelle à César. »

Après s’être consulté avec le conseil, Festus répondit : ce Tu en as appelé à César, tu iras à César. »

Paul échappa ainsi aux mauvais desseins des Juifs. Quelques jours après cette audience, le roi Agrippa2et sa sœur Bérénice se rendirent à Césarée pour saluer Festus ; pendant leur séjour dans cette ville, le gouverneur eut occasion de leur parler de Paul que Félix avait laissé prisonnier ; des entreprises des Juifs de Jérusalem pour obtenir sa condamnation, et de l’audience

Pallas, qui était frère de Félix. Pallas était, donc encore en laveur lorsque Félix fut remplacé par Festus. Or, la disgrâce de ce favori de Néron arriva l’an 62. C’est donc vers l’an 61 que Feslus remplaça Félix ; et comme ce dernier retint Paul prisonnier pendant deux ans (Act., XXIV; 27), Paul arriva à Jérusalem l'an 59. Ayant été envoyé à Rome la première année du gouvernement de Festus, ce voyage coïncide avec l’année 62.

—

1 Act., XXV; 1-27.

2 Agrippa, II était fils de Hérode-Agrippa ; il fut le dernier roi des Juifs.

dans laquelle il les avait entendus contradictoirement avec l’accusé, selon le droit romain : « Ils discutèrent, disait Festus, au sujet de la superstition de Paul et d’un certain Jésus qu’ils disent mort et que Paul prétend être vivant. L’accusé en a appelé à César, ajouta Festus, et il est ici jusqu’à ce que je le fasse partir. — Je désirerais bien le voir, dit Agrippa. — Demain, tu l’entendras, répondit Festus. »

En effet, le lendemain Agrippa et Bérénice arrivèrent en grande pompe, accompagnés d’officiers et des principaux citoyens de la ville. Paul fut amené devant eux, et Festus s’exprima ainsi : « Roi Agrippa, et vous tous ici présents, vous voyez devant vous un homme que les Juifs m’ont demandé d’envoyer à Jérusalem et qu’ils regardent comme digne de mort. Je n’ai point trouvé en lui de crime qui mérite la mort. Comme il en a appelé à l’empereur, j’ai résolu de l’y envoyer ; mais qu’écrirai-je au souverain ? Je l’ignore. C’est pourquoi je l’ai fait comparaître devant vous, et particulièrement devant toi, roi Agrippa, afin que tu l’interroges et que je sache ce que je dois écrire ; car il me paraît déraisonnable d’envoyer un prisonnier sans indiquer les motifs qui l’ont fait mettre dans les chaînes. »

Agrippa1 s’adressant à Paul : « Il t’est permis, lui dit-il, de parler pour ta défense. »

L’Apôtre, ayant étendu la main, prit la parole en ces termes : « Je suis heureux, roi Agrippa, d’avoir à me défendre devant toi, car tu connais parfaitement les coutumes juives et l’objet du débat. Ecoute-moi donc avec patience.

« Tous les Juifs ont connu ma jeunesse, que j’ai passée au milieu d’eux à Jérusalem. Ils savent bien, et ils le diraient s’ils le voulaient, que j’ai vécu selon les règles de la secte la plus rigoureuse de notre religion, que j’ai été pharisien. Aujourd’hui, on m’appelle en jugement parce que j’ai espéré dans la promesse faite par Dieu à nos pères, promesse dont nos douze tribus attendent, nuit et jour, l’accomplissement. Cette espé-

—

1 Act., XXVI; 1-32.

rance, ô roi, c’est le crime dont les Juifs m’accusent. Vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts ? J’avais cru d’abord devoir m’élever de toutes mes forces contre le nom de Jésus de Nazareth ; et j’ai fait cette opposition à Jérusalem même où j’ai mis en prison plusieurs fidèles, avec la permission des chefs des prêtres ; et j’ai consenti à leur mort. Souvent, dans les synagogues, je les ai forcés à blasphémer, en usant contre eux de violence. Possédé d’une véritable rage contre eux, je les poursuivais jusque dans les villes étrangères, et entre autres à Damas, où je me rendis avec des pouvoirs que les chefs des prêtres m’avaient confiés. »

Paul raconta ensuite, comme il l’avait fait devant Félix, sa conversion sur le chemin de Damas. Puis il ajouta :

« Obéissant à cette apparition, j’ai prêché, d’abord à Damas, puis à Jérusalem, dans toute la Judée et parmi les nations, qu’il fallait se repentir, se convertir à Dieu et faire de dignes fruits de pénitence. C’est pour cela que les Juifs m’ont saisi lorsque j’étais dans le temple et qu’ils ont voulu me tuer. Avec le secours de Dieu, je vis jusqu’à présent, rendant devant les petits et les grands un témoignage conforme à ce qu’ont enseigné Moïse et les prophètes, lesquels ont dit que le Christ souffrirait, qu’il ressusciterait le premier d’entre les morts, qu’il annoncerait la lumière au peuple juif et aux gentils. »

Festus, en entendant cette doctrine, s’écria : « Paul, tu es fou ; tes études exagérées t’ont fait perdre la raison. » Paul répondit : « Non, excellent Festus, je ne suis pas fou ; je parle au contraire selon la vérité et avec sagesse. Le roi auquel je me suis adressé est bien informé de ce que je dis ; je pense qu’il sait tout ce que j’affirme ; car rien de tout cela ne s’est passé en secret. Roi Agrippa ! crois-tu aux prophètes ? Tu y crois, je le sais. »

Agrippa feignit de ne pas prendre l'interrogation au sérieux. « Un pou plus, dit-il à Paul, tu me persuaderais d’être chrétien. — Je voudrais, reprit Paul, et de

tout cœur, qu’il ne s’en fallût rien, et que vous tous, qui êtes ici, fussiez comme moi, à part les chaînes, bien entendu. »

Le roi, le gouverneur, Bérénice et tous les officiers se levèrent ; ils se disaient entre eux : « Cet homme n’a rien fait qui mérite la mort et même les chaînes. » Agrippa dit à Festus : « Il aurait pu être mis en liberté, s’il n’eût pas appelé à César. *»*

Paul partit pour l’Italie1 avec les autres prisonniers sur un vaisseau d’Adrumète, sous la garde de Julius, centurion de la cohorte Augusta. Il fut accompagné de Luc et d’Aristarchos de Thessalonique. Arrivé à Sidon, il eut la permission de voir ses amis et de recevoir leurs soins. Des vents contraires le poussèrent vers Chypre et de là dans la mer de Cilicie et de Pamphylie. Il aborda à Myre, en Lycie2. Le centurion trouva là un navire d’Alexandrie qui faisait route pour l’Italie. Il y embarqua Paul et ses compagnons. La navigation fut difficile jusqu’à Cnide. Les vents contraires poussèrent le navire jusqu’en Crète. On toucha le cap Salmone et Bonport, localité très-rapprochée de la ville de Thalassa. On avait mis beaucoup de temps à arriver en ce lieu. Le temps du jeûne était passé3 et la navigation n’était pas sûre. Paul consolait ses compagnons de voyage ; mais il émettait l’avis que la navigation allait devenir dangereuse, non-seulement pour le vaisseau et sa cargaison, mais pour les gens. Le centurion préféra s’en rapporter au capitaine et au pilote qu’à Paul. Comme Bonport était une mauvaise localité pour hiverner, il résolut de se mettre en mer et de chercher à gagner Phénice, port de la même île de Crète, qui recevait les vents du nord-ouest et du sud-ouest. Le vent du midi soufflait. Le vaisseau côtoya la Crète et on pensait arriver à destination, lorsque tout à coup un vent impétueux venant du nord-est empêcha toute ma

—

1 Act., XXVII; 1-4.

2 La Vulgate a traduit Myre pur Lystres, qui n'était ni en Lycie ni port de mer.

3 II s’agit ici du grand jeûne judaïque du septième mois, lequel mois répond à septembre-octobre.

nœuvre. Le vaisseau fut poussé vers la petite île de Cauda. On put à grande peine éviter de s’y échouer. Les matelots coupèrent le mât et s’abandonnèrent aux flots. Le lendemain, ils jetèrent la cargaison à la mer. Le troisième jour, ils y jetèrent l’armature. Le soleil et les étoiles ne se firent pas voir pendant plusieurs jours et tous perdaient l’espoir de se sauver. Ils jeûnèrent pour apaiser le courroux divin, et Paul, debout au milieu de ses compagnons d’infortune, leur dit : « Amis, il ne fallait pas partir de Crète, comme je vous le disais, et vous épargner tant de pertes et de peines. Pour le moment, prenez courage ; aucun d’entre vous ne périra ; le vaisseau seul sera perdu. Un ange de Dieu, dont je suis le protégé et que je sers, m’est apparu cette nuit et m’a dit : « Paul, ne crains point ; il faut que tu « comparaisses devant César ; Dieu t’a donné tous ceux « qui naviguent avec toi. » Donc, amis, prenez courage ; j’ai confiance en Dieu, et les choses arriveront comme il m’a été dit. Nous devons aborder à une certaine île. »

La quatorzième nuit, les vents portèrent le vaisseau vers la mer Adriatique. Au milieu de la nuit, les matelots crurent apercevoir quelque terre. Saisissant la sonde, ils trouvèrent qu’il n’y avait que vingt pas d’eau ; un peu plus loin, ils n’en trouvèrent plus que quinze. Craignant de donner contre un écueil, ils jetèrent quatre ancres afin d’attendre le jour. Les matelots voulaient quitter le vaisseau ; mais, sur l’avis de Paul, on les y retint de force. Lorsque le jour fut venu, Paul exhorta ses compagnons à prendre quelque nourriture : « Voici, leur dit-il, le quatorzième jour que vous jeûnez et que vous ne mangez pas à cause de la tempête ; mangez maintenant et prenez des forces afin de pouvoir vous sauver ; je vous assure que pas un cheveu de vos têtes ne périra. » Après avoir ainsi parlé, il prit du pain, rendit grâces à Dieu devant l’équipage tout entier, le rompit et se mit à manger. Chacun reprit courage et l’imita. Il y avait sur le vaisseau deux cent soixante-seize personnes. Après s’être rassasiés, ils allégèrent le vaisseau en jetant le blé à la

mer. Lorsque le jour fut venu, ils ne reconnurent pas la terre qui était proche ; mais, ayant aperçu un golfe, ils résolurent d’y faire échouer le navire s’ils pouvaient. On leva les ancres ; l’on s’abandonna aux flots sans faire usage du gouvernail, et l’on déploya seulement la voile d’artimon, au moyen de laquelle le vent poussait le vaisseau au rivage. Il s’échoua contre une petite île. La proue s’y enfonça ; la poupe fut brisée par la violence des vagues et le vaisseau resta immobile. Les soldats étaient d’avis de tuer tous les prisonniers, de peur que quelqu’un d’eux ne s’enfuît à la nage. Le centurion, qui voulait sauver Paul, empêcha cette résolution cruelle et ordonna à ceux qui pouvaient se sauver à la nage, de se jeter à l’eau et de gagner la terre. Les autres se placèrent sur des planches et sur les débris du vaisseau ; tous purent gagner la terre.

En y arrivant, on reconnut qu’on était dans l’île de Malte1. Les habitants du pays étaient *barbares,* c’est-à- dire ni Grecs ni Romains. Ils se montrèrent très-charitables envers les passagers et les logèrent en leurs maisons. Paul, toujours actif, avait lui-même allumé du feu aussitôt qu’il eut touché le rivage. Une vipère sortit tout à coup du bois qu’il prenait pour alimenter le feu et s’attacha à sa main. Il secoua la main sans s’émouvoir et fit tomber le reptile dans le feu. Les habitants se disaient : « Cet homme doit être un meurtrier, puisque, à peine échappé du naufrage, la vengeance divine le poursuit encore ! » Ils s’attendaient à voir sa main enfler et à le voir lui-même tomber mort. Comme il n’arriva rien de semblable, ils changèrent de sentiment et prirent Paul pour un Dieu.

L’homme le plus considérable de l’île, Publius, le logea chez lui avec ses compagnons pendant trois jours. Paul paya son hospitalité en guérissant le père de Publius d’une grave maladie. Le bruit de ce miracle se répandit dans le pays. Tous ceux qui avaient des malades les amenèrent à Paul qui les guérit. Pendant trois mois qu’il

—

1 Act., XXVIII; 1-15.

resta à Malte, l’apôtre et ses compagnons furent l’objet d’une grande vénération.

Après ce séjour, un vaisseau d’Alexandrie, appelé *Castor et Pollux*, les conduisit à Syracuse où ils restèrent trois jours. Ils côtoyèrent la Sicile, abordèrent à Rhegium, traversèrent le détroit et, en deux jours, grâce à un vent favorable, arrivèrent à Pouzzoles. Ils y furent reçus par des chrétiens avec lesquels ils passèrent sept jours, et ils prirent ensuite, par terre, la route de Rome. Des fidèles de cette ville allèrent à leur rencontre jusqu’au Marché d’Appius et aux Trois- Hôtelleries. Paul, en les voyant, fut rempli d’un nouveau courage et de reconnaissance envers Dieu.

# V

— Séjour de Paul à Rome.

— Ses prédications.

— Épitres qu’il y écrivit aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon, aux Éphésiens.

— Départ de Rome.

— Voyage en Espagne.

— Paul de retour en Asie par la Crète.

— Il visite Milet et Ephèse.

— Il va en Macédoine.

— Première Epître à Timothée.

— Épître à Titus.

— Paul à Corinthe.

— Arrivée de saint Pierre en cetteville.

— Les deux Apôtres vont ensemble à Rome.

— Crescent quitte Rome pour aller évangéliser les Gaules.

— Deuxième Épître de Paul à Timothée.

— Deuxième Épître de Pierre et Épître de Paul aux Hébreux. L’Église de Rome organisée par les deux Apôtres.

— Linus, disciple de Paul, premier évêque de Rome.

— L’Évangile de Marc.

— Martyre de Pierre et de Paul.

(Ann. 62-67)

Lorsque Paul fut arrivé à Rome1, le centurion le remit, avec les autres prisonniers, à l’officier chargé de les garder ; mais on permit à Paul de demeurer où il voudrait, sous la surveillance d’un soldat. Trois jours après son arrivée, il pria les principaux d’entre les Juifs de le venir trouver, et il leur adressa ce discours :

« Mes frères, quoique je n’eusse commis aucun délit ni contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, j’ai été emprisonné à Jérusalem et mis entre les mains des Romains, qui voulaient me rendre à la liberté, ne me trouvant coupable d’aucun crime qui méritât la mort. Les Juifs s’y sont opposés et j’ai été contraint d’en appeler à César, mais sans avoir l’intention d’élever aucune accusation contre ma nation. C’est pour vous en assurer que je vous ai prié de venir ici, et aussi pour vous voir et vous dire que c’est à cause de l’espérance d’Israël que je suis chargé de ces chaînes. »

—

1 Act. Apost., XXVIII ; 16 et seq.

Ils répondirent :

« Nous n’avons reçu de Judée aucune lettre à ton sujet, et aucun de nos frères n’est venu de ce pays nous dire du mal de toi. Mais nous désirons que tu nous dises toi-même ce que tu penses, car tout ce que nous connaissons de la secte à laquelle tu appartiens, c’est qu’on lui fait opposition partout1. »

On prit jour, et les Juifs vinrent en grand nombre pour entendre l’Apôtre. Du matin jusqu’au soir, Paul leur prêcha le royaume de Dieu et chercha à les convaincre que les prophéties avaient été accomplies dans la personne de Jésus. Les uns le crurent ; les autres ne le crurent pas, et de vives discussions s’élevèrent entre eux. Paul en profita pour leur rappeler cette prophétie d’Isaïe2 : « Allez vers ce peuple et dites-lui : Vous écouterez, et, en écoutant, vous n’entendrez point ; vous verrez, et, en voyant, vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple s’est appesanti ; ils sont devenus sourds et aveugles de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n’entendent, que leur cœur ne comprenne, qu’ils ne se convertissent et que je sois obligé de les guérir. »

« Sachez, ajouta Paul, que le salut de Dieu est envoyé aux gentils et qu’ils le recevront. »

Les Juifs le quittèrent après avoir entendu ces paroles, et continuèrent à discuter entre eux. Paul habita Rome pendant deux ans, recevant chez lui tous ceux qui le venaient visiter. Il prêcha le royaume de Dieu et Jésus-Christ en toute liberté, et sans que personne y mît obstacle3. Il fit des prosélytes, même dans la maison de l'empereur4 qui était alors Néron.

Cet empereur n’avait pas encore commencé alors à persécuter les chrétiens. Paul avait avec lui, à Rome, Luc et Aristarchos, qui l’avaient suivi depuis Jéru-

—

1 Les Juifs de Rome ne connaissant pas le christianisme l’an 62, c’est une preuve nouvelle que Pierre, l’Apôtre spécial des Juifs, n’était pas encore allé les évangéliser dans cette ville.

2 Is., VI; 9.

3 Ici se termine le livre des Actes des Apôtres.

4 Paul, Epist. ad. Philipp., IV; 22.

salème1. Luc, auteur des *Actes*, est qualifié de médecin par l’Apôtre, qui lui a donné aussi le doux titre d’ami. Aristarchos était son compagnon de captivité. Paul trouva à Rome le diacre Tichikos, qu’il appelle son frère chéri et son compagnon dans le service du Seigneur2 ; Timothée3, Onésime, de Colosses ; deux Juifs : Marc, cousin de Barnabas, et Jésus, surnommé Justus. Le premier, qui avait accompagné Pierre jusqu’à Babylone, avait laissé cet Apôtre en Asie pour aller à Rome. Paul ne lui garda pas rancune de ce qu’il les avait abandonnés, lui et Barnabas, lors de leur première mission, et il le recommanda aux habitants de Colosses parmi lesquels il devait se rendre.

L’Apôtre avait encore auprès de lui, à Rome, Di- mas et Epaphras. Ce dernier était de Colosses. « C’est, écrivait Paul aux Colossiens, un serviteur du Christ, qui soutient sans cesse votre cause dans ses prières, afin que vous demeuriez fermes et parfaits et que vous accomplissiez toute la volonté de Dieu. » Il se montrait très-zélé pour le bien des fidèles des Eglises de Laodicée et de Hiérapolis qu’il avait sans doute contribué à fonder4.

Paul n’avait pas à Rome d’autres Juifs que Marc et Jésus pour collaborateurs ; et ils faisaient sa consolation5.

Non content de travailler à la conversion des Romains, Paul s’efforçait, par ses lettres, d’affermir et d’améliorer les Eglises qu’il avait fondées précédemment. Il écrivit de Rome quatre lettres : une aux Philippiens, une aux Colossiens ; la troisième à Philemon, de Laodicée ; et la quatrième aux Ephésiens. Les lettres aux Ephésiens et aux Colossiens furent portées

—

1 Act. Apost., XXVII; 2 ; — Epist. ad Coloss., IV; 10, 14.

2 Epist. ad Eph., VI; 21; — ad Coloss., IV; 7.

3 Epist. ad Philipp., I; 1; II; 19; — ad Coloss., I; 1.

4 Epist. ad Coloss., IV; 9, 10, 11, 12, 13, 14.

5 Ibid., IV; 1 . Saint Pierre n’y était donc pas (ann. (63). On ne peut, comme on voit, étudier sérieusement l'Ecriture sans y rencontrer la réfutation de la légende romaine sur le prétendu épiscopat de saint Pierre. Nous nous attachons d’autant plus à le démontrer que cette fable a été la source de la plus regrettable division qui ait désolé l’Eglise de Jésus-Christ.

par le diacre Tichikos1 ; celle aux Philippiens par Epa- phroditos2.

Les fidèles de Philippes, en Macédoine, s’étaient montrés plus dévoués à l’Apôtre que tous les autres. Déjà ils lui avaient envoyé, par deux fois, à Thessa- lonique, leurs offrandes pour subvenir à ses besoins. Ayant appris qu’il était prisonnier à Rome, ils lui adressèrent, par Epaphroditos, des aumônes abondantes3.

Paul les en remercia affectueusement et leur donna dans sa lettre des instructions et des conseils pour les fortifier dans la foi et dans l’esprit chrétien.

Il écrivit sa lettre en son nom et au nom de Timothée, qui avait été son collaborateur dans la fondation de l’Eglise de Philippes4. Après avoir félicité ses chers enfants de leur fidélité et de leurs vertus, il leur donne ces détails précieux sur son apostolat à Rome5:

« Frères, je veux que vous sachiez que ce qui m’est arrivé a servi au progrès de l’Evangile, à tel point que mes chaînes sont devenues célèbres à la cour de l’empereur et dans toute la ville. Ces chaînes ont même affermi plusieurs de nos frères qui parlent sans crainte et avec hardiesse. Parmi eux, les uns prêchent le Christ par envie et en esprit d’opposition contre moi, tandis que d’autres prêchent avec de bons sentiments et en esprit de charité avec moi, sachant que j’ai reçu mission de défendre l’Evangile. Les premiers sont guidés surtout par la jalousie et par l’intention d’ajouter une affliction nouvelle à ma captivité ; mais que m’importe? Que le Christ soit annoncé, par hasard ou par vrai zèle, pourvu qu'il le soit, je m’en réjouis et je m’en réjouirai. Grâce à l’influence de l’Esprit de Jésus-Christ, et par vos prières, le résultat sera toujours bon. »

Paul rencontrait partout les mêmes ennemis, c’est- à-dire les Juifs, chez lesquels l’esprit étroit du mo-

—

1 Epist. ad Ephes., VI : 21; — ad Coloss.. IV ; 7.

2 Epist. ad Philipp., II; 25.

3 Ibid., IV; 16, 18.

4 Ibid., I; 1; — II: 19, 22.

5 Ibid., 12 19.

saïsme étouffait le véritable esprit chrétien ; qui s’imaginaient que c’était assez de croire que Jésus était le Messie, et qui ne considéraient la conversion du monde païen que comme sa soumission au peuple hébreu. Le royaume de Dieu n’était toujours à leurs yeux que le triomphe de leur race. De là leur opposition à l’Apôtre des gentils, qui n’entendait pas que l’on obligeât les païens convertis à se faire Juifs pour devenir chrétiens.

Paul était abreuvé de tant d’amertume par les fanatiques du judaïsme qu’il désirait ardemment quitter la vie pour aller se reposer avec Jésus-Christ dans le sein de Dieu ; mais il savait qu’il avait encore quelque temps à vivre, et il donnait à espérer à ses chers Philippiens qu’il les reverrait encore avant de mourir1. Il leur recommande l’union, la charité mutuelle, l’humilité dont Jésus-Christ leur avait donné un si grand exemple. Le Christ était dans *la forme* même de Dieu, et il put, sans porter atteinte à l’essence divine, se donner comme l’égal de Dieu ; cependant il a pris *la forme* de l’esclave, il s’est fait semblable à l’homme, et il a obéi jusqu’à la mort de la croix. Ce rapprochement sublime entre les deux natures divine et humaine du Christ, établit que l’une était aussi réelle que l’autre, et que les deux étaient unies dans la personne unique du Christ que Dieu a élevé jusqu’à sa propre gloire et gratifié d’un nom devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue doit exalter2.

Les magnifiques paroles de Paul sont un résumé vraiment divin de tout ce que Jésus-Christ avait enseigné sur sa double nature et sa personnalité divine.

Après avoir dit aux Philippiens qu’ils devaient travailler avec crainte à leur salut sous l’influence salutaire de la grâce qui opérait en eux et la volonté et l’action, il ajoute3: « J’espère dans le Seigneur Jésus que je vous enverrai bientôt Timothée, afin d’avoir par lui la consolation d’apprendre de vos nouvelles. Per

—

1 Epist. ad Philipp., I ; 20-30.

2 Ibid., II ; 1-11.

3 Ibid., 12-30.

sonne n’est plus uni avec moi, de cœur et d’esprit, et ne m’est plus dévoué que Timothée *;* car tous cherchent plutôt leurs intérêts que ceux de Jésus-Christ. Vous savez que j’ai déjà fait l’épreuve de ses sentiments, puisqu’il a travaillé avec moi, comme un fils avec son père, pour l’Evangile. J’espère vous l'envoyer aussitôt que j’aurai réglé ici ce qui me concerne. J’ai aussi confiance que le Seigneur m’accordera d’aller moi-même vous voir bientôt. En attendant, j’ai cru devoir vous renvoyer Epaphroditos, mon frère et le compagnon de mes travaux, mon aide dans mes besoins et votre Apôtre. » Cette dernière expression peut donner à penser que Epaphroditos était le premier pasteur de l’Eglise de Philippes, car c’était Paul lui-même qui avait été l’Apôtre et le fondateur de cette Eglise, et Epaphroditos n’avait pu qu’y continuer son œuvre. Les premiers pasteurs des Eglises avaient, comme saint Jacques de Jérusalem, le titre *d’Apôtres*, d*'Anges* ou *d’Evangélistes*. Le titre d'*Evêque* ou *Surveillant* était donné indifféremment à tous les pasteurs locaux, soit Apôtres, soit Anciens ou Prêtres, et sous eux étaient les diacres. Paul adressa sa lettre à tous les fidèles de Philippes, et particulièrement aux évêques et aux diacres1.

Epaphroditos avait été retenu à Rome par une maladie très-grave, que lui avaient causée ses travaux pour l’Evangile. Il était préoccupé de son Eglise, qui avait été elle-même très-affligée en apprenant sa maladie. Dès qu’il eut assez de force pour entreprendre le voyage de Macédoine, Paul se hâta de le faire partir. « De tels hommes, dit-il aux Philippiens, méritent tout honneur. » Mais, ajoutait-il, « gardez-vous des chiens, gardez-vous des mauvais ouvriers, gardez-vous des circoncis2. » Il désignait ainsi ses ennemis. Il ajoute : « De quoi se glorifient-ils, ces circoncis, dont je ne puisse me glorifier aussi bien qu’eux ? Je suis Hébreu, je suis pharisien, j’ai eu du zèle pour la loi jusqu’à être

—

1 Epist. ad Philipp., I; 1. I.e titre d’Evêque a été réservé depuis au premier pasteur. La lettre aux Philippiens met en relief la hiérarchie telle qu’elle existait aux temps apostoliques,

2 Ibid., III ; 1-21.

persécuteur. Mais j’ai appris à ne me point glorifier de tout cela ; je ne me glorifie qu’en Jésus-Christ, principe unique de mon salut. Imitez-moi et éloignez-vous de ceux qui, par leur confiance dans des rites sans valeur, se déclarent ennemis de la croix du Christ, de sa rédemption ; qui ne songent qu’aux choses de la terre ; quant à moi, je vis pour le ciel, et je ne songe à mon corps qu’en vue de la résurrection glorieuse qui le transformera sur le modèle du corps glorieux et ressuscité du Christ.

« Mes frères chéris, continue Paul1, mes amis, ma joie et ma couronne, mes bien-aimés, continuez à demeurer fermes dans le Seigneur. »

Il y avait à Philippes deux femmes distinguées qui n’étaient pas en bonne harmonie : Evodia et Syntykhi. Paul les conjure de s’unir dans les mêmes sentiments au Christ et les recommande à un fidèle compagnon de ses travaux, qui avait uni ses efforts aux siens, à ceux de Clément et de ses autres collaborateurs dans l’œuvre de l’Evangile.

On peut croire que ce fidèle compagnon était l’évêque Epaphroditos lui-même, qui retournait avec la lettre de Paul à son Eglise de Philippes. Clément, dont il est fait ici mention, est sans doute l’Apôtre du même nom, qui fut dans la suite évêque de Rome et fut un des plus grands écrivains du premier siècle2. Il aurait commencé sa vie apostolique à la suite de Paul et aurait été un des Apôtres de la Macédoine.

Paul recommande aux Philippiens la joie dans le Seigneur, la modestie, la prière et en général toutes les vertus dont il leur avait donné l’exemple. Il finit en saluant tous les Saints, c’est-à-dire tous les fidèles auxquels on donnait ce beau nom que la plupart méritaient.

Après le départ d’Epaphroditos, le diacre Tychikos alla en Orient avec trois lettres : pour les Ephésiens, pour les Colossiens et pour Philémon de Laodieée.

—

1 Epist. ad Philipp., IV; 1-23.

2 Nous ferons connaître bientôt sa vie et ses écrits.

Ephèse n’avait pas encore d’Apôtre ou premier pasteur1 ; Timothée, disciple chéri de Paul, le devint bientôt après. Colosses en avait un nommé Arkhippos2. Paul chargea son Eglise d’exciter son zèle pour l’accomplissement de tous les devoirs du ministère que le Seigneur lui avait confié. Le premier pasteur devait être soumis à son Eglise, quoiqu’il tînt son ministère de Dieu lui-même. Les fidèles de Colosses se réunissaient dans la maison d’Arkhippos3. Paul ne les avait pas visités pendant ses voyages en Asie ; ils avaient été instruits dans la vérité par Epaphras, qui avait ensuite quitté l’Asie pour se rendre à Rome, et avait laissé l’Eglise de Colosses aux soins d’Arkhippos4. Epaphras avait fait connaître à Paul les fruits de son apostolat à Colosses et à Laodicée, et ce fut sans doute à sa prière que l’Apôtre écrivit aux Colossiens.

Laodicée était aussi dès lors une Eglise ; les fidèles se réunissaient chez l’un d’entre eux nommé Nymphas5, et ils avaient des relations avec les Eglises de Colosses et d’Hiérapolis6.

Paul pria les fidèles de Colosses de lire aux Laodicéens la lettre qu’il leur adressait et qui servait de réponse à celle que l’Eglise de Laodicée lui avait envoyée.

L’épître aux Colossiens renferme les plus précieux enseignements7. Paul exhorte les fidèles à se rendre dignes de la vocation de Dieu, qui les a appelés au royaume de son Fils bien-aimé, lequel les a rachetés, par son sang. « Ce Fils, dit-il, est l’image du Dieu invisible ; il est le premier né de toute créature, car tout a été créé par lui dans le ciel et sur la terre, les êtres visibles et les êtres invisibles, comme les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances. Avant toutes choses il était, et toutes choses subsistent par lui. »

—

1 Saint, Paul adresse sa lettre aux fidèles.

2 Epist. ad Coloss., IV; 17.

3 Epist. ad Philem., 2.

4 Epist. ad Coloss., I; 7.

5 Ibid., IV; 18; — I; 7-9; —II ; 1.

6 Ibid., IV; 14.

7 Ibid., I; 12-29.

La génération éternelle du Christ, comme Fils de Dieu, n’a pas été exposée plus clairement par l’évangéliste saint Jean lui-même.

Dans le temps, le Christ est la tête ou le chef du corps de l’Eglise ; il est le premier né d’entre les morts, car en tout il devait être le premier ; toute la plénitude *(παν πλήρωμα)*1réside en lui, par la volonté du Père, et c’est par lui et au moyen du sacrifice de son fils, que le Père s’est réconcilié tout ce qui est au ciel et sur la terre, car tout avait abusé de la liberté pour le mal et n’a été sauvé que par le Christ.

Pour correspondre à cette rédemption, chacun, à l’exemple de Paul, doit, pour ainsi dire, la compléter en souffrant avec patience, en pratiquant la vertu. L’Apôtre s’attache surtout à exposer que Jésus-Christ seul est le principe du salut2 ; que les fidèles doivent tenir à lui comme les branches de l’arbre tiennent à la racine ; être appuyés sur lui comme une maison l’est sur son fondement. Il les prévient contre de faux docteurs qui, abusant de certains raisonnements philosophiques, prétendaient que toute la plénitude (*παν* *πλήρωμα)* de la Divinité ne résidait pas en lui3. «Il est, dit Paul, la tête de toute Principauté et de toute Puissance. » Les êtres invisibles ne sont point des émanations divines, mais des créatures, dont le Christ, Fils de Dieu, avant le temps, est le principe. C’est lui aussi qui, par le baptême, appelle les hommes à une nouvelle naissance ; qui, par la foi, les fait passer de la mort spirituelle à la vie ; qui, par son sacrifice, a racheté l’humanité et a attaché à la croix avec lui la sentence de condamnation lancée contre elle ; qui l’a affranchie de l’influence pernicieuse des êtres invisibles dont il a triomphé.

Paul prévient aussi les Colossiens contre les Juifs chrétiens qui voulaient leur imposer leurs abstinences, leurs fêtes, leurs néoménies et leur sabbat ; contre un

—

1 Nous verrons ce mot de *pliroma* jouer un grand rôle clans les systèmes des premiers hérétiques.

2 Epist. ad Coloss., II ; 1-23.

3 C'est le système auquel Valentin attacha son nom, comme nous le verrons dans la suite. Ce système était, comme on voit, enseigné en Asie, l’an 63, date de la lettre aux Colossiens.

faux docteur qui affectait un culte superstitieux pour les anges, et se séparait du Christ, seule tête dont tout le corps de l’Eglise recevait la vie. Au lieu de mettre la vie chrétienne en Jésus-Christ seul, ils la plaçaient en certaines pratiques superstitieuses, une humilité affectée, des flagellations et des abstinences.

Paul ne condamnait pas les pratiques de pénitence ; on le voit en plusieurs endroits de ses écrits ; mais il s’élevait contre le pharisaïsme, qui était passé du judaïsme dans le christianisme, et tendait à y acclimater ce faux culte, purement extérieur, si contraire à celui que Jésus-Christ avait enseigné et qui devait être un culte *en esprit et en vérité.*

Paul enseigne ensuite en quoi consiste la vie chrétienne1. Le but de cette vie est l’éternité ; son caractère est d’être cachée en Dieu, et non pas extérieure pour être vue des hommes ; sa nature consiste dans la pratique de la vertu, qui renouvelle l’homme; l'homme renouvelé est le seul qui soit agréable à Dieu ; que l’homme soit gentil ou juif, circoncis ou incirconcis ; Scythe, barbare, esclave, libre, peu importe ; l’homme renouvelé en Jésus-Christ, à quelque nation qu’il appartienne, est seul agréable a Dieu. L’homme renouvelé est charitable, bon, doux, modeste, patient, plein de tolérance pour les autres, disposé à pardonner, rempli de cette charité qui est comme un lien dans lequel sont unies toutes les vertus ; uni avec ses frères comme avec les membres d’un même corps ; cherchant à les édifier, à les instruire ; chantant avec eux des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels ; agissant, en toutes choses, en Jésus-Christ.

Paul trace ensuite les devoirs des personnes mariées, des enfants envers leurs parents et de Ces derniers envers leurs enfants, des serviteurs envers leurs maîtres ; des maîtres2 envers les serviteurs.

Il termine sa lettre en demandant des prières pour lui3 et en faisant connaître ses collaborateurs dans

—

1 Epist. ad Coloss., III; l-25.

2 Ibid., IV ; I.

3 Ibid., 3-18.

l’œuvre apostolique qu’il accomplissait à Rome. Le diacre Tychikos, après avoir remis la lettre adressée à l’Eglise de Colosses, se présenta chez Philémon avec Onesimos qui l’avait accompagné en Asie.

Onesimos était esclave de Philémon. Après avoir volé son maître, il s’était enfui à Rome, où il rencontra Paul qui découvrit en lui des qualités excellentes, le convertit, le baptisa et en fit un vrai chrétien. Paul le renvoya à son maître qui, ne voyant plus en lui qu’un frère, lui accorda la liberté. Onesimos fit l’admiration de l’Eglise entière par ses lumières et ses vertus. Nous le verrons succéder à Timothée sur le siège d’Ephèse et couronner une vie sainte par le martyre.

Tychikos et Onesimos remirent à Philémon cette lettre touchante :

« Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et son frère Timothée à Philémon leur ami et collaborateur, à leur très-chère Appia, à Arkhippos, leur compagnon d’armes et à l’Eglise qui est en sa maison : grâce et paix de la part de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ. Je me souviens toujours de vous dans mes prières et j’ai rendu grâces à Dieu en apprenant votre foi dans le Seigneur Jésus, votre charité envers tous les Saints, toutes les bonnes œuvres qui sont pratiquées dans votre maison et qui font éclater dans le monde entier votre foi en Jésus-Christ. Nous avons été comblés de joie et de consolation en voyant que tu as nourri tant de saints pour lesquels tu as été rempli de charité. Cette charité m’autoriserait à t’imposer comme un devoir en Jésus-Christ, ce dont j’ai à te parler ; mais j’aime mieux te le demander à titre de Paul déjà vieux et prisonnier de Jésus- Christ. Je t’adresse donc une prière pour mon fils Onesimos, que j’ai enfanté dans mes chaînes. Il te fut inutile autrefois ; maintenant il nous est utile à toi et à moi. Je te l’ai renvoyé toi, reçois-le comme mon cœur. J’avais pensé le garder auprès de moi, afin qu’il me servît à ta place dans les chaînes que je porte pour l’Evangile ; mais je n’ai voulu prendre aucune détermination sans avoir ton avis, désirant ne rien t’imposer, mais recevoir un don volontaire. Peut-être as-tu été sé-

paré de lui quelque temps pour le recouvrer pour toujours, non plus à titre d’esclave, mais à titre d’un de nos frères bien-aimés, qui m’est très-cher à moi, et qui doit te l’être encore plus, puisqu’il t’appartient, et selon la chair et selon le Seigneur. Si tu me considères comme ton ami, reçois-le comme moi-même ; s’il t’a causé quelque préjudice, et s’il est ton débiteur, prends- en toi à moi ; j’en signe l’obligation de mon nom de Paul ; je te rendrai ce qu’il te doit, pour ne pas dire que tu te dois toi-même à moi. Oui, frère, donne-moi ce bonheur dans le Seigneur ; procure-moi cette consolation dans le Seigneur.

« Je t’ai écrit ainsi parce que j’ai pleine confiance que tu feras ce que je dis, et plus encore. Je te prie aussi de me préparer un logement, car j’espère que, grâce à vos prières, Dieu me donnera encore à vous.

« Epaphras, prisonnier de Jésus-Christ comme moi, vous salue, ainsi que Marc, Aristarchos, Dimas et Luc, mes compagnons.

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen. »

Cette lettre fut remise à Philémon par Onesimos lui-même. Tychikos, qui l’accompagnait, était aussi porteur d’une lettre pour les Ephésiens. Paul y expose les mêmes vérités que dans celle aux Colossiens. Jésus- Christ, principe unique du salut ; nécessité de correspondre à la vocation chrétienne, en se régénérant, en union avec Jésus-Christ, par la pratique de toutes les vertus.

Les élus, dit-il1, ont été prédestinés comme tels, de toute éternité. Dieu vit, dans sa prescience infinie, quels seraient ceux qui, par le bon usage de leur liberté, correspondraient à sa grâce, et il les prédestina à former son peuple élu, son Eglise, dont le Christ serait le chef, dont tous les membres formeraient comme un corps, puisant dans son chef le principe de la vie spirituelle.

Par leur origine, les élus étaient enfants de colère

—

1 Epist. ad Ephes., I; 1-23.

comme le reste de l’humanité1 ; mais ils ont été sauvés par la grâce de Jésus-Christ; Dieu les a créés, pour ainsi dire, de nouveau, et leur a donné une nouvelle vie en Jésus-Christ ; par la foi, ils sont identifiés avec leur chef, et cette foi produit les bonnes œuvres qui assimilent leur vie à celle du Fils de Dieu. Les élus ont été choisis parmi les gentils et les Israélites, sans distinction. La race d’Abraham n’est plus exclusivement le peuple choisi ; ce peuple se compose de tous ceux que Dieu a appelés, et tous, gentils ou Juifs, forment comme un édifice spirituel, dont les Prophètes et les Apôtres forment comme les premières assises, et dont le Christ est la pierre angulaire ; sur ces bases, l’édifice entier s’élève comme un temple à Dieu, sous l’inspiration de l’Esprit.

Telle est l’économie de l’Eglise chrétienne. Jésus- Christ, seule pierre angulaire : les Prophètes et les Apôtres, sans distinction et à titre égal, premières assises de l’édifice spirituel.

L’Eglise2 n’embrasse pas seulement les membres vivants sur la terre, mais tous les justes qui sont morts dans la paix du Seigneur. « Jésus-Christ est le chef de la grande famille qui est au ciel et sur la terre. » Les êtres invisibles comme les êtres visibles, tous les saints ne forment qu’un même corps dont le Christ est le centre, la rédemption, la vie. La mort ne rompt point les liens qui existent entre les membres. Le Christ agit en eux tous, en quelque état qu’ils se trouvent. Tel est le grand mystère de l’Eglise de Dieu, du nouveau peuple élu.

Le devoir de tout chrétien est de se rendre digne d’une aussi haute vocation3, en remplissant les devoirs attachés à l’état dans lequel Dieu l’a placé. Dans l’Eglise, ces états sont différents. Les uns sont apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs. Tous, selon les dons ou les titres qu’ils ont

—

1 Epist. ad Ephes., II; 1-22.

2 Ibid., III ; 1-21.

3 Ibid., IV ; 1-32.

reçus, doivent travailler à former l’Eglise, qui est le corps du Christ, de manière que tous les membres arrivent à l’unité d’une même foi et d’une même connaissance du Fils de Dieu, et que chacun parvienne, en âge et en force, à l’état d’homme parfait, sur le modèle du Christ lui-même, type de la perfection complète vers laquelle le chrétien doit tendre.

D’après saint Paul, il y a dans l’Eglise diverses classes de personnes favorisées de ministères ou de dons exceptionnels, appelés à ces états par Dieu lui- même ; mais dans ces ordres différents, parmi les Apôtres, comme parmi les autres pasteurs, personne, en particulier, n’a de rang suprême ; tous sont des membres du même corps, et le Christ seul en est la tête ou le chef.

Pour être digne de faire partie de ce corps harmonieux, il faut renoncer à la vie païenne, pratiquer les vertus chrétiennes, vivre en homme nouveau et régénéré.

Paul expose en détail les qualités de l’homme nouveau1 dans les divers états sociaux. Sa morale a toujours la même sublimité et n’est que l’écho de l’enseignement de Jésus-Christ.

Paul, après deux ans de séjour à Rome, partit de cette ville et se dirigea vers l’Espagne2. Il est probable que, pour se rendre de Rome en ce pays, il passa par les provinces méridionales des Gaules, où ses disciples fondèrent, quelques années plus tard, des Eglises florissantes3

—

1 Epist. ad Ephes., V; 1-33; — VI ; 1-24.

2 Saint Clément, évêque de Rome, et disciple de Pierre et de Paul, affirme que Paul alla jusqu’aux confins de l’Occident. (I Epist. ad Corinth., c. 5) D’un autre côté, saint Paul affirme lui-même qu’il voulait visiter Rome en se rendant en Espagne (Epist. ad Rom , XV; 24, 28), el qu’il était fermement décidé à aller dans cette contrée. Quelques érudits anglais, entre autres Pearson, prétendent que saint Clément a désigné la Grande-Bretagne par les mots confins de l'Occident. Un grand nombre de Pères de l'Eglise ont parlé du voyage de saint Paul en Espagne connue d’un fait certain ; tels sont saint Athanase d’Alexandrie (Ad Drac. ; saint Cyrille, de Jérusalem (Catech., 17); saint Epiphane (Haeres., 27); saint Jean Chrysostome (Homil. 70 in Matth.); le B. Jérôme (ln Isa., XI; 14); Theodoret (In c. 1. Epist. ad Philipp.) ; saint Grégoire-le-Grand (In Job., lib. XXXl; c. 22).

3 Nous raconterons cette mission un peu plus bas.

Après avoir visité l’Espagne, Paul retourna en Orient ; il prêcha en particulier en Crète, où il laissa son disciple Titus1, qui eut pour coadjuteur, dans l’établissement de cette Eglise, le jurisconsulte Zénas et Apollo2.

Paul se rendit ensuite en Asie, et particulièrement à Ephèse, où il laissa son disciple Timothée3. De là, il se rendit en Macédoine4, où il visita ses chers Philippiens.

Ce fut de Macédoine qu’il écrivit sa première lettre à Timothée.

« Je t’ai laissé à Ephèse, lui dit-il, afin que tu avertisses certaines personnes de ne pas enseigner une doctrine différente de celle qui leur a été prêchée et de ne pas s’adonner à des fables et à des généalogies interminables, questions qui engendrent toute autre chose que l’édification en Dieu dont la base est la foi. La fin du commandement est la charité qui émane d’un cœur pur, d’une bonne conscience et d’une foi sincère. Plusieurs abandonnant ce principe, se sont jetés en de vaines disputes ; se donnant comme docteurs de la loi, et ne comprenant ni ce qu’ils disent, ni ce qu’ils affirment. »

Paul, après ce préambule, expose les motifs qui ont fait établir la loi, et relève l’apostolat pour lequel il avait été choisi par la miséricorde de Dieu.

En rapprochant ces diverses considérations, il est aisé de comprendre que les faux docteurs d’Ephèse étaient des Juifs, ennemis de Paul, parce qu’il ne voulait pas imposer aux gentils le joug de la loi mosaïque, lesquels s’embarrassaient dans une foule de questions ardues auxquelles ils ne comprenaient rien. Paul appelle ces questions *généalogies* ; ce qui caractérise parfaitement la secte de Simon dont Valentin perfectionna le système par les *généalogies* interminables au moyen desquelles il prétendait faire émaner tous les êtres de Dieu et former son Pliroma.

—

1 Paul, Epist. ad Tit., I ; 3 ; — Théod., in Psalm., 116

2 Ibid., III; 13.

3 Paul, l. Epist. ad Timoth., I ; 3.

4 Ibid.

Nous exposerons bientôt ces doctrines auxquelles Timothée devait s’opposer à Ephèse, et dont les principaux adeptes dans cette ville étaient Hymenœus et Alexandre. Avant son départ d’Ephèse, Paul *les avait livrés à Satan* pour leur apprendre à ne pas blasphémer1, c’est-à-dire qu’il les avait retranchés de l’Eglise ou du royaume de Dieu.

On voit, par cet exemple et par celui de l’incestueux de Corinthe, que l’excommunication est une peine que l’autorité apostolique avait le droit de prononcer ; mais les effets de la sentence étaient purement spirituels. Paul abandonnait à Satan ceux qui se rendaient indignes d’appartenir à l’Eglise ; mais il ne les livrait ni au *bras séculier*, ni à la haine des fidèles.

Paul trace ensuite à Timothée les règles de discipline qu’il devra appliquer2.

On doit prier pour *tous les hommes* sans exception. Donc, pas de haine, même contre ceux qui n’ont pas la foi, mais charité universelle. Il faut prier particulièrement pour les représentants de l’autorité. L’esprit de rébellion n’est pas chrétien. Les hommes doivent élever vers Dieu des mains pures, des cœurs sans colère et sans rancune ; les femmes doivent prier avec modestie et ne se point permettre d’enseigner.

Paul trace ensuite3 le caractère du pasteur et du diacre, afin que Timothée, qui devait organiser les Eglises limitrophes d’Ephèse, ne fût pas exposé à faire des choix défectueux. Il est à remarquer que l’Apôtre n’indique que deux degrés hiérarchiques : l’évêque ou surveillant et le diacre. Nous avons fait observer déjà que le titre d*'évêque* n’était pas exclusivement donné aux pasteurs du premier ordre, mais à tous ceux qui exerçaient le sacerdoce. A l’époque apostolique, les évêques proprement dits étaient rares ; ceux qui possédaient la plénitude de l’autorité apostolique, ne se fixaient pas dans une église particulière ; ils parcou-

—

1 Paul, I. ad Timoth.. 1; 20.

2 Ibid., II; l-15.

3 Ibid., III; 1-16.

raient le monde, établissant partout des pasteurs secondaires qui exerçaient les devoirs du sacerdoce sous leur direction.

« L’évêque, dit saint Paul, doit être irrépréhensible, n’avoir épousé qu’une femme, être sobre, sage, grave, chaste, hospitalier, instruit ; il ne doit être ni ivrogne ni violent, mais modeste ; non querelleur, non cupide ; il faut qu’il gouverne bien sa maison et que ses enfants soient soumis et purs. « Si quelqu’un, dit l’Apôtre, ne sait pas gouverner sa maison, comment aura-t-il soin de l’Église de Dieu ? » Il ne faut pas choisir un néophyte, de peur de lui donner de l’orgueil, et celui que l’on choisira doit jouir de l’estime, même de ceux qui n’appartiennent pas à l’Eglise. »

Tel doit être le pasteur chrétien.

Les qualités du diacre sont : la chasteté, la franchise, la sobriété, le désintéressement, une foi et une conscience pures.

Les femmes des diacres doivent être également chastes, charitables, sobres, fidèles en toutes choses.

Comme les pasteurs supérieurs, les diacres ne doivent avoir épousé qu’une femme et gouverner sagement leurs enfants et toute leur maison.

Ces règles de discipline sont encore celles de la vraie Eglise, qui ne veut avoir d’autres prêtres et d’autres diacres que des pères de famille, donnant le bon exemple au troupeau et n’ayant épousé qu’une seule femme1. L’Apôtre, sans imposer le mariage à tous, et en estimant le célibat libre et pieusement observé dans un but de perfection, s’élevait contre toute loi prescrivant le célibat : « L’Esprit, écrit-il2, m’a dit clairement que, dans les derniers temps, certains s’éloigneront de la foi, écouteront les Esprits d’erreur et les doctrines des démons, mentant avec hypocrisie, ayant une conscience inaccessible au bien, prohibant le mariage et des nour-

—

1 L’Eglise romaine a cru mieux faire en imposant le célibat aux prêtres et aux diacres. L’histoire démontrera qu'il est dangereux de vouloir établir des règles plus parfaites que celles des Apôtres.

2 Paul, I. Epist. ad Timoth., IV; 1-16.

ritures que Dieu a créées pour être prises avec action de grâces par ceux qui ont connu la vérité. »

Paul ne veut pas que Ton condamne telle ou telle nourriture, puisque toutes viennent de Dieu. Cependant il ne s’oppose pas aux privations que l’on s’impose par esprit de pénitence, comme on le voit en plusieurs endroits de ses épîtres. Rien de ce qui existe dans l’œuvre de Dieu ne doit être condamné par l’homme ; c’est à lui à en user selon l’esprit chrétien, qui est un esprit de sobriété et de pénitence.

Après ces prescriptions de discipline générale, l’Apôtre recommande à son disciple d’en donner l’exemple, en préférant la piété aux discussions oiseuses qu’il nomme dédaigneusement : contes de vieilles femmes. Il l’exhorte à correspondre *à la grâce* qu’il avait reçue, lorsque, selon les prophéties faites à son sujet, il avait été élevé à la dignité apostolique, *par l'imposition des mains du corps des pasteurs.*

On regardait la grâce comme attachée à cette *imposition des mains*, qui devenait ainsi un signe extérieur des dons spirituels qui étaient communiqués. Dans un autre endroit1, Paul dit que c’est lui qui avait imposé les mains à Timothée, ce qui prouve qu’il était à la tête du corps pastoral qui lui avait conféré l’ordination.

A côté des ministres du sacerdoce, il y avait, dès les temps apostoliques, dans chaque Eglise, une corporation pieuse, composée de veuves ; les membres étaient élus par la communauté et se consacraient au célibat et aux bonnes œuvres. Saint Paul prescrit à Timothée les règles qu’il doit suivre à ce sujet ; il veut que l’on n’élise que des veuves de soixante ans2. Les plus jeunes doivent se marier afin d’avoir des enfants. Il ne parle pas de corporations de vierges.

Quant au corps sacerdotal3, les précautions les plus sévères devaient être prises dans le choix de ceux qui devaient en faire partie. Timothée, élevé à la dignité apostolique, avait le pouvoir de leur conférer la grâce

—

1 Paul, II. ad Timoth., I; 6.

2 Paul, I. Epist. ad Timoth., V; 9-10.

3 Ibid., 17-22

de l’ordination par l’imposition des mains, mais il ne devait la conférer qu’après un examen approfondi des qualités de ceux qui étaient choisis. Une fois ordonnés, les pasteurs à résidence fixe avaient le droit de recevoir de leur troupeau une rétribution suffisante.

En terminant sa lettre Paul recommande aux serviteurs l’obéissance ; aux riches le détachement des richesses ; à Timothée la fidélité dans la garde du dépôt doctrinal qui lui avait été confié. La doctrine chrétienne, révélée une fois pour tous les temps, est *un dépôt* que le pasteur de l’Eglise, quel qu’il soit, ne doit ni changer ni modifier ; son devoir est de le transmettre tel qu’il l’a reçu.

Paul avait l’intention de séjourner peu de temps en Macédoine et de retourner à Ephèse2, après avoir passé l’hiver à Nicopolis3. Il écrivit à son disciple Titus de se rendre auprès de lui dans cette ville h On voit par sa lettre qu’il avait avec lui, en Macédoine, plusieurs compagnons parmi lesquels il nomme Tychikos et Artemas, et qu’il avait l’intention d’envoyer en Crète l’un de ces deux disciples pour remplacer Titus dans la direction de l’Eglise de cette île.

L’épître à Titus, comme celles adressées à Timothée, est un monument de la plu s haute importance en ce qui touche la hiérarchie ecclésiastique :

« Je t’ai laissé en Crète, lui dit-il5, pour corriger les choses défectueuses et établir des prêtres dans les cités, selon le pouvoir que je t’en ai donné. »

On voit là en action l’autorité apostolique établissant des pasteurs inférieurs. Par le mot Prêtres ou Anciens, on peut entendre de simples prêtres ou des évêques que les hommes apostoliques commençaient à établir dans les cités, sur le modèle de ceux de Jérusalem, d’Antioche et d’Alexandrie. Paul, après s’être servi du mot *prêtres,*

—

1 Paul, I. Epist. ad Timoth., VI ; 1-21.

2 Ibid., III; 14; - IV; 13.

3 II y avait, deux villes de ce nom : l’une, en Thrace, sur les frontières de la Macédoine, et l'autre en Epire. On ne sait dans laquelle des deux saint Paul voulait passer l’hiver.

4 Paul, Epist. ad Tit., III ; 12.

5 Ibid., I ; 5-16.

se sert de celui d*’évêques* lorsqu’il expose, comme dans la première épître à Timothée, les qualités qu’ils devaient avoir. Il avertit son disciple de se défier surtout des Juifs, qui n’offraient pas les garanties suffisantes pour le ministère pastoral ; il l’engage à les traiter durement et à ne pas se laisser surprendre par les fables qu’ils mêlaient à la doctrine.

Paul voyait un immense danger pour l’Eglise dans les chrétiens judaïsants, et c’est en effet de leur sein que les premières hérésies sont sorties. Il engage son disciple, après lui avoir tracé les principales règles de conduite à l’égard des fidèles1, d’éviter de discuter avec les judaïsants2 et de s’occuper de leurs disputes légales et de leurs *généalogies*. « Après deux avertissements, dit-il, évite l’hérétique, sachant qu’un tel homme pèche et se condamne par son propre jugement. « Celui, en effet, qui veut opposer ses opinions à la doctrine révélée, se sépare de l’Eglise et se condamne lui-même.

Titus se rendit auprès de Paul et passa en Dalmatie lorsque l’Apôtre quitta la Macédoine3. Paul, s’étant embarqué pour l’Asie, alla sans doute à Ephèse, visita Troade, où il logea chez Carpos4 ; il passa à Milet ; il y laissa Trophime malade5, et il aborda à Corinthe, où il laissa Eraste6, lorsqu’il partit pour Rome.

Paul étant à Corinthe, saint Pierre y arriva après avoir évangélisé les Juifs d’Asie. Les deux Apôtres unirent leurs efforts pour instruire et affermir l’Eglise de Corinthe ; puis, ils partirent ensemble pour l’Italie7.

A son arrivée à Rome, Paul commença à prêcher même à la cour de l’empereur Néron, et, selon une ancienne tradition, convertit sa concubine favorite. Cette conversion faillit lui coûter la vie. Mis en jugement, il ne trouva aucun appui dans les chrétiens de *la maison de César*, qu’il avait convertis pendant son

—

1 Paul, Epist. ad Tit., II; 1-15.

2 Ibid., III : 9-11.

3 Paul, II. Epist. ad Timoth., IV; 10.

4 Ibid., 13.

5 Ibid., 20.

6 Ibid.

7 S. Dionys, Corinth., Epist. ad Rom. ap. Eusèb., Hist. Eccl., lib. II; 25.

premier séjour à Rome. Mais Dieu le protégea et l'arracha pour lors à la griffe du lion1.

Il trouva à Rome, Alexandre, qu’il avait abandonné à Satan lorsqu’il était à Ephèse ; cet ouvrier en métaux, transformé en docteur, s’appliquait à contredire constamment l’enseignement de l’Apôtre2. De ses compagnons ordinaires, Paul n’avait avec lui que Luc, son fidèle historien. Dimas l’avait abandonné par amour du monde3; Crescent, qui l’avait accompagné à Rome, l’avait quitté pour aller évangéliser la Gaule4.

C’est par ce disciple de Paul, auquel vinrent se joindre bientôt après Luc et Trophime, autres disciples du même Apôtre, que l’Eglise de France se rattache au corps apostolique primitif.

Paul avait envoyé à Ephèse Tychikos pour remplacer Timothée qu’il désirait posséder auprès de lui à Rome. Il avait envoyé en Crète Artemas pour remplacer Titus5. Il écrivit à son cher Timothée de hâter son départ pour Rome et d’y amener avec lui Marc, qui lui serait utile pour le ministère6. Le second et le troisième évangéliste Marc et Luc se trouvèrent ainsi à Rome à l’époque où Pierre et Paul y travaillèrent ensemble à l’œuvre évangélique.

Parmi les fidèles les plus illustres de cette Eglise, Paul nomme Eubulus, Pudens, Linus et Claudia, qui étaient particulièrement connus de Timothée7. Linus reçut l’ordination épiscopale de Paul, et c’est par lui que la succession épiscopale de l’Eglise de Rome remonte aux Apôtres8. Le second évêque de cette Eglise,

—

1 Paul., II. Epist. ad Timoth., IV; 16-17.

2 Ibid., IV; 14-15.

3 Ibid., 9.

4 Ibid., 10. Le mot de Galatie signifie la Gaule, appelée depuis la France, selon Eusèbe. (Hist. Eccl., lib. III ; 4.) Théodoret (Comment. in II. Epist. ad Timoth., IV; 10) et saint Epiphane. (Hæres., 51.) Ces auteurs grecs sont incontestablement fort compétents dans l’interprétation du texte grec de saint Paul, et leur sentiment est appuyé de la tradition antique de l’Eglise de France, comme nous le verrons bientôt.

5 Paul, Epist. ad Tit., III ; 12.

6 Paul, II. Epist. ad Timoth., IV; 11.

7 Ibid., 21.

8 Saint Irénée, en parlant de Linus, ne dit pas qu’il fut consacré par Pierre ; et en mentionnant qu’il a été disciple de Paul, il donne à entendre qu’il reçut l’ordination de cet Apôtre. (Cont. Hæres., lib. III; c. 3; § 3)

Cletus, appartient aussi à la ligne de Paul, et ce n’est que par Clément, son troisième évêque, que l’Eglise de Rome se rattache à saint Pierre.

Ainsi, avant le martyre des Apôtres, les quatre sièges qui furent depuis patriarcaux avaient leurs évêques dans la personne de Siméon, successeur de Jacques-le- Juste à Jérusalem, Evodius à Antioche, Anianus à Alexandrie, et Linus à Rome.

Paul, tout en ayant échappé à la mort, était retenu à Rome comme prisonnier1, Onésiphore, d’Ephèse, qui s’était rendu alors à Rome, lui prodigua les témoignages de son pieux dévouement2 ; mais tous les Asiatiques ne partageaient pas les mêmes sentiments, et deux d’entre eux, Phighellos et Hermogène, firent de l’opposition à l’apôtre3.

En de telles circonstances, Paul avait besoin d’avoir auprès de lui un ami comme Timothée ; c’est pourquoi il lui écrivit sa deuxième épître. Il l’y engage surtout à combattre fortement, comme un brave soldat de la foi, contre toutes les doctrines nouvelles par lesquelles certains hommes téméraires voulaient ternir la pureté de la vérité révélée4. Parmi les docteurs d’erreur qui habitaient l’Asie, l’Apôtre nomme Hymeneus et Philetus, qui troublaient la foi des fidèles en interprétant d’une manière mystique la grande doctrine de la résurrection des morts, pour arriver à la nier5. Tout en signalant les errants, Paul ne veut pas qu’on les persécute. « Le serviteur de Dieu, dit-il, doit reprendre avec modestie ceux qui résistent à la vérité, dans l’espérance que Dieu leur inspirera le repentir, leur fera connaître

—

Tertullien (De Prœscript,, c. 32) dit positivement que Clément, troisième évêque, de Rome, est l’anneau par lequel cette Eglise se rattache à Pierre : « .. . Sicut Romanorum (Ecclesia) Clementem a Petro ordinatum edit. » Eusèbe (Hist. Eccl., lib. III; 2) dit que le premier évêque de Rome fut Linus : Πρώτο; κλκρούται επισχοηνν Λίνος. Il affirme ensuite que le second fut Anaclet ; le troisième, Clément, etc.

1 Paul, II. ad Timoth., I; 8.

2 Ibid., 16.

3 Ibid., 15.

4 Ibid., I; II.

5 Ibid., II; 17.

la vérité et les arrachera aux liens du diable dont ils sont les esclaves1. »

Le zèle amer et les violences contre les hérétiques n’ont jamais pu former le caractère d’une vraie Eglise chrétienne.

Comme dans sa première épître, Paul prophétise que des hypocrites s’élèveront dans l’Eglise de Dieu, et il en fait le portrait suivant2.

« Il y aura des hommes, amateurs d’eux-mêmes, cupides, orgueilleux, suffisants, blasphémateurs, sans respect pour leur famille, ingrats, criminels, sans affection, perturbateurs, accusateurs, intolérants, vindicatifs et cruels ; traîtres, insolents, donnant à la volupté la préférence sur Dieu ; ayant l’apparence de la piété, mais la détruisant en réalité. »

On a vu là avec raison le portrait frappant d’une secte qui est apparue dans ces derniers siècles et qui a causé aux Eglises occidentales des maux affreux. Leurs prédécesseurs étaient à l’origine ces pharisiens qui poursuivaient Paul de leur haine. Ils se mettaient sous le patronage de Pierre, qui les désavouait, et tous leurs efforts tendaient à faire du christianisme un formalisme où la vertu sincère serait remplacée par l’hypocrisie.

« Evite ces hommes, écrit Paul à Timothée3 *;* il en est parmi eux qui s’insinuent dans les maisons et captivent des femmelettes couvertes de péchés et qui s’abandonnent à l’inconstance de leurs désirs ; ils apprennent toujours et ne parviennent jamais à la science de la vérité ; comme Jannès et Mambré résistèrent à Moïse, ils résistent à la vérité ; leur esprit est pervers ; ils sont réprouvés en ce qui touche à la foi, mais ils ne remporteront pas ; leur folie deviendra évidente pour tout le monde. »

Le moyen indiqué par saint Paul pour se préserver des atteintes de ces ennemis du Christ est de s’attacher fermement à la doctrine reçue, malgré les persé-

—

1 Paul, II. Epist. ad Timoth., II: 25-26.

2 Ibid., III; 2-5.

3 Ibid., 5-9,

cutions qui pourraient être la conséquence de cette fermeté1.

On a tout lieu de penser que Timothée accourut à Rome rejoindre son cher maître qui lui annonçait clairement sa fin prochaine, et que Trophime, aussitôt après sa guérison, se dirigea aussi vers Rome. On ignore les actes de saint Pierre pendant le court séjour qu’il fit à Rome depuis son arrivée jusqu’à son martyre. Nous ne doutons point que l’entente la plus intime n’ait régné entre lui et Paul pour l’organisation définitive de l’Eglise de Rome. Il consentit au choix de Linus pour premier évêque2, et nous considérons la publication de sa seconde épître, à la même époque que celle de Paul aux Hébreux, comme le fruit d’une résolution arrêtée de concert entre les deux Apôtres.

Nous avons vu que la doctrine de Paul lui avait suscité des ennemis parmi les Juifs, qui le considéraient comme un ennemi de l'Ancienne-Alliance. Pierre, au contraire, était cher aux Juifs, dont il avait toujours été l’Apôtre spécial. Il devait se déclarer pour Paul, afin d’imposer silence aux judaïsants, et Paul devait exposer clairement sa doctrine touchant l’Ancienne- Alliance. C’est pourquoi Pierre écrivit sa seconde épître aux Juifs qu’il avait évangélisés3, et Paul sa lettre aux Hébreux.

Ces deux documents sont comme les testaments des deux Apôtres et empruntent une importance toute particulière des circonstances où ils furent publiés. Tel est le début de l’épître de saint Pierre4 :

« Simon-Pierre, serviteur et Apôtre de Jésus-Christ à ceux qui ont été gratifies de la même foi que nous dans la justice de notre Dieu et du Sauveur Jésus- Christ. »

D’après son propre témoignage, Pierre n’avait d’au-

—

1 Paul, II. *Epist. ad Thimoth.,* III; 10-17; IV; 1-3.

2 *Iren. Cont. haeras.,* lib. III; c. 3; § 2 et 3. « A gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo Romae fundatæ et constitutae Ecclesiae... » Θερελιώ- σα.τες ουν *χαί όιχοδομχ.σαντες* oc *μακάριοι* απόστολοι τin *éxxhjaixy,* Λιοω τin τίs ε'πίσζοπί; λειτουγίαn *ενεγείρισζν.*

3 II. *Pet. Epist.,* III; 1.

4 *Ibid.,* I; 1.

tres titres que ceux de *serviteur* et d’*Apôtre* de Jésus- Christ. Ce n’est pas sans motif qu’il prenait avec modestie ces deux titres qui convenaient à tous les autres Apôtres ; car les Juifs affectaient de l’exalter comme ayant reçu de Jésus-Christ des privilèges exceptionnels. Ils le plaçaient avec Jacques de Jérusalem au-dessus des autres Apôtres, principalement pour rabaisser saint Paul et tous ceux qui montraient moins de ménagement pour les traditions judaïques1.

Saint Pierre savait qu’il devait bientôt mourir ; Dieu le lui avait fait connaître2 ; c’est pourquoi il veut prémunir les chrétiens contre les fausses doctrines et leur rappeler qu’ils doivent s’attacher indissolublement à celle qui a été enseignée par Jésus-Christ et dont les Apôtres ont été les échos3. Il s’élève avec énergie contre les inventeurs de nouvelles doctrines et contre les mauvais chrétiens qui, après avoir fait profession d’une vie pure, retournent aux excès du paganisme4. Plusieurs faux docteurs annonçaient comme prochain le deuxième avènement de Jésus-Christ ; Pierre avertit que l’époque n’en est pas déterminée et que mille ans sont comme un jour aux yeux du Seigneur. On doit cependant toujours être prêt pour ce grand jour5, et s’en tenir à la saine doctrine telle qu’elle a été enseignée par les Apôtres et particulièrement par Paul.

« Songez, très-chers, ajoute Pierre6, à vous conserver purs, et sachez que la patience de Dieu est pour votre salut comme notre très-cher Paul vous l’a écrit avec cette sagesse qui lui a été donnée, et comme il l’a enseigné dans toutes ses épîtres dans lesquelles il y a des choses difficiles à comprendre que des ignorants et des hommes légers détournent en mauvais sens, aussi bien que les autres écritures, pour leur ruine. »

—

1 Nous exposerons plus lard les idées des chrétiens judaïsants qui ont été acceptées depuis par les évêques de Rome, et qui ont été la première source d’où la théorie papale est sortie.

2 II Pet. Epist., I; 14.

3 Ibid., 15-21.

4 Ibid., II; 1-22

5 Ibid., III, 8.

6 Ibid., 15.

Nous voyons là une allusion à l’épître que Paul envoya, à la même époque, aux Hébreux.

Paul y place en parallèle l’Ancien et le Nouveau Testament. Ce dernier est supérieur au premier parce qu’il a pour fondateur le Fils de Dieu lui-même, tandis que l’Ancien n’eut pour fondateur que les anges ou envoyés de Dieu1. Or, si l’Ancienne-Alliance fut obligatoire, à plus forte raison la Nouvelle l’est-elle, puisqu’elle repose, non sur un pontificat humain, mais sur le pontificat divin du Fils de Dieu2. Jésus est infiniment élevé au-dessus de Moïse, car ce dernier n’était que le serviteur de Dieu, tandis que Jésus est son Fils. Les Juifs ne doivent donc pas s’obstiner à préférer Moïse à Jésus3. La Nouvelle-Alliance est véritablement le repos définitif dans lequel la nation hébraïque doit entrer, puisqu’elle se trouvera ainsi unie à Dieu dans la personne d’un pontife divin qui la réconciliera avec Dieu4. Ce., pontificat n’est pas, comme celui des Juifs, un pontificat humain ; il peut réellement nous servir d’intermédiaire auprès de Dieu, et il est la réalité des anciens pontificats figuratifs 5.

Paul s’applique à démontrer l’excellence de la Nouvelle-Alliance et de son pontificat, sur l’Alliance- Ancienne et son sacerdoce6; il tire la même doctrine des faits de l’Ancien Testament, qui n’étaient que la figure de ceux du Nouveau, et il établit que ce n’est que par la foi dans le Messie futur que les anciens justes ont trouvé le salut7. C’est ce Messie que les Hébreux ont devant les yeux dans la personne de Jésus, et c’est à lui qu’ils doivent s’attacher, pour être fidèles aux espérances de leurs pères8.

Paul termine sa lettre en donnant aux Hébreux

—

1 Paul, Epist. ad Hœb., I; 1-14.

2 Ibid., II; 1-18.

3 Ibid., III; 1-19.

4 Ibid., IV; 1-16.

5 Ibid., V; 1-14.

6 Ibid., VI, VII, VIII, IX, X.

7 Ibid., XI.

8 Ibid., XII.

quelques conseils de morale chrétienne1. Il leur annonce que leur frère commun Timothée est en route pour le venir voir à Rome, et que, dans sa personne, il les verra tous2. Il leur nommait ce disciple pour leur rappeler qu’il l’avait autrefois circoncis, afin de prouver que, s’il ne voulait pas imposer la circoncision aux gentils, il ne trouvait pas mauvais qu’elle fût conservée pour les Juifs.

Marc, envoyé d’Ephèse par Timothée, arriva à Rome, et il y publia alors son Evangile3. Au moment où les grandes voix apostoliques allaient se taire, il était nécessaire que l’enseignement divin fût mis par écrit. Marc, comme nous l’avons vu, avait suivi Pierre et Paul dans leurs courses apostoliques ; il avait retenu la doctrine qu’ils avaient enseignée, et il en écrivit l’abrégé sous leurs yeux. Au moment où Marc terminait son travail, Pierre était déjà en prison. Les fidèles de Rome prièrent Marc4 de leur mettre par écrit, comme un abrégé des prédications de l’Apôtre. Pierre apprit, par la révélation du Saint-Esprit, que son disciple avait fait ce travail, et il l’approuva pour qu’il fût lu dans les Eglises. Papias, évêque d’Hiérapolis, avait reçu, sur l’Evangile de Marc, ces renseignements de la bouche du prêtre Jean, un des disciples qui avaient vu le Seigneur, et qui était ainsi contemporain de Marc lui- même5 :

« Marc étant devenu l’interprète de Pierre, écrivit

—

1 Epist. ad Hœb., XIII.

2 Ibid., 23.

3 Saint Irénée, comme nous l’avons déjà observé, dit (Lib. III, Cont. Hœres., 1) que saint Mathieu écrivit son Evangile lorsque Pierre et Paul fondaient l’Eglise de Rome ; que Marc écrivit le sien après la mort de ces Apôtres. Il ne fixe pas de date pour les Evangiles de saint Luc et de saint Jean. Nous pensons que le texte aura été vicié par les copistes, et qu’à la place du mot Mathieu, dont l’Evangile fut écrit trente et un ans avant le séjour de Pierre et de Paul à Rome, il faut mettre celui de Marc, qui publia son Evangile à Rome du vivant des Apôtres, comme on le voit dans Eusèbe.

4 Eusèbe (Hist. Eccl., lib. II; 15) rapporte ce fait d’après des témoins apostoliques : Clément, évêque de Rome (Lib. VI, Institut ), et Papias, évêque d’Hiérapolis, qui avait écrit sur les renseignements donnés par les Apôtres ou leurs contemporains.

5 Ap. Eusèb., Hist. Eccl., III ; 39.

exactement ce qu’il retenait, mais sans raconter, dans une suite coordonnée, ce qui avait été fait et dit par le Christ ; car lui-même n’avait ni accompagné ni même vu le Maître ; il avait plus tard suivi Pierre qui adaptait ses discours aux besoins qui se présentaient, sans avoir pour but de reproduire historiquement les paroles de Jésus. Marc n’a donc pas été en défaut, en écrivant les choses telles qu’il se les rappelait, car il avait pour unique but de ne rien omettre de ce qu’il avait entendu et de ne rien y mêler qui fût contraire à la vérité. »

Luc travailla peu de temps après à son Evangile. Comme il avait parcouru toutes les Eglises d’Asie et d’Europe, il avait consulté, touchant les faits de la vie de Jésus-Christ et ses doctrines, ceux qui avaient connu et entendu le Sauveur. Il vit que Marc ne s’était point attaché à l’ordre chronologique, et il entreprit d’écrire un ouvrage où cet ordre serait suivi plus soigneusement.

Son Evangile ne fut publié qu’après le martyre de Pierre et de Paul1.

—

1 Des érudits ont pensé qu’il avait été composé auparavant, et que saint Paul en l'ait mention dans ses Epîtres. Nous pensons que saint Paul, par le mot Evangile dont il s’est servi plusieurs fois, a entendu la prédication de la doctrine chrétienne et non le livre de saint Luc. On convient que saint Luc n’a écrit qu’après saint Marc, et que ce dernier a écrit son livre à Rome peu de temps avant le martyre de saint Pierre. Saint Luc n’a donc écrit le sien qu’après ce martyre. Luc écrivit sans doute à peu près à la même époque que son Evangile le livre des Actes des Apôtres.

Quoiqu’on ne puisse établir d’une manière positive la date précise où les Evangiles furent composés, on ne peut pas pour cela douter de leur authenticité. En effet, les quatre Evangiles (nous parlerons bientôt de celui de saint Jean) étaient admis comme authentiques dès le second siècle, par des hommes presque contemporains des auteurs de ces divins livres. Tels sont en particulier Justin, Irénée, Tertullien, Clément d’Alexandrie, Théophile d’Antioche, etc., etc. Les études que nous ferons sur les ouvrages des Pères de l’Eglise du second siècle convaincront du fait que nous signalons. Nous verrons, en outre, les adversaires du christianisme et les hérétiques prouver le même fait par leurs attaques mêmes et leurs contestations. C’est donc un fait certain que les quatre Evangiles ont été composés au premier siècle par les écrivains dont ils portent le nom, et qu’ils furent reconnus comme authentiques par les écrivains qui naquirent au premier siècle ou au commencement du second, c’est-à-dire à une époque où vivaient encore les disciples immédiats des Apôtres,

S’il y eut des difficultés au sujet de quelques-unes des Epîtres de saint Paul, c’est que les Eglises qui les avaient reçues ne les communiquèrent pas immédiatement à toutes les autres Eglises. Il fallut un certain temps pour que ces Epîtres fussent connues et acceptées universellement. Nous parlerons ailleurs de la formation du canon des Ecritures du Nouveau Testament.

Ce martyre eut lieu l’an 67, sous le règne de Néron1. Pierre fut crucifié, et Paul eut la tête tranchée. Au second siècle de l’ère chrétienne, un prêtre célèbre de Rome, Caius, s’exprimait ainsi au sujet des deux Apôtres2 : « Je puis te montrer les trophées des Apôtres *·* car, si tu veux aller sur le mont Vatican ou sur le chemin d’Ostie, tu rencontreras les trophées de ceux qui ont fondé cette Eglise (de Rome). » Denys, de Corinthe, à la même époque écrivait aux Romains3 : « Les deux Apôtres, partis ensemble pour l’Italie, souffrirent le martyre dans le même temps, après avoir constitué votre Eglise. »

—

1 Eusèb., Hist. Eccl., lib. II; 23. —Tertull., De Prœscrpt., c. 36; adv. Marc., IV; 5.

2 Caii, adv. Procl., αρ. Eusèb., Loc supra cit.

3 Ap. Eusèb., Loc. supra cit. V. et. Clément. Rom., I Epist. ad Corinth., c. 5.

# VI

— Persécution de l’Eglise sous Néron.

— Épître àDiognète.

— Après la mort de Paul, quelques-uns de ses disciples passent dans les Gaules.

— Luc et Trophime.

— Évangile dé saint Luc.

— Les hommes apostoliques continuent l’œuvre des Apôtres.

— L’Église de Jérusalem.

— Martyre de Jacques-le-Juste ; élection de son frère Siméon comme évêque.

— Fin de la nation juive.

— Conséquence de ce fait : l’élément païen christianisé domine sur l’élément judaïco-chrétien.

— Les Nazaréens.

— Leurs erreurs sur le rang exceptionnel de Pierre et de Jacques-le-Juste dans l’Église. — Les Ebionites diffèrent des Nazaréens.

— Sectateurs de Cérinthe, de Simon-le-Magicien, du diacre Nicolas,

— Opposition que les sectaires rencontrent.

— Epître de Judas, frère de Jacques.

— Épître de Barnabas.

— Ouvrages de saint Jean-l'Evangéliste.

— Son Évangile et ses Èpîtres.

— Jean en Asie.

— Il est appelé àRome, où il est condamné àmort.

— Persécution de Domitien.

— Saint Jean-l’Évangéliste, échappé à la mort par miracle, est relégué àPatmos.

— L’Apocalypse.

— Les sept Églises et leurs Anges.

—Révélations sur l’avenir de l’Église.

— Jean de retour à Ephèse.

— Ses dernières instructions.

— Sa mort.

— Mort de l’apôtre Philippe à Hiérapolis.

— Fin de l’époque apostolique et du premier siècle de l’ère chrétienne.

(Ann. 67-90)

Paul, en donnant sa vie pour Jésus-Christ, couronna dignement sa vie d’apostolat et de martyre. A peine arrivé à la moitié de sa carrière, il pouvait déjà écrire « Les fatigues, la prison, les coups, les angoisses mortelles, j’en ai été accablé avec surabondance. Cinq fois, les Juifs m’ont infligé la punition légale de trente-neuf coups de cordes ; trois fois, j’ai été frappé de verges ; une fois, j’ai été lapidé ; trois fois, j’ai fait naufrage ; j’ai été, un jour et une nuit, suspendu sur l’abîme de la mer ; nombreux voyages, périls sur les fleuves, dangers du côté des brigands, embûches des Juifs et des

—

1 Paul, II Ad Corinth., XI; 23-27.

gentils, dangers en ville, dangers dans la solitude, dangers sur mer, dangers de la part des faux frères ; travaux et fatigues, veilles, faim, soif, jeûnes, froid, nudité, j’ai connu tout cela. »

Telle fut la vie du héros que Jésus-Christ avait spécialement choisi pour annoncer la doctrine aux gentils et qui, par la grâce divine, a inspiré une nouvelle vie au monde païen. Le mouvement que le grand Apôtre lui imprima, ne se ralentit plus. Nous le verrons se développer, et embrasser la société tout entière, malgré les obstacles qu’il rencontra.

On ne peut lire les épîtres de Paul, sans être frappé de deux faits qui caractérisent son génie et son apostolat : le premier, c’est qu’il fut inspiré par une seule pensée : annoncer Jésus-Christ avec la plus parfaite abnégation ; le second, c’est qu’il n’enseigna jamais que ce qu’il avait appris du Maître, dans les révélations sublimes dont il fut favorisé. Aussi ne peut-on découvrir, dans les écrits de ce disciple fidèle, aucune doctrine qui ne se trouve dans les Evangiles1, et dans sa vie, aucun acte qui ne soit un sacrifice de toute sa personne à Celui qu’il annonçait comme le salut et la résurrection du monde.

Les travaux de saint Pierre sont moins connus que ceux de saint Paul. Mais on ne peut douter qu’il n’ait aussi beaucoup souffert dans ses courses à travers l’Asie. Les deux Apôtres, unis par les travaux de l’apostolat, donnèrent en même temps leur vie pour la religion qu’ils avaient prêchée. Néron, qui les condamna, était digne d’être le premier persécuteur du christianisme.

« Les Apôtres, dit Lactance2, s’étant dispersés dans l’univers entier, pendant vingt-cinq ans, jusqu’au règne de Néron, jetèrent les fondements de l’Église dans tou-

—

1 Nous devons noter, sans lui accorder une importance qu’il ne mérite à aucun titre, le système de ceux qui ont vu dans les écrits de saint Paul un christianisme différent de celui de Jésus-Christ et des autres Apôtres. On n’a appuyé ce système que sur des données fausses et des doctrines mal comprises. L’analyse que nous avons donnée des Epîtres de saint Paul répond à ce système.

2 Lact., De Mort. Persecut., § 1.

tes les provinces et les cités. Lorsque Néron régnait Pierre vint à Rome, et ayant fait plusieurs miracles, par la puissance que Dieu lui en avait donnée2, il convertit un grand nombre de gens à la justice, et bâtit un temple spirituel et solide à Dieu. La chose vint à la connaissance de Néron ; ce prince, voyant qu’une grande multitude, non-seulement à Rome, mais partout, abandonnait le culte des idoles, condamnait le culte ancien, et passait à la religion nouvelle, résolut, en exécrable et cruel tyran qu’il était, de renverser le temple céleste, et d’anéantir la justice ; il fut le premier qui persécuta les serviteurs de Dieu ; il attacha Pierre à une croix et mit Paul à mort. »

Après avoir trempé ses mains dans le sang de tous les membres de sa famille, il ne restait plus à ce monstre que d’acquérir le titre de premier empereur romain persécuteur de la religion chrétienne3. Ce titre lui appartenait, comme Tertullien le faisait observer aux Romains : « Consultez vos Annales, leur disait-il, et vous y trouverez que ce fut Néron qui, le premier, frappa du glaive impérial cette secte qui naissait alors, et qui

—

1 Nouveau témoignage d’après lequel saint Pierre n’alla à Rome que sous Néron. Au quatrième siècle, on ne croyait donc pas encore qu’il y fût venu plus tôt.

2 Parmi ces miracles, on cite celui qu’il fit contre Simon-le-Magicien, qui était venu dogmatiser à Rome. Cet hérésiarque ayant annoncé qu’il s’élèverait dans l’air, s’éleva en effet par la puissance du démon ; mais Pierre s’étant mis en prière, le magicien tomba à terre et se brisa les jambes. Saint Cyrille, de Jérusalem, rapportant ce fait (Catech., VI; § 15), dit que saint Paul pria avec saint Pierre. Il ajoute que Simon-le-Magicien mourut en tombant. Arnobe, écrivain antérieur à saint. Cyrille, dit que Simon, après l'humiliation qu'il subit, se retira à Brindes où il mourut. (Arnob., Adv. Gent., lib. II, § 12.) Eusèbe (Hist. Eccl., lib. II; 13, 14) ne parle pas de la mort de Simon, tout en mentionnant qu’il fut rencontré il Rome par saint Pierre, qui combattit ses mauvaises doctrines. Théodoret (Hœret. fabul., lib. I) parle du même, fait sans dire que Simon mourut de sa chute. Saint Epiphane Haeres., XXI; § 5) affirme que Simon mourut en tombant. L'auteur des Philosophumena, antérieur à tous ceux que nous venons de nommer, rapporte que saint Pierre résista à Simon à Rome ; que le séducteur s’en alla à... (le nom de la ville manque dans le texte), et que, un jour, assis sons un platane, il annonça que si ou voulait l’enterrer vivant, il ressusciterait du tombeau; qu’on l'enterra, en effet, mais qu’il fut trouvé mort dans sa fosse.

On voit, d’après ces témoignages, que la mort de, Simon-le-Magicien n’est pas, quant aux détails, un fait incontestable. Nous exposerons bientôt les doctrines de ce faux Christ.

3 Ces paroles sont d’Eusèbe, qui cite le passage de Tertullien mentionné dans notre récit. (Hist. Eccl., lib, II ; 23) et qui est tiré de l'Apolyctique du savant prêtre de Carthage.

prenait du développement à Rome. Nous avons lieu de nous glorifier d’avoir été condamnés par un tel homme. Celui qui le connaît peut savoir qu’il n’y a rien de grand et de bon qui n’ait été condamné par Néron. »

« C’est ainsi, ajoute Eusèbe, que le chef et le porte- enseigne des ennemis de Dieu, Néron, sévit contre les Apôtres eux-mêmes. » Ce tyran commença ainsi la guerre que le pouvoir impérial fit pendant trois siècles à la religion de Jésus-Christ ; mais ce fut en vain que les rois rugirent contre Dieu et contre son Christ ; que les princes se conjurèrent contre l’œuvre de Dieu. Soutenue par la puissance divine, l’Eglise n’avait rien à craindre des efforts combinés des puissants de la terre ; le sang de ses enfants répandu à flots prouva avec évidence que Dieu était son appui, et ce sang fut une semence féconde qui fit multiplier les chrétiens dans toutes les parties du monde.

Néron, aussi infâme que cruel, voulut rendre les chrétiens responsables de l’incendie qu’il avait allumé lui-même, pour se donner le plaisir de voir brûler Rome. Gomme il ne pouvait persuader qu’il n’en était pas l’auteur, il l’imputa, dit Tacite1, « à des hommes odieux à cause de leurs crimes et que le vulgaire appelait *chrétiens.* Ce nom venait de celui de *Christ* qui avait été condamné au supplice par le procurateur Ponce-Pilate, sous le règne de Tibère. Réprimée un instant, l’abominable superstition débordait alors, non- seulement en Judée, d’où le mal était venu, mais dans Rome même où tous les crimes et toutes les infamies se donnaient rendez-vous. On arrêta d’abord les premiers qui s’avouèrent chrétiens. Leurs révélations en firent découvrir une immense quantité qui furent condamnés, non pas tant comme coupables de l’incendie, que comme ennemis du genre humain. On ajouta contre eux l’opprobre aux supplices. On les revêtait de peaux de bêtes afin de les faire déchirer par les chiens ; on les crucifiait, on les brûlait ; quand la

1 Tacit., Annal., lib. XV; § 44.

nuit était venue, on s’en servait comme de flambeaux. Néron donnait ce spectacle dans ses jardins, et passait sur son char au milieu de ces malheureux. On finit par les plaindre quoiqu’on les regardât comme coupables et dignes de ces supplices, car on savait qu’ils étaient moins immolés à la vindicte publique qu’à la cruauté d’un seul individu. »

Si l’on ne possède pas de documents certains sur tous ceux qui, sous le règne de Néron, donnèrent leur vie pour Jésus-Christ, la mémoire de ces généreux athlètes est restée en vénération dans les diverses Eglises. Selon une antique tradition1, la femme de saint Pierre souffrit alors la mort pour Jésus-Christ, et l’Apôtre, au moment où elle passait près de lui pour aller au supplice, lui aurait dit ces paroles, sublimes dans leur simplicité : « Souviens-toi du Maître ! »

La persécution de Néron avait attiré l’attention sur les chrétiens. On voulait les connaître, étudier leur origine, se rendre compte de l’amour fraternel qu’ils se portaient les uns aux autres ; examiner si les crimes dont on les accusait étaient réels. Un écrivain chrétien publia, pour répondre à cette légitime curiosité, une lettre élégamment écrite et bien raisonnée, adressée à Diognète. On ignore quel était ce personnage. Quant à l’auteur de cette épître, son nom est resté inconnu. On voit seulement, par l’ouvrage même, qu’il était disciple des Apôtres2, et particulièrement de saint Paul3. Il écrivit à une époque où les Juifs offraient encore leurs sacrifices4, et où les chrétiens étaient persécutés5 ; ce qui démontre que cet ouvrage parut avant l’année 70, où le temple fut détruit, et durant la persécution de Néron, qui eut lieu pendant les années 67 et 68. L'*Epître à Diognète* est le plus ancien monument apologétique qui ait été écrit pour les chré-

—

1 Clement., Alexand., Stromat., lib. VII

2 Epist. ad Dioignet., §11.

3 Ibid., § 3 et 4. Il parle, eu cet endroit, des cérémonies judaïques en vrai disciple de Paul. Plus loin (c. 22) il cite Paul en l’appelant simplement l’Apôtre!

4 Ibid., § 3 et 4

5 Ibid., § 5 et 7.

tiens contre les païens. Sa haute antiquité demande qu’on l’étudie avec respect. L’auteur commence ainsi : « Illustre Diognète, quand je te vois rechercher avec ardeur quel est le culte divin des chrétiens ; t’instruire de la religion de ceux que tu vois mépriser le monde et la mort ; qui ne reconnaissent pas pour dieux ceux que les Grecs adorent, et qui n’observent point les superstitions judaïques ; chercher à connaître le principe de cet amour fraternel qu’ils ont les uns pour les autres... je veux satisfaire ta légitime curiosité, et je demande à Dieu qu’il m’inspire des paroles qui te soient utiles pour l’amélioration de ta vie. »

Après ce préambule, l’auteur explique pourquoi les chrétiens n’adorent pas les dieux des Grecs

« Les Juifs ne les adorent pas, ajoute-t-il2, mais ils tombent dans une superstition analogue lorsqu’ils prétendent que Dieu a besoin de leurs sacrifices sanglants, et que leurs rites l’honorent. Ils croyent ainsi donner quelque chose à Celui qui n’a besoin de rien. Les rites judaïques3 ne peuvent servir au vrai culte de Dieu, c’est pourquoi les chrétiens ont raison de ne pas les mettre en pratique.

« Pour eux, ils ne se distinguent des autres hommes4ni par le pays, ni par la langue, ni par les institutions politiques. Ils n’habitent pas de villes particulières ; ils ne se servent pas d’un idiome différent de celui des autres, et dans leur vie extérieure rien de particulier ne les distingue ; ils ne se proposent point d’apprendre quelque secret échappé de l’esprit d’hommes curieux, et ne se donnent pas, à l’exemple de quelques-uns, pour adeptes d’une doctrine humaine. Ils habitent indifféremment des villes grecques ou barbares, selon les circonstances, et, dans tout ce qui tient au vêtement et à la vie extérieure, ils ne se distinguent point de ceux au milieu desquels ils vivent. Tout pays étranger qu’ils

—

1 Epist. ad Diognet., c. 2

2 Ibid., §3

3 Ibid., §4

4 Ibid., §5

habitent devient leur patrie, et leur patrie est pour eux une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, et ils engendrent des enfants. Ils ont une table commune ; mais le mariage est respecté. Ils sont de chair et iis ne vivent pas selon la chair ; ils demeurent sur la terre, mais leur Etat est dans le ciel ; ils obéissent aux lois établies, et, par leur genre de vie, ils sont supérieurs aux lois. Ils aiment tout le monde, et tous les persécutent. On ne les connaît pas, et on les condamne ; on les tue, et la mort les rend à la vie. Ils sont pauvres, et ils enrichissent les autres ; ils ont besoin de tout, et ils ont tout en abondance ; ils sont méprisés, et la gloire surgit pour eux de ce mépris ; on déchire leur réputation, et l'on rend hommage à leur justice. On les couvre de malédictions, et ils répondent par des bénédictions ; on les accable d’injures, et ils honorent les autres ; ils se conduisent en gens de bien, et on les punit comme coupables ; quand on les punit, ils se réjouissent comme si on leur faisait du bien. Les Juifs leur font la guerre, et les Grecs les persécutent comme s’ils étaient des étrangers, et, ni les uns ni les autres, n’osent avouer la cause de leur haine. En un mot, ajoute l’éloquent apologiste1, les chrétiens sont dans le monde ce que l’âme est dans le corps. » Puis, il développe admirablement cette pensée aussi juste que profonde.

L’origine2 de la religion des chrétiens est Dieu qui l’a établie par son Verbe, lequel est Vérité, et s’est incarné pour la donner au monde. L’auteur expose3 quel était le triste état de l’humanité avant l’incarnation du Verbe. Le Verbe de Dieu ne s’est pas incarné plus tôt4 afin que les hommes connussent que, sans lui, ils ne pouvaient que pécher, et que la justification n’était possible que par lui.

Le pieux écrivain, s’adressant à Diognète, lui fait

—

1 Epist. ad Diognet., §6

2 Ibid., §7

3 Ibid., §8

4 Ibid., §9

comprendre quels biens il acquerra par la foi1, et combien il est nécessaire de connaître les enseignements du Verbe incarné2; mais ces enseignements ne sont pas purement théoriques ; il faut que la vie y soit conforme3; car le christianisme n’est pas un système destiné à satisfaire la curiosité de l’intelligence ; il consiste principalement dans la pratique de la vertu. L’auteur de cette première Apologie chrétienne était, sans aucun doute, un homme aussi profondément chrétien que docte et éloquent.

Quoique nous n’ayons pas de renseignements positifs sur la mort des Apôtres, on peut penser, d’après les traditions des diverses Eglises, qu’ils donnèrent presque tous leur vie pour la foi ; que plusieurs moururent avant Pierre et Paul, ou à peu près à la même époque. D’autres leur survécurent4, et en particulier saint Jean l’Evangéliste et saint Philippe. Les Apôtres eurent surtout à souffrir de la part des Juifs dans leur oeuvre apostolique5. Mais on sait qu’ils eurent également des ennemis nombreux parmi les païens. On comptait encore, à l’époque de la persécution de Néron, plusieurs des soixante-dix disciples, comme le prêtre Jean à. Ephèse6, Barnabas en Chypre, et d’autres moins connus.

A côté d’eux on distingue des hommes apostoliques, élevés à l’école des Apôtres eux-mêmes : tels sont les disciples de Paul qui évangélisaient la Gaule; Linus, premier évêque de Rome7 ; Clément, qui gouverna plus tard la même Eglise; Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l’Evangéliste ; Hermas, disciple de Paul, lequel menait à Rome une vie retirée et méditait son livre du *Pasteur* ; Titus, retiré en Crète; Timothée à Ephèse ; Ignace, qui succéda à Evodius sur le siège d’Antioche8.

—

1 Epist. ad Diognet., § 10.

2 Ibid., § 11.

3 Ibid., § 12.

4 Euseb., Hist. Eccl., lib. III ; 11.

5 Ibid., lib. III; 5.

6 Ibid., lib. III; 39.

7 Ibid., lib. III: 2.

8 Ignace succéda à Evodius l'an 68 selon Eusèbe (Hist. Eccl., lib. III; 22), c’est-à-dire un an après le martyre des Apôtres Pierre et Paul.

Fidèles échos de la prédication évangélique, ils continuèrent l’œuvre des Apôtres, dont ils avaient reçu les pouvoirs avec l’imposition des mains. C’est ainsi que, sans interruption, l’apostolat et la saine doctrine se perpétuèrent dans l’Eglise.

Plusieurs hommes apostoliques quittèrent Rome lorsque la persécution y eut éclaté. De ce nombre furent Luc et Trophime, qui se dirigèrent vers les Gaules, sans doute après la mort de Paul, leur Maître.

Trophime, après la maladie qui l’avait retenu à Milet, était allé retrouver Paul à Rome. S’étant rendu dans les Gaules, il établit à Arles le centre de sa mission. Suivant une antique et respectable tradition1, saint Pierre l’aurait établi évêque de cette ville. Ceci peut donner à penser qu’il reçut de cet Apôtre l’ordination épiscopale, comme saint Clément, autre disciple de Paul, et qui fut depuis évêque de Rome. Pierre et Paul, unis en Jésus-Christ, ne formaient pas des écoles distinctes ; aussi avons-nous vu plusieurs disciples, comme Marc et Sylvanus, s’attacher, selon les circonstances, à l’un ou à l’autre. C’est ainsi que l’on a pu dire que Trophime avait été établi évêque d’Arles par saint Pierre2.

Crescent, qui était déjà en Gaule depuis plusieurs années, y avait déjà fondé plusieurs Eglises, et en particulier celle de Vienne. Il est très-probable que ce sont ces deux Apôtres qui fondèrent les Eglises qui existaient déjà au second siècle sur les bords de la Garonne3. Trophime travailla avec tant de zèle à l’œuvre évangélique qu’il a mérité d’être appelé « la source d’où les ruisseaux de la foi coulèrent sur toutes les Gaules4. »

Crescent abandonna à Trophime les provinces méridionales des Gaules, et s’avança vers le nord jusqu’à

—

1 Preces Episcop. Prov. Arelat. ad Laon. Pap. (Ap. Sirmond, Concil. Ant. Gall., t.. 1.)

2 On peut penser aussi que Trophime avait quitté Rome avant la mort des Apôtres ; car l'époque précise de sou arrivée dans les (huiles ne peut être fixée, d'une manière absolue.

3 Hieron., Epist. 53 ad Theod.

4 Epist. Zozirn. pap. ad Episcop. Gall. (Ap. Sirm., Concil. Gall.)

la métropole de la Première - Germanie1 (Mayence).

Les provinces centrales de la Gaule furent évangélisées par saint Luc. « Le ministère de la divine parole, dit saint Epiphane2, ayant été confié à saint Luc, il l’exerça particulièrement dans la Gaule. » Ces paroles, rapprochées des traditions de la vieille Armorike3, nous portent à croire que saint Luc exerça principalement son zèle dans la partie des Gaules appelée Celtique. Saint Irénée4 nous apprend en effet qu’il y existait des Eglises au second siècle, et il atteste que leur foi était pure comme celle des Eglises des Germanies Cis-Rhénanes, fondées par saint Crescent.

Saint Luc ne se rendit probablement dans les Gaules qu’après saint Trophime, car nous regardons comme probable qu’il composa son Evangile à Rome après la mort des Apôtres Pierre et Paul, peu avant son livre des *Actes des Apôtres*5.

Il y eut donc, au premier siècle, des Eglises organisées dans les Gaules, et elles firent assez de progrès pour que Tertullien ait pu dire, au second siècle, que « dans les diverses nations des Gaules Jésus-Christ comptait de nombreux adorateurs6. »

Les fidèles de Jérusalem étaient gouvernés, à l’époque de la persécution de Néron, par Simeon (ou Simon), un des fils de Marie et de Cléopas, appelés frères *du Seigneur.* Jacques le Juste, son frère, avait été martyrisé peu de temps après que Paul eut été envoyé à Rome

—

1 Gall. Christ. Prov. Mogunt.

2 Epiph., Hœres., 51.

3 V. D. Lubineau, Hist. de Bretagne, liv. I; § 5.

4 lræn., Cont. Hœres., lib. I; c. 10; § 2;

5 On ignore à quelle époque précise saint Luc a écrit. Mais son Evangile a été publié après celui de saint Marc et avant celui de saint Jean. Or, saint Marc écrivait le sien un peu avant la mort, des Apôtres Pierre et Paul, c’est- à-dire vers l’an 66. Saint Jean étant mort vers l’an 99, on doit admettre que saint Luc écrivit son Evangile dans la seconde moitié du premier siècle.

6 Tertull., Adv. Judœos, c. 7. « Galbarum diversae nationes... in quibus omnibus locis Christi nomen regnat. »

D’après des témoignages comme ceux de saint Irénée et de Tertullien, et les autres documents que nous avons cités, on ne peut douter que des Eglises n’aient été fondées dans les Gaules au premier siècle. Mais ce n’est pas là une raison suffisante pour admettre des récits qui n’ont, d’autre fondement que des légendes du moyen âge. Nous prouverons plus loin la fausseté de ces légendes.

par Festus1. Les Juifs, furieux d’avoir manque leur proie, tournèrent leurrage contre Jacques2. Ce grand évêque avait prêché Jésus-Christ avec tant de zèle, qu’une grande partie de la population de Jérusalem avait embrassé la foi. Les scribes, les pharisiens et les sadducéens entreprirent de forcer Jacques à renier, en public, la foi du Christ; ils espéraient obtenir de lui cette apostasie, à cause de sa fidélité bien connue dans les observances mosaïques. Ils lui dirent donc d’une manière hypocrite : « O juste ! à qui nous accordons tous une si légitime confiance, jusques à quand le peuple sera-t-il dans l’erreur en croyant en Jésus qui a été crucifié ? Apprends-nous quelle était la doctrine de ce crucifié. » Jacques, élevant la voix, répondit : « Pourquoi m’interrogez-vous au sujet de Jésus Fils de l’Homme ? Il siège au ciel à la droite de la souveraine Puissance, et il en reviendra sur les nuées du ciel. » Un grand nombre d’assistants, affermis par ce témoignage de Jacques, rendirent gloire à Jésus et s’écrièrent : « Hosanna au Fils de David ! » Les scribes et les pharisiens se consultèrent entre eux. « Nous n’avons pas été habiles, dirent-ils, en provoquant ce témoignage public en faveur de Jésus. » A leur prière, Jacques était monté sur la terrasse du temple pour dire au peuple ce qu’il pensait de Jésus : « Montons-y, dirent les Juifs, et jetons-le en bas afin que cet exemple effraye ceux qui voudraient croire en Jésus. » Ils se mirent à crier : « Oh ! oh ! le Juste lui-même est dans l’erreur ! » Et, montant sur la terrasse, ils en précipitèrent le saint évêque qui, se relevant sur les genoux, se mit à prier en disant : « Seigneur et Dieu Père ! je te demande que tu leur pardonnes, car ils ne savent ce qu’ils font. — Lapidons-le, » dirent entre eux ses ennemis. Et ils l’accablèrent de pierres. « Que faites-vous là ? s’écriait un prêtre de la famille de Rechab ; épargnez le Juste, il prie pour vous ! *»* Mais, au même instant, un foulon frappa le saint à la tête, avec son maillet à fouler la

—

1 Ce fait arriva l’an 62.

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. II ; 23.

laine, et le tua. « C’est ainsi, dit Hégésippe, que Jacques, frère du Seigneur, termina sa vie par un heureux martyre. Il fut enterré à l’endroit où il fut frappé, et l’on voit encore, près du temple, la colonne élevée sur son tombeau. Ce Jacques rendit de nombreux témoignages tant aux Juifs qu’aux Grecs, leur attestant que Jésus était le Christ. »

Par ces Grecs, Hégésippe entendait les Juifs hellénistes qui furent convertis en grand nombre à la foi de Jésus-Christ1.

Plusieurs chrétiens furent mis à mort avec Jacques2, par les ordres du pontife Ananus, qui avait profité de la mort de Festus et du temps qui s’était écoulé jusqu’à l’arrivée d’Albinus, le nouveau gouverneur, pour assouvir sa rage contre le christianisme.

Jacques ne fut remplacé qu’après la ruine de Jérusalem3. Ceux des Apôtres et des soixante-dix disciples qui existaient encore, se réunirent sur les ruines de la ville déicide ; les membres de la famille de Jésus-Christ se joignirent à eux, et tous ensemble délibérèrent sur le choix de celui qui devait succéder à Jacques, et tenir, pour ainsi dire, la place de Jésus-Christ dans l’Eglise. Tous, d’un consentement unanime, jugèrent digne du siège épiscopal Siméon, fils de Cléopas, frère de Jacques, et un des quatre fils de Cléopas, qu’on appelait *frères de Jésus*4*.*

Mais bientôt Siméon, comme tous les parents de Jésus, fut obligé de se cacher, car le destructeur de Jérusalem, l’empereur Vespasien, ordonna de rechercher tous les Juifs de la famille de David, afin de ne laisser subsister aucun prétendant à la royauté juive.

—

1 Ces derniers mots d’Hégésippe, historien contemporain des disciples des Apôtres, donnent à penser que saint Jacques pourrait bien avoir traduit en grec l'Evangile de saint Matthieu pour les Juifs hellénistes, comme on l'affirme dans la Synops. Script. Sac., attribuée à saint Athanase.

2 Joseph., Antiq. Jud., lib. XX, c. 8.

3 Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 11 et 12.

4 Nous avons dit que les fils de Cléopas étaient cousins de Jésus, par leur mère Marie, sœur ou cousine de la sainte Vierge. Le plus ancien historien de l'Eglise, Hégésippe (Ap.. Euseb , Luc. cit.) nous apprend que Cléopas lui-même était frère de Joseph. Ses enfants auraient été ainsi, à double titre, cousins germains ou frères de Jésus, selon une locution usuelle en Orient.

Les oracles de Dieu et de son Christ étaient accomplis. Jérusalem, après un siège horrible1, n’était plus qu’un monceau de ruines ; le temple était détruit. Les Juifs, dispersés sur toute la terre, ne formèrent plus une nation. Poursuivis, persécutés de toutes parts, ils n’ont été conservés que pour rendre témoignage aux prophéties qui ont annoncé leurs malheurs, leur crime et leur endurcissement.

Ceux d’entre les Juifs qui regardaient Jésus-Christ comme le Messie, en voyant les troubles qui déchiraient la Judée, les luttes qui la désolaient, les préparatifs de la guerre qui devait avoir pour résultat l’anéantissement des Juifs comme nation, se souvinrent de la prophétie de Jésus-Christ et se retirèrent dans les montagnes2. Ils se fixèrent principalement autour de Pella, située près d’un désert et sur les frontières de Syrie3. Joignant à la foi en Jésus-Christ la fidélité aux observances judaïques, on continua à les appeler *Nazaréens,* nom que les Juifs endurcis donnaient aux chrétiens par mépris4.

Jusqu’à la ruine de Jérusalem, les chrétiens judaïsants avaient une grande influence dans l’Eglise. Il fallut toute l’énergie des Apôtres et des hommes apostoliques, de Paul surtout, pour les empêcher de rendre les rites judaïques obligatoires pour le salut. Infatués des hautes destinées temporelles qu’ils croyaient promises à leur race, ils ne voulaient voir dans le christianisme qu’un moyen donné par Dieu pour soumettre le monde entier au peuple juif. Ils ne considéraient plus le Christ comme un conquérant fameux appelé à soumettre le monde païen par les armes, mais comme un souverain spirituel, dont la puissance, représentée par le peuple élu de Dieu, devait s’étendre sur l’univers.

Après la ruine de Jérusalem, les chrétiens judaïsants ne renoncèrent point à leurs illusions. Enfermés dans les montagnes de la Palestine, pauvres, délaissés, iso-

—

1 Jérusalem fut détruite l’an 70, par Titus, fils de l’empereur Vespasien.

2 Matth., XXIV; 16.

3 Euseb., Hist. Eccl., III ; 5. — Epiph., Haeres., XXIX; § 7.

4 Act. Apost., XXIV; 5.

lés des autres Eglises chrétiennes, ils persévérèrent clans leur foi en Jésus-Christ, mais aussi dans la pratique des cérémonies légales, et dans leurs fastueuses espérances1. Ils n’avaient de l’Ecriture du Nouveau Testament que l’Evangile de saint Mathieu. Comme il y avait au milieu d’eux un grand nombre de fidèles qui avaient vu Jésus-Christ et les Apôtres, ils ajoutèrent au texte primitif du premier évangéliste quelques faits qui, sans avoir l’autorité des autres, peuvent cependant être vrais2 et émaner d’hommes apostoliques. Leurs Apôtres de prédilection étaient Pierre et Jacques le Juste. Ils élevaient le premier au-dessus de tous les autres Apôtres et le donnaient comme le dépositaire privilégié de la doctrine *;* ils regardaient Jacques comme l*’évêque des évêques* et le chef de l’Eglise universelle3. Ces deux idées réunies ont formé ce qu’on a depuis appelé *la Papauté.* Il faut remonter aux Nazaréens pour en trouver l’origine. Mais ce système, inventé au profit des judaïsants, ne pouvait être alors dangereux. L’élément judaïco-chrétien, qui avait essayé de prédominer dans la société chrétienne primitive, reçut un coup mortel par la chute de la nation juive, de Jérusalem et du temple ; l’élément païen christianisé devait prédominer sur lui, et bientôt les Nazaréens ne furent plus considérés que comme une secte isolée de la grande société chrétienne. On leur imputa même des erreurs et on les confondit avec les Ebionites.

Il est certain, du moins, que cette secte hérétique sortit de leur sein, et qu’elle mêla de fausses doctrines à la profession de quelques-unes des vérités chrétiennes.

Mais les Nazaréens proprement dits ne sont accusés d’aucune doctrine hérétique4 ; on leur reprocha seule

—

1 Nous enverrons des preuves, au second siècle, en analysant les fausses Clémentines, qui sont leur œuvre.

2 Le docte Jérôme, qui consulta leur Evangile hébraïque au cinquième siècle, a mentionné quelques-uns de ces faits dans plusieurs de ses ouvrages, et ne les a pas donnés comme erronés. On peut croire que de légères additions avaient déjà été faites au texte de saint Mathieu avant qu’il ne fût traduit eu grec ; ce qui expliquerait la difficulté que nous avons signalée précédemment, p. 146 de ce volume, note 3.

3 Pseudo-Clementina, ouvrage dont on trouvera plus loin l’analyse.

4 Epiph., lib. I. Haeres., XXIX ; par. 6-7. Ce Père parle des Nazaréens de

ment leur fidélité au mosaïsme. Ils savaient parfaitement l’hébreu, et au cinquième siècle ils habitaient encore Pella et ses environs. Les Juifs les avaient en horreur, et trois fois par jour, lorsqu’ils se réunissaient dans leurs synagogues pour prier, ils lançaient contre eux cet anathème : « Que Dieu exècre les Nazaréens ! » Ce qui offensait surtout les Juifs, c’est que les Nazaréens étaient des Juifs fidèles tout en croyant en Jésus- Christ qu’ils regardaient comme le Messie.

Il est probable que, primitivement, les Nazaréens appartenaient à cette belle communauté de Jérusalem dont les membres pratiquaient l’abnégation complète, vendaient leurs biens, en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, et se glorifiaient du titre de *pauvres.*

Un d’entre eux prit ce nom de *pauvre*, en grec *Ebion*1, et donna naissance à la secte des *Ebionistes,* qu’il faut bien distinguer des Nazaréens. Ebion exaltait outre mesure la pauvreté et dépassait les maximes évangéliques sur ce point, en prétendant que l’abnégation complète était un précepte obligatoire. S’il se fut borné à cet enseignement, son système n’eût pas été dangereux ; mais il y ajouta des doctrines hérétiques qu’il emprunta à d’autres dogmatiseurs de son temps, en particulier à Cerinthe et à Carpocras, qui avaient eux-mêmes copié Simon-le-Magicien.

Simon a été, comme l’affirme saint Irénée, le chef et la source de toutes les hérésies2.

Juif d’origine et baptisé, il prétendit interpréter le mosaïsme et le christianisme, et fusionner quelques doctrines de l’un et de l’autre dans un système dont le résultat serait sa propre déification et celle de sa concubine nommée Héléna. Mahomet reprit plus tard cette théorie en sous-œuvre. Il n’est pas étonnant que, voulant fusionner le mosaïsme et le christianisme, Si-

—

son temps; il est remarquable qu'il ne leur reproche aucune hérésie proprement dite, et qu’il avoue qu'ils avaient conservé l'Evangile de saint Mathieu, en hébreu, dans toute son intégrité,

1 Des écrivains ont pensé que tel était son véritable nom.

2 Iraen., Cont. Hares., I; c. 23.

mon ait gagné quelques adeptes parmi les chrétiens judaïsants1*.*

Il avait pour prédécesseur dans sa prétention à la divinité un certain Apseth, de Libye, dont la divinité n’avait pu aboutir qu’au ridicule. Simon crut qu’il serait plus heureux.

Moïse avait dit, métaphoriquement : « Dieu est un feu qui brûle et consume. » Simon, prenant à rebours la maxime de Moïse, posa ce premier principe : « Le feu a été le principe de tous les êtres. » De ce principe unique et éternel sortent comme six racines : l’Esprit, l’intelligence, la voix*,* le nom, le raisonnement et la pensée*.* Dans ces six racines gît la puissance infinie, et cette puissance infinie est ce qui est, a été et sera ; c’était lui, Simon. Il appelait quelquefois œons ou *siècles* ces principes radicaux, pour donner à entendre que, dans leur ensemble, ils formaient le *temps complet,* le *pliroma* ou le tout éternel. C’est là que Valentin puisa la base de son fameux système. Paul connaissait ce système, comme nous l’avons remarqué en analysant ses Epîtres.

Continuant son explication symbolique des Ecritures, Simon disait : « l’Esprit et l’intelligence, c’est ce que Moïse a appelé ciel et terre ; la voix et le mot sont désignés par les termes de soleil et de lune ; le raisonnement et la pensée sont symbolisés par l’air et l’eau.

« Moïse, disait-il encore, affirme que trois jours ont existé avant la création du soleil et de la lune. Par là il entend l’esprit, l’intelligence, et cette septième puissance qui résume les six autres. C’est cette puissance qui est désignée par le mot Esprit *planant sur les eaux.* »

Quant à la création telle que Moïse l’a racontée, c’est un pur symbolisme. Le paradis terrestre n’est autre que le sein de la femme ou l’enfant est formé, et

—

1 Justin., I Apolog., § 26. — Iræn., Cont. Haeres., I ; c. 23 ; § 1-4. — Philosophuamena, VI; § 7-20. — Euseb., Hist. Eccl., II; 13. — Epiph., Haares., XXI. — Theodoret., Hæret. fab., lib. I; c. 1.

les quatre fleuves dont parle Moïse ne sont que les quatre veines principales qui du point central de l’homme, portent la vie dans son organisme1.

La puissance infinie eut pour premier fruit de son action, l’intelligence, et par elle il produisit les anges. Ces mauvais êtres firent le monde et conjurèrent contre l’intelligence. Ils s’emparèrent d’elle et la firent passer d’un corps dans un autre, en particulier dans celui d’Héléna qui fut cause de la guerre de Troie.

Enfin, la puissance infinie, incarnée en Simon, l’a retrouvée captive en Syrie, portant encore le nom d’Héléna et l’a délivrée. C’est la brebis perdue de l’Evangile.

Simon et Héléna étaient donc la puissance infinie et l’intelligence.

« Je suis apparu, disait-il, en Judée sous le nom de *Fils* ; on a cru m’y faire souffrir ; mais je n’ai pas souffert ; j’ai habité la Samarie, sous le titre de *Père;* dans le reste du monde, on m’appelle *Saint-Esprit.* Peu importe le titre que l’on me donne. »

Simon eut des adeptes parmi les païens, qui retrouvèrent dans sa dogmatique la doctrine de Jupiter produisant Minerve. Ces adeptes l’adorèrent avec Héléna, sous le nom de *Maître* et de *Maîtresse*. Mais ce qui lui acquit surtout des adeptes, c’était sa théorie immorale. Le mal n’existait pas, d’après lui, pour ses initiés, et l’initiation était le principe du salut. Or, les initiés, à l’exemple de Simon et d’Héléna, s’abandonnaient à toutes les turpitudes.

Cette morale convenait bien aux Romains. Simon devait obtenir de grands succès à Rome, où on fui éleva une statue avec cette inscription : À Simon Dieu saint2! Comme il prenait le titre de *chrétien* et qu’il le faisait

—

1 On voit que le système de symbolisme scripturaire n’est pas nouveau, et que certains exégètes modernes ont été devancés par Simon-le-Magicien.

2 On a voulu contester ce fait. Pourquoi ? Simon no se donnait-il pas comme Dieu ? Au témoignage de saint Justin (I Apolog., § 26) qui parle de celte statue, il faut ajouter celui des Philosophumena, où il est dit positivement que les adeptes avaient des statues de Simon et d’Héléna, avec les attributs de Jupiter et de Minerve.

prendre à ses adeptes, on comprend que l’on ait regardé a Rome, au rapport de Tacite, les chrétiens comme des gens perdus de mœurs et ennemis du genre humain. Par l’exposé rapide que nous avons fait de la doctrine de Simon, il est évident qu’il fut moins un hérétique qu’un de ces *faux christs* que Jésus-Christ avait prédits. L’imposteur ambitionnait de se faire passer pour le Christ lui-même ou pour Dieu incarné se révélant au monde. On peut en dire autant de Ménandre.

Cet imposteur était, comme Simon, originaire de la Samarie1. II se donnait comme *la grande vertu* inconnue jusqu’alors ; il était envoyé, disait-il, comme sauveur des hommes. Il enseignait, avec Simon, que le monde avait été fait par les anges, qui, eux-mêmes étaient émanés d’Ennoia ou l’intelligence, et que, par elle, il donnait la science pour vaincre les anges. Il avait un baptême ou signe d’initiation, qui donnait à ceux qui le recevaient résurrection et immortalité. Il promettait même l’immortalité dans le monde présent.

Il n’était pas rare de rencontrer alors de ces faux christs qui s’attribuaient une divinité chimérique et qui, spéculant sur l’attente générale du Messie, essayaient, de mettre à profit quelques idées chrétiennes, tombées en des esprits mal préparés, et y associaient des doctrines empruntées aux diverses religions ou aux systèmes philosophiques. Chez les Juifs, plusieurs faux christs s’étaient élevés, avaient excité des rébellions et hâté la ruine de Jérusalem. Ils répondaient à ce préjugé israélite, que le Messie serait un conquérant fameux qui délivrerait le peuple élu du joug étranger.

D’autres faux christs voulaient imiter le caractère purement religieux du vrai Christ ; tels furent Simon et Ménandre.

La philosophie essaya aussi d’avoir ses christs. Apollonius de Thyane ne fut qu’une mauvaise copie de Jésus-Christ, et ses voyages une imitation des courses apostoliques. On peut- en dire autant des autres.

Ces essais de déification humaine ne pouvaient sur-

—

1 Iraen., Cant. Haeres., I ; c. 23; par. 5. — Theodoret., Haeret. fabul, I ; c. 2. — Epiph.. Hœres., XXII. — Euseb., Hist. Eccl., III; 26.

vivre à leurs auteurs ; mais les doctrines enseignées par ces imposteurs devaient avoir de l’influence à cause de l’état où se trouvaient les esprits, travaillés, chez les Juifs, par une foule de préjugés nationaux ; chez les païens par les divers systèmes de philosophie. De là, deux écoles qui eurent leur caractère particulier : l’hérésie judaïque et l’hérésie philosophique.

A la première classe appartiennent les ébionites, les nicolaïtes et les cérinthiens.

Les ébionites1, comme les Nazaréens, étaient restés fidèles à la loi mosaïque. Ils admettaient l’Evangile de saint Mathieu ; croyaient que Jésus était le Christ et qu’il était né de Marie seule, et non pas de Joseph ; ils détestaient saint Paul, qu’ils considéraient comme un transfuge de la loi.

Dans le principe, ils ne professaient aucune hérésie ; mais par la suite, plusieurs d’entre eux tombèrent dans l’erreur de Cérinthe qui niait la divinité de Jésus et le considérait comme fils naturel de Joseph et de Marie.

Celui qui fit dévier les ébionites fut un certain Théodote, natif de Byzance2. Il admettait le mosaïsme des ébionites, et il y joignit la doctrine de Cérinthe sur la personne de Jésus-Christ. Il ne faut pas confondre ce Théodote avec un autre hérétique du même nom, et qui fut le chef d’une secte qui plaçait Jésus-Christ au-dessous de Melchisédech dont il n’aurait été que l’image3.

Cérinthe distinguait le Christ de la personne de Jésus. Le Christ était, d’après lui, une émanation divine qui s’était reposée sur Jésus, fils de Joseph et de Marie, après qu’il eut été baptisé par Jean4. Le Christ quitta depuis Jésus, lequel souffrit, mourut et ressuscita ; quant au Christ, qui était spirituel, il fut impassible. Cérinthe distinguait ainsi deux personnes en Jésus- Christ, deux êtres véritables. C’était le Juif, obligé de

—

1 Iræn., Cont. Hœres., 1 ; c. 26; §2. — Philosophumena, VII ; §34. — Epiphan., Hœres., XXX; § I, 2 et 3. — Theodoret., Hœret. fab., Il; c. I. — Euseb., Hist. Éccl., III ; 27.

2 Philosophumena, VII ; §35. — Theodoret., Hœres. fabul., II; c. 5 et 6.

3 Ibid., § 36.

4 Iræn., Adv. Hœres., I; c. 26; § I. — Euseb., Hist. Eccl., III; 28. — Philosophumena, VII ; § 33.

reconnaître la vie miraculeuse et la résurrection de Jésus-Christ, mais qui ne voulait voir en lui qu’une première manifestation du Christ ou Messie.

A cette erreur, Cérinthe en ajoutait d’autres sur l’origine du monde qui émanerait d’un principe inférieur à l’Etre infini et primordial. Ce sectaire avait été initié à la philosophie des Egyptiens et cherchait à la fusionner avec quelques idées chrétiennes. Cependant, son système appartient plus à la classe des hérésies judaïques qu’à celle des hérésies philosophiques.

Les nicolaïtes forment aussi une secte judaïco-chrétienne, quoique leur caractère principal fût une opposition absolue aux prescriptions judaïques. Leur chef fut Nicolas, un des sept diacres choisis par les Apôtres 1. Il semble avoir pris à tâche de s’opposer à la décision du concile de Jérusalem et il enseigna qu’il était indifférent d’user de telle ou telle nourriture et que la fornication n’était pas un mal. Cette première opposition le jeta en des écarts plus graves au point d’autoriser des désordres contre nature. Il fut le père d’une foule de sectes que l’on a désignées sous le titre de *Gnostiques* et que nous ferons connaître dans la suite.

Tels furent les hérétiques qui dogmatisèrent du temps des Apôtres.

On rencontre dans les Epîtres de saint Paul et de saint Pierre des allusions à leurs erreurs. Judas, frère de Jacques-le-Juste2, et l’un de ceux que l’on appelait *frères du Seigneur*, les signala à l’Eglise entière comme ennemis de la vérité dans une lettre énergique qui commence ainsi3 :

« Judas, serviteur de Jésus-Christ, et frère de Jac-

—

1 Iræn., Adv. Hœres., I; c. 26; par 3. — Philosophumena, VII; § 36. —

Epipb., Hœres., XXV. — Euseb., Hist. Eccl., III; 20.

2 Nous pensons que la Lettre catholique qui fait partie du canon du Nouveau Testament sous le nom de Judas, n’est pas de l'apôtre de ce nom, mais de Judas, frère de Jacques, de Simeon et de Joseph, fils de Cléopas et de Marie, et frères du Seigneur. Au verset 17 de cette Epitre, l’auteur parle des Apôtres de manière à donner à penser qu’il n’appartenait pas lui-même au college des Douze.

3 Epist. Cath. Jud., Apost., 1-4.

ques, à ceux que j’aime en Dieu le Père, qui ont été conservés par Jésus le Christ, qui ont été appelés :

« La plénitude de la miséricorde, de la paix et de la charité soit avec vous !

« Très-chers, depuis longtemps je désirais vous écrire touchant notre commun salut ; j’y suis obligé aujourd’hui pour vous supplier de combattre avec courage pour la foi qui a été donnée une fois pour toutes aux saints. Car certains hommes impies (prédestinés pour cette condamnation) se sont glissés parmi nous, prêchant la luxure au lieu de la grâce de Dieu, et niant notre seul souverain et Seigneur, Jésus- Christ. »

L’apôtre Judas avait en vue Simon, qui faisait en effet de la luxure le principe du salut, au lieu d’attribuer ce salut à la grâce de Dieu. Il rappelle les condamnations que Dieu a prononcées contre ceux qui n’ont point observé ses lois; puis il fait des hérétiques ce portrait1 :

« Ils souillent la chair ; couvrent de leur mépris la puissance, et blasphèment la Majesté. Ils blasphèment ce qu’ils ignorent ; et tout ce qu’ils connaissent naturellement, ils en abusent, comme des animaux sans raison, pour leur propre corruption. Malheur à ces hommes qui marchent dans la voie de Caïn, qui, comme Balaam, sont séduits par l’amour de l’argent, qui imitent la rébellion de Coré ; ils périront comme eux. Ils sont la honte de vos agapes2 ; car ils sont sans retenue et ne songent qu’à manger. Ces hommes sont des nuées sans eau que le vent emporte, des arbres qui, en automne, ne rapportent pas de fruit ; doublement morts et déracinés. Comme des vagues qui, dans leur furie, se couvrent d’une sale écume, ils se couvrent eux- mêmes de leurs infamies ; ce sont des astres errants qui tomberont dans la nuit d’une éternelle tempête.

« Ces hommes3 murmurent et discutent sans cesse ;

—

1 Epist. Cath. Jud., Apost., 8-13.

2 Festins fraternels des chrétiens avant la célébration de celle du Seigneur.

3 Ibid, 16.

ils n’ont d’autres guides que leurs passions ; leurs paroles sont pleines d’orgueil, et ils n’admirent que ceux qui les payent.

« Vous, très-chers, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les Apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lesquels vous disaient que dans ces derniers temps apparaîtraient des hommes trompeurs, marchant dans l’impiété, en ne suivant que leurs passions. Ce sont les gens qui se séparent de la communauté, des hommes sensuels qui n’ont pas l’Esprit. Pour vous, très- chers, élevez-vous comme un édifice ayant pour base votre très-sainte foi ; priez donc le Saint-Esprit ; persévérez dans l’amour de Dieu, dans l’attente de la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle.

« Reprenez hardiment ceux qui sont condamnés ; arrachez les autres du feu et sauvez-les ; ayez compassion des autres en craignant que le même malheur ne vous arrive ; haïssez la chair corrompue comme un vêtement souillé.

« A celui qui peut vous conserver purs, vous placer devant sa gloire immaculée, et vous inonder de joie au jour de l’avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; Au seul Dieu notre Sauveur, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, gloire, magnificence, puissance et souveraineté, maintenant et dans tous les siècles !

« Amén. »

Cet appel à la doctrine *une fois* reçue et qui ne pouvait être changée, a toujours été celui de la vraie Eglise au milieu des discussions.

Barnabas joignit sa voix à celle de Judas pour préserver les fidèles de l’erreur. Ce disciple du Sauveur que l’Eglise de Jérusalem, dans ses premiers jours, avait surnommé le *Fils de consolation* ; celui qu’elle avait envoyé organiser l’Eglise d’Antioche, devait surtout s’adresser aux Juifs qui mettaient trop leur confiance dans les rites figuratifs de l’ancienne loi. Son Epître1 fut écrite, ce nous semble, pour les Nazaréens.

—

1 S. Barnab., Apost., Epist. Cath. Nous regardons comme étant bien de saint Barnabas l’Epître qui porte son nom. Elle fut lue, dans plusieurs Eglises,

Barnabas avait sans doute visité leurs Eglises après la ruine de Jérusalem, et, à son retour, il leur écrivit pour les convaincre qu’on ne devait plus conserver d’illusions ni sur les destinées futures de la race d’Israël, ni de confiance en des rites qui étaient définitivement abolis avec le Temple. Telle est la doctrine qu’il expose dans toute sa lettre, en s’appliquant à mettre en évidence le sens figuratif des rites de l'ancienne loi. Les rites ayant été figuratifs n’ont plus de raison d’être, puisque Jésus-Christ les a accomplis en sa personne, et a remplacé l’Ancienne-Alliance par l’Alliance-Nouvelle. Ce n’est qu’en lui, vrai Fils de Dieu, que nous pouvons être sauvés, et ce n’est que parle baptême, dont la circoncision était la figure, que nous pouvons appartenir au nouveau peuple élu.

Les sacrifices, les jeûnes, tous les rites sont abolis. *Je suis un des vôtres*, dit Barnabé à ceux auxquels il écrit sa lettre ; je ne puis vous être suspect en vous parlant ainsi. Je vous le dis, abandonnez l’Ancienne- Alliance pour appartenir véritablement à la Nouvelle que Jésus-Christ a fondée par sa passion. C’est cette Alliance qui a été prédite par les prophètes, et qui a été le but de tous les rits de l’ancien culte. Aujourd’hui le Temple a été détruit par les ennemis des Juifs. Avec lui, l’Ancienne-Alliance est tombée pour ne plus se relever.

Barnabas termine sa lettre par deux tableaux différents : celui des vertus et celui des vices. Les vertus forment la *voie de la lumière* ; les vices, la *voie de ténèbres.* Les fidèles doivent suivre la première voie pour obtenir le salut.

—

pendant les premiers siècles, comme étant un écrit inspiré. Elle n’a pas été, il est vrai, admise dans le canon des Saintes Ecritures ; ce qui ne peut empêcher de la considérer comme un monument authentique et très-respectable. La publication récente du texte grec de cette Epître a mis fin à une foule d’objections que la traduction latine avait fait naître. D’anciens Pères de l’Eglise, Clément d’Alexandrie (Stromat., II; cc. 6, 7, 13, 18, 20; — Lib. V; ce. 8, 10) et Origène (Cont. Cels., I; — De Princip., III; c. 2) ont cité l'Epitrc catholique de saint Barnabas comme une œuvre apostolique. Eusèbe (Hist. Eccl., III; 25. — VI; 13-14) mentionne l’Epître de Barnabas comme n’appartenant pas au canon des Ecritures ; mais il n’en conteste pas l’authenticité. Le B. Jérôme (De Vir. Illust., c. 6; Comment, in Ezechiel, lib. XIII ; XLIII ; 19) on parle dans le même sens.

Barnabas n’écrivit sa lettre qu’après la destruction de Jérusalem. On ignore l’époque précise de la mort de cet homme apostolique. Au cinquième siècle, on trouva son corps en Chypre. Il avait sur la poitrine l’Evangile de saint Mathieu écrit de sa main. Ce précieux manuscrit fut envoyé à Constantinople, à l’empereur Zénon1.

On peut croire que d’autres Apôtres adressèrent, comme Barnabas, leurs enseignements aux fidèles. Clément d’Alexandrie2 a mentionné un livre de saint Mathias, élu pour remplacer Judas l’Iscariote dans le collège apostolique. Son titre : *Des traditions*, peut donner à penser qu’il était dirigé contre les Juifs comme l’Epître de Barnabas, et que le saint Apôtre y opposait aux traditions figuratives de l’Ancienne-Alliance la réalité de la Nouvelle.

Mais l’Apôtre qui prit la plus large part dans la lutte contre les premiers hérétiques fut saint Jean l’Evangéliste.

Les erreurs de Simon-le-Magicien sur la puissance divine, la génération éternelle du Verbe et l’origine des choses ; celles de Cérinthe contre la personnalité unique du Christ, en Jésus Dieu et homme, inspirèrent au saint Apôtre la pensée d’écrire son Evangile dans le but de prémunir les fidèles contre ces fausses doctrines. Son premier chapitre est évidemment une réponse au système de Simon; et son Evangile tout entier est la réfutation des hérésies de Cérinthe.

Nous avons établi3 que, dans son travail, saint Jean s’appliqua spécialement à combler les lacunes qu’il trouva dans l’Evangile de saint Luc, afin de le compléter.

Il n’est pas étonnant que saint Jean ait eu pour but de réfuter les erreurs de Cérinthe, car cet hérésiarque avait osé publier un livre sous le nom de l’Apôtre4.

—

1 La relation de cet événement a été faite par un contemporain, le moine Alexandre.

2 Clement. Alexand. Stromat., lib. II; c. 9; lib. III; c. 4...

3 V. les Préliminaires du présent ouvrage, pages 7 et suiv.

4 Dyonis. Alexand., lib. De Proinissinmbus·, ap. Euseb., Hist.Eccl., lib, III, c. 28.

On peut donc considérer l’Evangile comme une réponse aux erreurs contenues dans ce mauvais livre. Jean connaissait personnellement l’hérésiarque qui, comme lui, habitait l’Asie-Mineure. L’Apôtre s’était fixé dans ce pays, après avoir, comme ses collègues, porté la lumière de l’Evangile chez plusieurs peuples1. Il habita principalement Ephèse, où Cérinthe demeurait également. Un jour que, dans cette ville, Jean était allé au bain2, il aperçut Cérinthe qui se baignait. A cette vue, il sortit précipitamment en disant : « Je crains que la maison ne s’écroule, puisque Cérinthe, l’ennemi de la vérité, s’y trouve. » Ephèse avait son évêque, Timothée, disciple de saint Paul3; mais l’apôtre Jean résidait néanmoins dans cette ville, dirigeant toutes les Eglises de l’Asie-Mineure4, .car aucun Apôtre ne fut évêque, c’est-à-dire surveillant d’une Eglise particulière ; leur autorité supérieure s’étendait sur l’Eglise entière. Tous les évêques d’Asie se groupaient autour de l’Apôtre que Jésus avait aimé d’une manière particulière, afin d’entendre de sa bouche la saine doctrine et les circonstances de la vie terrestre du Sauveur. Un des plus illustres, parmi ces évêques, était Polycarpe, établi, par les Apôtres eux-mêmes, évêque de Smyrne. Jean quittait souvent Ephèse pour se rendre dans les provinces limitrophes, soit pour établir des évêques, soit pour organiser des Eglises, soit pour admettre dans le clergé ceux que le Saint- Esprit lui désignait comme en étant dignes. Les disciples qui l’entouraient le prièrent de compléter les trois Evangiles que l’Eglise possédait déjà. L’Apôtre les connaissait ; il les approuva et n’écrivit le sien que pour les compléter. Telle était la tradition conservée par les Eglises d’Asie5.

On ne pourrait pas dire précisément en quelle au-

—

1 La première Epitre est nommée, par plusieurs écrivains, Epitre aux Parthes ; ce qui donnerait à penser qu’il a évangélisé ce peuple.

2 Iræn., Cont Hœres., III; c. 3 ; S 4.

3 Le concile d’Ephèse atteste que Timothée fut le premier évêque de celle ville.

4 Iraen., Cont. Hærrs., lib. II; c. 22; g —Lib. III; c. 3: par 4.

5 Clément. Alexand. Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 23, 24.

née saint Jean publia son Evangile ; mais il est certain qu’il l’écrivit avant la persécution de Domitien, c’est- à-dire avant l’année 96 de l’ère chrétienne. Pendant cette persécution, l’Apôtre fut exilé dans l’île de Patmos, où il écrivit son Apocalypse, le dernier de ses ouvrages. Après son exil, il retourna à Ephèse, d’où il gouverna comme auparavant les Eglises d’Asie.

Nous pensons que les trois Epîtres que l’on possède de saint Jean ont été écrites, aussi bien que son Evangile, avant son exil à Patmos.

Dans sa première Epître, il eut pour but de prémunir les fidèles contre les novateurs ; ce qui résulte évidemment de ces paroles1 : « Mes petits-enfants, vous avez entendu dire que l’antechrist doit venir ; il y a eu déjà plusieurs antechrists ; ce qui nous fait voir que nous sommes à la dernière heure. Ils sont sortis de notre communauté ; mais ils ne lui appartenaient pas en réalité ; car s’ils eussent été véritablement des nôtres, ils fussent demeurés avec nous. Ils nous ont quittés afin que l’on connaisse clairement que tous ne sont pas de notre société. »

Saint Jean désignait clairement les faux christs Simon et Ménandre, qui avaient appartenu au christianisme. Jésus-Christ avait prédit que de faux christs paraîtraient ainsi dans les derniers jours de l’Ancienne- Alliance. Ces derniers jours étaient donc arrivés, dit saint Jean ; ce qui indique qu’il écrivait cette lettre peu avant la ruine de Jérusalem et du Temple.

« Montrez, dit Jean aux fidèles, que vous êtes les vrais disciples du Christ rachetés par son sang, en imitant le Maître et en vous aimant les uns les autres. » L’amour mutuel est la base de la morale chrétienne. Parmi les philosophes, les uns ont nié la morale ; ne sachant sur quelle considération supérieure appuyer la notion du bien, ils ne l’ont considéré que comme un produit de la conscience dont la valeur n’avait pas plus de réalité que celle du mal. D’autres ont cherché au bien une base dans la nature, et ont présenté *la liberté*

—

1 I Epist. Joan., II; 18, 19.

comme base de la morale. C’est la base d’une morale négative ; si le respect de la liberté d’autrui empêche de faire du mal au prochain, il n’impose pas l’obligation de lui faire du bien. La morale de la liberté donne pour conséquence logique l’indifférence et l’égoïsme. La morale chrétienne est basée sur l’amour mutuel qui porte chacun à faire à son prochain le bien qu’il désire pour lui-même. Jésus-Christ a enseigné cette haute vérité au monde qui ne veut pas encore la comprendre, et saint Jean s’est particulièrement appliqué à prêcher cet amour mutuel comme le caractère de la vraie morale chrétienne.

Le chrétien se reconnaît à ces deux qualités : au point de vue doctrinal, il croit à la vérité révélée, sans y mêler de systèmes humains ; au point de vue moral, il aime son prochain. Saint Jean développe ces deux vérités dans sa première Epître. Après avoir exposé le principe de l’amour mutuel, il arrive à celui de la vérité révélée : « Je ne vous ai pas écrit, dit-il1, comme à des gens qui ne connaissent pas la vérité, mais qui savent que rien de faux ne peut venir de la vérité. Or, qui est menteur ? Celui qui nie que Jésus soit le Christ. »

C’était Cérinthe qui enseignait cette erreur.

« Celui-là, continue Jean, c’est un antechrist qui nie le Père aussi bien que le Fils ; car celui qui nie le Fils ne connaît point le Père. Faites tous en sorte que la doctrine que vous avez entendue dès le commencement demeure toujours en vous. »

Saint Jean, comme on voit, donne l’enseignement oral des Apôtres comme la base de la doctrine qui devait être conservée avec soin, telle qu’on *l'avait entendue.* Dans tous les écrits apostoliques qui nous sont restés, on trouve cette recommandation expressive ; La fidélité à l’enseignement reçu par la prédication apostolique était le moyen unique de se préserver de toute fausse doctrine. Saint Jean ajoute :

« Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous demeurez vous-mêmes dans le

—

1 Joan., I Epist., II; 21-26.

Fils et dans le Père ; or, c’est dans cette union que consiste la vie éternelle que le Christ nous a promise. Voilà ce que j’ai cru devoir vous écrire touchant ceux qui cherchent à vous séduire. »

Jusqu’alors, les fidèles auxquels saint Jean écrivait, avaient été fidèles à l'*onction* qu’ils avaient reçue, c’est-à-dire au Saint-Esprit qui leur avait été communiqué par l’onction sainte1; c’est pourquoi il leur dit qu’ils n’ont pas besoin de ces nouveaux docteurs qui venaient leur annoncer des doctrines différentes de celles qu’ils avaient entendues dès le commencement et auxquelles ils étaient restés fidèles2.

Saint Jean donne ensuite aux fidèles un moyen de reconnaître les vrais chrétiens et de les distinguer des faux frères, c’est la pratique de la vertu et surtout l’amour mutuel3. Celui qui s’abandonne au péché ne peut être un vrai chrétien, puisque Jésus-Christ est venu pour nous en délivrer. On peut penser que saint Jean avait en vue, dans cette partie de sa lettre, les Nicolaïtes qui regardaient les vices, même infâmes, comme choses indifférentes. Il revient sans cesse sur l’amour mutuel comme base de la morale chrétienne ; il écrit sous cette préoccupation et ne s’en distrait que pour dire de nouveau à ses chers enfants :

« Ne vous confiez pas à tout esprit4, mais éprouvez les esprits pour savoir s’ils sont de Dieu ; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde. Voici à quoi vous reconnaîtrez qu’un esprit est de Dieu ; tout esprit qui confesse que le Christ est venu en chair, celui-là est de Dieu. »

Cérinthe distinguait le Christ de Jésus ; il en faisait un être distinct et spirituel, qui n’était descendu sur Jésus que pour un temps. Saint Jean oppose à cette hérésie la réalité de l’incarnation du Christ, de sorte

—

1 Il faut remarquer que la communication du Saint-Esprit est presque toujours appelée onction. Nous avons déjà fait observer que l’emploi de l’huile dans les rites sacrés était d’origine primitive et apostolique.

2 1 Epist. Joan., II; 28.

3 Ibid., III.

4 Ibid., IV.

que Jésus était véritablement le Christ lui-même, et il ajoute :

« Tout esprit qui ne confesse pas que Jésus est le\_ Christ venu en chair, n’est pas de Dieu ; c’est l’antechrist dont vous avez entendu dire qu’il viendra, et qu’il est même venu déjà en ce monde. »

On se préoccupait beaucoup dans l’Eglise primitive de cet antechrist. Un grand nombre de fidèles, interprétant d’une manière inexacte les paroles de Jésus- Christ sur la fin des deux Alliances, appliquaient à la dernière, c’est-à-dire à la fin du monde, ce qui avait été dit de la fin de la première. Ils en concluaient que le monde allait bientôt finir ; qu’on était arrivé aux derniers temps. Saint Pierre avait déjà cherché à détromper les fidèles sur ce point, en leur disant qu’il ne fallait pas prendre à la lettre quelques expressions qui pouvaient faire croire à la fin prochaine du monde, car mille ans ne sont que comme un jour aux yeux de Dieu. Saint Jean voit, dans les paroles de Jésus-Christ, les derniers temps de l'Ancienne-Alliance dont la chute devait être précédée de l’apparition d’antechrists. Ce qui n’empêche pas de penser qu’il en sera de même aux derniers jours de la Nouvelle-Alliance, c’est-à-dire à la fin du monde présent.

Dans le reste de sa lettre1, saint Jean explique que, sans l’amour mutuel et sans la pratique de la vertu, il n’y a pas d’amour de Dieu ; et que l’on ne peut savoir certainement que l’on aime Dieu que si l’on observe les commandements. L’amour de Dieu n’est pas une affection purement sentimentale, mais la pratique des bonnes œuvres et la disposition de faire du bien à tous.

Enfin il engage ses chers fidèles à s’éloigner soigneusement des idoles.

La seconde Epître de saint Jean n’est qu’un billet adressé à une pieuse dame et à sa famille2. Il paraît que cette dame avait été visitée par Cérinthe qui cher-

—

1 I Epist. Joan., IV; 5

2 II Epist. Joan., 1-12.

chait à la séduire. L’Apôtre l’avertit qu’il y a des imposteurs qui enseignent que le Christ ne s’est pas incarné, et qu’elle fera bien, non-seulement de ne pas les recevoir, mais même de ne pas les saluer. Il lui recommande de ne pas perdre, en professant de mauvaises doctrines, le fruit des bonnes œuvres qu’elle avait faites ; il lui fait compliment de la bonne conduite de ses enfants ; lui promet d’aller la voir et lui, adresse les salutations de sa sœur et de ses enfants, qui demeuraient sans doute dans la même ville que l’Apôtre, c’est-à-dire à Ephèse. Il donne aux deux sœurs le même nom d*’Electa* (Elue); ce m’était pas sans doute leur véritable nom ; mais elles méritaient ce titre d*’Elue* à cause de leurs vertus.

L’Apôtre ne prend dans cette lettre que le titre d'*Ancien* ou *Prêtre*1*.* C’était aussi celui qu’affectionnait saint Pierre2.

La troisième Epître de saint Jean est adressée à Caïus pour le féliciter de la charité qu’il avait exercée envers les apôtres de l’Evangile. Caïus habitait sans doute une ville de l’Asie-Mineure. Il s’y trouvait un évêque nommé Diotréphis, infatué de sa dignité, et qui osait interdire à saint Jean la visite de son Eglise dans la crainte de ne pas y paraître comme étant le premier en dignité. Il se permettait même des propos malveillants contre le saint Apôtre, et il chassait de son Eglise ceux que l’Apôtre envoyait prêcher l’Evangile. Jean engage Caïus à ne pas imiter de si mauvais exemples, et à prendre, au contraire, pour modèle, Démétrius, dont tout le monde faisait l’éloge.

A l’époque où saint Jean écrivait ses Epîtres, Domitien, fils de Vespasien, était monté sur le trône des Césars. Il imita Néron, dans sa haine contre les chrétiens, comme dans la plupart de ses vices. Sous son règne, le sang chrétien coula de toutes parts. Jean

—

1 On a voulu en conclure que cette lettre n’était pas de Jean l’Apôtre, mais du prétre Jean, qui habitait aussi Ephèse. D’autres ont, cherche à identifier ce, prêtre avec l’Apôtre. On verra bientôt que ces deux opinions ne sont pas fondées.

2 I Epist. Pet., V; 1.

l’Evangéliste ne fut pas épargné par le tyran. Amené à Rome, il y fut plongé dans l’huile bouillante1. Par un miracle de la toute-puissance divine, il n’en reçut aucun mal, et il fut relégué dans l’île de Patmos. Domitien voyait avec effroi le nombre des chrétiens, qu’il confondait avec les Juifs ; il avait entendu parler de Jésus, roi des Juifs et descendant de David ; aussi bien que des espérances que nourrissaient ceux-ci touchant leur rétablissement par un Messie, qui soumettrait le monde entier. Il résolut d’affermir le trône des Césars en persécutant les chrétiens2, et il fit rechercher tous les membres de la famille de David. Des hérétiques lui dénoncèrent deux neveux de Judas, un des quatre personnages connus sous le titre de *frères de Jésus.* Ils voulaient sans doute se venger ainsi de l’Epître que Judas avait dirigée contre eux. Domitien ayant fait venir ces deux parents de Jésus, leur demanda s’ils étaient bien de la famille de David et quelles étaient leurs richesses ; ils répondirent qu’ils appartenaient bien à la race de David ; que leurs richesses consistaient pour eux deux en neuf mille deniers3, somme à laquelle ils évaluaient les terres qu’ils travaillaient de leurs mains pour vivre, et pour lesquelles ils payaient les impôts fixés. Ils montrèrent, comme preuve de leurs travaux, leurs mains calleuses. Interrogés sur le Christ et sur son royaume, ils répondirent que ce royaume n’avait rien de terrestre, qu’il était tout spirituel et qu’il ne serait établi qu’à la fin du mondé lorsqu’il reviendrait juger les vivants et les morts. Un tel royaume et de si pauvres gens ne pouvaient inspirer à Domitien beaucoup de craintes pour le trône des Césars. Il témoigna son mépris pour les représentants de la race de David, et cessa la persécution qu’il avait commencée contre les chrétiens. Il mourut avant que ceux qu’il avait exilés ne pussent être rappelés. Ce fut Nerva, son successeur, qui répara ses injustices autant qu’il était

—

1 Tertull., De Prœsciript., c. 36.

2 Euseb., Hist. Eccl., III; 17, 19, 20,— Tertull., Apolog., c. 5.— Lactant., De Mort, persecut., § 3.

3 Environ 3,400 francs de la monnaie française actuelle (11,000 euros pour la France de 2018)

possible. On ne peut douter que la persécution de Donatien n’ait été cruelle. Clément et Hermas, témoins oculaires, en parlent en des termes qui ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Le premier1 mentionne particulièrement deux femmes, Danaïdès et Dircé, qui souffrirent les plus horribles supplices et donnèrent leur vie pour la foi. Hermas2 avait été averti, dans une vision, de la tribulation qui devait tomber sur l’Eglise, mais en même temps du triomphe qui en serait la suite. En effet, une paix profonde succéda à la persécution, et l'Eglise en profita pour étendre ses rameaux sur le monde entier.

*?*

Après la mort de Domitien, saint Jean l’Evangéliste retourna à Ephèse. Pendant son séjour à Patmos, il avait reçu de Dieu les révélations consignées dans *Y Apocalypse* sur les destinées de l’Eglise. Nous devons analyser ce livre mystérieux, qui clôt la série des livres inspirés du Nouveau Testament. Saint Jean adressa sa prophétie aux sept Eglises d’Asie. Nous avons vu que l’Apôtre avait comme dirigé toute l’Eglise de cette contrée, en vertu de cette juridiction divine, universelle, qui lui appartenait comme membre du collège apostolique. A la tête de chacune des sept Eglises il y avait un pasteur supérieur que l’Apôtre appelle *Ange.* Ce terme *(angelos)* a le même sens que *messager*, *envoyé.* Le premier pasteur était en effet un *envoyé* de l’apostolat, un *messager* porteur de la bonne nouvelle, et qui était chargé d’en nourrir le troupeau confié à sa garde3. Quoique supérieur à eux par sa dignité d’Apôtre, saint Jean se nomme leur *frère*, car l’apostolat était *unique,* qu’il fût possédé par un des douze, pour la surveillance de toute l’Eglise, ou par l’Ange d’une Eglise particulière.

« Moi Jean, dit-il4, votre frère, votre compagnon d’affliction, dans le royaume de Jésus-Christ et dans

—

1 Clement., Epist. ad Corinth., c. 6.

2 Herm., Past., lib. I ; Vis. 4.

3 On donnait aussi dès lors aux premiers pasteurs de l’Eglise le titre d'évêque (έπισχόποζ) ou surveillant ; mais les pasteurs inférieurs portaient aussi ce titre ; celui d’ange était réservé aux premiers pasteurs.

4 Apocalyps., c.1.

l'attente de son règne, j’ai été relégué dans l’île de Patmos pour la parole du Seigneur et le témoignage que j’ai rendu à Jésus. Un dimanche, je fus ravi en esprit et j’entendis tout à coup auprès de moi comme la voix éclatante d’une trompette. On me disait : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Eglises qui sont en Asie, c’est-à-dire à celles d’Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardis, de Philadelphie et de Laodicée. »

Les sept Eglises étaient représentées par sept chandeliers d’or. Au milieu d’eux était un personnage qui ressemblait au *Fils de l'Homme.* Son vêtement était une longue robe ; il avait une ceinture d’or ; sa tête était pleine d’éclat ; ses cheveux ressemblaient à la laine la plus blanche ; ses yeux jetaient comme des éclairs ; ses pieds étaient brillants et ardents comme l’airain le plus pur dans la fournaise ; sa voix retentissait comme celle d’un torrent impétueux. Il tenait dans sa main droite sept étoiles ; de sa bouche sortait une épée à double tranchant ; son visage rayonnait, comme le soleil.

C’est la figure de Jésus-Christ régnant dans son Eglise, comme son unique chef.

Au moment où je l’aperçus, continue Jean, je tombai à ses pieds comme mort, mais il me toucha de sa main droite en me disant : « Ne crains point : je suis le Premier et le Dernier ; Celui qui vit. J’ai été mort ; mais je vis maintenant pour l’éternité, et je tiens les clefs de la mort et du tombeau. Ecris les choses que tu as vues ; celles qui sont, et celles qui doivent arriver. »

La partie de la vision se rapportant à l’état actuel de l’Eglise, concernait les sept Eglises qui formaient alors le centre le plus brillant de l’Eglise universelle.

Les sept chandeliers figuraient ces sept Eglises, et les sept étoiles qui étaient dans la main du Fils de l’Homme figuraient les Anges de ces Eglises. L’Ange d’Ephèse était Timothée. Voici ce que lui fit écrire le Fils de l’Homme :

« Ecris à l’Ange d’Ephèse1 : Voici ce que dit Celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite et qui marche au milieu des sept chandeliers d’or : Je connais tes œuvres, ton travail et ta patience ; je sais que tu ne peux supporter les méchants ; que tu as mis à l’épreuve ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas ; que tu les as convaincus de mensonge. Tu as éprouvé des tourments, tu as été patient, tu as souffert pour mon nom, et tu n’as point perdu courage2. J’ai cependant un reproche à te faire : tu as perdu quelque chose de ta première ardeur. Souviens-toi de l’état d'où tu es déchu ; fais pénitence et agis comme autrefois ; autrement je viendrais à toi, et, si tu ne faisais pénitence, j’ôterais ton chandelier de la place qu’il occupe. Je te loue de ce que tu hais les œuvres des Nicolaïtes comme je les hais moi-même. »

Le chef de l’Eglise fait écrire à l’Ange de Smyrne. C’était Polycarpe.

« Ecris à l’Ange de l’Eglise de Smyrne : Voici ce que dit Celui qui est le Premier et le Dernier ; qui a été mort et qui est vivant : je connais tes œuvres, ton affliction et ta pauvreté (quoique tu sois riche) ; je sais que tu as à supporter les attaques de ceux qui se disent Juifs, mais qui ne le sont pas, et qui forment la synagogue de Satan. Ne redoute point ces épreuves. Dans peu de temps le diable jettera en prison quelques-uns d’entre vous ; c’est une épreuve qui durera dix jours. Sois fidèle jusqu’à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »

On ne sait qui était alors évêque à Pergame.

« Ecris à l’Ange de l’Eglise de Pergame : Voici ce que dit Celui qui porte l’épée à double tranchant : Je connais tes œuvres et que tu habites un lieu où se trouve le trône de Satan. Tu as conservé mon nom, tu n’as pas renié ma foi, même dans les jours où mon martyr Antipas a souffert la mort au milieu de vous, et dans ta ville où habite Satan. »

—

1 Apocalyps.. c. 2.

2 Timothée avait sans doute souffert pendant la persécution de Domitien.

Quel était ce Satan? Ne serait-ce pas Nicolas qui aurait fixé sa demeure à Pergame? Il est certain qu’il habitait l’Asie et qu’il était alors un chef très-influent. Ce que Jésus-Christ ajoute le donnerait à penser, car il indique la doctrine des Nicolaïtes et il nomme ces hérétiques.

« J’ai quelque chose à te reprocher, c’est qu’il y a parmi vous des hommes qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel conseillait à Balac de placer des obstacles sur le chemin des enfants d’Israël ; car ils disent qu’on peut manger des viandes offertes aux idoles et commettre la fornication. Tu as ainsi auprès de toi des Nicolaïtes que je hais.

« Fais pénitence, autrement je viendrai bientôt, et je combattrai contre eux avec l’épée à deux tranchants qui est dans ma bouche. »

L’évêque était personnellement sans reproche, mais Jésus-Christ l’identifie avec l’Eglise dont il a la garde, et il s’adresse à lui pour menacer les coupables.

L’évêque de Thyatire était également recommandable personnellement ; mais Jésus-Christ lui reproche que, dans son troupeau, se trouve une fausse prophétesse qui séduisait les fidèles : « Ecris à l’Ange de l’Eglise de Thyatire : Voici ce que dit le Fils de Dieu, dont les yeux sont étincelants comme le feu, et les pieds brillants comme l’airain le plus pur : Je connais tes œuvres, ton ardeur, ta charité, ta foi, ta patience; je sais que tes dernières œuvres sont supérieures aux premières. Mais j’ai quelque chose à te reprocher : c’est que tu laisses la femme Jézabel, qui se dit prophétesse, séduire les fidèles en enseignant qu’il est permis de commettre la fornication et de manger des viandes offertes aux idoles. Je lui ai donné du temps pour se repentir de son immoralité, et elle ne se repent pas ; mais je vais la frapper d’une maladie qui l’obligera à garder le lit, et je punirai ceux qui ont péché avec elle s’ils ne font pénitence. »

Cette Jézabel, qu’on ne connaît que par l’Apocalypse, appartenait, comme on voit, à la secte des Nicolaïtes. Le même livre nous apprend que les adeptes de Nicolas

appelaient leur système *la science profonde*1. C’est l’origine de la *Gnose* qui prit de si vastes développements au second siècle.

Jésus-Christ, après avoir félicité les fidèles de Thyatire, qui avaient échappé à la séduction, leur indique le moyen de persévérer jusqu’à la fin dans la vraie foi : « Conservez la doctrine que vous possédez jusqu’à ce que je vienne. »

La doctrine révélée ne peut être modifiée, elle doit être conservée telle qu’on l’a reçue. Tel a été le *critérium* suivi de tout temps par la véritable Eglise, pour distinguer la vérité de l’erreur.

L’évêque de la cinquième Eglise, c’est-à-dire celle de Sardis2, est fortement réprimandé par le divin Chef de l’Eglise. Ne pourrait-on pas croire que c’était cet orgueilleux Diotrephis qui, dans la crainte de ne pas être considéré comme le premier de son Eglise, refusait d’y recevoir l’Apôtre Jean lui-même3 ? Voici ce que Jésus-Christ lui fit écrire :

« Ecris à l’Ange de l’Eglise de Sardis : Voici ce que dit Celui qui a les sept Esprits de Dieu4 et les sept étoiles. Je connais tes œuvres ; tu as l’apparence d’un vivant et tu es mort. Deviens vigilant et affermis ce qui n’est pas encore mort. Je n’ai pas trouvé tes œuvres pleines devant Dieu. Souviens-toi de ce que tu as reçu et entendu ; conserve-le et fais pénitence. Si tu ne veilles pas, je viendrai à toi comme un voleur au moment où tu y songeras le moins. Tu as à Sardis un petit nombre de fidèles qui ne sont pas souillés ; ils marcheront avec moi, avec des vêtements blancs, car ils en sont dignes. »

L’Ange de Philadelphie ne méritait que les éloges du divin Pasteur. On peut croire que c’était ce Démétrius dont saint Jean opposait les bons exemples aux mau-

—

1 Apocalyps., II; 24.

2 Ibid., III.

3 V. Joann., Epist. III.

4 C’est-à-dire les sept dons de l’Esprit.

vais que donnait Diotréphis. Voici l’avertissement qui le concerne :

« Ecris à l’Ange de l’Eglise de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint, le Vrai qui porte la clef de David pour ouvrir ce que personne ne peut fermer, pour fermer ce que personne ne peut ouvrir : je connais tes œuvres, je tiens la porte ouverte devant toi et personne ne la fermera. Malgré ta faiblesse, tu as gardé ma parole, et tu n’as pas renoncé à mon nom. Je t’amènerai bientôt quelques-uns d’entre ceux qui se disent Juifs, mais qui ne le sont pas et qui forment une synagogue de Satan et sont menteurs. Ils viendront bientôt se prosterner à tes pieds et ils connaîtront que je t’aime. »

L’Ange de Laodicée ne méritait pas autant d’éloges. Le Pasteur suprême lui fit écrire en ces termes :

« Ecris à l’Ange de Laodicée : Voici ce que dit l’Amen, le Témoin fidèle et véridique, le Principe de la créature de Dieu : je connais tes œuvres ; tu n’es ni chaud ni froid; mais comme tu es tiède, je suis prêt à te vomir. Tu dis : « Je suis riche, je suis comblé de biens et je n’ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle, dénué de tout. Je te conseille d’acheter de moi de l’or pur pour t’enrichir : des vêtements blancs pour couvrir ta honteuse nudité, un collyre pour te rendre la vue. Si je te reprends et te châtie, c’est que je t’aime ; réveille-toi donc et fais pénitence. Je serai bientôt à ta porte et je frapperai. »

Ces extraits de l’Apocalypse ont un intérêt historique saisissant. Ils mettent aussi en relief cette grande vérité chrétienne : que Jésus-Christ vit toujours au sein de son Eglise ; qu’il en est l’unique pasteur suprême ; qu’il la gouverne directement ; qu’il porte son attention divine sur les pasteurs comme sur les fidèles ; qu’il ne s’est substitué aucun suppléant pour le représenter en ce monde ; et qu’il n’a pas besoin d’un vicaire pour cette action supérieure et divine qu’il a promis d’exercer dans son Eglise jusqu’à la consommation des siècles.

La seconde partie de l’Apocalypse se rapporte à l’ave-

nir de l’Eglise1. On y distingue six prophéties dont le but est le même, c’est-à-dire les périodes de temps ou les états divers par lesquels l’Eglise doit passer, jusqu’à l’établissement du règne éternel de Jésus- Christ.

La première prophétie indique sept états différents pour la première période. Ils sont figurés par les sept sceaux d’un livre mystérieux que l’Agneau a ouvert par son sacrifice. Le livre est évidemment la figure du monde racheté. Le Prophète nous transporte aux pieds du trône de Dieu ; il y voit vingt-quatre vieillards, quatre animaux symboliques et des millions de millions d’anges ; devant le trône de la victime ou l’Agneau, tout le monde céleste adore la souveraine Majesté, et proclame que l’Agneau seul peut ouvrir les sept sceaux du livre, c’est-à-dire découvrir les événements qui devront arriver au monde créé et racheté par lui.

Le premier état du monde dans la première période, est figuré par un cheval blanc2. Le cavalier qui le monte a un arc. Il est couronné et il part pour *continuer les victoires.* C’est l’Eglise marchant à la conquête du monde, et continuant les victoires de la Synagogue.

Le second sceau est brisé ; paraît un cheval roux ; c’est la guerre qui éclate ; c’est-à-dire la persécution. Le troisième sceau est brisé ; paraît un cheval noir portant une balance. C’est le choix des élus qui meurent pour la foi, et des réprouvés qui l’abandonnent. Le quatrième sceau est brisé ; un cheval pâle apparaît, il est monté par la Mort qui fait disparaître le quart des habitants de la terre par l’épée, la famine, et les bêtes sauvages. C’est le martyre qui afflige l’Église.

Lorsque le cinquième sceau est brisé, apparaissent aux yeux du Prophète toutes les victimes innocentes massacrées pour le nom de Dieu, pendant la période décrite, c’est-à-dire jusqu’au moment où le trône ensanglanté des Césars tomba aux mains de Constantin. Ils sont revêtus d’écharpes blanches ; mais ils doivent

—

1 Apocalyps., cc. 4 et 5

2 Ibid., c. 6.

attendre, avant d’entrer dans la gloire, ceux qui doivent mourir ou souffrir pour la foi, jusqu’à la fin du monde.

Le sixième sceau brisé, le monde apparaît dans un trouble effrayant ; la nature au loin semble bouleversée. De toutes parts se remuent des armées sauvages qui se ruent sur l’Empire, et frappent l’univers entier de stupeur ; mais les Anges1 retiennent pour un temps les quatre vents du ciel ; et les élus de Dieu furent choisis avant qu’il leur fût permis de se déchaîner. Toutes les tribus du Nouvel Israël fournirent leur contingent de martyrs dans cette lutte cruelle qui mit fin à l’Empire païen de Rome.

Lorsque le septième sceau fut brisé, il se fit un grand silence dans le ciel. C’est la paix dont jouit l’Eglise à dater du règne de Constantin jusqu’au moment où les Barbares détruisirent l’empire d’Occident.

Puis le Prophète voit sept Anges qui reçoivent chacun une trompette2. Mais avant que la première trompette se fît entendre, la religion régnait dans le monde. L’Ange qui la représentait se tenait devant l’autel du Très-Haut avec un encensoir d’or, et la fumée des parfums, c’est-à-dire les prières de l’Eglise terrestre unies à celles du monde céleste qu’offrait l’Agneau, montait jusqu’à Dieu3.

Le premier Ange sonne ensuite de la trompette. Surgit un peuple qui, semblable à la foudre, frappe le tiers du continent, et dévaste le monde comme un feu dévorant4.

Le second Ange sonne de la trompette, un peuple immense comme une montagne s’élève et ensanglante les bords de la mer5.

Le troisième Ange sonne de la trompette, un peuple

—

1 Apocalyps. 7.

2 Ibid., cc. 8, 9, 10, 11

3 Ibid., c. 8.

4 N’est-ce pas la race Hunno-Gothique qui ravagea l'Europe et l'Asie ?

5 N'est-ce pas la race Vandale qui ravagea les côtes de l'Afrique ?

brillant comme une étoile envahit la plus grande partie du pays des fleuves, c’est-à-dire le continent. Son nom est *Absinthe ;* car il porte en lui un vice d’amertume, et les fleuves qu’il en satura empoisonnèrent les peuples1.

Le quatrième Ange sonne de la trompette ; et la nuit se fait au milieu des nations sur lesquelles dominent les trois races appelées à préparer le sol où devait habiter une Société nouvelle. Cette nuit, c’est le Moyen Age avec toutes ses horreurs physiques et morales.

Le cinquième Ange sonne de la trompette, une étoile tombe du ciel et la clef de l’abîme lui est donnée. C’était d’abord une étoile, la Réforme, qui avait pour but de dissiper la nuit du Moyen Age ; mais bientôt la clef de l’abîme lui est donnée. Le puits de l’abîme est ouvert ; la guerre religieuse, comme une fournaise, embrase le monde occidental ; l’esprit de rébellion est la conséquence de ses principes. En même temps, apparaissent des sauterelles au visage humain, elles ont des couronnes d’or ; ces êtres sont armés pour le combat ; ils unissent la volupté féminine, à la rage du lion ; leurs morsures empoisonnent comme celles du scorpion ; ces sauterelles ont des cuirasses de fer ; leurs ailes font un bruit semblable à celui des chariots et de chevaux courant en combat. Elles veulent combattre contre tout, et leur chef est *Abaddon*, l’Exterminateur. La violence est leur doctrine de prédilection ; les luttes leur état permanent2.

Le sixième Ange avait sonné de la trompette ; quatre Anges liés sur les bords de l’Euphrate avaient été déliés ; deux cents millions de guerriers s’étaient élancés et avaient détruit le tiers des hommes qui habitaient le pays. C’est le peuple musulman qui domine sur l’Orient.

Un Ange fort et puissant descend alors du ciel ; il a un pied sur la terre et un autre sur la mer ; il tient à la main un petit livre ouvert ; il crie à toute voix comme

—

1 N’est-ce pas la race Franko-Saxonne qui empoisonna l’Eglise en créant et en soutenant la papauté temporelle?

2 N’est-ce pas le jésuitisme né en même temps que la Réforme ?

un lion qui rugit, et à son cri, sept tonnerres se font entendre. Il annonce au nom de Dieu que la période de temps serait terminée dès que le septième Ange aurait sonné de la trompette. En attendant, le Prophète, figurant l’Eglise, mange le petit Livre qui contient les oracles de Dieu. Il fut doux à sa bouche, mais il lui causa beaucoup d’amertumes intérieures. Sur l’ordre de Dieu, il alla prendre la mesure du Temple de Dieu ; laissant en dehors le Parvis abandonné aux païens. Pendant un certain temps, le Temple fut souillé, deux témoins, l’Eglise et la Synagogue, rendaient, chacun à leur manière, témoignage à la vérité ; on les accable d’outrages, on croit les avoir tués ; mais tout à coup, ils ressuscitent et le septième Ange sonne de la trompette pour annoncer que ces plaies seront guéries, et que le règne de Jésus-Christ les détruira.

Ici commence la troisième prophétie1. C’est un tableau général de l’Eglise. La deuxième avait trait aux luttes extérieures ; la troisième trace le tableau des luttes intérieures. On voit apparaître deux Eglises qui se trouvent en présence, se donnant l’une et l’autre pour celle de Jésus-Christ.

La première apparaît dans le ciel sous la figure d’une femme qui a le soleil pour vêtement, la lune pour escabeau, et dont 1a tête est couronnée de douze étoiles. Elle est enceinte, et crie comme une femme dans les douleurs de l’enfantement. Un Dragon roux, à sept têtes, ornées de diadèmes, et à dix cornes, s’apprêtait à dévorer son enfant ; mais l’enfant lui échappa, fut porté devant le trône de Dieu, et la mère se cacha au désert où Dieu lui avait préparé un refuge. Le Dragon voulut ravir au ciel l’enfant prédestiné de l’Eglise. Mais Michel vainquit le Dragon et le chassa du ciel. Celui-ci revint sur la terre persécuter la femme, figure de l’Eglise ; mais elle, aidée de Dieu, échappa à sa rage. Le Dragon vaincu s’attaqua à d’autres peuples, enfants de l’Eglise ; il suscita contre eux une Bête qui sortit de la

—

1 Apocalyps., cc. 12, 13. 14.

mer, avec sept têtes et dix cornes couronnées d’autant de diadèmes. Des enfants de l’Eglise se soumirent à Bête et l’adorèrent ; la Bête devint toute-puissant et son trône fut a Babylone.

Pendant qu’elle domine, les purs enfants de l’Eglise célèbrent, comme au ciel, les louanges de Dieu et suivent l’Agneau ; un Ange plane dans les cieux porta l’Evangile éternel qu’il offre en vain aux adorateur de la Bête ; mais le temps du règne de la Bête va fin : un second Ange s’écrie : « Babylone est tombée ; et est tombée, la grande ville qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution. » Un troisième Ange menace de la colère de Dieu ceux qui continueraient à adorer la Bête, et deux Anges en fo une grande moisson et une vendange sanglante.

Ainsi se termine la troisième prophétie, par la victoire de la vraie Eglise sur la Bête trônant à Babylon

Voici la quatrième1. Babylone ne se laisse pas vaincre sans résistance. Elle avait reçu les premiers coups et ses vainqueurs chantaient le cantique du triomphe mais pour la détruire il faut que Dieu lui envoyé se plaies qui sont l’accomplissement de la colère de Dieu contre elle. Sept Anges, porteurs de sept coupes pleines de la colère de Dieu, partent pour accomplir la mission. Le premier Ange verse sa coupe sur la terre et les adorateurs de la Bête sont frappés d’une blessure cruelle. Le second verse sa coupe sur la mer, et s eaux sont corrompues, et tous les animaux qui y vive sont frappés de mort. Le troisième verse sa coupe sur les fleuves et les fontaines dont les eaux sont changées en sang, et un Ange s’écrie : « Tu es juste, Seigneur. Ils ont répandu le sang ; tu leur fais boire du sang ! » Le quatrième Ange verse sa coupe sur le soleil dont les rayons dévorent comme un feu ardent les hommes qui blasphèment au lieu de faire pénitence. Le cinquième Ange verse sa coupe sur le trône de la Bête, et son royaume est plongé dans les ténèbres ; ses adorateurs se mordent la langue dans leur rage ; ils accusent Dieu

—

1 Apocalyps., cc.15, 16, 17, 18.

de leurs malheurs et blasphèment au lieu de faire pénitence. Le sixième Ange verse sa coupe sur l’Euphrate le fleuve est desséché ; il devient une route pour les princes qui doivent venir de l’Orient et abolir le royaume de la Bête. Alors, de la gueule du Dragon, de la gueule de la Bête et de celle du faux Prophète de la Bête sortent trois Esprits immondes semblables à des Grenouilles et qui vont vers les Rois de la terre pour les appeler à combiner leurs efforts contre Dieu.

Cette conjuration est inutile ; un des Anges porteur des sept coupes conduit le Prophète de Dieu vers la Prostituée assise sur les grandes eaux, avec laquelle les Rois de la terre s’étaient prostitués, et qui avait enivré les peuples du vin de ses débauches. Le Prophète voit une femme, assise sur une Bête de couleur écarlate, couverte de mots blasphématoires, et qui a sept têtes et dix cornes. Cette femme vêtue de pourpre et d’écarlate, est parée d’or, de pierreries, de perles. Elle tient à la main un vase d’or rempli de ses impuretés. Elle porte écrits sur le front ces mots : « MYSTERE ! La grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre ! » Le Prophète voit cette femme enivrée du sang des Saints et des Martyrs de Jésus, et l’Ange lui explique ses destinées.

Quand il eut fini de parler, un autre Ange cria à haute voix : « Elle est tombée la grande Babylone, elle est tombée ! elle est devenue la demeure des Démons, le réceptacle des esprits impurs, la cage des oiseaux immondes et odieux ! Parce qu’elle a fait boire à toutes les nations le vin de sa prostitution, parce que les Rois de la terre ont péché avec elle, parce que les marchands de la terre se sont enrichis de son luxe. »

Une autre voix cria :

« Mon Peuple ! sors de Babylone, de peur que tu ne participes à ses iniquités et aux plaies qui vont lui être faites ; car ses péchés sont montés jusqu’au ciel, et Dieu s’est souvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traités ! Rendez-lui au double toutes ses œuvres ; donnez-lui à boire, et, deux fois autant, dans la même coupe où elle vous a fait boire elle-même ! Que ses tour-

ments et ses douleurs soient proportionnés à son orgueil et aux délices dans lesquelles elle s’est plongée. »

On ne peut se méprendre sur le sens de la prophétie concernant la Babylone *aux sept collines* ; enivrée de sang, de débauches et d’orgueil, courtisane infâme des Rois pour s’élever au faîte de la puissance universelle ; corruptrice des peuples qu’elle a fait boire à la coupe de ses fornications, c’est-à-dire, qu’elle a précipités dans l’erreur . Personne n’a jamais douté qu’il ne s’agît ici de Rome, mais, ceux qui, veulent que la papauté soit à jamais le centre de l’Eglise de Jésus-Christ, ont fait d’incroyables efforts pour prouver que l’Apôtre- Prophète n’avait en vue que la Rome ancienne et non la Rome papale. Ils renferment les prophéties de l’Apocalypse dans un cercle de quelques siècles, et se condamnent, dans un intérêt de parti, à ne rien comprendre à la prophétie qui annonce les destinées de l’Eglise en ce monde. Il suffit d’un coup d’œil général sur l’Apocalypse pour comprendre que la vie de l’Eglise chrétienne y est esquissée en entier, comme celle de la Loi l’avait été dans les anciennes prophéties. Saint Jean, sous l’inspiration du Saint-Esprit a tout prédit, jusqu’au jour où le royaume de Dieu en ce monde deviendra la Jérusalem céleste et immortelle.

La Rome papale est donc la Babylone coupable dont la chute, clairement prédite, sera l’aurore d’une nouvelle vie pour l’Eglise de Jésus-Christ.

Cette prophétie incontestable admise, on pourrait lever une partie du voile symbolique sous lequel l'Apôtre-Prophète a converties événements qu’il prédit ; mais nous ne pourrions le faire sans sortir des limites d’un travail historique. Nous laissons l’explication de l’Apocalypse aux Exégètes ; c’est assez d’avoir indiqué les traits principaux qui donneront une idée exacte du livre prophétique du Nouveau Testament.

Après la chute de Babylone, une lutte terrible aura lieu contre le Christ. C’est le sujet de la cinquième prophétie1. Mais Babylone, sa Bête et son faux Prophète

—

1 Apocalips., cc. 19, 20.

ne pourront vaincre le Verbe de Dieu ; ils seront foudroyés ; leurs cadavres seront dévorés par les *oiseaux du ciel;* leurs âmes, avec Satan qui avait séduit la terre, seront enchaînées pour mille ans. Cette période de temps sera celle de l’accomplissement du règne de Dieu en ce monde et du triomphe de l’Eglise1.

Mais Satan, la Bête et le faux Prophète reparaîtront pour livrer une dernière lutte ; ils seront vaincus de nouveau et le jugement dernier aura lieu.

La sixième prophétie concerne la Jérusalem céleste2, c’est-à-dire le monde fidèle ressuscité, vivant dans la possession de Dieu et dans un éternel bonheur.

L’Apôtre-Prophète quitta Patmos lorsque l’empereur Nerva eut réparé les injustices de son prédécesseur. Il retourna à Ephèse, et dirigea, comme auparavant, les Eglises d’Asie. Clément d’Alexandrie nous a conservé sur les dernières années de l’Apôtre quelques traditions qu’il avait recueillies pendant ses voyages en Asie. Voici les paroles de ce docte et antique écrivain3 :

« Lorsque, après la mort du tyran, Jean fut revenu, de l’île de Patmos, à Ephèse, il alla jusqu’aux confins de la province pour obéir à la prière qui lui en était faite, soit pour établir des évêques, soit pour donner à ses Eglises leur constitution définitive, soit pour élever dans les rangs du clergé ceux que le Saint-Esprit lui indiquait comme dignes de cet honneur. Etant venu à une ville peu éloignée d’Ephèse, il remarqua parmi les fidèles qu’il avait consolés par ses paroles un jeune homme d’un extérieur distingué, doué d’un beau visage, et qui paraissait avoir d’excellentes qualités. S’adressant à celui qu’il venait d’ordonner évêque, Jean lui dit : « Je te recommande ce jeune homme d’une manière particulière, en présence de toute l’Eglise, et j’en prends le Christ en témoignage. » L’évêque promit d’en prendre soin, et Jean, avant de retourner à Ephèse,

—

1 Ces mille ans du règne de l'Eglise ont donné naissance au Millénarisme dont nous parlerons plus tard.

2 Apocalyps., 21, 22.

3 Clément Alexand., Ttç ό σώζορβνος πλούσιο; par. 42, et Aρ. Euseb., Hist. Eccl, lib. III; 23.

lui renouvela ses recommandations à ce sujet. L’évêque prit le jeune homme chez lui, l’éleva avec soin, et enfin le baptisa. Croyant avoir accompli son œuvre, en le marquant du sceau du Christ, il se relâcha un peu de sa surveillance. Le jeune homme fit connaissance d’autres jeunes gens de son âge, lesquels étaient de mœurs dissolues, et il abusa bientôt d’une liberté qui lui avait été laissée trop tôt. Ses compagnons l’attirèrent d’abord par des repas magnifiques, puis l’emmenèrent avec eux, pendant la nuit, dévaliser les passants ; enfin ils l’entraînèrent dans mille actions criminelles. Il s’accoutuma bientôt à cette conduite vicieuse ; comme un cheval vigoureux qui mord son frein avec colère et s’abandonne à une course désordonnée, il se jeta dans le crime avec d’autant plus de passion qu’il était doué d’un esprit plus distingué. Il perdit l’espérance du salut qu’il avait auparavant placée en Dieu ; il prit à tâche de commettre des crimes exceptionnels, comme s’il eût dédaigné les peines réservées aux crimes ordinaires. Il forma de ses compagnons une bande de voleurs dont il fut le chef ; il était digne de ce titre, car il surpassait les autres par ses violences et sa cruauté. Quelque temps après, les affaires de l’Eglise amenèrent Jean dans la même ville. Après les avoir réglées, l’Apôtre dit à l’évêque : « Rends-moi maintenant le dépôt que le Christ et moi nous t’avons confié en présence de l’Eglise à laquelle tu présides. » L’évêque s’étonna d’abord, pensant que l’Apôtre lui demandait de l’argent qu’il n’avait pas déposé entre ses mains ; il savait que ce dépôt ne lui avait pas été fait, et ne pouvait croire que l’Apôtre eût l’intention de lui réclamer quelque chose. « Ce dépôt, lui dit Jean, c’est le jeune homme et l’âme de ce frère. » Alors l’évêque baissa la tête, pleura et répondit : « Il est mort ! — Comment, dit Jean, et de quelle mort ? — Il est mort à Dieu, répondit l’évêque ; il s’est abandonné au péché, s’est perdu et est devenu voleur. Il a quitté l’Eglise pour aller dans la montagne avec une troupe de brigands. » En entendant ces paroles, l’Apôtre déchira ses vêtements, poussa un profond gé-

missement en se frappant la tête, et dit : « J’ai vraiment laissé l’âme d’un frère sous bonne garde ! Que l’on m’amène un cheval et un guide. » Il quitta l’Eglise dans l’état où il était, monta à cheval et s’éloigna rapidement. Arrivé à l’endroit indiqué, il fut pris par ceux qui gardaient les avant-postes. Au lieu de chercher à les fléchir et à fuir : « Conduisez-moi à votre chef, s’écria-t-il, c’est pour cela que je viens. » Celui-ci l’attendait tout armé ; mais dès qu’il reconnut Jean, il prit la fuite. L’Apôtre, sans souci de son âge, se mit à le poursuivre de toute la vitesse de son cheval : *«* Mon fils, criait-il, pourquoi fuis-tu ton père ? Je suis vieux et sans armes !... Mon fils, aie pitié de moi ; ne crains pas ; tu peux encore espérer le salut... je satisferai pour toi au Christ ; pour toi, je mourrai volontiers comme le Seigneur est mort pour nous... je donnerai mon âme pour la tienne... Arrête et crois- moi ; je suis envoyé par le Christ. » Le jeune homme s’arrêta enfin, baissa la tête, laissa tomber ses armes, et se jeta, en pleurant, dans les bras de l’Apôtre, cachant sa main droite coupable de tant de crimes. Il demandait grâce, et ses larmes étaient si abondantes qu’elles étaient comme un second baptême qu’il recevait. L’Apôtre lui promit d’obtenir pour lui la grâce du Seigneur; il se mit à ses genoux, lui prit la main droite et la baisa pour lui faire comprendre que son repentir l’avait purifiée, et il le ramena à l’Eglise; il pria et jeûna avec lui, le consola par de douces paroles et ne le quitta qu’après l’avoir entièrement réconcilié avec l’Eglise, à laquelle il laissa ainsi un grand exemple de repentir sincère, une preuve remarquable d’une seconde régénération, et comme un trophée de glorieuse résurrection. »

D’autres traditions s’étaient conservées en Orient sur les dernières années de l’Apôtre1. Un jour, il caressait doucement une perdrix lorsqu’un chasseur s’ar-

—

1 Cass. Collat. XXIV, c. 21. Cassien, disciple de saint Jean Chrysostome, avait habité longtemps l’Asie et connaissait parfaitement les Eglises orientales.

rêta tout à coup devant lui, étonné qu’un homme de si haute réputation s’abaissât à un tel amusement : « N’es- tu pas, lui dit-il, ce Jean dont la célébrité est si grande que je désirais vivement le connaître? Gomment donc t’abaisser à une telle distraction ? » Jean lui répondit : « Qu’as-tu là dans ta main ? — C’est un arc, répondit le chasseur. — Pourquoi, reprit l’Apôtre, ne le tiens-tu pas toujours bandé ? — Parce que, répondit le chasseur, s’il était toujours bandé, il perdrait de sa force ; lorsqu’il faudrait diriger avec impétuosité une flèche contre une bête sauvage, on ne pourrait y parvenir, s’il avait perdu de sa force par une tension continue. — Jeune homme, reprit Jean, ne sois donc pas choqué que je donne à mon esprit cet instant de relâche. Si on ne l’accorde pas à l’esprit, et si la tension est continue, l’esprit perd de son énergie lorsqu’il devient nécessaire qu’il en déploie davantage. »

Un autre enfant de l’Orient, Jérôme nous a conservé cette autre tradition. « Lorsque Jean l’Evangéliste était à Ephèse, et qu’il était devenu si vieux que c’est à peine si ses disciples pouvaient le porter à l’Eglise, il lui était impossible d’enseigner comme auparavant dans les assemblées, et il se contentait de dire : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples et les frères, fatigués de lui entendre toujours répéter la même chose, lui dirent un jour : « Maître, pourquoi nous dis-tu toujours cela ? » Jean leur fît cette réponse vraiment digne de lui : « C’est le précepte du Seigneur, et si vous l’observez, vous serez parfaits. »

L’Apostolat de saint Jean en Asie fut accompagné de miracles2 comme celui des autres Apôtres. Le saint Evangéliste vécut jusqu’au règne de Trajan3. A la même époque mourut l’Apôtre Philippe. Ces deux faits sont relatés par un saint évêque du deuxième siècle, Polycrate d’Ephèse, qui s’exprime ainsi4: « En

—

1 Hieron. In Epist. ad Galat., lib. III, cc. 6, 10.

2 Euseb., Hist. eccl., lib. V ; 18 ; Sozom., Hist. eccl., VII ; 26.

3 Trajan commença à régner l'an 98 de l’ère chrétienne. Dans la Chronique d'Eusèbe·, on fixe l’année de la mort de saint Jean à la troisième année du règne de Trajan, qui coïncide avec l’année 100 de l’ère chrétienne.

4 Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 31. Papias , disciple des Apôtres et

Asie deux grandes lumières se sont éteintes en même temps, lesquelles ressusciteront au dernier jour de l’avènement du Seigneur lorsqu’il viendra du ciel avec gloire chercher ses saints : Je veux dire Philippe, qui fut un des douze Apôtres et qui est mort à Hiérapolis avec deux de ses filles qui vieillirent dans leur virginité. Une autre fille de cet Apôtre fut ensevelie à Ephèse après avoir mené une vie toute spirituelle. La seconde lumière, c’est Jean qui reposa sur le sein du Maître, qui porta les insignes du souverain Sacerdoce, et fut Martyr et Docteur. Il mourut à Ephèse où se trouve son tombeau. »

Le diacre Philippe avait aussi des filles qui restèrent Vierges et furent prophétesses à Césarée de Palestine, comme nous l’avons rapporté d’après le livre des *Actes des Apôtres.*

L’époque apostolique finit, avec le premier siècle de l’ère chrétienne, à la mort de saint Jean l’Evangéliste et de l’Apôtre Philippe.

—

évêque d’Hierapolis, atteste également que l’Apôtre Philippe et ses filles habitèrent Hierapolis et y moururent. Ap. Euseb., Hist. eccl., lib. III; 31.

# LIVRE III

# LES HOMMES APOSTOLIQUES

# Ann. 100-202

# I

— Transmission de l'Ordre hiérarchique et de la doctrine dans l’Eglise, depuis la mort des Apôtres.

— Les grands centres apostoliques.

— L’enseignement oral apostolique conservé par tradition.

— Principaux centres de vie chrétienne au début du second siècle.

— Rome et son évêque saint Clément.

— Ouvrages de Clément.

— Saint Hermas et son livre du *Pasteur*.

— Antioche et son évêque Ignace.

— Lettres d'Ignace ; doctrine qu’il y enseigne : la légitimité de la Hiérarchie ; la conservation du dépôt doctrinal prêché par les Apôtres.

— Notions qu’on y trouve sur les Eglises d’Ephèse, de Magnésie, de Tralles, de Philadelphie, de Rome ; sur l’Eglise de Smyrne et son évêque Polycarpe.

— Influence de Polycarpe dans l’Eglise.

— Sa lettre aux Philippiens.

— Il envoie plusieurs de ses disciples en Occident.

— Eglises de Lyon et de la Grande-Bretagne.

— Caractère asiatique de ces Eglises.

— Première phase de la question pascale.

— Polycarpe à Rome.

— Caractère de ses relations avec Anicet, évêque de Rome.

— Autres hommes apostoliques : Papias et Apollinaire, d’Hiérapolis.

— Méliton, de Sardis, et Onésimos, d’Ephèse.

— Denys, de Corinthe.

— Quadratus, d’Athènes,

— Hégésippe.

(Ann. 100 à 158.)

L’Eglise, à la mort des Apôtres, était non-seulement fondée, mais organisée. A sa tête était une hiérarchie composée de trois ordres : l’Episcopat, la Prêtrise et le Diaconat.

Il n’y eut d’interruption ni dans son existence extérieure, ni dans sa doctrine.

On a élevé de nombreux systèmes sur cette assertion.

qu’après la mort des Apôtres l’Eglise avait changé ou modifié sa constitution et sa doctrine. Cette assertion est dénuée de preuves ; elle a contre elle tous les faits et tous les documents. Sur quoi repose-t-elle donc ? Elle n’a certainement pas de base historique. Tous les hommes apostoliques répandus dans les différentes contrées, représentaient les Apôtres dont ils avaient reçu l’ordination et l’enseignement. Leurs actions et leurs écrits élèvent à la valeur du fait historique le plus incontestable ce principe : qu’ils ont eu horreur de tout changement, et qu’ils ont enseigné avec énergie qu’il fallait s’en tenir à l’enseignement apostolique.

L’Eglise, à la mort des Apôtres, avait à traverser une épreuve terrible. Les sectaires voulaient profiter de ce que les voix inspirées ne se faisaient plus entendre, pour semer l’ivraie dans le champ de la vraie doctrine et contester la légitimité de la hiérarchie établie1. Aussi allons-nous entendre les hommes apostoliques s’attacher résolument à ces deux principes : légitimité de la hiérarchie comme continuation de l’apostolat ; immobilité dans l’enseignement reçu.

Les Evêques, comme les douze membres du Collège apostolique et comme les soixante-dix Disciples du Seigneur, avaient d’abord été appelés *Apôtres* et *Evangélistes*, parce qu’ils étaient *envoyés* pour annoncer la *bonne nouvelle* aux Juifs et aux Gentils. Un petit nombre d’entre eux s’étaient attachés à des Eglises spéciales. D’autres, après avoir évangélisé certaines villes, y établissaient des pasteurs secondaires, et s’en allaient porter ailleurs la bonne nouvelle. Ces Eglises devenant, plus importantes, on leur donnait des pasteurs du premier ordre qui conservaient les titres d*'Apôtres* ou *d'Anges,* c’est-à-dire, *envoyés.* Les Apôtres eux- mêmes avaient établi à Jérusalem un de ces *Anges* à résidence fixe, dans la personne de Jacques. Le nombre en devient plus grand à mesure que les Eglises grandissent2. A la mort des Apôtres, et dès le commence-

—

1 Hégésippe, ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. III ; 32.

2 C’est ainsi que nous en voyons sept de mentionnes dans l’Apocalypse pour l’Asie-Mineure seulement.

ment du second siècle, les Eglises les plus importantes avaient leurs premiers pasteurs établis par les Apôtres eux-mêmes.

A Jérusalem était Siméon. Thebutis avait ambitionné cette première chaire de l’Eglise1, mais on lui préféra le *frère du Seigneur ;* alors l’ambitieux se fit sectaire, et chercha le premier à souiller l’Eglise que l’on appelait *l’Eglise-Vierge,* parce-que aucune voix hérétique n’avait osé jusqu’alors s’y faire entendre2. A Antioche, Ignace fut placé comme évêque après la mort d’Evodius, et du temps des Apôtres3 ; Clément ordonné évêque par saint Pierre, monta sur le siège de Rome, lorsque les Apôtres Jean et Philippe vivaient encore4.A Alexandrie, Anianus ordonné évêque par saint Marc gouvernait aussi son Eglise du vivant de ces Apôtres5. Timothée et Onésimos à Ephèse6 ; Titus en Crète7 ; Poly- carpe à Smyrne8 ; Denis à Athènes9 ; Barnabas en Chypre ; Trophime, Crescent et Luc dans les Gaules10; Papias, à Hiérapolis, et une foule d’autres évêques présidaient aux Eglises qui formais\*nt comme de grands centres apostoliques d’où la foi rayonnait sur le reste du monde. La succession continua chez elles sans interruption11.

—

1 Hégésippe, *ap.* Euseb., *Hist. Eixl.,* lib. IV; 22; lib. III; II.

2 Les premiers successeurs de Siméon furent : Justus, Zacclucus, Tobias, Benjamin, Jean, Malhias, Philippe, Seneca, Justus, Levi, Eplires, Joseph, Judas. (Tous ces évêques étaient d’origine juive.) Puis furent élus évêques après le règne d’Adrien : Marcus, Cassianus, Publius, Maximus, Julianus, Ciiïus, Symmachus, Caïus. Julianus, Capito, Valens, Doliehianus, Narcissus. (Euseb., lib. III; H, 22, 35 ; lib. IV;5; — lib. V; 13.)

3 Ignace cul. pour successeurs: Héron, Cornelius, Eros, Théophile. (Euseb., lib. 111 ; 22 ; - lib. IV; 20.)

4 Le premier évêque de Rome fut Linus, auquel succédèrent Clotus ou Anencletus, Clément (la douzième année de Domitien, c’est-à-dire en 93, Evariste, Alexandre, Sixte, Télesphore, Higin, Pie, Anicel, Soler, Eleulhère. (Euseb., lib. III; 2, 4, 13, 24; — lib. IV; 1, 10; - lib. V; 6.)

5 Euseb., lib. II; 24; — lib. III ; I 4, 21 ; lib. IV; 1, 0, 19. Anianus fut évêque vingt-deux ans et mourut la quatrième année de Domitien, c’est-à-dire en 83. Son épiscopat commença donc en 63, il eut pour successeurs Avilius, Cerdo, Celadion, Agrippiuus, Eumenes.

6 Euseb., lib. III ; 4.

7*Ibid****.***

8 Euseb., *Ibid****.*** *End.;*lib. IV; 14. ,

9 Euseb., lib. III; 4.

10 V. Sup., et Euseb., lib. III; 4.

11 Les titres d*'Evêque* et *d’Ancien* ou *Prêtre* prirent seulement alors un sens plus déterminé. Ils étaient d’abord donnés indifféremment à tous ceux qui étaient revêtus du sacerdoce. Saint Pierre et saint Jean ne prenaient que

Cette organisation sacerdotale, qui apparaît avec tant d’évidence dans les écrits apostoliques, était si régulièrement établie au début du second siècle que nous la retrouvons dans tous les écrits de l’époque à l’état de fait incontesté. Les mots *d'Apôtres, d'Evangélistes, d’Anges* sont remplacés par celui de *Surveillant* ou *Evêque* qui exprimait mieux la charge du premier pasteur à demeure dans une Eglise particulière. L’Episcopat fut dès lors considéré comme l’Apostolat continué et constitué à demeure fixe. Les prêtres exercèrent le ministère qui leur était confié par l’évêque ; et les diacres continuèrent à *servir*, à assister le prêtre dans l’accomplissement de son ministère.

Comme par le passé, l’Eglise eut des Apôtres, c’est- à-dire, des évêques et des prêtres qui n’étaient pas attachés à des Eglises particulières, et qui parcouraient le monde pour annoncer l’Evangile. Mais, ils ne formaient pas dans l’Eglise un ordre distinct. Les évêques des principales villes restèrent même *Apôtres* dans le sens strict du mot, car ils prêchèrent ou firent prêcher la foi dans un certain rayon autour de leur ville épiscopale, et établirent des évêques dans les localités les plus importantes. De là les titres de *principales*, *mères* ou *matrices*, qui furent données à plusieurs des Eglises les plus importantes ; de la aussi l’usage, qui devint plus tard un droit, pour les évêques des Eglises- mères, d’ordonner les évêques des localités qui avaient reçu d’eux leurs premiers pasteurs. L’Eglise

—

le litre d'Anciens, tandis que les prêtres d’Ephèse étaient appelés Evêques par saint Paul. Dès le commencement du second siècle, alors que les premiers pasteurs ne furent plus en général missionnaires, les titres d’Apôtre, d’Ange, d’Evangéliste ne leur convenaient plus aussi directement ; on les désigna sous celui d'évêque ou surveillant, et les prêtres seuls furent nommés Anciens. Les ordres et les ministères restèrent les mêmes ; les titres seuls prirent un sens plus déterminé. Quelques écrivains ont prétendu que l’Eglise, d’abord démocratique dans son organisation, était devenue ensuite épiscopale ou aristocratique. Un fait certain, c’est qu'elle apparaît à l'origine avec ses évêques et ses prêtres de droit divin. Le système en question n’est appuyé que sur des faits ou des mots mal compris. L’Eglise ne fut pas plus démocratique qu'aristocratique ou monarchique. Sa constitution ne ressemble en rien à celle des sociétés politiques. Elle est une société spirituelle gouvernée spirituellement par un sacerdoce qui tient ses pouvoirs de Dieu, au moyen du rite divin appelé ordination. Nous n’avons point aperçu d’autre forme gouvernementale légitime dans les monuments de l’histoire de l’Eglise depuis son origine apostolique jusqu’à nos jours.

continua aussi à être favorisée de dons exceptionnels. Elle eut des prophètes et des prophétesses ; des docteurs éminents par leur science. Tous remplissaient la mission à laquelle Dieu les appelait ; mais ils ne formaient pas d’ordre distinct, et l’on n’aperçoit dans l’Eglise primitive que les trois ordres que nous avons nommés.

L’ordination conférait les pouvoirs sacerdotaux, et cette ordination n’était conférée que par ceux qui l’avaient reçue des Apôtres ou de leurs disciples ; à leur tour, ils la conféraient au moyen d’un rite divin, l’imposition des mains unie à la prière. Cette imposition n’était légitime et ne conférait les pouvoirs du sacerdoce ou du diaconat qu’autant qu’elle était faite par celui qui en avait reçu le droit par son ordination légitime. Le sacerdoce apparaît donc au début de l’Eglise, non comme une fonction déléguée par l’assemblée des fidèles, mais comme une consécration émanant du corps apostolique, et, par lui, de Jésus-Christ même. Elle a toujours été considérée ainsi dans l’Eglise1.

Une des fonctions essentielles au ministère sacerdotal était l’enseignement. Au début du second siècle, l’Eglise entière ne possédait pas les livres qui ont formé depuis la sainte Ecriture ou Nouveau Testament. L’enseignement apostolique, donné oralement, se transmettait de la même manière ; à ce propos, nous citerons un passage remarquable d’Eusèbe de Césarée2 :

« Les admirables et même divins Apôtres de notre Sauveur étaient de vie et de mœurs très-pures et ornés de toutes les vertus ; mais ils étaient simples et incultes dans leur langage. Appuyés sur la divine et merveilleuse puissance qui leur avait été accordée par le Sauveur, ils ne savaient point et ne cherchaient point à savoir exposer les préceptes du Maître dans un lan-

—

1 Les protestants sont les premiers qui, au seizième siècle, rejetèrent cette notion, nièrent le sacerdoce comme une consécration transmise, et le réduisirent à une fonction purement extérieure et déléguée au nom de la communauté des fidèles.

2 Euseb., Hist. Eccl, lib. III; 24.

gage artistement étudié. Ils se contentaient de faire connaître au monde le royaume de Dieu, à l’aide d’une exposition que le Saint-Esprit leur inspirait, et des miracles que le Christ leur avait donné pouvoir de faire, ils n’avaient aucun souci d’écrire des livres, trop occupés qu’ils étaient de remplir leur ministère si éminent, si supérieur aux forces humaines. Paul lui- même, qui était bien supérieur aux autres Apôtres, et par le talent d’écrivain, et par la profondeur de sa science, ne nous a laissé aucun écrit, si ce n’est un petit nombre de lettres. Il aurait pu cependant exposer d’innombrables mystères, puisqu’il avait contemplé les choses du troisième ciel, et que, ravi jusqu’au divin Paradis lui-même, il avait mérité d’y entendre des secrets. Les autres coopérateurs de Notre Sauveur, c’est- à-dire les douze Apôtres et les soixante-dix Disciples, et d’autres en nombre immense, furent initiés aussi à ces mystères ; et cependant Matthieu et Jean sont les seuls des disciples du Seigneur qui nous aient laissé des ouvrages, et encore dit-on qu’ils n’écrivirent que par nécessité. »

La Doctrine chrétienne fut donc confiée aux Eglises par la prédication, par l’enseignement oral et non par des écrits. Ce ne fut que pour conserver cet enseignement donné de vive voix que les premiers successeurs des Apôtres écrivirent. Dès que les Eglises purent lier entre elles des rapports et se communiquer, soit les écrits apostoliques dont elles étaient en possession, soit ceux des disciples immédiats des Apôtres, il devint évident que l’enseignement avait été partout donné de la même manière, et que le dépôt confié à toutes les Eglises était le même. Lorsque les premiers hérétiques prêchèrent de nouvelles doctrines, celte unanimité des Eglises dans la doctrine éclata avec une nouvelle évidence. On leur opposa, non pas les écrits des Apôtres qui n’étaient pas encore tous connus universellement, mais le témoignage des Eglises qui avaient été évangélisées par les Apôtres, et dont l’unanimité était une preuve décisive en faveur de la doctrine enseignée. Lorsque le canon des Ecritures fut formé d’une manière

complète, l’écrit ne remplaça point, comme critérium de la vérité, l’unanimité des Eglises apostoliques. Ce fut le témoignage de l'Eglise universelle qui fixa le canon des écrits inspirés, et le témoignage continua à être invoqué, non-seulement en faveur de l’authenticité de ces écrits, mais encore sur le sens des textes, sens qui devînt être contrôlé par l’enseignement oral toujours conservé comme un dépôt divin et inaltérable.

La vérité chrétienne n’apparaissait point comme une philosophie que chacun devait s’approprier isolément au moyen d’un travail intellectuel dont l’écrit inspiré serait la base. On comprenait que ce travail intellectuel serait toujours impossible, non-seulement au philosophe ou savant trop enclin à subordonner le sens des écrits à ses propres idées, mais surtout aux ignorants qui, par suite des nécessités sociales, formeront toujours l’immense majorité dans l’humanité. Dieu n’a pas déposé la vérité dans le monde pour être l’objet constant d’une démonstration individuelle impossible, mais comme un dépôt qui devait être accepté et transmis sans altération, et passer, tel qu’il l’avait donné, à toutes les générations humaines. Telle était l’idée, aussi simple que profonde, qui guidait les écrivains chrétiens des premiers siècles ; nous la verrons éclater à toutes les pages de leurs ouvrages, et se perpétuer dans la vraie Eglise de Jésus-Christ jusqu’à nos jours. Cette immobilité dans la transmission du dépôt doctrinal, aussi religieusement transmis qu’accepté, forme le caractère distinctif de la véritable Eglise. En dehors de cette transmission, on ne peut rencontrer que des systèmes plus ou moins chrétiens, et non pas la doctrine chrétienne elle-même.

Nous devions exposer ces données générales sur l'organisation et l’enseignement de l’Eglise, avant de commencer l’histoire du second siècle.

Dès le début de ce siècle, les centres les plus lumineux de l’Eglise furent Rome, Antioche et Smyrne. Jérusalem était toujours considérée comme la mère- Eglise. Les ruines qui couvraient le sol de cette ville n’avaient rien enlevé à 1a vénération dont l’Eglise qui y

autorité que ni l’Eglise de Rome ni son évêque n’ambitionnaient alors.

Saint Irénée a fait ressortir le caractère de cette lettre en s’exprimant ainsi1:

« Sous ce Clément2, une grave discussion s’étant élevée entre les frères de Corinthe, l’Eglise de Rome envoya aux Corinthiens une lettre très-pressante, pour les exhorter à la paix, affermir leur foi, et leur rappeler la tradition qu’ils avaient reçue des Apôtres depuis si peu de temps. » — « Clément, dit encore saint Irénée, fut le troisième qui fut élevé à l’Episcopat (de Rome) depuis les Apôtres. Il les avait vus et il avait conversé avec eux ; la voix de la prédication apostolique résonnait encore à son oreille, et il avait sous les yeux la doctrine qu’ils avaient enseignée. Il n’était pas le seul qui, de son temps, eût cet avantage ; beaucoup d’autres qui existaient encore avaient été comme lui instruits par les Apôtres. »

La lettre écrite aux Corinthiens par l’Eglise romaine est le premier monument doctrinal de cette Eglise.

Saint Irénée3, l’opposant aux hérétiques de son temps, leur fait remarquer que Clément y professe les vérités fondamentales du christianisme : « un Dieu tout-puissant (le Père), créateur du ciel, de la terre et de l’homme, qui a ordonné le déluge, appelé Abraham, ramené son peuple de la terre d’Egypte, parlé à Moïse, établi la loi, envoyé les Prophètes et préparé le feu pour le Diable et ses Anges. Ceux qui veulent lire l’Ecriture et comprendre la tradition apostolique de l’Eglise sauront, comme toutes les Eglises le proclament, que ce Père est celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tel est l’enseignement contenu dans cette lettre, qui est plus ancienne que ceux qui affirment faussement qu’il y a un autre Dieu supérieur à celui qui a créé le monde et toutes les choses qui existent. »

—

1 Iraen., Cont. Haeres., lib. III; c. 16

2 Saint Irénée pensait que Clément était évêque de Rome lorsque cette lettre fut écrite. Elle serait donc postérieure à la persécution de Donitien.

3 Iraen., Cont. Haeres., lib. III; c. 3

La lettre de l’Eglise de Rome commence ainsi :

« L’Eglise de Dieu qui habite Rome, à l’Eglise de Dieu qui habite Corinthe, aux Appelés, aux Sanctifiés selon la volonté de Dieu par Notre-Seigneur Jésus- Christ, que la grâce et la paix de la part de Dieu tout- puissant par Jésus-Christ, s’accroissent parmi vous. » Voici l’analyse de ce document : Nous avons tardé à vous répondre1, à cause des calamités dont nous avons été accablés *;* c’est l’unique cause qui nous a fait différer de répondre aux questions que vous nous avez adressées. La division dont vous souffrez est due à quelques hommes audacieux et insolents ; et jusqu’ici l’Eglise de Corinthe avait été citée comme un modèle de fidélité à la foi et de soumission à ses préposés et à ses prêtres2. Vous aviez aussi donné jusqu’alors aux Eglises l’exemple de toutes les vertus chrétiennes3. Votre chute est due à la jalousie de quelques-uns, et c’est ce vice qui a été la cause de vos divisions4*.* La Sainte-Ecriture nous montre combien la jalousie est dangereuse5. De notre temps, nous en avons eu des preuves nouvelles, et c’est la jalousie qui a été cause du martyre des Apôtres Pierre et Paul6; c’est elle qui a causé le martyre même de simples femmes7. Si nous vous écrivons ainsi, ce n’est pas seulement pour vous donner notre avis à ce sujet, mais pour nous avertir nous-mêmes, car nos dangers sont les mêmes que les vôtres. Les uns et les autres nous devons faire pénitence8. L’Ancien Testament nous fournit une foule de preuves qu’il faut

—

1 Epist. ad Corinth., c. 1.

2 Ici sont indiqués évidemment les deux degrés du pastorat : l’évêque et le prêtre. Quand un soutiendrait que ces mots désignent les mêmes personnes, on ne pourrait, rien en conclure ; car de ce que les évêques étaient parfois appelés prêtres et les prêtres évêques, la distinction entre les doux degrés du sacerdoce n'en est pas moins établie, comme on l’a vu précédemment.

3 Ibid., c. 2.

4 Ibid., c. 3.

5 Ibid., c. 4.

6 Ibid., c. 5. On pourrait induire de là que les deux Apôtres avaient été dénoncés et trahis par de faux frères.

7 Ibid., c. 6.

8 Ibid., c. 7.

faire pénitence1. Nous devons joindre à la pénitence la ratique des vertus chrétiennes2, et particulièrement de la mansuétude. Jésus-Christ et les prophètes nous ont donné l’exemple de cette vertu3. Le, grand but de Dieu, dans ses œuvres, a été la paix, l’ordre et l’harmonie4. Nous devons donc pratiquer toutes les vertus qui les conserveront parmi nous5. Le motif principal qui doit nous y exciter, c’est l’espérance de la résurrection que nous attendons6, et la crainte du jugement sévère que nous ne pourrons éviter que par la prière et une sainteté parfaite7. Cette lettre de l’Eglise de Rome est incontestablement un écho sincère de la parole des Apôtres. On y enseigne la réhabilitation de l’homme par la pénitence pratiquée en union avec le Christ rédempteur ; l’inspiration des saintes Ecriture s; l’influence du Saint- Esprit dans les âmes ; la divinité de Jésus-Christ ; la création des mondes ; l’autorité hiérarchique établie dans l’Eglise ; la résurrection de Jésus-Christ ; la résurrection des corps ; le jugement dernier. Il n’est pas étonnant que plusieurs Eglises l’aient acceptée comme un écrit inspiré, à cause du caractère de celui qui l’avait rédigée. A Césarée de Palestine on la lisait encore dans l’Eglise au quatrième siècle8, et, vers le même temps, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, en appelait à son témoignage en faveur de la saine doctrine9. Les écrivains les plus anciens10 l’ont citée souvent et avec

—

1 Epist. ad Corinth., cc. 8, 9, 10, 11, 12.

2 Ibid., cc. 13, 14, 15. Au chapitre 13, saint Clément cite des paroles de Jésus-Christ d’après l’Evangile de saint Luc. (VI; 36-38).

3 Ibid., cc. 16, 17, 18.

4 Ibid., cc. 19, 20.

5 Ibid., cc. 21, 22, 23.

6 Ibid., cc 24, 23, 26, 27.

7 Ibid., cc. 28, 29, 30. Les savants les plus compétents dans l'antiquité chrétienne ont trouvé des rapports si frappants entre la doctrine de l’Epître de saint Clément et de celle de saint Paul aux Hébreux, qu’ils ont pensé que cette dernière Epître, écrite par saint Paul en hébreu, avait été traduite en grec par Clément. (Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 38 ; — Hieron., De Viris illust., 15.)

8 Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 16.

9 Cyrill., Hieros., Catech., XVIII; 8.,

10 Outre saint Irénée et saint Cyrille, que nous avons cités, on peut nommer Clément d’Alexandrie (Stromat., lib. I; 7; — IV; 17; — V; 12: — VI ; 8); Origène [De Princip., lib. II; § 6; — In Ezech., c. 8 et alibi).

respect. L’Eglise de Corinthe surtout la conservait comme un monument apostolique. Un illustre évêque de cette Eglise, Denys, en écrivait en ces termes à l’Eglise romaine1 : « Aujourd’hui nous célébrons le jour sacré du Seigneur dans lequel nous avons lu votre lettre, que nous lirons toujours comme celle qui nous a été adressée par Clément, et qui, l’une et l’autre, nous fourniront toujours de précieux enseignements. »

On a attribué à saint Clément une seconde lettre aux Corinthiens. On la connaissait dès le quatrième siècle, mais on ne la considérait pas comme authentique, parce qu’elle n’avait pas été citée par les anciens2. On doit en dire autant de la *Discussion entre Pierre et Appion*, et d’autres ouvrages que certains publièrent postérieurement à la mort de Clément3, et dans lesquels on n’aperçoit ni le génie ni la doctrine de cet homme apostolique4.

La *Discussion entre Pierre et Appion* existe encore aujourd’hui sous le titre d’*Homélies pseudo-clémentines.* Quoique cet ouvrage ne soit pas du saint évêque de Rome, il mérite cependant de fixer l'attention, car il est incontestablement du deuxième siècle de l’ère chrétienne5. Peut-être même que Clément avait laissé sur saint Pierre des notes qui tombèrent entre des mains infidèles, et qui furent publiées, après un certain laps de temps, sous son nom, avec des additions. D’après le caractère dés *pseudo-clémentines* et la doctrine qui y est enseignée, il est évident qu’elles émanent d’une source judaïco-chrétienne. On a cru y découvrir des traces des erreurs que les Ebionites empruntèrent à Cérinthe ; mais les passages cités sont

—

1 Epist. Dyon. Corinth. (Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 23.)

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 38

3 Ibid.

4 On a donné, depuis 1e dix-huitième siècle, plusieurs éditions de deux lettres de saint Clément aux Vierges, et l'on pense que saint Epiphane (Haeres. XXX ; par. 15) a fait allusion à ces lettres qui n'étaient pas connues des écrivains plus anciens. Nous n'avons pas à intervenir dans le débat qui s'est élevé entre les érudits à ce sujet, et nous devons seulement le mentionner.

5 Origène l’a cité (I. III, In Gen., par. 11; - In Math., par. 77) comme étant de Clément. Saint Epiphane (Haeres., XXX; 13) pense que l'ouvrage est de saint Clément, mais qu'il a été corrompu par les hérétiques.

obscurs, tandis qu’en d’autres textes fort clairs, les erreurs de Cérinthe et d’Ebion sont réfutées. Ces ouvrages sont donc émanés d’une source plus pure, quoique judaïque, c’est-à-dire des Nazaréens. Le but de l’ouvrage semble évident : relever les chrétiens judaïsants et les deux Apôtres qu’ils considéraient comme leurs chefs : Pierre et Jacques de Jérusalem. On y attribue au premier le privilège exceptionnel de l’enseignement, et au second le gouvernement extérieur de toute l’Eglise. Quant aux judaïsants, ils se donnent comme les seuls dépositaires de la vraie doctrine que Pierre leur a léguée.

En tête de l’ouvrage se trouve une lettre de saint Pierre à saint Jacques de Jérusalem que *le Père a établi Seigneur et Evêque de la sainte Eglise par Jésus-Christ.* Il lui envoie des instructions dont le but était de prouver que *la loi mosaïque devait toujours être observée*, et il les confie à sa garde. Jacques réunit les prêtres de son Eglise ; il est décidé que les instructions de Pierre seront fidèlement conservées par les *circoncis*, afin qu’elles ne soient pas altérées. Suit une lettre de Clément à Jacques1 : « *Seigneur et Evêque des évêques*, *dirigeant à Jérusalem la sainte Eglise des Heureux et toutes les Eglises fondées légitimement partout.* » Il lui annonce que Pierre « lui a confié sa chaire d’enseignement et son pouvoir de lier et de délier ; » et lui a ordonné de lui envoyer le récit de ses prédications. C’est ce que fit Clément en adressant à Jacques vingt homélies sur les voyages et les discussions de saint Pieric2.

Il est possible que cet ouvrage contienne quelques renseignements vrais sur la vie apostolique de saint Pierre ; mais le faux est mêlé au vrai, de manière que,

—

1 II lui annonce la mort de Pierre. Est-il besoin de faire remarquer que Jacques mourut plusieurs années avant Pierre ?

2 Un auteur inconnu a composé, d’après ces homélies, un Abrégé des Actes de saint Pierre. On a composé de la même manière le livre des Récognitions, attribué aussi à saint Clément, à moins que ce livre n'ait lui-même servi de type pour les Homélies et pour les Actes de Pierre.

aujourd'hui, il est impossible de distinguer l'un de l’autre1.

Le livre intitulé *Récognitions* a le même but que les *Homélies* pseudo-clémentines et l'*Abrégé des Actes de saint Pierre.* On peut croire que ces ouvrages ont été puisés à la même source, c’est-à-dire les notes de Clément. Les *Actes* de Pierre et le livre de sa *prédication* mentionnés par Eusèbe comme apocryphes2, sont évidemment l'*Abrégé* et les *Homélies* ou les *Récognitions.* Quant à l’ouvrage qui était connu du temps de cet historien sous le titre d’*Apocalypse de Pierre*, il est probable qu’il n’était autre que le fameux livre confié par saint Pierre à Jacques et qui devait rester entre les mains des circoncis.

On a attribué à saint Clément l’ouvrage intitulé *Constitutions apostoliques* et une *Liturgie*3. Il est possible que le saint évêque ait collectionné quelques prescriptions apostoliques relatives au culte extérieur et à la discipline de l’Eglise. Un écrivain postérieur s’empara de ces règles, les augmenta et en fit l’ouvrage que nous avons aujourd’hui, œuvre importante sans doute, mais qui n’appartient pas à l’époque apostolique4, quoiqu’elle soit antérieure au cinquième siècle.

—

1 Nous ferons seulement observer que, après avoir mentionné le voyage de Pierre à Rome, l’auteur parle aussitôt de sa mort ; ce qui vient à l’appui de ce fait certain : que Pierre n’alla à Rome qu’à la fin de sa vie. (Epitome de Gestis S. Pet., §§ CXLIV; CXLV.) L’auteur raconte ensuite, d’après la lettre de Clément à Jacques, que Pierre établit Clément sur sa chaire ; ce qui ne l’empêche pas d’affirmer que Clément fut le troisième évêque de Rome après saint Pierre. [Ibid., § CXLV et. seq.)

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 3.

3 On a publié aussi des Lettres décrétales remplies d’anachronismes, et qui, évidemment, sont des pièces supposées. Quant aux Constitutions apostoliques. on pense généralement qu’elles ont été collectionnées par saint Clément ; continuées par saint Hippolyte, évêque de Porto, appelé aussi quelquefois évêque de Rome ; puis augmentées et falsifiées par des hérétiques, principalement par Paul de Samosate. La Liturgie publiée sous le nom de saint Clément, est évidemment de date relativement récente, comme tous les érudits en conviennent.

4 Il ne sera pas inutile, cependant, de donner ici l’analyse de cet ouvrage important. Il est divisé en huit, livres. Le premier traite des devoirs des laïques ; le second, des devoirs des évêques, des prêtres et des diacres ; le troisième, des devoirs des veuves. A la lin de ce livre, l’auteur parle du baptême et de l’ordination des évêques et des diacres. Dans le quatrième, intitulé Des Orphelins, l’auteur traite de la charité entre les fidèles ; des devoirs réciproques des fidèles et des vierges ; le cinquième contient les règles à suivre dans le culte chrétien, et les défenses de participer au culte idolâtrique, quand

Nous avons cru devoir attirer l’attention sur les ouvrages attribués à saint Clément et surtout sur ceux relatifs à saint Pierre, car il est certain que c’est dans les pseudo-clémentines que l’on rencontre le germe de ce qu’on a depuis appelé *Papauté.* Les Nazaréens étaient persuadés que l’Église ne devait être que la synagogue croyant en Jésus-Christ et conservant toute la loi mosaïque. Les Juifs formaient donc toujours à leurs yeux le peuple élu dans lequel toutes les nations devaient se fusionner en croyant au Messie venu. L’évêque de Jérusalem devenait à leurs yeux *Le souverain Pontife universel* de la Nouvelle-Alliance ; Pierre avait reçu mission de porter la vraie doctrine chez les nations, et cette vraie doctrine était, aux yeux des Nazaréens, le Judaïsme christianisé.

Des évêques romains reprirent en sous-œuvre l’idée judaïque ; des empereurs d’Orient les imitèrent ; mais la réalisation en resta définitivement aux évêques de Rome qui sacrifièrent à cette erreur la paix et l’union des Eglises. Nous la verrons naître et se développer dans cette Eglise, et devenir enfin la Papauté.

Saint Clément ayant reçu l’ordination de saint Pierre, les Nazaréens mirent naturellement leurs erreurs sous son nom, pour leur concilier plus d’autorité. Quoique nous possédions aujourd’hui peu d’ouvrages véritablement authentiques de cet homme apostolique, on ne peut contester qu’il n’ait obtenu dans l’Eglise une haute

—

même on devrait souffrir le martyre. Le sixième traite des schismes et des hérésies. Il est surtout dirigé contre les judaïsants. Dans le septième, on donne les prescriptions apostoliques sur les devoirs moraux et religieux. Parmi ces derniers, on mentionne particulièrement ceux relatifs à la communion et ceux des catéchumènes. Le huitième contient les institutions apostoliques relatives aux ordinations, à la liturgie, et aux autres offices du culte public.

Il est bien évident que l’on ne peut absolument appuyer, sur l’autorité de ce livre, des faits du premier ou du second siècle de l’ère chrétienne. Cependant, il est facile de reconnaître les restes d’un ouvrage de cette époque apostolique, au milieu d’additions certainement postérieures. Si les *Constitutions apostoliques* ne sont pas un ouvrage absolument authentique, on doit reconnaître qu’il mérite d’être étudié et qu’il fournit des renseignements précieux sur l’Eglise des quatre premiers siècles.

A la fin des Constitutions apostoliques, on trouve les quatre-vingt-cinq canons des Apôtres. L’Eglise orientale les accepta toujours comme base de sa discipline. L’Eglise romaine les rejeta sous Gélase ; mais Denis-le-Petit en ayant admis cinquante dans son recueil de droit canonique, ils sont restés dans l’ancien droit romain ecclésiastique.

autorité par ses écrits. C’est pour cela sans doute que les faussaires abusèrent tant de son nom. Comme nous l’avons remarqué, l’influence des Judaïsants tendait à diminuer dans l’Eglise ; mais ils conservèrent cependant beaucoup d’importance, surtout pendant les deux premiers siècles, comme on le voit par les ouvrages dirigés contre eux1.

L’Eglise de Rome possédait dans le même temps un écrivain célèbre, disciple de saint Paul comme Clément ; c’était Hermas. Son livre *du Pasteur* est parvenu jusqu’à nous. Eusèbe affirme que l’auteur du livre *du Pasteur* est le même Hermas que Paul salua dans sa lettre aux Romains2. « Le livre d’Hermas intitulé *du Pasteur*, ajoute ce grave historien, n’est pas reçu par un grand nombre (comme un écrit inspiré) ; mais d’autres l’ont jugé nécessaire à ceux qui ont besoin de recevoir les premiers principes de la foi ; c’est pourquoi on le lit dans plusieurs Eglises, et un grand nombre d’anciens écrivains en ont appelé à son témoignage3. » Jérôme dit avec raison4, que le livre d’Hermas a surtout été estimé par les Eglises grecques ; mais que les latines le connaissaient à peine. L’Eglise de Rome5 l’a déclaré *apocryphe*, en ce sens qu’il n’appartenait pas au canon des saintes Ecritures, comme plusieurs le prétendaient. L’opinion de l’Eglise orthodoxe de Rome était celle de l’Eglise orthodoxe d’Orient ; mais si le livre d’Hermas n’est pas inspiré, il n’en est pas moins l’œuvre d’un disciple des Apôtres, et un ouvrage des temps apostoliques. Son titre est triple : les *Visions*, les *Préceptes*, les *Paraboles* ; l’auteur était Pasteur,

—

1 Outre la lettre de Barnabas, on peut citer celle de Clément aux Corinthiens, ou leur erreur est réfutée. Nous pouvons indiquer aussi le sixième livre des Constitutions apostoliques. L’ouvrage intitulé : Testament des douze Patriarches, cité par Origène (Homil. XV in Josue, § 6) et qui est du premier ou du second siècle de l’ère chrétienne, nous paraît être une œuvre des Nazaréens. Le but du livre est de faire annoncer Jésus-Christ par les douze Pères des tribus d’Israël. Mais, excepté la croyance en Jésus-Christ, le livre est entièrement juif. Il renferme quelques erreurs de fait qu’il faut sans doute attribuer aux copistes.

2 Paul, Epist. ad Rom., XVI; 14.

3 Euseb., Hist. Eccl., III ; 3.

4 Hieron., De Viris illust., X.

5 Concil. Rom., sub Gelasio.

c’est-à-dire prêtre de Rome, comme nous le verrons dans l’analyse de l’ouvrage. C’est pourquoi on ajouta le mot de *Pasteur* à chacun des titres de l’ouvrage.

Le premier livre, les *Visions du Pasteur*, est partagé en quatre visions. Chaque vision a un double but moral et prophétique. Dans la première, l’Eglise apparaît à Hermas sous la figure d’une femme avancée en âge et revêtue d’habits éclatants. Elle condamne comme indignes d’un chrétien des pensées qui, en elles-mêmes sont innocentes, mais qui peuvent avoir sur le cœur une influence pernicieuse. Puis elle prédit son triomphe sur le paganisme et les malheurs qui écraseront ses ennemis.

Dans la seconde vision, l’Eglise, sous une figure un peu moins vieille, donne des préceptes pour la conduite d’une famille chrétienne ; puis elle promet à Hermas un livre en lui disant : « Tu l’écriras en double exemplaire ; tu en donneras un à Clément et l’autre à Grapti. Celle-ci le fera connaître aux veuves et aux orphelins ; Clément l’enverra aux villes étrangères. »

Grapti était sans doute diaconesse et la première de la corporation des veuves de Rome ; Clément était l’évêque. « Pour toi, ajouta l’Eglise, tu liras le livre aux prêtres de l’Eglise. » Cette recommandation donne à penser qu’Hermas était un des prêtres de Rome.

Dans la troisième vision, Hermas vit l’Eglise de Dieu sous la figure d’une tour bâtie par les anges. Ce passage est trop important pour que nous ne le donnions pas en entier. On y trouve l’idée de l’Eglise telle qu’on l’avait au siècle apostolique. Hermas ayant demandé, dans la seconde vision, pourquoi l’Eglise avait les apparences de la vieillesse, un ange lui avait répondu : « Parce qu’elle a été créée la première ; et que le monde a été fait pour elle,» c’est-à-dire que tous les élus, depuis le commencement du monde, et y compris les anges ou créatures célestes, ont fait partie d’une même société sainte. Etant allé au lieu qui lui avait été indiqué dans la deuxième vision, Hermas y trouva la même femme avancée en âge qui le fit asseoir. Comme il voulait se mettre à droite, elle lui fit signe de passer à

gauche. « La droite, lui dit-elle, est réservée à ceux qui ont souffert pour le nom de Dieu. Tu as encore beaucoup à faire pour t’asseoir avec eux. — Qu’ont-ils souffert? demanda Hermas. » L’Eglise lui répondit : « Les bêtes féroces, les flagellations, la prison, la croix. » C’est le tableau abrégé de la persécution de Néron. Comme Hermas prédit une persécution analogue dans son ouvrage, ces deux renseignements fixent la date du livre, qui fut écrit entre les deux persécutions de Néron et de Domitien.

Hermas s’étant assis à gauche, la femme vénérable lui dit : « Ne vois-tu pas auprès de toi une grande tour bâtie sur les eaux avec de belles pierres carrées? En effet, six jeunes gens bâtissaient une tour carrée ; d’autres hommes, au nombre de plusieurs mille, apportaient les pierres. Quelques-uns tiraient ces pierres du fond de l’eau ; d’autres, de la terre et les présentaient aux six jeunes gens. Ceux-ci les prenaient et bâtissaient. Les pierres tirées des eaux s’adaptaient d’elles-mêmes dans la construction, de sorte qu’elles ne formaient qu’un tout, qu’il n’y avait aucun joint, et qu’elles semblaient ne former qu’une seule pierre. Parmi les pierres qui étaient tirées de la terre, les unes étaient acceptées, les autres écartées ; d’autres étaient rejetées loin de la tour ; beaucoup d’autres étaient amoncelées auprès de la tour, mais on ne les employait pas ; les unes étaient raboteuses, les autres fendues ; il y en avait qui étaient blanches et rondes et qui ne pouvaient être adaptées dans l’édifice. Je voyais d’autres pierres rejetées loin de la tour, qui tombaient dans le chemin ; mais elles n’y restaient pas et roulaient en un lieu désert ; d’autres tombaient dans le feu et brûlaient. Il y en avait qui tombaient auprès de l’eau et qui ne pouvaient y entrer malgré le désir qu’elles en avaient. »

Hermas ayant demandé l’explication de la vision, la femme vénérable lui répondit « qu’il ne devait plus demander ni espérer de révélations, car le temps en était passé. »

Jésus-Christ et ses Apôtres avaient donné au monde

la vérité. Le monde n’avait plus qu’à l’accepter sans avoir besoin de s’enquérir de révélations nouvelles. Cependant l’Eglise se rendit au désir d’Hermas et lui expliqua ainsi la vision qu’il avait eue :

« La tour que tu as vue en construction, c’est moi, l’Eglise. — Pourquoi, dit Hermas, est-elle bâtie sur les eaux ? — Parce que votre vie est sauvée par l’eau et basée sur la parole du nom glorieux du Tout-Puissant1.

— Qui sont les six jeunes gens qui construisent la tour?

— Ce sont les anges de Dieu qui ont été créés les premiers et auxquels le Seigneur a donné le soin de toute sa création, pour bâtir, édifier et dominer toute créature. C’est par eux que la tour sera construite complètement. — Et ceux qui apportent les pierres, qui sont-ils ? — Ce sont aussi des saints anges de Dieu ; mais les premiers leur sont supérieurs2. Lorsque la tour sera bâtie entièrement, ils feront ensemble un festin près de la tour, et ils honoreront Dieu à l’occasion de l’achèvement de ce travail. — Je voudrais connaître l’emploi des pierres et leurs qualités. — Les pierres blanches et carrées qui s’adaptent si bien et ne laissent pas de joints, ce sont les Apôtres et les évêques, et les docteurs et les ministres, morts ou vivants, qui sont entrés par la bonté de Dieu, ont exercé l’épiscopat, ont instruit, ont servi saintement et modestement les élus de Dieu ; qui ont été unis, ont conservé la paix entre eux et se sont mutuellement écoutés. C’est pour cela qu’ils entrent dans la construction de la tour sans laisser de joints3. Les pierres qui sont tirées de l’eau et qui s’adaptent si bien aux autres, sont ceux qui sont morts et qui ont souffert pour la cause du nom du Seigneur.

— Je voudrais bien savoir quelles sont ces pierres qui sont tirées de la terre ? — Ce sont ceux qui voyagent encore sur la terre ; ils ne sont pas encore parfaitement

—

1 Le baptême conféré au nom des trois personnes de la Trinité.

2 Doctrine de l’existence des anges, de leur influence dans le monde, des degrés hiérarchiques qui existent entre eux.

3 Hiérarchie de l’Eglise : 1° les Apôtres et leurs successeurs les évêques ; 2° les docteurs ou prêtres ; 3° les ministres ou diacres. Il n’y a qu'au corps de pasteurs. Hermas ne laisse, non plus que saint Paul, de place pour l'idée juive du pontificat suprême.

taillés ; Dieu les éprouve parce qu’ils sont entrés dans la justice et qu’ils vivent selon les commandements du Seigneur. Ceux d’entre eux qui sont employés dans la construction, ce sont ceux qui sont encore nouveaux dans la foi et fidèles. — Qui sont ceux qui sont rejetés et placés près de la tour ? — Ce sont ceux qui ont péché et qui veulent faire pénitence. Ils ne sont pas jetés loin de la tour, parce qu’on pourra les employer s’ils font pénitence. Une fois la tour terminée, s’ils n’ont pas fait pénitence, ils seront rejetés. — Je voudrais savoir quelles sont les pierres qui sont cassées et jetées au loin ? — Ce sont les enfants d’iniquité, dont la foi n’est pas sincère et qui n’ont pas renoncé au péché ; ils ne seront pas sauvés et sont jetés loin à cause de la colère du Seigneur contre eux. Quant aux pierres que tu vois amoncelées et qui ne sont point employées dans la construction, ce sont ceux qui sont couverts d’aspérités ; qui ont connu la vérité et n’y ont pas persévéré ; qui ne peuvent par conséquent être placés à côté des saints. Celles qui sont fendues figurent ceux qui conservent dans leur cœur l’esprit de discorde et n’ont pas la paix entre eux. Les pierres trop petites sont ceux qui ont cru, mais qui ont conservé leurs vices. — Quelles sont celles qui sont blanches et rondes et qui ne peuvent convenir pour l’édifice ? — Ce sont ceux qui ont la foi, mais qui ont en même temps les richesses de ce monde. Lorsque vient la tribulation, ils renient le Seigneur à cause de leurs richesses et de leurs affaires. — Quand ces pierres seront-elles utiles au Seigneur ? — Lorsqu’on aura retranché les richesses qui font leur bonheur ; alors elles deviendront utiles pour l’édifice. De même qu’une pierre ronde ne peut devenir carrée à moins qu’on ne la taille, de même les riches, si leurs richesses ne sont pas retranchées, ne peuvent être utiles au Seigneur. Apprends cela de toi- même. Quand tu étais riche, tu étais inutile ; maintenant tu es utile et apte à la vie que tu as embrassée. Tu as été toi-même une de ces pierres rondes. » Il faut remarquer ce renseignement qu’Hermas donne en passant sur lui-même. Il était riche au moment où Paul

le saluait comme un fidèle important de Rome. Depuis, comme il nous l’apprend lui-même dans la seconde vision, sa femme et ses enfants l’avaient ruiné. Ce fut alors que, débarrassé des soucis des richesses, il devint vraiment utile à l’Eglise de Dieu.

L'Eglise continua ainsi l’explication de son apologue :

« Les pierres que tu as vu rejeter loin de la tour, rouler dans le chemin, et de là dans un lieu désert, figurent ceux qui ont cru, dont le doute est venu ensuite détruire la foi, et qui ont pensé pouvoir trouver une voie meilleure. Ils errent en des chemins déserts et sont malheureux1. Les pierres qui tombent dans le feu figurent ceux qui, brûlés par le feu de leurs passions, abandonnent Dieu à tout jamais et ne veulent pas faire pénitence. — Quelles sont les pierres qui roulent auprès de l’eau et qui ne peuvent s’y jeter malgré leur désir ? Ces pierres figurent ceux qui ont entendu la parole, qui voudraient être baptisés au nom du Seigneur, mais qui, en songeant aux devoirs que la vérité leur impose, s’éloignent et s’abandonnent à leurs passions perverses. — Je demandai, continue Hermas, si la pénitence n’était pas accordée à tous ceux qui étaient rejetés et qui ne pouvaient entrer dans la construction de la tour, et s’ils n’auront pas place dans l’édifice. — Certainement, lui fut-il répondu, ils ont la pénitence ; mais ils n’auront pas place dans l’édifice ; ils seront placés dans un lieu bien inférieur ; et cela arrivera lorsqu’ils auront souffert et qu’ils auront accompli les jours qui seront la peine de leurs péchés. »

Ce passage donnerait à penser que, selon Hermas, les peines prononcées au jugement dernier contre ceux qui n’appartiendront pas à l’Eglise ne seront pas éternelles ; qu’un jour viendra où la justice de Dieu sera désarmée, et où tous les hommes entreront, non pas dans l’éternelle félicité comme les saints, mais dans un état exempt de souffrances.

Hermas vit ensuite la tour mystérieuse entourée de

—

1 Les hérétiques sont donc rejetés de l'Eglise et ne lui appartiennent point.

sept femmes : la foi, principe du salut ; l'abstinence, fille de la foi ; la simplicité, fille de l'abstinence ; l’innocence, fille de la simplicité ; la modestie, fille de l’innocence ; la régularité et la charité, filles de la modestie. Ces vertus se tiennent toutes entre elles, et ceux qui les pratiquent habiteront avec les élus de Dieu. — « Quand la tour sera-t-elle complètement édifiée ? demanda Hermas. — Insensé, lui fut-il répondu, ne vois-tu pas qu’on la construit sans cesse ? Quand elle sera construite, ce sera la fin des choses. Ne m’en demande pas davantage ; ce que je t’en ai dit suffit à toi et aux saints pour qu’ils travaillent à leur perfection. »

Hermas met ensuite, dans la bouche de l’Eglise, une exhortation énergique à la pratique des vertus chrétiennes ; elle s’élève contre les riches qui laissent mourir leurs frères de faim ; contre les chefs de l’Eglise, qui aimaient les premiers sièges, et qui, semblables aux charlatans qui portaient dans des vases la liqueur servant à leurs maléfices, recélaient dans leur cœur le poison de leurs vices.

Dès l’origine, les dignités de l’Eglise étaient donc l’objet des convoitises d’hommes indignes et vicieux.

Dans ses trois visions, l’Eglise était apparue à Hermas avec des traits différents. La première fois, elle avait tout l’extérieur d’une vieille femme. La seconde fois, elle avait une figure jeune, mais sa peau était ridée et ses cheveux étaient blancs ; la troisième fois, elle était jeune et belle ; cependant ses cheveux étaient encore blancs ; sa figure respirait la joie. Hermas obtint cette explication. La première fois, l’Eglise était vieille parce que les fidèles étaient alors engourdis dans la sollicitude du monde et ne songeaient point aux choses de Dieu. Mais Dieu ayant envoyé sa première révélation, l’esprit des fidèles s’est renouvelé et a repris une nouvelle vie, ce qui a rajeuni l’Eglise. Le progrès de cet esprit nouveau s’étant continué, l’Eglise est devenue plus jeune et plus belle.

Mais un nouvel orage devait fondre sur elle : la persécution de Domitien. Hermas en eut révélation et l’annonça. Ce fut le sujet de sa quatrième vision.

« Frères, dit-il, j’errais dans un chemin solitaire de la Campanie, et tout à coup je vis une poussière qui s’élevait jusqu’au ciel ; je me dis : Est-ce de la cavalerie qui arrive et qui soulève cette poussière ? Elle était à une stade de moi. Je la vis s’accroître et s’approcher, et je ne pouvais plus croire qu’à quelque chose de surnaturel. Un rayon de soleil se fît voir, et tout à coup j’aperçois une grande bête semblable à un poisson immense et qui rejetait de sa gueule des sauterelles de feu. Cette bête avait cent pieds de long ; elle avait sur la tête une urne funéraire. Je pleurai d’abord, priant le Seigneur de me délivrer de ce monstre. Mais ma foi s’affermit et j’avançai hardiment au-devant de la bête qui courait avec une impétuosité à renverser Rome elle-même. Quand j’approchai, elle se coucha et ne remua que la langue jusqu’à ce que je fusse passé. Cette bête avait quatre couleurs sur la tête : le noir, le rouge de sang, le jaune d’or et le blanc. A trente pas de là m’apparut une vierge qui semblait sortir du lit ; elle était habillée de blanc ; ses chaussures étaient blanches, sur sa tête était une coiffure qui lui descendait jusqu’au front, et ses cheveux lui formaient comme un manteau éclatant. Je la reconnus : c’était l’Eglise. « Hermas, lui dit-elle, n’as-tu rencontré personne ? — J’ai rencontré une bête capable d’engloutir un peuple ; grâce à Dieu, je lui ai échappé. — Tu l’as échappée parce que tu as eu foi en Dieu. Va donc et raconte aux élus de Dieu que cette bête est la figure de l’épreuve qui doit venir. Si vous vous y préparez, vous pourrez l’échapper. Mettez votre confiance en Dieu, qui peut détourner de vous sa colère et vous envoyer du secours. Malheur à ceux qui douteront en entendant ces paroles ; il eût mieux valu pour eux de ne pas naître. » Hermas demanda l’explication des quatre couleurs de la tête de la bête : il lui fut répondu : « Le noir, c’est le monde parmi lequel vous demeurez ; le rouge de feu et de sang, c’est l’épreuve que vous avez à endurer dans votre voyage terrestre ; le jaune d’or, c’est vous qui avez échappé au siècle et qui devez être éprouvés comme l’or dans la fournaise ; le blanc, ce sont

les élus qui, purs et immolés, habiteront dans le sein de Dieu. Ne cesse point de dire ces choses aux saints : « Vous êtes avertis de l'épreuve qui va arriver ; si vous « voulez, elle n’aura aucun effet. » L’Eglise disparut ; j’entendis du bruit; je me détournai et je crus entendre la bête arriver. »

Hermas échappa à la persécution et continua d’adresser ses instructions à l’Eglise de Rome.

Son second livre est intitulé *Préceptes du Pasteur.* Ces préceptes sont au nombre de douze. Hermas introduit un pasteur spirituel auquel il avait été confié pour l’exercice de sa charge pastorale, et qui lui fait connaître les vertus que les fidèles devaient pratiquer. Il suffira de donner les titres des préceptes pour faire connaître ce livre : De la foi en un Dieu unique ; il faut fuir la discussion et faire l’aumône avec simplicité ; on doit fuir le mensonge et la dissimulation ; du renvoi de la femme adultère ; de la tristesse du cœur et de la patience ; des deux anges de chaque homme et de leurs inspirations ; il faut craindre Dieu et ne pas craindre le démon ; on doit éviter le mal et faire le bien; on doit prier continuellement et avec foi ; de la tristesse de l’âme ; éviter de contrister l’Esprit de Dieu qui est en nous; il faut éprouver l’Esprit et les Prophètes d’après leurs œuvres ; il y a un double Esprit; de la double cupidité ; les commandements de Dieu ne sont pas impossibles et le diable n’est point à craindre pour les croyants.

Au chapitre douzième, Hermas met en opposition un homme qui, dans l’assemblée, parle selon l’Esprit de Dieu, et un autre qui suit les inspirations du mauvais Esprit. « Cet homme, dit-il, semble, au premier abord, avoir l’Esprit ; il s’exalte lui-même et veut avoir la première chaire ; il est méchant et parleur ; il vit dans les délices et dans la volupté ; il reçoit le prix de ses fausses prophéties et ne devine pas s’il n’est pas payé. »

Dans le sixième précepte, il avait déjà flagellé les devins et les faux prophètes qui souillaient l’Eglise. On peut croire que le saint écrivain avait en vue quel

que personnage qui disputait à Clément la *première chaire* dans l’Eglise, c'est-à-dire l’épiscopat1.

Les *Paraboles du Pasteur* sont au nombre de dix. L’auteur y donne, sous des figures allégoriques, des instructions sur les principales vertus chrétiennes. La neuvième surtout est importante; elle contient *les grands mystères de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante.* Il en ressort cette doctrine : que tous les membres de l’Eglise sont groupés autour du Christ, Fils de Dieu, qui est la *Pierre* et la *Porte* de l’Eglise ; que l’Eglise du monde invisible est une avec l’Eglise visible, ayant le même chef et les mêmes Apôtres. Cette grande doctrine, que la mort n’isole pas les fidèles les uns des autres et ne rompt pas les liens qui les unissent sur la terre, date donc de l’époque apostolique2. Hermas recommande particulièrement aux fidèles d’avoir en vue leur fin surnaturelle3, et il s’applique à établir qu’en ce monde et en l’autre les justes et les pécheurs doivent être séparés ; que les justes ont besoin les uns des autres4 ; il recommande le jeûne, la pureté du corps, l’éloignement des voluptés, l’esprit

—

1 On sait que Clément fut obligé de quitter son siège de Rome ; et, selon une ancienne tradition, il mourut, dans la Chersonèse, où il fut enterré. Aurait-il été supplanté par le faux-prophète dont Hermas fait mention et qui ambitionnait le siège épiscopal de Rome? Ou bien aurait-il été exilé par Trajan comme une légende l’affirme? On l’ignore. On sait seulement que le successeur légitime de Clément fut Evariste.

2 De là il suit que les fidèles, morts et vivants, sont en communion et peuvent prier les uns pour les autres ; que l’on peut demander les prières des saints de l’autre monde, comme on peut demander celles de ceux que l’on considère comme saints en ce monde ; que, en priant les uns pour les autres, on peut être utile aux morts, avant la sentence définitive du jugement dernier. Cette belle doctrine est la conséquence de la communion existant entre les Eglises de ce monde et du monde spirituel.

L’Eglise romaine a corrompu cette doctrine par ses inventions touchant le Purgatoire et les indulgences. Mais il ne faut pas confondre la doctrine traditionnelle de la vraie Eglise avec les erreurs de l’Eglise romaine, comme des écrivains trop peu instruits le font très-souvent.. Après la mort, les âmes ne peuvent ni mériter, ni démériter ; mais les prières peuvent être utiles à ceux qui ont besoin de la miséricorde de Dieu, jusqu’à ce que la sentence définitive soit portée à la fin du monde. Telle est la doctrine de l’Eglise orthodoxe qui prie les saints, prie pour les morts, et ne croit pas au Purgatoire, c’est-à-dire, au feu purificateur ni aux indulgences relatives aux peines de l’autre monde.

3 Simil., 1.

4 Ibid., 2-3-4.

et la pratique de la pénitence, l’espoir dans la récompense future et l’aumône1.

A l’époque où Clément et Hermas illustraient l’Eglise de Rome par leurs écrits, l’Eglise d’Antioche possédait un homme apostolique dont la vie et les ouvrages conservèrent à cette vénérable Eglise la place éminente qu’elle avait acquise dès les premières années de la période apostolique. Nous voulons parler de saint Ignace, surnommé Théophore, disciple immédiat des Apôtres et revêtu par eux du caractère épiscopal2. Il avait succédé à Evodius sur le siège d’Antioche. On possède de ce saint évêque sept lettres adressées aux Eglises d’Ephèse, de Magnésie, de Tralles, de Rome, de Philadelphie, de Smyrne, et enfin à Polycarpe évêque de cette dernière Eglise3.

—

1 Simil., 3, 6, 7, 8, 10.

2 Euseb., Hist. Eccl, lib. III; 22 ; — Joann. Chrysost., Encomium S. Ignat.

3 Ibid., 36. On a attribué à saint Ignace d’autres lettres ; mais elles sont généralement regardées comme apocryphes. Dans ces derniers temps (1830) on découvrit un manuscrit syriaque, contenant les trois lettres de saint Ignace à Polycarpe, aux Romains et aux Ephésiens, plus abrégées que celles que l'on possédait en grec. Quelques années après (1847), on découvrit un nouveau manuscrit syriaque conforme au premier. Des critiques se sont empressés d’en conclure que trois lettres seulement de saint Ignace sont authentiques ; qu’elles ne sont authentiques que telles qu’on les rencontre dans les manuscrits syriens. Nous avons cherché des raisons solides à l’appui de ces deux assertions, et nous n’en avons pas trouvé. Il est incontestable que les lettres d’Ignace n’ont pas été écrites en syriaque, mais en grec. Les manuscrits en question ne contiennent donc qu’une traduction. Pourquoi donner à une traduction la préférence sur le texte ? Pourquoi conclure qu’il n’existe que trois lettres d’Ignace, parce que deux manuscrits syriens n’en contiennent que trois ? Qu’est-ce qui prouve que le traducteur n’a pas abrégé les lettres qu’il avait sous les yeux et n’a pas voulu se contenter de les résumer ? On ne connaît pas ce traducteur et l’on ignore le but qu’il s’est proposé. Les manuscrits dont on a tant fait de bruit ne prouvent donc rien. Aussi a-t-on repris en sous-œuvre la grande polémique épuisée par Daillé, Pearson et dom le Nourry. On a voulu trouver des preuves intrinsèques contre l’authenticité des lettres d’Ignace, et l’on s’est appuyé pour cela sur deux faits principaux et qui sont de toute fausseté : le premier, que la hiérarchie n’était pas constituée du temps d’Ignace comme elle apparaît dans ses lettres ; la seconde, c’est qu’on y fait allusion à des hérésies qui n’existaient pas encore du temps du saint. Nous avons prouvé que les trois ordres sacrés sont d’institution apostolique, et que la hiérarchie existait, du temps d’Ignace, comme dans les siècles postérieurs. Il est faux que dans les lettres d’Ignace on mentionne des hérésies qui n’ont existé que postérieurement. Simon-le-Magicien et Cérinthe avaient enseigné, à l’époque apostolique, les erreurs que mentionne Ignace, et leurs sectateurs tirèrent, du temps au saint évêque, les conséquences des doctrines de leurs maîtres.

Pearson et dom le Nourry ont parfaitement réfuté Daillé sur tous les points.

Eusèbe, dont on connaît la critique sévère, a admis comme authentiques

Ces vénérables monuments de l’Eglise primitive fournissent des renseignements précieux que l’historien doit recueillir avec respect. Ignace écrivit ses lettres lorsque, condamné par Trajan à souffrir la mort, il partait pour Rome afin d’y être livré aux bêtes. Nous raconterons bientôt son martyre. D’Antioche il se dirigea vers Smyrne d’où il écrivit aux Eglises d’Ephèse, de Magnésie, de Tralles et de Rome. Arrivé à Troade, il écrivit ses lettres aux Eglises de Smyrne et de Philadelphie et à Polycarpe.

En apprenant qu’Ignace partait pour Rome, l’Eglise d’Ephèse lui avait délégué Onésimos, son évêque1. C’était cet esclave en faveur duquel saint Paul avait écrit à Philémon. Il avait succédé à Timothée sur le siège d’Ephèse. « C’était, dit Ignace, un homme d’une charité ineffable, un évêque que les Ephésiens devaient aimer en Jésus-Christ et qu’ils devaient tous imiter ; qui était un véritable don que la grâce de Dieu leur avait fait. »

Les Ephésiens avaient délégué, avec leur évêque, le diacre Burrhus et trois fidèles, Crocus, Euplus et Fronto.

Ignace recommande aux Ephésiens la soumission à l'évêque et au presbytère, c’est-à-dire au corps sacerdotal dont l’évêque était le premier membre. De même que ce corps était uni, de même l’assemblée des fidèles devait lui être unie, afin d’être, par l’évêque, unie à Jésus-Christ, et, par le Christ, à Dieu le Père lui- même. Les Ephésiens conservaient cette unité et s’étaient ainsi préservés de l’hérésie. Onésimos, leur évêque, en rendait témoignage. Cependant Ephèse

—

sept lettres de saint Ignace. Ce témoignage n’a pu être ébranlé, non plus que ceux de saint Irénée, d’Origène, de saint Athanase, de saint Chrysostome, de Théodoret, etc., etc., qui ont cité des passages des lettres d’Ignace qu’ils regardaient comme authentiques. (V. Pears., Vinci. Ignatian.; le Nourry, Dissertat, de Epist. Ignat.) On voit, par la lettre de saint Polycarpe aux Philippiens, que c’est le saint évêque de Smyrne qui a été le dépositaire des lettres d’Ignace, et qui en a envoyé des copies à plusieurs Eglises.

Du reste, on trouve dans les manuscrits syriens, tout abrégés qu’ils sont, les mêmes doctrines que dans le texte grec. Bunsen a publié la traduction grecque des manuscrits syriens.

1 Ignat., Epist. ad Ephes, § 1-6.

avait possédé de bonne heure des dogmatiseurs, comme on l’a vu dans les Epîtres de saint Paul. Mais la foi de l’Eglise avait résisté à leurs séductions. Timothée avait veillé sur le *dépôt divin*, et Onésimos l’avait imité. La voix de Paul retentissait dans l’enseignement de ses deux disciples.

Ignace les engageait à persévérer dans la foi ; à éviter les hérétiques avec le même soin que l’on évite les bêtes sauvages. « Ce sont, dit-il, des chiens enragés qui mordent hypocritement1. » Tous les hommes apostoliques manifestaient cette indignation contre les hérétiques qui voulaient dénaturer l’enseignement des Apôtres. Tous ils recommandent instamment de s’en tenir fermement à l’enseignement reçu. Ignace prévient surtout les Ephésiens contre l’erreur de Cérinthe qui séparait le Christ ou Verbe, de l’homme qui était Jésus, et ne voulait pas que le Christ eût souffert. Le saint Evêque enseigne que Notre-Seigneur Jésus-Christ était *Dieu dans l'homme*, que sa vie a été aussi réelle que sa mort ; qu’il venait de Marie et de Dieu, qu’il avait été passible et qu’il était devenu impassible2. C’est la réfutation de Terreur de Cérinthe qui avait dogmatisé à Ephèse et que saint Jean l’Evangéliste avait déjà combattu par son Evangile3.

En priant les Ephésiens de se préserver des hérésies, Ignace ne leur prescrivait point la violence contre les hommes, il les exhorte au contraire à exercer la douceur et la mansuétude envers tous4. On reconnaît bien là un disciple et un imitateur de saint Paul.

« Priez sans cesse, leur dit-il5, pour les autres hommes ; car on peut espérer leur repentir. Instruisez-les par vos bons exemples ; opposez la douceur à leur colère ; vos prières à leurs malédictions, votre foi à leurs erreurs,

—

1 Ignat., Epist. ad Ephes., § VII.

2 Ibid.

3 Certains critiques ont donné ce passage comme une preuve que, dans les Epîtres d’Ignace, on mentionne des hérésies qui n’avaient pas encore été enseignées alors. Ces critiques prouvent qu’ils ne connaissent pas les hérésies du siècle apostolique, V. ce que nous avons dit plus haut de ces hérésies.

4 Ignat., Epist. ad Ephes., 8 91.

5 Ibid., 10.

vos vertus à leurs vices. » Ces paroles rappellent le portrait du chrétien de l'Epître à Diognète. Ignace donne aux Ephésiens les plus grands éloges auxquels il mêle ses conseils. Il est surtout préoccupé d’une chose : que les Ephésiens n’écoutent pas les faux docteurs et qu’ils s’en tiennent à la doctrine qu’ils ont reçue des Apôtres1. Telle était la grande préoccupation des hommes apostoliques. La voix des douze envoyés de Jésus-Christ ne retentissait plus dans le monde, la doctrine était à l’état de dépôt confié à l’Eglise. L’unique soin de tous, évêques, prêtres, fidèles, devait être de veiller à ce que ce dépôt ne fût pas corrompu. Cette préoccupation apparaît dans tous les écrits qui nous sont restés de cette époque vénérable. Les hommes apostoliques ont répondu d’avance à tous ceux qui, rêvant un christianisme conforme à leurs conceptions individuelles, accusent d’innovation des saints dont l’unique souci fut de conserver intact et pur le dépôt divin. Ignace leur dit comme aux hérétiques de son temps : « Pourquoi périssez-vous sottement, en ne reconnaissant pas le vrai don que le Seigneur vous a fait ? » L’Eglise a dévié aussitôt après la mort des Apôtres, disent certains chrétiens qui interprètent les Ecritures à leur manière. Ignace leur répond : « Le Seigneur a reçu Fonction sur sa tête pour inspirer à l’Eglise l’incorruptibilité. Ne recevez donc pas Fonction de mauvaise odeur qui se trouve dans la doctrine du prince de ce monde. »

Le saint Evêque revient de nouveau sur la mauvaise doctrine, il oppose aux erreurs de Cérinthe renseignement de la foi sur la personnalité de Jésus-Christ2.

Il termine en promettant aux Ephésiens de nouvelles instructions sur ce sujet, s’il lui est possible de les leur donner, et en recommandant à leurs prières lui et son Eglise de Syrie3.

Dans sa lettre à l’Eglise de Magnésie, Ignace se montre préoccupé, dès le début, comme dans sa lettre aux Ephé-

—

1 Ignat., Epist. ad Ephes., 11-17.

2 Ibid., 18-19.

3 Ibid., 20-21.

siens, du dogme de la personnalité divine de Jésus- Christ. Cerinthe avait enseigné que le Christ ne s’était uni que transitoirement à l’humanité de Jésus ; que Jésus seul, c’est-à-dire l’humanité avait souffert, mais que le Christ était impassible. Cette hérésie qui, sous des formules différentes, agita l’Eglise pendant plusieurs siècles, avait séduit un grand nombre de fidèles, et faisait courir à la vraie doctrine d’immenses dangers. Bien d’étonnant donc qu’Ignace s’en montre si effrayé, et prêche avec tant de force en faveur de *la chair du Christ* au moyen de laquelle nous avons été rachetés, et que l’on ne devait point séparer *de son esprit* 1.

L’Eglise de Magnésie, ville située sur le fleuve Méandre, avait envoyé à Ignace son évêque Damas, les prêtres Bassus et Apollonius et le diacre Sotio. Damas était, selon Ignace, un homme *digne de Dieu*2 ; il était jeune encore, mais les prêtres le vénéraient3, car ce n’était pas l’homme qu’ils voyaient en lui, c’était Jésus- Christ, le véritable évêque dont il tenait la place.

Ignace recommande aux fidèles de Magnésie de conserver l’unité en obéissant à l’Evêque et aux prêtres, avec lesquels ils doivent former un seul temple à Dieu4.

Il paraît qu’à Magnésie les judaïsants avaient de l’influence. Ignace s’attache à prévenir les fidèles contre leur erreur qui tendait à annihiler la Rédemption de Jésus-Christ5. Les judaïsants n’avaient pas fait encore de prosélytes à Magnésie] ce n’était donc que par précaution que le saint évêque les engageait à se défier de leurs erreurs6. « Appliquez-vous, leur disait-il, à vous affermir dans les doctrines du Seigneur et des Apôtres7. »

Ignace, en terminant, demande aux fidèles de Magnésie leurs prières pour lui et pour son Eglise de Sy

—

1 Ignat., Epist ad Magnes., 1.

2 Ibid., 2.

3 Ibid., 3.

4 Ibid., 4-7.

5 Ibid., 8-40.

6 Ibid., 41-12.

7 Ibid., 14-13.

rie ; il leur envoie les salutations de l’Eglise d’Ephèse et des autres Eglises de Dieu1.

La lettre à l’Eglise de Tralles contient les mêmes enseignements ; l’évêque de cette ville était. Polybius, dont Ignace fait le plus grand éloge. Il se trouvait à Smyrne lorsque le saint martyr y passait, et il lui donna, comme les autres, des témoignages de sa vénération. Ignace recommande aux Tralliens « de vénérer l’évêque comme Jésus-Christ lui-même ; le Corps sacerdotal comme le Collège apostolique ; les diacres comme les serviteurs de l’Eglise2. *»*

L’insistance que met le saint évêque d’Antioche dans cette recommandation prouve que les sectaires cherchaient à persuader aux fidèles que le ministère légitime n’avait point passé des Apôtres à ceux qui gouvernaient alors l’Eglise. Ignace s’applique à enseigner que le sacerdoce dans l’évêque et dans le prêtre était la continuation légitime de l’apostolat de ceux que Jésus- Christ avait chargés de fonder son Eglise.

A cette recommandation, Ignace joint encore celle de se garder des innovations des hérétiques, du poison qu’ils veulent mêler au vin de la saine doctrine3; il insiste sur la réalité de l’humanité et des souffrances de Jésus-Christ, Dieu-Homme4, ce qui prouve que les Cérinthiens dogmatisaient à Tralles comme dans la plu - part des autres Eglises d’Asie.

Suivent les mêmes salutations que dans ses autres lettres5.

Ignace écrivit de Smyrne à l’Eglise de Rome, qu’il salue comme la première à cause des vertus de ses fidèles, et de l’influence qu’elle avait dans le monde chrétien. En effet, cette Eglise, illustrée par le martyre de Pierre et de Paul, par son grand évêque Clément, par les vertus de la plupart de ses membres, devait,

—

1 Ignat., Epist. ad Magnes., 14-19.

2 Ignat., Epist. ad Trall, 1-3.

3 Ibid., 4-9.

4 Ibid., 10-11.

5Ibid., 12-13.

par suite même de l’importance de la ville de Rome, capitale de l’Empire, obtenir de bonne heure une haute influence dans le monde chrétien. Une chose remarquable, c’est que Ignace ne mentionne ni son évêque, ni ses prêtres, ni ses diacres. Il s’adresse en général à l’Eglise de Rome, et l’unique but de sa lettre est de la supplier de ne pas s’opposer à son martyre. On peut conclure de là que, parmi les fidèles de Rome, il y en avait d’influents qui auraient pu obtenir de l’Empereur la grâce du saint condamné. Trajan n’était point un persécuteur systématique des chrétiens1, et il est probable qu’il eût volontiers fait grâce à Ignace, si des hommes influents eussent intercédé en sa faveur. Ignace craint cette intervention charitable, et il supplie les Romains de le laisser souffrir une mort qui sera sa délivrance et le rendra digne du titre de *chrétien*.

Nous apprenons par cette lettre qu’Ignace était enchaîné pendant son voyage à dix soldats qui étaient dix bêtes féroces2, dignes de celles qui devaient le dévorer à Rome. Sa lettre fut portée aux fidèles par des Ephésiens à la tête desquels était Crocus3, lesquels se trouvèrent à Rome avec les Syriens qui avaient précédé leur saint évêque dans cette ville.

En quittant Smyrne, Ignace se dirigea vers Troade, d’où il écrivit à l’Église de Philadelphie. Il avait rencontré à Troade l’évêque de cette Eglise ; il le loue et prend de là occasion de recommander aux fidèles la soumission à l’évêque et l’horreur de toute hérésie4. D’après un passage de la lettre, on peut penser que dans l’Eglise de Philadelphie, plusieurs fidèles, tout en étant purs dans leur foi, avaient formé des réunions particulières pour la participation à l’Eucharistie. « Ayez soin, leur dit Ignace5, de n’avoir qu’une seule Eucharistie, car la, chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ est une, la

—

1 Nous exposerons plus loin ses principes à l’égard des chrétiens.

2 Ignat., *Epist. ad Rom.,* o.

3 *Ibid.,* 10.

4 Ignat., E*pist. ad Phiiadelph.,* 1-3.

5 *Ibid.,* 4.

coupe est une dans l’unité d’un môme sang, l’autel est un, comme l’évêque est un avec le corps sacerdotal et les diacres.

On ne pouvait enseigner plus clairement l’unité du ministère dont l’évêque était le chef, et la réalité de la chair et du sang du Christ dans l’Eucharistie. Il est évident, d’après ce qu’on a lu jusqu’ici des Epîtres de saint Ignace, qu’il distinguait parfaitement l’évêque du corps sacerdotal, tout en affirmant avec raison que les trois Ordres sacrés ne forment qu’un ministère unique. Au reste, il enseigne aux fidèles de Philadelphie, touchant l’Episcopat, le Presbytérat et le Diaconat, la doctrine que nous avons rencontrée dans ses autres lettres1 ; il les prévient contre les judaïsants, tout en leur disant qu’ils doivent vénérer les Prophètes qui ont espéré en Jésus-Christ2.

Les fidèles de Philadelphie avaient fait savoir à Ignace que son Eglise d’Antioche n’était plus persécutée3. Le saint évêque les remercia de lui avoir donné cette bonne nouvelle. Sa lettre fut portée à Philadelphie par Burrhus, un de ceux que l’Eglise d’Ephèse lui avait envoyés à Smyrne. Il adresse, en terminant, ses salutations et celles des fidèles de Troade aux frères de Philadelphie.

Les Eglises ne manquaient aucune occasion d’avoir entre elles des relations fraternelles.

Avant de quitter le rivage asiatique, Ignace voulut aussi remercier l’Eglise de Smyrne et son évêque Polycarpe, de l’hospitalité qu’ils lui avaient accordée. Au début de sa lettre à l’Eglise de Smyrne4, il la félicite de s’être attachée à l’ancienne foi, et de n’avoir point adopté l’hérésie Cérinthienne qu’il expose avec une netteté parfaite. Il réfute cette hérésie et supplie les fidèles de Smyrne de se tenir toujours éloignés des hérésies5, dont il leur expose les dangers. Il revient sur

—

1 Ignat., Epist. ad Philadelph., 7.

2 Ibid., 5-9

3 Ibid., 10-11

4 Ignat., Epist. ad Smyrn., 1.

5 Ibid., 2-7.

sa thèse favorite de la soumission à l’évêque représentant de Jésus-Christ, aux prêtres représentants des Apôtres et aux diacres. « Sans l’évêque, dit-il, il n’est, permis ni de baptiser ni de célébrer les agapes1. » C’est par l’union à l’évêque que l’on conserve l’unité.

Il recommande à l’Eglise de Smyrne son Eglise d’Antioche. « Je salue, ajoute-t-il, votre évêque digne de Dieu, votre corps presbytéral très-aimé de Dieu, et vos diacres mes compagnons dans le ministère. » Puis il nomme en particulier les principaux membres de l’Eglise : Tavia et sa famille, Alcine, Daphnos et Euteknos. Burrhus fut chargé de porter cette lettre2.

On voit que toutes les lettres d’Ignace aux Eglises, excepté celle à l’Eglise de Rome, ont un fonds identique et roulent sur deux questions fondamentales : le respect de la hiérarchie, et l’horreur pour l’hérésie de Cérinthe3*.*

La lettre à Polycarpe devait avoir un caractère différent de celui des autres. Ignace la commence ainsi4 : « Sachant que ton âme est comme appuyée sur une pierre inébranlable, je me félicite d’avoir vu ta figure ; c’est un bonheur dont je voudrais jouir toujours. » Puis il lui donne les conseils les plus dignes d’un évêque vraiment apostolique5.

Abandonnant ce sujet, il s’adresse à l’Eglise même de Smyrne et lui recommande de nouveau le respect pour l’évêque, les prêtres et les diacres, et il lui confie son Eglise d’Antioche6.

S’adressant de nouveau à Polycarpe : « Je ne puis, lui dit-il, écrire aux autres Eglises voisines, car je suis obligé de partir précipitamment de Troade pour

—

1 Ignat., Epist. ad Smyrn., 8-9.

2 Ibid., 10-13.

3 Quel intérêt pout-on avoir à rejeter les unes et a accepter les autre, sous prétexte d’un manuscrit syrien, puisque la doctrine et identique en toutes, et qu’elles sont calquées les unes sur les autres?

4 Ignat., Epist. ad Polycarpe. 1.

5 Ibid., 2-5. On pourrait croire, d'après ces paroles, que Ignace ne s'étant pas trouvé auprès de saint Jean l'Evangéliste en même temps que Polycarpe qui était plus jeune. Ils ne s'étaient peut-être pas vus quoiqu’ils eussent été disciples du même maître.

6 Ibid., 6-7.

Neapolis ; écris-leur à ma place1. » Puis il salue eu particulier plusieurs fidèles « surtout celui qui sera envoyé à Antioche et Polycarpe qui l’enverra. »

Polycarpe est un des plus grands évêques du second siècle. Il avait vécu dans l’intimité de plusieurs Apôtres et particulièrement de saint Jean l’Evangéliste qui l'établit évêque de Smyrne2. Nous avons vu plus haut les éloges que cet Apôtre donna, dans l’Apocalypse, à l’Ange ou évêque de Smyrne. Cet évêque était Polycarpe. Irénée son disciple s’exprime ainsi à son sujet : « Polycarpe enseigna toujours ce qu’il avait reçu des Apôtres, c’est ce qu’enseigne l’Eglise, et c’est la vérité. Nous avons sur ce point l’attestation de toutes les Eglises d’Asie et de tous ceux qui ont succédé à Polycarpe jusqu’à ce jour. Ce témoin de la vérité était certes plus digne de foi et mieux instruit que les auteurs d’opinions hérétiques. »

C’est là un nouveau témoignage en faveur de la fermeté que montrèrent les hommes apostoliques pour maintenir l’enseignement qu’ils avaient reçu des Apôtres.

Saint Irénée nous a conservé encore ces précieux détails sur l’enseignement de Polycarpe. S’adressant à Florinus qui soutenait des opinions hétérodoxes, il s’exprime ainsi3:

« Florinus, si tu veux que je te parle franchement, les dogmes que tu enseignes ne sont pas conformes à la saine doctrine. Ils ne s’accordent pas avec les sentiments de l’Eglise, et entraînent ceux qui les soutiennent à de grandes impiétés. Les hérétiques eux-mêmes, chassés de l’Eglise, n’ont pas osé jusqu’aujourd’hui les soutenir ; et nos maîtres, qui ont conversé avec les Apôtres, ne nous ont pas laissé ces traditions.

« Pendant ma jeunesse, je t’ai vu auprès de Polycarpe. Quoique alors tu fusses comblé d’honneurs à la cour de l’empereur, tu cherchais à plaire à notre saint

—

1 Ignat., Epist. ad Polycarp., 8.

2 Iræn., Cont. Hæres., lib. III; c. 3; § 4. — Tertull., De Prœscript., c. 32. — Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 14.

3 Iræn., Ad Florin. Ap. Euseb., Hist. Eccl.. lib. V: 20.

maître. Les connaissances acquises dans l’enfance croissent avec l’âge et s’identifient avec l’intelligence : aussi, je me souviens mieux de ce qui se passait alors, que des choses arrivées plus récemment. Il me semble encore voir l’endroit où s’asseyait le bienheureux Polycarpe pour nous instruire ; je le vois entrer et sortir ; son air, sa figure, ses manières, sont gravés dans mon souvenir. Je l’entends parler aux fidèles, nous raconter qu’il avait vécu avec Jean et plusieurs autres qui avaient vu le Seigneur ; nous redire ce qu’il en avait appris des discours de Jésus-Christ, de sa vie et de ses miracles.

« Dieu me fit la grâce d’écouter attentivement toutes ces choses, qu’il avait apprises de ceux qui avaient vu le Verbe de vie, et qui sont si conformes aux saintes Ecritures ; je les ai écrites, non sur le papier mais dans mon cœur, et, Dieu aidant, j’en conserverai toujours précieusement la mémoire.

Je puis rendre témoignage devant le Seigneur que si ce saint vieillard, cet homme apostolique, t’eût entendu proférer les dogmes que tu enseignes, il se fût bouché les oreilles et se fût enfui en s’écriant, selon sa coutume : O Dieu bon ! à quel temps m’as-tu réservé !

Tu peux en voir la preuve dans les lettres qu’il adressa à quelques Eglises et à plusieurs de nos frères pour les avertir ouïes exhorter. »

Irénée, à la fin du second siècle, parlait déjà *des Ecritures*, parce que, alors, les diverses Eglises qui possédaient des écrits apostoliques avaient pu se les communiquer, du moins en grande partie. Mais il ne s’en déclare pas moins en faveur de l’enseignement traditionnel, conservé par les hommes apostoliques qui l’avaient reçu de vive voix, et que la parole écrite confirmait.

Irénée1 rapporte encore que Polycarpe ayant rencontré l’hérétique Marcion, celui-ci lui dit : « Me connais-tu? — Oui, répondit Polycarpe, je te connais comme premier-né de Satan. » — « Tous les Apôtres et leurs Disciples, continue Irénée, craignaient d’avoir

—

1 Iræn., Conl. Haeres., lib. III; c. 3; § 4

des relations, même en parole, avec ceux qui altéraient la vérité ! Paul avait dit aussi : *Après une première et une seconde admonition*, *évite l'hérétique* ; il savait qu’un tel homme est pervers et qu’il est condamné par son propre jugement. Il existe, dit encore Irénée, une excellente lettre de Polycarpe aux Philippiens, dans laquelle ceux qui ont souci de leur salut pourront trouver un modèle de leur foi et connaître l’enseignement de la vérité. »

Malgré ce témoignage d’Irénée, disciple de Polycarpe, quelques hommes de parti ont nié l’authenticité de la lettre aux Philippiens1. Nous ne pouvons nous arrêter à cette prétention dénuée de fondement, et nous analyserons l’excellente lettre de Polycarpe, si riche de vérités2.

« Polycarpe et les prêtres qui sont avec lui, à l’Eglise qui est en pèlerinage3, à Philippes, que la miséricorde et la paix, par Dieu Tout-Puissant et notre Sauveur Jésus-Christ, s’accroissent en vous ! »

Il félicite les Philippiens des soins qu’ils ont pris d’Ignace et de ses compagnons ; puis il les exhorte à la pratique de toutes les vertus chrétiennes4.

« Ce n’est pas par orgueil, dit-il5, que je vous écris touchant la justice ; mais parce que vous me l’avez demandé. Ni moi ni aucun autre ne pourrions atteindre à la sagesse du bienheureux et glorieux Paul qui, étant au milieu de vous, a enseigné, devant des témoins qui

—

1 Le plus célèbre de ces hommes est, le protestant Daillé. La principale, raison de ces critiques, c’est que la lettre de Polycarpe est trop explicite touchant la hiérarchie ecclésiastique. Ils ne veulent pas que les trois ordres sacrés aient une origine apostolique. Au lieu de se rendre aux preuves évidentes qui les confondent, ils les nient. Que prouve une pareille négation ? Rien évidemment, ni contre l'authenticité, ni contre la doctrine des monuments du second siècle.

2 Cette lettre a été écrite lorsque Polycarpe, connaissant la mort d’Ignace, n’en avait pas encore reçu les détails. Voilà pourquoi, tout en donnant à penser qu’lgnace est mort, il demande aux Philippiens les détails qu’il ignore. Le martyre d’Ignace arriva l’an 107 ou 108. Car Trajan se trouva à Antioche l’an 106 et ce lut alors qu’il condamna Ignace. La lettre de Polycarpe est de cette même époque.

3 Les fidèles se regardaient comme des pèlerins, voyageant, sur cette terre pour le monde futur. Le mot pèlerinage ou voyage, pour signifier la vie en ce monde, est très-usité dans les écrivains des premiers siècles.

4 Polycarp., Epist. ad Philipp., 1-2.

5 Ibid., 3.

vivent encore, parfaitement et énergiquement, la parole de vérité ; qui, après vous avoir quittés, vous a écrit une lettre qui suffit à vous édifier dans la foi. »

Polycarpe continue ensuite ses conseils ; il faut fuir l’a varice ; s’instruire soi-même et enseigner les femmes mariées et les veuves. Il trace les devoirs des jeunes gens, des jeunes filles, des diacres, des prêtres ; les devoirs communs à tous les états sociaux1. Il parle ainsi des diacres :

« Ils doivent être irréprochables devant la justice de Dieu, comme des serviteurs de Dieu et du Christ et non des hommes. Ils ne doivent être ni calomniateurs, ni trompeurs, ni avares ; il faut qu’ils soient continents en toutes choses, miséricordieux, vigilants ; qu’ils marchent dans la voie de la vérité du Seigneur qui s’est fait le serviteur de tous. *»*

Voici les devoirs des prêtres :

« Qu’ils soient enclins à la commisération, miséricordieux envers tout le monde ; ils doivent ramener ceux qui s’égarent, visiter tous les infirmes, ne négliger ni la veuve, ni l’orphelin, ni le pauvre ; avoir toujours en vue le bien devant Dieu et les hommes ; s’abstenir de toute colère, de l’acception des personnes, du jugement injuste, de l’avarice. Ils ne doivent ni recevoir trop vite d’accusation contre quelqu’un ; ni juger trop sévèrement, persuadés que nous sommes tous débiteurs du péché. »

Il faut remarquer ces renseignements sur l’état du prêtre dans la société chrétienne. Il était comme le juge et l’arbitre des fidèles, qui ne devaient pas, comme le disait saint Paul, porter leurs causes devant les tribunaux des infidèles. À l’évêque étaient réservées les plus hautes fonctions du sacerdoce ; les prêtres formaient auprès de lui comme un sénat pour diriger la conduite des fidèles et terminer les discussions qui pouvaient s’élever entre eux.

Polycarpe insiste sur la nécessité de s’en tenir à renseignement apostolique, et d’éviter les novateurs2 ; de

—

1 Polycarp., Epist, ad Philipp., 4-6.

2 Ibid., 6-7.

pratiquer la patience et toutes les autres vertus ; il cite Ignace comme un modèle de patience1. Après quelques autres détails2, il termine ainsi3 :

« Vous et Ignace, vous m’avez écrit de faire porter leslettres à Antioche si quelqu’un allait de Smyrne en cette ville. Je le ferai dès que j’en aurai la possibilité ; j’irai moi-même, ou j’y enverrai quelqu’un à ma place. Nous vous envoyons, comme vous le demandez, toutes les lettres d’Ignace que nous possédons, et nous les joignons à cette lettre. Vous en retirerez un grand fruit, car elles sont pleines de foi, de patience, et de toute édification en Notre-Seigneur. Faites-nous savoir ce que vous avez appris d’Ignace et de ses compagnons. »

Ce fut donc Polycarpe qui collectionna les lettres d’Ignace et qui en envoya des copies à diverses Eglises. C’est de cette source pure que nous les avons reçues.

L’Eglise de Smyrne, sous l’impulsion de son grand évêque, fut pénétrée de l’esprit apostolique. Elle envoya des Apôtres dans la Gaule et jusque dans la Grande-Bretagne. La mission des Gaules avait à sa tête Pothin et Irénée. Il est certain que les disciples de saint Paul avaient formé dans les provinces méridionales des Gaules plusieurs communautés chrétiennes. Il est probable aussi que le mouvement des affaires avait amené plusieurs Asiatiques à Lyon, ville qui était dès lors industrieuse et opulente. Cette communauté chrétienne n’ayant pas d’évêque en demanda un à Polycarpe, qui lui envoya Pothin. Outre les Asiatiques, comme Attale, de Pergame, l’Eglise de Lyon possédait un assez grand nombre de Gallo-Romains. Nous nommerons les principaux d’entre eux lorsque nous aurons à raconter le martyre glorieux qu’ils souffrirent pour la foi.

L’Eglise de Lyon conserva jusqu’en ces derniers temps un caractère oriental. Dans sa liturgie, surtout,

—

1 Polycarp., Epist. ad Philipp., 8-10.

2 Ibid., 11-12.

3 Ibid., 13-14.

on retrouvait des traditions qui accusaient son origine1.

On peut en dire autant du caractère de l’ancienne Eglise bretonne2. On ne possède pas de renseignements positifs sur ses origines, mais il nous paraît probable que des compagnons de Pothin continuèrent leur voyage vers le nord et qu’ils abordèrent dans l’île de Bretagne où ils fondèrent une Eglise qui devint florissante. Lorsque, au cinquième siècle, l’Eglise romaine envoya ses missionnaires en Bretagne pour évangéliser les Anglo-Saxons qui avaient conquis cette île, ils trouvèrent l’Eglise bretonne fortement attachée à ses coutumes orientales et particulièrement à l’usage de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune de mars.

Tel était l’usage primitif de l’Eglise de Smyrne, et Polycarpe, étant venu à Rome, le défendit contre l’usage contraire de l’Eglise romaine.

Lorsque cet homme apostolique se rendit à Rome, Anicet était alors évêque de cette Eglise. Il reçut avec le respect qu’il méritait le vénérable disciple de Jean l’Evangéliste. Anicet avait succédé à Alexandre, lequel avait succédé à Evariste. Ce dernier avait été évêque huit ans, et Alexandre avait été, dit Eusèbe, le *cinquième évéque de Rome depuis Pierre et Paul.* Anicet ayant été évêque onze ans, il était mort la huitième année de Néron, c’est-à-dire l’an 169 ; son épiscopat avait commencé l’an 157. On peut placer vers cette époque3 le voyage de saint Polycarpe à Rome.

On connaît ce voyage par le témoignage de saint Irénée4. Ce savant disciple de Polycarpe nous apprend que ce fut la question de la Pâque qui fut le principal motif du voyage de l’évêque de Smyrne à Rome. Il

—

1 Cette liturgie avait subi, surtout au dix-huitième siècle, des mutilations regrettables. Le pape actuel vient de l'abolir complètement. L’œuvre de Pothin et d’Irénée est ainsi arrachée du sol lyonnais jusqu’aux dernières racines.

2 Nous donnerons plus de détails sur ce fait important lorsque nous aurons à raconter l’histoire de la mission d'Augustin, apôtre des Anglo-Saxons.

3 On le fixe généralement en 158.

4 Iræn., Cont. Hæres., lib. III, et Epist. ad Vict. Av. Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 14. — Lib. V- 24.

voulait en conférer avec Anicet, l’évêque le plus important de l’Occident.

En Orient on avait conservé l’usage judaïque de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune de mars. En Occident, on la célébrait le dimanche qui suivait ce quatorzième jour. A première vue, la question n’avait rien de grave ; mais les plus saints évêques, amis de l’unité parfaite de l’Eglise, voyaient avec peine qu’une partie des fidèles célébraient la joyeuse fête de la résurrection lorsque d’autres méditaient la passion et la mort du Sauveur. Ils voyaient là une anomalie qui devait disparaître du culte. Cependant, il faut reconnaître qu’ils n’élevaient pas cette question à la hauteur d’un dogme ou d’une doctrine révélée.

A Rome, Polycarpe jouit d’une autorité que l’évêque de cette Eglise ne possédait pas ; car Anicet n’était pas, comme Polycarpe, disciple immédiat des Apôtres, et il ne pouvait pas dire comme l’évêque de Smyrne : « Voilà la doctrine que j’ai apprise de la bouche de Jean. » Il y avait à Rome beaucoup d’hérétiques. Le témoignage rendu par Polycarpe à la doctrine apostolique leur ouvrit les yeux, et un grand nombre revinrent à l’Eglise de Dieu.

Il leur disait avec l’autorité que lui donnaient son âge et ses vertus : « La vérité que l’Eglise enseigne, c’est la seule que j’ai entendue des Apôtres. »

Polycarpe et Anicet eurent entre eux quelques explications sur plusieurs sujets de minime importance. Cette discussion ne porta aucune atteinte à l’esprit de charité et de fraternité qui les unissait. Mais, sur la question de la Pâque, ils ne purent s’accorder. Anicet ne put persuader à Polycarpe de renoncer à une coutume qu’il avait vue pratiquée par saint Jean et par les autres Apôtres, dans l’intimité desquels il avait vécu. Polycarpe ne put persuader non plus à Anicet de renoncer à un usage que lui avaient légué ses prédécesseurs. Mais ni l’un ni l’autre ne vit dans cette divergence un motif de rompre la communion entre eux. Anicet céda à Polycarpe, pour l’honorer, la fonction de consacrer les saints Dons ; et ils se séparèrent en paix,

laissant communiquer entre eux ceux qui suivaient l’un ou l'autre usage.

Telle est la première phase de la question pascale qui agita depuis toute l’Eglise. Elle avait été discutée en Orient, et particulièrement à Laodicée, où l’on avait tenu une assemblée à ce sujet1. L’évêque de Sardis, saint Méliton, avait écrit à ce propos un ouvrage en deux livres. Polycarpe et Anicet avaient placé la question sur son véritable terrain. Deux traditions également vénérables existaient ; il ne s’agissait pas d’une question de foi. Chaque évêque, en respectant la tradition qu’il avait reçue, accomplissait un devoir ; car sa dignité ne lui confère d’autre droit que de veiller, d’un œil jaloux, sur le dépôt dont la garde lui est confiée.

La manière dont les évêques de Rome et de Smyrne envisagèrent la question est une preuve de plus du soin que les hommes apostoliques apportaient à conserver le dépôt traditionnel, les doctrines enseignées par les Apôtres.

L’évêque de Rome ne prétendait pas alors interposer une autorité personnelle et supérieure qu’il ne songeait même pas à s’attribuer. Polycarpe discuta avec lui sur le pied d’égalité, comme évêque, et même avec supériorité en sa qualité de disciple immédiat des Apôtres. La règle acceptée par les deux évêques était la tradition apostolique.

Il est bien remarquable que tous les faits de cette époque vénérable, comme tous les écrits, contribuent à mettre cette règle en évidence. Elle éclate d’une manière particulière dans les écrits d’un autre homme apostolique, ami de Polycarpe, Papias, évêque d’Hiérapolis.

L’apôtre Philippe avait habité cette ville avec ses deux filles, et il y était mort. Il esc probable qui Papias avait vécu dans son intimité. Papias était un homme de foi candide et d’une haute vertu. Il avait, comme Po-

—

1 Melit., Dr Pascha. Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 26

lycarpe, été disciple de Jean l’Evangéliste1. Il composa un ouvrage divisé en cinq livres et intitulé : *De l'interprétation des oracles du Seigneur.* Il nous apprend lui-même ainsi comment il avait composé cet ouvrage : « Il ne sera pas inutile d’écrire ce que j’ai appris des anciens et que j’ai confié à ma mémoire, en l’accompagnant de mes propres interprétations, afin que la vérité de ces choses soit confirmée par notre témoignage. Je n’ai point été disciple, comme d’autres en ont l’habitude, des gens qui parlent beaucoup et qui enseignent des choses nouvelles et des commandements étrangers, mais de ceux qui ont enseigné la vérité, et qui ont rappelé les préceptes que le Seigneur a donnés en paraboles et qui émanaient de la vérité elle-même. Si je rencontrais quelqu’un qui eût vécu avec les anciens, je lui demandais ce qu’il leur avait entendu dire ; ce qu’avaient coutume d’enseigner André ou Pierre, ou Philippe ou Thomas, ou Jacques, ou Jean ou Mathieu, ou les autres disciples du Seigneur2 ; car je ne pensais pas pouvoir retirer autant d’utilité de la lecture des livres que de l’enseignement oral des témoins encore vivants. »

Papias, comme tous les disciples des Apôtres, était l’homme de la tradition. Il connaissait les Evangiles ; et Eusèbe nous a conservé ses paroles relativement à ceux de saint Mathieu et de saint Marc, mais il préfé-

—

1 S. Irénée (dont Haeres., lib. V; c. 33; § 4) l’affirme de la manière la plus positive.

2 Il faut remarquer que Papias distingue Jean l'Apôtre du Prêtre Jean. Ce dernier, comme Aristion, était du nombre des soixante-dix disciples. Eusèbe (Hist. Eccl., lib. III; 39) conclut, des paroles de Papias, que cet homme apostolique n'avait pas connu les Apôtres et les premiers disciples, mais seulement ceux qui les avaient interrogés, et qu’il n’avait pas été disciple de Jean l’Evangéliste, malgré l’affirmation de saint Irénée. Eusèbe ne nous paraît pas raisonner juste. En effet, Papias pouvait avoir connu et entendu les Apôtres, sans se flatter d’avoir tout entendu, tout retenu; voilà pourquoi, voulant faire un livre complet autant que possible, il interrogeait ceux qui, comme lui, avaient entendu les Apôtres et avaient pu avoir retenu et entendu des choses que lui- même n’aurait pas apprises. Il n’est pas possible, par exemple, qu'il n’ait pas connu l’apôtre Philippe, qui vécut jusqu’à la fin du premier siècle à Hiérapolis, ville dont Papias était évêque à la même époque. Nous pensons donc, d’après le témoignage, de saint Irénée, que Papias fut, en même temps que Polycarpe, disciple de saint Jean l’Evangéliste ; qu’il vit et entendit plusieurs Apôtres ; et que son texte ne se rapporte qu’à un supplément de connaissances qu'il désirait acquérir au moyen des souvenirs des autres contemporains des Apôtres.

rait l’enseignement de vive voix aux écrits qui laissent toujours plus de latitude que la parole aux fausses interprétations. Le prêtre Jean et Aristion fournirent surtout à Papias de précieux renseignements. Eusèbe affirme que le pieux évêque d’Hiérapolis était trop crédule, et il lui reproche d’avoir pensé qu’après la résurrection des corps, Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec les élus. Cette opinion, en elle-même et débarrassée des erreurs dont la souillèrent des *Millénaristes* postérieurs, n’est pas fort dangereuse et n’attaque aucun dogme de la foi. Saint Irénée l’accepta, ainsi que saint Apollinaire d’Hiérapolis et d’autres hommes célèbres comme Tertullien et Lactance1 ; le millénarisme coupable et erroné est celui qui fut enseigné par des hommes débauchés qui prétendaient que, pendant les mille ans du règne terrestre de Jésus-Christ, les élus s’abandonneraient à tous les plaisirs de la chair.

Saint Papias et saint Irénée étaient bien éloignés d’une semblable hérésie.

Papias eut pour successeur sur le siège d’Hiérapolis saint Apollinaire qu’on a surnommé l’Ancien, pour le distinguer d’autres écrivains du même nom qui vécurent postérieurement. Apollinaire d’Hiérapolis se distingua par ses écrits aussi bien que par ses vertus2. Il composa un ouvrage en deux livres intitulés : *De la vérité ;* un ouvrage en cinq livres : *Contre les Gentils ;* un autre en deux livres : *Contre les Juifs;* il adressa à l’empereur Antonin un discours en faveur des chrétiens ; et il réfuta l’hérésie des Cataphryges3.

A la même époque que Papias, vivait à Sardis un autre évêque, disciple des Apôtres, saint Méliton4. Nous avons déjà parlé de son ouvrage sur la Pâque. Il en fit un grand nombre d’autres dont voici les titres : *De la juste manière de vivre ; Des Prophètes ; De l'Eglise ; Du jour du Seigneur* (dimanche) ; *De la nature de*

—

1 Hiéron., De Viris illust., c. 18. Ces premiers Millénaires ramenaient le monde, pendant ces mille ans, à l’état où il était, d’après eux, lors du Paradis terrestre. (V. Iræn., Cont. Hœres., lib. V; c. 23 ; § 3.)

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 21-27.

3 Nous en parlerons bientôt.

4 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 26.

*L'Homme ; De la Formation* (de l’homme) ; *De l'obéissance des sens à la Foi; De l’Ame, du Corps et de l'Esprit; du Bain* (c’est-à-dire du Baptême) ; *De la Vérité ; De l'origine et de la génération du Christ; De la Prophétie; De l'hospitalité ; La Clef ; Du Diable ; De la Révélation de Jean ; De l'Incarnation de Dieu.* Le dernier des ouvrages du savant évêque est une lettre à l’empereur Antonin en faveur des chrétiens1.

Méliton était lié d’amitié avec Onésimos d’Ephèse. Ce dernier, ancien esclave de Philémon, n’avait pas sans doute autant de science acquise que de foi et de vertus. Il désirait particulièrement s’instruire dans les saintes Ecritures de l’Ancien Testament. Il s’adressa pour cela à Méliton qui avait visité la Judée et recueilli les livres que les Juifs regardaient comme authentiques et comme la parole de Dieu. Il fit, à la prière d’Onésimos, des extraits de ces livres et les envoya à l’évêque d’Ephèse avec cette lettre2:

« Méliton, à son frère Onésimos, salut.

Dans ton amour et ton zèle pour la parole de Dieu, tu m’as souvent demandé de te composer une collection d’extraits de la loi et des Prophètes relatifs au Sauveur et à toute notre foi ; tu m’as aussi manifesté le désir de connaître exactement les titres et le nombre des livres de l’Ancien Testament. J’ai travaillé avec soin à cette œuvre. Je sais, en effet, quelle est l’ardeur de ta foi et ton désir d’apprendre ; je suis persuadé que, pour l’amour de Dieu et pour travailler à ton salut, tu préfères cette science à toutes les autres. Je suis donc allé en Orient, et dans les lieux même où furent écrites les prophéties, où se passèrent les faits relatés dans les livres de l’Ancien Testament. J’y ai étudié ces livres et je t’en envoie la liste exacte. Ce sont : les cinq livres de Moïse, c’est-à-dire : la Genèse, l’Exode, le Lévitique, les Nombres el le Deutéronome ; Jésus, fils de Navé (Josué) ; les Juges ; Ruth; les quatre livres des

—

1 Nous en parlerons au chapitre suivant.

2 Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 26.

Rois ; les deux livres des Paralipomènes ; les Psaumes de David ; les Proverbes, la Sagesse, l’Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques de Salomon ; Job ; les Prophètes Isaïe et Jérémie; le livre des douze Prophètes ; Daniel ; Ezéchiel ; Esdras1. J’ai fait des extraits de ces ouvrages et je les ai divisés en six livres. »

Méliton et Onésimos pensaient que tout n’était pas utile aux chrétiens dans les livres de l’Ancienne- Alliance ; que plusieurs détails que l’on y trouve ne pouvaient intéresser que les Juifs ; que les chrétiens devaient les étudier surtout au point de vue de leur foi, et des prophéties accomplies dans la personne du Sauveur.

Les titres seuls des ouvrages de Méliton suffisent pour prouver que ce grand évêque avait abordé les plus hautes questions de la théologie chrétienne et de la science ecclésiastique.

Tandis que, à Rome, Clément et Hermas ; en Asie, Ignace, Polycarpe, Papias, Apollinaire et Méliton, maintenaient par leurs écrits la pureté de l’enseignement apostolique, la Grèce avait aussi ses grands écrivains, fidèles échos de ceux qui avaient vu et entendu Jésus-Christ.

L’Eglise de Corinthe était gouvernée par Denys. Ce grand homme ne donnait pas seulement des soins à son Eglise2 ; il veillait sur toutes les autres et travaillait, par les lettres qu’il leur adressait, à y conserver pure la vérité chrétienne. Il écrivit aux Eglises de Lacédémone, d’Athènes, de Nicomédie, de Gortyne, de Gnosis, et autres établies en Crète ; d’Amastris et autres Eglises du Pont, et à celle de Rome. Dans toutes ces lettres, il s’élève contre les diverses hérésies qui alors troublaient la société chrétienne, et recommande de s’en tenir à l’enseignement apostolique fidèlement transmis.

Quadratus, à Athènes, rivalisait de zèle avec Denys de

—

1 L’ancienne Eglise chrétienne reçut des Juifs ce canon des Ecritures de l’Ancien Testament. C’est encore celui qui est admis par l'Eglise orthodoxe. D’autres livres ont été introduits dans le canon de l’Eglise latine ; mais ces livres ne sont considérés par l’Eglise orthodoxe que comme de pieuses lectures, et non comme la parole de Dieu.

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 23.

Corinthe pour la pureté de la foi. Lorsque son prédécesseur Publius, successeur de Denys l’Aréopagite, eut souffert le martyre, quelques fidèles s’étaient laissé tromper par les hérétiques ; mais Quadratus, élevé sur le siège d’Athènes, les ramena bientôt à la pureté de la foi1.

Nous aurons bientôt à mentionner parmi les hommes apostoliques, plusieurs écrivains qui entrèrent en lutte directe contre les hérésies, par des ouvrages de polémique, ou qui défendirent le christianisme contre les persécutions et les erreurs du paganisme2. On aura ainsi la conviction que, aussitôt après la mort des Apôtres, l’Eglise eut pour l’enseigner et le défendre, une foule d’écrivains distingués, aussi remarquables par leur science que par leur foi.

Nous avons à déplorer la perte de la plupart de leurs ouvrages ; les extraits qui nous en restent rendent cette perte encore plus sensible. Mais ce que l’historien doit surtout regretter, c’est l’histoire du premier siècle et des premières années du second, écrite par un homme apostolique, Hégésippe. Son ouvrage était divisé en cinq livres et était intitulé *Commentaires*3. Avant de l’entreprendre, l’auteur avait visité les principales Eglises du monde. Il s’était entretenu à Corinthe, avec l’évêque Primus ; à Rome avec Anicet et son diacre Eleuthère ; il avait parcouru la Judée et visité particulièrement Jérusalem. Il avait étudié les sept sectes judaïques qui tourmentaient l’infortuné pays désolé par les armées romaines4, et qui donnèrent naissance à d’autres sectes qui s’abattirent comme des bêtes féroces, selon l’expression d’Ignace, sur l’Eglise, afin de la déchirer en lambeaux. Partout, Hégésippe interrogeait les évêques ; il affirma qu’il les avait entendus professer unanimement une doctrine identique. C’est avec les renseignements qu’il avait ainsi recueillis

—

1 Dyon. Corinth., Epist. ad Athen. Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 23. Quadratus et un docte Athénien, Aristide, défendirent les chrétiens contre les persécuteurs, comme nous le verrons plus bas.

2 On les trouvera dans les deux chapitres qui suivent.

3 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 22.

4 V. plus bas le troisième chapitre du présent livre.

dans les Eglises, qu’Hégésippe avait composé ses *Commentaires.* Les extraits que nous a conservés Eusèbe de Césarée, disent assez quel en était le caractère ; ils contenaient la démonstration de ce grand fait : que l’Eglise passa sans changement des mains des Apôtres en celles de leurs disciples, et que ces derniers se montraient préoccupés uniquement de suivre le précepte donné par Paul à Timothée : « Garde le dépôt, évitant toute innovation. »

On ne peut lire les écrits qui nous sont restés des Docteurs apostoliques sans en tirer la même conséquence. En traitant les questions de la science sacrée, les hommes apostoliques ne se demandent pas : « Que devons-nous raisonnablement croire ?» Mais : « Qu’est-ce que les Apôtres ont enseigné ? » Cet enseignement était *un fait* à leurs yeux ; ils constataient ce fait au moyen du témoignage de toutes les Eglises apostoliques, et il n’y avait plus lieu à discussion. Nous verrons la même méthode employée par les hommes apostoliques qui avaient pris pour tâche spéciale la réfutation des hérésies au second siècle, depuis Justin jusqu’à Irénée. Elle fut également suivie par tous les Pères de l’Eglise orthodoxe1.

—

1 Devant ce fait incontestable, que deviennent tous ces systèmes qui reposent tous sur cette opinion fausse et dénuée de fondement : que l'Eglise a modifié sa constitution ou sa doctrine après la mort des Apôtres ? Il est impossible de trouver la moindre, trace de ces changements prétendus ; et l’on trouve, dans tous les monuments ecclésiastiques, la preuve du contraire. Nous ne perdrons pas le temps à exposer les systèmes ci-dessus mentionnés. Si nos lecteurs les connaissent en détail, ils apercevront leur réfutation à toutes les pages de cette histoire. Pour ceux qui ne les connaissent pas, il leur suffira d’avoir la preuve qu’ils sont faux, puisqu'ils reposent sur une assertion dont l’histoire démontre la fausseté.

# II

— Combats des chrétiens contre le despotisme païen.

— Politique de Trajan à l’égard des chrétiens.

— Lettre de Pline à cet empereur et sa réponse touchant les poursuites à exercer contre les chrétiens.

— Martyres d’Ignace d’Antioche et de Siméon de Jérusalem.

— L’Église de Jérusalem survit à la deuxième destruction de cette ville.

— Les évêques juifs et les évêques gréco-romains.

— L’empereur Adrien abandonne la politique de Trajan.

— Apologies de Quadratus et d’Aristide d’Athènes.

— Lettre d’Adrien en faveur des chrétiens.

— Le fanatisme païen ne respecte pas les ordres de cet empereur.

— Son fils adoptif, Antonin-le-Pieux, monte sur le trône impérial.

— Première apologie de Justin. — Notice sur ce grand écrivain.

— Apologie de Méliton, évêque de Sardis.

— Lettre d’Antonin en faveur des chrétiens.

— Marc-Aurèle et Verus, empereurs.

— Ils reprennent la politique de Trajan.

— Apologies d’Athénagore d’Athènes, et d’Apollinaire de Hiérapolis.

— Deuxième apologie de Justin.

— Occasion de cette apologie.

— Martyrs à Rome.

— Luttes de l’Église contre la philosophie païenne.

— Celse, Lucien, Crescent, adversaires du christianisme.

— Athénagore et son livre de la Résurrection des morts.

— Théophile d’Antioche : son livre à Autoloukos.

— Autres écrivains philosophes-chrétiens.

— Apollinaire de Hiérapolis ; Bardesanes ; Tatien.

— Hermias et son Ironie des Philosophes.

— Justin et son Ecole de philosophie chrétienne.

— Justin et ses disciples dénoncés par le philosophe Crescent.

— Le despotisme païen vient au secours de la philosophie.

— Martyre de Justin et de ses disciples.

—Martyre de Polycarpe.

— Lettre de l'Église de Smyrne à ce sujet.

— Caractère doctrinal de ce document.

— Martyrs de Lyon.

— Lettre de l’Eglise de Lyon à l’Église de Smyrne touchant ces martyrs.

— Caractère doctrinal de cette lettre.

— L’influence divine se manifeste dans le courage des martyrs chrétiens.

(Ann. 100-177)

Tandis que les hommes apostoliques affermissaient l’Eglise et étendaient ses conquêtes sur le monde juif et païen, le polythéisme, soutenu de la puissance impériale, entreprenait de détruire l’œuvre de Jésus- Christ. De Domitien à Décius, il n’y eut pas d’édit de persécution générale, mais le sang des martyrs n’en coula pas moins dans l’empire romain tout entier. Les

calomnies, les dénonciations des fanatiques du paganisme remplacèrent les édits sanguinaires, et l’on trouvait toujours moyen de condamner les chrétiens comme ennemis des dieux et du culte sacrilège que l’on rendait aux aigles ou aux statues impériales. Le paganisme était devenu une institution de l’Etat ; l’empereur en était le souverain pontife ; ses statues, comme les aigles portées en tête de chaque légion, avaient quelque chose de divin. Refuser de leur offrir l’encens était un sacrilège digne de mort ; professer un autre culte que celui de l’Etat était un acte de rébellion. Il faut en convenir, les empereurs Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, étaient tolérants par nature ; leur esprit philosophique les élevait bien au-dessus des préjugés vulgaires. Mais en présence des calomnies et des dénonciations dont les fidèles étaient l’objet, les empereurs philosophes croyaient devoir compter avec le fanatisme ; leur philosophie s’humiliait devant le préjugé populaire, et ils rendaient ou laissaient rendre des sentences injustes et cruelles.

La lettre de Trajan à Pline le Jeune est une preuve évidente à l’appui de ce que nous venons de dire.

Pline était gouverneur de Bithynie. Le nombre des chrétiens était très-considérable en cette province. Pline consulta Trajan sur la manière dont il devait agir à leur égard lorsqu’ils étaient déférés à son tribunal. Il ne m’avait jamais assisté aux procès des chrétiens avant d’être élevé à la dignité de gouverneur ; il ne savait donc, comme il le dit lui-même1, ce que l’on y punissait. Faut-il tenir compte de l'âge, du repentir ? doit-on condamner les plus tendres enfants ? suffit-il d’avoir été chrétien, même alors qu’on ne le serait plus, pour mériter condamnation ? est-ce le nom seul de chrétien que l’on punit, ou les crimes que ce nom couvrirait ? Il faut avouer que de telles questions dénotent un état moral bien indigne d’un homme civilisé. Cependant Pline était incontestablement un des plus civilisés de

—

1 Plin., lib. X. Epist. 97 ad Trajan., et 98 Trajan. ad Plin. Secund.; — Tertull., Apologet.; — Euseb. Hist. Eccl., lib. III; 33.

son époque. Par ce qu’il avait fait lui-même, on jugera de ce que les chrétiens avaient à souffrir sous d’autres gouverneurs :

« Voici, dit-il à Trajan, la manière dont je me suis conduit à l’égard de ceux qui m’ont été déférés comme chrétiens. Je leur ai demandé s’ils l’étaient ; quand ils l’ont avoué, je les ai interrogés une seconde, une troisième fois, en les menaçant du supplice. Quand ils ont persévéré dans leur aveu, je les y ai fait conduire. »

Il suffisait donc au chrétien de se déclarer tel pour qu’un gouverneur littérateur, philosophe, de mœurs douces, le condamnât à mort. La raison que donne Pline à l’appui de ses sentences mérite attention : « Quelle que soit, dit-il, la nature du délit qu’ils avaient commis, je suis persuadé qu’il fallait punir l’opiniâtreté et l’obstination inflexible. »

Telle était la tolérance d’un philosophe romain. Il ne savait si le titre de chrétien couvrait quelque crime, mais il suffisait de ne pas y renoncer, sur sa réquisition, pour être digne de mort et exécuté sans pitié. Pour les chrétiens qui avaient le titre de citoyen romain, Pline avait quelques égards.

« Il en est, dit-il, d’aussi *insensés* qui sont citoyens romains; joies ai notés pour être envoyés à Rome. » Les chrétiens mouraient pour ce qu’ils regardaient comme la vérité. C’était de la folie, aux yeux de Pline. Il demandait sans doute dédaigneusement comme Pilate : « Qu’est-ce que la vérité ? »

Les juges recevaient les dénonciations contre les chrétiens sans les contrôler. Des dénonciateurs étaient assez lâches pour dresser des listes de proscription sans les signer. Pline le dit ouvertement et avoue qu’il avait fait arrêter ceux qui étaient notés sur ces listes anonymes. « Je les ai interrogés, dit-il, mais, voyant qu’ils invoquaient les dieux avec moi ; qu’ils offraient de l’encens à votre image que j’avais fait apporter tout exprès avec les statues des dieux, et qu’ils maudissaient le Christ, j’ai cru devoir les renvoyer. »

Parmi les chrétiens, il y avait certainement des

hommes sans caractère, qui, par faiblesse, maudissaient en apparence ce qu’ils adoraient dans leur cœur. Mais il suffisait d’être faible ou lâche pour être absous par Pline. Ce littérateur voulait bien consentir à ne pas rechercher si l’inculpé n’avait pas été chrétien avant la dénonciation. Il suffisait qu’il fût renégat pour être disculpé de son crime, car, ajoute Pline, « on dit qu’il est impossible de contraindre au culte des dieux ceux qui sont véritablement chrétiens. »

Le peuple reconnaissait ainsi la fermeté de la foi des vrais chrétiens. Pline ne condamnait pas ceux qui avouaient l’avoir été, qui renonçaient au Christ et adoraient les dieux. Il les interrogeait cependant sur ce qu’ils faisaient étant chrétiens, et voici leur réponse, transcrite par Pline lui-même :

« Voici à quoi, écrit-il, se réduisait leur faute ou leur erreur. Ils étaient dans l’usage de s’assembler un certain jour avant le lever du soleil et de chanter ensemble, à deux chœurs, un cantique en l’honneur du Christ qu’ils adoraient comme Dieu. Ils s’engageaient par serment, non pas à commettre le crime, mais à éviter la fraude, le vol, l’adultère ; à être fidèles à leur parole ; à ne pas nier un dépôt qui leur serait confié. Ils se retiraient ensuite et se réunissaient de nouveau pour prendre un repas ordinaire et innocent. »

Les renégats eux-mêmes rendaient ainsi hommage à la pureté de leurs anciens frères. Ils insistaient surtout sur l’innocence des agapes ou repas communs, parce qu’on avait répandu le bruit, chez les païens, qu’ils y mangeaient un enfant après l’avoir immolé. Cette calomnie reposait sur la doctrine de la présence réelle et de la communion au corps et au sang de Jésus- Christ immolé mystiquement. Quelque chose de cette doctrine avait pénétré chez les païens, qui le traduisaient par une accusation d’anthropophagie.

Afin de s’assurer si cette accusation était fondée, Pline fit mettre à la question deux femmes esclaves qui, disait-on, avaient servi pendant ces repas ; mais il avoue qu’il n’avait obtenu la preuve que « d’une superstition mal réglée et excessive. » Il avait donc in-

terdit les assemblées et sursis à tout jugement à ce sujet. Il se flatte que, touchant les assemblées, ses ordres avaient été exécutés. C’est là un renseignement précieux et qui prouve que, en Bithynie, les assemblées des chrétiens étaient connues publiquement et que l’Eglise était assez nombreuse pour avoir beaucoup de notoriété. Du reste, Pline avoue l’importance de la, nouvelle superstition dont faisaient partie des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition. « Cette superstition, ajoute-t-il, a infesté non- seulement les villes, mais les bourgs et les villages. Il me semble qu’on peut l’arrêter et la guérir. »

Le littérateur-gouverneur se flattait d’y réussir ; il s’applaudissait même déjà de voir les sacrifices offerts avec plus de solennité et plus de gens acheter la viande des victimes. Il en concluait qu’un grand nombre étaient revenus au culte national, et que si le repentir suffisait pour échapper à la mort, les chrétiens finiraient par renoncer tous à leur superstition.

Dans les autres provinces qui possédaient des gouverneurs moins philosophes, il suffisait d’avoir été chrétien pour mériter la mort, et l’apostasie ne servait à rien. Le titre seul de chrétien était un crime irrémissible et digne de mort. Malgré cette législation barbare, les chrétiens se multipliaient, remplissaient l’empire et causaient, par leur nombre, le plus grand embarras au pouvoir. Il fallait dès lors désespérer de les anéantir par la violence. C’était au début du second siècle, et lorsque les Apôtres venaient à peine de quitter ce monde, que l’Eglise était arrivée à cette importance dans la société. Les Apôtres et leurs disciples n'avaient eu recours qu’à un seul moyen de propagande : la prédication. Ils avaient à lutter contre la philosophie à laquelle ils opposaient une doctrine mystérieuse contraire à ses systèmes ; contre les vices de la société à laquelle ils annonçaient les plus sublimes vertus ; contre l'Etat, qui s’était identifié avec le paganisme, et qui opposait ses lois et ses tortures à la nouvelle religion. Malgré ces obstacles de toutes sortes et sans moyens humains, le christianisme pénétrait la société de sa douce in-

fluence, faisait d’innombrables conquêtes, même au sein de la philosophie, et menaçait l’existence du culte national.

Une telle œuvre peut-elle être attribuée à quelques pauvres Juifs qui, après avoir parcouru le monde, furent tués *légalement* pour leurs convictions? Nous ne pouvons le croire ; la saine raison nous fait apercevoir, dans cet événement, qui changea essentiellement la société tout entière, l’action de Dieu lui-même.

Trajan approuva la conduite de Pline à l’égard des chrétiens. « Il ne faut pas les rechercher, dit-il, mais s’ils sont dénoncés et convaincus, il faut les punir. »

On se demande : pourquoi ne pas les rechercher s’ils étaient criminels? pourquoi les punir s’ils ne l’étaient pas? Trajan était certainement un empereur tolérant et éclairé. Cependant il subordonnait le bon sens à la fausse politique qu’il avait assumée avec la couronne impériale. Toutefois il décida que le chrétien apostat ne serait pas condamné, et qu'on ne recevrait pas contre les chrétiens de dénonciations anonymes. « Ce sont là, dit-il, des choses très-mauvaises et indignes de notre siècle. »

Mais si la dénonciation n’était pas anonyme, il fallait juger et condamner le chrétien qui refuserait de renoncer à ses convictions. Trajan lui-même suivit cette règle contre Ignace, le grand évêque d’Antioche.

La neuvième année de son empire (106), cet empereur alla en Orient faire la guerre aux Parthes. Comme il était à Antioche, on lui dénonça Ignace et il le fit comparaître devant lui1. « Qui es-tu, mauvais démon, lui dit l’empereur, pour oser transgresser nos ordres et pour persuader aux autres de courir à leur perte? » Ignace répondit : « Personne n’a le droit d’appeler Théophore 2 un mauvais démon. Les démons ne se

—

1 Martyrium S. Hieromartyr. Ignat. Theoph. Ce document est reconnu comme authentique par les critiques les plus sévères. Le manuscrit syriaque découvert en ces dernières années ne diffère du texte grec que par des détails en petit nombre et sans importance. Ce récit fut écrit par les fidèles d’Antioche, qui avaient précédé ou accompagné Ignace à Rome. V. Et. Euseb., Hist. Eccl., lib. III; 36.

2 Theophore, surnom d’Ignace, signifie : Qui porte Dieu en lui.

trouvent pas avec les serviteurs de Dieu. Si tu veux dire que je suis *mauvais aux démons,* parce que je leur fais la guerre, j’accepte le titre que te me donnes, car le Christ étant mon roi céleste, je résiste aux embûches des démons. — Quel est ce Théophore? — Celui qui a le Christ dans son cœur. — Penses-tu que nous n’avons pas aussi dans le cœur nos dieux qui nous viennent en aide contre nos ennemis ? — Tu te trompes en appelant dieux les démons des nations. Il n’y a qu’un Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est contenu ; il n’y a qu’un seul Christ, Jésus, fils unique de Dieu. Puissé-je bientôt jouir de son royaume ! — Tu veux parler de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate ? — Oui, de Celui qui a élevé sur la croix mon péché avec celui qui en était l’auteur, et qui, condamnant toute erreur démoniaque et tout mal, les a mis sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. — Donc, tu portes le Crucifié dans ton cœur? — Oui, car il est écrit : *j'habiterai et je marcherai en eux.* »

L’interrogatoire était terminé et le crime constaté. Trajan rendit cette sentence :

« Nous ordonnons qu’Ignace, qui dit porter en lui le Crucifié, soit enchaîné avec des soldats et conduit à la grande Rome afin d’y être dévoré par les bêtes pour le plaisir du peuple. »

Trajan condamnait sans scrupule un innocent à une mort atroce, et sans scrupule encourageait les instincts féroces d’un peuple abruti. En entendant cette sentence, Ignace s’écria : « Je te rends grâce, Seigneur, qui as daigné m’honorer d’un amour parfait pour toi1 et qui me fais charger de chaînes de fer comme ton apôtre Paul ! *»*

Le saint évêque pria pour l’Eglise, et se vit avec joie charger de chaînes. Selon la coutume romaine, les soldats qui devaient le surveiller pendant la rouie étaient enchaînés avec lui. D’Antioche, Ignace fut conduit à Srnyrne et de là à Troade. Il écrivit dans ces

—

1 Allusion à la sentence de Jésus-Christ : Que la preuve d’un amour parfait est de donner sa vie pour celui qu'on aime

deux villes les lettres que nous avons fait connaître. Surtout, dans celle qu’il écrivit aux Romains, il se montre passionné pour le martyre. Sa foi était tellement vive, que la terre était réellement pour lui un exil et qu’il n’aspirait qu’à la vie du monde spirituel. De Troade, il aborda à Néapolis, et fut conduit de là à Philippes, capitale de la Macédoine, et à travers l’Epire jusqu’à la mer Adriatique, sur laquelle il navigua jusqu’au port de Rome. Les fidèles le reçurent avec joie et remercièrent Dieu de leur avoir fait voir Théophore ; comme ils le suppliaient de permettre d’implorer sa grâce, Ignace les en détourna ; il pria pour les Eglises, pour obtenir la fin de la persécution, pour que les frères fussent toujours unis par un mutuel amour ; puis il fut dirigé vers l’Amphithéâtre, où il fut dévoré par les bêtes. Les fidèles d’Antioche, qui avaient été témoins du martyre de leur père, recueillirent précieusement quelques os que les bêtes féroces n’avaient pas dévorés, les enveloppèrent précieusement dans un linge et les emportèrent à Antioche comme un trésor inestimable1.

Ignace mourut le 20 décembre ; ses disciples donnèrent avis de cette date aux Eglises afin que le souvenir en fût conservé et que le jour en fût célébré comme un signe de communion avec le saint martyr.

L’Eglise primitive conservait avec respect les reliques de ses saints, et avait soin, le jour où ils étaient passés à une vie meilleure, d’honorer leur mémoire en signe de communion avec eux. La communion entre les membres de l’Eglise n’est point interrompue par la mort. Dans l’autre monde, comme en celui-ci, les fidèles peuvent prier les uns pour les autres et se demander mutuellement leurs prières. Cette grande et consolante doctrine de la *communion des saints* se révèle dans toute la vie fie l’Eglise.

Siméon, frère du Seigneur et évêque de Jérusalem, fut martyrisé à peu près à la même époque que Ignace d’Antioche.

—

1 On voit que, dès l’origine, l’Eglise eut le plus grand respect pour les reliques des martyrs ; nous en trouverons bientôt d’autres preuves. On célébrait aussi leur fête le jour de leur martyre.

Il fut dénoncé par des hérétiques1 comme chrétien et comme membre de la famille de David. Mis en jugement et condamné, il fut, pendant plusieurs jours, cruellement tourmenté ; mais il supporta les souffrances avec un tel courage que le juge et les bourreaux eux- mêmes ne pouvaient s’empêcher d’en témoigner leur admiration. Il termina sa vie, comme Jésus-Christ lui- même, par le supplice de la croix. Il était âgé de cent vingt ans. Trajan était déjà empereur lorsqu’il mourut, et Atticus était gouverneur de Syrie (vers 106). Après Siméon, il ne resta aucun disciple qui eût vu le Seigneur. Sous son épiscopat, l’Eglise de Jérusalem était encore composée exclusivement de Juifs. Il en fut encore de même jusqu’en 134, époque de la seconde ruine de Jérusalem, sous Adrien. Cet empereur remplaça la ville sainte par une bourgade appelée Ælia. Dans l’espace de moins de trente années qui s’écoulèrent, de la mort de Siméon à la destruction de Jérusalem sous Adrien, le siège épiscopal de cette ville fut occupé par quinze évêques, tous de race juive. Ce chiffre dit assez à quelles persécutions ils furent en butte. A dater de la seconde ruine de Jérusalem, cette Eglise perdit son caractère exclusivement juif et ses évêques furent de race gréco- romaine. L’empereur Adrien avait défendu à tous les Juifs d’habiter les environs de Jérusalem. Les chrétiens non Juifs ne voulurent pas laisser périr une Eglise qui rappelait les plus grands souvenirs du christianisme ; plusieurs d’entre eux allèrent se fixer dans la pauvre Ælia, ayant à leur tête Marcus, premier évêque gréco- latin, qui continua la succession légitime de Jacques- le-Juste et de Siméon.

On ne confondait plus les chrétiens avec les Juifs, comme il était arrivé pendant les premières années de la prédication apostolique. Adrien qui, à l’imitation de ses prédécesseurs, avait si cruellement sévi contre les Juifs, était obligé, comme Trajan, de montrer quelque tolérance à l’égard des chrétiens. Serenius Gra-

—

1 Hegesipp., Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. III: 32; — lib. IV· 5-6; — lib. V; 12.

nianus, proconsul d’Asie1, lui avait écrit qu’il lui semblait injuste de condamner les chrétiens sans qu’on eût à leur reprocher aucun crime, et pour obéir seulement à des clameurs tumultueuses. Ce proconsul ayant été remplacé sur ces entrefaites par Minucius Fundanus, Adrien lui adressa cette lettre :

« Ælius Adrianus Auguste à Minucius Fundanus, proconsul, salut :

« J’ai reçu une lettre de ton prédécesseur Serenius Granianus. Il me semble qu’il s’agit d’une affaire qu’on doit examiner soigneusement, car il ne faut pas que ceux qui sont chrétiens soient troublés, et on ne doit pas fournir aux délateurs l’occasion de calomnier. Si donc les habitants de ta province veulent soutenir leurs plaintes contre les chrétiens jusqu’à se présenter devant ton tribunal, qu’ils le fassent, et qu’ils n’aient pas recours seulement aux plaintes vagues et aux clameurs. Il est de toute justice que tu connaisses les accusateurs. Si quelqu’un les dénonce et prouve qu’ils ont violé les lois, juge-les selon la gravité du délit. Mais, par Hercule ! si quelqu’un calomnie, je veux qu’il soit puni selon la gravité de son crime. »

Cette lettre est incontestablement plus juste et plus raisonnable que celle de Trajan à Pline.

Adrien était d’autant plus porté à protéger les chrétiens qu’il les savait persécutés par les Juifs en Palestine. En effet, le fameux Bar-Kokébas qui avait soulevé les Juifs contre les Romains, persécutait les chrétiens et infligeait les tourments les plus cruels à ceux qui ne voulaient pas abjurer le Christ2.

Adrien avait peut-être été favorablement disposé en faveur des chrétiens par la requête apostolique que lui avait présentée Quadratus, évêque d’Athènes. Adrien était allé dans cette ville la huitième année de son règne, et ce fut alors que Quadratus lui présenta sa requête. L’œuvre du saint évêque était remarquable par l’éloquence aussi bien que par l’esprit de foi qui y

—

1 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 8-9

2 Ibid., 8

régnait. C’est le jugement d’Eusèbe, qui nous en a conservé ce fragment :

« Les actions de notre Sauveur étaient admirables, parce qu’elles étaient vraies. C’étaient des malades guéris, des morts ressuscités. Ceux qui étaient guéris ou ressuscités n’étaient pas seulement aperçus au moment où l’action avait lieu, mais longtemps après. Ils ne vécurent pas seulement pendant que Notre Sauveur était sur la terre ; mais ils lui survécurent, et plusieurs vivent encore aujourd’hui. »

Tel est le témoignage que rendait cet homme aposto lique aux miracles de Jésus-Christ en présence des païens eux-mêmes.

Un philosophe chrétien d’Athènes, Aristide, adressa aussi une apologie à Adrien1.

Antoninus, fils adoptif d’Adrien, lui succéda (138). On le surnomma *le Pieux.*

Sous son règne, les clameurs contre les chrétiens continuèrent et plusieurs gouverneurs ne suivaient pas la ligne de conduite prescrite par Adrien. Un docte chrétien osa adresser à Antonin une requête publique à ce sujet ; c’était Justin, un des plus grands écrivains de l’Eglise au second siècle.

Il naquit en Palestine, à Flavia-Neapoli2, qui était l’ancienne ville hébraïque appelée Sichem, devenue colonie romaine. Il avait ainsi le titre de citoyen romain. Son père se nommait Priscus. Justin se sentit de bonne heure beaucoup d’attrait pour la philosophie ; il s’adressa aux stoïciens, aux péripatéticiens, aux pythagoriciens, enfin aux platoniciens, dont la philosophie spiritualiste répondait mieux que celle des autres écoles à l’élévation de son esprit. Il revêtit l’habit de philosophe et fit profession publique de philosophie ; il aimait à se retirer dans les lieux solitaires pour se livrer tout entier et sans distraction à ses hautes spéculations. Un jour qu’il se promenait sur le bord de la mer, il rencontra un vieillard avec lequel il lia conversation.

—

1 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 3.

2 Justin., I Apolog., § 1; — Dialog. cum Tryph., 1-8.

La philosophie en fut naturellement le sujet. De déductions en déductions, le vieillard amena Justin à reconnaître que les philosophes les plus célèbres, comme Platon et Pythagore, avaient erré sur Dieu et sur l’âme, qui sont les deux objets fondamentaux de la philosophie. Il l’engagea ensuite à étudier les prophètes d'Israël, qui lui enseigneraient la vérité et lui feraient connaître le Christ ; et à prier pour que Dieu donnât à son intelligence la faculté de comprendre.

Justin suivit le conseil du vieillard ; il étudia les livres de l’Ancien Testament, et bientôt il crut en Jésus- Christ. Devenu chrétien, il garda son habit de philosophe, persuadé que le christianisme est la seule vraie philosophie.

Il était né dans les premières années du second siècle, à une époque où vivaient encore de nombreux disciples qui avaient vu Jésus-Christ1. Né en Palestine et ayant visité l’Orient, la Grèce et Rome, où les chrétiens étaient nombreux, il avait recueilli les enseignements apostoliques dans toute leur pureté, et il y avait trouvé cette vérité que la philosophie lui promettait toujours et ne lui donnait jamais. L’accomplissement des prophéties l’avait surtout frappé. « Comment, dit-il2, aurions-nous pu croire qu’un homme mort sur la croix est le Fils de Dieu et doit un jour juger tous les hommes, si nous n’en avions pas été convaincus par les prophéties que nous savons avoir été faites avant sa naissance et dont la certitude est confirmée par ce qui se passe sous nos yeux? La Judée est déserte comme les prophètes l’ont prédit. Toutes les nations renoncent à leurs anciennes erreurs et embrassent la doctrine de Jésus- Christ prêchée par ses Apôtres. Les prophètes ont pré-

—

1 Los érudits oui beaucoup discuté sur la date précise île la naissance de Justin. Eusèbe dit positivement qu’à l’époque où Adrien plaça Antinous parmi les dieux, Justin était encore païen. Or, cet événement arriva l’an 126 de l’ère chrétienne. Eusèbe mentionne ensuite, comme un fait qui suivit, de près, la conversion de Justin. Où peut donc penser qu’il embrassa la foi chrétienne de l’an 120 à l’an 130. Comme il était alors dans la force de l’âge, ou doit fixer sa naissance dans les premières années du second siècle, sinon dans les dernières années du premier. Cette date approximative suffit à l'histoire.

2 Justin., I Apolog., § 53.

dit tout cela ; ils ont dit que peu de Juifs et de Samaritains embrasseraient la foi on comparaison du grand nombre de gentils qui se convertiraient. En effet, *nous autres qui venons des gentils,* nous sommes plus nombreux, plus sincères, plus chrétiens que ceux qui viennent des Samaritains ou des Juifs. »

Justin fut probablement élevé au sacerdoce, peut- être même à l’épiscopat, sans toutefois avoir été chargé de la direction de toute une Eglise. Dans les premiers siècles, il y eut de ces *évêques des nations* qui continuaient le ministère apostolique parmi les infidèles. En parlant des catéchumènes, il s’exprime de manière à donner à penser qu’il leur administrait le baptême. : « Lorsque, dit-il1, nous avons lavé celui qui a cru et qui y a consenti, nous l’amenons à ceux que nous appelons *frères* et dans le lieu où ils sont rassemblés, pour prier tous ensemble. » Le baptême solennel était alors donné communément par l’évêque.

Il semble encore parler de lui comme pasteur, lorsqu’il dit à Triphon2 : « Nous conformons nos discours aux saintes Ecritures ; nous ne sommes guidés ni par l’argent, ni par le désir de la gloire, ni par la volupté. Personne ne peut reprocher de tels vices aux nôtres. Nous ne voulons pas vivre comme les princes de votre peuple auquel Dieu a fait ce reproche : « Vos princes sont les compagnons des brigands ; ils aiment les présents et aspirent à l’argent. » Dans les actes authentiques de son martyre, Justin affirme qu’il ne connaît pas d’autre lieu de réunion à Rome que la maison où il demeurait ; et le préfet de Rome demandait, en cette circonstance, à ceux qui étaient traduits devant son tribunal : « N’est-ce pas Justin qui vous a fait chrétiens ? »

Nous pensons donc que Justin était revêtu du sacerdoce ; qu’il convertit, surtout à Rome, beaucoup de gentils qu’il baptisait dans sa maison, où ses disciples se réunissaient pour la prière, et la participation aux

—

1 Justin., I Apolog., § 65.

2 Justin., Dialog. cum Tryph. Jud., § 82.

sacrements. Mais il n’habitait pas toujours Rome, et il parcourut le monde en apôtre et en philosophe chrétien, convertissant à l’école du Christ les vrais amis de la vérité.

Dans ses voyages, Justin avait vu les chrétiens dénoncés, persécutés, condamnés à mort malgré la lettre d’Adrien. De retour à Rome, il adressa sa première apologie à l’empereur, au sénat et au peuple romain en faveur de ceux qui, *appelés de toutes les nations*, *sont haïs et persécutés injustement.*

Cet ouvrage est digne d’un chrétien et d’un vrai philosophe.

« La raison veut, dit Justin1, que ceux qui sont vraiment pieux et philosophes adorent et aiment seulement le vrai, refusent de suivre les opinions des anciens, si elles sont mauvaises. La saine raison ne prescrit pas seulement de ne pas imiter ceux qui agissent ou enseignent mal, elle veut que celui qui aime la vérité parle et agisse toujours selon la vérité, alors même qu’il risquerait sa vie. On. vous nomme *pieux* et *philosophes*2*,* gardiens de la justice, amis de la science ; nous allons voir si vous l’êtes réellement ; car je n’ai pour but, dans cet écrit, ni de vous flatter, ni de vous demander des faveurs; je veux seulement vous prier de nous rendre justice selon la droite raison ; de ne point écouter les préjugés ; de n’avoir pas de complaisance pour les hommes superstitieux ; de n’obéir ni aux passions irréfléchies, ni aux clameurs, en rendant des jugements qui vous seraient préjudiciables à vous- mêmes. Quant à nous, nous sommes au-dessus de tels jugements, et personne ne pourra nous nuire tant qu’on n’aura pas prouvé que nous sommes des malfaiteurs. Vous pouvez nous tuer, mais nous nuire, jamais.

« Que l’on informe notre procès avec soin3 ; si

—

1 Justin., I Apolog., par. 2.

2 A cette époque le titre de Philosophe était un grand honneur, et les souverains s'en glorifiaient. C'est pourquoi Justin le donne, dans l'adresse de son apologie à l'empereur et à ses enfants.

3 Justin., I Apolog., par. 3. Nous devons avertit que, tout en conservant la forme de l'ouvrage de saint Justin, et en traduisant avec exactitude, nous en faisons seulement l'analyse.

l’on nous trouve coupables, que l'on nous punisse avec rigueur ; si nous sommes innocents, que l’on ne nous condamne pas. Un ancien a dit : « Si les souverains et les gouvernés ne sont pas philosophes, il est impossible que les cités soient heureuses. » A nous de montrer notre philosophie en exposant notre vie ; à vous de montrer la vôtre en étant bons juges.

« Le nom que l’on porte n’est ni bon ni mauvais en soi1. On ne peut en juger que d’après les actions de ceux qui le portent. Vous prenez, quand il s’agit de nous, le nom pour une preuve de culpabilité. Vous nous accusez parce que nous sommes *chrétiens.* Si l’accusé nie qu’il le soit, vous le renvoyez absous ; s’il avoue qu’il l’est, vous le condamnez. Ceci n’est pas juste, car il y a de bons et de mauvais chrétiens, comme il y a de bons et de mauvais philosophes. C’est en examinant la vie des uns et des autres que vous pouvez en porter un jugement légitime.

« Socrate2 s’est élevé contre des superstitions démoniaques qui déshonorent la vraie notion de Dieu, et il a été condamné comme ennemi de Dieu. Ce que le Verbe inspirait à Socrate, chez les Grecs, ce Verbe lui-même, fait homme et appelé Jésus-Christ, l’a révélé à toutes les nations ; il nous a appris à regarder les démons comme des êtres malfaisants.

« De là vient qu’on nous dit *athées*3*.* Nous le sommes réellement s’il s’agit de diviniser des démons ; mais nous ne le sommes pas s’il s’agit de l’Etre, auteur de toute vérité, de tout bien.

« On nous dit4 : Il y a des chrétiens qui ont été reconnus coupables. C’est possible ; il y a eu aussi, parmi les païens, des philosophes coupables. S’il en existe parmi les chrétiens, qu’on les condamne ; mais que ce soit comme coupables et non comme chrétiens, car il y a des chrétiens innocents. Quant à ceux qui les ont calomniés, nous ne demandons pas de poursuites

—

1 Justin., I Apolog., § 4.

2 Ibid., § 5.

3 Ibid., § 6.

4 Ibid., § 7.

contre eux ; nous leur laissons leur crime pour toute punition.

« Vous nous reprochez de ne pas avouer nos crimes1 ; nous ne le pouvons, car nous ne savons pas mentir. Pour nos fautes personnelles, nous n’en rendons pas compte à Minos et à Rhadamanthe, comme le veut Platon, mais à Celui qui nous jugera en corps et en âme après la résurrection. Nous n’avons à répondre devant les hommes que de délits sociaux.

« Il est vrai que2 nous n’adressons aucun culte ni aux hommes que l’on transforme en dieux, ni à leurs statues que les artistes façonnent à leur manière. Nous regardons cela comme une injure faite à la véritable divinité, et comme contraire à la raison. Que de déesses sont faites sur le modèle d’esclaves que les artistes n’ont pas respectées ! Et vous voulez que nous adorions de telles statues !

« Nous sommes persuadés3 que Dieu n’a pas besoin des dons des mortels ; car c’est lui qui leur donne tout. La vertu seule est digne de lui et l’honore, car elle seule nous conduit au but pour lequel il nous a créés. Les lois humaines ne pouvaient nous conduire à cette vertu ; voilà pourquoi le Verbe de Dieu est venu nous en donner les moyens.

« Lorsqu’on nous dit que nous attendons un royaume4, vous vous imaginez aussitôt qu’il s’agit d’un royaume terrestre. S’il en était ainsi, nous dissimulerions nos espérances en face des bourreaux ; mais, comme nous aspirons après un royaume spirituel, nous le disons hautement sans nous préoccuper des bourreaux qui nous le procurent plus vite.

« Nous venons au secours de la société5 par nos doctrines ; car si chacun était persuadé qu’il sera puni éternellement pour ses vices, oserait-il s’abandonner à ces vices pendant la vie, qui est si courte ? Au lieu d’être vicieux, chacun voudrait être vertueux pour

—

1 Justin., I Apolog., § 8.

2 Ibid., § 9.

3 Ibid., § 10.

4 Ibid., § 11.

5 Ibid., § 12.

obtenir une récompense, éternelle. Les coupables, dans votre société, commettent le crime parce qu’ils espèrent toujours rester à l’abri de vos poursuites ; s’ils savaient être responsables devant Dieu, qui connaît leurs actes, se rendraient-ils coupables ? En nous poursuivant, vous semblez craindre qu’il n’y ait plus assez de coupables. C’est là une idée de bourreau et non celle d’un homme sage.

« Nous pourrions nous arrêter ici, car vous devez comprendre que nous ne demandons que des choses justes. Mais entrons dans le détail, à cause de l’ignorance où vous êtes de nos doctrines. »

Justin prouve que les chrétiens ne sont pas athées1. Il expose leur doctrine sur Dieu, *triple* en personne : le Père ; Jésus-Christ, le Fils incarné, et le Saint- Esprit; et *un* en essence. Si l’on trouve étrange l’adoration d’un crucifié, il est facile de prouver qu’il est digne d’adoration par la sublimité de sa doctrine divine. Le vénérable apologiste prouve la sublimité de la doctrine chrétienne2. Au point de vue politique3, les chrétiens se soumettent aux charges de l’Etat et prient pour que Dieu accorde aux empereurs toute prospérité, mais surtout la sagesse. La grande objection des païens contre le christianisme était la doctrine de la résurrection des corps. Justin prouve que, sur cette question, le christianisme est supérieur à la philosophie4. Il établit que, dans le paganisme, on trouve les principales doctrines chrétiennes. Il passe en revue l’incarnation, la résurrection et l’ascension de Jésus-Christ, sa divinité5. Mais ce que les poètes ont dit de raisonnable, les prophètes l’ont enseigné d’une manière dont la saine raison est plus satisfaite encore ; il le démontre en rapprochant les deux doctrines chrétienne et païenne6 ; d’où il conclut que les chrétiens ne sont per-

—

1 Justin., I Apolog., §§ 13,14.

2 Ibid., §§ 13,16.

3 Ibid., §§ 17, 18.

4 Ibid., §§ 19, 20.

5 Ibid., §§ 21, 22,23.

6 Ibid., §§ 24, 23, 26, 27, 28, 29.

sécutés que pour enseigner dus doctrines plus raisonnables que celles du paganisme.

De qui les tiennent-ils? De Jésus-Christ. Or, Jésus était Dieu et a enseigné la vérité. L’auteur s’applique à le démontrer1, au moyen des miracles qu’il a opérés et des prophéties accomplies en sa personne.

Des prophéties relatives à la personne et à la doctrine de Jésus-Christ, Justin passe à celles qui se sont accomplies par les Apôtres ; puis il déduit cette conséquence : que les chrétiens, dans leur doctrine, sont en parfaite harmonie avec tout ce que l’humanité a possédé de plus savant et de plus vertueux, tant chez les Grecs que chez les barbares.

Le docte apologiste prouve ensuite que, dans leur culte, les chrétiens ne s’éloignaient pas de la haute doctrine spéculative qu’il avait expliquée. Il en expose ainsi les rites principaux2 :

« Ceux qui croient aux doctrines que nous avons exposées, et qui les regardent comme vraies, et qui promettent de vivre conformément à la morale que nous avons expliquée, prient et jeûnent, et nous prions et jeûnons avec eux, afin que Dieu leur pardonne leurs anciennes fautes. Ensuite ils sont conduits par nous dans un endroit où il y a de l’eau, et ils sont régénérés de la manière dont nous-mêmes l’avons été ; car ils sont lavés dans l’eau, au nom du Père de toutes choses, Dieu le Seigneur; de notre Sauveur Jésus-Christ et du Saint-Esprit ; car le Christ a dit : « Si vous n’êtes pas régénérés, vous n’entrerez pas dans le royaume des cieux3. »

Après avoir exposé la nécessité du baptême pour effacer la tache originelle, Justin continue :

« Nous appelons cette ablution *illumination*4 ; parce que ceux qui apprennent ces choses ont l’intelligence éclairée. »

—

1 Justin., I Apolog., § 30 ad 60.

2 Ibid., § 61.

3 On doit remarquer que ce texte est tiré du quatrième Evangile. Joan., III; 5;

4 Φωτισμός, Justin., § 61.

Justin prouve qu'un tel rite ne peut être coupable aux yeux de la loi, puisque les païens eux-mêmes faisaient usage des ablutions dans leur culte ; et il démontre qu’il est l’accomplissement des prophéties faites aux Juifs1. Puis il ajoute2:

« Lorsque nous avons ainsi lavé celui qui a professé notre foi avec conviction, nous le conduisons à ceux que nous appelons *frères* et dans le lieu où ils sont rassemblés ; là nous prions ensemble, et pour nous-mêmes et pour celui qui a été illuminé, et pour tous les autres frères des autres lieux, afin qu’ayant connu la vérité, nous nous montrions dignes de cette grâce par notre vie pure et l’accomplissement des commandements, et que nous obtenions le salut éternel. Après avoir terminé les prières, nous nous embrassons les uns les autres. Ensuite on apporte à celui qui préside parmi les frères du pain et une coupe de vin mêlé d’eau. Les ayant reçus, il adresse des louanges et glorifications au Père de toutes choses, au nom du Fils et du Saint- Esprit, et il fait longuement l'*Eucharistie,* c’est-à-dire l’action de grâces, sur ces dons que nous avons reçus de lui. Lorsqu’il a terminé les prières et l’Eucharistie, tout le peuple dit à haute voix : *Amen.* C’est un mot hébraïque qui signifie : *Qu’il soit fait ainsi.* Lorsque celui qui préside a terminé les prières, après cette acclamation du peuple, ceux que nous appelons *diacres* distribuent le pain et le vin mêlé d’eau, sur lesquels on a rendu grâces, à tous les assistants, et les portent aux absents.

« Cet aliment est appelé parmi nous Eucharistie3. Personne ne peut y participer à moins qu’il ne croie à la vérité de notre doctrine, qu’il ait été lavé et régénéré par la rémission de ses péchés, et qu’il ne vive conformément aux règles données par le Christ ; car nous ne prenons pas cela comme une nourriture et un breuvage ordinaires ; en effet, de même que par le Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Sauveur s’est incarné et

—

1 Justin., I Apolog., § 62-64.

2 Ibid., § 65.

3 Ibid., § 66.

que sa chair et son sang ont été la cause de notre salut *;* ainsi cette nourriture sur laquelle on a rendu grâces par une prière contenant ses paroles, est, selon notre doctrine, la chair et le sang de ce Jésus incarné, qui s’identifie à notre sang et à notre chair. Les Apôtres, dans leurs Commentaires que l’on appelle *Evangiles*1, nous ont enseigné que Jésus l’avait établi ainsi. »

Les expressions de Justin sont trop explicites, soit sur le baptême, sa nécessité et ses effets ; soit sur la réalité de la chair et du sang de Jésus-Christ, s’identifiant à la chair et au sang du communiant, pour qu’il soit nécessaire de chercher à les expliquer. Les deux grands mystères du christianisme étaient, au second siècle, ce qu’ils sont restés dans l’Eglise orthodoxe jusqu’à nos jours, et ils étaient regardés comme étant de tradition apostolique, à l’époque où les disciples immédiats des Apôtres existaient encore en grand nombre.

Justin donne encore ces renseignements sur les assemblées des fidèles2 :

« Le jour qu’on appelle *Jour du soleil*3, ceux d’entre nous qui habitent soit la ville, soit la campagne, se réunissent dans un même lieu. On lit, aussi longtemps qu’on le peut, les Commentaires des Apôtres et les écrits des Prophètes. Quand le lecteur a fini, celui qui préside engage le peuple à imiter les belles choses qu’on lui a fait connaître. Ensuite nous nous levons tous et nous prions. Quand nous avons fini de prier, on offre, comme je l’ai dit, le pain et le vin mêlé d’eau. Celui qui préside récite, aussi haut qu’il le peut, des prières et des actions de grâces ; puis le peuple s’écrie *Amen!* et les diacres distribuent les choses sur lesquelles on a rendu grâce aux présents et aux absents.»

On reconnaît facilement, dans ces détails, la liturgie

—

1 Saint Jean, le dernier Evangéliste, n’était mort que depuis quarante ans lorsque Justin pariait ainsi. Nous avons vu précédemment qu’il a cité le quatrième évangéliste. Les quatre Evangiles étaient donc acceptés comme authentiques au milieu du second siècle.

2 Justin., I Apolog., § 67.

3 C’est le même qu’on nomme aujourd'hui Dimanche.

telle que l’Eglise orthodoxe la célèbre encore aujourd’hui, y compris ce détail important, que c’est à très- haute voix que celui qui préside récite les prières de l’institution eucharistique1. Justin ajoute qu’après la liturgie on faisait une collecte qui était remise au chef de l’assemblée qui la distribuait aux pauvres.

Après cette exposition du culte chrétien, Justin dit aux empereurs2 : « Si cela vous paraît conforme à la raison et à la vérité, estimez-le ; si vous le considérez comme des bagatelles, méprisez-le ; mais ne condamnez pas à mort, comme ennemis, les hommes inoffensifs qui y croient. » Il cite ensuite à l’empereur la lettre de son prédécesseur Adrien.

Tel est l’admirable ouvrage de Justin, intitulé : *Première apologie.*

Meliton, évêque de Sardis, joignit sa voix à celle de Justin3. « Si, dit-il à Antonin, les persécutions dont nous sommes victimes sont justes, nous n’avons rien à dire ; mais si l'on nous traite avec injustice et si l’on use contre nous de procédés que les barbares eux- mêmes ne connaissent pas, nous avons le droit d’en appeler à votre équité. On nous accuse d’être pour l’empire une cause de décadence, parce que nous attirerions contre lui le courroux céleste. Cependant, jamais l’empire n’a été si prospère que depuis le règne d’Auguste ; et depuis cette époque, deux empereurs seulement, Néron et Dornitien, nous ont déclaré la guerre. Les autres empereurs se sont déclarés pour nous, entre autres Adrien ton père, dans ses lettres écrites à Fundanus, proconsul d’Asie ; aux Larissiens, aux Thessaloniciens, aux Athéniens, à tous les Grecs. Toi, dont la réputation de sagesse est si grande, nous ne pouvons croire que tu ne nous traites pas avec humanité. »

Il y a tout lieu de croire que ces éloquents plaidoyers

—

1 Dans l’Eglise romaine, et dans les autres Eglises occidentales, ces prières sont toujours dites à voix busse. L’Eglise orthodoxe est restée fidèle aux usages apostoliques, même quant aux détails du culte.

2 Justin., I Apolog., § 68.

3 Ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. IV: 26.

en faveur des chrétiens frappèrent Antonin, car il publia, vers le même temps, la lettre suivante1 :

« L’empereur Antoninus, Pieux, souverain Pontife, etc., etc., à 1a Commune d’Asie, salut :

« Je pense que les dieux pourront bien aviser eux-mêmes à ce que de tels hommes ne puissent rester cachés, car ils désirent encore plus que vous sans doute punir ceux qui refusent de les adorer. Vous les tourmentez, vous les accusez d’impiété, et par là vous les affermissez dans leur résolution. Il leur paraît plus avantageux de souffrir la mort pour leur Dieu que de conserver la vie. Ils remportent la victoire sur vous lorsqu’ils préfèrent mourir plutôt que d’obéir à ce que vous demandez d’eux. Vous parlez des tremblements de terre qui sont arrivés ou qui vous menacent ; à ce sujet, vous feriez bien de vous comparer à eux, vous qui perdez si facilement courage ; car ils montrent, en ces circonstances, plus de confiance en Dieu, tandis que vous, lorsque ces malheurs arrivent, vous semblez ne pas connaître les dieux, vous négligez les temples, et vous n’avez aucun souci du culte de Dieu. Et parce que les chrétiens l’adorent, vous leur portez envie et vous les poursuivez jusqu’à la mort ! Plusieurs gouverneurs de provinces ont écrit au sujet de ces hommes à mon divin père. Il leur a répondu qu’il ne fallait exercer contre eux aucune poursuite s’ils n’étaient pas convaincus d’être ennemis de l’Empire romain. On m’a aussi envoyé beaucoup de lettres à ce sujet, et j’ai répondu comme l’avait fait mon père. Si quelqu’un est poursuivi comme chrétien, qu’il soit renvoyé absous alors même qu’il serait certain qu’il l’est en effet, et que l’accusateur soit puni conformément aux lois. »

Il est probable que les représentants de l’Asie, réunis à Ephèse, avaient adressé une requête à Antonin au sujet des chrétiens. La réponse de l’empereur dut modérer leur zèle.

Cette politique était certainement aussi juste que

—

1 Justin., Ad fin. Apolog., I; — Et ap. Euseb., Hist. Eccl. lib. IV; 13.

raisonnable. Le successeur d’Antonin, un philosophe pourtant, Marc-Aurèle, lui préféra celle de Trajan. Il partagea le trône avec Lucius Verus (ann. 161). Marc-Aurèle appartenait, comme philosophe ; à la secte des stoïciens ; il prétendait descendre de Numa et affectait de lui ressembler comme observateur exact de l’ancien culte. La tolérance n’était pas la vertu des stoïciens, qui se flattaient d’être inflexibles dans leurs opinions et condamnaient avec orgueil et pédantisme toutes les idées qu’ils ne partageaient pas. Pour Marc- Aurèle, le christianisme était une religion nouvelle ; elle était opposée au culte dont il était, en sa qualité d’empereur, le souverain pontife. A ce double titre, il la condamnait. Comme stoïcien, il méprisait les chrétiens, et il ne voyait en eux que des *hommes obstinés*1*.* Il ne donna pas de nouvel édit de persécution, mais il laissa toute liberté au fanatisme, et l’on put accuser les chrétiens comme tels sans que les délateurs eussent à redouter les peines légales dont Adrien et Antonin les avaient menacés.

Un philosophe athénien, Athenagore, prit alors la défense des chrétiens.

Athenagore s’adressa à Marc-Aurèle et à Lucius Verus, moins comme empereurs que comme philosophes2.

« Tous les peuples, dit-il., adorent la divinité à leur manière3 ; vous leur laissez leur liberté, tandis que nous, nous sommes persécutés ; notre nom seul équivaut à un crime. Sous votre règne, chacun s’applaudit de votre justice; nous seuls, sujets fidèles, nous sommes exposés aux vexations et aux violences, et l’on nous impute, sur des délations injustes, des crimes auxquels nous ne pensons même pas et que commettent ceux qui nous dénoncent.

« Si l’on peut nous convaincre de quelque crime4,

—

1 Marc. Aurel., Sent., lib. XI; § 3.

2 Athenag., Legat. Pro Christ. Αύτοχράτοpus... τôde μίγιστον, φιλοσόφου.

3 Ibid., § 11 Nous analysons seulement l’œuvre, en donnant la substance des raisonnements.

4 Ibid., § 2.

que l’on nous punisse, nous y consentons volontiers ; mais si notre nom seul nous est reproché, vous devez, en princes justes et éclairés, nous couvrir de la loi. Aucun coupable n’est puni qu’après un jugement qui l’a convaincu de son crime ; pour nous, il suffît que nous portions le nom de chrétiens pour que l'on nous condamne. Un nom ne peut être en soi ni bon ni mauvais ; il faut savoir s’il couvre ou non un crime. On n’a encore pu trouver de coupable parmi nous, si ce n’est ceux qui ont pris notre nom hypocritement1. Que l’on examine donc notre vie et que l’on ne nous punisse que si nous sommes coupables.

« On nous reproche trois crimes2 : l’athéisme, les festins de Thyeste et les incestes d’OEdipe. Si nous en sommes coupables, ne nous épargnez pas ; nous sommes une race pire que celle des animaux sauvages ; détruisez-nous avec nos femmes et nos enfants. Mais si ces imputations sont calomnieuses, punissez ceux qui nous accusent.

« Les chrétiens3 ne sont pas athées, car ils croient en Dieu, créateur de tous les êtres. Beaucoup d’autres avant nous n’ont admis qu’un Dieu, parmi les poètes comme parmi les philosophes. Il n’y a de différence entre leur doctrine et la nôtre qu’en ce que la nôtre est supérieure. Le polythéisme est rempli d’inconséquences, tandis que la doctrine chrétienne sur la Trinité est remplie d’une haute philosophie.

« La morale des chrétiens4 ne peut laisser planer sur eux aucun soupçon des immoralités qu’on leur impute ; et cette morale seule les venge du crime d’athéisme.

« Il est vrai5 qu’ils n’immolent pas à Dieu des vic-

—

1 Athénagore fait sans doute allusion ici au philosophe Pérégrin, qui était parvenu à tromper les chrétiens d’Orient et à s’enrichir de leurs aumônes, après avoir commis plusieurs crimes, On découvrit son hypocrisie. Abandonné des chrétiens, Pérégrin se rendit à Athènes et se déclara adepte de l’école des cyniques. Il se fît brûler afin de faire parler de lui. Lucien a fait un livre pour se moquer de Pérégrin et du christianisme, dont il avait la plus fausse idée.

2 Athenag., § 3.

3 Ibid., §§ 4, 3, 6, 7, S, 9, 10.

4 Ibid., §§ 11, 12.

5 Ibid., §§ 13, 14.

times ; mais cela ne prouve pas que nous sommes athées. Nous ne croyons pas que Dieu aime le sang ; il n’a pas créé les animaux pour qu’on lui offre leur sang ; il préfère un culte spirituel et raisonnable. Ceux qui nous accusent adorent-ils Dieu de la même manière? Non ; chaque ville a son culte de prédilection. Pourquoi n’aurions-nous pas le nôtre ? Pourquoi nous appelle- t-on athées, parce que nous adorons Dieu à notre manière ?

« Nous séparons Dieu de la matière1 ; nous n’adorons ni le monde, ni les êtres qui le composent. Les noms que l’on donne aux dieux et les statues qu’on leur élève ; tout cela est de date récente. On connaît l’origine de tous ces dieux que les païens adorent. Les fictions des poètes s’accordent en cela avec les observations des philosophes, et il faut bien convenir que les uns et les autres attribuent aux dieux des vices qu’il ne faudrait pas imiter. À nos yeux, tous ces dieux sont des démons, et Thalès et Platon pensent comme nous sur ce point.

« Nous admettons comme eux cette doctrine des démons2 ; ce sont eux qui entraînent les hommes à l’idolâtrie, et qui, par leurs artifices, ont transformé de simples mortels en dieux. Les poètes et les historiens nous attestent l’origine de ces hommes divinisés, que leurs actions coupables rendent indignes de tout honneur.

« Quant aux deux autres crimes qui nous sont imputés3, ils n’ont pas plus de réalité que ceux dont les plus grands philosophes comme Pythagore, Héraclite, Démocrite et Socrate ont été victimes. La supériorité de ces hommes leur avait fait des envieux. Il en est de même des chrétiens ; leurs mœurs et leurs doctrines répondent à ces calomnies. Seulement ce qui nous étonne, c’est qu’on nous reproche comme des crimes, des actions dont les fausses divinités se sont rendues coupables. Peut-on croire à l’immoralité contre nature,

—

1 Athenag., §§ 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23,

2 Ibid., §§ 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30,

3 Ibid., §§ 31, 32, 33.

d'hommes qui professent cette doctrine : qu’ils ne doivent pas regarder une femme avec un désir coupable? qui enseignent que le mariage doit être chaste ; qui ne se marient pas pour être plus purs, ou qui no se marient qu’une fois? On trouve parmi nous beaucoup d’hommes et de femmes qui vieillissent dans le célibat, dans l’espérance d’être ainsi plus unis à Dieu1.

« Il suffit2 de, comparer les chrétiens avec leurs accusateurs pour être convaincu que leurs mœurs sont fort supérieures. Bien loin de commettre un meurtre injuste, ils ne veulent même pas en commettre un qui serait juste. Qui pourrait penser que nous mangeons de la chair humaine, comme Thyeste, lorsqu’on sait que nous croyons à la résurrection des corps ? voudrions-nous être les tombeaux de ceux qui ressusciteront un jour? »

Ce qui donnait lieu à cette accusation dirigée contre les chrétiens, c’est qu’ils croyaient manger le corps et le sang de Jésus-Christ dans l’Eucharistie. Les païens qui avaient une idée erronée du grand mystère chrétien, cm concluaient que les fidèles, clans leurs assemblées, mangeaient de la chair humaine.

Athénagore termine son éloquente et savante apologie en implorant la justice des empereurs.

Apollinaire venait de succéder à Papias sur le siège de Hiérapolis. Il éleva aussi la voix en faveur des chrétiens clans un discours qu’il adressa à l'empereur3. Justin reprit la plume pour plaider auprès du Sénat romain la cause de ses frères. Il expose ainsi lui-même les faits qui donnèrent lieu à sa seconde apologie4.

Une certaine femme vivait avec un mari immoral, et elle était immorale elle-même. Devenue chrétienne, elle se corrigea et chercha à corriger son mari en lui

—

1 Le célibat observé avec pureté et dans des vues religieuses était donc en usage dans l’Eglise apostolique ; mais il était libre. Le § 33 de l’Apologie d’Athénagore doit être aussi remarqué au sujet du mariage. Les secondes noces n’étaient pas en usage chez les premiers chrétiens. On ne les condamnait pas, cependant, comme on le verra plus tard.

2 Ibid., §§ 34, 35, 36, 38

3 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 27.

4 Justin., II Apolog., § 2; — Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 17

exposant la doctrine chrétienne sur les peines éternelles dont seraient punis ceux qui s’abandonnaient à leurs passions brutales. Celui-ci, continuant ses débauches, s’aliéna l’esprit de sa femme qui voulut se séparer d’un homme assez vicieux pour ne pas respecter les règles mêmes de la nature. Se rendant au conseil des fidèles qui l’engageaient à patienter encore, elle voulut bien ajourner sa résolution. Sur ces entrefaites, le mari fit un voyage à Alexandrie, et se livra, dans cette ville, à la débauche la plus effrénée. Sa femme pensa qu’elle se rendrait complice de ses vices si elle restait unie à un tel homme, et elle demanda le divorce conformément à la loi. Le mari, pour se venger, l’accusa d’être chrétienne. Elle présenta une requête pour qu’il lui fût permis de régler ses affaires domestiques avant de répondre à l’accusation, ce qui lui fut accordé.

Les poursuites furent ainsi interrompues. Alors le mari s’en prit à Ptolémée, qui avait enseigné la sainte doctrine à sa femme et le dénonça comme chrétien à Urbicius, alors préfet de Rome. Celui-ci donna ordre au centurion chargé d’arrêter Ptolémée de lui demander seulement s’il était chrétien, et, sur sa réponse affirmative, de le jeter en prison. Après une détention longue et douloureuse, Ptolémée confessa sa foi avec constance et fut condamné à mort. Un chrétien, nommé Lucius, outré d’une pareille injustice, éleva la voix et dit au préfet : « Pourquoi condamnes-tu un homme qui n’a commis ni adultère, ni homicide, ni vol ; que tu n’as convaincu d’aucun crime ; et seulement parce qu’il est chrétien? Crois-moi, Urbicius, un tel jugement n’est conforme ni aux maximes du pieux empereur, ni du philosophe son fils, ni du sacré Sénat. » Urbicius se contenta de répondre : « Il paraît que tu fais aussi partie de cette religion ? » Lucius l’avoua, et il fut aussi conduit au supplice. « Je te remercie beaucoup, reprit Lucius ; non-seulement tu me délivres ainsi de mauvais maîtres, mais tu me fais aller à Dieu, Père et Roi plein de bonté. » Un troisième survint qui protesta contre une telle injustice et qui fut aussi condamné.

C’est avec ce féroce sans-gêne que des magistrats

envoyaient les chrétiens à la mort. Ce qui se faisait à Rome, on l’imitait en province. C’est ainsi que, sous le règne du philosophe Marc-Aurèle, et sans qu’aucun édit de persécution fût publié, l’empire entier fut rougi du sang chrétien.

Justin flétrit avec énergie les délateurs des chrétiens. Comme Athénagore, il répond au reproche d’athéisme et aux accusations de débauches et de festins de chair humaine1. Ces calomnies étaient surtout répandues par un nommé Crescent2, qui déclamait en public et ameutait la foule ignorante et fanatique contre les chrétiens. Justin l’avait confondu publiquement. Crescent lui en gardait rancune et le philosophe chrétien disait hautement dans son apologie qu’il s’attendait bien à être dénoncé et poursuivi par lui.

C’est ce qui arriva en effet.

Pour répondre aux infamies dont on chargeait les chrétiens, Justin en appelle à leur courage pour supporter la mort3. « Peut-on comprendre, s’écrie-t-il, que des gens adonnés aux voluptés méprisent ainsi leur corps et le livrent si facilement à la mort ? Ne voyez-vous pas, dit-il aux païens, qu’en nous reprochant des amours impures et des festins atroces, vous faites le procès à vos propres dieux, à Saturne, à Jupiter ? Nous ne commettons pas de tels crimes, et il n’est rien d’élevé dans les doctrines des philosophes que nous ne puissions revendiquer comme nôtre, et notre doctrine est plus élevée encore, parce qu’elle nous vient du Verbe de Dieu lui-même. Comparez-la avec les doctrines infâmes auxquelles vous laissez toute liberté, et jugez-la. »

Mais la raison ne pouvait rien contre le fanatisme. Les magistrats savaient que l’empereur avait abandonné la ligne de conduite d’Adrien et d’Antonin, et ils ne craignaient pas de considérer le titre seul 'de chrétien comme un crime digne de mort.

—

1 Justin., II Apolog., §§ 4, 5, 6, 7, 8, 9,10, 11.

2 Ibid., §§ 3, 11.

3 Ibid., §§ 12, 13,14.

On a vu avec quelle énergie les apologistes se sont élevés contre cette injustice.

Mais ce n’était pas seulement contre l'Etat que les chrétiens avaient à lutter. La philosophie s'attaquait à leur doctrine. La résurrection des morts surtout était un dogme contre lequel les philosophes élevaient le plus d’objections. On sait combien saint Paul avait rencontré d’opposition sur ce point dans l’aréopage d’Athènes. Les philosophes, qui étaient toujours nombreux dans cette ville, continuaient à attaquer ce dogme chrétien. Mais un d’entre eux, Athénagore, dont nous avons analysé plus haut l’apologie, prit hardiment la défense de la doctrine chrétienne, et s’attacha à réfuter toutes les objections dont retentissaient les écoles.

Il s’attache, dans le premier livre, à réfuter ces objections, et, dans le second, il prouve sa thèse de la résurrection des morts1.

Les objections des philosophes athéniens étaient semblables à celles que font encore aujourd’hui les déistes et se résument ainsi : Après la. mort, les corps sont anéantis, soit parce que des animaux les dévorent, soit parce que tombés en poussière, ils passent, d’une manière ou d’une autre, en d’autres êtres d’une nature quelconque, et qu’ainsi leur substance se trouve absolument détruite. Un ne peut donc admettre qu’ils ne reviennent jamais à leur ancien *être.*

La réponse d’Athénagore peut être ainsi résumée : Malgré le changement qui s’opère dans le corps humain et l’identification d’une partie plus ou moins grande de ses parties avec d’autres êtres, il reste toujours assez d’éléments qui le représentent pour que Dieu puisse le former de nouveau dans son identité, en vertu de sa puissance infinie. Les éléments des corps humains subsistent, car rien ne se perd dans la nature. Si quelques- uns de ces éléments sont passés en des corps humains qui doivent eux-mêmes ressusciter, il en est d’autres qui se retrouvent dans des êtres non appelés à la résurrection, et ces éléments suffisent pour la seconde

—

1 Athenag., De resurrect. mort., §§ 1 ad 11

formation des corps, lorsque Dieu les appellera à une nouvelle vie.

Comme les philosophes ajoutaient que Dieu ne voudra pas faire une pareille œuvre ; Athénagore soutient qu’il n’y a rien, dans la résurrection, qui ne soit bon et digne de Dieu.

Après avoir réfuté les objections, le philosophe chrétien établit sa thèse sur ces arguments1 :

L’homme n’a été créé que pour contempler Dieu ; il ne peut donc périr, autrement le but de sa création ne serait pas atteint.

L’âme seule n’est pas appelée à cette contemplation de Dieu, car c’est l'*homme* qui a été créé dans ce but ; or, l’homme n’est pas *âme* seulement, il est âme et corps, et le corps est aussi nécessaire que l’âme pour former l’être humain. L’âme est indestructible et immortelle ; le corps, séparé d’elle, se décompose, mais il devra être recomposé pour que l’homme, reconstitué dans sa nature, obtienne le but de sa création. La mort n’est qu’une mutation dans l’existence, la résurrection en sera une autre et définitive.

Dieu n’a pu créer l’homme sans lui imposer une certaine responsabilité pour ses actes ; sans que finalement il l’en punisse ou l’en rémunère. Or, ce n’est pas assez que l’âme soit punie et récompensée ; le corps, partie intégrante de l’être humain, participe à tous les actes et doit avoir le même sort que l’âme, autrement ce serait seulement une partie de l’homme, et non pas l’homme lui-même qui porterait la responsabilité des actes de l’être humain.

Peut-on nier le but de la création tel qu’il a été indiqué? Non, car alors pourquoi l’homme aurait-il été créé? Serait-ce pour l’indifférence? pour la volupté? pour l’anéantissement ? Une telle création serait indigne de Dieu. Dès qu’il a eu un autre motif dans son œuvre créatrice, la résurrection des corps est *nécessaire.*

—

1 Athenag., §§ 12 ad 25.

Tel est le résumé de l’ouvrage d’Athénagore, œuvre d’une philosophie, élevée et digne d'un disciple de Platon perfectionné par la doctrine chrétienne.

Un grand évêque, Théophile d’Antioche, entra, comme Athénagore, en lice contre la philosophie païenne par ses livres à Autoloukos1. Ce personnage (soit fictif, soit réel) s’attaquait surtout au christianisme par des plaisanteries qu’il croyait spirituelles. C’était un phraseur élégant2 qui ne s’occupait pas de savoir si sou style brillant ne servait pas de manteau à l’erreur. C’était un artiste, grand admirateur de ses dieux de métal, de pierre ou de bois, coulés, taillés, sculptés, et qui ne pouvait comprendre les chrétiens qui se contentaient d’un Dieu spirituel et invisible.

« Montrez-moi donc votre Dieu, disait-il3. —Montre- moi que tu es un homme, lui répond Théophile, et je te montrerai mon Dieu. Fais voir que ton âme a des yeux pour voir et des oreilles pour comprendre. Par les yeux et les oreilles du corps tu vois les choses matérielles et tu entends les sons : par ceux de l’âme tu vois et entends les choses spirituelles. Il y a, dans la nature extérieure, des sourds et des aveugles ; il en est de même dans la nature spirituelle. Tu ne pourras voir Dieu que si l’œil de ton âme est sain ; l’est-il ? n’est-il pas aveuglé par tes mauvaises actions ? Jette un regard sur toi-même et vois si ta vie n’est pas livrée à l’immoralité, tu sauras alors pourquoi tu ne vois pas Dieu. »

Le docte évêque part de là pour exposer la nature et les attributs de la divinité4. Dieu est spirituel et nous ne le verrons en lui-même qu’après la résurrection ; car il est absurde de refuser de croire à cette résurrection.

Il oppose ensuite la notion païenne de la divinité à la notion chrétienne5.

Autoloukos se moquait du chrétien parce que, pour lui donner ce titre, on l’avait oint avec de l’huile. Cette

—

1 Theoph., Episcop. Antioch. ad Autolycum libri tres.

2 Ibid., lib. I; § 1.

3 Ibid., § 2.

4 Ibid., §§ 3. 4, 5, 6, 7, 8.

5 Ibid., §§ 9, 10.

objection ridicule est devenue pour nous un témoignage en faveur de l'onction donnée aux nouveaux baptisés1. « Tu ne sais ce que tu dis, répond Théophile à son adversaire, lorsque tu te moques de mon titre de chrétien. L’onction est une chose douce et utile, et je ne vois pas ce qui peut prêter à rire en ceci. N’est-il pas nécessaire d’oindre le navire pour qu’il soit utile et ne submerge pas ? N’a-t-on pas soin d’oindre les tours, les maisons, pour qu’elles soient commodes et élégantes ? L’enfant qui vient de naître, le lutteur avant d’entrer dans l’arène ne sont-ils pas oints d’huile ? Quelle œuvre d’art ne subit pas une certaine onction ? L’air, la terre et tous les êtres ne reçoivent-ils pas comme une onction de la lumière et de la vie ? Et toi, tu ne veux pas que nous recevions l’onction avec une huile divine ? Car il faut que tu saches que c’est avec cette huile divine que l’on nous rend dignes du nom de chrétien. »

Autoloukos ne voulait croire à la résurrection qu’à la condition qu’on lui montrerait un homme ressuscité2. « Cependant, lui répond Théophile, tu n’as pas vu Hercule, et tu crois qu’il a été brûlé et qu’il vit. Ne crois- tu pas qu’Esculape soit vivant, et cependant tu crois qu’il est mort frappé de la foudre ? Quand je te montrerais un homme ressuscité, tu ne croirais pas davantage, car les arguments qui peuvent te convaincre sont assez forts, et tu n’en fais aucun usage. Je n’y croyais pas plus que toi ; aujourd’hui, j’y crois après mûre réflexion. Fais comme moi, réfléchis, lis les Ecritures avec un cœur pur, et tu croiras. »

On voit, par ces paroles, que Théophile avait passé, soit du paganisme, soit de la secte saducéenne, dans l’Eglise.

Autoloukos avait été frappé de cette première conférence avec le docte évêque. Il se rendit à la seconde avec des intentions plus sérieuses. Théophile y attaqua

—

1 Celte onction ou confirmation est encore donnée aux nouveaux baptisés dans l’Eglise orthodoxe.

2 Theoph., §§ 13, 14.

directement la notion païenne de la divinité1, et ce fut à son tour de plaisanter sur la valeur plus ou moins grande des dieux lorsqu’ils étaient mis en vente ; sur leur infécondité actuelle, lorsqu’ils étaient si féconds autrefois. Après avoir couvert de ridicule les idées populaires, il démontra que les philosophes n’étaient pas plus raisonnables que les peuples en parlant de Dieu2. Il leur opposa ensuite la notion de Dieu telle qu’elle résulte des Ecritures3 et s’attacha surtout à l’idée de Dieu comme créateur du monde.

Les Grecs, ajoute-t-il4, ont emprunté plusieurs choses à l’Ecriture, et surtout à la Genèse, mais ils les ont corrompues. Le docte évêque oppose aux rêves des Grecs les vraies doctrines sur la création du monde, de l’homme en particulier ; sur l’état heureux dans lequel il fut créé et sur sa chute5.

Théophile s’arrête, dans les récits de la Genèse, à la dispersion des peuples et à l’origine de la diversité des langues. Puis il expose la morale chrétienne d’après la sainte Ecriture6, et fait voir que ses préceptes sont en harmonie avec les oracles sibyllins dans lesquels il aperçoit un écho des doctrines primitives communes à l’humanité. Il retrouve dans les poètes des réminiscences de ces doctrines. Par eux on peut donc remonter à la vérité et démontrer que la révélation primitive est conservée dans sa pureté par les chrétiens.

Àutoloukos n’était pas encore convaincu. Théophile lui adressa son troisième livre sous forme de lettre7. On était toujours préoccupé des accusations atroces que l’on répandait contre les chrétiens, des incestes et des festins de chair humaine qu’on leur reprochait. Théophile prouve que ce sont les philosophes les plus célè-

—

1 Theoph., lib. II; §§ 1, 2, 3.

2 Ibid., §§ 4, 5, 6, 7, 8.

3 Ibid., §§ 9, 10,11.

4 Ibid., §§ 12 ad 35.

5 Nous ferons remarquer que Théophile, en parlant des fleuves du Paradis terrestre, dit que le Géon arrose l'Ethiopie et pénètre en Egypte sous le nom de Nil. Quant au Tigre ou l'Euphrate, dit-il, ils sont près d’ici (c’est-à-dire d'Antioche).

6 Theoph., §§ 35, 36, 37, 38.

7 Ibid., III; §§ 1 ad 8

bres du paganisme qui ont enseigné que ces crimes étaient des actions licites. II met à nu l’affreuse morale enseignée par ceux que le paganisme exaltait comme des génies, et prouve que les dieux eux-mêmes donnaient l'exemple de ces crimes.

Aux vices du paganisme, Théophile oppose les vertus chrétiennes1. « Comment, ajoute-t-il2, reprocher des crimes infâmes à des hommes qui admettent une telle morale ? » Il revient ensuite aux origines de l’histoire pour compléter ce qu’il avait dit dans le second livre, et il établit, avec beaucoup d’érudition, que l’histoire du monde, d’après les données chrétiennes, est incomparablement plus certaine que celle que l’on tire des traditions païennes3.

Ce bel ouvrage fait le plus grand honneur à l’Eglise primitive. On ne sait malheureusement rien de l'auteur, sinon qu’il fut le sixième évêque d’Antioche depuis les Apôtres4, et qu’il écrivit beaucoup d’ouvrages pour la défense de la foi contre les païens et contre les hépatiques. Il réfuta les hérésies d’Hémogène et de Marcion. Eusèbe remarque que, dans le livre écrit contre le premier de ces hérétiques, Théophile appelle en témoignage l’Apocalypse de saint Jean5. Le saint évêque d’Antioche avait un zèle très-ardent contre les hérétiques, qu’il regardait comme des *bêtes féroces* cherchant à dévorer les brebis du Seigneur. Son prédécesseur, Ignace, leur donnait le même titre. Théophile les attaquait, non-seulement par ses livres, mais en des conférences publiques, et il ne leur permettait pas de semer l’ivraie dans le bon grain de la doctrine apostolique.

—

1 Theoph., III; §§ 9 ad 14.

2 Ibid., § 15.

3 Ibid., §§ 16 ad 30.

4 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 24.

5 Nous avons vu plus haut que Méliton, évêque, de Sardis, avait fait, un ouvrage sur ce même livre. Le dernier en date des livres du Nouveau Testament était connu dans l’Eglise très-peu de temps après la mort de saint Jean l’Evangéliste. Nous ferons l'histoire du canon des Livres saints à l’époque de sa formation. Au deuxième siècle, ce canon n’existait pas. Seulement, les Eglises particulières conservaient pieusement les écrits apostoliques qu’elles possédaient.

Apollinaire, successeur de Papias sur le siège d’Hiérapolis1, entra aussi en lice contre la philosophie par deux écrits, l’un intitulé : *Contre les gentils* ; l’autre : *De la vérité*2*.* Il défendit également la saine doctrine contre la secte des cataphryges3.

Au nombre des adversaires de la philosophie païenne, il faut nommer encore Tatien, un des plus savants hommes du second siècle, disciple de Justin. Son livre *Contre les gentils* eut un grand succès et lui attira l’admiration4. Un Syrien, Bardesanes5, attaqua principalement une des doctrines païennes les plus importantes, celle du *Destin.* Malheureusement Tatien et Bardesanes ne restèrent pas orthodoxes, comme nous le verrons plus bas ; mais les erreurs de détail qu’ils enseignèrent ne les empêchèrent pas de défendre avec énergie et science le christianisme contre la philosophie païenne.

Hermias qui, comme Justin, Aristide et Athénagore, portait le titre de philosophe, tout en étant chrétien, retourna contre ses confrères en philosophie l’arme du ridicule dont ils voulaient se servir contre le christianisme. Il publia un livre intitulé *Ironie*6, et dans lequel il s’appliqua à opposer les philosophes les uns aux autres sur les questions les plus importantes, comme l’essence de l’âme, le souverain bien, l’immortalité, la métempsycose, le principe des êtres, le vrai et le faux, le monde. Nous ne pensons pas que l’ouvrage tel qu’il est arrivé jusqu’à nous, soit complet ; mais ce qui en reste est spirituel et intéressant.

Les chrétiens soutinrent, comme on voit, avec courage, la lutte que la philosophie avait engagée contre

—

1 Il ne faut pas le confondre avec des écrivains postérieurs qui portèrent le même nom.

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 27.

3 Nous exposerons, dans le chapitre suivant, les systèmes hérétiques ; et nous mentionnerons les écrivains qui les ont réfutés.

4 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 29.

5 Ibid., 30.

6 Herm., philosoph. Διχαυραί; (Irrisio). On cite un Hermias qui vécut au second siècle et qui ne fut pas orthodoxe sur tous les points. Il nous semble que c'est l’auteur de l'Ironie, dans lequel il est facile de reconnaître un écrivain du second siècle ; un collègue, sinon un disciple de Tatien.

eux. Justin nous apparaît comme le chef de cette école de philosophie chrétienne qui sut faire servir la science et l’éloquence au triomphe de la foi. Il avait lui-même ouvert la voie, aussitôt après sa conversion, par ses livres intitulés : *Exhortation aux Grecs* et *De la Monarchie*, c’est-à-dire d’un *principe unique*1. D’autres philosophes chrétiens le suivirent et se servirent, au profit de la doctrine chrétienne, de leurs connaissances sur les systèmes philosophiques des diverses écoles.

Parmi les philosophes païens qui attaquèrent le christianisme, le plus sérieux était un Epicurien nommé Celse. Il publia, sous le règne d’Adrien, son ouvrage intitulé *Discours de vérité*2*.* Il reprochait aux Juifs d’avoir abandonné la loi mosaïque, et aux chrétiens d’être divisés en plusieurs sectes ; puis il attaquait en détail la doctrine chrétienne. On peut croire que les ouvrages de Meliton et d’Apollinaire, intitulés *De la Vérité*, étaient opposés à ces prétendus *Discours de vérité.*

Celse affectait surtout de mépriser le christianisme. Ce n’était pas, à ses yeux, une religion civilisée ; elle venait des barbares. Aussi, ajoutait-il, voyez les infamies qui se commettent chez les chrétiens ? Et il se rendait l’écho des accusations populaires. Athénagore avait sans doute en vue l’ouvrage de Celse lorsqu’il réfutait si énergiquement ces accusations calomnieuses.

On peut bien aussi considérer Lucien comme un philosophe ennemi du christianisme, puisque dans son *Pérégrin* il insulte grossièrement Jésus-Christ et sa doctrine3. Mais, à vrai dire, Lucien n’était pas plus ennemi du christianisme que de la philosophie et du

—

1 Vid. Justin., Op. Edit. Bened. de Maran. — Nous ne citons pas maintenant l’ouvrage le plus important de Justin, intitulé Dialogue avec le Juif Tryphon, parce que nous l'analyserons au commencement du chapitre suivant, où nous traiterons des hérésies.

2 On ne possède de cet ouvrage que les extraits qu’en a donnés Origène dans la réfutation qu’il en a faite. Nous parlerons en son lieu de l’ouvrage d’Origène.

3 Ce livre est dirigé contre Pérégrin, faux chrétien dont nous avons parlé plus haut.

paganisme. C’était un sceptique, se moquant de tout, excepté d’Epicure et de son impure doctrine1.

Mais ni Celse, ni Crescent, l’adversaire de Justin, ni Lucien ne pouvaient pas plus entraver les progrès du christianisme par leurs calomnies que par leurs raisonnements. Ils le comprenaient ; aussi les philosophes appellent-ils les violences et les persécutions de l’Etat contre leurs adversaires. C’est ainsi que Crescent, vaincu, confondu par Justin, dénonça son adversaire comme chrétien et intrigua contre lui jusqu’au jour où il le vit donner son sang pour la foi.

Quelques récits authentiques des atroces violences exercées contre les chrétiens donneront une idée de la tolérance philosophique de Marc-Aurèle et des philosophes ses amis.

Justin, dénoncé par le philosophe Crescent, comparut devant le préfet de Rome, Rusticus, avec plusieurs autres chrétiens nommés Carito, Evelpistis, Hiérax, Péo, Liberianus. Parmi eux était une femme nommée Caritina2. « Obéissez, leur dit Rusticus, à la volonté des dieux et aux ordres de l’empereur. » Justin répondit : « On n’a rien à reprocher à un homme qui obéit aux ordres de notre Sauveur Jésus-Christ, et on ne peut le condamner. — Quelle est la science que tu cultives? reprit Rusticus, et quelle est ta profession? — Je me suis efforcé, dit Justin, de connaître toutes les philosophies et de me rendre habile dans toutes les sciences. Après avoir cherché la vérité de toutes parts, je me suis attaché à la philosophie des chrétiens, sans me préoccuper de savoir si elle plaît ou déplaît à ceux qu’aveuglent leurs préjugés. — Quoi! misérable, s’écria Rusticus, tu suis cette doctrine? — Oui, répondit Justin, et j’en suis heureux, car elle est vraie. —

—

1 On trouve, parmi les œuvres de Lucien, un ouvrage intitulé Philopatris. L'auteur se donne comme chrétien et dit avoir été baptisé par saint Paul. S'il en est ainsi, l’ouvrage ne peut être de Lucien, qui est né au plus tôt l’an 120 de l’ère chrétienne. Quelques écrivains ont prétendu, d'après le Philopatris, que Lucien était chrétien. Il est évident : 1° que ce livre n'est pas de Lucien ; 2° que Lucien était hostile au christianisme, comme on le voit par

son Pêrégrin.

2 Act. S, Just., ap. D. Ruinart, Acte sincera Martyr.

Qu’est-ce que cette vérité? dit Rusticus. — Cette vérité, répondit Justin, consiste à croire en un seul Dieu créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et à confesser Notre-Seigneur Jésus-Christ Fils de Dieu, annoncé avant sa venue par les prophètes, et qui reviendra pour juger tous les hommes. Il est le Sauveur, le Maître et le Chef de tous ses vrais disciples. Je ne saurais parler dignement de sa divinité et de sa grandeur infinie. Mon esprit n’est pas assez élevé pour cela. Les prophètes seuls, qui ont annoncé sa venue, ont pu le faire. — Où s’assemblent les chrétiens ? reprit le préfet. — Chacun s’assemble, répondit Justin, où il veut et où il peut. Pensez-vous que nous ayons l’habitude de nous réunir au même lieu ? Le Dieu des chrétiens n’est pas renfermé dans un lieu. Comme il est invisible et qu’il est partout, les chrétiens l’adorent en tous lieux et lui rendent partout honneur et gloire. — Je veux savoir au moins où toi tu tiens ton école, dit le préfet. — Jusqu’à présent, répondit Justin, j’ai habité aux Bains de Timothée, près de la maison Martius. Je suis à Rome, pour la seconde fois, et je ne connais pas d’autre lieu de réunion. Si quelqu’un a voulu m’y venir trouver, je lui ai fait connaître les vérités que j’avais apprises moi-mêmel. — Ainsi, reprit Rusticus, tu es chrétien ? » Justin répondit avec assurance : « Oui, je suis chrétien. »

Ses disciples confessèrent la foi avec une égale énergie.

S’adressant de nouveau à Justin, Rusticus lui dit : « Toi qui passes pour éloquent et qui prétends suivre la vraie philosophie, tu crois donc, si je te fais flageller des pieds à la tête, que tu monteras au ciel? — Oui, reprit Justin, j’espère que Jésus-Christ me donnera la récompense qu’il a promise à ceux qui l’auront servi. —

—

1 Cette réponse nous initie à la vie intime de l'Eglise à Rome. Les fidèles, obligés de se cacher, ne se réunissaient pas toujours au même lieu. Ils s’assemblaient en des maisons particulières, et ils formaient comme des groupes isolés les uns des autres. Justin avait des réunions dans sa maison, et ne fréquentait pas les autres lieux de réunion, ce qui prouve qu’il était prêtre ou évêque, et qu’il pouvait présider au culte, tel qu’il le dépeint dans sa Première apologie.

Alors, ajouta Rusticus, tu penses aller au ciel pour y recevoir une récompense? » Justin répondit : « Ce n'est pas chez moi une simple opinion ; je le sais d’une manière si certaine que je n’ai aucun doute à cet égard. — Finissons ces digressions, dit Rusticus. Voulez-vous sacrifier aux dieux ? — Non, répondirent unanimement tous les accusés. Alors Rusticus prononça cette sentence : « Ceux qui ont refusé de sacrifier aux dieux et d’obéir à l’édit de l’empereur, seront flagellés, puis décapités. »

Cette sentence fut exécutée sans délai. Les fidèles recueillirent pieusement et cachèrent les corps des martyrs.

C’est ainsi que Justin donna avec courage sa vie pour la religion qu’il avait si énergiquement défendue.

A la même époque, le grand évêque de Smyrne, Polycarpe, couronna aussi par le martyre sa longue et sainte carrière apostolique1. Le récit de sa mort et de celle des autres chrétiens de Smyrne qui furent alors martyrisés pour la foi, a été fait par les témoins oculaires qui l’envoyèrent à l’Eglise de Philomélie et à toutes les Eglises du monde. Ce document du second siècle est trop vénérable pour- que nous ne le donnions pas textuellement. On y trouvera des renseignements précieux sur la doctrine et sur la vie intime de l’Eglise à cette époque :

« L’Eglise de Dieu, qui est en pèlerinage à Smyrne, à l’Eglise de Dieu, qui est en pèlerinage à Philomélie2, et à toutes les parties de la sainte et catholique Eglise répandues dans l’univers : accroissement de miséricorde, de paix, de charité de la part de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

« Frères, nous vous avons annoncé le martyre de plusieurs d’entre nous, et en particulier celui du bienheureux Polycarpe, qui semble, parle sien, avoir mis

—

1 Euseb., Hist. Eccl,, lib. IV; 15. Cet historien n’avait donné fine des extraits de la lettre de l'Eglise de Smyrne sur le martyre de saint Polycarpe et de ses compagnons. Elle a été publiée en entier, d’après les manuscrits grecs, d’abord par Usserius, puis par plusieurs autres érudits.

2 Philomélie était, selon certains géographes, une ville de Lycaonie ; selon d’autres, de Pisidie.

fin à la persécution. Tout ce qui est arrivé, Dieu l’a permis pour nous montrer ce qu’est un martyr digne de l’Evangile. Polycarpe a été trahi, comme le Seigneur, afin que nous ayons en lui un modèle, non-seulement pour nous-mêmes, mais que nous puissions aussi offrir à notre prochain ; car la charité vraie et solide ne consiste pas à vouloir se sauver seul, mais à désirer le salut de tous les frères.

« Tous les martyres qui ont eu lieu ont été bienheureux et supportés avec courage. La religion nous fait un devoir d’en reporter l’honneur à Dieu lui-même. Qui n’admirerait le courage, la patience et l’amour pour Dieu de ces martyrs qui étaient si cruellement flagellés que l’on voyait leurs veines, leurs artères et le dedans de leur corps ? Les spectateurs eux-mêmes en avaient pitié et les plaignaient, tandis qu’eux étaient animés d’un tel courage qu’ils ne poussaient pas un gémissement, ne faisaient pas entendre un murmure ; ils montraient ainsi à tous que les martyrs du Christ, à l’heure où ils sont tourmentés, n’ont plus de corps, ou plutôt que le Seigneur est auprès d’eux pour les encourager. Ne songeant qu’à la grâce du Christ, ils méprisaient les tourments extérieurs, sachant que par une heure de souffrances, ils se rachetaient d’une peine éternelle. Le feu de leurs bourreaux cruels leur paraissait froid, car ils avaient devant les yeux ce feu éternel auquel ils échappaient, et ils voyaient, par les yeux de leur cœur, les biens réservés à ceux qui souffrent et qui sont supérieurs à tout ce que l’oreille a entendu, que l’œil a vu, que l’homme a pu jamais concevoir. Dieu les leur montrait, car ils n’étaient plus des hommes, mais des anges. Ceux qui étaient condamnés aux bêtes étaient livrés à divers genres de supplices dans l’espoir de les amener à renier le Christ.

« Le diable avait recours contre eux à toutes ses ressources ; mais, grâce à Dieu, il n’a pu vaincre personne. Le courageux Germanicus fortifiait ses compagnons de souffrances en défiant les bêtes qui devaient le dévorer. Le proconsul cherchait à le fléchir, lui disant d’avoir pitié de son âge. Pour toute réponse, le

martyr excita une bête et la mit en furie afin de quitter plus vite cette vie humaine si remplie d'injustices et d’iniquités. La multitude, étonnée de ce courage des chrétiens, s’écria : « Tue ces impies, et qu’on aille chercher Polycarpe ! »

« Un phrygien, nommé Quintus, arrivé récemment de son pays, fut saisi de frayeur à l’aspect des bêtes féroces. Il s’était présenté de lui-même au proconsul et avait engagé plusieurs autres à l’imiter. Le proconsul, profitant de sa faiblesse, lui persuada de sacrifier. Ceci prouve, frères, qu’il ne faut pas se livrer soi- même ; l’Evangile ne nous l’enseigne pas.

« Polycarpe, homme éminemment admirable, voulait rester dans la ville et ne fut point troublé par la nouvelle de la persécution. Cependant il céda aux conseils que la plupart lui donnaient, et il se retira dans une campagne très-rapprochée de la ville. Il avait avec lui un petit nombre de fidèles, et il passait les jours et les nuits à prier pour toutes les Eglises du monde, comme c’était sa coutume. Un jour qu’il priait, il eut une vision et aperçut son lit brûler. Se tournant vers ses compagnons, il leur fit cette prophétie : « Je serai brûlé vif. »

« Apprenant qu’on le cherchait, il se retira dans un autre village. À peine était-il sorti de la maison qu’y arrivèrent ceux qui étaient à sa poursuite. Ne le trouvant point, ils soumirent à la question deux petits serviteurs qu’ils trouvèrent dans la maison. Un d’eux, cédant à la douleur, découvrit la retraite de son maître. Il était impossible à Polycarpe de se cacher dès que les gens de sa maison le trahissaient. L’Irénarque nommé Hérode avait hâte de le faire prendre et conduire dans l’arène, afin que, comme le Christ, il accomplît son sacrifice. Que ceux qui l’ont trahi subissent la peine de Judas !

« C’est un vendredi que ceux qui poursuivaient Polycarpe, accompagnés de cavaliers et guidés par le petit serviteur, partirent comme pour saisir un brigand. Ils arrivèrent le soir ; Polycarpe était couché dans la chambre supérieure d’une petite maison. Il aurait pu

encore fuir, mais il s’y refusa en disant : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Il descendit et s’entretint avec ceux qui le poursuivaient. Ceux-ci, en voyant combien il était vieux, étaient étonnés de sa vigueur et de ce qu’ils avaient eu tant de peine à le prendre. Polycarpe leur lit servir à boire et à manger autant qu’ils en voulurent, et il leur demanda, en retour, une heure pendant laquelle il pourrait prier en liberté. On la lui accorda. Alors, plein de la grâce de Pieu, et *se tenant debout*1*,* il pria pendant deux heures à haute voix, de sorte que les persécuteurs eux-mêmes étaient dans l’étonnement et regrettaient d’être venus prendre un vieillard si religieux.

« Dans sa prière, il fit mention de tous ceux qu’il avait connus, petits et grands, illustres ou obscurs, et de toute l’Eglise catholique de l’univers. Ayant terminé, et l’heure de partir arrivée, on le fit monter sur un âne et on le conduisit à la ville. C’était le grand samedi2. L'Irénarque Hérode et son père Nicétas allèrent à sa rencontre et le firent monter sur leur char. Pendant le chemin, ils lui disaient : « Quel mal y a-t-il à dire : « *Seigneur César !* et à sacrifier pour avoir la vie sauve? » D’abord, Polycarpe ne leur répondit pas. Comme ils insistaient, il dit : « Je ne ferai pas ce que vous me conseillez. » Ceux-ci, déçus de l’espérance qu’ils avaient eue de le fléchir, l’accablèrent d’outrages et le jetèrent en bas de leur char. Il se blessa à la jambe en tombant ; mais, sans s’émouvoir et comme s’il ne souffrait pas, il continua son chemin et alla gaiement jusqu’à l’arène. Il y avait en cet endroit un tel tumulte que personne ne pouvait se faire entendre.

« Lorsque Polycarpe entrait dans l’arène, une voix venant du ciel prononça ces mots : et Courage, Polycarpe ! sois inébranlable ! » Personne ne vit celui qui prononçait ces paroles, mais ceux des nôtres qui étaient tout près les entendirent. Le tumulte redoubla, lorsqu’on apprit que celui qui arrivait dans

—

1 Les premiers chrétiens priaient debout. C’est encore l’usage dans l’Eglise orthodoxe.

2 Probablement le samedi qui précédait la Pâques.

l’arène, était Polycarpe lui-même. Le proconsul lui demanda s’il était bien Polycarpe ; sur sa réponse affirmative, il lui dit : « *Respecte ton âge* et autres paroles à leur usage. Jure par la Fortune de César, repends-toi et crie : *Mort aux impies!* » Alors Polycarpe regarda avec un visage grave et sévère la foule criminelle et idolâtre qui se pressait dans l’arène, étendit la main vers elle et éleva les yeux au ciel en soupirant et en disant : « Mort aux impies1 ! » — Jure, disait le proconsul, et je t’acquitte ; maudis le Christ! » Polycarpe répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m’a jamais fait de mal. Comment pourrais-je maudire mon Roi qui m’a sauvé? — Jure, reprenait le proconsul, par la Fortune de César! » Polycarpe répondit : « Puisque tu mets une certaine « vanité à ce que je jure, comme tu dis, par la Fortune de César, et que tu feins de ne pas savoir qui je suis, apprends-le : Je suis chrétien. Si tu veux apprendre la doctrine chrétienne, un jour suffira si tu veux écouter. — Dis cela au peuple, reprit le proconsul. — C’est à toi que je veux parler, parce que je respecte ta dignité ; on nous a appris à rendre honneur aux princes et à tous les pouvoirs établis par Dieu, tant que notre conscience le permet2. Quant à ceux- là, je ne relève pas d’eux et je n’ai pas de compte à leur rendre. — J’ai des bêtes féroces, dit le proconsul, je t’abandonne à elles si tu ne changes pas de sentiment. — Tu peux les faire venir, répondit Polycarpe ; il m’est impossible de changer de bons sentiments contre de mauvais ; il est bien au contraire de passer de mauvais sentiments à de bons. — Si tu

—

1 Ce n'était pas l’esprit de vengeance qui lui dictait ces mots. Il avait prouvé par toute sa vie qu’il était animé pour tous de la charité la plus ardente. Mais il détestait l'impiété, et c'est sur elle qu’il dirigeait son anathème.

2 Le vrai chrétien a toujours distingué entre l’autorité et ceux qui en sont investis. L'autorité, principe d’ordre et base de la société, est établie par Dieu, auteur de la société. Ceux qui en sont revêtus d’une manière régulière, ont droit à la soumission de tous les membres de la société, tant qu’ils n’ordonnent rien de contraire au bien. Polycarpe témoigne du respect au proconsul, même abusant de son autorité, parce qu’il était le représentant, d’une autorité régulièrement établie. Il méprise, non le peuple auquel il s’était sacrifié pendant toute sa vie, mais une populace avilie, avide de sang, et qui n’aspirait qu’à satisfaire ses passions immorales et féroces.

n’as pas peur des bêtes, dit le proconsul, je te ferai brûler, si tu ne changes pas. — Tu me menaces, répondit Polycarpe, d’un feu qui brûle une heure et qui s’éteint bientôt ; ignores-tu qu’il y a pour les impies un feu éternel après le jugement futur ? Du reste, qu’attends-tu ? Fais ce que tu voudras. »

En prononçant ces paroles et d’autres encore, Polycarpe était rempli de confiance et de joie ; son visage était comme resplendissant. Ce n’était pas lui qui était abattu, mais bien le proconsul, qui ne pouvait dissimuler son étonnement. Pour gagner du temps, il envoya trois fois son hérault prononcer ces paroles au milieu de l’arène : « Polycarpe avoue qu’il est chrétien. » À chacune de ces proclamations, la foule des Juifs et des gentils qui habitaient Smyrne entrait en fureur et criait : C’est le maître de l’impiété ; c’est le père des chrétiens ; le destructeur de nos dieux, ce- lui qui apprend à ne pas sacrifier, à ne pas adorer les dieux ! » Ils appelaient à grands cris l’asiarque1 Philippe et lui demandaient de lâcher un lion contre Polycarpe. Philippe répondit qu’il ne le pouvait pas, parce que le spectacle des bêtes était terminé. Tous alors crièrent : « Que Polycarpe soit brûlé vif ! » Il fallait que sa prophétie fût accomplie ; car, en voyant brûler son lit, il avait dit : « Je serai brûlé vif. »

« A peine le peuple avait-il prononcé ces mots, que l’on courut dans les magasins et dans les bains chercher du bois. Les Juifs se montrèrent les plus joyeux et les plus empressés comme à l'ordinaire. Le bûcher étant préparé, Polycarpe ôta son manteau, dénoua sa ceinture et cherchait à ôter ses chaussures. Il n’avait pas l’habitude de le faire, car les fidèles s’empressaient à l’envi de lui rendre ce service, afin de pouvoir toucher son corps, car, à cause de sa sainteté, il était, dès avant son martyre, orné de tout bien2. Il était entouré

—

1 L’asiarque était le magistrat choisi par le Conseil des villes d’Asie pour régler les cérémonies religieuses dont les spectacles faisaient partie ; il était comme le délégué de l'Empereur souverain pontife.

2 La vénération pour le corps des saints était donc en usage à l’époque apostolique.

de tous les instruments du bûcher et l’on s’apprêtait à le clouer dessus ; il dit alors : « Ne prenez pas cette peine; Celui qui me donne la force de souffrir le feu, me donnera celle d’y rester immobile sans y être cloué. »

On ne le cloua pas, mais on l’attacha. Les mains liées derrière le dos et garrotté, il ressemblait à un bélier choisi dans tout le troupeau pour être offert comme une victime agréable à Dieu. Levant alors les yeux au ciel, il dit : « Seigneur, Dieu Tout-Puissant ! Père de ton bien-aimé et béni fils Jésus-Christ, qui nous a appris à te connaître ! Dieu des Anges et des Puissances, et de toute créature, et de toute la famille des justes vivant en ta présence ! Je te bénis de ce que tu as daigné, en m’admettant au nombre de tes martyrs, me faire participer aujourd’hui, en ce moment, au calice de ton Christ, pour la résurrection à la vie éternelle de mon âme et de mon corps dans l’incorruptibilité que donne le Saint-Esprit! Puissé-je être admis aujourd’hui parmi les martyrs, comme une victime choisie et agréable, selon que tu m’y as prédestiné, que tu me Tas dit, et que tu l'accomplis maintenant, ô Dieu véridique qui ne connais pas le mensonge ! C’est pourquoi, je te loue de tout, je te bénis, je te glorifie, avec l’éternel Jésus- Christ, ton fils bien-aimé, avec lequel et au Saint- Esprit, gloire te soit rendue maintenant et dans les siècles.

Amen. »

Lorsqu’il eut terminé sa prière et dit *Amen !* ceux qui étaient chargés d’allumer le bûcher y mirent le feu. Une grande flamme brilla tout à coup, et nous avons vu en même temps un grand miracle, nous auxquels il a été donné d’en être témoins et qui avons reçu mission de l’annoncer aux autres. La flamme se courba, en forme de four, ou comme une voile enflée par le vent, et renferma comme dans un cercle le corps du martyr. Au milieu de cette flamme, son corps n’avait pas l'apparence d'une chair rôtie, mais d'un pain cuit, ou de l'or et de l’argent dans la fournaise. Nous avons

senti une suave odeur semblable à celle de l’encens ou d’un autre parfum précieux.

« Les spectateurs, furieux de ce que son corps ne brûlait pas, demandèrent au bourreau d’approcher de lui et de le transpercer d’un poignard. Il obéit. Aussitôt on vit une colombe s’envoler, et il sortit du corps une si grande quantité de sang que le feu fut éteint. Le peuple fut frappé de cet événement et vit la différence qui existe entre les infidèles et les élus. Un de ces élus est certainement l’admirable martyr Polycarpe qui a été, de nos jours, docteur apostolique et prophétique et évêque de l’Eglise catholique de Smyrne. Tout ce qu’il a dit a été accompli ou s’accomplira1.

« L’adversaire de la famille dos Justes, dans sa malice et sa jalousie, voyant cet admirable martyre, les vertus que le saint avait pratiquées dès son jeune âge, la couronne d’immortalité qu’il avait conquise, et la récompense qui lui était accordée, résolut d’empêcher que nous n’emportions ses restes, quoique beaucoup d’entre nous désirassent posséder son saint corps. Le diable suggéra donc à Nicétas, père d’Hérode et frère d’Alkis, d’aller demander au proconsul de ne pas donner le corps du martyr pour l’ensevelir : « Les chrétiens seraient capables, dit-il, de laisser de côté le Crucifié et de l’adorer. » Il parlait ainsi sous l’inspiration des Juifs qui avaient remarqué que nous voulions retirer le corps du feu. Ils ne savent pas que nous ne pouvons jamais abandonner le Christ qui a souffert pour le salut de tous ceux qui seront sauvés, ni en adorer un autre. Car nous l’adorons comme le Fils de Dieu ; mais nous aimons à bon droit les martyrs comme les disciples et les imitateurs du Maître, à cause de leur amour excellent pour leur Roi et Seigneur. Puissions-nous être leurs imitateurs et partager leur sort !

—

1 Le don de prophète était reconnu, dans l'Eglise primitive, comme une communication de l'Esprit-Saint ; mais les Prophètes ne formaient pas un ordre dans l'Eglise, comme plusieurs modernes l'affirment. Polycarpe était évêque et, en même temps, docteur et prophète : comme les filles de l'apôtre Philippe et celles du diacre Philippe étaient prophétesses.

« Le centurion observa la discussion que les Juifs avaient soulevée. Pour la finir, il fil brûler le corps ; et nous en avons recueilli les us que nous regardons comme plus précieux que des pierreries et que l’or, et nous les avons déposés en lieu convenable. Dès qu'il nous sera possible, nous nous réunirons en ce lieu avec joie et bonheur, et le Seigneur nous accordera d'y célébrer la fête de ce martyr, en mémoire de ceux qui ont combattu, et pour animer ceux qui seront appelés à combattre dans l’avenir.

« Voilà ce qui regarde le bienheureux Polycarpe. Quoiqu'il ait souffert le martyre avec douze fidèles de Philadelphie, on ne parle que de lui, et les païens eux- mêmes en font le sujet de leurs entretiens. En effet, il fut, non-seulement, un docteur illustre, mais un grand martyr, dont la mort, si conforme à l’Evangile du Christ, doit être l’objet des désirs de tous. Après avoir vaincu par sa patience un magistrat injuste, il a reçu la récompense d’immortalité, il se réjouit avec les Apôtres et tous les Justes ; il glorifie Dieu le Père et bénit Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauveur de nos âmes, guide de nos corps, et Pasteur de l’Eglise catholique dans tout l’univers1.

« Vous nous aviez demandé de vous écrire en détail ce qui s’est passé. Nous vous envoyons seulement un abrégé par notre frère Marc. Quand vous aurez lu cette lettre, envoyez-la aux frères plus éloignés, afin qu’ils glorifient le Seigneur du choix qu’il a fait entre ses serviteurs. A Lui qui, par sa grâce et sa bonté, peut, par son fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous admettre dans son royaume ; gloire, honneur, souveraineté et majesté dans les siècles ! Amen.

« Saluez tous les saints ; ceux qui sont avec nous vous saluent, et particulièrement Evareste qui a écrit cette lettre, et sa famille.

« Le bienheureux Polycarpe a souffert le martyre le

—

1 On ne connaissait d’autre souverain pasteur à l’Eglise universelle que Jésus-Christ.

second jour du mois Xantique, le septième avant les Calendes de mai, le grand samedi à la huitième heure1. Il a été pris par Hérode sous le pontificat de Philippe de Tralles, sous le proconsulat de Statius Quadratus, sous le règne de Jésus-Christ, auquel soient la gloire, l’honneur, la majesté, le trône éternel, de génération en génération ! Amen2. »

Ce vénérable document du second siècle ne renferme pas seulement les circonstances d’un martyre illustre ; il contient des témoignages à l’appui des grandes vérités chrétiennes, comme la Trinité, la Divinité du Christ, Sauveur du monde ; de la foi au surnaturel dont vivait l’Eglise primitive, et de plusieurs usages qui ont toujours été chers à la vraie Eglise de Jésus- Christ, comme la vénération des saints, le respect de leurs reliques et la célébration de leurs fêtes. La lettre de l’Eglise de Smyrne est aussi un tableau saisissant de la cruauté des païens et des Juifs contre les chrétiens, et du courage surnaturel des martyrs, qui donnaient si héroïquement leur vie pour Jésus-Christ. On sent, en la lisant, qu’elle n’a rien de légendaire ; tout y est grand, majestueux et simple en même temps. Le caractère du chrétien primitif s’y reflète dans toute sa pureté ; dans toutes les lignes se révèle cette foi profonde, énergique qui ne peut être qu’un don de l’Esprit de Dieu. Ceux qui écrivaient une telle lettre, comme ceux qui souffraient les atroces violences qui y sont exposées, ne sont point des fanatiques. L’humanité ne paraît plus en eux, comme le disent si bien les fidèles de Smyrne ; leur nature devient angélique, et leur martyre est empreint d’un sceau divin qu'il est impossible de méconnaître.

Un grand nombre d’autres martyrs souffrirent sous

—

1 Cette date répond au 23 avril, à deux heures après-midi.

2 Une note trouvée dans les manuscrits porte que cette lettre fut transcrite par Irénée, disciple de Polycarpe. Caïus, disciple d'Irénée, la copia sur le manuscrit d'Irénée ; et Socrate de Corinthe, la copia sue le manuscrit de Caïus.

le règne de Marc-Aurèle. Dieu les a inscrits au livre de vie, et les Eglises en vénèrent un grand nombre. Nous ne pouvons ni les nommer tous, ni transcrire les actes authentiques de leur mort glorieuse. Cependant l’histoire de l’Eglise doit enregistrer ceux des martyrs de Lyon et de Vienne, ayant à leur tête Pothiu, disciple de Polycarpe L’Eglise ligduno-viennoise, qui avait sans aucun doute reçu la lettre de l’Eglise de Smyrne sur le martyre de Polycarpe, lui en adressa une sur celui de Potion et de ses compagnons. Irenée, dont nous aurons bientôt occasion de parler, rédigea cette lettre, qui est, comme celle de l’Eglise de Smyrne, un des plus beaux monuments de l’Eglise primitive. Pour peindre les luttes de l’Eglise dans toute leur vérité, il vaut mieux laisser la parole à ceux qui on furent témoins et victimes, que de vouloir en faire soi-même le tableau. Il y a avantage pour le cœur chrétien, et pour l’ami de l’histoire véridique, à lire les récits tels que nous les ont transmis ces chrétiens primitifs qui écrivaient avec cette foi vive et cette simplicité touchante dont les martyrs donnaient l’exemple en mourant pour Jésus-Christ.

Voici la lettre de l’Eglise de Lyon1 :

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui sont à Vienne et à Lyon, dans les Gaules, à nos frères d’Asie et de Phrygie, qui ont la même foi à la rédemption, et la même espérance, paix, grâce et gloire en Dieu le Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Les expressions nous manquent pour vous parler de la persécution que la haine des infidèles a excitée contre les saints, et des supplices que les martyrs ont endurés avec une héroïque constance.

« L’ennemi a déployé contre nous toutes ses forces, et, dès les premières attaques, nous avons pu prévoir ce que nous avions à attendre de ses ministres, qu’il a dressés à faire la guerre aux serviteurs de Dieu.

« On nous interdit d’abord l’entrée des bains et de

—

1 Euseb., Hist. Eccl., lib. V; 1, 2, 3, 4

tous les édifices publics ; on nous chassa du forum, et nous ne pouvions plus paraître en aucun lieu.

« La grâce de Dieu a combattu pour nous contre le démon ; elle a éloigné les plus faibles du combat, et n’y a exposé que ceux qui, armés de patience et semblables à de fermes colonnes, pouvaient braver les efforts de l’ennemi et défier toutes ses attaques.

« Ces athlètes généreux, entrés en lice, souffrirent mille tourments ; mais ils les regardèrent comme bien légers, désireux qu’ils étaient de s’unir à Jésus-Christ. Ils nous apprirent par leur exemple que les afflictions de cette vie ne sont rien, comparées à la gloire future qui éclatera en nous. Ils supportèrent d’abord les insultes, les cris furieux, les coups de pierres, tout ce que peut inventer une vile populace contre ceux qu’elle croit ses ennemis Traînés au forum, ils furent publiquement interrogés par les tribuns et les autres juges, qui les jetèrent en prison jusqu’à l’arrivée du président.

« Lorsqu’ils furent conduits à son tribunal, ce magistrat les traitant d'une manière cruelle et injuste, Vettius Epagathus, un de nos frères, donna une prouve éclatante de la charité dont il brûlait pour Dieu et le prochain.

« Ce jeune homme, dirigeant sa vie selon la justice, marchait dans la voie de tous les commandements du Seigneur, et, bien jeune encore, il méritait l’éloge que fait l’Ecriture du vieillard et saint prêtre Zacharie. Indigné de la sentence rendue contre nous, il demanda à plaider la cause de ses frères et à prouver qu’il n’y a aucune impiété dans notre vie. Vettius Epagathus était bien connu. En entendant sa. demande, la populace qui environnait le tribunal se mit à crier contre lui, et le président, pour toute réponse, lui demanda s’il était chrétien. Il déclara hautement qu’il, l’était, et fut mis aussitôt au nombre des martyrs. On le surnomma *l'avocat des chrétiens,* titre glorieux qu’il méritait, car l'ardente charité qui lui fit sacrifier sa vie pour ses frères prouve bien que le Verbe divin était en lui, et

que son cœur, plus encore que celui de Zacharie, était le temple de l’Esprit-Saint. Il fut un des disciples chéris du Sauveur qui accompagnent l’Agneau partout où il va1.

« Parmi nos frères, les uns se déclaraient chrétiens avec joie ; tout leur désir était de mourir pour la foi, mais d’autres étaient saisis de crainte. Nos premières épreuves nous mirent bientôt à même de distinguer les lâches et ceux qui s’étaient généreusement préparés au combat. Dix eurent le malheur de succomber, ce qui nous remplit de douleur et modéra le zèle de ceux qui n’avaient pas cessé, malgré le péril, d’assister les martyrs dans leurs souffrances. Nous étions pour eux en de continuelles alarmes. Les tourments ne nous effrayaient point, mais nous craignions d’apprendre quelque nouvelle, apostasie.

« Tous les jours, on emprisonnait ceux que la Providence avait jugés dignes de remplacer les apostats. On arrêta les plus fermes soutiens des deux Eglises ; on se saisit même de quelques-uns de nos esclaves païens ; car, par ordre du président, on cherchait partout des témoins contre nous. Ces âmes basses, redoutant les supplices qu’elles voyaient souffrir aux saints, excitées aussi par le démon et les soldats, nous accusèrent des repas cruels de Thyeste, des amours incestueux d’OEdipe, et d’autres crimes si affreux, que nous n’osons ni les nommer, ni croire qu’il n’y ait jamais eu des hommes assez infâmes pour les commettre2. Les idolâtres, instruits de ces dispositions, se déchaînèrent contre nous, comme des bêtes féroces ; ceux mêmes auxquels les liens du sang avaient inspiré d’abord quelque modération, grinçaient les dents contre nous, et semblaient possédés d’une rage in-

—

1 C'est-à-dire qu’il resta vierge;

2 Dans les premiers siècles ou accusa souvent les chrétiens de manger de la chair humaine et de se livrer aux plus infâmes plaisirs. L’adorable Eucharistie donna lieu à la première calomnie. Pour la seconde, on peut en trouver la raison dans la corruption des idolâtres, qui jugeaient les chrétiens d’après eux-mêmes. Ou confondait aussi, avec les vrais fidèles, les différentes sectes de gnostiques qui, aux erreurs les plus absurdes, joignaient la plus affreuse corruption.

sensée. Ainsi s’accomplissait la prédiction du Sauveur : « Un temps viendra que celui qui vous fera mourir « croira faire une chose agréable à Dieu. » Pour faire avouer aux martyrs les infamies dont on nous chargeait, on leur fit endurer des tourments que l’enfer seul pouvait inspirer.

« La fureur du peuple, du président et des soldats, éclata surtout contre le diacre Sanctus, originaire de Vienne ; contre Maturus, encore néophyte, mais déjà courageux athlète de Jésus-Christ; contre Attale, originaire de Pergame, la colonne et le soutien de nos Eglises; enfin contre Blandina, jeune esclave, par qui Jésus-Christ a fait connaître comment il sait glorifier devant Dieu ce qui paraît vil et méprisable devant les hommes. Nous craignions tous pour cette jeune fille ; et sa maîtresse, qui était du nombre des martyrs, avait, peur que la faiblesse de son corps ne l’empêchât de professer sa foi. Nous fûmes bientôt rassurés, et elle lassa les bourreaux qui se relayèrent pour la tourmenter du matin au soir. Après lui avoir fait endurer tout ce que put inventer leur rage ingénieuse, ils s’avouèrent vaincus et dans l’impossibilité de trouver de nouvelles tortures ; ils ne comprenaient pas qu’elle pût encore respirer dans un corps en lambeaux, et lorsqu’un seul des tourments qu’elle avait soufferts était bien suffisant pour lui donner la mort. La sainte martyre reprenait des forces nouvelles en confessant sa foi ; cette seule parole : « Je suis chrétienne ; il ne se passe rien de criminel parmi nous, » adoucissait toutes ses douleurs et changeait tous ses tourments en délices.

« Le diacre Sanctus souffrit aussi, avec un courage supérieur aux forces humaines, tous les supplices que purent imaginer les bourreaux, dans l’espérance d’arracher de lui quelque parole déshonorante pour la religion ou son caractère. Il porta si loin la constance, qu’il ne voulut même pas dire son nom, son pays, sa condition. A toutes les demandes, il répondait par ces deux mots latins : « *Christianus sam* » (je suis chrétien); c’était là son nom, sa patrie, l’expression de

tout ce qu'il était ; jamais les persécuteurs ne purent avoir d’autre réponse. Celte fermeté irrita tellement le président et les bourreaux, qu’après avoir employé tous les autres supplices, ils mirent au feu des lames de cuivre et les appliquèrent aux endroits les plus sensibles de son corps. Le martyr vit rôtir sa chair sans changer seulement de posture, et il resta inébranlable dans la confession de sa foi ; c’est que Jésus-Christ versait dans son sein une rosée céleste qui le rafraîchissait et lui donnait des forces nouvelles. Son corps brûlé, déchiré, n’était plus qu une plaie, n’avait plus de forme humaine ; mais Jésus-Christ souffrait en lui, faisait ainsi éclater sa gloire, confondait l’ennemi, animait les fidèles en leur montrant, par cet exemple, qu’on ne craint rien quand on a la charité du Père, qu’on ne souffre rien quand on envisage la gloire du Fils.

Quelques jours après, lorsque l’inflammation de ses plaies les rendait si douloureuses qu’il ne pouvait souffrir le plus léger attouchement, les bourreaux l’appliquèrent à de nouvelles tortures. Ils pensaient qu’il succomberait enfin à la douleur, ou que, du moins, expirant dans les supplices, sa mort intimiderait les autres ; mais, par un miracle inattendu, son corps défiguré, disloqué, reprit sa première forme et parut entièrement guéri. Par la grâce de Jésus-Christ, la seconde torture fut un remède à la première

L’ennemi, confondu, s’attaqua à des personnes plus faciles à vaincre.

Biblis était du nombre de ceux qui avaient renoncé à la foi ; le démon, qui avait éprouvé la faiblesse de cette femme, la regardait déjà comme sa proie ; il ne douta pas que, mise à la torture, elle nous accuserait des crimes les plus honteux ; mais, au milieu des tourments, elle rentra en elle-même et parut sortir d’un profond assoupissement. Le sentiment de ses douleurs rappelant à son souvenir les peines éternelles, elle s’écria : « Comment ces gens mangeraient- ils leurs propres enfants, quand il leur est même

défendu de manger le sang des animaux1? » Elle rendit ensuite témoignage à la foi, et fut remise au nombre des martyrs. La constance de nos frères, forts du secours de Jésus-Christ, ayant vaincu tous les supplices, le démon eut recours contre eux à de nouveaux moyens. Il les fit jeter dans un cachot étroit et obscur ; on mit leurs pieds dans des entraves de bois qu’on étendit jusqu’au cinquième trou ; on leur fit endurer tout ce qu’on peut inventer pour tourmenter de pauvres prisonniers. Dieu permit que plusieurs en mourussent dans la prison ; mais une chose étonnante, c’est que ceux qui avaient été si cruellement tourmentés, qu’on n’eût jamais cru qu’ils eussent pu y survivre, ne moururent point dans cet affreux cachot où ils furent entassés. Privés de tout secours humain, ils étaient tellement fortifiés par le Seigneur, qu’ils animaient et fortifiaient les autres. Ceux, au contraire, qui avaient été récemment emprisonnés et dont le corps n’avait pas été endurci à la douleur, ne purent supporter les incommodités et l’infection du cachot, et moururent tous en peu de temps.

« Parmi ceux qui furent arrêtés, était le bienheureux Pothin, qui gouvernait l’Eglise de Lyon ; il était malade et âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Le désir du martyre lui inspirait, il est vrai, une ardeur nouvelle, mais il était si faible, qu’il pouvait à peiné se soutenir et respirer, et on fut obligé de le porter au tribunal. Mais si l’âge et la maladie avaient affaibli son corps, son âme courageuse et forte y demeurait encore pour le triomphe de Jésus-Christ. Pendant que les soldats le portaient, il était suivi des magistrats de la ville et de toute la populace qui criait contre lui, comme s’il eut été le Christ lui-même. Alors, ce vénérable vieillard rendit à la foi un glorieux témoignage. Le président lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit : « Vous le

—

1 Le Concile apostolique de Jérusalem (Ad. Apodol, c. 15, v. 20) avait fait la défense de manger du sang des animaux. Ce précepte est encore en vigueur dans l’Eglise orthodoxe.

connaîtrez, si vous en êtes digne. » Aussitôt, on l’accabla de coups, sans respect pour son grand âge. Ceux qui étaient près de lui le frappaient à coups de pieds et à coups de poings, les plus éloignés lui jetaient ce qu’ils trouvaient sous leur main ; tous se fussent crus coupables d’un grand crime, s’ils lui eussent épargné un outrage. Ils croyaient ainsi venger l’honneur de leurs dieux. Le saint évêque fut jeté à demi-mort dans une prison, où il expira trois jours après.

« La Providence éclata envers nous d’une manière particulière, et Jésus-Christ fît un miracle bien conforme à son infinie bonté.

Ceux qui avaient apostasié avaient été jetés en prison comme scélérats et homicides ; ils avaient donc bien plus à souffrir. L’attente du martyre, l’espérance des biens promis, l’amour de Jésus-Christ, les douceurs de l’Esprit-Saint, remplissaient de joie les fidèles ; mais les apostats, leur conscience était pour eux un fardeau si pénible qu’on les distinguait facilement lorsqu’ils paraissaient en public. Un mélange de grâce, de majesté, de bonheur, brillait sur le visage des fidèles ; ils étaient parés de leurs chaînes comme une épouse de ses diamants ; ils exhalaient une odeur si douce qu’on les eût crus oints de parfums précieux ; mais les autres, tristes, abattus, portant au visage la tache honteuse de leur faute, ils avaient à souffrir les insultes des idolâtres eux-mêmes qui les regardaient comme des lâches, des hommes sans cœur. Ayant perdu le nom admirable, glorieux et salutaire du Christ, ils étaient appelés homicides, comme s’ils l’eussent été réellement. Les fidèles en devinrent bien plus forts, et ils confessaient la foi dès qu’ils étaient arrêtés.

Il faut raconter maintenant les tourments divers par lesquels nos généreux martyrs ont terminé leur vie ; car ils ont présenté à Dieu une couronne composée de mille fleurs différentes, et n'ont reçu la couronne immortelle qu’après avoir été victorieux en bien des combats.

On condamna aux bêtes Maturus, Sanctus, Blan-

dina et Attale. Pour les y exposer, on donna exprès au peuple ce cruel et affreux spectacle.

« Maturus et Sanctus supportèrent les tourments de l'amphithéâtre avec un nouveau courage, comme de braves champions qui, après plusieurs victoires, vont combattre pour la dernière couronne ; ils furent frappés de verges, offerts aux morsures des bêtes sauvages, livrés à toutes les tortures que demandait un peuple féroce. On les fit asseoir sur une chaise de fer rougie au feu, et l'odeur de leur chair brûlée ne fit qu’exciter la cruauté des spectateurs. On espérait vaincre leur patience, mais on ne put jamais tirer de Sanctus d’autres paroles que celles qu’il avait prononcées dans ses premiers tourments. Ces généreux chrétiens remplacèrent pendant un jour plusieurs paires de gladiateurs. Comme ils respiraient encore après tant de souffrances, ils furent égorgés dans l’amphithéâtre.

Blandina fut exposée aux bêtes, suspendue à un poteau ; attachée ainsi comme à une croix, et priant avec une ferveur angélique, elle remplissait de courage et d’ardeur les autres martyrs qui voyaient en elle l’image de Celui qui avait été crucifié pour eux. Aucune bête n’osa la toucher, et on la réserva pour le spectacle d’un autre jour. Dieu le voulut ainsi, afin que cette jeune esclave, si faible en apparence, mais revêtue de Jésus-Christ, l’invincible athlète, triomphât en plusieurs combats et inspirât, par son exemple, une généreuse ardeur aux autres fidèles.

Comme Attale était très-connu et distingué par son mérite, le peuple demanda qu’on l’amenât aussi dans l’arène. Fort du témoignage de sa conscience, aguerri dans tous les exercices de la milice chrétienne, Attale était intrépide et avait toujours été, parmi nous, un fidèle témoin de la vérité. Pour l’exposer aux insultes du peuple, on lui fit d’abord faire le tour de l’amphithéâtre, un héraut portant devant lui un écriteau, sur lequel était en latin cette inscription : « C’est Attale chrétien. » Mais le président ayant appris qu’il était citoyen romain, le fit reconduire en prison avec les autres.

Il écrivit à l’empereur au sujet des martyrs, et, jusqu’à sa décision, il leur laissa quelque repos dont ils profitèrent pour faire éclater l’infinie bonté de Jésus-Christ. Ranimés par ces membres vivants, plusieurs membres morts du corps mystique du Seigneur reprirent une vie nouvelle ; les confesseurs de la foi obtinrent grâce pour ceux qui l’avaient reniée, et l’Eglise, cette mère-vierge des fidèles, les vit avec joie rentrer dans son sein. Grâce aux exemples et aux exhortations des saints, ces membres ressuscités, pleins de courage, le cœur pénétré des douceurs de Dieu qui ne veut point la mort du pécheur, mais l’invite au repentir, marchèrent sans hésiter au tribunal pour y être de nouveau interrogés sur leur foi.

« L’empereur, dans sa réponse, ordonna de mettre à mort ceux qui confesseraient la foi, et de· mettre en liberté ceux qui la renieraient.

« Le président fît donc amener de nouveau les prisonniers à son tribunal pour leur faire subir un second interrogatoire, et les donner en spectacle à une multitude immense qu’avaient attirée en cette ville des foires célèbres qui s’y tenaient alors. Il interrogea d’abord ceux qui étaient demeurés fermes dans la foi, condamna les citoyens romains à avoir la tête tranchée et les autres à être exposés aux bêtes ; mais, à la gloire de Jésus-Christ, ceux mêmes qui l’avaient d’abord renié le confessèrent, contre l’attente des infidèles ; interrogés séparément, comme devant être mis en liberté, ils se déclarèrent chrétiens avec courage. Il n’y eut d’apostats que ceux qui n’avaient point de foi, qui ne comprenaient pas la vie chrétienne et ce que c’est que la robe nuptiale ; qui n’avaient point la crainte du Seigneur dans le cœur, et avaient déshonoré par leurs mœurs la foi qu’ils professaient extérieurement. Les enfants de perdition restèrent seuls en dehors de l’Eglise ; tous les autres rentrèrent dans son sein. Pendant qu'on interrogeait les nouveaux confesseurs, un médecin phrygien nommé Alexandre, qui, depuis longtemps, demeurait dans les Gaules, se tenait près du tribunal. Son zèle pour prêcher la religion et son amour

pour Dieu l’avaient fait connaître de tous : c’était un véritable apôtre, et, pendant l’interrogatoire, il exhortait, par signes et gestes expressifs, ceux qui le subissaient, à confesser la foi. Le peuple s’en aperçut : irrité de voir les apostats se déclarer chrétiens avec fermeté,

Il s’en prit à Alexandre, et se mit à crier contre lui. Le président lui demanda qui il était : « Chrétien ! » répondit-il, et sur-le-champ il fut condamné aux bêtes. Le lendemain, il entra dans l’amphithéâtre avec Attale, que le juge condamna au même supplice, quoiqu’il fût, citoyen romain, pour faire plaisir à la populace. Ces deux martyrs, avant d’être égorgés, souffrirent bien des tourments. Alexandre ne laissa échapper aucune plainte, ne prononça pas même une parole, et il s’entretenait intérieurement avec Dieu. Attale, pendant qu’on le brûlait sur la chaise de fer, et que l’odeur de sa chair se répandait au loin, dit au peuple en langue latine : « C’est vous qui mangez maintenant de la chair humaine, mais nous, nous n’en mangeons point et ne commettons aucun crime. — Quel est le nom de Dieu ? lui criait-on. — Dieu, répondait-il, n’a pas un nom comme un homme. »

« On avait conduit tous les jours à l’amphithéâtre dandina et un enfant âgé de quinze ans nommé Ponticus, afin de les intimider par la vue des supplices qu’on faisait souffrir aux autres. On les pressa d’abord avec beaucoup d’instance de faire serment au nom des dieux ; mais ils le refusèrent avec mépris. Alors la foule entra en fureur, et sans pitié pour l’âge de Ponticus et le sexe de dandina, on les fit passer par tous les tourments, au milieu desquels on leur faisait de nouvelles instances pour les faire apostasier. Leur constance fut invincible. Ponticus, animé par sa sœur qui le fortifiait et l’exhortait a la vue même des infidèles, consomma son martyre et triompha de la faiblesse de l’âge et de la rigueur des supplices.

Blandina demeura la dernière, comme une mère qui, après avoir envoyé devant elle ses enfants victorieux qu’elle a animés an combat, s’empresse d’aller les rejoindre. Elle s'avança dans l'arène où elle devait

être la pâture dos bêles, avec plus de joie qu'à un festin nuptial. Après avoir souffert les verbes, les morsures des animaux sauvages, la chaise de fer, elle lui enveloppée d’un filet et exposée ainsi à un taureau furieux qui la jeta plusieurs fois en l’air. La sainte martyre, soutenue par l’espérance que lui donnait sa foi, s’entretenait avec. Jésus-Christ, et n’était point sensible aux tourments. On égorgea enfin cette innocente victime, et les idolâtres eux-mêmes avouèrent que jamais femme n’avait tant souffert et avec une si héroïque constance.

« La rage de nos ennemis ne fut point assouvie par le sang des martyrs. Furieux de se voir vaincus, le président et tout le peuple vomissaient contre nous les Ilots d’une haine excitée par le démon, cette bête sauvage et cruelle. Cet oracle de l’Ecriture s’accomplissait : « L’impie multipliera ses impiétés et le juste ses « vertus. » Ils déchargèrent leur fureur sur les cadavres des saints, jetèrent à la voirie, pour être mangés des chiens, ceux que l’infection du cachot avait l'ait mourir, et les firent garder nuit et jour pour nous empêcher de leur donner la sépulture. Ils ramassèrent les membres épars de ceux qui avaient combattu dans l’arène, et ces restes des bêtes et des flammes, ils les gardèrent aussi plusieurs jours avec les corps de ceux qui avaient eu la tête tranchée.

« Les uns frémissaient de rage et grinçaient des dents à la vue de ces saintes reliques, cherchant encore l’occasion de les outrager ; les autres s’en moquaient et faisaient l’éloge de leurs dieux, à la vengeance desquels ils attribuaient la mort des martyrs. Les plus modérés simulaient une compassion qu’ils n’avaient pas, et nous insultaient en disant : « Où est leur Dieu ? A quoi leur a servi son culte qu’ils ont préféré à la vie ? » Tels sont les divers sentiments que la haine des infidèles leur inspirait.

« Pour nous, notre douleur était grande de ne pouvoir ensevelir les corps des martyrs. Ce fut inutilement que nous cherchâmes à profiter des ténèbres de la nuit, à gagner les gardes à force d’argent, à les fléchir par nos prières : tout nous fut inutile ; ils croyaient avoir

assez gagné si nos frères n’étaient pas ensevelis ; leurs corps restèrent pendant six jours exposés à mille outrages ; nos ennemis les brûlèrent ensuite et les jetèrent dans le Rhône qui coule près de là, afin qu’il ne restât rien d’eux sur la terre. Ils voulaient vaincre la puissance de notre Dieu et empêcher les martyrs de ressusciter un jour. « C’est, disaient-ils, l’espérance de la résurrection qui leur a fait embrasser cette religion étrangère et nouvelle, mépriser les tourments, recevoir la mort avec joie ; voyons maintenant s’ils ressusciteront et si leur Dieu pourra les tirer de nos mains. »

On ne peut lire sans émotion cette belle et pieuse lettre, qui retrace avec une si touchante simplicité les combats de ces illustres martyrs. Son style vraiment biblique exhale un parfum d’antiquité chrétienne qui révèle des cœurs primitifs tout pénétrés de l’Evangile. Elle nous fait assister, pour ainsi dire, à un de ces drames sanglants dans lesquels l’Eglise eût cent lois été anéantie, si elle n'eût eu le bras de Dieu pour appui. On y voit avec bonheur, attestée de la manière la plus claire, cette foi des martyrs qui est aussi la nôtre : l’auguste Trinité, l’Incarnation, la Rédemption par la croix, l’influence intime de Dieu sur les cœurs qu’elle convertit, anime, élève au-dessus de la nature; le pouvoir miraculeux inhérent à l’Eglise ; l’immortelle destinée de l’homme, la résurrection des corps ; le respect pour les restes précieux qu’ont sanctifiés des âmes amies de Dieu : toutes ces vérités sont attestées par cet antique monument de l’Eglise primitive.

Nous devons regretter qu'avec cette lettre si touchante, Eusèbe ne nous ait pas transmis celles que les martyrs eux-mêmes écrivirent au milieu de leurs tourments. Ils en adressèrent une à leurs frères de Phrygie pour les prémunir contre les erreurs de Montanus, qui cherchait alors à répandre, sa pernicieuse doctrine, voilée sous les dehors trompeurs de la rigidité. Ils avaient une telle horreur pour cette hérésie hypocrite, qu’ils n’en pouvaient souffrir même l’apparence. Ainsi, ils n’approuvaient pas la conduite d’un saint confesseur

nommé Alcibiade qui, depuis longtemps, menait une vie si austère, qu’il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l’eau. Lorsqu’il fut mis en prison avec eux, après avoir confessé la foi, il voulut observer la même abstinence ; mais Attale, dans la nuit qui suivit son premier combat, eut une vision dans laquelle le Seigneur lui fît connaître qu’il n’approuvait point Alcibiade qui, en refusant de faire usage des biens créés par Dieu, pouvait donner lieu de croire qu’il favorisait les erreurs de Montanus ; Alcibiade, dont la foi était aussi pure que la vie, modéra depuis ses austérités, afin de ne pas être un sujet de scandale pour ses frères.

Dans leur lettre à l’Eglise de Phrygie contre Montanus, les martyrs firent connaître que leur prudence était égale à la pureté de leur foi.

Ils écrivirent dans le même temps à Eleuthère, évêque de Rome.

Les saints martyrs, dit Eusèbe, remplissaient les fonctions de négociateurs de la paix. »

Nous avons prié, disaient-ils à Eleuthère, notre frère Irénée de vous porter cette lettre ; nous vous le recommandons comme un grand zélateur du Testament de Jésus-Christ, et s’il avait besoin auprès de vous d’un autre titre, nous vous le recommanderions aussi comme prêtre, car il a été élevé à cet honneur. »

Outre ces deux lettres, les martyrs en écrivirent plusieurs autres pour la consolation de ceux qui s’adressaient à eux. Ils ne voulaient pas qu’en leur écrivant ou en leur parlant, on leur donnât le titre de martyrs. « Ceux-là, disaient-ils, sont véritablement martyrs qui ont donné leur vie pour la foi ; nous ne sommes que d’humbles confesseurs. » Ils conjuraient les fidèles de prier pour eux ; ils priaient eux-mêmes pour leurs bourreaux et défiaient des peines canoniques ceux qui imploraient leur charité1.

—

1 L’Eglise, dans les premiers siècles, ratifiait les indulgences des martyrs ; Ceux qui avaient encouru des pénitences s’adressaient à eux, et souvent ils les déliaient de ces peines, non par un droit qui leur fût *personnel*, mais par la concession de l’Eglise. Ces indulgences primitives ne ressemblent guère à ce que l'on nomme ainsi dans l'Eglise romaine.

C’est ainsi que ces vrais chrétiens avaient employé le peu de temps dont ils avaient pu disposer au milieu de leurs affreux tourments.

Les premiers martyrs de Lyon moururent au nombre de quarante-huit.

D’autres, en grand nombre, furent immolés dans l’Eglise lugduno-viennoise et aux environs, ainsi que dans le reste de l’Eglise universelle.

Ceux qui ne veulent pas croire à l’influence surnaturelle de l’Esprit de Dieu au sein de l’Eglise, ont cherché à expliquer d’une manière naturelle le courage des martyrs chrétiens. Ils n’ont voulu voir là qu’un enthousiasme fanatique, et ils ont cherché dans l’histoire des faits qui pouvaient venir en aide à leur théorie. Nous admettons que l’orgueil, le fanatisme, la passion, puissent surexciter certaines natures exceptionnelles au point de leur faire affronter les tourments les plus cruels et la mort. Nous comprenons encore qu’un entraînement fanatique surexcite certaines masses et les entraîne en des aventures où la mort sera à peu près certaine. Mais nous ne comprenons pas que des hommes ayant à choisir entre les tourments les plus atroces, la mort la plus cruelle, et quelques formules extérieures au moyen desquelles ils peuvent sauver leur vie, choisissent froidement les tourments et la mort. Si l’on soutient qu’un homme exceptionnel en est capable, on ne peut en dire autant d’une foule immense composée de caractères si différents, d’hommes simples, de faibles femmes, d’enfants. Il est impossible de surprendre chez les martyrs l’ombre même du fanatisme, d’une surexcitation quelconque. Ils vont à la mort avec simplicité ; ils ne la considèrent que comme le chemin à une vie meilleure, et se montrent supérieurs à tous les raisonnements humains, comme à tous les instincts naturels. C’est pourquoi nous voyons là l’influence surnaturelle de l’Esprit divin. Dieu qui laisse à l’homme sa liberté, même lorsqu’il en abuse, permit que le paganisme se défendit par tous les moyens que la passion et la haine purent lui inspirer. Mais il devait en même temps

soutenir ses fidèles, qui eussent certainement succombés si la grâce ne les eût pas soutenus et ne les eût pas élevés au-dessus de la nature.

Le courage des martyrs démontre ainsi que l’Eglise chrétienne est dirigée, soutenue, fortifiée par l’Esprit de Dieu ; qu’elle est l’œuvre de Dieu lui-même ; que Dieu veille sur elle et saura bien la faire parvenir à ses destinées malgré les passions et les erreurs des hommes.

# III

— Lutte de 1’Eglise contre l’hérésie pendant le second siècle.

— Le mosaïsme et les sept hérésies judaïques.

— Le mosaïsme en opposition avec le christianisme ; Diologue de saint Justin avec le Juif Tryphon.

— Hérésies hébraïco-chrétiennes : caïnistes, ophites, sethiens, esséons, elchasaïtes, melchisédéchiens.

— Hérésies judaïco-hellénistes.

— Systèmes opposés au christianisme lui-même : la gnose et ses développements ; Carpoxras, Satornilos, Basilidis, Valentin, Marc, Monoïm.

— Rameaux divers du gnosticisme.

— L’immoralité des mystères du paganisme cherche à faire invasion dans l'Eglise.

— L’Eglise orthodoxe en présence du gnosticisme ; sa foi et sa morale généralement reconnues.

— Hérésies opposées à des dogmes particuliers : 1° Marcionisme : Cerdon, Marcion, Apelles et autres marcionites ; Tatien et les Encratites ; 2° Montan et l’hérésie phrygienne.

— Théodotion.

— Travaux bibliques de ce dernier et ceux d’Aquila.

— Ecrivains qui ont réfuté les hérésies pendant le second siècle : Justin ; Denys de Corinthe ; Philippe de Gortyne ; Méliton ; Agrippu-Castoros ; Bardesanes ; Ephraïm ; Musanus ; Apollinaire d’Hiérapolis ; Théophile d’Antioche ; Pynitus ; Modestus ; Miltiade ; Rhodon ; Irénée.

— Analyse de l’ouvrage d’Irénée contre les hérésies.

— Manière dont il envisage la question pascale.

— Erreurs opposées de Victor, évêque de Rome, et de Blastus, prêtre de la mente Eglise.

— Conciles réunis à cette occasion en Palestine, en Asie, à Rome, dans les Gaules.

— Lettre de Polycrate d’Ephèse à Victor.

— Celui-ci entreprend de séparer les Églises de l'Asie-Mineure de la communion universelle.

— Les évêques lui résistent de toutes parts.

— Lettre que lui écrit Irénée.

— Victor échoue dans son projet.

— Martyre d’Irénée.

— Fin de la première partie de la période primitive.

(Ann. 100-202)

L’Eglise eut à lutter, dès son berceau, contre le despotisme païen des empereurs, et contre une philosophie dont les adeptes se montraient aussi intolérants dans leur scepticisme que le peuple dans son fanatisme ignare. Mais Celse et Crescent, ses ennemis déclarés, lui portèrent des coups moins cruels que certains philosophes qui rêvèrent l’alliance du christianisme avec le système de telle ou telle école, ou essayèrent de mêler à la doctrine révélée quelques idées particulières. On a désigné ces philosophes sous le nom d’*hérétiques*. Ils varièrent leurs systèmes selon l’école

religieuse ou philosophique à laquelle ils avaient appartenu avant leur conversion, et ils parvinrent à tromper un assez grand nombre de fidèles par les expressions chrétiennes sous lesquelles ils enveloppaient leurs erreurs.

Du temps des Apôtres, quelques hérétiques avaient déjà dogmatisé. Nous les avons fait, connaître. Pendant le second siècle, ils furent plus nombreux et acquirent plus d’importance. À mesure que l’Eglise se propageait, elle acquérait plus de membres faibles dans la foi, et qui n’avaient pu se débarrasser complètement de leurs sentiments païens. Une société aussi viciée que celle des Gréco-Romains de cette époque, ne pouvait tout d’un coup passer du mal au bien, de l’erreur à la vérité. L’influence chrétienne se faisait sentir assez fortement dans la société pour déterminer, non-seulement les hommes d’élite à abandonner le paganisme ou la philosophie, mais pour toucher des hommes doués seulement de quelque amour de la vérité et de la vertu , et chez lesquels ce sentiment n’avait pas assez de puissance pour les préserver complètement de l’erreur ou du vice. C’est parmi ces chrétiens faibles que les hérétiques gagnèrent des adeptes : car le but. Je tous leurs systèmes était de donner satisfaction à ce qui restait de païen dans les âmes, eu respectant, du moins en apparence, les aspirations chrétiennes auxquelles les demi-chrétiens avaient obéi.

Les hérésies du second siècle émanaient, soit du mosaïsme, soit de la philosophie païenne. Parmi ces dernières, les unes s’attaquaient seulement à quelques dogmes isolés du christianisme ; d’autres formaient des systèmes complets qui, sous une terminologie d’apparence chrétienne, ne tendaient qu’à détruire complètement la doctrine révélée.

Le mosaïsme, à sa dernière période, avait, pour ainsi dire, disparu sous les commentaires de ses adeptes. L’exagération littérale et extérieure des pharisiens n’avait pu le garantir du scepticisme des saducéens. Le doute et le matérialisme de ces derniers hérétiques

avait pris des formes diverses et formé sept hérésies principales désignées ainsi par saint Justin1 : les saducéens, les génistes, les méristes, les galiléens, les hellénistes, les pharisiens, les baptistes. Hégésippe les désignait ainsi : « Les esséens, les galiléens, les hémérobaptistes, les masboihéens, les samaritains, les saducéens,les pharisiens2. » Selon ce grave historien, qui était lui-même probablement d’origine hébraïque, ces hérétiques étaient également ennemis de la tribu de Juda et du Christ.

Il est probable que des adeptes de ces diverses hérésies judaïques passèrent au christianisme sans se débarrasser complètement de leurs anciennes erreurs, et que c’est de cette source impure que sortirent les hérétiques hébraïco-chrétiens, dont le vénérable historien Hégésippe parle ainsi : « Thebutis (qui avait ambitionné le siège de Jérusalem) était membre de l’une des sept sectes qui avaient des adhérents dans le peuple juif. À ces sectes appartenaient Simon, qui donna son nom aux simoniens ; Cléobéos, chef des cléobéens ; Dosithéos, chef des dosithéens ; Gorthéos, chef des gorthéniens ; Masbothéos, chef des masbothéens. De ces sectes sortirent aussi les ménandriens, les marcionites, les carpocratiens, les Valentiniens, les basilidiens, les satorniliens et d’autres qui avaient leurs propres opinions. Ces sectes eurent leurs faux christs, leurs faux prophètes, leurs faux apôtres qui, enseignant une doctrine adultère contre Dieu et contre son Christ, déchirèrent l’unité de l’Eglise3. »

Mais, à côté de ces sectaires, on rencontrait des disciples sincères de Moïse qui refusaient seulement de voir dans le christianisme l’accomplissement de la Loi et des prophéties. La destruction de Jérusalem et du temple ne leur avait point ouvert les yeux. Dispersés dans toutes les parties du monde, ils rencontrèrent partout l’Eglise, se montrèrent plus cruels encore que

—

1 Justin., Dialog. cum Tryphon. Jud., § 80.

2 Hegesipp., ap. Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 22.

3 Ibid.

les païens contre les chrétiens, et engagèrent souvent, des luttes doctrinales contre eux.

Justin, le célèbre apologiste dont nous avons fait déjà connaître les travaux et la mort glorieuse, nous a conservé le récit d’une discussion qu’il eut avec un Juif nommé Tryphon. C’est un ouvrage de la plus haute importance, et qui fait parfaitement connaître la nature de la polémique qui existait au second siècle entre les chrétiens et les adeptes purs de la loi mosaïque.

Justin, né en Judée, quoique d’origine gréco-romaine, avait étudié d’une manière approfondie les livres de l’Ancien Testament, et il pouvait, mieux que tout autre, développer et prouver cette thèse qui fait la base de son livre : que l’Àncienne-Àlliance avait préparé la Nouvelle, et que cette dernière était l’accomplissement de la première.

Au début de son ouvrage, Justin démontre à Tryphon que la vraie philosophie ne se trouvait point dans les écoles les plus célèbres, mais dans la doctrine révélée aux prophètes et accomplie par Jésus-Christ1.

Tryphon l’engage à ne pas mettre son espérance dans un homme crucifié, et à être purement et simplement Juif, dès qu’il voyait dans la révélation la vraie philosophie.

Justin prouve2 que la loi mosaïque n’a été établie que d’une manière temporaire ; qu’elle a dû recevoir son accomplissement par l’appel de toutes les nations à la vérité révélée ; que le salut ne peut être la conséquence des rites judaïques, mais de la foi dans le sacrifice de Jésus-Christ. Au lieu de croire aux prophètes qui l’annonçaient, les Juifs ont mieux aimé fermer les yeux et s’abandonner aux plus atroces violences contre les chrétiens.

Vous avez tué le Juste, leur dit Justin3, et avant lui ses prophètes. Ceux qui espèrent en lui mainte-

—

1 Justin., Dialog. cum Tryphon. Jud., § 1-8.

2 Ibid., 9-30

3 Ibid., 16

nant, vous les méprisez et les persécutez autant qu'il est en vous ; vous les exécrez dans vos synagogues. Aujourd’hui, vous ne pouvez plus les tuer ; mais, tant que vous l’avez pu, vous l’avez fait... Chez les autres peuples, les injures et les violences contre le Christ et ses disciples, sont moins coupables que chez vous. Vous avez commencé par crucifier l’homme juste et irrépréhensible ; et, sachant qu’il est ressuscité et monté aux cieux, comme les prophètes l’avaient prédit, vous avez envoyé, de Jérusalem, des émissaires dans tout l’univers pour répandre, contre l'*hérésie impie des chrétiens*, les calomnies qu’acceptent les gens qui ne nous connaissent pas... Les prophètes avaient prédit cette conduite criminelle... »

Justin expose, avec une netteté admirable, le sens littéral et le sens spirituel des rites judaïques pour arriver à cette conclusion : qu’ils ne sont réellement accomplis que clans le christianisme.

Mais, dit Tryphon, votre Christ n’est pas venu dans les circonstances brillantes prédites par Daniel1. Pour répondre, Justin distingue deux avènements, et il en trace les caractères différents d’après les prophéties.

Tryphon entreprend alors de prouver que les chrétiens ne sont pas d’accord entre eux sur la doctrine ; ce qui prouverait qu’ils ne savent où est la vérité2. « Parmi ceux, dit-il, qui se disent disciples du Christ, il en est beaucoup, dit-on, qui mangent sans scrupule des viandes offertes aux idoles. » Il ne faut pas confondre, répond Justin, les vrais disciples de Jésus- Christ avec les faux prophètes et les faux apôtres. Jésus nous a avertis lui-même qu’il y en aurait, et qu’il faudrait s’en défier. « Il y a des gens, et en grand nombre, qui étaient des amis et qui ont enseigné des choses impies et criminelles sous le nom de Jésus. Nous leur donnons des noms qui dérivent de celui du chef de la secte ou de ses opinions. Ces opinions sont

—

1 Justin., Dialog. cum Tryphone Judœo, §§ 31-34.

2 Ibid., §§ 35.

diverses ; ils blasphèment d’une manière ou d’une autre contre le vrai Dieu; ce sont des athées, des impies qui n’adorent pas Jésus et qui le confessent seulement de bouche. Ils ne sont pas plus chrétiens en réalité que les païens eux-mêmes. Nous les appelons, les uns marciens, les autres Valentiniens, les autres basilidiens, les autres satorniliens. Il en est encore d’autres qui portent le nom de leur chef de secte. »

Ce passage est fort remarquable et prouve que, dès le second siècle, à côté des diverses sectes hérétiques, on distinguait sans difficulté l’Eglise avec ses doctrines déterminées, et dont les membres ne portaient d’autre nom que celui de chrétiens. Les hérétiques, en acceptant des doctrines différentes de celle de l’Eglise, se trouvaient immédiatement classés en sectes diverses, dont les adeptes perdaient le titre de chrétiens et étaient désignés par celui du dogmatiseur qu’ils avaient pris pour maître. Ainsi les diverses hérésies du premier et du second siècle, au lieu de prouver que l’Eglise ne possédait pas alors de doctrine clairement déterminée, contribuent à établir le contraire. Il est évident, en effet, que si, par certaines doctrines, les sectaires se trouvaient, comme le dit saint Justin, en dehors de la communauté chrétienne, c’est que cette communauté professait positivement des doctrines différentes. On peut ainsi, à l’aide des hérésies, aussi bien que par les ouvrages orthodoxes de la même époque, reconstruire complètement la doctrine primitive et prouver que, du temps des Apôtres et des hommes apostoliques, elle fut la même que celle que possède encore la vraie Eglise de Jésus-Christ.

L’étude des hérésies n’est donc point seulement une curiosité historique ; elle a une haute importance doctrinale. Nous exposerons les systèmes de Marc, de Valentin, de Basilidis et de Satornilos, mentionnés par Justin. Mais il faut auparavant continuer l’analyse du savant ouvrage du philosophe chrétien.

Tryphon l’ayant défié de trouver dans les Ecritures les divers caractères du Christ, Justin continue à exposer que tous ces caractères y ont été tracés avec

évidence1. Ce qui offusquait principalement les Juifs, c’est qu’il fallait adorer le Christ, c’est-à-dire le reconnaître pour Dieu2. Justin prouve que, d’après les prophéties, il devait être adoré ; et il poursuit sa thèse : que l’Ancienne-Alliance, par tous ses rites, était la figure de la Nouvelle ; il indique, en particulier, l’oblation de la farine comme une figure de l’Eucharistie, que le saint docteur considère comme le *sacrifice* de la Nouvelle-Alliance, célébré en mémoire de celui du Calvaire3. En rapprochant de ce texte celui que nous avons tiré précédemment de la première apologie de Justin, touchant l’Eucharistie, il devient évident que, sur le grand mystère du christianisme, la doctrine de l’Eglise au second siècle était celle que professe encore l’Eglise orthodoxe. On n’y considérait pas seulement l’Eucharistie comme un symbole de l’union avec Jésus- Christ, mais comme la participation réelle à son corps et à son sang, par le pain et le vin consacrés, et comme le *sacrifice* de Jésus-Christ, continué mystiquement. Les témoignages de Justin ne peuvent laisser de doute à cet égard.

L’étude des rites judaïques amène le docte écrivain à cette conclusion : que le Christ en a été l’accomplissement ; qu’il est né d’une vierge, comme les prophètes l’avaient prédit4, et qu’il est l’unique sauveur de tous les hommes, de ceux qui ont vécu avant son avènement aussi bien que de tous ceux qui vivront après.

Ceci amène Tryphon à demander si on peut être sauvé en observant la loi mosaïque. Justin établit que cette loi ne peut être pour personne un principe de salut ; que si, en croyant eh Jésus-Christ, des Juifs veulent en observer certains rites, comme la circoncision, ces rites ne peuvent nuire à leur salut ; mais il blâme les Juifs devenus chrétiens, lesquels voudraient rendre ces rites obligatoires aux païens qui embrassent le christianisme. Ainsi Justin ne condamnait les nazaréens

—

1 Justin., Dialog. cum Tryphone Judœo., §§ 36, 37, 38, 39, 40, 41 et 42

2 Ibid., § 38.

3 Ibid., § 41.

4 Ibid., §§ 43, 44, 45.

que s’ils voulaient imposer les rites judaïques comme obligatoires et nécessaires au salut. Quant aux Juifs qui blasphémaient Jésus-Christ, Justin enseigne qu’ils ne peuvent obtenir le salut, malgré leur exactitude à observer la loi mosaïque ; car ils se séparent de Celui qui a été et qui est l'unique principe du salut sous la Loi comme hors de la Loi1.

Justin s’étend principalement sur la divinité de Jésus-Christ. Il établit que Jean a été son précurseur, et qu’il doit venir deux fois dans le monde ; qu’il a été le Messie-Dieu. Puis il expose le même sujet d’une manière encore plus claire, à la demande de Tryphon. Il trouve dans l’Ancien Testament des figures de la Trinité, et des actions qui ne peuvent être attribuées qu’à une personne divine distincte du Père ou Créateur. Cette personne divine est la *Sagesse,* qui est engendrée du Père *comme le feu émane du feu*, et c’est par elle que le Père a créé tous les êtres. Elle s’est incarnée ; c’est Jésus-Christ. Isaïe a prédit que Dieu, dans son humanité, naîtrait d’une vierge, et les preuves de sa mission sont si évidentes, que les Juifs ne peuvent s’obstiner de bonne foi à les nier2.

Justin prouve ensuite que la doctrine de la génération éternelle de la Sagesse divine et de son incarnation avait été défigurée par les Grecs, mais qu’on pouvait cependant en découvrir des traces dans leurs théogonies3.

Les Pères du second siècle, comme nous l’avons vu en analysant les ouvrages de Théophile d’Antioche, d’Athénagore et de Justin lui-même, s’appliquaient à établir que les vérités de la révélation avaient été dénaturées par les païens, mais que l’on en trouvait cependant encore des traces dans les fausses religions.

Afin de prouver la mauvaise foi des Juifs, Justin leur reproche d’avoir interpolé la version des Sep-

—

1 Justin., Dialog. cum Tryphone Judœo., §§ 46, 47.

2 Ibid., §§ 48 ad 68.

3 Ibid., §§ 69, 70.

tante et d'en avoir retranché des passages où la mission du Christ était clairement indiquée1. Il continue ensuite à démontrer, par les Ecritures de l’Ancien Testament, la divinité du Christ, en établissant que sa naissance comme sa mort sur la croix et sa résurrection ont été prédites par les prophètes2. Au lieu de croire au fait si certain de la résurrection, les Juifs ont envoyé dans l’univers entier des émissaires pour condamner la secte illégale qui avait pour chef Jésus-le-Galiléen, répandre le bruit qu’il avait été justement mis à mort et que ses disciples avaient retiré son corps du tombeau pendant la nuit pour faire croire qu’il était ressuscité3.

Justin prouve ensuite que la vocation des gentils a été prédite, et il établit, entre les chrétiens et les Juifs, une comparaison toute à l’avantage des premiers, qui forment le véritable Israël, et qui sont les enfants de Dieu, étant intimement liés à Jésus qui a été le vrai Fils de Dieu, le Verbe, revêtu d’une double nature divine et humaine, et qui a été engendré *de la substance* même du Père4.

Ce dernier mot5 est remarquable. On voit que Justin avait en vue de réfuter les hérétiques qui, dès lors, s’attaquaient à la nature divine du Christ. Le profond docteur leur répond en affirmant, comme le fit depuis le concile œcuménique de Nicée contre Arius, que le Fils *a la même substance que le Père,* c’est-à-dire qu’il lui est *consubstantiel.*

Le livre de Justin renferme, comme on l’a vu, les témoignages les plus formels et les plus évidents en faveur de la doctrine orthodoxe. Le vénérable

—

1 Justin., Dialog. cum Tryphone Judœo, §§71, 72, 73.

2 Ibid., §§ 74 ad 107. — Au § 81 Justin enseigne la doctrine du millénarisme, c’est-à-dire du rétablissement du Paradis terrestre, dont le centre serait à Jérusalem. Pendant mille ans, les Justes seraient heureux sur la terre renouvelée, et leur vie serait pure comme celle des anges. Le saint écrivain s’appuie sur Isaïe et sur l'Apocalypse de Jean, un des Apôtres du Christ. L’Apocalypse était, donc, dès le second siècle, connu comme l'œuvre de saint Jean l’Evangéliste.

3 Justin., Dialog. cum Triphone Judœo, §§108

4 Ibid., §§ 109 ad finem.

5 Il se trouve au § 128.

écrivain part du principe absolu, de l’Eternel, du Père. Au second degré *purement intelligible* est le Verbe, qui possède la *même substance* que le Père, et par lequel le Père s’exprime ou se manifeste. *Au troisième degré intelligible* est l’Esprit qui émane du Père comme le Verbe et lui est identique en substance. Le Verbe s’est incarné dans la personne de Jésus-Christ ; la divinité est unie en lui à l’humanité. Le Dieu- Homme est Rédempteur de l’humanité. Il a révélé la vérité divine au monde qu’il a racheté et auquel il offre le salut. C’est par lui que le Père s’est révélé dans toutes les circonstances où *Dieu a parlé,* car le Père et le Verbe sont *un même Dieu,* et le Père l’a engendré *avant toute créature.* Avant la créature, le temps qui en mesure l’existence n’existait pas ; c’est pourquoi le Verbe a été engendré dans l’éternité, et il n’est pas plus postérieur au Père qu’antérieur au Saint- Esprit1. L’Esprit est, au même titre que le Verbe, l’émanation du Père. Il ne fait qu’un avec le Père et le Fils. Le Dieu unique ne donne sa gloire à personne, selon l’expression d’Isaïe ; il la donne seulement à Jésus-Christ qui est Homme-Dieu, et qui se trouve être, aux yeux des hommes, distinct de la nature purement divine par sa double nature divine et humaine. L’adoration ou la gloire s’adressant au Dieu unique, est directement commune aux trois personnes divines ; adressée à Jésus-Christ Dieu-Homme, elle ne s’adresse que par un médiateur à la Trinité. Ce médiateur a racheté le monde en détruisant l’empire des démons, et en donnant à l’homme le pouvoir d’adhérer à la vérité et de pratiquer le bien. L’homme ne peut être sauvé que par la grâce du Rédempteur, mais sa coopération est nécessaire, il doit continuer, dans sa vie, la lutte

—

1 Justin s’est servi de quelques expressions qui semblent établir une antériorité et une postériorité entre les personnes divines. Mais il est bien évident, par le contexte, qu’il n’employait de telles expressions que parce que le langage humain ne peut exprimer le mystère de l'essence divine ; et ce qu’il dit de la coéternité du Verbe et de l’Esprit avec le Père exclut toute idée de temps ou de succession en Dieu. Les critiques qui l’ont interprété autrement ont voulu prendre à la lettre certaines expressions de Justin, ne l’ont pas compris.

contre Satan, commencée par Jésus-Christ ; Satan ne sera complètement vaincu qu’à la fin du monde. Si le salut ne peut être obtenu que par l'union au Rédempteur ou par la foi, cette foi ne peut être réelle que si elle se manifeste par la pratique du bien.

La doctrine chrétienne, dans ses dogmes essentiels, est présentée par Justin avec une admirable exactitude. On a essayé, en abusant de quelques expressions isolées, de lui attribuer des doctrines indécises ou confuses. Mais la confusion n’existe que dans l’esprit de ses critiques qui ne l’ont étudié qu’au point de vue de luttes postérieures dont Justin n’avait pas à se préoccuper de son temps. Quant aux mystères du Baptême et de l’Eucharistie, dont il a eu occasion de parler, sa doctrine est si claire et si évidente que l’on a peine à comprendre comment certains écrivains ont pu, de bonne foi, chercher à la contester1.

Comme toute l’ancienne Eglise, Justin admettait que les âmes de ceux qui sont morts attendent la résurrection et le dernier avènement, avant d’entrer dans l’état qui leur sera adjugé dans l’éternité2. La vraie Eglise est, d’après le saint docteur, la société chrétienne qui, par sa doctrine permanente et universelle, se distinguait de toutes les sectes novatrices ; il se sert pour désigner les pasteurs d’une expression qui emporte avec elle l’idée d’une autorité et non d’une délégation.

On peut trouver dans ses ouvrages une foule d’autres renseignements sur la doctrine et sur l’état de l’Eglise de son temps. Il cite les quatre Evangiles, l’Apocalypse, plusieurs Epîtres. Ce qui prouve que ces saints livres étaient reconnus comme authentiques peu de temps après leur composition, et avant que le Canon des Ecritures du Nouveau Testament ne fût officiellement reconnu dans l’Eglise.

—

1 Saint Justin n'attribue pas plus d’importance au nom de Pierre donné à Céphas qu’au nom de Boanergès donné au fils de Zébédée. Il ne se doutait pas des commentaires ambitieux qui ont été donnés au titre de Pierre. (Just., Dialog. cum Tryphone. Judæo, § 106.) Le premier témoignage que nous offre la tradition sur les prérogatives de saint Pierre est donc contraire au système papal.

2 Just., Op. cit., § 105.

Justin ne le lutta pas seulement contre les Juifs, contre les philosophes païens et contre le despotisme des empereurs, mais encore contre les systèmes de l'ancienne philosophie que les hérétiques essayèrent de fusionner avec le christianisme, et dont nous devons parler maintenant.

Parmi les hérésies, dit Clément d’Alexandrie1, les unes prirent le nom de leur Maître, comme les Valentiniens, les marcionites et les basilidiens ; Valentin. Marcion et Basilidis étaient leurs véritables chefs, quoiqu'ils se glorifiassent d’avoir pour maître l’apôtre Mathias. D’autres hérétiques portaient le nom d’un lieu, comme les pératiens ; d’autres, celui d’une nation, comme les phrygiens ; d’autres prenaient leur nom de leurs actions, comme les encratites ; d’autres des opinions qui leur étaient particulières, comme les docètes et les ænnitites ; d’autres, de ceux qu’ils vénéraient, comme les caïnistes et les ophites ; d’autres enfin de leurs crimes, comme les eutychites, qui venaient de Simon-1e-Magicien.

On peut rapporter à deux groupes principaux les diverses hérésies.

Le premier groupe était hébraïque ; le second judaïco-helléniste. Au premier se rattachent les elchasaïtes, les esséens ou esséniens, les adamites, les noachites, les eaïnistes, les séthiens, les ophites, les melchisédéchiens2.

Le caractère général des hérétiques hébraïco-chrétiens consiste dans une exégèse fantaisiste de l’Ancien Testament. La plupart étaient imbus de l’erreur du dualisme, et ils s’appliquaient à distinguer, dans les doctrines et les personnages de l’Ancienne-Alliance, ce qui venait du bon principe et ce qui était le produit du mauvais. Les uns, comme les caïnistes, subissaient l’influence du gnosticisme, qui considérait, en général, l’Ancienne-Alliance comme créée par le mauvais principe ; ils se prononçaient donc en faveur de ceux qui

—

1 Clement. Alexand., Stromat., lib. VII; c. 17.

2 Iræn., Adv. Hœres.. lib. 1 : cc. 29, 30, 31. — Epiph., Hœres., XXXVII. XXXVIII. XXXIX. — Theodoret:, Hœret.fabul., lib. I; § 14 et seq.

étaient condamnés dans les livres mosaïques ; ils honoraient Caïn, Coré, les Sodomites. D’autres attribuaient un caractère presque divin à Adam, à Seth, à Melchisédech ou à Noé, d’autres, comme les ophites considéraient le Serpent tentateur comme l'éternelle Sagesse et l'adoraient. Les esséens ou esséniens étaient sans doutes les chrétiens issus de cette secte juive et qui mêlaient les traditions de leur association à des pratiques et à des doctrines chrétiennes. Les elchasaïtes prenaient leur nom de Elchasaï, qui signifie Puissance cachée. Était-ce un homme qui s’appelait ainsi ? On l’ignore. La doctrine des elchasaïtes semble avoir été un christianisme mystique mêlé de pratiques judaïques. Nous pensons qu’ils étaient issus des nazaréens et qu’ils formèrent une secte intermédiaire entre ces derniers et les ébionites.

Ces sectes hébraïques obtinrent beaucoup moins d'importance que celles qui émanaient de l’hellénisme juif. Les deux centres principaux des hellènes qui avaient embrassé le judaïsme étaient Antioche et Alexandrie. Ils admettaient les livres de l’Ancienne- Alliance, mais, en même temps, ils étudiaient les systèmes de la philosophie grecque. Plusieurs de ces hellènes qui devinrent chrétiens dépassèrent aussitôt les bornes dans leur antipathie contre l’hébraïsme, et ils songèrent à un compromis entre le christianisme et l'ancienne philosophie. De là les hérésies que l’on peut appeller judaïco-hellénistes.

Dans ce groupe, on doit distinguer deux espèces d'hérésies : les unes qui opposaient au christianisme tout un système d’opinions qui n’allaient à rien moins qu'à la destruction complète de l'oeuvre de Jésus- Christ ; les autres qui ne contestaient que des dogmes particuliers. Celles qui s'attaquaient à l'ensemble du christianisme sont connues sous le non général de gnosticisme.

Le disciple le plus immédiat des premiers hérétiques qui parurent du temps des Apôtres fut Carpocras, qui dogmatisa à Alexandrie. Comme Cérinthe

—

1 Clement. Alexand., Stromat., lib. III;

il distinguait le Christ de Jésus. Ce dernier était fils de Joseph et de Marie. Pour le reste de la doctrine, Carpocras était disciple de Nicolas, c’est-à-dire que ses adeptes commettaient toutes les immoralités sans scrupule, sous prétexte qu’ils étaient *spirituels* ou *gnostiques,* et qu’aucune souillure ne pouvait les atteindre. Il eut un fils nommé Epiphane dont on fit une espèce de divinité.

Satornilos1 avait commencé à dogmatiser à Antioche du vivant des Apôtres. Il avait développé la doctrine de Simon sur les émanations divines auxquelles il donnait le nom d’anges. Le dieu des Juifs était un de ces anges révoltés contre le Père. Les anges avaient créé le monde. Les bons avaient créé une race humaine essentiellement bonne ; les mauvais en avaient créé une autre essentiellement mauvaise. Le Christ avait été envoyé, selon le sectaire, pour sauver les bons et perdre les méchants.

Il prétendait que lui et ses adhérents, appartenaient à la race sauvée ; que rien d’impie ne pouvait les souiller, et qu’ils pouvaient, par conséquent, s’abandonner à toutes les débauches sans altérer leur pureté.

Basilidis, qui enseigna à Alexandrie, voulut perfectionner le système de Satornilos. Il accepta, comme lui, la doctrine immorale de Nicolas et de Carpocras, mais il essaya de lui donner une base philosophique et il mit son système sous le patronage de Glaucias, interprète de l’Apôtre saint Pierre. Mais il était plutôt disciple d’Aristote2 ; et il tomba dans de graves erreurs touchant la nature divine. Il partait d’un principe infini et incompréhensible auquel il donnait le nom de Père, et duquel était émané, un groupe d'êtres divins et angéliques divisés en plusieurs or-

—

§§ 32 et seq. — Epiphan., Hœres., XXVII. — Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 7. — Theodoret.., Hæret. fabul., lib. I; § 5.

1 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 7, — lræn., Contra Eœres., lib. I; c. 24. — Philosophumena, lib. VII ; §§ 28 et seq. — Theod., Hæret. fabul., I; § 3.- Epiph., Hœres., XXIII.

2 L’auteur des Philosophumena (lib. VII, §§ 20 et seq.) l’a parfaitement démontré.

dres1. Le chef de l’ordre inférieur des anges était le Dieu des Juifs, qui mit le désordre dans le monde. Pour obvier à ce désordre, le Père envoya son intelligence*,* qui prit l’extérieur d’un homme nommé Jésus. Les Juifs ayant voulu le crucifier, Jésus prit la forme de Simon de Cyrène, qui fut crucifié à sa place. Le crucifié n’était donc pas Dieu, et il ne fallait pas l’adorer.

Le système de Basilidis était, comme on voit, une modification de l’hérésie cérinthienne sur le Christ impassible, distinct de Jésus. Quant à ses êtres divins et angéliques, ils suivaient, dans leur émanation, des règles calquées sur la philosophie aristotélicienne. A ce système, Basilidis ajoutait quelques doctrines de l’école pythagoricienne, comme la métempsycose. Il astreignait ses disciples à l’épreuve du silence, comme Pythagore. Il n’acceptait pas, avec ce philosophe, des analogies entre, les règles de l’arithmétique pour la formation des nombres, et celles de la production des êtres, mais il en cherchait le secret dans la combinaison complexe des lettres et des nombres. Le nombre sacré à ses yeux était trois cent soixante-cinq. Exprimé en lettres grecques, ce nombre formait le mot *ibraxas,* qui était celui, du principe éternel ou Dieu souverain.

Ce nom avait, aux yeux de Basilidis, une puissance magique ; il était un spécifique souverain ; ses adeptes le gravaient, avec accompagnement de signes cabalistiques, sur des pierres qu’ils portaient sur eux en guise de talismans.

Basilidis écrivit beaucoup de livres sous le titre de *Traités.* Il eut pour principal disciple son fils Isidore, et il prétendait enseigner la doctrine de l’apôtre Mathias.

Valentin2, originaire d’Egypte, comme Carpocras et

—

1 Clement. Alexand., Siromat., lib. II; cc. 2, 6, 20: lib. III; c. 1; lib. IV; cc. 12, 24, 28; lib. V; c. 1. —Iræn., Contra Hœres., lib. I; c. 24. — Epipli., Hœres., XXIV. — Philosophumena, lib. VII; §§ 20 et seq. — Theodoret., Hœret. fabul., lib. I; § 4.

2 Iraen., Cont. Hœres., lib. I; cc. 1-13 — Clement. Alexand., Stromat., lib. II; c. 8, 20; lib. III; cc. 4, 7; lib. IV; c. 13; lib. VI; c. 6. — Philoso-

Basilidis, voulut perfectionner leur système à l'aide des idées pythagoriciennes et platoniciennes sur l’origine des êtres. Plusieurs de ses disciples modifièrent son oeuvre. Marc et Colarbasos vinrent ensuite, qui entreprirent de fusionner les deux systèmes de Basilidis et de Valentin. C’est ainsi que la gnose arriva à son complet développement.

Valentin avait d'abord été orthodoxe. Il désirait l’épiscopat ; un martyr lui fut préféré, et son orgueil froissé le conduisit aux plus graves erreurs et au désordre.

« Il méritait l’épiscopat, dit Tertullien1, par son génie et son éloquence. Mais la. vertu ne répondait pas chez lui à l’intelligence. » On ignore de quel siège Valentin voulait être évêque. Eusèbe nous apprend qu’il dogmatisa surtout à Rome. Il se vantait d’avoir eu pour maître, dans la *science supérieure* ou la gnose, Théodadis, ami de l’apôtre saint Paul2. Il pouvait plutôt s’en référer aux premiers hérétiques et à leurs disciples Carpocras, Satornilos et Basilidis.

Il prit le mot de *gnose* à Nicolas et à Carpocras ; il emprunta à Pythagore son opinion sur l’harmonie entre les nombres et les êtres ; à Platon son Intelligible, type des formes et des qualités ; à Hésiode une classification des divinités ; à Simon-le-Magicien et au christianisme quelques expressions.

Pythagore voyait dans les règles du calcul, l’idéal de celles qui avaient présidé à l’harmonie des mondes. « De même, disait-il, que le point mathématique, invisible et sans étendue, est le principe de la ligne, de la surface et du cube, de même les êtres émanent d’un premier principe incompréhensible. » Il donnait à ce principe le nom de *Monade.*

Platon admettait un premier principe des êtres, analogue à celui de Pythagore ; mais il l’accompa-

—

phumena, lib. VI; §21 et seq.— Tertull., Adv. Valent.— Theodoret., Haeret. fab., lib. I; c. 7. — Epiph., Haeres., XXXI.

1 Tertiull., Adv. Valentin., c. 4.

2 Clément. Alexand., Stromat., lib. VII; 17.

gnait d'un autre principe intelligible, type et réceptacle des Idées éternelles, et origine des formes et des qualités des êtres. Les deux principes de l’être et des Idées agiren sur une masse inerte, informe, invisible, qui ne prit véritablement sa réalité matérielle que par la forme et les qualités qu’elle puisa dans le type intelligible des Idées.

Valentin combina ces deux systèmes. Il partit du *Monade* de Pythagore et lui donna le nom chrétien de Père. Puis, pour appliquer l’idée pythagoricienne de l’harmonie mathématique, il fit découler du Père des êtres analogues à ceux que Pythagore faisait émaner du Monade. Il appelait ces êtres Æons, mot emprunté à Simon-le-Magicien, et les partageait en trois groupes : l’ogdoade, ou groupe de huit ; la décade, ou groupe de dix ; la dodécade, ou groupe de douze ; en tout trente.

En dehors de ce Pliroma pour ainsi dire primitif, et dont tous les êtres s’engendraient les uns les autres, le Père suprême, par l’intermédiaire de l’Intelligence produisit encore deux Æons : le Christ et le Saint-Esprit ; puis de l’action commune de tout le Pliroma émana Jésus, le trente-troisième et dernier Æon.

Sophia, le trentième des Æons, voulut produire comme le Père ; mais elle n’engendra qu’un *avorton,* Achamoth, source de la triple substance *matérielle*, *animale et spirituelle.*

De la substance animale, sous l’action d’Achamoth, émana Demiourgos, d’où vint le monde composé de sept cieux et du monde inférieur où se trouve l’homme.

Mais il y a trois classes d’hommes : l’homme matériel ; l’homme animal et l’homme spirituel. Le premier est irrévocablement condamné ; le second est perfectible ; le troisième est parfait.

Tout ce qui tient à la nature spirituelle sera, à la fin du monde, absorbé dans le Pliroma ; la substance animale sera absorbée dans le ciel intermédiaire de Demiourgos ; la substance matérielle sera détruite par le feu qui se consumera lui-même.

Valentin appelait les êtres du Pliroma Æons, d’un mot grec qui signifie *siècles.* Son but était d’établir ainsi une analogie entre les êtres invisibles et les temps écoulés avant la création du monde *;* il voyait certaines harmonies entre les êtres produits et le développement du temps, dont l’origine concordait avec la première production du Père ; il formait l’éternité de ses Æons intelligibles, comme le temps est formé de siècles qui se succèdent les uns aux autres.

L’ensemble des Etres intelligibles ou Æons formait la *plénitude de la Divinité*, c’est-à-dire le Pliroma, et tous ces êtres étaient les types des êtres, des qualités et des formes qui existèrent dans le monde visible. Le Pliroma de Valentin n’était que le développement de l’idée platonicienne du principe intelligible des Idées, source des qualités et des formes visibles.

Demiourgos, principe direct du monde visible, habitait, selon Valentin, une région intermédiaire entre le monde visible et le Pliroma. Il ne connaissait même pas le Pliroma, c’est pourquoi il se crut et se donna comme le Dieu unique.

Quant à Jésus-Christ, il eut deux types dans le Pliroma : l’Æon appelé Christ, qui descendit sur lui et y resta jusqu’à sa passion, et Jésus qui était comme le fruit de l’action commune de tout le Pliroma, et le *Souvérain Pontife* des mondes visible et invisible.

Le Jésus du monde visible n’était qu’un être humain n’ayant d’autre lien avec la Divinité que par ses types, qui étaient dans le Pliroma.

Valentin acceptait ainsi l’idée de Cérinthe sur la distinction de la personne de Jésus et du Christ. D’un autre côté, il niait que le Père fût *créateur* du monde invisible, lequel n’aurait été qu’une émanation de sa substance. Le Père n’était pas non plus le créateur du monde visible qui émanait indirectement du Pliroma par Achamoth et Demiourgos.

Le Saint-Esprit n’était aussi qu’un des Æons et ne participait pas plus à la substance divine que les autres êtres du Pliroma.

Valentin s’attaquait donc aux dogmes : de la Trinité ; de Dieu, créateur des êtres visibles et invisibles ; de la Rédemption par le Verbe incarné ; de la Divinité de Jésus-Christ et de la Divinité du Saint-Esprit. Son système était le renversement complet du christianisme au profit de l’ancienne philosophie. Il acquit beaucoup d’importance.

Valentin et ses disciples appuyaient toutes leurs assertions sur des passages de l’Ecriture Sainte1, à laquelle ils donnaient un sens mystérieux ; ils prétendaient que ceux qui entendaient cette Ecriture à la lettre, étaient des hommes dénués de sens philosophique et ne comprenant pas le christianisme. Pour eux, ils s’élevaient au-dessus du vulgaire et donnaient leur système comme une *conception supérieure* de la doctrine chrétienne. Les nicolaïtes leur avaient fourni le titre de *gnose* ou de *science supérieure*, titre qu’ils donnaient à leur système.

Ils se flattaient d’être *le sel de la terre ;* rien ne pouvait les souiller : les bonnes œuvres, disaient-ils, sont seulement nécessaires aux ignorants ; quant à eux, ils appartenaient, ajoutaient-ils, à cette partie de la substance visible douée d’une nature qui ne pouvait être souillée. De même que l’or jeté dans l’ordure n’en est pas altéré, ainsi leur nature parfaite restait pure des atteintes de l’immoralité. Aussi s’abandonnaient-ils, sans scrupule, à toutes les débauches2, mais ils avaient soin de s’ensevelir dans le mystère et de ne révéler qu’aux initiés leurs secrets3.

Cette morale facile et les concessions faites aux anciennes philosophies expliquent l’influence que la gnose de Valentin acquit dans le monde semi-juif et semi- païen qui rêvait un compromis entre les religions ou les philosophies anciennes et le christianisme et qui ne

—

1 Iræn. lib. I; c. 3 et c. 8. — Valentin abusait surtout de l’Évangile selon saint Jean. Cet Evangile était donc reconnu comme authentique dès le commencement du second siècle, c’est-à-dire peu de temps après qu’il eut été publié.

2 Ibid,; Tertull., Adv. Valent., cc. 1, 2, 3, 4.

3 Ibid., c. 10.

pouvait s'accommoder de la haute morale de l'Evangile.

On a voulu quelquefois présenter la gnose comme une preuve que la doctrine chrétienne n’était pas fixée pendant les deux premiers siècles, et comme un essai de synthèse philosophique du christianisme. Cette opinion n’a aucune base historique. Dès que les dogmatiseurs gnostiques parurent, les docteurs orthodoxes les réfutèrent au nom de la doctrine, confiée à l’Eglise par les Apôtres et que toutes les Eglises avaient conservée dans sa pureté.

Voici en particulier comment s’exprimait saint Irénée, évêque de Lyon1.

« L’Eglise disséminée dans le monde entier et jusqu’aux confins de la terre a reçu des Apôtres et de leurs disciples cette foi : en *un* Dieu, Père tout-puissant qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qui y est contenu ; en *un* Jésus-Christ, Fils de Dieu, incarné pour notre salut; en *un* Esprit-Saint qui a prédit, par les prophètes, les desseins de Dieu, et l’avènement de Jésus-Christ notre bien-aimé Seigneur, sa naissance d’une vierge, sa passion, sa résurrection d’entre les morts, son ascension en chair, au ciel, et son avènement lorsqu’il descendra, des deux dans la gloire du Père, pour rétablir toutes choses et ressusciter toute chair ayant appartenu au genre humain ; afin que, devant Jésus-Christ Notre-Seigneur et Dieu et Sauveur et Roi, selon le bon plaisir du Père invisible, tout genou fléchisse dans les deux, sur la terre, dans les enfers, et que toute langue lui rende témoignage, pour qu’il juge le monde entier avec justice : le monde spirituel qui s’est rendu coupable, les anges qui sont déchus, aussi bien que les hommes impies, injustes, iniques, blasphémateurs, et qu’il les envoie dans le feu éternel; pour qu’il donne aux hommes justes et vertueux, à ceux qui ont observé ses préceptes et qui ont persévéré dans son amour, soit depuis le commencement de leur vie, soit depuis qu’ils ont fait pénitence, une vie incorruptible et qu’il les entoure d’une éternelle clarté. »

—

1 Iraen., Contra Hœres,, lib, I; c. 10.

En opposant ainsi les dogmes principaux de la foi chrétienne aux erreurs des gnostiques, saint Irénée a fourni un témoignage éclatant duquel il résulte que cette foi était clairement déterminée dès les temps apostoliques ; qu’elle n’avait pas suivi les règles d’un développement progressif, comme si elle eût été le résultat des réflexions de l’intelligence humaine. Irénée la donne comme *un fait;* et pour en démontrer la vérité, il fait appel au témoignage de toutes les Eglises répandues dans tout l’univers. Ce témoignage unanime prouvait évidemment que les Apôtres, fondateurs des différentes Eglises, y avaient enseigné une même doctrine révélée. Irénée développe ainsi cette pensée :

« L’Eglise1 disséminée dans tout l’univers a reçu cette prédication, et elle conserve cette foi avec soin, comme si elle habitait une même maison ; elle croit partout aux mêmes doctrines, comme si elle n’avait qu’une âme et qu’un cœur et elle les prêche d’une manière uniforme, elle les enseigne et les transmet comme si elle n’avait qu’une bouche. Quoique, dans le monde, les langues diffèrent, cependant la puissance de la tradition est une et identique2. Les Eglises de Germanie ne croient pas autrement et ne transmettent pas autre chose. Il en est de même de celles qui sont en Espagne, chez les Celtes, en Orient, en Egypte, en Libye ; toutes, elles ont la même foi que les Eglises établies au centre du monde. Comme le soleil qui est une créature de Dieu est unique et le même dans tout l’univers, ainsi la lumière, c’est-à-dire la prédication de la vérité, luit de toutes parts et éclaire tous les hommes qui veulent arriver à la connaissance de la vérité. Celui qui est supérieur en éloquence, parmi les

—

1 Iræn., Contra Heures., lib. I ; c. 10.

2 Remarquons que le canon des Ecritures n’était pas fixé au deuxième siècle ; que la foi de l’Eglise ne reposait que sur la prédication, c’est-à-dire l’enseignement oral des Apôtres, conservé et transmis aven soin, dit Irénée. La fixation postérieure du canon des Ecritures a-t-elle modifié ce critérium admis par l’Eglise primitive ? Nous verrons qu’il n’en a point été ainsi, et que lu vraie Eglise a toujours suivi le critérium de l’époque apostolique.

présidents de l’Eglise1, n’augmentera pas la tradition (car personne n’est au-dessus du Maître), et celui qui est ignorant ne la diminuera pas. Car, comme la foi est unique et identique, ni celui qui peut le plus en parler ne l’augmente, ni celui qui le peut moins ne la diminue. »

Saint Irénée ne pouvait exposer plus clairement que la foi est un dépôt qui doit être transmis, tel qu’il a été reçu, sans variation, ni augmentation, ni diminution ; que ceux qui président aux Eglises n’ont pas plus de droits sur la doctrine que les simples fidèles ; que la doctrine révélée appartient à l’Eglise entière qui en a reçu le dépôt pour le transmettre sans altération. Tel est l’argument fondamental que le saint docteur opposa à Valentin.

Cet hérétique eut un grand nombre de disciples qui apportèrent quelques modifications à son système et furent les chefs de divers groupes gnostiques. Les deux principales branches étaient appelées : l’une italique et l’autre orientale2. À la tête de la première étaient Ptolémée et Heracléon ; la seconde reconnaissait pour chefs Axionikos et Bardesanes. Ces derniers différaient surtout des premiers, en ce qu’ils soutenaient que le corps du Sauveur appartenait à la substance *spirituelle* ; tandis que les premiers disaient qu’il appartenait à la substance *animale.*

Bardesanes était né à Edesse. Il confessa la foi avec courage et écrivit beaucoup de livres pour la défense delà vraie doctrine. Il se laissa séduire à la fin de sa carrière ; on lui reproche d’avoir nié la résurrection des morts3.

Parmi les autres disciples de Valentin, on distingue particulièrement Secundus, Colorbasos et Marc4.

—

1 Dans tous ses ouvrages, saint Irénée admet, comme de fondation apostolique, la hiérarchie de l’Eglise, telle que nous l’avons exposée d’après saint Ignace d’Antioche, et telle qu’elle apparaît dans tous les monuments de l’époque apostolique. Le mot dont il se sert pour désigner les pasteurs de l’Eglise emporte avec lui l’idée de l’autorité.

2 Philosophumena, lib. VI ; § 35.

3 Epiph., Hœres., LVI.

4 Iræn., Contra. Hœres., lib. I ; cc. 12 et seq. Theod.. Hœret. fab., lib. I: cc. 8., 9, 12. — Epiph., Hœres., XXII ad XXVI.

Ce dernier surtout se rendit célèbre, moins par les modifications qu’il fit subir au système de Valentin que par sa magie.

Comme Simon-le-Magicien, il se disait la *grande puissance*, et il séduisit beaucoup de monde par ses prestiges. Souvent il prenait une coupe comme pour la consacrer et il récitait une longue invocation ; la liqueur contenue dans la coupe devenait rôuge et il prétendait avoir le pouvoir de la changer en sang.

D’autres fois, il donnait à une femme une coupe à consacrer ; il l’assistait en tenant· d’une main une coupe vide plus grande que celle qui devait être consacrée. Après la consécration, il versait le contenu de la petite coupe dans la grande, qui se trouvait remplie.

Ces prestiges témoignent de la croyance de l’Eglise à la réalité du sang de Jésus-Christ dans l’Eucharistie, Marc voulait évidemment imiter le rite suivi dans l’Eglise pour la consécration, c’est-à-dire l’invocation1, dans la célébration du mystère eucharistique,

Il admettait deux baptêmes, l’un qu’il appelait *bain,'* l’autre qu’il nommait *rédemption.* C’était l’initiation parfaite. Les rachetés passaient à la nature. spirituelle et incorruptible, et pouvaient se livrer à toutes les débauches sans nuire à leur pureté.

La doctrine de Marc était calquée sur celles de Basilidis et de Valentin. Il prétendit avoir reçu de la Vérité même ses révélations, et il formula tout un système sur l’origine des choses d’après de prétendues harmonies résultant des lettres qui composaient les mots et de leur prononciation. Les lettres étaient pour lui ce que les nombres étaient pour Valentin.

Mais Marc s’appliquait surtout à la magie et s’en servait pour se faire aimer des femmes. Il s’adressait particulièrement à celles qui étaient belles, nobles et riches ; il leur tenait un langage empreint d’un mysticisme impur ; leur exaltait l’imagination,

—

1 C’est encore aujourd’hui la doctrine de l’Eglise orthodoxe : que la consécration a lieu par l’invocation.

en obtenait beaucoup d’argent, et les entraînait dans de honteuses débauches. Un grand nombre de ces femmes, revenues de leurs égarements à l’Eglise de Dieu, confessèrent qu’elles avaient aimé cet homme avec une espèce de délire, et qu’elles avaient été souillées par lui. D’autres femmes, également corrompues par Marc, n’osaient se confesser de leurs fautes, soit par une fausse honte, soit parce qu elles étaient endurcies dans le péché, soit enfin parce qu’elles désespéraient de la bonté de Dieu1. Marc parvint même à corrompre la femme d’un diacre. Les frères eurent beaucoup de peine à la ramener à son devoir. Convertie enfin, elle passa le reste de sa vie dans la pénitence, déplorant le malheur qu’elle avait eu do, se laisser corrompre.

Les disciples de Marc imitaient l'immoralité de leur maître, ce qui ne les empêchait pas de se dire parfaits, plus parfaits que les Apôtres eux-mêmes. Tandis que cet hérétique enseignait son système en Occident, un Arabe, nommé Monoïm, en répandait un qui lui était analogue en Orient. Comme Marc, il voyait dans les harmonies des lettres et des nombres les règles qui avaient présidé à l'organisation des êtres2.

Le gnosticisme divisé en plusieurs branches principales, se subdivisait en nombreux rameaux3, dont les adeptes prenaient les noms d’ascodrutes ou ascodrupites, d’archontics, de barbéliotes ou borborianiens, de naasiniens, de stratiotics, de phémionitiens, d’antitac-

—

1 Ce passage de saint Irenée (lib. I ; c 6 ; § 3 ; c. 13; § 5) est très-remarquable. Il contient une preuve que ceux qui revenaient à l'Eglise étaient obligés de confesser leur faute ; et que, s’ils ne la confessaient pas, ils n’étaient pas réintégrés dans l’Eglise. La confession était donc en usage, au second siècle. Quelle ait été publique ou privée, peu importe. La forme de la confession a pu varier selon les circonstances ; niais la confession elle-même est d’origine apostolique. Nous l’avons déjà observé en analysant l'Epitre de saint Jacques. On voit aussi, par l’exemple de la femme du diacre dont parle saint Irénée, que les pécheurs étaient soumis à. la pénitence. Montai ayant été regardé comme hérétique parce qu’il soutenait que les pécheurs ne doivent pas être admis à la pénitence, cela prouve, que la pratique de l’Eglise admettait les pécheurs à la pénitence. Les écrivains postérieurs nous feront mieux connaître cette pénitence telle qu’elle fut pratiquée dès les temps apostoliques.

2 Philosophumena, lib. VIII; c. 12. — Théodoret., Haeret. fabul., lib. I; c. 18..

3 Théodoret., Hœret. fabul., lib, 1; ce. 8 13; cc. 16-17. —Iren., Contra Hæres . c. 29. — Epiphan., Haeres., XL.

tiques, de pératiens. Ces sectes prenaient ces dénominations de quelques points de doctrine, des noms de leurs chefs ou d’autres circonstances accidentelles.

Toutes se distinguaient, par leur immoralité, mais quelques-unes se faisaient remarquer encore parmi elles par des infamies exceptionnelles. Telles étaient les adeptes de Prodicus, et les antitactiens1. Ces derniers n’étaient réellement gnostiques que par leurs mœurs. Ils distinguaient deux Dieux, l'un bon, qu’ils appelaient leur Père, l’autre mauvais et auteur du mal. C’est au second qu’appartenait le commandement de ne pas commettre d’immoralités. C’était donc pour eux un devoir d’en commettre pour désobéir au commandement du Dieu mauvais qui était, d’après eux, le Dieu des Juifs.

Prodicus allait, en immoralité, plus loin que tous les autres ; il prétendait qu’il fallait s’abandonner à toutes les débauches en public ; il prêchait la communauté des femmes. Tous ses adeptes se réunissaient et s’abandonnaient les uns aux autres sans scrupule ; leur débauche avait même à leurs yeux quelque chose de sacré, et, dans leurs lieux de réunion se trouvaient constamment des femmes qui s’abandonnaient à tous ceux qui voulaient2.

Ces immoralités étaient calquées sur celles des mystères du paganisme. On peut donc dire que, au moyen du gnosticisme, l’immoralité du paganisme et l’ancienne philosophie cherchaient à faire invasion dans l’Eglise.

Comme tous les sectaires prenaient le titre de chrétiens, ils contribuèrent, au commencement, à autoriser les calomnies des païens contre les fidèles. C’est ce que remarque le docte historien Eusèbe de Césarée :

« Les Eglises, dit-il3, brillaient dans l’univers entier comme des astres étincelants et la foi en Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ était florissante chez

—

1 Theod., Op. cit., § 6; § 16.

2 Touchant les infamies que commettaient les gnostiques, on peut consulter saint Epiphane. Hœres. XXXI ad Haeres. XL.

3 Euseb., Hist. Eccl, lib. IV; 7.

toutes les nations1, lorsque le démon, dans sa méchanceté et sa haine pour la vertu, et afin de nuire au salut des hommes, eut recours à tous les moyens contre l’Eglise. Il avait eu d’abord recours aux persécutions ouvertes. Voyant que cette voie lui était fermée (sous l’empereur Adrien), il se servit d’hommes pervers comme d’instruments et de ministres pour perdre les âmes ; il employa toute sa finesse dans le but de tromper ces hommes qui portaient le même nom que nous, soit pour séduire les fidèles et les conduire dans l’abîme, soit pour détourner de la voie du salut ceux qui ne nous connaissaient pas, et qui, à la vue de leurs mauvaises actions, s’éloignaient de la voie qui conduit au salut de Dieu. »

Après avoir esquissé les principaux traits de la doctrine gnostique et mentionné les immoralités des adeptes, Eusèbe continue ainsi :

« Le mauvais démon se servit de ces ministres, d’abord pour entraîner sous leur joug et à la mort spirituelle les malheureux fidèles qu’ils avaient séduits. Ensuite il fournit aux ennemis de la foi l’occasion d’attaquer et de calomnier la doctrine de l’Evangile. L’infamie dont se couvraient les séducteurs retomba sur le nom chrétien. De là vint que les infidèles conçurent de nous une opinion absurde et impie ; qu’ils nous reprochèrent des accouplements monstrueux et des repas horribles.

« Mais ces moyens diaboliques n’obtinrent pas un long succès, car la vérité se fit connaître et estimer de plus en plus et finit par devenir plus claire que le jour. Les inventions de nos ennemis tombèrent d’elles - mêmes. Les sectes, se multipliant les unes contre les autres, et prenant mille formes diverses, disparurent. Quant à l’Eglise catholique, la seule vraie, toujours semblable à elle-même et constante, elle faisait chaque jour de nouveaux progrès, frappant

—

1 On doit remarquer que c'était au commencement du second siècle que l’Eglise était en cet état florissant, c’est-à-dire sous le règne d'Adrien, qui commença à régner l’an 116 de l’ère chrétienne. Les derniers des Apôtres, Jean et Philippe, n’étaient morts que depuis quelques années.

les yeux, non-seulement des Grecs mais des barbares, par sa gravité, sa sincérité, sa liberté, sa modestie ; devant la vie sainte qu’elle inspirait et sa divine philosophie, disparut la mauvaise opinion que l’on avait conçue de notre religion. Notre doctrine, qui était bien supérieure aux autres, du consentement de tous, resta victorieuse, et chacun pensa qu’elle surpassait toutes celles des sectes par sa modestie, sa gravité et ses préceptes d’une sagesse divine. »

C’est ainsi que l’Eglise, d’abord confondue avec les sectes par les païens, sut prouver, par sa doctrine, qu’elle n’avait avec elles aucun point de contact. Cette doctrine était donc clairement déterminée dès le commencement. L’Eglise se montra fidèle au dépôt apostolique, fut toujours, comme dit Eusèbe, *semblable à elle-même*, et continua ainsi à avancer dans la voie d’unité, tandis que les sectes, se divisant et se subdivisant, finirent par disparaître. Les fidèles ne confondirent jamais l’Eglise avec les sectes. Ceux qui se laissaient séduire savaient bien qu’ils sortaient de son sein en entrant dans l’hérésie ; et ils revenaient à l’Eglise lorsqu’ils se repentaient de leurs péchés et de leurs erreurs.

Un fait incontestable, c’est que l’Eglise apparaît dans l’unité de sa doctrine dès les temps apostoliques, et qu’il est impossible de trouver dans sa vie un seul instant où elle l’ait modifiée, diminuée ou augmentée. Les hérétiques eux-mêmes prouvent cette unité ; puisque, dès qu’un d’entre eux enseignait une doctrine qui n’appartenait pas au dépôt divin, il se trouvait aussitôt en contradiction avec l’Eglise.

Outre les gnostiques qui enseignèrent des systèmes opposés au christianisme en général, d’autres hérétiques parurent qui s’attaquèrent seulement à quelques points de la doctrine chrétienne. On peut les diviser en deux groupes : le marcionisme et le montanisme. Cerdon1 fut le père du système auquel Marcion attacha

—

1 Iræn., Contra Hæres., lib. I; c. 27. — Clement. Alexand., Stromat,, lib. III; c. 3. — Philosophumena, lib. VII; § 29; §37. — Theodoret., Hœret. fabul., lib. I; c. 24. — Epiphan., Haeres., XLI, XLII. —Tertull., Adv. Marc, et de Prœscript., § 51.

son nom. Il admettait deux principes éternels : l’un bon, auteur de la Nouvelle-Alliance ; l’autre mauvais, auteur de l’Ancienne ou mosaïsme.

C’était le dualisme oriental cherchant à s’insinuer dans l’Eglise.

Il dogmatisait à Rome, lorsque Marcion y arriva. Ce dernier devait donner au système de Cerdon un nouveau développement. Il était fils d’un évêque et né à Synope dans la province du Pont. Son opposition au judaïsme l’avait déjà entraîné en des erreurs analogues à celles de Cerdon, lorsqu’il rencontra cet hérétique à Rome ; il se lia avec lui ; leurs adhérents se fusionnèrent en une seule et même secte. Outre le dualisme, qui formait comme la base du système, Cerdon et Marcion prétendaient que le Christ n’était né et n’avait souffert qu’en apparence. Ils soutenaient cette erreur par suite de leur haine pour la chair qu’ils regardaient comme émanant du principe mauvais. Par suite de la même erreur, ils niaient la résurrection des corps et n’attribuaient l’immortalité qu’à l’âme, substance spirituelle créée par le bon principe.

Marcion avait passé sa jeunesse dans la continence. Ayant ensuite corrompu une vierge, son père l’anathématisa. A son arrivée à Rome, il s’était adressé à d’anciens disciples qui avaient reçu la saine doctrine des disciples immédiats des Apôtres. Ceux-ci, qui le savaient sous l’anathème paternel, refusèrent de le recevoir en communion. Froissé dans son orgueil, Marcion leur dit : « Je déchirerai votre Eglise et j’y mettrai une division éternelle. » Ce fut alors qu’il s’entendit avec Cerdon.

La haine de Marcion pour la chair l’entraîna à condamner le mariage. Il n’admettait au baptême que ceux qui faisaient profession de continence. Il obligeait ses adeptes à s’abstenir de viande et devin. Il ne se servait que d’eau pour l’Eucharistie. Ses sectateurs poussaient la haine de la chair jusqu’au fanatisme, et plusieurs s’exposaient d’eux-mêmes à la mort sous prétexte de martyre.

L’hérésie de Marcion se divisa en deux branches. A

la tête de la première était Apelles1. Il était sorti de l’Eglise comme Marcion, c’est-à-dire après avoir commis un péché contre la continence dont il faisait profession. Il se retira à Alexandrie où il porta l’hérésie de Marcion modifiée sur plusieurs points. Il n’admettait pas que le principe du mal fût coéternel à celui du bien ; il en faisait une créature du principe du bien, lequel avait fait le monde visible sur le type du monde invisible, mais sans pouvoir arriver à la perfection de ce dernier. Il n’enseignait pas, comme Marcion, que le corps de Jésus-Christ eût été seulement apparent ; il en faisait une composition aérienne dont les éléments subtils s’étaient dissipés au moment de l’Ascension ; de sorte que l’âme seule était retournée au ciel. Il niait, comme Marcion, la résurrection des corps. Il avait avec lui une tille du nom de Philumène qu'il donnait comme prophétesse, et dont il écrivait les *Phanéroses* ou révélations. Il vécut jusqu’à une extrême vieillesse et son extérieur était grave et sévère. Un jour qu’un écrivain orthodoxe, Rhodon, l’avait convaincu de plusieurs erreurs, il finit par répondre : « Chacun doit demeurer ferme dans ses convictions ; quelle que soit la foi, pourvu qu’on espère en Jésus crucifié et qu’on fasse le bien, on sera sauvé. »

Si ce principe est juste, Jésus-Christ et les Apôtres n’auraient pas dû en enseigner davantage. Cependant, l’Eglise apostolique avait reçu d’eux un ensemble de doctrines beaucoup plus étendu, et dont chaque partie était digne de la même foi, puisqu’elle émanait de la même source divine.

A la tête de la seconde branche des marcionites était Tatien2. Cet homme célèbre était originaire d’Assyrie. Il fut d’abord philosophe platonicien. Ayant connu saint Justin, il en apprit la doctrine chrétienne et se fit son disciple. Après la mort de son saint maître, il

—

1 Philosophumena, lib. VII; § 38. — Terlull., Prœscript., § 6; § 30. — Epiph., Haeres , XLIV. — Euseb., Hist. Eccl., lib. IV ; 13 — Theod., Hœret. fab., lib. I; c. 25.

2 Philosophumena, lib. VIII ; § 16. — Clément. Alexand., Stromat., lib. III; cc. 12, 13. —Tertull., Praescript., § 52. — Euseb., Hist. Eccl, lib. IV; c. 29. — Epiph., livres., XLVI, XLVII.—Theod., livret, fabul., I; c. 20.

tomba dans l’erreur et professa la doctrine de Marcion sur l’opposition entre l’Ancien et le Nouveau Testament et la haine de la chair. Il se fit l’apôtre du marcionisme en Orient, où ses adeptes furent nommés encratites, c’est-à-dire continents, ou hydroparastates, parce qu’ils ne se servaient que d’eau dans la célébration de l’Eucharistie.

Parmi les disciples de Marcion, il en est d’autres qui, comme Tatien et Apelles, n’acceptèrent que quelques points de sa doctrine. Tels furent Severus qui exagéra les erreurs de Tatien, et Cassianus qui s’attacha surtout à enseigner que le corps de Jésus- Christ n’était qu’apparent ou fantastique1. Il fut le chef d’une secte qui se fit connaître spécialement par cette fausse doctrine et qui prit le nom de docètes (Δόξα) ou *opinaires,* parce qu’ils réduisaient à une simple *idée* ou *imagination le* corps du Christ. Par le développement qu’ils donnaient à leur système, ils se rapprochaient du gnosticisme dont Cassianus avait d’abord été adepte.

On peut rattacher au marcionisme les hérésies d’Hermogène et d’Hermias, qui enseignaient que la matière était un principe coéternel à Dieu ; que le corps de Jésus-Christ était d’une substance éthérée, analogue, par exemple, à celle du soleil, et qui niaient la résurrection des corps2.

Théodotion avait appartenu à l’hérésie marcionite, et plus particulièrement à la secte de Tatien. Il abandonna le christianisme pour entrer dans l’école des stoïciens qu’il quitta pour professer le judaïsme. Théodotion devint habile dans la langue hébraïque et publia une version grecque de l’Ancien Testament. Déjà un chrétien apostat nommé Aquila, avait fait une traduction analogue quelques années auparavant. L’Eglise a toujours préféré celle des Septante, plus ancienne et plus digne de foi. Cependant, les écrivains orthodoxes ne dédaignèrent pas les versions d’Aquila

—

1 Philosapliumena, lib. VIII ; §§ 2, 8 et seq.j lib. X; § 16. — Clement. Alexand , Stromat., lib. III; c. 13.

2 Tertull., In Herm.

et de Théodotion, tout en se défiant de leur prosélytisme judaïque qui les portait à dissimuler ce qui, dans les prophéties, était favorable au christianisme.

Le gnosticisme et le marcionisme formaient deux groupes distincts d’hérésies. Le montanisme en fut un troisième. Le chef de cette hérésie fut un eunuque nommé Montan1. Il habitait Ardaba, en Phrygio. Il se donna comme prophète et composa un grand nombre de livres, dans lesquels il recueillit, non-seulement ses révélations, mais encore celles de deux femmes, Priscilla et Maximilla. « Dieu, disait-il, a cherché à sauver le monde une première fois par Moïse, une seconde fois par Jésus-Christ ; mais ce fut en vain ; c’est pourquoi il envoya le Paraclet. » C’était lui-même, Montan, et il parlait par Priscilla et Maximilla, ses prophétesses.

L’esprit de prophétie s’était perpétué dans l’Eglise pendant le second siècle. On l’y avait toujours considéré comme un don exceptionnel. Montan en lit un ministère. Gomme un saint homme nommé Quadratus et une pieuse femme nommée Ammia, de Philadelphie, avaient joui d'une grande célébrité en Orient parleurs prophéties, Montan et ses deux fausses prophétesses prétendaient avoir hérité de leur ministère. Leurs révélations étaient obscures, mais plus il était difficile d’en déterminer le sens, plus les adeptes s’appliquaient à y découvrir de mystères.

Montan n’enseignait pas de doctrine particulière ; il affectait seulement un rigorisme outré ; condamnait les secondes noces, obligeait les adeptes à des jeûnes rigoureux et à des rites qui n’avaient pas reçu l’approbation de l’Eglise. Cependant, il entreprit de changer la hiérarchie ecclésiastique. Il plaçait à la tête les patriarches, au deuxième rang les cénones, et au troisième rang les évêques. Les deux premiers degrés recevaient leur mission de Dieu lui-même, ce qui ouvrait la porte à toutes les prétentions des ambitieux et des prétendus inspirés.

—

1 Elément. Alexand., Stromat., lib. IV; c. 13 - Philosophumena, lib. VIII; § 19. — Euseb., Hist. Eccl, lib. V; 16.- Epiph., Haeres., XLVIII, XLIX.

Les sectateurs de Montan furent appelés phrygiens, et leur doctrine fut nommée cataphryge, c’est-à-dire *selon les phrygiens ;* on donna aussi aux adeptes le titre de cataphryges. Elfe se partagea bientôt en plusieurs sectes. A la tête des principales étaient Proclus, Eschinès et Quintilia. On distinguait aussi celle des passalorinchites, enphrygiens, tascadrougites ; ces derniers étaient ainsi nommés parce que, en priant, ils mettaient le doigt devant leur nez, en signe d’attention.

L’hérésie montaniste excita de grands troubles en Asie. Les fidèles se réunirent plusieurs fois pour en examiner les doctrines ; elles furent condamnées et les sectateurs de la nouvelle hérésie furent chassés de l’Eglise.

C’est la deuxième fois que, depuis le concile de Jérusalem, nous rencontrons, dans l’histoire, la mention d’assemblées dans lesquelles on discutait des points de doctrine. Nous avons indiqué les premières assemblées tenues en Asie au sujet de la Pâque. Les secondes eurent lieu aussi en Asie à propos des doctrines des montanistes. Le résultat de ces dernières fut l’excommunication des sectaires. Plusieurs évêques, en particulier Zotikos, de Koman, et Julianus, d’Apamène, persuadés que l’esprit de prophétie dont se glorifiaient les montanistes était une illusion satanique, avaient voulu lui résister ; mais les adeptes les en avaient empêchés. C’est sans doute alors que les conciles avaient eu lieu pour chasser de l’Eglise ces fanatiques. Par suite de cette décision, les vrais martyrs de l’Eglise, tels que Caïus et Alexandre, de la ville d’Apamène, eurent soin de se séparer des montanistes, qui se flattaient de montrer beaucoup de courage en présence des persécuteurs ; les fidèles savaient que le seul vrai martyre est celui que l’on souffre pour la vérité, et non pas par fanatisme.

Les détails qui précèdent sont extraits de l’ouvrage de saint Apollinaire, évêque d’Hiérapolis, contre les cataphryges1. Ce docte évêque avait d’abord cherché

—

1 Le texte d’Eusèbe semble un peu ambigu à ce sujet ; mais nous remarquons que l’ouvrage qu’il cite est intitulé : Contre les cataphryges ; et que, dans un autre endroit (lib. IV; 27) il attribue à saint Apollinaire un ouvrage

à ramener les hérétiques par ses discours. Mais, n'ayant pu les convaincre, il écrivit contre eux à la prière des fidèles.

D’autres écrivains entrèrent en lutte contre les diverses hérésies et pour défendre, contre les innovations, « la doctrine pure de la tradition apostolique et de la vraie foi1. »

Denys, de Corinthe, réfuta l’hérésie de Marcion dans son Epître aux fidèles de Nicomédie. Dans son Epître aux Eglises du Pont, centre du montanisme, il oppose à cette hérésie la vraie doctrine sur les mariages et la chasteté, et la douceur que l’on devait exercer envers ceux qui avaient péché ou qui revenaient de l’hérésie à l’Eglise. Montan prétendait qu’on devait les rejeter impitoyablement.

Théophile d’Antioche, dont nous avons fait connaître le beau livre à Autoloukos, composa deux ouvrages, l’un : *Contre l'hérésie d'Hermogene ;* l’autre : *Contre Marcion.*

Philippe de Gortyne, en Crète, écrivit aussi un livre *Contre Marcion.* Cet hérétique fut également réfuté par saint Justin, qui l’avait rencontré à Rome2.

Les livres de Méliton de Sardis, à en juger par leurs titres que nous avons donnés précédemment, étaient dirigés contre la plupart des erreurs propagées de son temps par les différents sectaires.

Tatien rencontra un savant adversaire dans la personne de Musanus. Eusèbe cite encore, parmi les défenseurs de la foi, Rhodon, Pinytus, évêque en Crète, Miltiade, et Modestus. Bardesane réfuta aussi Marcion ; mais étant tombé lui-même dans l’erreur, il y entraîna son fils Harmonius, qui écrivit pour la défense de ses idées. Bardesane et Harmonius eurent pour antagoniste le savant Syrien Ephraïm3.

Un des Pères du gnosticisme, Basilidis, avait rencontré un adversaire dans la personne d’ Agrippa, sur-

—

intitulé : Contre l’hérésie des cataphryges. Ceci nous porte à penser que les extraits qu’il donne (lib. V; 16) sont de saint Apollinaire.

1 Ces paroles sont d’Eusèbe de Césarée ; Hist. Eccl., lib. IV; 21.

2 Euseb., Hist. Eccl., lib. IV; 11.

3 Theod., Hœret. fabul., lib. I; c. 22.

nommé Castorosl, docte alexandrin, qui fut sans doute un des Pères de cette savante école qui jeta tant d’éclat sur l’Eglise pendant le troisième siècle.

Si les dogmes de l’Eglise furent attaqués par des hérétiques, pendant le second siècle, les défenseurs de l’orthodoxie furent nombreux.

Le plus célèbre d’entre eux fut Irénée, disciple de Polycarpe de Smyrne et successeur de Pothin sur le siège de Lyon.

Son ouvrage, divisé en cinq livres, est un des plus importants monuments de l’Eglise au second siècle, et mérite d’être étudié avec soin, aussi bien au point de vue doctrinal qu’au point de vue historique.

Dans le premier livre, il expose le gnosticisme tel qu’il fut systématisé par Valentin et modifié par ses disciples. Il le suit à travers toutes ses transformations, et expose le marcionisme, la seconde des grandes hérésies qui avaient agité toute l’Eglise jusqu’à son temps.

Dans le second livre, il réfute toutes les erreurs qu’il a exposées. Dieu, en lui-même, Père, Fils et Saint-Esprit ; Dieu créateur des êtres visibles et invisibles ; la nature de l’âme et son immortalité ; tous les grands problèmes soulevés par le gnosticisme et le marcionisme, sur l’origine du monde, sont résolus par le docte et saint évêque à l’aide d’une logique puissante.

Dans le troisième livre, il réfute les mêmes hérésies au moyen de la tradition de l’Eglise. Il commence par établir la *règle catholique*, c’est-à-dire le *critérium* de vérité admis dans l’Eglise. Ce sujet est trop important pour l’histoire pour que nous ne traduisions pas textuellement quelques passages. On y verra quelle était la méthode employée au second siècle pour défendre la doctrine de l’Eglise.

Après avoir dit, dans la préface de ce troisième livre, que « la seule foi vraie et vivifiante a été donnée par les Apôtres à l’Eglise et distribuée par elle à ses enfants, » Irénée ajoute : « Car le Seigneur a donné à ses Apôtres le pouvoir de l’Evangile, et c’est par eux

—

1 Euseb., Hist Eccl., lib: IV ; 7. — Theod., Hœret. fabul., lib. I; c. 4.

que nous avons connu la vérité, c’est-à-dire la doctrine du Fils de Dieu1. »

« Ce n’est pas, en effet, par d’autres2, que nous avons connu l’économie de notre salut ; mais par ceux-là seulement par le moyen desquels l’Evangile est parvenu jusqu’à nous. Ils le prêchèrent d’abord ; puis, par la volonté de Dieu, ils nous l’ont transmis dans les Ecritures pour être le fondement et la colonne de notre foi. Il n’est pas permis de dire qu’ils l’aient prêché avant que d’en avoir eu une parfaite connaissance, comme quelques-uns osent le dire, lesquels se glorifient d’être les correcteurs des Apôtres. En effet, lorsque le Seigneur fut ressuscité d’entre les morts, ils furent revêtus du Saint-Esprit qui vint en eux, ils en apprirent tout ce qui était nécessaire et en reçurent une connaissance parfaite. Ils partirent ensuite jusqu’aux confins de la terre, évangélisant les biens que Dieu nous a faits, et annonçant la paix céleste, aux hommes qui reçurent tous le même Evangile de Dieu. »

Irénée mentionne ensuite les quatre Evangiles écrits par Mathieu, Marc, Luc et Jean. Ces Evangiles étaient donc regardés comme authentiques au second siècle, c’est-à-dire quelques années après la mort de leurs auteurs et à une époque où vivaient des disciples qui les avaient connus. Du reste, les hérétiques eux-mêmes, soit gnostiques, soit marcionites, ne contestaient pas l’authenticité de ces divins écrits ; seulement ils rejetaient les uns et admettaient les autres, selon qu’ils les croyaient utiles on nuisibles à leurs systèmes. Ils cherchaient à en abuser ainsi que de plusieurs Epitres de saint Paul3.

« Les hérétiques continue Irénée4, contestent l’autorité, la valeur des Ecritures, et prétendent qu’on ne peut en connaître le vrai sens que par la tradition ; et.

—

1 Iraen., Contra Haeres., lib. III ; Praefat.

2 Ibid., c. 1; par. 1.

3 Saint Irénée a indiqué, dans ses deux premiers livres, les passages des Saintes Ecritures dont les hérétiques abusaient. Ces chapitres ont beaucoup d'importance pour établir que certains livres du Nouveau Testament, contestés aujourd'hui par une science fort légère, étaient admis comme authentiques au second siècle.

4 Iraen., Ibid., c. 2 par. 1 et 2

sous prétexte de tradition, ils exposent leurs propices doctrines. Nous en appelons contre eux à cette tradition, qui *vient des Apôtres,* et qui *est conservée* dans les Eglises par les successions des pasteurs ; et aussitôt ils veulent détourner de son sens cette tradition, en prétendant que le faux s’y est mêlé au vrai. »

On doit remarquer le caractère que saint Irénée donne à la tradition. Il ne s’agit pas ici de traditions humaines. La vraie tradition ou la doctrine transmise à *sa source* dans les Apôtres ; *son siège* dans les Eglises ; elle est conservée dans les Eglises par les pasteurs qui s’y succèdent, et qui sont *les gardiens* de la foi des Eglises, et non pas ses maîtres ou ses docteurs1.

« On peut, continue Irénée2, voir de ses yeux dans toute l’Eglise cette tradition apostolique ; elle est évidente dans le monde entier ; nous pouvons compter ceux qui ont été établis évêques par les Apôtres, et ceux qui leur ont succédé jusqu’à nos jours. Mais comme il serait long dans cet ouvrage d’énumérer les successions de toutes les Eglises, nous pouvons, en indiquant la tradition qu’à reçue des Apôtres une Eglise très- grande, très-ancienne et connue de tous, celle qui a été fondée et établie à Rome par les deux très-glorieux apôtres Pierre et Paul, en indiquant la foi qui y a été annoncée, et la succession de ses évêques jusqu’à nos jours, confondre tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, ou par fantaisie, ou par vaine gloire, ou par ignorance, ou par malice, recueillent autre chose que ce qu’il faut. En effet, toute Eglise (c’est-à-dire les fidèles de tous pays) est obligée de se rendre vers cette Eglise à cause de son importance exceptionnelle ; ainsi, dans cette Eglise, la tradition apostolique est conservée par ceux qui sont de tous pays. »

L’Eglise de Rome eut, dès son origine, une très- grande importance. Rome, capitale de l’empire, c’est-, à-dire de presque tout l’univers alors connu, était un centre universel. De toutes parts on s’y rendait, soit

—

1 Cette belle notion de la tradition est conservée jusqu’il nos jours par l’Eglise orthodoxe.

2 Iran., Contra Hœres., c. 3; §§ 1 et 2.

pour le commerce, soit pour tout autre motif. Avant même que l’Eglise y eût été organisée, les fidèles s’y étaient établis et avaient formé le noyau de cette Eglise. Leur foi était connue dans le monde entier, comme le dit saint Paul dans l’Epître qu’il leur écrivit. Tous les frères que leurs affaires avaient amenés à Rome en avaient été témoins, et, de retour dans leur pays, en faisaient les plus grands éloges. Les fidèles de Rome, non-seulement recevaient avec charité leurs frères de tous pays, mais ils leur venaient aussi en aide par leurs aumônes. Ils étaient plus riches que ceux des provinces, et ils avaient l’habitude de secourir les Eglises pauvres. Un évêque du deuxième siècle, saint Denys de Corinthe, s’exprime ainsi à ce sujet, dans sa lettre aux fidèles de Rome1 :

« Dès le commencement de la religion, vous avez eu l’habitude de faire à tous vos frères toute espèce de bien, et d’envoyer des subsistances à de nombreuses Eglises situées dans des villes de province. Tantôt vous venez ainsi au secours de la misère des pauvres, tantôt vous donnez le nécessaire aux frères qui travaillent dans les mines2. Par ces offrandes que vous ôtes dans l’usage de faire depuis le commencement, vous restez fidèles aux coutumes et aux institutions de vos ancêtres. Votre bienheureux évêque Soter n’a pas seulement suivi cette coutume, il a fait mieux encore, soit en donnant des aumônes abondantes aux fidèles, soit en recevant comme ses enfants ceux qui arrivent de loin, en se montrant pour eux un père plein d’affection, en les consolant par de douces paroles. »

Les fidèles, arrivant ainsi à Rome de toutes les provinces, y apportaient les traditions de leurs Eglises qui se trouvaient en parfaite harmonie avec celles de l’Eglise de Rome. Cette Eglise se trouvait être ainsi comme le résumé de la tradition universelle, et c’est pour cela que saint Irénée disait que sa tradition pouvait être considérée comme la tradition universelle3.

—

1 Dyon., Epist. ad Rom., ap. Euseb., Hist. Eccl., IV; 23.

2 C'est-à-dire aux condamnés.

3 Le sens de ce passage de saint Irénée est tellement clair, que l'on a peinz à comprendre comment les théologiens de l'Eglise romaine ont cherché à y

Après avoir posé comme base ce fait incontestable, saint Irénée poursuit ainsi :

« Les bienheureux Apôtres ayant donc fondé et or-

—

découvrir une preuve en faveur de la papauté. Comme ils attachent beaucoup d'importance à cette prétendue preuve, il sera utile de fixer d'une manière incontestable le sens grammatical du teste en question.

Voici d'abord le texte : « Quoniam valde longum est, in hoc tali volumine omnium ecclesarium enumerare successiones; maximae et antiquissimœ et omnibus cognitae, a gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo, Romae fundatae et constitutae Ecclesiae, eam, quam habet ab apostolis traditionem et annunciatam hominibus fidem, per successiones episcoporum per venientem usque ad nos, indicantes ...»

\* L'analyse de ce texte de saint Irénée de Lyon fait par le père Wladimir Guettée se trouve dans son livre "La papauté schismatique" et est accessible via ce lien :

http://foi-orthodoxe.fr/saint-irenee-de-lyon-et-la-primaute-du-pape-de-rome/

ganisé l’Eglise, donnèrent à Linus l'épiscopat pour l’administrer. Paul a fait mention de ce Linus dans ses Epitres à Timothée. Anenclet lui succéda ; après lui, et

—

\* L'analyse du texte de saint Irénée de Lyon fait par le père Wladimir Guettée se trouve dans son livre "La papauté schismatique" et est accessible via ce lien :

http://foi-orthodoxe.fr/saint-irenee-de-lyon-et-la-primaute-du-pape-de-rome/

au *troisième rang après les Apôtres*, Clément reçut l’épiscopat. Ce Clément avait vu les Apôtres, avait eu des rapports avec eux ; il reçut l’épiscopat alors que résonnait encore la prédication des Apôtres et qu’il avait devant les yeux leur tradition, avec beaucoup d’autres de son temps qui avaient été instruits par les Apôtres1, » Après avoir analysé la lettre de l’Eglise de Rome aux Corinthiens, Irénée continue ainsi :

« A Clément succéda Evariste, à Evariste Alexandre ; puis Xyste fut le *sixième depuis les Apôtres ;* ensuite vint Télesphore, qui souffrit glorieusement le martyre ; puis Hygin, puis Pius, puis Anicet. Soter

—

\* L'analyse du texte de saint Irénée de Lyon fait par le père Wladimir Guettée se trouve dans son livre "La papauté schismatique" et est accessible via ce lien :

http://foi-orthodoxe.fr/saint-irenee-de-lyon-et-la-primaute-du-pape-de-rome/

1 Iraen., Contra Hœres., § 3,

succéda à Anicet. Maintenant est évêque Eleuthère, au *douzième rang depuis les Apôtres*1. Par cet ordre et cette succession, la tradition qui est venue des Apôtres dans l’Eglise et la prédication de la vérité est venue jusqu’à nous. Et c’est là une preuve évidente que la foi une et vivifiante, qui a été donnée à l’Eglise par les Apôtres, a été conservée jusqu’à nous et nous a été transmise dans sa pureté. »

Les évêques de Rome, comme ceux des autres Eglises, étaient *les gardiens* de la tradition, du dépôt confié à leur Eglise. Ils n’avaient aucun droit à exercer sur la doctrine ; leur devoir était de la transmettre telle qu’ils l’avaient reçue ; ils étaient obligés, par leur épiscopat, *de surveiller* avec soin, afin que le plus léger changement ne s’introduisît pas dans les croyances ; c’est pourquoi le saint docteur ne donne la succession légitime des évêques dans les Eglises que comme un canal de transmission pour la tradition apostolique ou primitive2.

Après avoir opposé aux hérétiques la tradition apostolique de l’Eglise de Rome, saint Irénée mentionne celle de l’Eglise de Smyrne pour laquelle il n’y avait qu’un seul intermédiaire, Polycarpe, entre les Apôtres et Irénée lui-même son disciple, et les évêques d’Asie qui avaient vu Polycarpe, lequel avait vu les Apôtres.

Il indique enfin la tradition de l’Eglise d’Ephèse, dans laquelle l’apôtre Jean lui-même avait vécu jus

—

1 On doit remarquer qu’en comptant Clément pour troisième évêque de Rome ; Xyste pour le sixième : Eleuthère pour le douzième, saint Irénée ne compte pas saint Pierre pour premier évêque de Rome ; et qu’il regarde Linus comme premier évêque de cette ville, En se servant, aux trois endroits que nous avons soulignés, des mots : depuis les Apôtres ou après les Apôtres, saint Irénée n'accorde rien de plus à saint Pierre qu’à saint Paul dans la fondation et l’organisation de l’Eglise de Rome. Il ne regardait pas les évêques de Rome comme successeurs des deux Apôtres, mais comme gouvernant une Eglise fondée par eux. Les évêques de Rome sont donc les successeurs de Linus, et non pas de saint Pierre et de saint Paul.

2 II y a loin de cette doctrine à celle de l'Eglise enseignante, et de l’autorité infaillible de la papauté ou de l’épiscopat, doctrine professée par l’Eglise romaine actuelle.

Remarquons, en outre, que la conclusion que tire saint Irénée de ce qu’il a dit plus haut de la tradition de l’Eglise de Rome, détruit absolument le sens que les théologiens romains actuels voudraient donner à son texte. Il n’y est question que de tradition apostolique conservée et non pas d'union nécessaire avec telle ou telle Eglise.

qu’au règne de Trajan. Irénée oppose aux hérétiques, à titre égal, les traditions apostoliques de Rome, de Smyrne et d’Ephèse.

« Ces preuves, ajoute-t-il1, étant si évidentes, il n’est pas nécessaire d’aller chercher ailleurs une vérité qu’il est si facile de recevoir de l’Eglise, dans laquelle les Apôtres ont mis, comme un riche dépôt contenant toute la vérité et où chacun peut, s’il le veut, boire le breuvage de vie. C’est l’Eglise qui est l’entrée de la vie ; tous les autres sont des voleurs et des brigands. C’est pourquoi il faut les éviter, et, en même temps, aimer de toute son âme ce qui appartient à l’Eglise, et s’attacher à la tradition de la vérité. Mais quoi? s’il s’élève une discussion sur un sujet peu important, faut- il recourir aux plus anciennes Eglises2, dans lesquelles les Apôtres ont vécu et en recevoir ce qui sera certain et évident? Que ferait-on si les Apôtres ne nous avaient pas laissé d’écrits? Ne faudrait-il pas suivre l’ordre de la tradition tel qu’ils l’ont confié à ceux auxquels ils confiaient les Eglises ?

« C’est cet ordre que suivent un grand nombre de nations barbares qui croient au Christ, qui n’ont ni papier ni encre, qui ont dans leurs cœurs le salut écrit par le Saint-Esprit, et qui conservent soigneusement l’ancienne tradition. »

La tradition apostolique, conservée par les Eglises, était donc, aux yeux de saint Irénée, la règle de la foi, et l’Ecriture ne dispensait pas de la suivre ; d’autant plus que les hérétiques ne prouvaient que trop qu’en se séparant de la tradition de l’Eglise, on peut interpréter l’Ecriture d’une manière erronée, et attribuer ainsi des erreurs aux Apôtres et à Dieu lui-même.

Après avoir exposé la règle catholique de 1a foi, Irénée poursuit sa réfutation des hérésies en leur opposant la vraie doctrine.

Dans le deuxième livre, il l’avait établie à l'aide du

—

1 Iræn., Contra Hœres., c. 4; §§ 1 et 2.

2 On doit, remarquer que le saint docteur reste toujours dans un raisonnement qui exclut le sens, indiqué plus haut, adopté par les théologiens romains, et qu’il ne fait pas même allusion à l'union nécessaire qui devrait exister avec l’Eglise de Rome pour posséder la vérité.

raisonnement. Dans le troisième, il la démontre par la doctrine apostolique et par tradition, et réfute le sens erroné que les sectaires donnaient aux textes évangéliques. Dans le quatrième livre, il établit les mêmes vérités à l’aide des paroles de Jésus-Christ. Il prouve que Jésus-Christ a été le Verbe qui a parlé aux patriarches et aux prophètes, et qui est l’auteur du Nouveau Testament, comme de l’Ancien. Dans le cinquième livre, il s’applique particulièrement à prouver la réalité du corps de Jésus-Christ, contre tous les gnostiques qui la niaient d’une manière ou d’une autre,

Irénée ne pouvait ainsi réfuter les hérétiques sans exposer et prouver la vraie doctrine. On peut regarder son ouvrage comme le développement du Symbole qu’il a exposé dès le début de son travail et qui est absolument conforme à celui que l’Eglise orthodoxe possède encore aujourd’hui sous le titre de niceno-constantinopolitain. L’ouvrage du savant évêque de Lyon fournit des preuves évidentes que, à l’époque apostolique, on croyait à un Dieu *triple* en personnes et *un* en essence ; que le Verbe est le vrai Fils coéternel et consubstantiel au Père qui l’a engendré ; que le Saint- Esprit procède du Père et qu’il est véritablement Dieu ; que le Fils s’est réellement incarné de la Vierge Marie ; qu’il a souffert, qu’il est mort pour notre rédemption; qu’il est ressuscité et monté aux cieux, où il possède la même puissance et la même gloire avec le Père et le Saint-Esprit; qu’il viendra de nouveau juger tous les hommes ; qu*'après ce jugement,* les justes entreront dans le bonheur ; et les autres subiront les peines auxquelles ils seront condamnés1.

—

1 De cette doctrine on doit conclure que les justes et les pécheurs seront, jusqu'au dernier (jugement, dans un état provisoire, quoique ceux qui sont morts dans la grâce aient plus d’accès auprès de Dieu que les pécheurs. Cependant, de même que les justes ne jouissent pas encore de la vision béatifique, de même les pécheurs ne subissent pas les tourments auxquels ils pourront être condamnés. Les uns et les autres continuent à faire partie de l’Eglise comme sur la terre, car la mort, considérée au point de vue chrétien et comme une simple modification provisoire de l’existence, ne peut rompre les liens spirituels qui attachent entre eux tous les membres de l’Eglise. De là cette conséquence : que les fidèles de ce monde et de l’autre monde peuvent se demander mutuellement leurs prières et prier les uns pour les autres comme ils le font sur la terre ; et que ces prières peuvent être utiles par la volonté et la grâce de Dieu. De même que l’on demande, en ce monde,

Nous avons vu, dans l’exposition de foi de saint Irénée, que ce n’est qu’après le dernier avènement de Jésus-Christ que les justes seront récompensés et les pécheurs punis. Il expose la même doctrine, en parlant de la foi des nations barbares qui ne croyaient que par tradition. « Elles croient, dit-il1*,* en un Dieu créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses qui y sont contenues, par Jésus-Christ Fils de Dieu, lequel, par un amour très-grand pour sa créature, a pris naissance de la Vierge, et a uni son humanité à Dieu, a souffert sous Ponce-Pilate, est ressuscité, a été reçu dans la gloire, et viendra avec gloire, Sauveur de tous ceux qui seront sauvés, Juge de tous ceux qui seront jugés, *envoyant dans le feu éternel* ceux qui auront altéré la vérité, méprisé son Père, et son avènement2.

« Cette foi, ajoute Irénée, les peuples qui l’ont reçue

—

les prières de ceux que l’on considère comme saints ; de même on peut les leur demander dans l'autre monde. Grâce à leur état spirituel, ne peuvent-ils pas entendre nos prières ? Dieu ne peut-il pas vouloir qu’ils les entendent ? On peut également prier pour les frères morts qui peuvent en avoir besoin. C’est ainsi que l’Eglise orthodoxe considère les prières adressées aux saints et pour les morts. C’est la communion des saints se perpétuant au-delà du tombeau.

L’Eglise romaine a changé cette doctrine primitive. Elle admet un jugement aussitôt après la mort ; de sorte que les saints jouissent aussitôt de la vision béatifique, et les pécheurs sont condamnés au feu éternel. Elle admet aussi un lieu de purification et de souffrances qu’elle appelle Purgatoire, et dans lequel elle place les pécheurs qui n’auraient pas mérité le feu éternel. Elle enseigne que l’âme se purifie par la souffrance après la mort ; que les fidèles de ce monde peuvent leur donner du soulagement par leurs prières et leurs bonnes œuvres ; que l’évêque de Rome peut les délivrer en leur appliquant des indulgences partielles ou pleinières, c’est-à-dire la remise de tout ou partie de leurs peines purificatives. Nous avons cru utile de mettre en parallèle ces deux doctrines, afin de faire comprendre que la doctrine orthodoxe n’est que la Communion des saints continuée dans l’autre monde ; tandis que la doctrine romaine est composée de plusieurs dogmes qui n’ont aucun fondement, ni dans l'Ecriture Sainte, ni dans la tradition de l’Eglise.

1 Iræn., Op. cit., lib. III; c. 4.

2 Quoique saint Irénée eût surtout pour but de prouver l’unité divine et la réalité de l’Incarnation du Verbe en Jésus-Christ Dieu-Homme, contre les hérétiques qui niaient, principalement ces deux vérités fondamentales du christianisme, il ne pouvait s’étendre sur ces deux questions sans aborder toutes les autres qui tiennent au dogme de la Trinité Ainsi il expose d’une manière parfaite la triple personnalité de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. " Toujours, dit-il, furent avec le Père le Verbe et. la Sagesse, c’est-à-dire le Fils et l’Esprit... Le Verbe, c’est-à-dire le Fils, était toujours avec le Père; de même la Sagesse, qui est l’Esprit, était avec lui avant toute création." (Lib. IV; c. 20; par 1, 3.) Nous devons remarquer que, chaque fois que saint Irénée parle du Saint Esprit, il ne met aucune différence entre l’acte éternel qui l’a produit et l’acte éternel qui a produit le Fils. Les deux actes sont coéternels et émanent également du Principe ou du Père. Celle doctrine exclut toute idée de Procession du Fils ou par le Fils.

sans Ecritures, sont barbares, d’après nous, quant à leur langage ; mais quant aux sentiments, à leur conduite, à leurs usages, ils sont très-sages ; à cause de leur foi, ils plaisent à Dieu, ils agissent selon les règles de la justice, de la chasteté, de la sagesse. Si quelqu’un leur annonçait en leur langage les doctrines que répandent les hérétiques, ils se boucheraient aussitôt les oreilles et s’enfuiraient bien loin pour ne pas entendre de tels blasphèmes. Grâce à l’ancienne tradition des Apôtres, de telles doctrines ne leur viennent même pas à l’esprit ; elles seraient pour eux monstrueuses, car les hérétiques n’ont pas encore formé chez ces nations d’assemblées pour répandre leurs doctrines. »

Ce passage nous donne un renseignement très-intéressant sur les Eglises situées au milieu des nations qui ne parlaient pas le grec, et que l’on ne regardait pas comme civilisées.

On trouve encore dans l’ouvrage d’Irénée une foule de renseignements sur les diverses Eglises. Nous en avons profité à l’occasion. Mais nous ne devons pas négliger quelques textes importants qui ont un double intérêt historique et doctrinal. Voici comment il parle du don des miracles qui s’était perpétué dans la véritable Eglise jusqu’à son temps. Après avoir mentionné les prestiges que faisaient certains hérétiques, comme Simon-le-Magicien, et les vrais miracles de Jésus- Christ, il s’exprime ainsi1 :

« Au nom de Jésus-Christ, ceux qui sont ses vrais disciples et qui en reçoivent de lui la grâce, font des miracles pour l’utilité des autres hommes, selon le don particulier que chacun a reçu. Les uns chassent les démons très-sûrement et véritablement au point que, très-souvent, ceux qu’ils en ont délivrés croient et entrent dans l’Eglise. Les autres ont la prescience des choses futures, des visions et des révélations. D’autres guérissent les malades par l’imposition des mains, et leur rendent la santé. Nous avons déjà dit que des morts sont ressuscités et ont demeuré plusieurs années

—

1 Iraen., Op. cit., lib. III: c. 32; par. 4.

avec nous. Mais quoi ? On ne pourrait dire le nombre de grâces que l’Eglise a reçu de Dieu le pouvoir de faire dans le monde entier, au nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate, pour le bien des nations, sans artifice et sans intérêt. Comme elle a reçu de Dieu ce pouvoir gratuitement, elle l’exerce gratuitement. Elle n’opère ses miracles au moyen ni d’invocations angéliques, ni d’enchantements, ni de tout autre artifice ; mais en adressant ouvertement au Seigneur une prière pure et sincère, et en invoquant le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Irénée faisait surtout allusion à Marc, qui dogmatisait dans les Gaules ; ce sectaire opérait ses prestiges au moyen d’évocations de puissances supérieures, et se les faisait si bien payer qu’il était devenu très-riche.

Pour distinguer la vraie Eglise des sectes, saint Irénée donne des règles certaines. « Ceux qui sont dans l’Eglise, dit-il1, doivent obéir aux prêtres, à ceux qui ont reçu la succession des Apôtres, qui, avec la succession de l’épiscopat, ont reçu la grâce certaine de la vérité, selon la volonté du Père ; ils doivent regarder comme suspects, comme hérétiques et errants, ceux qui se séparent de la *succession principale*, en quelque lieu qu’ils se rassemblent2. »

Selon saint Irénée, l’Eglise possède *un sacerdoce* qui vient des Apôtres par *succession*, et qui est appelé à veiller sur la conservation de la vérité dans l’Eglise. Sa doctrine, sur ce point, est celle des autres Pères dont nous avons déjà analysé les ouvrages ; celle qui est contenue dans les Ecritures et qu’attestent tous les faits de l’histoire de l'Eglise primitive. Il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas apercevoir cette vérité qui brille dans tous les monuments doctrinaux ou historiques. Irénée revient souvent sur le caractère

—

1 Iræn., Op. cit., lib. IV; c. 26; §2.

2 On peut traduire aussi : qu’ils recueillent, par allusion au texte évangélique : qui ne recueille pas avec moi dissipe. On doit remarquer le sens que saint Irénée donne ici au mot principal. Succession principale signifie : succession apostolique. Ceci peut servir à déterminer le sens du mot principauté, que saint Irénée emploie en parlant de l’Eglise de Rome, comme on l’a vu plus haut.

apostolique du sacerdoce chrétien, et il ne conçoit pas l’Eglise sans lui.

« Les hérétiques, dit-il encore1, sont postérieurs aux évêques auxquels les Apôtres ont confié les Eglises... Ceux qui abandonnent l’enseignement de l’Eglise, en reprochant aux saints prêtres leur ignorance, ne veulent pas comprendre combien un ignorant religieux surpasse un sophiste impudent et blasphémateur. »

Chaque fois que Irénée veut exposer la nature de l’Eglise, il revient sur le sacerdoce établi pour la diriger, et qui n’est légitime qu’autant qu’il vient des Apôtres par succession. L’apostolat est la source du sacerdoce, et c’est par les Apôtres, que ce sacerdoce tient à Jésus-Christ, souverain prêtre de la Nouvelle-Alliance.

La doctrine de saint Irénée sur l’Eucharistie mérite une attention particulière. Nous avons exposé précédemment la doctrine de saint Justin, et nous avons vu, par les prestiges de Marc, que les hérétiques eux-mêmes rendaient hommage à la croyance de l’Eglise, sur le changement de la substance du pain et du vin, en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ ; saint Irénée fournit de nombreux témoignages sur cette doctrine orthodoxe.

Dieu, dit-il, auteur de la loi mosaïque et de la loi nouvelle, a donné à l’une et à l’autre des sacrifices2. Ceux de l'Ancienne-Alliance n’étaient que des figures de celui de la Nouvelle. Ce dernier a été établi par Jésus-Christ lorsque, après avoir pris du pain et rendu grâces, il dit : Ceci est mon corps, et qu’il dit du vin qui était dans la coupe : Ceci est mon sang. C’est ce sacrifice pur que le prophète Malachie avait prédit3.

Ce rapprochement entre les sacrifices figuratifs de l’Ancienne-Alliance et l’Eucharistie de la Nouvelle, démontre que saint Irénée regardait bien l’Eucharistie comme un véritable sacrifice basé sur la réalité du

—

1 Iraen, Op. cit., lib. V; c.20 ; par. 1 et 2

2 Ibid., lib. IV; c. 9.

3 Ibid., c. 17

corps et du sang de Jésus-Christ offerts à Dieu. Il ajoute1 :

« L*’oblation* de l’Eglise, que le Seigneur a appris à offrir dans le monde entier, est regardée et acceptée par lui comme un sacrifice pur... et comme l’Eglise l'offre avec simplicité, son offrande est regardée par Dieu comme un sacrifice pur. »

S’adressant aux hérétiques, le saint docteur dit qu’ils ne peuvent offrir à Dieu un tel sacrifice : « En effet, dit-il2, comment pourront-ils savoir que le pain sur lequel ils auront rendu grâces est le corps du Seigneur ; et que la coupe contient son sang ? » Le sacrifice chrétien est donc, selon saint Irénée, l’oblation du pain et du vin, changés au corps et au sang de Jésus-Christ. On sait que les Marcionites regardaient la chair comme impure, et prétendaient que celle de Jésus n’était pas divinisée par l’union hypostatique de la divinité dans sa personne. C’est pourquoi Irénée leur demandait comment ils pouvaient se flatter d’avoir, dans leur sacrifice, la chair de Jésus-Christ. Ils le prétendaient, pour imiter le sacrifice de l’Eglise, et ils étaient ainsi en contradiction avec leurs propres systèmes.

Ces mêmes hérétiques niaient la résurrection de la chair. Irénée argumente contre eux, en s’appuyant sur la doctrine de l’Eucharistie3. « Comment peuvent-ils dire que la chair tombera en pourriture et qu’elle ne reprendra pas vie, elle qui est nourrie du corps et du sang du Seigneur ? Qu’ils changent donc d’opinion, ou qu’ils cessent d’offrir ce que nous avons dit. Notre sentiment à nous est d’accord avec l’Eucharistie, et l’Eucharistie confirme notre sentiment. En offrant à Dieu des choses qui lui appartiennent, nous témoignons d’un côté de la relation et de l’union entre la chair et l’esprit ; et nous confessons, de l’autre, la résurrection de la chair et de l’esprit. Car, de même que le pain qui vient de la terre, recevant l'*invocation* faite à Dieu,

—

1 Iræn., Op. cit., c. 48; §§ 1-4.

2 Ibid.

3 Ibid., § 5.

n’est plus un pain commun, mais l’Eucharistie, composée de deux choses : l’une terrestre et l’autre céleste, de même, nos corps, recevant l’Eucharistie, ne sont plus corruptibles, mais possèdent l’espérance de la résurrection. »

L’élément terrestre dans l’Eucharistie, est la vraie chair de Jésus-Christ dont le corps du fidèle était nourri, selon saint Irénée ; et l’élément céleste, c’est la divinité même du Christ qui se trouve unie à son corps et à son sang, en vertu de l'*invocation* faite à Dieu. Cet élément est si réel, que sa communication au corps humain, devient en lui un principe de résurrection1.

Nous indiquerons encore la doctrine de saint Irénée sur l’état des âmes après la mort. Cet état est provisoire, pour toutes ; et elles n’obtiendront leur dernière destinée qu’après le jugement dernier2. Irénée admettait, comme plusieurs autres anciens Pères, qu’avant le jugement dernier, Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre. Mais son millénarisme était pur, comme celui de Papias, et il ne partageait pas les erreurs des hérétiques sur les jouissances matérielles des justes pendant ces mille ans. Aux yeux du saint docteur, le règne de Jésus-Christ serait celui de la vérité et du bien.

Le livre d’Irénée atteste qu’il fut un des plus savants écrivains du second siècle. D’un autre côté, par son maître Polycarpe de Smyrne, il tenait aux Apôtres, Rien d’étonnant donc qu’il ait été choisi pour succéder à Pothin sur le siège de Lyon, et qu’il ait joui d’une aussi haute influence dans l’Eglise de son temps.

—

1 On doit remarquer cette expression d'invocation dont se sert saint Irénée. Les plus savants érudits, même parmi les protestants, avouent qu’il s’agit ici de cette invocation qui se trouve dans les anciennes liturgies, et que l’Église orthodoxe actuelle regarde encore comme la consécration du pain et du vin dans le sacrifice eucharistique. La doctrine de saint Irénée sur la réalité du corps et du sang dans l’Eucharistie, et sur le sacrifice eucharistique, est tellement certaine que Grabe lui-même le reconnaît dans les notes qu’il a placées dans son édition des œuvres de saint Irénée. (Edit. Oxon.)

2 Des théologiens romains reprochent à saint Irénée cette doctrine comme une erreur, tout en avouant que plusieurs anciens Pères l’ont partagée. La vérité est que : cette doctrine, enseignée par les Pères, est encore celle de l’Eglise orthodoxe : qu’elle est consignée dans le Symbole, même tel qu’il est accepté dans l’Eglise romaine, et où le jugement suit le dernier avènement.

Cette influence se fit sentir surtout dans la question de la Pâque touchant laquelle, plusieurs, en Orient comme en Occident, tombèrent alors dans une grave erreur.

Nous avons rapporté que cette question avait déjà agité l’Eglise ; que des conciles s’étaient réunis en Orient à ce sujet ; que Polycarpe s’était rendu à Rome en conférer avec Anicet. L’Orient avait sa tradition apostolique, à laquelle Polycarpe ne pouvait renoncer ; Anicet s’était montré également fidèle à la tradition de son Eglise. Les deux évêques conférèrent entre eux sans rompre la communion qui les unissait, ne considérèrent avec raison la question que comme disciplinaire, et ne lui donnèrent pas l’importance d’une question de foi.

Cette sage réserve ne fut pas imitée par tout le monde. Quelques Orientaux exagérés prétendaient que la Pâque devrait être célébrée le quatorzième jour de la lune de mars, sous peine d’hérésie. Il est certain que toutes les Eglises d’Asie - Mineure la célébraient ce jour-là conformément à une ancienne tradition1 ; mais elles imitaient Polycarpe qui s’était contenté de suivre cette tradition, sans condamner celle des autres Eglises qui toutes célébraient la Pâque le dimanche après le quatorzième jour de la lune. Des Occidentaux non moins exagérés que certains Orientaux, et à la tête desquels était Victor, évêque de Rome, voulaient obliger, sous peine d’hérésie, à suivre cet usage. On ne voit pas qu’en Orient, il y ait eu un seul évêque qui eût menacé de rompre la communion avec les autres Eglises pour cette question. Il n’en fut pas de même en Occident, où Victor fut sur le point de troubler toute l’Eglise pour faire prévaloir son sentiment.

Il était d’autant plus porté à exagérer sur ce point, qu’un prêtre de son Eglise, Blastus, était tombé dans l’erreur opposée, et condamnait les Eglises qui ne suivaient pas l’usage de l’Asie-Mineure. Victor entreprit de le faire condamner par toute l’Eglise ; c’est

—

1 Euseb., Hist. Eccl, lib. V; 23.

pourquoi il écrivit aux principaux évêques pour les prier de donner une décision dont il pût se prévaloir contre Blastus.

Comme la question faisait beaucoup de bruit, on tint des synodes, et les évêques se réunirent pour arrêter ce qu’il y avait à faire. Les évêques de Palestine se réunirent sous la présidence de Théophile, évêque de Césarée, et de Narcisse, évêque de Jérusalem1. Ils écrivirent une lettre dans laquelle ils se déclarèrent contre la coutume asiatique. « On possède aussi sur le même sujet, dit Eusèbe, une lettre de ceux qui furent réunis à Rome et sur laquelle on lit le nom de l’évêque Victor2. Les évêques de Pont se réunirent sous la présidence de Palmas, évêque d’Amastris, le plus ancien évêque de la province. L’Eglise des Gaules eut aussi son concile, présidé par Irénée. Les évêques des villes de la province d’Osdroène, Bacchillos, évêque de Corinthe et un grand nombre d’autres évêques, publièrent, ainsi que les conciles mentionnés, des lettres dans lesquelles ils se prononcèrent tous dans le même sens que l’Eglise de Palestine.

Les évêques de l’Asie-Mineure se réunirent également en concile sous la présidence de Polycrate d’E- phèse3. Ce dernier écrivit en faveur de la tradition asiatique une lettre à l’évêque Victor et à l’Eglise des Romains, pour répondre à celle qu’il en avait reçue et dans laquelle *on lui demandait de convoquer les évêques d'Asie*. Il paraît que, dans cette lettre, Victor avait déjà fait quelques menaces, dans le cas où les Eglises d’Asie voudraient continuer à suivre leur

—

1 Depuis lu destruction de Jérusalem remplacée par Ælia, le siège épiscopal avait perdu de son importance, et l'évêque de Césarée, capitale de la Palestine, était le plus influent de la province. Cependant celui de Jérusalem était vénéré comme occupant la première chaire apostolique.

2 Ces expressions disent assez qu’on n’attachait pas plus d’importance à l’évêque de Rome qu’aux autres, et que Victor ne lit que présider les évêques de sa province, connue le plus important d’entre eux.

3 Euseb., Hist. Eccl., lib. V; 24.

usage Victor s’attribuait ainsi un pouvoir que personne ne lui reconnaissait, comme on le lui fit bien voir ; et il donnait à la question un caractère qu’elle ne comportait pas. Polycrate lui adressa une lettre énergique dans laquelle on lit :

« Nous célébrons la Pâque le jour légitime ; nous n’avons rien ajouté à l’usage que nous avons reçu ; nous n’en avons rien retranché. En Asie deux grandes lumières se sont éteintes, qui y ressusciteront au jour de l’avènement du Seigneur, lorsque le Seigneur viendra du ciel, plein de gloire et de majesté, et ressuscitera tous les saints. Une de ces lumières est Philippe, un des douze Apôtres qui est mort à Hiérapolis, ainsi que deux de ses filles qui vieillirent dans leur virginité ; une autre de ses filles, qui vécut dans les communications du Saint-Esprit, repose à Ephèse. La seconde lumière est Jean qui reposa sur le sein du Seigneur, qui porta les insignes du souverain sacerdoce, qui fut martyr et docteur et mourut à Ephèse. Je puis nommer aussi Polycarpe, évêque de Smyrne et martyr ; Thraséas, évêque d’Euménie et martyr, qui repose à Smyrne. Ai-je besoin de nommer Sagaris, évêque et martyr qui mourut à Laodicée ; et le bienheureux Papirios, et l’eunuque Méliton qui agit toujours sous la direction du Saint-Esprit et qui, enseveli à Sardis, y attend que le Seigneur vienne du ciel le ressusciter ?

« Tous, ils ont célébré la Pâque le quatorzième jour de la lune, conformément à l’Evangile2, en n’acceptant aucune variation, et en suivant fidèlement la règle de la foi.

« Et moi Polycrates, le plus petit de vous tous, j’observe la tradition de mes parents dont plusieurs ont été mes maîtres ; car sept de mes parents ont été évêques, et je suis le huitième évêque de ma famille. Or, tous mes parents ont célébré la Pâque le jour où les Juifs mangeaient du pain sans levain.

« Moi, frères, qui suis né il y a soixante-cinq ans

—

1 Nous verrons que Polycrate y fit allusion à la fin de sa lettre.

2 Par cette expression, Polycrate voulait dire que l’on célébrait la Pâque le jour où, selon l’Evangile, le Seigneur l’a célébrée.

dans le Seigneur1; qui ai conféré souvent avec des frères dispersés dans tout l’univers; qui ai lu toute la sainte Ecriture, je ne suis point effrayé de vos menaces, car je sais ce qui a été dit par ceux qui furent plus grands que moi : « Il vaut mieux obéir à Dieu « qu’aux hommes. »

« Je pourrais encore mentionner les évêques qui sont avec moi, que vous m’avez demandé de convoquer et que j’ai convoqués en effet. Si j’écrivais leurs noms, vous verriez qu’ils sont en grand nombre. Ils savent que je suis un homme faible, c’est pourquoi ils ont confirmé de leur approbation cette lettre qu’ils m’ont chargé d’écrire, sachant que ce n’est pas en vain que je porte mes cheveux blancs et que j’ai toujours vécu dans le Seigneur Jésus. »

Victor ayant reçu cette lettre, *essaya de retrancher*2 Eglises d’Asie de l’union commune, comme *hétérodoxes.* Il ne réfléchissait pas qu’en leur donnant ce titre, il le donnait également aux apôtres Jean et Philippe, à Polycarpe, à une foule de saints et de martyrs, et à ses propres prédécesseurs qui avaient vécu en communion avec ceux qu’il voulait considérer comme séparés de l’Eglise. Pour mettre son projet à exécution, il écrivit des lettres dans lesquelles il prétendait que les Asiatiques devaient être séparés de la communion. Cette initiative pouvait cacher chez lui l’ambition secrète de se poser en premier évêque, à cause du rang éminent qu’occupait son Eglise ; mais il comprenait cependant que si les autres évêques ne se joignaient pas à lui, l’Eglise entière n’aurait pas parlé et que les Asiatiques resteraient malgré lui dans la communion universelle3. C’est pourquoi il s’adressa aux évêques pour les amener à son opinion. Mais s’il eut

—

1 C'est-à-dire qu’il avait été baptisé.

2 ΑποTsjxvstv·.· πε/ράται. (Euseb., loc. cit.)

3 Ala ού πάίσι γε τοι; επίσκοποις ταΰτ φρέσκε το. Αντιπαρακελεύονται σητα αύτω, τά της ειρήνη; και της προς τους πλησίον ενώσεω; και αγάπης φρονειν. Φέρονται οέ και αι τούτων cwyai, πληκτικώτερον καθαπτοαένων του Βίκτορος. (Euseb., loc. cit.)

avec lui quelques évêques de la province romaine, tous les autres ne furent pas de son avis. C’est pourquoi ils l’exhortèrent à se nourrir de pensées' plus pacifiques, plus charitables et plus favorables à l’union. Eusèbe, en écrivant ce récit, avait sous les yeux des lettres dans lesquelles Victor était traité avec beaucoup de sévérité1.

Parmi les évêques qui écrivirent à Victor était Irénée.

Dans sa lettre, écrite au nom des évêques des Gaules, il se prononce pour la célébration de la Pâque le dimanche ; mais, en même temps, il avertit Victor qu’il ne doit pas rompre la communion avec de pures Eglises de Dieu qui conservaient la tradition que les anciens leur avaient léguée. Après s’être longuement étendu sur ce point, il disait :

« La discussion ne se rapporte pas seulement au jour de la célébration de la Pâque, mais à la forme du jeûne. Les uns croient ne devoir jeûner qu’un jour ; d’autres deux, d’autres un plus grand nombre; quelques-uns comptent pour leur jeûne quarante heures de jour et de nuit. Cette variété dans la pratique du jeûne n’est pas née de notre temps : elle a commencé, il y a longtemps, chez nos prédécesseurs qui, présidant sans doute avec négligence, ont transmis à leurs successeurs une coutume qui avait sa source dans la simplicité et l’ignorance. Cependant, ils conservèrent la paix entre eux, et nous la conservons entre nous. Ainsi la différence des jeûnes ne fait que confirmer l’accord dans la foi2. » Irénée revient ensuite à la question de la Pâque et s’exprime ainsi :

—

1 Des écrivains romains ont prétendu que Victor avait retranché ou voulu faire retrancher les Asiatiques de la communion de l’Eglise, en vertu de l’autorité suprême dont il aurait joui dans toute l’Eglise comme évêque de Rome. Cette opinion est dénuée de tout fondement. D’abord les évêques de Rome ne jouissaient pas de l’autorité qu’on leur attribue aujourd’hui dans l'Eglise romaine, et Victor ne songeait même pas à l’usurper, comme cela ressort de toutes les circonstances du fait que nous racontons, d’après Eusèbe, avec la plus entière exactitude.

2 Ce texte d’Irénée prouve avec évidence que le jeûne est d’institution primitive ; qu’on ne le considéra, dans sa forme extérieure, que comme une pratique appartenant à la discipline et non à la foi ; que la diversité pouvait régner, quant à cette forme du jeûne, sans que l’union dans la foi fût altérée.

« Les prêtres qui, avant Soter, gouvernèrent l’Eglise à laquelle tu présides maintenant, c’est-à-dire Anicet, Pius, Hyginus, Telesphorus et Xystus, n’observèrent pas cette coutume et ne permirent pas de l’observer à ceux qui étaient avec eux. Cependant ils conservèrent la paix avec ceux qui venaient des Eglises où l’on suivait un autre usage, quoique la diversité des observances fût plus remarquable en de telles circonstances. Jamais personne ne fut rejeté de l’Eglise à cause de cet usage. Au contraire, les prêtres qui t’ont précédé, tout en suivant un autre usage, ont envoyé l’Eucharistie aux prêtres des autres Eglises qui avaient une coutume différente. »

Les premiers pasteurs de l’Eglise s’envoyaient l'Eucharistie comme signe de la communion qui les unissait dans la foi.

Irénée raconte ensuite, dans sa lettre, ce qui s’était passé à Rome entre Polycarpe et Anicet. C’est ainsi que Irénée, vraiment, digne de son nom qui signifie *pacifique*, travailla, par sa lettre comme par toute sa conduite, à la paix de l’Eglise. C’est la réflexion d’Eusèbe de Césarée. Il n’écrivit pas seulement à Victor, mais à beaucoup d’autres évêques pour faire prévaloir son sentiment sur celui de l’évêque de Rome.

Les évêques de Palestine c’est-à-dire Narcissé de Jérusalem et Théophile de Césarée, auxquels se joignirent Cassius de Tyr et Clarus de Ptolémaïde, et d’autres évêques, écrivirent une lettre circulaire à toutes les Eglises sur la question qui agitait les esprits. Ils exposèrent la tradition que leurs Eglises avaient reçue des Apôtres, et, après d’amples explications à ce sujet, ils disaient : « Ayez soin que des exemplaires de notre lettre soient envoyés à toutes les Eglises, afin que ceux qui détournent si facilement leurs âmes du droit sentier ne nous reprochent pas de n’avoir pas fait connaître cette tradition. Nous vous avertissons aussi qu’à Alexandrie on célèbre la Pâque le même jour que nous. Pour la fixation de ce jour, nous entretenons une correspon-

—

1 Euseb., Hist. Eccl., lib. V; 25.

dance avec cette Eglise ; de cette manière nous sommes d’accord dans la célébration du très-saint jour. »

Les évêques de Palestine parlaient avec plus d’autorité que les autres, parce que leurs Eglises, fondées par les Apôtres qui y avaient demeuré plus longtemps qu’ailleurs, en avaient reçu de plus amples instructions. Aussi leur témoignage était-il d’un grand poids dans les questions qui étaient agitées. L’usage où étaient ses évêques de s’entendre avec l’Eglise d’Alexandrie pour la fixation du jour de Pâques doit être remarqué. Il fut adopté par la plupart des autres Eglises, et c’était d’Alexandrie que, dans les premiers siècles, on recevait avis du jour où la fête devait être célébrée. C’était un hommage rendu à la savante école alexandrine que nous aurons bientôt à faire connaître.

La discussion qui eut lieu, à la fin du deuxième siècle nous initie à la vie de l’Eglise primitive. Elle démontre avec évidence l’action de l’autorité épiscopale dans l’Eglise, et la constitution conciliaire de cette autorité. Elle fournit de nouvelles preuves : que la seule règle adoptée dans l’Eglise pour décider les questions était celle de la tradition apostolique ; enfin elle met en évidence les relations que les diverses Eglises avaient entre elles pour entretenir l'union. La hiérarchie divinement instituée était en vigueur dans l’Eglise, dès l’époque apostolique, comme nous l’avons remarqué dans tous les documents qui sont passés sous nos yeux. Mais la hiérarchie d’institution ecclésiastique n’était pas encore régulièrement établie à la fin du second siècle. C’est ainsi que les évêques du Pont furent présidés, non par l’évêque d’un siège supérieur, mais par Palmas le plus ancien d’entre eux. Cependant, les évêques des grandes villes jouissaient d’une certaine supériorité sur ceux des Eglises environnantes. Ainsi, Victor de Rome préside les évêques italiens ; Irénée de Lyon, ceux des Gaules ; Narcisse de Jérusalem et Théophile de Césarée, ceux de Palestine. Ces usages furent le principe des degrés hiérarchiques que les conciles

—

1 Elle commença l’an 196.

œcuméniques établirent plus tard entre les évêques.

La question de la Pâque resta, après les discussions qui eurent lieu, dans le même état qu’auparavant, Victor de Rome avait vainement essayé d’en faire une question dogmatique, et les quartodécimans ne réussirent pas non plus à faire dévier l’Eglise sur ce point. Les Eglises d’Asie-Mineure conservèrent leur ancienne coutume ; les autres Eglises conservèrent celle qu’elles avaient toujours suivie, et l’union ne fut pas brisée. L’unanimité dans la célébration de la Pâque ne pouvait être établie que d’un commun accord entre toutes les Eglises. C’est ce qui eut lieu, comme nous le verrons plus tard.

Irénée qui contribua si puissamment à la bonne harmonie entre les Eglises, mourut peu de temps après. Selon une antique tradition de l’Eglise des Gaules, il souffrit le martyre avec un grand nombre de fidèles, l’an 102, sous l’empire de Severus1.

Avec le second siècle se termine la première partie de la période primitive de l’Eglise. Les derniers de ceux qui avaient vu et entendu les Apôtres quittèrent ce monde dans les dernières années de ce siècle ; mais ceux qui vécurent alors entendirent leur enseignement.

On a pu remarquer que l’histoire tout entière de cette époque vénérable proteste contre les systèmes que l’on voudrait donner, de nos jours, comme l’expression de la foi et des institutions primitives.

Il en est qui ont affirmé que les Apôtres eux-mêmes avaient été divisés sur la doctrine, avaient formé des écoles différentes. Ils ont prétendu retrouver les traces des écoles de Pierre, de Paul, de Jean. Ces théories s’évanouissent devant l’étude impartiale des écrits apostoliques, et surtout devant la tradition de toutes les Eglises fondées dans les différentes contrées de l’uni-

—

1 Outre l’ouvrage de saint Irénée Contre les hérésies, Eusèbe en mentionne un intitulé : De la science ; un autre ayant pour titre : Au frère Marcion, et qui contenait la démonstration de la prédication évangélique ; enfin un troisième Sur plusieurs discussions. Eusèbe remarque que, dans ce dernier ouvrage, Irénée citait l'Epître aux Hébreux et la Sagesse de Salomon. (Euseb., Hist. Eccl, lib. V;26.)

vers alors connu. Dès le second siècle, des rapports intimes s’étaient établis entre ces Eglises ; et les questions doctrinales ou disciplinaires qui furent agitées les rendirent fréquents. Des Eglises fondées aux confins de l’Orient entrèrent en relation avec celles des régions les plus reculées de l’Occident, et toutes, quoique fondées par divers Apôtres, se trouvèrent en possession de la même doctrine. Ce n’était point l’Ecriture qui avait formé cet accord. Les écrits apostoliques n’existaient encore qu’en grec ; et quelques-uns n’étaient pas universellement reconnus comme leur œuvre. Mais l’enseignement oral avait été donné dans toutes les langues, et dès qu’il se manifesta dans son universalité, on le vit dans toute la splendeur de son unité. Les hérésies elles- mêmes environnèrent cette unité d’une évidence plus éclatante encore que les écrits de ceux que l’Eglise regardait comme ses guides et ses défenseurs.

L’organisation hiérarchique de l’Eglise apparaît également dans tous les faits et tous les documents. Chaque Eglise a son évêque, ses prêtres, ses diacres pour remplir les divers ministères de leur ordre, et cet ordre n’est légitime que s’il vient de la *succession apostolique.* On n’aperçoit point ces changements, imaginés par certains écrivains modernes, d’après lesquels l’Eglise aurait passé de la démocratie à l’aristocratie épiscopale, pour arriver enfin à la monarchie papale. Dès l’origine, elle eut sa hiérarchie divinement instituée dans les évêques successeurs des Apôtres, les prêtres, successeurs des soixante-dix disciples, et les diacres institués par les Apôtres sous l’inspiration du Saint- Esprit. L’évêque reçoit l’ordre par l’imposition des mains des Apôtres ; les prêtres et les diacres sont ordonnés par l’évêque, source permanente du ministère apostolique et divin dans l’Eglise.

Les fidèles ne restent pas isolés dans les questions religieuses ; ils forment le corps de l’Eglise et ne sont qu’une seule et même Eglise avec les évêques, les prêtres et les diacres. Leur action est légitime, et particulièrement dans le choix de ceux qui doivent être élevés aux ordres. Mais on ne considérait pas les

fidèles comme dépositaires de l’autorité que les pasteurs n’auraient possédé que par délégation. Le régime démocratique n’exista point dans l’Eglise primitive, et ce que des écrivains ont considéré comme tel, n’est qu’une action du peuple fidèle, action fort légitime, et dont ils n’ont pas compris le sens.

Quant au régime monarchique qui s’est établi, à une époque postérieure, dans l’Eglise occidentale, il n’a été qu’une déviation coupable, et une atteinte portée au régime épiscopal ou conciliaire, qui fut celui de la véritable Eglise à toutes les époques, depuis les temps apostoliques jusqu’à nos jours.

Nous ne croyons pas que, en présence de l’histoire impartiale des deux premiers siècles, on puisse admettre qu’un autre régime ait été en vigueur dans l’Eglise primitive. On n’a pu non plus la lire, ce nous semble, sans être persuadé que les Apôtres ont enseigné une doctrine identique, et que leurs premiers disciples se sont principalement appliqués à la transmettre telle qu’ils l’avaient reçue, sans changement, sans diminution, sans augmentation.

Nous n’avons donc pas à nous étendre davantage sur des systèmes qui tombent devant des faits nombreux, clairs, appuyés sur des documents certains.

*FIN DU PREMIER VOLUME.*

*GLOIRE A DIEU*

# TABLE DES MATIERES DU PREMIER VOLUME

Préliminaires

LIVRE PREMIER

I

— Génération éternelle du Verbe.   
 — Le Verbe incarné, ou Jésus-Christ.   
 — Message angélique à Marie.   
 — Naissance miraculeuse de Jean-le-Baptiste.

— Naissance de Jésus à Bethléem.   
 — Adoration des Bergers.   
 — Adoration des Mages.   
 — Circoncision et Présentation au temple.   
 — Fuite en Egypte.

— Séjour à Nazareth.   
 — Jésus, âgé de douze ans ; sa conférence avec les docteurs, dans le temple de Jérusalem.   
 — Jésus ouvrier.   
 — Mission de Jean-le-Baptiste.   
 — Ses prédications.   
 — Jésus en Judée.   
 — Il est baptisé par Jean, qui rend témoignage à sa divinité.   
 — Manifestation du Père et du Saint-Esprit.   
 — Premiers disciples.   
 — Retour en Galilée.   
 — Noces de Cana.   
 — Voyage à Jérusalem pour la première Pâques célébrée par Jésus depuis son baptême. (Ann. 1 à 30.)

II

— Première Pâques célébrée par Jésus depuis son baptême.   
 — Marchands chassés du temple une première fois.   
 — De nombreux disciples s’attachent à lui.   
 — Nicodème.   
 — Mission en Judée.   
 — Jean à OEnnon, près de Salim.   
 —Dernier témoignage de Jean et fin de sa mission.   
 — Son emprisonnement.   
 — Retour de Jésus en Galilée à travers la Samarie.   
 — La Samaritaine.   
 — Retraite au Désert et jeûne de quarante jours.   
 — Jésus à Nazareth et à Kapernaüm.   
 — Pêche miraculeuse.   
 — Vocation des quatre premiers Apôtres : Pierre et André, Jacques et Jean.   
 — Miracles à Kapernaüm.   
 — Vocation de Lévi.   
 — Constitution du collège apostolique.   
 — Sermon des béatitudes.   
 — Voyage vers Jérusalem.   
 — Arrivée à Naïm.   
 — Résurrection d'un jeune homme.   
 — Message que Jésus reçoit de Jean prisonnier.   
 — Jésus à Béthanie.   
 — Simon le Pharisien et la femme pécheresse. (Ann. 30-31.)

III

— Deuxième Pâques célébrée par Jésus à Jérusalem depuis son baptême.   
 — Le lépreux de la piscine de Bethesda.   
 — Haine des pharisiens contre Jésus.   
 — Il expose le mystère de sa double nature divine et humaine.   
 — Retour en Galilée.   
 — Evangélisation de ce pays avec les douze Apôtres.   
 — Parabole du semeur.   
 — Excursion au pays des Gergéséens.   
 — Un possédé guéri.   
 — Retour en Galilée.   
 — La fille de Jaïre ressuscitée.   
 — Guérison d’une femme affligée d’une perte de sang.   
 — Mission des douze Apôtres.   
 — Mort de Jean-le-Baptiste.   
 — Multiplication des pains.   
 — Le pain de l’âme.   
 — Jésus marche sur les flots de la mer de Galilée.   
 — Sa prédication dans la synagogue de Kapernaüm.   
 — Jésus demande à ses Apôtres ce que l'on pense de lui et ce qu’ils en pensent eux-mêmes.   
 — Profession de foi des Apôtres en la divinité de Jésus-Christ.   
 —Voyage vers Jérusalem.   
 — Transfiguration.

— Guérison du démoniaque ;   
 — Discussion entre les Apôtres à propos de la primauté.   
 — Voyage à travers la Samarie.   
 — Condamnation du zèle violent.   
 — Un disciple rejeté et l’autre élu. (Ann. 31-32.)

IV

— Mission des soixante-dix disciples.   
 — Instructions que Jésus leur donne.   
 — Ses parents l'engagent à aller à Jérusalem pour la fête des Tabernacles.   
 — Piège que lui tend un docteur de la loi.   
 — Il traverse la Samarie et passe par Jéricho.   
 — Parabole du bon Samaritain.   
 — Arrivée à Béthanie.   
 — Marthe et Marie.   
 — Arrivée à Jérusalem pour la fête des Tabernacles.   
 — Intrigues des ennemis de Jésus.   
 — Prédications dans le temple.  
 — Nicodème défend Jésus dans le sanhédrin.   
 — La femme adultère.   
 — Suite des prédications dans le temple.   
 — Guérison d’un aveugle-né.   
 — Suite des prédications dans le temple.   
 — Jésus se retire à Bélhabara.   
 — Evangélisation du pays au-delà du Jourdain.   
 — Il monte jusqu’au point intermédiaire entre la Galilée et la Samarie.   
 — Il annonce à ses Apôtres qu’il va aller directement à Jérusalem, où ou le fora souffrir et mourir.   
 — Il prend la route de Jérusalem et arrive à Jéricho.   
 — Guérison d’un aveugle.   
 — Zachée,

— Message de Marthe et de Marie.   
 — Arrivée à Béthanie.   
 — Résurrection de Lazare.   
 — Jésus se retire à Ephrem. (Ann. 32-33.)

V

— Jésus revient à Béthanie.   
 — Festin chez Lazare.   
 —Départ de Béthanie.   
 — Arrivée à Bethphagé au pied du mont des Oliviers.   
 — Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.   
 — Jésus chasse ; pour la seconde fois, les marchands du temple.   
 — Ses dernières prédications dans le temple.   
 — Noirs projets de ses ennemis.   
 — Des gentils de Bethsaïda demandent à voir Jésus.   
 — Glorification de Jésus.   
 — Projet de trahison arrêté entre les ennemis de Jésus et Judas Iscariote.   
 — Célébration de la Pâques le jeudi soir.   
 — Institution de la Pâques de la Nouvelle-Alliance.   
 — Discussion entre les Apôtres touchant la primauté. - Jésus condamne toute primauté par son exemple, en lavant les pieds des Apôtres, et par ses paroles contre toute domination.   
 — Pierre, trop confiant en lui-même, humilié.   
 — Son reniement prédit.   
 — Jésus fait connaître à ses Apôtres celui qui doit le trahir.

— Derniers adieux de Jésus à ses Apôtres.   
 — Sa dernière prière pour eux.

— Tristesse mortelle dans le jardin de Gethsémani.   
 — Trahison de Judas.

— Jésus chez Anne.   
 — Triple reniement de Pierre.   
 — Jésus chez Caïphe.

— Il est condamné à mort.   
 — Insultes qu’il a supportées.   
 — Jésus parait le matin devant le sanhédrin.   
 — Il est condamné à mort.   
 — Il est conduit à Ponce-Pilate.   
 — Jésus chez Hérode.   
 — On le ramène chez Pilate.   
 — On lui préfère Barahbas.   
 — Vains efforts de Pilate pour le sauver.   
 — Jésus flagellé et méprisé dans le prétoire.   
 — Il est conduit au Calvaire et crucifié entre fieux criminels.   
 — Jésus sur la croix.   
 — Sa mort.   
 — Sa sépulture.   
 — Sa résurrection.   
 — Apparitions de Jésus en Judée.   
 — Les Apôtres en Galilée.   
 — Apparitions en Galilée.   
 — Retour des Apôtres à Jérusalem.   
 — Ascension de Jésus au ciel. (Ann. 33.)

LIVRE II

I

— Election de Mathias pour remplacer Judas-l’Iscariote dans le Collège des Douze.

— La Pentecôte.   
 — Conversions nombreuses à Jérusalem.   
 — Guérison du boiteux de la Belle-Porte.   
 — Pierre et Jean en prison et devant le sanhédrin.   
 — Ils sont mis en liberté.   
 — Prière de l’Eglise à l’occasion de leur délivrance.   
 — Les chrétiens de Jérusalem.   
 — Leur amour mutuel.   
 — Les biens en commun.   
 — Barnabas.   
 — Ananias et Saphira.   
 — Miracles de Pierre.   
 — Emprisonnement des Apôtres.   
 — Ils sont délivrés par un ange.   
 — Ils comparaissent devant le sanhédrin.   
 — Avis de Gamaliel.   
 — Ils sont mis en liberté.   
 — Institution des Diacres.   
 — Jacques, frère du Seigneur, institué évêque de Jérusalem.   
 —Prédications du diacre Etienne dans les synagogues.   
 — Etienne martyrisé.   
 — Persécution contre l’Eglise de Jérusalem.   
 — Prédications du diacre Philippe en Samarie.   
 — Pierre et Jean sont envoyés par le collège apostolique pour conférer le Saint-Esprit aux nouveaux fidèles.   
 — Simon-le-Magicien.   
 — Le diacre Philippe et l’eunuque Ethiopien.   
 — Conversion de Saul.   
 — Saul à Damas et en Arabie.

— Paix rendue à l’Eglise par ordre de Tibère.   
 — Relation de Pilate à

Tibère concernant Jésus-Christ.   
 — Les Apôtres évangélisent tout le pays occupé par les douze tribus d’Israël.   
 — Pierre à Lydda, à Joppée, à Cesarée.   
 — Vocation des gentils au christianisme.   
 — Cornélius.   
 — La Pentecôte de la gentilité.   
 — Pierre à Jérusalem.   
 — Il justifie la conduite qu’il a tenue à Césarée à l’égard des gentils.   
 — Dispersion des Apôtres et évangélisation de l'univers païen. (Ann. 34-37.)

II

— Evangélisation de la Phénicie, de l’île de Chypre et d’Antioche.   
 — Succès à Antioche parmi les Grecs.   
 — Pierre, Jacques et Jean restent en Judée avec Jacques-le-Juste, évêque de Jérusalem.   
 — Dispersion des autres Apôtres.   
 — André à Byzance, en Scythie, en Colchide, dans l’Asie centrale et en Achaïe,   
 — Philippe dans les Phrygies.   
 — Barthélemy aux Indes.   
 — Mathieu en Ethiopie.   
 — Son Evangile écrit avant l’an 38.   
 — Judas dans les Libyes.   
 — Simon-le-Zélote en Sarmatie.   
 — Hypothèse sur la mission de Jacques d’Alphée en Espagne.   
 — Thomas, apôtre des Parthes.   
 — Il envoie Thaddée, un des soixante-dix disciples, évangéliser Edesse.   
 — Le roi Agbar.

— Ses relations avec Jésus-Christ.   
 — Sa conversion.   
 — Judas, frère de Jacques d’Alphée, en Afrique.   
 —Mathias en Ethiopie.   
 — Saul quitte Damas et va à Jérusalem.   
 — Il y trouve Pierre et Jacques-le-Juste.   
 — Il retourne en Syrie et va en Cilicie son pays natal.   
 — Barnabas choisi pour organiser l’Eglise d’Antioche,   
 — Il va chercher Saul à Tarse et l’amène à Antioche pour l’aider dans la direction de cette Église.   
 — Le titre de *chrétien* donné pour la première fois à Antioche aux disciples de Jésus-Christ.   
 — L’Eglise d’Antioche vient au secours de celle de Jérusalem.   
 — Famine prédite par Agab.  
 — Persécution d'Hérode-Antipas contre l’Eglise de Jérusalem.   
 — Pierre en prison.   
 — Il est délivré par un ange.   
 —Première mission de Saul et de Barnabas avec Jean-Marc.   
 — Voyage à Séleucie.   
 — En Chypre.   
 — Le magicien Elymas.   
 — Conversion du proconsul Sergius-Paulus.   
 — Saul prend le nom de Paul.   
 — Voyage en Pamphilie.   
 — Jean-Marc retourne à Jérusalem.   
 — Voyage à Antioche de Pisidie.   
 — Prédications dans la synagogue de cette ville.   
 — Les Apôtres chassés de la ville à l'instigation des Juifs.   
 — Mission à Icône.   
 — Les Juifs complotent la mort des Apôtres.   
 — Mission en Lycaonie, à Lystre.   
 — Les gentils prennent Paul et Barnabas pour des dieux.   
 — Paul lapidé par les Juifs.   
 — Mission à Derbe.   
 — Retour par Lystre, Icône et Antioche de Pisidie.   
 — Eglises constituées dans ces villes,   
 — Retour en Pamphilie.   
 — Arrivée à Attalie.   
 — Les Apôtres s’embarquent pour Antioche.   
 — Discussion à Antioche au sujet des rites judaïques.   
 — Paul et Barnabas envoyés à Jérusalem pour demander une solution qui rendit la paix à l'Eglise. (Ann, 38-51.)

III

— Adversaires de Paul et de Barnabas dans la question des rites judaïques.   
 — Recours à l'Eglise de Jérusalem.   
 — Pierre, Jean et Jacques-le-Jusle, évêque de Jérusalem, colonnes de l’Eglise au même titre.   
 — Jacques-le-Juste, évêque de Jérusalem.   
 — Sa vie sainte.  
 — Sa fidélité à observer les rites judaïques.   
 — Véritable sens de la question agitée.   
 — Concile de Jérusalem.   
 — Discussions.   
 — Opinions de Pierre, de Paul et de Barnabas.   
 — Décision proposée par Jacques de Jérusalem.   
 — Elle est adoptée.   
 — Lettre du concile aux fidèles d'Antioche.   
 —Message de Judas et de Silas, qui vont à Antioche avec Paul et Barnabas.   
 — Epître de Jacques-le-Juste au sujet de la charité mutuelle et des devoirs que les fidèles avaient à remplir au milieu des discussions et des luttes dont la Judée était le théâtre.   
 — Pierre à Antioche.   
 — Sa conduite ambiguë relativement aux rites judaïques.   
 — Il est repris par Paul.   
 — Organisation de l’Eglise d’Antioche sur le modèle de celle de Jérusalem.   
 — Evodius, premier évêque d’Antioche.   
 — Deuxième mission de Paul parmi les gentils.   
 — Il est accompagné de Silas.   
 — Prédication en Syrie, en Cilicie, à Derbe, à Lystres.   
 — Timothée circoncis par Paul.   
 — Arrivée à Troade, après avoir traversé la Phrygie, la Galatie, la Mysie et la Bithynie.   
 — ATroade, Luc s’attache à Paul.  
 — Départ pour la Macédoine.   
 — Eglises fondées à Philippes, à Thessalonique.   
 — Paul à Athènes.   
 — Saint Denis l'Aréopagite.   
 — Paul à Corinthe.   
 — Les deux Epi très aux Thessaloniciens.   
 — Paul en Asie.   
 — Séjour de trois ans à Ephese.   
 — Les deux Epitres aux Corinthiens. (Ann. 52-58.)

IV

— Séjour de saint Pierre à Antioche.   
 — Evodius, premier évêque de celte ville.   
 — de Pierre en Asie, dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce.   
 — Sylvanus quitte Paul et s’attache à Pierre.   
 — Marc rejoint Pierre après avoir fonde l’Eglise d'Alexandrie.   
 — Détails sur cette Eglise.   
 — Thérapeutes.   
 — Anianus, premier évêque d’Alexandrie.   
 — Marc suit Pierre à Babylone.   
 — Première Epitre.de Pierre.   
 — Paul, avant de quitter Ephèse, écrit aux Calatos.   
 — Il retourne en Macédoine puis en Grèce.   
 — Nouveau séjour à Corinthe.   
 — Epitre aux Romains.   
 — Origines de l’Eglise romaine.   
 — Nouveau voyage de Paul à travers la Macédoine.   
 — Paul à Philippes.   
 — Il écrit, sa seconde Epître aux Corinthiens.   
 — Départ de Philippes.   
 — Voyage vers Jérusalem : Troade, Assos, Mitylene, Chios, Samos, Milet.   
 — Les pasteurs d’Ephèse viennent le trouver en cette ville.   
 — Discours qu’il leur adresse.   
 — Voyage de Paul jusqu’à Jérusalem.   
 —· La visite à Jacques et aux anciens.   
 — Conseil qui lui est donné.   
 — Il témoigne de son respect pour les rites judaïques.   
 — Le peuple ameuté contre lui.   
 — Le tribun romain l’arrache des moins des Juifs.   
 — Paul devant le sanhédrin.   
 — Conjuration contre lui.   
 — il est envoyé à Césarée pour y être jugé par le gouverneur Félix.   
 — Rapports de Paul avec Félix.   
 — Festus est nommé gouverneur de Judée.   
 — Nouvelles intrigues des Juifs contre Paul.   
 — L’Apôtre comparait devant Festas et devant Agrippa.   
 — Il part pour Rome  
 — Détails du voyage.   
 — Son arrivée à Rome. (Ann. 58-62.)

V

— Séjour de Paul à Rome.   
 — Ses prédications.   
 — Epitres qu’il y écrivit aux Philippiens, aux Colossiens, à Philêmon, aux Ephésiens.   
 — Départ de Rome.   
 — Voyage en Espagne.   
 — Paul de retour en Asie par la Crète.   
 — Il visite Milet et Ephèse.   
 — Il va en Macédoine.   
 — Première Epître à Timothée.   
 — Epître à Titus.   
 — Paul à Corinthe.  
 — Arrivée de saint Pierre en cette ville. - Les deux Apôtres vont ensemble à Rome.   
 — Crescent quitte Rome pour aller évangéliser les Gaules.   
 — Deuxième Epître de Paul à Timothée.   
 — Deuxième Epître de Pierre et Epître de Paul aux Hébreux.   
 — L’Eglise de Rome organisée par les deux Apôtres.   
 — Linus, disciple de Paul, premier évêque de Rome.   
 — L’Evangile de Marc.   
 — Martyre de Pierre et de Paul. (Ann. 62-67)

VI

Persécution de l'Eglise sous Néron.   
 — Epître à Diognète.   
 — Après la mort de Paul, quelques-uns de ses disciples passent dans les Gaules.   
 — Luc et Trophime.   
 — Evangile de saint Luc.   
 — Les hommes apostoliques continuent l’œuvre des Apôtres.   
 — L’Eglise de Jérusalem.   
 — Martyre de Jacques-le-Juste ; élection de son frère Siméon comme évêque.   
 — Fin de la nation juive.   
 — Conséquence de ce fait : l’élément païen christianisé domine sur l’élément judaïco-chrétien.   
 — Les Nazaréens.   
 — Leurs erreurs sur le rang exceptionnel de Pierre et de Jacques-le-Juste dans l’Eglise.   
 — Les Ebionites diffèrent des Nazaréens.   
 — Sectateurs de Cérinthe, de Simon-le-Magicien, du diacre Nicolas.   
 — Opposition que les sectaires rencontrent.   
 — Epître de Judas, frère de Jacques.   
 — Epître de Barnabas.   
 — Ouvrages de saint Jean-l’Evangéliste,   
 — Son Evangile et ses Epîtres   
 — Jean en Asie.   
 — Il est appelé à Rome, où il est condamné à mort.   
 — Persécution de Domitien.  
 — Saint Jean-l’Evangéliste, échappé à la mort par miracle, est relégué à Patmos.   
 — L’Apocalypse.   
 —Les sept Eglises et leurs Anges.   
 — Révélations sur l’avenir de l’Eglise.   
 — Jean de retour à Ephèse.   
 — Ses dernières instructions.   
 —Sa mort.   
 — Mort de l’apôtre Philippe à Hiérapolis.   
 — Fin de l'époque apostolique et du premier siècle de l’ère chrétienne. (Ann. 67-99.)

LIVRE III

I

Transmission de l’Ordre hiérarchique et de la doctrine dans l’Eglise, depuis la mort des Apôtres.   
 — Les grands centres apostoliques.   
 — L’enseignement oral apostolique conservé par tradition.   
 — Principaux centres de vie chrétienne au début du second siècle.   
 — Rome et son évêque saint. Clément.   
 — Ouvrages de Clément.   
 — Saint Hermas et son livre du *Pasteur.*   
 — Antioche et son évêque Ignace.   
 — Lettres d’Ignace ; doctrine qu’il y enseigne : la légitimité de la hiérarchie ; la conservation du dépôt doctrinal prêché par les Apôtres.   
 — Notions qu’on y trouve sur les Eglises d’Ephèse, de Magnésie, de Tralles, de Philadelphie, de Rome ; sur l’Eglise de Smyrne et son évêque Polycarpe.   
 — Influence de Polycarpe dans l’Eglise.   
 — Sa lettre aux Philippiens.   
 — II envoie plusieurs de ses disciples en Occident.   
 — Eglises de Lyon et de la Grande-Bretagne.   
 — Caractère asiatique de ces Eglises.   
 — Première phase de la question pascale.   
 — Polycarpe à Rome.   
 — Caractère de ses relations avec Anicet, évêque de Rome,   
 — Autres hommes apostoliques : Papias et Apollinaire, d’Hiérapolis.   
 — Méliton, de Sardis, et Onésimos, d’Ephèse.   
 — Denys, de Corinthe.   
 — Quadratus, d’Athènes.   
 — Hégésippe. (Ann. 100 à 158)

II

Combats des chrétiens contre le despotisme païen.   
 — Politique de Trajan à l’égard des chrétiens.   
 — Lettre de Pline à cet empereur et sa réponse touchant les poursuites à exercer contre les chrétiens.   
 — Martyres d’Ignace d’Antioche et de Siméon de Jérusalem.   
 — L’Eglise de Jérusalem survit à la deuxième destruction de cette ville.   
 — Les évêques juifs et les évêques gréco-romains.   
 — L’empereur Adrien abandonne la politique de Trajan.   
 — Apologies de Quadratus et d’Aristide d’Athènes.   
 — Lettre d’Adrien en faveur des chrétiens.   
 — Le fanatisme païen ne respecte pas les ordres de cet empereur.   
 — Son fils adoptif, Anlonin-le-Pieux, monte sur le trône impérial.   
 — Première apologie de Justin.   
 — Notice sur ce grand écrivain.   
 — Apologie de Méliton, évêque de Sardis.   
 — Lettre d’Antonin en faveur des chrétiens.   
 — Marc-Aurèle et Verus, empereurs.   
 — Ils reprennent la politique de Trajan.   
 — Apologies d’Athénagore d’Athènes, et d’Apollinaire de Hiérapolis.   
 — Deuxième apologie de Justin.   
 — Occasion de cette apologie.   
 — Martyrs à Rome.   
 — Luttes de l’Eglise contre la philosophie païenne.   
 — Celse, Lucien, Crescent, adversaires du christianisme.   
 — Athénagore et son livre de la *Résurrection des morts.*   
 — Théophile d’Antioche : son livre à Autoloukos.   
 —Autres écrivains philosophes-chrétiens.   
 —Apollinaire de Hiérapolis ; Bardesanes; Tatien.   
 — Hermas et son *Ironie des Philosophes.*   
 — Justin et son Ecole de Philosophie chrétienne.   
 — Justin et ses disciples dénoncés par le philosophe Crescent.   
 — Le despotisme païen vient au secours de la philosophie.   
 — Martyre de Justin et de ses disciples.   
 — Martyre de Polycarpe.   
 —Lettre de l’Eglise de Smyrne à ce sujet.   
 — Caractère doctrinal de ce document.   
 — Martyrs de Lyon.   
 — Lettre de l’Eglise de Lyon à l’Eglise de Smyrne touchant ces martyrs.   
 — Caractère doctrinal de cette lettre.   
 — L’influence divine se manifeste dans le courage des martyrs chrétiens. (Ann. 158-177.)

III

Lutte de l’Eglise contre l’hérésie pendant le second siècle.   
 — Le mosaïsme et les sept hérésies judaïques.   
 — Le mosaïsme en opposition avec le christianisme ; Dialogue de saint Justin avec le Juif Tryphon.   
 — Hérésies hébraïco-chrétiennes : caïnistes, ophites, sethiens, esséens, elchasaïtes, melchisédéchiens.   
 — Hérésies judaïco-hellénistes.   
 — Systèmes opposés au christianisme lui-même : la gnose et ses développements ; Carpocras, Satornilos, Basilidis, Valentin, Marc, Monoïm.   
 — Rameaux divers du gnosticisme.   
 — L’immoralité des mystères du paganisme cherche à faire invasion dans l’Eglise.   
 — L’Eglise orthodoxe en présence du gnosticisme ; sa foi et sa morale généralement reconnues.   
 — Hérésies opposées à des dogmes particuliers : 1° Marcionisme : Cerdon, Marcion, Apelles; Tatien et les Encratites et autres marcionites; 2° Montan et l’hérésie phrygienne.   
 — Théodotion.   
 — Travaux bibliques de ce dernier et ceux d’Aquila.   
 — Ecrivains qui ont réfuté les hérésies pendant le second siècle : Justin ; Denys de Corinthe ; Philippe de Gortyne ; Méliton ; Agrippa-Castoros ; Bardesanes; Ephraïm, Musanus ; Apollinaire d’Hiérapolis ; Théophile d’Antioche ; Pynitus ; Modestus; Miltiade; Rhodon; Irénée.  
 —Analyse de l’ouvrage d’Irénée contre les hérésies.   
 — Manière dont il envisage la question pascale.   
 — Erreurs opposées de Victor, évêque de Rome, et de Blastus, prêtre de la même Eglise.   
 — Conciles réunis à cette occasion en Palestine, en Asie, à Rome, dans les Gaules.   
 — Lettre de Polycrate d’Ephèse à Victor.   
 — Celui-ci entreprend de séparer les Eglises de l'Asie-Mineure de la communion universelle.   
 — Les évêques lui résistent de toutes parts.   
 — Lettre que lui écrit Irénée.   
 — Victor échoue dans son projet.   
 — Martyre d’Irénée.   
 — Fin de l’époque des hommes apostoliques. (Ann. 177-202)

NOTA.   
 — Une table générale des matières, par ordre alphabétique, sera publiée avec le dernier volume.